Annales de la Fédération archéologique et historique de Belgique

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Fédération des cercles d'archéologie et d'histoire de Belgique. Congrès (07 ; 1891 ; Bruxelles). Annales de la Fédération archéologique et historique de Belgique. 1891.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
 *La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
 *La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

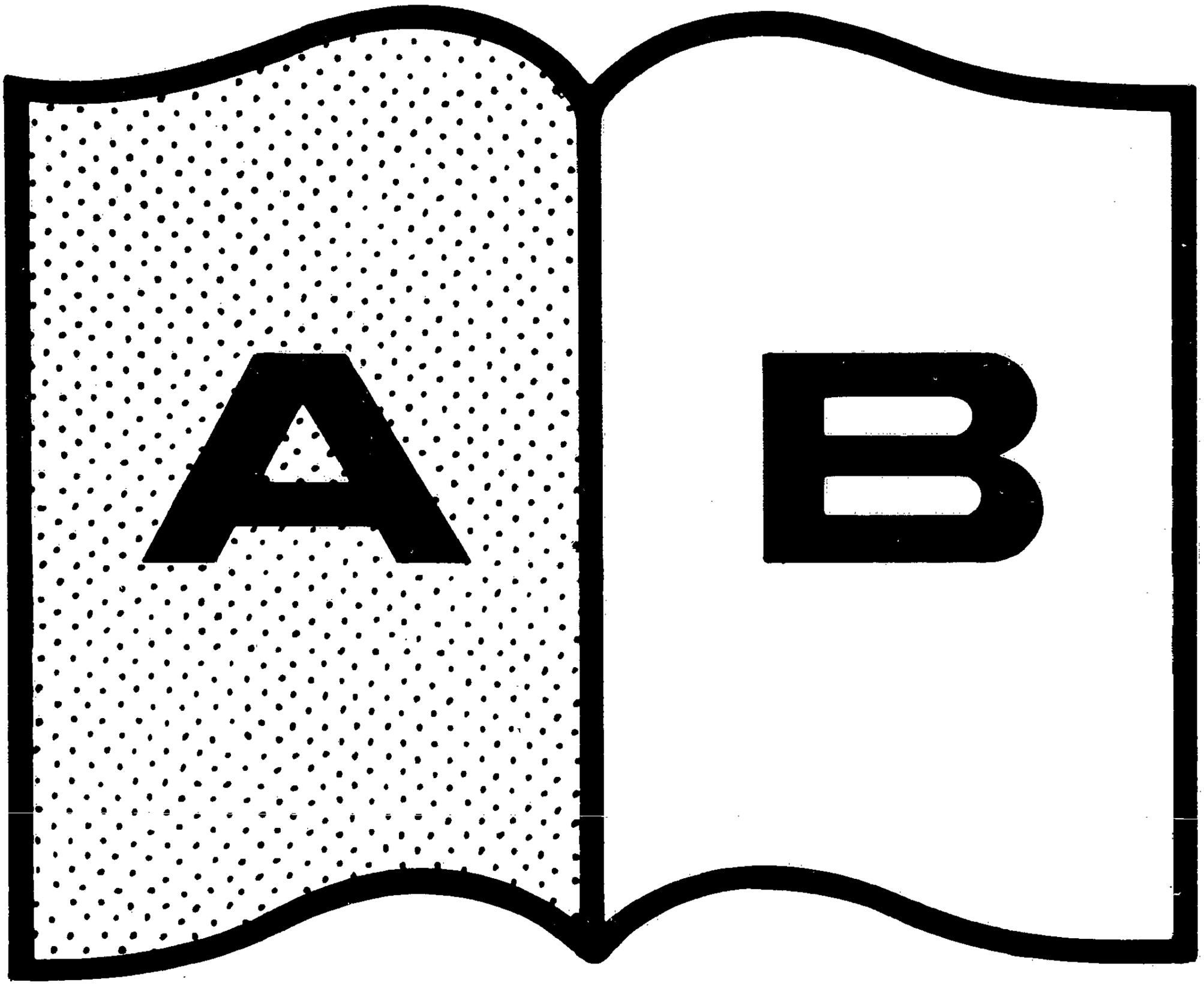
 *des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
 *des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.



Contraste insuffisant

NF Z 43-120-14

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

R184701.

FÉDÉRATION ARCHÉOLOGIQUE ET HISTORIQUE DE BELGIQUE

SOUS LE HAUT PATRONAGE DE S. M. LE ROI

SEPTIÈME SESSION

CONGRÈS ARCHÉOLOGIQUE

ET HISTORIQUE

DE BRUXELLES

1891

MÉMOIRES, DOCUMENTS, QUESTIONNAIRE, ETC.

PUBLIÉS SOUS LA DIRECTION

DU COMITÉ GÉNÉRAL D'ORGANISATION DU CONGRÈS

PAR

les Secrétaires généraux du Comité d'organisation :

Paul SAINTENOY,

ARCHITECTE,

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DE LA SOCIÉTÉ D'ARCHÉOLOGIE DE BRUXELLES,

ET

le Dr Victor JACQUES,

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DE LA SOCIÉTÉ D'ANTHROPOLOGIE DE BRUXELLES.

BRUXELLES

J. GOEMAERE, IMPRIMEUR DU ROI

Rue de la Limite, 21

1891

BIBLIOTHÈQUE ROYALE DES ARCHIVES

ANNALES

DE LA

FÉDÉRATION ARCHÉOLOGIQUE ET HISTORIQUE

DE BELGIQUE

4° M
1281 II
(7)

CONGRÈS
ARCHÉOLOGIQUE
ET HISTORIQUE
DE BRUXELLES

BIBLIOTHÈQUE ROYALE

1891

COMPTE-RENDU

BRUXELLES.
J. GOEMAERE, IMP. DU ROI
21, rue de la Limite.

Encadrement gravé par C. GALLE, le jeune, né à Anvers, en 1615 † 1678.

ANNALES

DE LA

FÉDÉRATION ARCHÉOLOGIQUE

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
R F
ARCHÉOLOGIE

ET HISTORIQUE

ACQUISITION
N.° 017888

DE BELGIQUE

TOME VII,

SECONDE PARTIE.

BRUXELLES
J. GOEMAERE, IMPRIMEUR DU ROI
21, *Rue de la Limite*, 21
1892

FÉDÉRATION ARCHÉOLOGIQUE ET HISTORIQUE DE BELGIQUE

SOUS LE HAUT PATRONAGE DE S. M. LE ROI.

SEPTIÈME SESSION.

CONGRÈS ARCHÉOLOGIQUE

ET HISTORIQUE

DE BRUXELLES.

BIBLIOTHÈQUE ROYALE ARCHIVES

1891

COMPTE-RENDU

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DU BUREAU

PAR

les Secrétaires généraux du Congrès :

Paul SAINTENOY,

ARCHITECTE,

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DE LA SOCIÉTÉ D'ARCHÉOLOGIE DE BRUXELLES

ET

le Dr Victor JACQUES,

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DE LA SOCIÉTÉ D'ANTHROPOLOGIE DE BRUXELLES.

BRUXELLES

J. GOEMAERE, IMPRIMEUR DU ROI

rue de la Limite, 21

1892

INTRODUCTION.

LE Congrès de Liége ayant décidé, dans sa séance du 6 août 1890, que la ville de Bruxelles recevrait le septième Congrès de la Fédération archéologique et historique de Belgique, un Comité mixte, composé de délégués des cinq sociétés fédérées ayant leur siège à Bruxelles, se réunit dès les premiers jours de septembre.

Ce Comité décida que le Congrès serait organisé par la Société d'archéologie et la Société d'anthropologie de Bruxelles, avec le concours de la Société centrale d'architecture de Belgique, de la Société royale belge de géographie et de la Société belge de géologie, de paléontologie et d'hydrologie. L'élaboration du

règlement du Congrès de Bruxelles, arrêté le 19 décembre 1890, et l'organisation des Comités d'étude des trois sections du Congrès occupèrent les premières séances du Comité général d'organisation formé en conséquence de ce vœu.

Ce Comité, après avoir ainsi posé les premières bases de l'édifice qu'il s'agissait d'élever, fit distribuer, à un grand nombre d'exemplaires, la circulaire suivante :

« Bruxelles, le 27 février 1891.

« MONSIEUR,

« La Fédération archéologique et historique de Belgique, après s'être réunie à Anvers (1885), à Namur (1886), à Bruges (1887), à Charleroi (1888), à Anvers et Middelbourg (1889), et enfin à Liége (1890), tiendra sa prochaine réunion à Bruxelles, du 2 au 7 août 1891.

« Le Congrès aura une durée de six jours; une journée entière sera consacrée aux excursions des sections.

« Nous avons l'honneur de vous faire savoir que la souscription est de cinq francs pour tous les membres effectifs (1).

« Les souscripteurs recevront une carte de membre du Congrès, un beau volume d'environ sept cents pages, jouiront de tous les avantages qui auront pu être obtenus en vue du Congrès.

« Pour assurer la bonne organisation de cette session, nous avons fondé six sections chargées d'étudier le questionnaire du futur Congrès, de dresser la liste des rapporteurs, d'obtenir des conférences sur des sujets intéressant l'archéologie et l'histoire, d'organiser une exposition, des visites, des excursions, etc.

« Ces sections ont commencé leurs travaux, il y a deux mois, et nous font augurer une réussite scientifique complète du

(1) EXTRAIT DU RÈGLEMENT DU CONGRÈS. — Le titre de membre honoraire est accordé à toute personne qui, s'intéressant spécialement à ses travaux, versera une cotisation de vingt francs. Ces membres auront droit à des places réservées pour toutes les réunions du Congrès.

Congrès. De nombreux rapporteurs présenteront des mémoires sur les questions proposées.

« Nous comptons distribuer ces rapports vers la fin du mois de juin prochain, afin qu'ils puissent servir de base aux discussions.

« Si vous étiez disposé à collaborer à cette œuvre, nous vous prierions de bien vouloir vous mettre en rapport avec la commission du Congrès.

« Vous trouverez ci-joint un bulletin d'adhésion dont le renvoi est obligatoire pour les membres des Congrès précédents comme pour les nouveaux adhérents.

« Espérant que vous voudrez bien nous le faire parvenir à bref délai, nous vous présentons, Monsieur, l'expression de notre considération distinguée.

« LE COMITÉ CÉNÉRAL D'ORGANISATION :

« *Les Secrétaires généraux,*

« PAUL SAINTENOY,
» Architecte,
» Secrétaire général de la Société d'Archéologie de Bruxelles.

« Docteur VICTOR JACQUES,
» Professeur à l'Université,
» Secrétaire général de la Société d'Anthropologie de Bruxelles.

Le Président,

Comte GOBLET D'ALVIELLA,
Professeur à l'Université,
Président de la Société d'Archéologie de Bruxelles,
» Membre de l'Académie royale de Belgique.

« *Les Vice-Présidents,*

« Comte FR. VAN DER STRAETEN-PONTHOZ, ancien président de la Société d'archéologie de Bruxelles.

« EUG. VAN OVERLOOP, membre du Sénat, président de la Société d'anthropologie de Bruxelles.

« *Le Trésorier,*

« PIERRE PLISNIER, trésorier de la Société d'archéologie de Bruxelles.

« *Les Membres,*

« Joseph Destrée, conservateur du Musée royal d'antiquités, conseiller de la Société d'archéologie de Bruxelles.

« Jean Du Fief, secrétaire général de la Société royale belge de géographie.

« A. Houzeau de Lehaye, membre de la Chambre des Représentants, vice-président de la Société royale belge de géographie.

« Eugène Monseur, professeur à l'Université,

« Ernest Van den Broeck, conservateur au Musée royal d'histoire naturelle, secrétaire de la Société belge de géologie et d'hydrologie.

« *Les Membres délégués aux Sections,*

« 1re *section* Docteur Émile Houzé, membre de la Société d'anthropologie de Bruxelles.

Baron de Loë, secrétaire de la Société d'archéologie de Bruxelles.

« « Colonel E. Hennequin, président de la Société royale belge de géographie.

J. Th. de Raadt, secrétaire de la Société d'archéologie de Bruxelles.

« 3e « Major Paul Combaz, professeur à l'Académie royale des beaux-arts de Bruxelles, conseiller de la Société d'archéologie de Bruxelles.

Comte Maurin de Nahuys, ancien président de la Société d'archéologie de Bruxelles.

« 4e « A. Cels, bibliothécaire de l'Université libre, membre de la Société d'antropologie de Bruxelles.

Émile de Munck, secrétaire de la Société d'archéologie de Bruxelles.

« 5e *section* F. DE VESTEL, président de la Société centrale d'architecture de Belgique.

AIMÉ RUTOT, conservateur du Musée royal d'histoire naturelle, vice-président de la Société belge de géologie et d'hydrologie.

« 6e « LÉON DELEVOY, bibliothécaire de la Société d'anthropologie de Bruxelles. «

Un très grand nombre d'adhésions arrivèrent successivement, et c'est avec un légitime sentiment de satisfaction que le Comité général d'organisation a pu inscrire sur ses listes les noms de 663 personnes, chiffre qui n'avait été atteint par aucun des Congrès précédents. Il vit avec plaisir les adhésions lui parvenir nombreuses de l'étranger, et des savants de presque toute l'Europe annoncer leur arrivée à Bruxelles pour assister à ces assises scientifiques.

Croyant qu'il serait intéressant d'examiner dans cette session s'il ne serait pas opportun de provoquer, à certaines époques, des réunions internationales et désirant mettre son œuvre sous le patronage d'un Comité de membres d'honneur, composé de savants de Belgique et de l'Étranger, le Comité général d'organisation dressa, le 15 décembre 1890, une liste de ces membres et leur adressa l'invitation suivante :

« Bruxelles, le 27 février 1891.

« MONSIEUR,

Nous avons l'honneur de vous faire savoir que la Fédération archéologique et historique de Belgique, après s'être réunie à Anvers (1885), à Namur (1886), à Bruges (1887), à Charleroi (1888), à Anvers et Middelbourg (1889) et enfin à Liége (1890), tiendra sa prochaine réunion à Bruxelles, du 2 au 7 août 1891.

« Notre Comité a décidé, tout en conservant au Congrès son caractère national, de mettre cette réunion sous le patronage

d'un Comité de membres d'honneur, composé de savants de Belgique et de l'Étranger.

« Il pense qu'il convient d'examiner, dans cette session, s'il ne serait pas possible de renouer les liens qui existaient naguère entre les associations poursuivant le même but que nous et d'instituer à nouveau les Congrès internationaux d'archéologie et d'histoire, fondés à Anvers en 1867.

« C'est dans ce but que nous avons décidé la formation de ce Comité international.

« Nous serions fort heureux de vous voir figurer parmi ses membres et vous prions, en conséquence, de bien vouloir nous faire l'honneur d'accepter le titre de membre du Comité de patronage du septième Congrès de la Fédération archéologique et historique de Belgique.

« L'acceptation de ce titre ne vous astreint à aucune obligation vis-à-vis du Congrès et vous donne le droit d'assister à toutes les séances, conférences, expositions, visites et excursions. Toutefois, si vous désiriez recevoir le compte-rendu des séances, il vous serait envoyé par nos soins, moyennant une somme de cinq francs, montant de la cotisation des membres affiliés.

(*Suivent les signatures.*)

Enfin, toutes les Sociétés fédérées reçurent la circulaire suivante :

« Bruxelles, le 27 février 1891.

« Monsieur le Président,

Nous avons l'honneur de vous transmettre les documents relatifs à la septième session du Congrès annuel de la Fédération archéologique et historique de Belgique, qui se tiendra à Bruxelles du 2 au 7 août prochain.

« Nous espérons que la savante compagnie que vous présidez

voudra bien déléguer un de ses membres auprès du Congrès et vous prions de nous communiquer, le plus tôt possible, les noms et adresse du titulaire chargé de représenter votre Société.

« Nous saisissons cette occasion pour vous prier également de nous envoyer la liste complète des membres de votre Société, afin que nous puissions leur adresser la circulaire du Congrès, et d'user de votre influence auprès d'eux pour qu'ils adhèrent en grand nombre à la septième session de notre Fédération.

« Veuillez agréer, Monsieur le Président, l'expression de nos sentiments distingués.

(*Suivent les signatures.*)

Il convient de faire observer ici que l'envoi au Comité d'organisation des listes de membres de quelques Sociétés se fit fort tardivement. C'est ainsi que, malgré le grand nombre des invitations lancées, la circulaire n'a pas pu être adressée à tous les membres des Sociétés fédérées, ainsi que le Comité l'aurait désiré.

Quoiqu'il en soit :

94 sociétés, dont 37 de l'Étranger, ont été représentées au Congrès, ce qui constitue une augmentation de 36 sur la session précédente.

195 savants étrangers et belges ont fait partie du Comité de patronage et, comme nous l'avons dit, plus de 660 membres adhérents se sont fait inscrire.

Les Comités d'étude élaborèrent un programme de 52 questions et désignèrent les rapporteurs pour un certain nombre d'entre elles.

C'est ainsi que le Comité général d'organisation a pu publier. avant la réunion de la session, 21 mémoires, et que nombre d'autres rapports, arrivés après cette publication, ont été produits au cours des séances des Sections.

Les mémoires ont été distribués en deux fascicules, le premier,

le 5 juin 1891, et le second, le 24 juillet 1891; ils forment un volume de 248 pages, illustré de planches dans le texte.

En même temps que le second de ces fascicules, le Comité général d'organisation, mit en distribution :

L'HORAIRE DU CONGRÈS.

SAMEDI 1er AOUT.

8 heures 1/2 du soir. — **Réception intime** des membres du Congrès, dans les salons de la Société belge des Ingénieurs et Industriels, palais de la Bourse (local de la Société d'Archéologie de Bruxelles). Entrée par la rue du Midi.

DIMANCHE 2 AOUT.

10 heures du matin. — Réunion du Comité général d'organisation et des délégués des académies, cercles et sociétés adhérentes, dans la salle de marbre, palais des Académies, place des Palais.

ORDRE DU JOUR :

Nomination des bureaux des sections.

10 heures 1/2. — **Assemblée générale d'ouverture** dans la grande salle du Palais des Académies.

ORDRE DU JOUR :

1° Discours de M. le comte Goblet d'Alviella, président du Comité général d'organisation.

2° Nomination du bureau du Congrès.

3° Charles Lucas. — L'enseignement de l'Histoire et de l'Archéologie par l'Architecture.

1 heure. — **Visite à l'hôtel de ville de Bruxelles.** — Réception.

Les membres du Congrès doivent se réunir place Saint-Jean à 12 heures 3/4 *pour entrer en corps* à l'hôtel de ville.

2 heures 1/2. — **Fête de chevalerie** sur la Grand'Place.

7 heures précises. — **Banquet** — couvert 7 francs sans le vin — à l'hôtel Mengelle, rue Royale, 103, près de la colonne du Congrès.

LUNDI 3 AOUT.

8 heures 1/2. — **Réunion des sections** au Palais des Académies, place des Palais.

ORDRE DU JOUR :

1re section (préhistorique). — I. Questions 1 et 2 du questionnaire (p. 23 des *Mémoires et Documents*).

II. Communications diverses :

M. Collignon, médecin-major, à Cherbourg. — Projet d'entente internationale pour l'étude anthropologique des populations de l'Europe.

2e section (histoire). — I. Questions 1 à 4 du questionnaire, relatives à l'histoire proprement dite (p. 24 des *Mémoires et Documents*).

II. Communications diverses :

M. Advielle. — Notes sur un seigneur flamand nommé Allard ou Adalard, qui se qualifiait « vicomte des Flandres » et qui mourut en 1135 à l'hôpital qu'il avait fondé à Aubrac, en Rouergue.

3e section (archéologie et histoire de l'art). — I. Questions 1 à 6 du questionnaire, relatives à la conservation des monuments et à l'archéologie proprement dite (p. 26 des *Mémoires et Documents*).

II. Communications diverses :

M. Valdemar Schmidt. — Trouvaille d'un vase en argent d'origine gauloise dans le Danemark.

11 heures. — **Assemblée générale**. — Palais des Académies.

ORDRE DU JOUR :

Proposition de revision des statuts de la Fédération. — Discussion et vote.

2 heures précises. **Visites de monuments :**

1re section. — Musée royal d'histoire naturelle, parc Léopold (entrée rue Vauthier, 31, à Ixelles). — Visite des collections préhistoriques, sous la conduite de M. Dupont, directeur du Musée.

N. B. — On se réunira au Musée à 1 heure 30 précise. — Directeur de la visite : M. Rutot.

2e section. — Bibliothèque royale. — Visite des différentes sections, sous la conduite de M. Fétis, conservateur en chef, et de MM. Gossart, Ouverleaux, Hymans, Picqué et Petit, conservateurs.

N. B. — On se réunira place du Musée à 1 heure 30 précise. — Directeur de la visite : M. le comte Goblet d'Alviella.

3e section. — Visite aux Musées royaux d'antiquités, d'art ancien, des arts décoratifs et des moulages, sous la conduite de MM. le baron de Hauleville, directeur, Destrée et Van Hammée, conservateurs.

N. B. — On se réunira au Rond-Point de la rue de la Loi à 1 heure 30 précise. — Directeur de la visite : M. le comte François van der Straten-Ponthoz.

8 heures du soir. — Visite des collections de M. Somzée, membre de la Chambre des Représentants, rue des Palais, 22, Schaerbeek-Bruxelles.

MARDI 4 AOUT.

Excursion à Diest, Léau et Louvain.

Réunion à la gare du Nord, à 7 heures du matin.

PROGRAMME :

Départ de Bruxelles-Nord à 7 heures 20. — Changement de train à Louvain, de 7 heures 54 à 8 heures. — Arrivée à Diest à 8 heures 52. — Visite des curiosités archéologiques et de l'église Saint-Sulpice.

Départ de Diest à 10 heures 30, en train spécial ; arrivée à Léau à 11 heures 19. — Déjeuner dans la salle du théâtre à 11 heures 30. — 12 heures 15 : visite de l'église et du tabernacle, sous la conduite de MM. le doyen Bets et J. Destrée ; visite de l'hôtel de ville, etc.

Départ à 2 heures 11 ; changement de train à Tirlemont à 2 heures 38. — Départ à 2 heures 59. — Arrivée à Louvain à 3 heures 33. — Transport en tramway de la station au centre de la ville, visite de l'hôtel de ville et des églises Saint-Pierre et Saint-Jacques.

Les excursionnistes sont instamment priés de se diviser en trois groupes pour visiter ces édifices. Les groupes seront placés sous la conduite de MM. Van Even, archiviste de la ville, Sainteny et Jacques.

A 6 heures 1/2, dîner, dans la salle des concerts de la *Table-Ronde.*

8 heures 30, départ en tramway pour la gare. — Départ de Louvain à 8 heures 58, arrivée à Bruxelles à 9 heures 31.

—

Cette excursion est organisée par M. Ch. Parmentier, directeur du journal *l'Excursion,* membre du Congrès.

Le prix de l'excursion, comprenant les coupons de chemin de fer, deuxième classe, le déjeuner à la fourchette à Léau, le dîner à Louvain (sans le vin, le café et les liqueurs), le transport en tramway dans cette même ville, les frais du service, pourboires, entrées dans les monuments, est fixé à QUINZE FRANCS.

Une bonification sera faite sur ce prix aux personnes munies d'un abonnement sur le réseau des chemins de fer.

Les congressistes désireux d'assister à cette excursion sont

instamment priés d'envoyer, **avant le 25 juillet 1891,** la formule d'adhésion ci-jointe dûment remplie et accompagnée du montant de la souscription, à M. Parmentier.

Passé ce délai le Comité ne peut plus garantir de place pour l'excursion, *l'importance du train spécial étant strictement limitée au nombre des souscripteurs.* Il en est de même pour les **repas.**

MERCREDI, 5 AOUT.

8 heures. — **Réunion des sections** au Palais des Académies, place des Palais.

ORDRE DU JOUR :

1re section (préhistoire). — I. Questions 2 et 3 du questionnaire (p. 24 des *Mémoires et Documents*).

II. Communications diverses :

M. Harroy. — Examiner s'il n'y a pas en Belgique de *nombreuses* stations mégalithiques *méconnues* jusqu'ici. — Dans l'affirmative rechercher si nos cromlechs n'étaient pas, les uns, des monuments astronomiques primitifs, les autres, des lieux de rassemblements militaires.

M. Casimir Ubaghs. — Quelques considérations sur les poteries anté-romaines et les bronzes de la province du Limbourg hollandais.

2e section (histoire). — I. Questions 5 à 7 du questionnaire (p. 25 des *Mémoires et Documents*) relatives à la géographie historique et à la linguistique.

II. Communications diverses.

3e section (archéologie et histoire de l'art). — I. Questions 7 à 13 du questionnaire (p. 27 des *Mémoires et Documents*), relatives à l'histoire de l'art et à l'architecture.

II. Communications diverses :

Ed. Vander Straeten. — Notes sur quelques instruments en nature ou en figuration trouvés dans la Gaule belgo-romaine.

M. Destrée. — La sculpture brabançonne des XVe et XVIe siècles.

Excursion à Court-Saint-Étienne et à l'abbaye de Villers. — 12 heures 30, réunion salle d'attente de première classe, gare du Nord. — 1 heure 05, départ de Bruxelles-Nord. — 1 heure 17, départ de Bruxelles-Luxembourg. — 1 heure 44, arrivée à Ottignies, changement de train. — 1 heure 52, départ d'Ottignies. — 1 heure 58, arrivée à Court-Saint-Étienne.

La 1re section se rendra à la station préhistorique de la Quenique (1 kilomètres 1/2 de la gare), sous la conduite de M. le comte Goblet d'Alviella. Fouille d'une tombelle.

Les 2e et 3e sections se rendront au château de la Motte (XVIIIe siècle), à 2 kilom. 1/2 de la gare, sous la conduite de M. P. Saintenoy.

4 heures 42, départ de Court-Saint-Étienne. — 4 heures 58, arrivée à Villers-la-Ville, visite des ruines de l'abbaye, sous la direction de M. Ch. Licot, architecte. — 6 heures 30, dîner à l'Hôtel de l'Abbaye. — 8 heures 11, départ de Villers. — 8 heures 34, arrivée à Ottignies, changement de train. — 8 heures 44, départ d'Ottignies. — 9 heures 27, arrivée à Bruxelles-Nord.

—

Cette excursion est organisée par M. Ch. Parmentier, directeur du journal *l'Excursion*, membre du Congrès.

Le prix de l'excursion comprenant les coupons de chemins de fer, deuxième classe, le dîner à l'abbaye de Villers (sans le vin, le café et les liqueurs), les frais de service, pourboires, entrées dans les ruines, etc., est fixé à *huit francs*. Une bonification sera faite sur ce prix aux personnes munies d'un abonnement sur le réseau des chemins de fer.

Les congressistes désireux d'assister à cette excursion sont instamment priés d'envoyer la formule d'adhésion ci-jointe, dûment remplie, accompagnée du montant de la souscription, à M. Ch. Parmentier, **avant le 25 Juillet 1891.**

Passé ce délai, ils ne pourront plus prendre part à l'excursion en jouissant des réductions obtenues.

* * *

NOTE.

En dehors de l'excursion du Congrès, une variante peut être introduite dans l'horaire ci-dessus.

En partant de Bruxelles à 10 heures 42, on peut arriver à Nivelles à 11 heures 40, visiter cette ville et sa belle collégiale, en partir à 3 heures 48, et rejoindre l'*excursion* à Court-Saint-Étienne, à 4 heures 23.

JEUDI, 6 AOUT.

Excursion à Mons, Obourg et Saint-Symphorien.

Réunion, gare du Midi à 7 heures 50 du matin.

Départ de *Bruxelles-Midi*, à 8 heures 09. — Arrivée à Mons à 9 heures 42. — Départ de Mons à 10 heures 35. — Arrivée à Obourg à 10 heures 18. — Visite, sous la conduite de M. de Munck, des galeries d'exploitation de silex de la craie d'Obourg, puis de l'emplacement de l'atelier de taille (Époque néolithique). — Départ d'Obourg, à 12 heures, par train spécial organisé par la Société anonyme des phosphates du Bois d'Havré. — Arrivée à Saint-Symphorien à 12 heures 30. — Déjeuner. — Visite des coupes fournies par les exploitations de phosphate de chaux de M. le sénateur Hardenpont, de M. Houzeau de Lehaie et de M. Hélin. Étude des couches quaternaires de la région. Superposition du limon stratifié à *Elephas primigenius, Rhinoceros tichorhinus* et à silex taillés acheuléens, aux couches fluviales à silex grossièrement taillés, dites : *mesviniennes*.

Départ de Saint-Symphorien par tram à vapeur, à 4 heures 25. — Arrivée à Mons à 4 heures 49. — Promenade en ville. — 6 heures, dîner dans les salons du restaurant Dupuis. — Départ de Mons à 8 heures 08, pour arriver à Bruxelles-Midi à 10 heures 11.

—

Cette excursion est organisée par M. Ch. Parmentier, directeur du journal *l'Excursion*, membre du Congrès.

Le prix de l'excursion, comprenant les coupons de chemins de fer et du tramway de Saint-Symphorien à Mons, deuxième classe, le déjeuner à la fourchette, le dîner (sans le vin, le café et les liqueurs), les frais de service, pourboires, est fixé à QUINZE FRANCS.

Une bonification sera faite aux personnes munies d'un abonnement sur le réseau des chemins de fer.

Les congressistes désireux d'assister à cette excursion sont instamment priés d'envoyer la formule d'adhésion ci-jointe, dûment remplie, accompagnée du montant de la souscription, à M. Ch. Parmentier, **avant le 25 juillet 1891.**

Passé ce délai, ils ne pourront plus prendre part à l'excursion en jouissant des réductions obtenues.

*
* *

NOTE.

Si le temps le permet, une variante peut être introduite dans la course précédente.

Les personnes désireuses d'étudier plus en détail la zone de Mons au point de vue de l'homme préhistorique pourront, au lieu de revenir de Saint-Symphorien, à 4 heures, continuer la course vers les célèbres ateliers d'exploitation et de taille du silex de Spiennes, visiter la tranchée de Mesvin, puis étudier, dans les exploitations de phosphate de la compagnie Solvay, de magnifiques coupes du terrain quaternaire ayant fourni de nombreux matériaux de la faune quaternaire et de l'industrie humaine de la même époque.

Rentrée à Mons par le train de 5 heures, ou à pied, à 6 heures 30 du soir.

MÊME JOUR.

9 heures du matin. — **Réunion des 2e et 3e sections** au palais des Académies, place des Palais.

ORDRE DU JOUR.

2e section (histoire). — I. Questions nos 12 à 14, relatives aux institutions (p. 26 des *Mémoires et Documents*).

II. Communications diverses :

M. Victor Vander Haeghen. — Histoire des corps représentatifs des villes dans les Pays-Bas.

3e section (archéologie et histoire de l'art). — I. Question nos 21 à 25, relatives à l'héraldique, la numismatique, la sphragistique, la diplomatique et la bibliographie.

II. Communications diverses :

M. Vorsterman van Oyen. — La sphragistique et l'héraldique comme sciences auxiliaires des études archéologiques et historiques.

M. Alph. De Schodt. — Les médailles romaines relatives aux impositions.

VENDREDI 7 AOUT

9 heures. — **Réunion des sections** au palais des Académies, place des Palais.

ORDRE DU JOUR.

1re section (préhistoire). — I. Questions nos 5 et 6 (p. 24 des *Mémoires et Documents*).

II. Communications diverses :

M. Dés. Van Bastelaer. — Un cimetière de l'âge du bronze trouvé à Thuillies.

2e section (histoire). — Questions nos 8 à 11 relatives au folklore, aux traditions et légendes locales.

II. Communications diverses :

M. Eug. Monseur. — De l'utilité de créer en Belgique un musée d'ethnographie, notamment pour les objets curieux, fétiches, armes, etc., rapportés du Congo, dans ces dernières années.

Questions relatives au folk-lore :

1° Quelle est l'origine et la signification des Géants des fêtes de Belgique?

2° Quelles sont les localités du pays flamand où subsiste la coutume de joncher l'église de paille lors des grands services funèbres, et quelle est l'origine de cette coutume?

3° Quelle est l'origine des superstitions relatives au mardi?

4° Les traditions populaires belges relatives aux jours qui suivent le 17 janvier, notamment le *Vrouwenavond* de Bruxelles, peuvent-elles être considérées comme les débris d'une ancienne fête d'une divinité féminine?

5° Quelle est la signification primitive de l'ex-voto?

6° Quelle est la part et la nature de l'élément étranger dans les contes populaires de la Belgique?

7° Y a-t-il des traces du culte de Mithra en Flandre?

8° Comment doivent être compris les travaux sur les procès de sorcellerie?

9° Y a-t-il des traces de faits historiques dans la croyance aux nains? (1)

10° Quels sont les éléments historiques de la croyance aux nains qui paraissent le plus certainement être des souvenirs des populations pré-aryennes de l'occident de l'Europe? (1)

3e section (archéologie et histoire de l'art). — I. Questions nos 14 à 20, relatives aux arts industriels et à l'épigraphie.

II. Communications diverses :

M. Jules Wauters. — Considérations sur les moyens de transport au moyen âge et sur l'origine des postes communales (Xe au XIIIe siècle).

M. D. Van Bastelaer. — Les ornements à la roulette des vases francs.

2 heures. — Visite des Musées royaux de peinture ancienne, palais des Beaux-Arts, rue de la Régence, sous la conduite de

(1) Cette question est placée à la fin de la séance, afin que les membres de la 1re section puissent autant que possible prendre part à sa discussion.

MM. Fétis, directeur, et H. Hymans, conservateur de la Bibliothèque royale.

N. B. — On se réunira au Musée, à 1 heure 3/4, dans le grand vestibule.

4 heures. — Assemblée générale de clôture, grande salle du Palais des Académies, place des Palais.

ORDRE DU JOUR.

I. Rapports sur les travaux des sections.

II. Examen d'une proposition relative à la réunion de Congrès internationaux d'archéologie, et, éventuellement, nomination d'un Comité d'étude.

III. Baron J. de Baye. — Les antiquités barbares de la Hongrie.

IV. Choix de la ville où se tiendra la VIII[e] session de la Fédération.

EXPOSITION.

Pendant toute la durée du Congrès, une exposition d'objets préhistoriques sera ouverte dans la salle de marbre du Palais des Académies, de 9 heures du matin à midi.

BUREAU DE RENSEIGNEMENTS.

Un bureau de renseignements sera installé au Palais des Académies, tous les jours pendant la durée du Congrès, de 9 à 5 heures.

Les cartes pour assister à la fête de chevalerie, au banquet et aux excursions des 4, 5 et 6 août, pourront y être réclamées.

DISPOSITIONS GÉNÉRALES.

Les salons du Cercle artistique et littéraire au Waux-Hall, rue de la Loi, et ceux de la Société belge des ingénieurs et industriels au palais de la Bourse (entrée par la rue du Midi) sont gracieusement mis à la disposition des membres du Congrès pendant toute la durée de celui-ci.

Ils y auront accès sur présentation de leur carte de membre du Congrès.

Les Sociétés d'Archéologie, d'Anthropologie, belge de Géologie, royale de Géographie et centrale d'Architecture ont leurs publications déposées dans la salle de lecture de ce dernier local ouvert, ainsi que le Cercle artistique, de 9 heures du matin à minuit.

Les membres du Congrès auront accès gratuitement, sur présentation de leur carte, à l'Exposition internationale de photographie, au Musée moderne, place du Musée.

N. B. — La carte de membre du Congrès devra être portée d'une façon apparente et sera exigée pour prendre part à toutes les séances, conférences, excursions et visites que fera le Congrès.

Arrêté par le Comité général d'organisation.

Bruxelles, le 26 Juin 1891.

Les Secrétaires généraux, *Le Président,*

Paul SAINTENOY. **Comte GOBLET d'ALVIELLA.**

Victor JACQUES.

Le samedi, 1er août, de nombreux congressistes se trouvaient à la réunion intime, organisée dans les locaux du Palais de la Bourse, et, le lendemain, se réunissait l'assemblée générale d'ouverture du Congrès.

PAUL SAINTENOY.

LISTE DES MEMBRES

DU

VII^e Congrès de la Fédération Archéologique

ET

HISTORIQUE DE BELGIQUE

SESSION DE BRUXELLES

1891



I

COMITÉ DE PATRONAGE

HAUT PROTECTEUR :

SA MAJESTÉ LE ROI LÉOPOLD II

COMITÉ DE PATRONAGE

PRÉSIDENTS D'HONNEUR.

M. BEERNAERT, ministre des Finances, rue de la Loi, Bruxelles;

DE BURLET, ministre de l'Intérieur et de l'Instruction publique, rue de la Loi, Bruxelles;

VERGOTE (AUG.), gouverneur du Brabant, rue du Chêne, Bruxelles;

BULS (CHARLES), bourgmestre de Bruxelles, rue du Beau-Site, 36, Bruxelles;

TIBERGHIEN (G.), président de l'Académie royale de Belgique, rue de la Commune, 4, Saint-Josse-ten-Noode.

VICE-PRÉSIDENTS D'HONNEUR.

MM. BLOOS, Dusseldorf.
DE BAYE (baron), Paris.
DE LAVELEYE (ÉMILE), professeur, Liége.
DEL MARMOL (baron), Namur.
DE MARSY (comte), Compiègne.
DUPONT (ED.), Bruxelles.
HAMY (docteur), Paris.
HYMANS (H.), Bruxelles.
REUSENS (chanoine), Louvain.
SCHMIDT (VALDEMAR), professeur, Copenhague.
STROGANOFF (comte GRÉGOIRE), Saint-Pétersbourg.
TEN BRINCK (professeur), Leyde.
VAN BASTELAER (DÉS.), Charleroi.
VANDERKINDERE (L.), professeur, Bruxelles.
VAN LANSCHOT (conseiller), Bois-le-Duc.
VAN WERVEKE, Luxembourg.
WAUTERS (ALPH.), Bruxelles.
WAUWERMANS (général), Anvers.

MEMBRES CORRESPONDANTS ÉTRANGERS.

ALLEMAGNE.

Aix-la-Chapelle.

MM. le Président de la Société d'histoire.

Berlin.

CONZE, secrétaire général de l'Institut archéologique de l'empire d'Allemagne, Corneliusstrasse, Berlin ;

ERMAN (Ad.), directeur du Musée égyptien, Klopstock strasse, 48.

MOMMSEN (Théodore), Marckstrasse, 6, Charlottenbourg, près Berlin ;

VIRCHOW (professeur Rudolf), président de la Société d'anthropologie de Berlin, 10, Lessingstrasse, Berlin W.

Bonn.

KLEYN (docteur) ;

LAMPERTS (docteur) ;

SCHAAFFHAUSEN (docteur), professeur à l'Université.

Cologne.

PABST (Arthur), directeur du Musée archéologique;

SCHNUTGEN, conservateur du Musée archéologique.

Dusseldorf.

BONE (docteur), président de la Société d'histoire.

Mayence.

LINDENSCHMIDT (docteur L.), directeur du Röm.-Germ. Central-Museum.

Munster.

Le Président de la Société archéologique.

Nuremberg.

ESSENWEIN, architecte, directeur du Musée germanique.

Trèves.

Le Président de la Société archéologique ;

HETTNER (professeur), directeur du Musée provincial d'antiquités.

AUTRICHE-HONGRIE.

Buda-Pesth.

DE PULSZKY (F.), inspecteur général des musées et bibliothèques, Musée de Buda-Pesth ;
TÖRÖK (VON), directeur du Musée anthropologique.

Vienne.

D'ABENSBERG-TRAUN (S. Exc. le comte), président du *K.-K. Heraldischer-Verein* « Adler », Vienne;
DE HELFERT (S. E. docteur JOSEPH-ALEXANDRE, chevalier), président de la *K.-K. Central-Commission zur Erforschung und Erhaltung der Kunst- und Historischen Denkmäler;*
DE PETTENEGH (GASTON, comte);
SCHNEIDER (docteur).

DANEMARK.

Copenhague.

HERBST (J.), directeur du Musée d'antiquités du Nord, château de Rosenborg;
MÜLLER (SOPHUS), conservateur du Musée royal des antiquités du Nord, secrétaire de la Société royale des antiquaires du Nord, Palais du Prince;
SCHMIDT (VALDEMAR), membre de la Société royale des antiquaires du Nord.

ESPAGNE.

Madrid.

Le Président de l'Académie d'histoire;
DE VILANOVA (J.), professeur à l'Université de Madrid, 57, calle de San Vicente.

FRANCE.

Abbeville.

Le Président de la Société d'Émulation pour l'étude des antiquités du Pas-de-Calais;
D'AULT-DUMESNIL (GEOFFROY).

Amiens.

Le Président de la Société des antiquaires de Picardie;
POUJOL DE FRÉCHENCOURT, secrétaire perpétuel de la Société des antiquaires de Picardie.

Arras.

Le Président de l'Académie des sciences, lettres et arts;
HAIGNERÉ (abbé), président de la Commission départementale des antiquités du Pas-de-Calais, à Le Wast, par Colembert.

Beaune.

Le Président de la Société d'histoire, d'archéologie et de littérature de Beaune.

Cambrai.

Le Président de la Société d'émulation pour l'étude des antiquités.

Cherbourg.

COLLIGNON (RENÉ), médecin-major, rue de la Paix, 42.

Compiègne.

DE MARSY (comte A.), directeur de la Société française d'archéologie, rue Saint-Jacques, 26 ;
SOREL, président du tribunal civil, président de la Société historique de Compiègne, 2, rue Hersant.

Dijon.

Le Président de la Société d'histoire.

Douai.

HAZARD (ALFRED), président de la Société d'agriculture, des sciences et arts du département du Nord, rue d'Infroy, 24.

Dunkerque.

BONVARLET (A.), président du Comité flamand de France, rue du Sud, 10.

Lille.

Le Président de la Société d'histoire du département du Nord ;
DE HAISNE (chanoine), archiviste honoraire du département du Nord ;
GOSSELET (J.), ancien président de la Société belge de géologie, rue des Fleurs, 1.

Lyon.

CHANTRE (ERNEST), sous-directeur du Muséum, secrétaire général de la Société d'anthropologie de Lyon, 37, cours Morand.

Nancy.

GUYOT (CH.), président de la Société d'archéologie lorraine.

Paris.

BABELON, conservateur à la Bibliothèque nationale;

BERTRAND (ALEX.), membre de l'Institut, directeur du Musée de Saint-Germain, à Saint-Germain-en-Laye;

BONAPARTE (S. A. le prince ROLAND), 22, Cours-la-Reine;

BOUTON (V.), membre de la Société d'archéologie de Bruxelles, rue de Maubeuge, 15;

CORROYER, inspecteur général des Édifices diocésains;

COURAJOD, conservateur-adjoint du Musée du Louvre;

DARCEL, directeur du Musée de Cluny;

DE BARTHÉLEMY (ANATOLE), ancien secrétaire de la Commission de la topographie des Gaules, membre de l'Institut, rue d'Anjou-Saint-Honoré, 9;

DE BAUDOT, inspecteur général des Monuments historiques;

DE BAYE (baron J.), membre résidant de la Société Nationale des antiquaires de France;

DE LASTEYRIE (R.), professeur à l'École des Chartes;

DE NADAILLAC (marquis), correspondant de l'Institut, associé étranger de l'Académie royale de Belgique, rue Duphot, 18;

DE QUATREFAGE DE BRÉAU (ARM.), membre de l'In-

stitut, professeur au Muséum d'histoire naturelle, 2, rue Buffon;

HAMY (docteur E. T.), membre de l'Institut, conservateur du Musée d'ethnographie, 40, rue de Lubeck;

Le Conservateur en chef des archives nationales;

LUCAS (CHARLES), architecte, rue de Dunkerque, 23;

MANOUVRIER (docteur), secrétaire de la Société d'anthropologie;

MASPÉRO (GASTON), professeur du cours d'archéologie égyptienne à l'École des hautes études, etc., avenue de l'Observatoire, 24;

MUNTZ, conservateur des collections de l'École des beaux-arts, rue Duphot, 18;

NORMAND (CHARLES), directeur de l'*Ami des monuments*, rue Miromesnil, 98, Paris;

OPPERT, professeur au Collège de France, Paris;

RAVAISSON-MOLLIEN, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres et Académie des sciences morales et politiques), conservateur des antiquités au Musée du Louvre;

RÉVILLE (A.), professeur au Collège de France, rue Guénegand;

SÉBILLOT (PAUL), directeur de la Revue les *Traditions populaires;*

TOPINARD (docteur PAUL), directeur de la Revue l'*Anthropologie,* 105, rue de Rennes.

Reims.

DÉCÈS (A.), président de l'Académie nationale de Reims;

GOSSET (ALPHONSE), architecte, membre de l'Académie nationale de Reims, rue des Templiers, 7.

Saint-Germain-en-Laye.

DE MORTILLET (GABRIEL), professeur d'anthropologie.

Saint-Omer.

BUTOR, président de la Société des antiquaires de la Morinie.

Saint-Sorlin.

ARCELIN (ADR.), secrétaire perpétuel de l'Académie de Mâcon, Saint-Sorlin (Saône-et-Loire).

Saint-Quentin.

DELMAS-AZÉMA, architecte de la ville, président de la Société des architectes de l'Aisne.

Toulouse.

CARTAILHAC (P.-E.), directeur de la Revue l'*Anthropologie*, 5, rue de la Chaîne.

Tours.

PALUSTRE, directeur honoraire de la Société française d'archéologie, président d'honneur de la Société archéologique de la Touraine.

Valenciennes.

MARTIN (A.), président de la Société d'agriculture, des sciences et des arts de l'arrondissement de Valenciennes.

GRANDE-BRETAGNE et IRLANDE.

Edimbourg.

MUNRO (le docteur ROBERT), secrétaire de la Société des antiquaires d'Écosse.

Londres.

BEDDOE (JOHN), membre honoraire de la Société d'anthropologie de Bruxelles, à Clifton, Bristol ;

EVANS (JOHN), D. C. L. LL. D., président de la « Numismatic Society, de la « Geological Society », de la « Royal Society » et de la « Society of Antiquaries », Nash Mills, Hemel Hempstead ;

FRANKS (A.-W.), Esq., conservateur des Antiquités nationales au British-Museum, Victoria Street, 103;

WATERHOUSE, membre de l'Académie royale des Arts, président de l'Institut royal des architectes britanniques;

WEALE (JAMES), archéologue, Clapham-Common.

Oxford.

FREEMAN (Professor), esq., D. C. L., président de l'Architectural and Historical Society, 16, St-Giles;

PRESTWICH (professeur J.), 35, St-Giles.

GRÈCE.

Athènes.

DÖRPFELD (docteur W.), archéologue, directeur des fouilles d'Hissarlik (Troie).

ITALIE.

Bologne.

CAPELLINI (le sénateur prof. GIOVANNI), directeur du Musée géologique de l'Université, 65, Via Zamboni, Bologne.

Mantoue.

BERTOLOTTI, directeur des Archives, membre associé de l'Académie royale de Belgique.

Rome.

FIORELLI (GIUSEPPE), directeur général des Antiquités et des Beaux-Arts au Ministère de l'Instruction publique;
PIGORINI, directeur du Musée royal archéologique et ethnographique;
ROSSI (commandeur DE).

Turin.

FABRETTI (ARIODANTE), sénateur, correspondant de l'Institut, directeur du Musée d'antiquités.

GRAND-DUCHÉ DE LUXEMBOURG.

Luxembourg.

Le Président de la Section historique de l'Institut Royal Grand-Ducal de Luxembourg.

PAYS-BAS.

Amsterdam.

DE ROEVER (N.), archiviste;
SCHÖFFER (C.), vice-président de la Société royale d'archéologie.

Bois-le-Duc.

BONDAM, docteur en droit, archiviste de l'État ;
Société des arts et des sciences du Brabant septentrional, à Bois-le-Duc ;
HEZENMANS (LAMBERT-CHRÉTIEN), architecte de la cathédrale.

La Haye.

WEYMALEN (Dr TH. CH. L.), conservateur en chef de la Bibliothèque royale des Pays-Bas ;
Le Conservateur en chef des archives du royaume ;
BREDIUS, directeur du Musée ;
STUERS (chevalier V. de), directeur des Sciences et des Beaux-Arts, Parkstraat, 32.

Leyde.

LEEMANS (CONRAD), conservateur du Musée des antiquités ;
TEN BRINK (docteur JAN), professeur à l'Université de Leyde, président de la « Maatschappij van Letterkunde » ;
PLEYTE (Dr), conservateur du Musée royal d'antiquités.

Leuwarden.

DIRKS (J.), avocat, président de la Société d'histoire, d'antiquités, etc., de la Frise.

Maestricht.

HABETS (chanoine JOSEPH), archiviste de l'État, président de la Société d'histoire et d'archéologie du Limbourg.

Middelbourg.

DE MAN (docteur J. C.), membre du « Zeeuwsch Genootschap der wetenschappen », conservateur du Musée ;

FREDERIKS (J. A.), membre du « Zeeuwsch Genootschap der wetenschappen », conservateur du Musée.

Rotterdam.

MOES (E. W.), archiviste de l'État.

Utrecht.

BRILL (W. G.), président de la Société d'histoire d'Utrecht.

PORTUGAL.

Lisbonne.

DA SILVA (JOACHIMO-POSSIDOMIO), architecte du Roi, président de la Société des architectes civils et archéologues portugais ;

DELGADO (J. F. N.), major du génie.

Porto.

SEVERO (RICARDO), membre de la Société « Carlos Ribeiro », rua de Santa Isabel, 39.

ROUMANIE.

Bucharest.

DOBRESCO (C.-C.), licencié ès-lettres, membre de la Chambre des députés de la Roumanie, professeur au lycée Saint-Sabba, membre de l'Athénée roumain.

RUSSIE.

Moscou.

ANOUTCHINE (D.), professeur à l'Université impériale de Moscou, au Musée historique ;

BOGDANOW, professeur émérite à l'Université de Moscou ;

GONDATTI (N. DE), secrétaire de la Société impériale des Amis des sciences naturelles, de l'anthropologie et de l'ethnographie de Moscou, Musée polytechnique ;

LIKHATCHOF (vice amiral), membre de la Section d'archéologie de Moscou ;

OUVAROFF (Mme la comtesse), présidente de la Société impériale archéologique de Moscou et du comité d'organisation du VIIIe Congrès d'archéologie et d'anthropologie préhistoriques, au Musée historique.

Saint-Pétersbourg.

DE TSAGARELLI (ALEXANDRE), professeur de géorgien à l'Université impériale de Saint-Pétersbourg, membre de la Société orthodoxe de la Palestine

SUÈDE-NORWÈGE

Christiania.

NUDSET (INGVALD), conservateur du Musée archéologique de Christiania.

Stockholm.

DE BURENSTAM (S. E. CH.), ministre plénipotentiaire de

S. M. le Roi de Suède et Norwège près S. M. le Roi des Belges, à Bruxelles;

HILDEBRAND (HANS), antiquaire du Royaume de Suède, directeur du Musée archéologique, secrétaire perpétuel de l'Académie royale des belles-lettres, d'histoire et des antiquités, Storgatan, 24;

MONTELIUS (OSCAR), conservateur du Musée royal archéologique;

RETZIUS (G.), ancien président de la Société de géographie et d'anthropologie de Stockholm.

SUISSE.

Bâle.

KOLLMAN (J.), professeur d'anatomie.

Genève.

GOSSE (le docteur), professeur à l'Université, 7, rue des Chaudronniers;

SAUSSURE (THÉODORE DE), fondateur et président de la Société pour la conservation des monuments de l'art historique en Suisse.

MEMBRES EFFECTIFS.

BELGIQUE.

Anvers.

GEEFS (EUGÈNE), président de la Société des Architectes anversois;

GÉNARD (PIERRE), archiviste de la ville;
HENNE (ALEXANDRE), président de l'Académie d'archéologie de Belgique;
ROOSES (MAX), conservateur du Musée Plantin;
VAN HAVRE (chevalier GUSTAVE), président de la Société des Bibliophiles anversois;
WAUWERMANS (général), président de la Société de Géographie d'Anvers.

Arlon.

Le président de l'Institut archéologique du Luxembourg.

Audenarde.

VAN DER STRAETEN (EDM.), musicographe, rue de Bourgogne.

Bruges.

BETHUNE (Mgr le chanoine baron F.), président de la Société archéologique.

Bruxelles.

DELVIGNE (le chanoine), rue de la Pacification;
DE HAULLEVILLE (baron), directeur des Musées royaux d'antiquités, des arts décoratifs et d'armures;
DE JONGHE (le vicomte), président de la Société royale de numismatique;
DE LIGNE (le prince), vice-président de la Commission de surveillance du Musée d'antiquités et d'armures de Bruxelles;
DUPONT (ED.), directeur du Musée royal d'histoire naturelle;
FÉTIS (ED.), conservateur en chef de la Bibliothèque royale;
GEVAERT, directeur du Conservatoire royal de musique;

MM. HAGEMANS (GUSTAVE), ancien président du Congrès international d'archéologie d'Anvers (1867);

HYMANS (H.), conservateur du Cabinet des estampes à la Bibliothèque royale;

MARCHAL (chr EDM.), secrétaire perpétuel de l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique;

MASOIN (Dr), secrétaire perpétuel de l'Académie royale de médecine, professeur à l'Université catholique de Louvain;

PIOT (C.), archiviste général du royaume, à Bruxelles;

PORTAELS (J.), directeur de l'Académie royale des beaux-arts;

ROUSSEAU (J.), directeur général des sciences, des lettres et des beaux-arts au Ministère de l'Intérieur et de l'Instruction publique;

SLINGENEYER (ERNEST), artiste peintre, membre de la Chambre des Représentants;

SOMZÉE (L.), membre de la Chambre des Représentants;

VAN DER KINDERE (L.), professeur à l'Université;

VERMEERSCH, secrétaire de la Commission de surveillance du Musée d'antiquités et d'armures de Bruxelles;

VLEMINCKX (Dr V.), président du Cercle artistique et littéraire;

WAUTERS (A.), archiviste de la ville;

WELLENS (FR.), président de la Commission royale des monuments.

Charleroi.

T'SERSTEVENS (J.), président de la Société paléontologique et archéologique de Charleroi, à Thuin;

VAN BASTELAER (D.-A.), président d'honneur de la Société paléontologique et archéologique de Charleroi, à Bruxelles.

Enghien.

MM. DE CORDES, vice-président du Cercle archéologique d'Enghien.

Gand.

BÉTHUNE (baron JEAN), président de la Gilde de Saint-Luc et de Saint-Mathieu ;

DE LIMBURG-STIRUM (comte THIERRY), membre du Sénat ;

VAN DER HAEGHEN (FERD.), bibliothécaire de l'Université ;

VARENBERGH (E.), archéologue, membre du Conseil provincial ;

WAGENER, administrateur-inspecteur de l'Université.

Hasselt.

BAMPS (C.), échevin ;

GERAETS, président de la Société des Mélophiles.

Liége.

BORMANS (STAN.), administrateur-inspecteur de l'Université ;

DE LAVELEYE (ÉMILE), professeur à l'Université, membre de l'Académie royale de Belgique ;

DE SELYS-LONGCHAMPS (baron EDM.), membre du Sénat ;

DEWALQUE (G.), professeur à l'Université, membre de l'Académie royale de Belgique, rue de la Paix, 17 ;

FRAIPONT (JULIEN), professeur à l'Université ;

GITTÉE, professeur à l'Athénée royal, rue Fondpirette, 134.

HELBIG, président de la Société diocésaine d'art et d'histoire ;

MM. KURTH, professeur à l'Université;
Le président de l'Institut archéologique liégeois;
SCHUERMANS (H.), premier président de la Cour d'appel de Liége.

Louvain.

ALBERDINGK-THIJM, professeur à l'Université;
DE HARLEZ (chanoine), directeur du « Muséon », Herent;
HELLEPUTTE, membre de la Chambre des représentants;
NAMÊCHE (Mgr), recteur émérite de l'Université, Abbaye de Parc-lez-Louvain;
REUSENS (chanoine), professeur et bibliothécaire de l'Université;
VAN EVEN (Ed.), archiviste de la ville de Louvain, rue des Bouchons, 6.

Malines.

VAN CASTER (abbé), archéologue;
WILLEMS, président du Cercle archéologique, littéraire et artistique de Malines.

Mons.

DE VILLERS (L.), président du Cercle archéologique de Mons et des Bibliophiles montois.

Namur.

BEQUET (ALF.), conservateur du Musée archéologique;
DEL MARMOL (baron), président de la Société archéologique de Namur, à Montaigle (près Dinant).

Nivelles.

LEBON (docteur), président du Cercle archéologique de l'arrondissement de Nivelles.

Saint-Nicolas.

MM. VERCRUYSSE, président du Cercle archéologique du pays de Waes.

Tournay.

DE NEDONCHEL (comte), président de la Société historique et littéraire de Tournay.

Liste arrêtée en séance du Comité général d'organisation.

II

COMITÉS D'ORGANISATION

ET

BUREAU DU CONGRÈS

COMITÉ GÉNÉRAL D'ORGANISATION

ET

BUREAU DU CONGRÈS (1).

Président.

MGOBLET D'ALVIELLA* (le comte Eug.), membre de l'Académie royale de Belgique, professeur à l'Université, président des Sociétés d'archéologie et d'anthropologie de Bruxelles.

Vice-Présidents.

MM. VAN DER STRATEN-PONTHOZ* (le comte Fr.), ancien président de la Société d'archéologie ;

VAN OVERLOOP* (Eug.), sénateur, ancien président de la Société d'anthropologie.

(1) Les noms des membres du bureau du Congrès sont marqués d'un astérisque.

Secrétaires-généraux.

MM. SAINTENOY * (PAUL), architecte, professeur d'histoire de l'art à l'École mixte de dessin et d'industrie, secrétaire-général de la Société d'archéologie;

JACQUES* (Dr VICTOR), professeur à l'Université de Bruxelles, secrétaire-général de la Société d'anthropologie.

Secrétaire-adjoint.

DE LOË* (baron ALF.), secrétaire de la Société d'archéologie, membre des Sociétés d'anthropologie et de géologie.

Trésorier.

PLISNIER* (P.), trésorier de la Société d'archéologie.

Membres.

COMBAZ (major du génie P.), de la Société d'archéologie;

DELEVOY (L.), des Sociétés d'archéologie, d'anthropologie, de géographie et de géologie;

DE MUNCK (EM.), secrétaire de la Société d'archéologie, membre des Sociétés d'anthropologie et de géologie.

DE NAHUYS (comte M.), ancien président de la Société d'archéologie;

DE RAADT (J.-TH.), secrétaire de la Société d'archéologie;

DESTRÉE (J.), de la Société d'archéologie, conservateur au Musée d'antiquités et d'armures;

DEVESTEL (FR.), de la Société centrale d'architecture;

DU FIEF (J.), des Sociétés d'anthropologie et de géologie, secrétaire-général de la Société de géographie;

HENNEQUIN (lt-colonel d'état-major EM.), de la Société d'archéologie, président de la Société de géographie, directeur de l'Institut cartographique militaire;

MM. HOUZÉ (le Dr Em.), ancien président de la Société d'anthropologie, médecin à l'hôpital Saint-Jean, professeur à l'Université de Bruxelles ;

HOUZEAU DE LEHAIE (Aug.), de la Société d'anthropologie, ancien président de la Société belge de géologie, membre de la Chambre des Représentants ;

RUTOT (J.), conservateur au Musée d'histoire naturelle, vice-président de la Société belge de géologie, membre des Sociétés d'archéologie, d'anthropologie et de géographie ;

TIBERGHIEN (docteur L.), membre de la Société d'anthropologie ;

VAN DEN BROECK (E.), conservateur au Musée royal d'histoire naturelle, secrétaire de la Société belge de géologie, membre des Sociétés d'archéologie, d'anthropologie et de géographie.

COMITÉ DE L'EXPOSITION.

Président . . .	MM.	VAN OVERLOOP ;
Vice-Président . . .		DE PAUW ;
Secrétaire		V. JACQUES.
Membres		C. CAVENS, DE LOË, DE MUNCK, DESTRÉE, SAINTENOY, TIBERGHIEN, VAN DEN BROECK.

COMITÉ DES EXCURSIONS ET DES CONFÉRENCES.

MM. DE MUNCK;
CH. DENS;
DEVESTEL;
HOUZEAU DE LEHAIE;
JACQUES;
RUTOT;
P. SAINTENOY.

Secrétaire : DE MUNCK.



III

DÉLÉGUÉS DES ACADÉMIES ET SOCIÉTÉS

AFFILIÉES

A LA FÉDÉRATION



DÉLÉGUÉS DES ACADÉMIES ET SOCIÉTÉS AFFILIÉES A LA FÉDÉRATION.

BELGIQUE.

Anvers.

1 Académie d'archéologie de Belgique : délégués, MM. HENNE, président, et le général HENRARD, secrétaire ; délégués suppléants, MM. le général WAUWERMANS, vice-président et le baron DE VINCK, secrétaire-adjoint.

2 Académie royale des Beaux-Arts : délégué, M. N.

3 Commission directrice du Musée d'Antiquités : délégué, M. P. GÉNARD, rue Van Lérius, 37, Anvers.

4 Société royale de Géographie d'Anvers : délégué, M. le général WAUWERMANS, rue Saint-Thomas, 36, Anvers.

5 Société des Architectes anversois : délégué, M. EUG. GEEFS, rue Léopold, 45, Anvers.

6 Société des Bibliophiles anversois : délégué, M. MAXROOSES, Musée Plantin, Anvers.

Arlon.

7 Institut archéologique du Luxembourg : délégué, M. O. TANDEL.

Bruges.

8 Société archéologique : délégué, Mgr le chanoine F. baron BETHUNE.

9 Société d'Émulation pour l'étude de l'histoire et des antiquités de la Flandre : délégué, M. AUG. VAN SPEYBROUCK.

Bruxelles.

Commission royale des monuments ; Comités provinciaux :

10 Anvers : délégué, M. J. SCHADDE, rue Leys, 11, Anvers.

11 Brabant : délégué, M. ALPH. WAUTERS, rue de Spa, 22, Bruxelles.

12 Flandre Occidentale : délégué, M. N.

13 Flandre Orientale : délégué, M. DE CEULENEER.

14 Hainaut : délégué, M. Jos. HUBERT.

15 Liége : délégué, M. J. HELBIG.

16 Limbourg : délégué, M. VAN NEUSS.

17 Luxembourg : M. N.

18 Namur : délégué, M. ALFRED BEQUET, rue Grandgagnage, Namur.

19 Commission royale d'Art et d'Antiquités : délégué, M. N.

20 Commission royale d'Histoire : délégués, M. N.

21 Commission directrice du Musée royal d'antiquités : délégué, M. N.

22 Société d'archéologie de Bruxelles : délégué, M. le comte GOBLET D'ALVIELLA.

23 Société d'anthropologie : délégué, M. V. JACQUES.

24 Société royale belge de géographie : délégué, M. J. DUFIEF, rue Potagère, 170, Saint-Josse-ten-Noode.

25 Société royale de numismatique : délégué, M. DE WITTE, rue du Trône, Bruxelles.

26 Société centrale d'architecture de Belgique : délégué, M. DE VESTEL, rue de la Grosse-Tour, Bruxelles.

27 Société de l'art ancien en Belgique : délégué, M. N.

28 Société belge de géologie, de paléontologie et d'hydrologie : délégué, M. J. DOLLO.

Charleroi.

29 Société paléontologique et archéologique de Charleroi : délégué, M. J. T'SERSTEVENS, président ; délégué suppléant, M. VICTOR TAHON, secrétaire général.

Enghien.

30 Cercle archéologique d'Enghien : délégué, M. HENRI DE CORDES, président ; délégué suppléant, M. ÉM. MATHIEU.

Gand.

31 Académie royale flamande : délégué, M. TH. COOPMAN, rue de Robiano, 27, Schaerbeek.

32 Messager des sciences historiques : délégué, M. EMILE VARENBERGH, à Gand.

33 Chambre syndicale provinciale des arts industriels : délégué, M. ÉMILE VARENBERGH, à Gand.

34 Société royale des beaux-arts et de littérature : délégué, M. N.

Geer.

35 Cercle archéologique du Geer : délégué, M. DAVIN-RIGOT, à Latinnes.

Hasselt.

36 Mélophiles : délégués, M. le Dr BAMPS, échevin, et M. VAN NEUSS, secrétaire de la ville et archiviste provincial.

Huy.

37 Cercle des sciences et beaux-arts : délégué, M. N.

Liége.

38 Institut archéologique liégeois : délégué, M. Ad. DEJARDIN; suppléant, M. Ed. PONCELET.

39 Société d'Émulation pour l'encouragement des sciences, des lettres et des arts : délégués, MM. Jules FRÉSON et Eug. POSWICK.

40 Société d'art et d'histoire : délégué, M. N.

41 Société géologique de Belgique : délégué, M. DEWALQUE, à Liége.

42 Association des ingénieurs : délégué, M. A. FIRKET.

43 Société royale des Sciences : délégué, M. Constant LE PAIGE.

44 Société du Folklore wallon : délégué, M. Jules SIMON, montagne Sainte-Walburge, 14.

45 Société des Bibliophiles liégeois : délégué, M. NAVEAU, château de Bomershoven par Tongres.

46 Société de Littérature wallonne : délégué, M. DUCHESNE, professeur à l'Athénée royal, rue du Pot-d'Or, 51, Liége.

Louvain.

47 Cercle littéraire de l'Université de Louvain : délégué, M. N.

Malines.

48 Cercle archéologique, littéraire et artistique de Malines : délégué, M. VAN BOXMEER, boulevard des Arbalétriers, Malines.

Mons.

50 Cercle archéologique de Mons : délégué, comte A. D'AUXY DE LAUNOIS ; délégué suppléant, M. A. DE BEHAULT DE DORNON.

51 Société des Sciences, des Lettres et des Arts du Hainaut : délégué, M. A. DE BEHAULT DE DORNON.

Namur.

52 Société archéologique de Namur : délégué, M. ALF. BEQUET, rue Grandgagnage, Namur.

Nivelles.

53 Société archéologique de l'arrondissement de Nivelles : délégué, M. HANON DE LOUVET ; suppléant, M. EDMOND JAMAR, curé à Baulers.

Saint-Nicolas.

54 Cercle archéologique du Pays de Waes : délégué, M. VAN NAEMEN.

Tournai.

55 Société historique et littéraire de Tournai : délégué, M. EUG. SOIL, rue Royale, 45, Tournai.

Verviers.

56 Caveau verviétois : délégué, M. ALBERT BONJEAN.

57 Œuvre des soirées populaires : délégué, M. LÉON LOBET.

ALLEMAGNE.

Dusseldorf.

58 Düsseldorfer Geschichts-Verein : délégué, M. GEORGES BLOOS, à Dusseldorf.

FRANCE.

Abbeville.

59 Société d'émulation : délégué, M. N.

Amiens.

60 Société des Antiquaires de Picardie : délégué, M. AUGUSTE JANVIER.

Arras.

61 Académie des sciences, lettres et arts : délégué, M. N.

62 Commission départementale des antiquités du Pas-de-Calais : délégué, M. N.

Cambrai.

63 Société d'émulation : délégué, M. HENRI DE NIMAL.

Compiègne.

64 Société française d'archéologie : délégué, M. le comte DE MARSY, Compiègne.

65 Société historique de Compiègne : délégué, M. A. SOREL, ancien président, Compiègne.

Douai.

66 Société d'agriculture des sciences et arts du département du Nord : délégués, MM. HAZARD et FAVIER.

67 Société académique des sciences et lettres : délégué, M. N.

Dunkerque.

68 Comité flamand de France : délégués, MM. A. BONVARLET, président; abbé LOOTEN, vice-président, et ALEXANDRE EECKMAN, trésorier.

Lille.

69 Société pour l'encouragement des sciences, de l'agriculture et des arts : délégué, M. N.

70 Société de géographie : délégués, MM. CRÉPY, président, à Lille, et DELESSERT-DE MOLLINS, membre, à Croix-Wasquehal.

71 Société d'histoire du département du Nord : délégué, M. N.

Nancy.

72 Académie Stanislas : délégué, M. LÉON GERMAIN.

73 Société d'archéologie lorraine : délégué, M. LÉON GERMAIN.

Paris.

74 Ministère de l'Instruction publique : délégué, M. le docteur HAMY.

75 Société des antiquaires de France : délégué, M. le baron J. DE BAYE, avenue de la Grande armée, 58, Paris.

76 Société d'anthropologie de Paris : délégué, M. GABRIEL DE MORTILLET.

77 Société centrale des architectes français : délégué, M. CH. LUCAS, rue de Dunkerque, 23, Paris.

78 Société de Géographie : délégué, M. ALEXANDRE EECKMAN, rue Alexandre Leleux, 28, Lille.

Reims.

79 Académie nationale de Reims : délégué, M. GOSSET, membre résidant; suppléant, M. J. DE BAYE, membre régnicole.

Saint-Omer.

80 Société des antiquaires de la Morinie : délégué, M. DE BAILLIENCOURT, rue du Commandant, 57; suppléant, M. CH. LEGRAND.

Valenciennes.

81 Société d'agriculture, sciences et arts : délégué, M. AUGUSTE LOSSET.

PAYS-BAS.

Amsterdam.

82 Université : délégué, M. N.

83 Koninklijk oudheidkundig genootschap : délégué, M. C. SCHÖFFER.

Bois-le-Duc.

84 Provinciaal genootschap van kunsten en wetenschappen : délégué, M. F. VAN LANSCHOT.

Leeuwarden.

85 Genootschap van geschiedoudheid en taalkunde : délégué, M. N.

Leyde.

86 Université : délégué, M. le professeur JAN TEN BRINCK.
87 Maatschappij der Nederlandsche letterkunde : délégué, M. N.

Maestricht.

88 Société historique et archéologique du Limbourg : délégué, M. HABETS.

Middelbourg.

89 Zeeuwsch genootschap der wetenschappen : délégué, M. J. A. FRÉDÉRIKS.

Utrecht.

90 Université : délégué, M. N.
91 Genootschap van kunsten en wetenschap : délégué, M. N.
92 Historisch genootschap : délégué, M. VANDER KINDERE, à Bruxelles.

GRAND-DUCHÉ DE LUXEMBOURG.

Luxembourg.

93 Institut royal grand ducal d'archéologie (section historique) : délégué, M. N.

RUSSIE.

Moscou.

94 Société impériale d'archéologie de Moscou : déléguée, Mme la comtesse OUWAROFF, président, Moscou; suppléants, MM. W. TROUTOWSKI, secrétaire général, Moscou, et le baron JOSEPH DE BAYE, membre titulaire, avenue de la Grande armée, 58, Paris.

DANEMARK.

Copenhague.

95 Société royale des antiquaires du Nord : délégué, M. VALDEMAR SCHMIDT.

IV

MEMBRES ADHÉRENTS

MEMBRES ADHÉRENTS.

I.

MEMBRES HONORAIRES.

BELGIQUE.

MM. BULS (Ch.), Bruxelles;
CATTEAUX (Émile), id.;
CAVENS (Louis), id.;
DE BAUFFORT (Cte Léopold), Ixelles;
DE BROUCKERE (A.), Bruxelles;
DE LALIEUX DE LA ROCQ, Feluy;
DE LAVELEYE (E.), Liége;
DÈ LOË (baron Alfred), Ixelles;
DE LOOZ-CORSWAREM (comte Georges), Bruxelles;
DELPY (Adrien), id.;
DELEVOY (Léon), id.;

MM. DE NAHUYS (comte MAURIN), Saint-Gilles;
DRION (VICTOR), Bruxelles;
GOBLET D'ALVIELLA (comte), Saint-Gilles;
HECQ (GAËTAN), Bruxelles;
JACQUES (VICTOR), id.;
MICHELET (GUSTAVE), id.;
MONTEFIORE-LEVY, id.;
PASSELECQ (NORBERT), Frameries;
PLISNIER (PIERRE), Bruxelles;
RIEDEL (Dr G. F.), id.;
SAINTENOY (PAUL), Schaerbeek;
STECHER (JEAN), Liége;
VANDER RIT (ARTHUR), Bruxelles.

II.

MEMBRES EFFECTIFS.

A

1 ACKER, ERNEST, architecte, membre de la Société centrale d'architecture et de la Société d'archéologie de Bruxelles, 94, Chaussée de Charleroi, Bruxelles.

2 ADVIELLE, V., publiciste, membre de la Société d'archéologie de Bruxelles, Passage Dauphine, 28, Paris.

3 ALBERDINGK-THIJM, professeur à l'Université, membre titulaire de l'Académie royale Flamande et de la Société d'archéologie de Bruxelles, Abbaye de Vlierbeek (Kessel-Loo, par Louvain).

4 ALLARD, VICTOR, membre de la Société d'archéologie de Bruxelles, rue de Tournai, 4, Bruxelles.

5 ARCELIN, ADR., secrétaire perpétuel de l'Académie de Mâcon, Saint-Sorlin (Saône-et-Loire).

6 AUBRY, Camille, bibliothécaire de la Société belge de géologie et de paléontologie, membre de la Société d'archéologie et de la Société d'anthropologie de Bruxelles, rue Tasson-Snel, 1.

B

7 BAES, Edgard, artiste-peintre et homme de lettres, membre de la Société d'archéologie de Bruxelles, rue Wéry, 15, Ixelles.

8 BALLION, Jean, membre de la Société d'anthropologie et de la Société d'archéologie de Bruxelles, place de la Calandre, 9, Gand.

9 BAMPS, docteur, échevin de la ville de Hasselt, membre de la Société d'anthropologie et de la Société d'archéologie de Bruxelles, à Hasselt.

10 BAMPS, Anatole, docteur en droit, membre de la Société d'anthropologie de Bruxelles, rue Joseph II, 197, Bruxelles.

11 BANNING, Émile, directeur général aux Affaires Étrangères, membre de la Société de géographie, rue de Louvain, 5, Bruxelles.

12 BAYET, Louis, ingénieur, membre de la Société d'anthropologie, à Walcourt.

13 BAYET, Ernest, membre de la Société d'archéologie de Bruxelles, 58, rue Joseph II, Bruxelles.

14 BEHAEGHEL, Albéric, attaché au Ministère des Affaires Étrangères, membre de la Société d'archéologie de Bruxelles, rue de Namur, 95, Bruxelles.

15 BEDDOE, John, membre honoraire de la Société d'anthropologie de Bruxelles, Clifton, Bristol.

16 BENOIT, Faber, propriétaire, fondateur de la Société archéologique de Namur, rue de Bruxelles, 37, Namur.

17 BEQUET, Alfred, vice-président de la Société archéologique de Namur, membre des Sociétés d'archéologie et d'anthropologie de Bruxelles, rue Grandgagnage, 8, Namur.

18 BERDAL, F., architecte, membre du Cercle archéologique de Mons, rue de la Station, 72, Menin.

19 BERNIER, Théodore, membre du Cercle archéologique de Mons, rue du Pont, 4, Angre.

20 BERNUS, L., boulevard Audent, 116, Charleroi.

21 BÉROUDIAUX, Alph., ancien instituteur, membre de la Société royale belge de géographie, à Feluy-Arquennes.

22 BERTOLOTTI, A., directeur des archives, à Mantoue (Italie).

23 BERTRAND, Alex., membre de l'Institut, directeur du Musée de Saint-Germain, Saint-Germain-en-Laye.

24 BETHUNE, baron Félix, chanoine de la cathédrale de Bruges, membre de la Société d'archéologie de Bruges, rue d'Argent, Bruges.

25 BIAR, N., notaire, place de la Cathédrale, 20, à Liége.

26 BIBLIOTHÈQUE ROYALE DES PAYS-BAS (Librairie W. P. Van Stockum et fils), à La Haye (Hollande).

27 BIDLOT, Félix, docteur en médecine, membre de la Société d'émulation, quai de l'Université, 10, à Liége.

28 BIESWAEL, Joseph, industriel, membre de la Société d'archéologie de Bruxelles, rue des Palais, 205, à Schaerbeek.

29 BLANCHART, Camille, ingénieur, membre de la Société d'archéologie de Bruxelles, rue de Pascale, 36, Bruxelles.

30 BLOMME, H., membre effectif de l'Académie d'archéologie de Belgique, membre de la Société d'anthropologie de Bruxelles, rue des Sœurs Noires, à Termonde.

31 BLOOS, Georges, trésorier de la Société « Dusseldorfer Geschichts-Verein », à Dusseldorf (Prusse Rhénane).

32 BODY, Albin, archiviste de la ville de Spa.

33 BOGDANOW, Anatole, professeur émérite de l'Université de Moscou, membre correspondant de l'Académie de Pétersbourg, membre honoraire de l'Université de Pétersbourg, à Moscou.

34 BONAPARTE, S. A. le prince Roland, membre honoraire et correspondant des Sociétés d'anthropologie et d'archéologie de Bruxelles, Cours la Reine, 22, Paris.

35 BONDAM, docteur en droit, archiviste de l'État, à Bois-le-Duc.

36 BONE, docteur, président de la Société historique à Dusseldorf.

37 BONJEAN, A., membre du cercle « le Caveau verviétois », Verviers.

38 BONVARLET, rue du Sud, 10, Dunkerque (France).

39 BORGINON, Gustave, docteur-médecin, membre de la Société de géographie, rue Dupont, 58, Schaerbeek.

40 BORMANS, Stanislas, administrateur-inspecteur de l'Université, membre de la Société d'archéologie de Bruxelles, place Cockerill, 1, à Liége.

41 BOSTEAUX-PARIS, maire et archéologue, membre de la Société française d'archéologie, rue Chanzy, 16, à Cernay lez-Reims.

42 BOUGNET, Eustache, ingénieur en chef, directeur honoraire des mines, membre de la Société géologique de Belgique, rue Grand Vinâve, à Jemeppe-sur-Meuse.

43 BOUTON, Victor, membre de la Société d'archéologie de Bruxelles, rue de Maubeuge, 15, Paris.

44 BOUYET, Alfred, lieutenant-général, membre de la Société de géographie, rue du Méridien, 100, Bruxelles.

45 BOUYET, Madame Alfred, rue du Méridien, 100, à Bruxelles.

46 BRACONNIER, Ivan, membre de la Société d'anthropologie de Bruxelles, château de Modave.

47 BRAHY, Edouard, membre de l'Institut archéologique de Liége, rue Feronstrée, 114, à Liége.

48 BRAMBILLA, Camille, membre honoraire de la Société royale de numismatique, Rue Vittorio Emanuel, 61, à Pavie (Italie).

49 BREDIUS, directeur du Musée, à La Haye (Pays-Bas).

50 BRICOURT, Camille, membre de la Société archéologique de Charleroi, Avenue Louise, 182, Bruxelles.

51 BRILL, W. G., président de la Société d'histoire d'Utrecht, à Utrecht.

52 BROCKMANN, René, avocat, membre de la Société royale belge de géographie, place de Ninove, 9, Bruxelles.

53 BRUNFAUT, Jules, architecte, membre de la Société centrale d'architecture de Belgique et de la Société d'archéologie de Bruxelles, rue Crespel, 38, à Bruxelles.

54 BULS, Charles, bourgmestre de Bruxelles, vice-président d'honneur de la Société d'archéologie de Bruxelles, membre de la Société d'anthropologie, rue du Beau-Site, Bruxelles.

55 BURLS, M^me^, rue Van Brée, 25, Anvers.

56 BUTOR, ancien magistrat, président de la Société des antiquaires de la Morinie, à Saint-Omer (France).

C

57 CADOR, Auguste, père, architecte, membre correspondant de la Commission royale des monuments, et de la Société archéologique et paléontologique de Charleroi, rue de l'Industrie, 8, à Charleroi.

58 CANNEEL, Jules, architecte des bâtiments civils, secrétaire de la Société centrale d'architecture, membre de la Société d'archéologie de Bruxelles, rue du Cadran, 10, à Bruxelles.

59 CAPELLE, Albert, substitut du procureur du Roi, rue Saint-Aubain, 7, à Namur.

60 CAPELLE, Joseph, avocat, boulevard Ad Aquam, à Namur.

61 CAPELLE, Maximilien, général retraité, membre de la Société d'archéologie de Bruxelles, rue des Palais, 150, à Bruxelles.

62 CAPELLINI, le sénateur prof. Giovanni, directeur du Musée géologique de l'Université, 65, via Zamboni, Bologne.

63 CARLY, Jules, avocat, membre de la Société d'archéologie de Bruxelles, à Nivelles.

64 CARPENTIER, E., docteur, professeur à l'Université de Bruxelles, membre de la Société d'archéologie et de la Société d'anthropologie de Bruxelles, rue Ducale, 55, à Bruxelles.

65 CARTAILHAC, E., directeur de la Revue d'anthropologie, rue de la Chaîne, à Toulouse.

66 CASSIERS, Jos., attaché à la Bibliothèque royale, membre de la Société d'archéologie de Bruxelles, chaussée de Vleurgat, 112, à Bruxelles.

67 CASTAIGNE, libraire, membre de la Société belge de géologie, Montagne-aux-Herbes-potagères, à Bruxelles.

68 CATTEAUX, Émile, industriel, membre de la Société d'archéologie de Bruxelles, chaussée de Charleroi, 16, à Bruxelles.

69 CATTEAUX, Maurice, membre de la Société d'archéologie de Bruxelles, chaussée de Charleroi, 16, à Bruxelles.

70 CAUDERLIER, Em., membre de la Société d'anthropologie, rue Crayer, 8, à Bruxelles.

71 CAVENS, Louis, propriétaire, membre de la Société d'archéologie de Bruxelles, rue de la Régence, 63, à Bruxelles.

72 CELS, Alphonse, bibliothécaire de l'Université de Bruxelles, membre de la Société d'anthropologie de Bruxelles, rue Traversière, 94, à Bruxelles.

73 CHABEUF, Henri, secrétaire de l'Académie de Dijon, rue Legouz-Gerland, 5, à Dijon (France).

74 CHARNEUX, Adolphe, commissaire-voyer, à Barvaux s/Ourthe (province du Luxembourg).

75 CHOFFART, Paul, géologue, rue do Arco a Jésus, 113, à Lisbonne (Portugal).

76 CLOQUET, Norbert, docteur en médecine, membre de la Société archéologique de Charleroi et de la Société d'anthropologie de Bruxelles, à Feluy.

77 CLOQUET, Louis, professeur à l'Université de Gand, membre des Sociétés archéologiques de Tournai et Charleroi, rue Saint-Éleuthère, 6, à Tournai.

78 COGELS, Paul, membre de l'Académie d'archéologie de Belgique, de la Société d'anthropologie et de la Société d'archéologie de Bruxelles, au château de Boechenberg, à Deurne-lez-Anvers.

79 COGELS, Alexandre, membre de la Société de géographie d'Anvers, rue d'Aremberg, 27, à Anvers.

80 COLENS, Jules, conservateur des archives de l'État, membre de la Société archéologique de Bruges, rue Haute, 2, à Bruges.

81 COLFS, J. F., architecte, rue du Collège, 180, à Ixelles.

82 COLLIGNON, Henry, docteur en médecine, membre de la Société d'anthropologie de Bruxelles, rue des Chevaliers, à Ixelles.

83 COLLIGNON, René, médecin-major, membre correspondant de la Société d'anthropologie, rue de la Paix, 42, Cherbourg.

84 COMBAZ, Paul, ancien major du génie, professeur à l'Académie royale des Beaux-Arts de Bruxelles, conseiller de la Société d'archéologie de Bruxelles, rue Juste-Lipse, 45, à Bruxelles

85 COMHAIRE, Ch. J., membre de la Société belge de géologie et de la Société d'anthropologie de Bruxelles, 116, Boulevard de la Sauvenière, à Liége.

86 CONZE, secrétaire général de l'Institut archéologique de l'empire d'Allemagne, Corneliusstrasse, Berlin.

87 COOPMAN, Th., membre de l'Académie royale flamande, 27, rue de Robiano, Schaerbeek.

88 CORBISIER, Eugène, colonel, membre de la Société d'archéologie de Bruxelles, rue Longue, 32, à Bruxelles.

89 CORDEWENER, membre de la Société de géologie, boulevard du Midi, 19, Bruxelles.

90 CORROYER, inspecteur général des édifices diocésains, rue de Courcelles, 14, à Paris.

91 CORTYL, Eugène, docteur en droit, secrétaire du Comité flamand de France, rue d'Ypres, 26, à Bailleul (Départ. du Nord, France).

92 COSSÉE, Adolphe, bourgmestre, membre du Cercle archéologique de Mons, à Jurbise.

93 COSSOUX, N.-V.-Léon, ingénieur, rue de Bériot, 28, à Saint-Josse-ten-Noode.

94 COUCKE, Samuel, peintre-verrier, membre de la Société d'archéologie de Bruges, rue Courte-des-Foulons, 16, à Bruges.

95 COURAJOD, conservateur-adjoint du Musée du Louvre, Paris.

96 COURTIN-JOURDOIT, directeur de l'*Indicateur de Péruwelz*, rue de Raicourt, 11, à Péruwelz.

97 COUVREUR, Aug., journaliste, ancien vice-président de la Chambre des Représentants, membre de la Société de géographie, chaussée de Vleurgat, 254, à Ixelles.

98 CRÉPIN, Henri, directeur de l'enregistrement, membre de la Société archéologique de Namur, boulevard d'Herbatte, 5, à Namur.

99 CROQUET (l'abbé J.), vicaire, à Braine-le-Comte.

100 CRUTZEN, G., professeur agrégé d'histoire, membre correspondant du Cercle archéologique de Mons et de la Société royale de géographie, boulevard de Jodoigne, à Parck (Louvain).

101 CUMONT, Georges, avocat, vice-président de la Société d'archéologie de Bruxelles, secrétaire de la Société royale de numismatique, ancien vice-président de la Société d'anthropologie, rue Veydt, 31, à Bruxelles.

D

102 D'ACY, E., boulevard Malesherbes, 40, à Paris.

103 D'ABENSBERG-TRAUN, S. E. le comte, président du *K.-K. Heraldischer-Verein* « Adler », Vienne.

104 DAIMERIES, Mme, membre de la Société d'archéologie de Bruxelles, rue Royale, 4, à Bruxelles.

105 DAIMERIES, ANTHYME, membre de la Société d'anthropologie, professeur à l'Université, rue Royale, 4, à Bruxelles

106 D'ANETHAN, baron JULES, premier secrétaire de légation de S. M. le Roi des Belges, membre de la Société d'archéologie de Bruxelles, à La Haye (Hollande).

107 DANIELS, POLYDORE, l'abbé, membre de la Société d'archéologie de Bruxelles, à Vogelsanck (Zolder).

108 DARCEL, directeur du Musée de Cluny, Paris.

109 DA SILVA, chevalier J., architecte de S. M. le Roi de Portugal, membre de l'Institut de France, à Lisbonne (Portugal).

110 D'AULT-DUMESNIL, GEOFFROY, rue de l'Eauette, Abbeville.

111 D'AUXY DE LAUNOIS, comte ALBÉRIC, à Jurbise, château du Moustier, près Mons.

112 DAVIN-RIGOT, E., vice-président et délégué du Cercle archéologique de Geer, à Latinne.

113 DE BACKER, H., ingénieur, membre de la Société archéologique de Bruxelles, rue du Gouvernement Provisoire, 32.

114 DE BAILLIENCOURT dit COURCOL, RODOLPHE, notaire, trésorier de la Société des antiquaires de la Morinie, délégué de la Société des antiquaires de la Morinie et membre de la Société d'archéologie de Bruxelles, rue Carnot, 57, à Saint-Omer.

115 DE BEAUFFORT, comte LÉOPOLD, rue du Champ-de-Mars, Ixelles.

116 DE BAYE, baron JOSEPH, membre résidant de la Société Nationale des antiquaires de France, membre correspondant de la Société d'archéologie de Bruxelles, 58, avenue de la Grande-Armée, à Paris.

117 DE BECKER, JULES, architecte, membre de Société d'archéologie et

de la Société d'anthropologie de Bruxelles, rue de l'Église, 77, à Koekelberg.

118 DE BECKER, Remy, avocat, membre de la Société d'archéologie de Bruxelles, place du Luxembourg, 1, Bruxelles.

119 de BEHAULT de DORNON, Armand, attaché au Ministère des Affaires étrangères, ancien secrétaire général et membre de la Société d'archéologie de Bruxelles, avenue de la Porte de Hal, Bruxelles.

120 DE BEYS, Louis, avocat à la Cour d'appel, membre de la Société d'archéologie de Bruxelles, rue de la Tribune, 9, à Bruxelles.

121 de BOVE, Auguste, membre de la Société d'archéologie de Bruxelles, à Boussu.

122 de BRABANDÈRE, Gaston, avocat près la Cour d'appel, membre de la Société d'archéologie de Bruxelles, 43, rue Marie-Henriette, Ixelles.

123 de BRANDNER, avocat près la Cour d'appel, membre de la Société d'archéologie de Bruxelles, avenue Louise, 280, Bruxelles.

124 de BROUCKERE, A., sénateur, rue des Douze-Apôtres, 34, Bruxelles.

125 de BUGGENOMS, Louis, avocat, membre de la Société d'art et d'histoire et de la Société d'anthropologie de Bruxelles, rue de la Paix, 6, à Liége.

126 DE BUSSCHERE, L., ingénieur en chef au chemin de fer de l'État, membre de la Société de géologie, rue Stevin, 40, Bruxelles.

127 DÉCÈS, A., président de l'Académie nationale de Reims, à Reims.

128 DE CEULENEER, Adolphe, professeur à l'Université de Gand, membre de l'Académie d'archéologie de Belgique, rue de la Lieve, 9, à Gand.

129 DE COCK-RUTSAERT, architecte-expert, membre de la Société d'archéologie de Bruxelles, Digue des Blanchisseurs, 17, à Gand.

130 de CORDES, Henri, juge de paix, président du Cercle archéologique d'Enghien, à Enghien.

131 de CUVELIER, baron L., membre de la Société d'archéologie de Bruxelles, rue Philippe-le-Bon, Bruxelles.

132 de FISENNE, Lambert, architecte, membre de la Société centrale d'architecture, à Tilleur.

133 DE GAVERE, P.-L., notaire, membre de la Société d'archéologie de Bruxelles, Nieuwe Boteringestraat, à Groningue, Pays-Bas.

134 DEDYLLE, ARMAND, supérieur du Collège ecclésiastique, à Gravelines, département du Nord (France).

135 DE GHELLINCK D'ELSEGHEM, membre de la Société d'archéologie de Bruxelles, château d'Elseghem par Petegem lez-Audenaerde.

136 DE HAISNE, chanoine, ancien archiviste du Département du Nord, Lille.

137 D'HANE DE STEENHUYSE, MICHEL, attaché au Ministère des Chemins de fer, Postes et Télégraphes, membre de la Société royale belge de géographie, rue Bériot, 46, Bruxelles.

138 DE HARLEZ, chanoine, directeur du « Muséon » à Hérent.

139 DE HEYN, G , avocat, membre de la Société de géographie, 12, rue du Boulet, Bruxelles.

140 DE HOLLAIN, V., capitaine commandant, rue Antoine Clesse, à Mons.

141 DE JAMBLINNE DE MEUX, baron TH., capitaine adjudant-major aux carabiniers, membre de la Société d'archéologie de Bruxelles, rue Marie-Thérèse, 24.

142 DEJARDIN, JOSEPH, président de la Société liégeoise de littérature wallonne, membre de l'Institut archéologique de Liége, boulevard de la Sauvenière, 8, à Liége.

143 DE JONGHE, vicomte BAUDOUIN, président de la Société royale de numismatique, rue du Trône, à Ixelles.

144 DE LA GRANGE, AMAURY, propriétaire, membre de la Société historique de Tournai, rue de l'Épinette, 31, à Tournai.

145 DE LAITE, JULIEN, secrétaire adjoint de la Société liégeoise de littérature wallonne, rue Hors-Château, 50, à Liége.

146 DE LALIEUX DE LA ROCQ, propriétaire, château de la Rocq, à Feluy-Arquennes.

147 DE LA ROCHE DE MARCHIENNES, propriétaire, membre de la Société d'archéologie de Bruxelles, à Harvengt par Harmignies.

148 DE LASTEYRIE, R., professeur à l'école des Chartes, Paris.

149 DE LAVELEYE, ÉMILE, professeur à l'Université, membre de l'Académie royale de Belgique, rue Courtois, à Liége.

150 DE LE COURT, JULES, conseiller à la Cour d'appel, membre de la

Société d'archéologie de Bruxelles et du Cercle archéologique de Mons, rue du Trône, 113, Bruxelles.

151 DELESSERT-DE MOLLINS, EUGÈNE, ancien professeur, membre du Comité d'études de la Société de géographie de Lille et membre effectif fondateur de la Société d'archéologie de Bruxelles, etc., à Croix-Wasquehal (France).

152 DELESSERT-DE MOLLINS, Mme A., membre de la Société d'archéologie de Bruxelles, à Croix-Wasquehal (France).

153 DELEVOY, LÉON, bibliothécaire de la Société d'anthropologie et membre de la Société d'archéologie de Bruxelles, rue de la Paille, 16, à Bruxelles.

154 DE LEYN, ALPHONSE, chanoine, docteur en droit, membre de la Société d'Émulation de Bruges, rue du Marécage, 52, à Bruges.

155 DELGADO, JOACHIM-PHILIPPE-NERY, président de la Commission des travaux géologiques, rue des Arcs a Jesus, 113, à Lisbonne (Portugal).

156 DELHAIRE, ÉMILE, industriel, membre de la Société archéologique de Charleroi, rue de Ransart, à Gosselies.

157 DE LIGNE, prince, vice-président de la Commission de surveillance du musée d'antiquités et d'armures, à Bruxelles.

158 DE LIMBURG-STIRUM, comte THIERRY, sénateur, membre de la Société d'Émulation de Bruges, rue Haute-Porte, 56, à Gand.

159 DE LOË, baron ALFRED, secrétaire de la Société d'archéologie et de la Société d'anthropologie de Bruxelles, rue de Londres, 11, à Bruxelles.

160 DE LOOZ-CORSWAREM, comte GEORGES, membre de la Société d'archéologie de Bruxelles, château d'Avin par Avennes (province de Liége).

161 DELPORTE, CHARLES, notaire, membre de la Société d'archéologie de Bruxelles, Grand Sablon, 31, Bruxelles.

162 DELPY, ADRIEN, architecte, rue du Congrès, 47, à Bruxelles.

163 DELVAL, ALEXANDRE, député permanent, membre de la Société d'archéologie de Charleroi, à Trazegnies.

164 DELVAUX, ÉMILE, vice-président de la Société géologique de Belgique, membre de la Société d'anthropologie, avenue Brugman, 216, à Uccle.

165 DELVIGNE, chanoine, curé de St-Josse-ten-Noode, rue de la Pacification, 10, à Bruxelles.

166 DE MAN, Dr G.-C., à Middelbourg (Zélande).

167 DEMANY, Émile, architecte, membre de l'Institut archéologique liégeois, boulevard de la Sauvenière, 93, à Liége.

168 DE MARSY, comte Arthur, directeur de la Société française d'archéologie, membre correspondant de la Société d'archéologie de Bruxelles, à Compiègne (France).

169 DE MORTILLET, professeur à l'école d'anthropologie de Paris, à St-Germain-en-Laye, Seine-et-Oise (France).

170 DE MOT, avocat à la cour de cassation, échevin de la ville de Bruxelles, rue des Sablons, 7.

171 DE MUNCK, Émile, secrétaire de la Société d'archéologie de Bruxelles, membre de la Société d'anthropologie, rue de l'Association, 52, à Bruxelles.

172 DE NADAILLAC, marquis, correspondant de l'Institut de France, de l'Académie royale de Belgique, des Sociétés d'archéologie et d'anthropologie de Bruxelles, rue Duphot, 18, à Paris.

173 DE NAHUYS, comte Maurin, propriétaire, ancien président de la Société d'archéologie de Bruxelles, rue de la Source, 65, à Saint-Gilles-Bruxelles.

174 DE NÉDONCHEL, comte, président de la Société historique, place Becquerelle, à Tournai.

175 DENS, Charles, propriétaire, rue Jourdan, 28, à St-Gilles.

176 DE NIMAL, Henry, conservateur du Musée archéologique de Charleroi, membre de la Société archéologique de Bruxelles, à Marchiennes-au-Pont.

177 DE NOVUÉ, vicomte Arsène, rentier, membre de l'Académie d'archéologie de Belgique, à Malmédy (Prusse rhénane).

178 DE PAUW, Louis, conservateur des collections de l'Université, membre de la Société d'anthropologie de Bruxelles, rue des Rentiers, 88, à Etterbeek.

179 DE PIERPONT DE RIVIÈRE, Édouard, archéologue, membre de la Société archéologique de Namur, de la Société d'anthropologie de

Bruxelles et de la Société géologique de Liége, au château de Rivière, par Profondeville.

180 DE PULSZKY, F, inspecteur-général des Musées et Bibliothèques, Musée de Buda-Pesth, à Buda-Pesth.

181 DE PUYDT, MARCEL, membre de l'Institut archéologique liégeois et de la Société d'anthropologie, boulevard de la Sauvenière, 108, à Liége.

182 DE QUATREFAGES DE BRÉAU, ARM., membre de l'Institut, professeur au Museum d'histoire naturelle, rue Buffon, 2, Paris.

183 DE RAADT, TH.-J., secrétaire de la Société d'archéologie de Bruxelles, rue Masui, 176, à Schaerbeek.

184 DE RADIGUÈS DE CHENNEVIÈRE, secrétaire de la Société archéologique de Namur, rue Dodane, à Namur.

185 DE REGNY, banquier, membre de la Société d'archéologie de Bruxelles, rue du Méridien, 6, à Bruxelles.

186 DE ROYER DE DOUR, baron HIPPOLYTE, lauréat de l'Académie royale de Belgique, membre effectif de la Société d'archéologie de Bruxelles, chaussée de Charleroi, 108, Bruxelles.

187 DE SAMBLANCX, CHARLES, relieur, membre de la Société d'archéologie de Bruxelles, rue Ducale, 93.

188 DE SAUSSURE, THÉODORE, président de la Société des arts de Genève, et de la Société suisse des beaux-arts, à Genève.

189 DE SCHODT, ALPHONSE, directeur général au Ministère des Finances, membre de la Société d'archéologie de Bruxelles, rue de Londres, 15, Bruxelles.

190 DE SCHRYVER, SIMON, conservateur des collections de la Société d'archéologie de Bruxelles, rue de Locht, 16, à Bruxelles.

191 DE SELYS-LONCHAMPS, baron, sénateur, membre de l'Académie royale de Belgique et de l'Institut archéologique liégeois, à Liége.

192 DE SELYS-LONCHAMPS, WALTER, agriculteur, membre des Sociétés d'anthropologie et d'archéologie de Bruxelles, à Halloy (Ciney).

193 DE SELYS-FANSON, membre de l'Institut archéologique liégeois, boulevard de la Sauvenière, 114, à Liége.

194 DESMAISIÈRES, vicomte A., membre de la Société d'archéologie, à Meers par Looz.

195 DESMAZIÈRES, Émile, receveur du bureau de bienfaisance, membre de la Société historique de Tournai, rue des Augustins, 22, à Tournai.

196 DESMOTTES, A., propriétaire, rue des Vosges, 12, à Paris.

197 DESMOTTES, Mme, rue des Vosges, 12, à Paris.

198 DE SOIGNIES, Jules, chef de division honoraire au Gouvernement provincial du Hainaut, membre de la Société d'archéologie de Bruxelles, rue de la Pépinière, 48, à Bruxelles.

199 DESTRÉE, Joseph, conservateur du Musée royal d'antiquités, conseiller de la Société d'archéologie de Bruxelles, chaussée Saint-Pierre, 109, Etterbeek.

200 de TRAZEGNIES, marquis, membre de la Société royale belge de géographie, à Coroy-le-Château par Mazy.

201 DE VERGNIES, A., directeur de la Banque de Belgique, chaussée de Vleurgat, 233, à Ixelles.

202 DE VESTEL, Franz, président de la Société centrale d'architecture de Belgique, rue de la Grosse Tour, 13, Ixelles.

203 de VILLEGAS de SAINT-PIERRE, comte, membre de la Société d'archéologie de Bruxelles, à Ganshoren.

204 DEVILLERS, Léopold, conservateur des archives de l'État, président du Cercle archéologique, membre de la Commission royale d'histoire, place du Parc, 24, à Mons.

205 de VINCK de WINNEZEELE, baron, secrétaire de l'Académie d'archéologie de Belgique, membre de la Société d'archéologie de Bruxelles, avenue des Arts, 139, Anvers.

206 DEWALQUE, G., professeur à l'Université, membre de l'Académie royale de Belgique, rue de la Paix, 17, Liége.

207 de WITTE, Alphonse, membre de la Société d'archéologie, bibliothécaire de la Société royale de numismatique de Belgique, rue du Trône, 49, Bruxelles.

208 d'HERBOMEZ, Armand, archiviste-paléographe, membre de la Société historique et littéraire de Tournai, à Orcq-lez-Tournai.

209 D'HONDT, Pieter, bibliothécaire-adjoint de l'Académie royale des beaux-arts et membre de la Société d'archéologie de Bruxelles, rue du Progrès, 278, Schaerbeek.

210 DIEGERICK, Alph., conservateur-adjoint des archives de l'État à Gand, membre de la Société d'émulation de Bruges, boulevard de la Citadelle, 14, à Gand.

211 DIERICX de TEN HAMME, chevalier, attaché au Musée d'Ethnographie, membre de la Société d'archéologie de Bruxelles, rue de l'Ermitage, 60, à Bruxelles.

212 DILLENS, Albert, artiste peintre, membre de la Société d'archéologie de Bruxelles, rue Vandenbroeck, 47, à Ixelles.

213 DIRKS, J., avocat, président de la Société d'histoire, d'antiquités, etc., de la Frise, à Leeuwarden.

214 do AMARALE de TORO, docteur José, commandeur, numismate et archéologue, E. Real nº 8, à Vizen (Portugal).

215 DOLLO, Louis, conservateur au Musée d'histoire naturelle, ancien vice-président de la Société d'anthropologie de Bruxelles, rue du Cornet, 71, Etterbeek.

216 DOPPLER, Pierre, docteur ès-lettres, bibliothécaire-archiviste, membre de la Société historique et archéologique du Limbourg, Derrière-les-Halles, 17, à Maestricht.

217 DORMAL, Victor, docteur en sciences naturelles, membre des Sociétés d'archéologie et d'anthropologie de Bruxelles, rue de Longuy, à Arlon.

218 DOSJON, l'abbé, directeur du grand séminaire, à Namur.

219 DOSVELD, architecte, directeur des Travaux publics de la ville, membre du Cercle archéologique de Mons, 10, rue de la Grosse Pomme, à Mons.

220 DOUTREWE, Ferdinand, capitaine au 5e chasseurs à pied, membre de la Société de géographie, rue d'Arlon, 40, Bruxelles.

221 DRION, Victor, propriétaire, membre de la Société d'archéologie de Bruxelles, rue Ducale, 19, à Bruxelles.

222 DUBOIS, Henri, ingénieur, membre de la Société archéologique de Charleroi, à Couillet.

223 DUBOIS, Victor, docteur en médecine, membre de la Société d'anthropologie de Bruxelles, 67, boulevard de Waterloo, à Bruxelles.

224 DUBOIS, Adolphe, avocat, membre de l'Académie d'archéologie d'Anvers, rue Longue-du-Marais, à Gand.

225 DUBOIS, rue des Jésuites, 32, Tournai.

226 DUCHESNE, E., professeur à l'Athénée royal, rue du Pot d'Or, 51, Liége.

227 DU FIEF, J., secrétaire général de la Société royale de géographie et délégué de cette Société, ancien vice-président de la Société d'anthropologie, rue Potagère, 171, à Saint-Josse-ten-Noode.

228 DUFORT, capitaine, rue du Canal, 19, à Malines.

229 DUJARDIN, Adolphe, capitaine du génie en retraite, membre de l'Institut archéologique liégeois, rue Dartois, 22, à Liége.

230 DUMORTIER, Valère, architecte provincial adjoint du Brabant, boulevard du Hainaut, 199, Bruxelles.

231 DUVIVIER, Alfred, officier d'administration, directeur de la boulangerie militaire de Termonde, membre des Sociétés royales de géographie et de géologie, à Termonde.

E

232 EECKMAN, Alex., officier d'académie, administrateur des Musées, membre fondateur, secrétaire général et membre correspondant de sociétés scientifiques, trésorier du Comité flamand, délégué de la Société de géographie de Paris, 28, rue Alexandre Leleux, à Lille.

233 ERRERA, Paul, avocat, membre de l'Académie d'archéologie de Belgique et des Sociétés d'anthropologie et d'archéologie de Bruxelles, avenue Marnix, à Bruxelles.

234 EUL, Tony, architecte, rue Jean Stas, 17, à Louvain.

235 EVANS, John, président de la Société des antiquaires et de la Société de numismatique, correspondant de l'Institut de France, membre d'honneur de la Société d'archéologie de Bruxelles, membre honoraire de la Société d'anthropologie, Nash Mills, Hemel Hemstead.

236 EVENEPOEL, Albert, membre de la Société d'archéologie de Bruxelles, rue Royale, 26, à Bruxelles.

237 EVENEPOEL, Louis, membre de la Société d'archéologie de Bruxelles, rue Royale, 26, à Bruxelles.

238 EVRARD, F., ingénieur en chef, directeur des Télégraphes, membre de la la Société de géographie, rue Royale Sainte-Marie, 13, Schaerbeek.

F

239 FABRETTI, Ariodante, sénateur, correspondant de l'Institut, directeur du Musée d'antiquités, à Turin.

240 FALCK, Th., éditeur, membre de la Société de géographie, rue des Paroissiens, 20, à Bruxelles.

241 FAVIER, secrétaire de la Société d'agriculture, des sciences et arts du département du Nord, à Douai (France).

242 FÉLIX, Jules, médecin honoraire de la maison du Roi, chirurgien de l'Hospice Sainte-Gertrude, membre de la Société d'anthropologie, rue Marie de Bourgogne, 10, à Bruxelles.

243 FÉTIS, Éd., conservateur en chef de la Bibliothèque royale, à Bruxelles.

244 FIRKET, membre de l'Association des ingénieurs, rue d'Artois, 28, à Liége.

245 FOCQUET, Armand, ingénieur, à Morlanwelz.

246 FRAIPONT, Julien, professeur à l'Université, membre de la Société d'anthropologie, Mont Saint-Martin, 17, à Liége.

247 FRANCART, Adolphe, avocat, docteur en sciences politiques et administratives, membre du Cercle archéologique de Mons, de la Société d'anthropologie de Bruxelles et de la Société française d'archéologie, à Mons.

248 FRÉDÉRIKS, H., architecte du gouvernement, conservateur du Musée, à Middelbourg (Pays-Bas).

249 FRESON, Jules, conseiller à la Cour d'appel de Liége, vice-président de l'Institut archéologique liégeois, 15, rue de l'Ouest, à Liége.

G

250 GAILLARD, Joseph, curé de Geer, membre de l'Institut archéologique liégeois, président du Cercle archéologique de Geer, à Geer (Waremme).

251 GALAND, Cyprien, instituteur communal, membre du Cercle archéologique de Geer, à Latinne.

252 GEELHAND, Louis, membre des Sociétés royale de numismatique et d'archéologie de Bruxelles, membre de la Société française d'archéologie, à Vilvorde.

253 GEEFS, Eug., architecte, rue Léopold, 45, Anvers.

254 GÉNARD, P., archiviste de la ville, membre de l'Académie d'archéologie, rue Van Lerius, 57, Anvers.

255 GERAETS, président de la Société des Mélophiles, Hasselt.

256 GERMAIN, Léon, inspecteur de la Société française d'archéologie à Nancy et membre effectif de la Société d'archéologie de Bruxelles, rue Héré, à Nancy (France).

257 GEUBEL, commandant du génie de la place de Charleroi.

258 GEVAERT, directeur du Conservatoire royal de musique, Bruxelles.

259 GILBERT, Théodore, docteur en médecine, membre de la Société belge de géologie et de la Société d'anthropologie, avenue Louise, 26, Bruxelles.

260 GILLEMAN, professeur à l'athenée, membre de la Société belge de géographie, quai aux Oignons, 11, à Gand.

261 GILSON, Édouard, professeur à l'athénée de Namur, membre de la Société d'anthropologie de Bruxelles, rue Henri Blès, 28, Namur. Bruxelles.

262 GOBLET D'ALVIELLA, le comte, professeur à l'Université, président de la Société d'archéologie et de la Société d'anthropologie de Bruxelles, membre de l'Académie royale de Belgique, rue Faider, 10, Saint-Gilles.

263 GOEMAERE, Arthur, lieutenant honoraire du génie, professeur à l'Académie royale des beaux-arts d'Anvers, rédacteur en chef du *Précurseur*, membre de l'Académie d'archéologie, villa Formosa, à Vieux-Dieu.

264 GOFFAERTS, Camille, candidat notaire, membre de la Société d'archéologie de Bruxelles, rue Notre-Dame, 6, à Louvain.

265 GOOVAERTS, Alph., chef de section aux Archives générales du royaume, membre de l'Académie d'archéologie, 32, rue Juste-Lipse, à Bruxelles.

266 GOSSE, le docteur, professeur à l'Université, rue des Chaudronniers, 7, Genève.

267 GOSSELET, A., professeur à la Faculté des sciences, ancien président de la Société belge de géologie, rue des Fleurs, 1, à Lille.

268 GRAFTIAU, Firmin, ingénieur, professeur à l'Institut agricole de Waremme, membre du Cercle archéologique du Geer, à Waremme.

269 GUIGNARD, Ludovic, vice-président de la Société des amis des arts du Loir-et-Cher, membre de la Société d'archéologie de Bruxelles, Sans-Souci par Chouzy (Loir-et-Cher), France.

270 GUILMOT, Edgar, docteur en médecine, membre de la Société d'archéologie, fondateur du Cercle des éphéméridophiles, rue Hôtel des Monnaies, 62, à Saint-Gilles.

271 GUYOT, Ch., président de la Société d'archéologie lorraine, Nancy.

272 GRÉGOIRE, Michel, échevin de la commune de Wandre, rue Elmen, 399, Wandre.

273 GYSELINK, Richard, membre du Cercle archéologique de Mons, rue d'Ath, à Renaix.

H

274 HABETS, Jos., archiviste de l'État pour la province du Limbourg-Néerlandais, à Maestricht (Pays-Bas).

275 HAIGNERE, chanoine, secrétaire perpétuel de la Société académique de Boulogne-sur-Mer, membre et ancien président de la Commission du Mouvement historique du Pas-de-Calais, Le Wast par Colmbert (Pas-de-Calais).

276 HAMBYE, notaire, membre de la Société d'archéologie et de la Société d'anthropologie de Bruxelles, rue du Mont-de-Piété, 24, à Mons.

277 HAMY, E., docteur, délégué du ministère de l'Instruction publique de France, membre de l'Institut, conservateur du Musée d'ethnographie, membre de la Société d'anthropologie de Bruxelles, rue de Lübeck, 40, Paris.

278 HANKAR, Paul, architecte, membre de la Société d'archéologie de Bruxelles, rue Hôtel-des-Monnaies, 115, Bruxelles.

279 HANNAY, Arthur, chef de bureau au Ministère des chemins de fer, rue Traversière, 70, Saint-Josse-ten-Noode.

280 HANNISE, professeur à l'École des mines de Mons, membre de la Société belge de géologie, à Mons.

281 HANON DE LOUVET, Joseph, notaire, membre de la Société paléontologique et archéologique de Charleroi, à Braine-le-Comte.

282 HANON de LOUVET, échevin, membre à vie de la Société d'archéologie de Bruxelles, Nivelles.

283 HANON DE LOUVET, Ferdinand, membre de la Société d'archéologie de Bruxelles, Braine-le-Comte.

284 HANON de LOUVET, M^lle^, Braine-le-Comte.

285 HANSEN, docteur C.-J., bibliothécaire de la ville, membre effectif de l'Académie royale flamande, membre de la Société d'archéologie de Belgique, rue du Lion-de-Flandre, 1, Anvers.

286 HAROU, Alfred, membre de la Société royale belge de géographie, rue Van Luppen, 7, Anvers.

287 HARROY, E., directeur de l'École moyenne de l'État, membre de la Fédération archéologique verviétoise, à Verviers.

288 HAZARD, Alfred, conseiller honoraire de la Cour de Douai, membre et délégué de la Société d'agriculture, sciences et arts de Douai, rue d'Infroy, 24, à Douai (France).

289 HECQ, Gaëtan, lieutenant au régiment des grenadiers, membre de la Société d'archéologie, rue Linnée, 42, Bruxelles.

290 HEETVELD, Charles, candidat en droit, membre de la Société d'archéologie de Bruxelles, rue de Brabant, 176, Schaerbeek.

291 HELLEMANS, Henri, membre de la Société d'archéologie de Bruxelles, rue de l'Étuve, 58, Bruxelles.

292 HELBIG, membre de la Commission des monuments, rue de Joie, 8, Liége.

293 HENAULT, archiviste municipal, 15, place d'Armes, à Valenciennes (France).

294 HENNE, Alexandre, président de l'Académie d'archéologie de Belgique, membre de la Société d'archéologie de Bruxelles, rue de Livourne, 14, Bruxelles.

295 HENNEBICQ, André, artiste-peintre, membre du Cercle archéologique de Mons, rue de Lausanne, 1, à Saint-Gilles-Bruxelles.

296 HENNEQUIN, colonel d'état-major, directeur de l'Institut cartogra-

phique militaire, président de la Société belge de géographie, membre de la Société d'archéologie de Bruxelles, à la Cambre, Bruxelles.

297 HENRARD, P., général-major, membre de l'Académie d'archéologie et de la Société d'archéologie de Bruxelles, rue Marie de Bourgogne, 48, Bruxelles.

298 HENRI, Alfred, propriétaire, membre de la Société d'archéologie de Bruxelles, à Bouvignes près de Dinant.

399 HENRICOT, membre de la Chambre des Représentants, à Court-Saint-Étienne.

300 HETTNER, professeur, directeur du Musée provincial d'antiquités.

301 HEZENMANS, Lambert-Chrétien, architecte de la Cathédrale, à Bois-le-Duc.

302 HIPPERT, Théo., vice-président au tribunal de 1re instance, rue Joseph II, 11, Bruxelles.

303 HOCHSTEYN, J.-B., directeur de service à l'Administration des chemins de fer, membre de la Société d'archéologie de Bruxelles, chaussée de Wavre, 205, Bruxelles.

304 HOCK, Adrien, commissaire de l'arrondissement, membre de la Société archéologique de Namur, boulevard Cauchy, 12, à Namur.

305 HOCK, Auguste, propriétaire, membre de l'Institut archéologique liégeois, quai Mativa, 21, à Liége.

306 HOUTARD, Édouard, avocat, membre de la Société archéologique de Charleroi, château de Monceau-sur-Sambre (Hainaut).

307 HOUZÉ, E., docteur, professeur à l'Université libre de Bruxelles, chef de service à l'Hôpital St-Jean, ancien président de la Société d'anthropologie de Bruxelles, rue du Chêne, 10, à Bruxelles.

308 HOUZEAU DE LEHAYE, Aug., membre de la Chambre des Représentants, vice-président de la Société royale belge de géographie, membre de la Société d'anthropologie et de la Société belge de géologie, à Hyon, près Mons.

309 HUBAUX, pharmacien-chimiste, rue de Beaumont, à Marcinelle.

310 HUBERT, Joseph, membre correspondant et secrétaire du Comité hennuyer de la Commission royale des monuments, architecte-ingénieur honoraire de la ville de Mons, membre de la Société

d'archéologie de Bruxelles, rue de la Terre du Prince, 21, à Mons.

311 HUBLARD, Émile, membre de la Société des arts, sciences et lettres du Hainaut, boulevard de l'Industrie, 27, Mons.

312 HUGUET, chanoine, rue du Chambige, à Tournai.

313 HYMANS, Henri, conservateur à la Bibliothèque royale, directeur de la Classe des Beaux-Arts de l'Académie royale de Belgique, membre de l'Académie d'archéologie de Belgique, rue de la Croix, 44, à Ixelles.

I

314 INSTITUT CARTOGRAPHIQUE MILITAIRE, à la Cambre, Bruxelles.

315 ISERENTANT, Pierre, professeur à l'Athénée, rue du Bruel, à Malines.

J

316 JACOBS, J., docteur en médecine, membre de la Société d'anthropologie de Bruxelles, rue des Ursulines, 28, à Bruxelles.

317 JACOBS, curé-doyen des SS. Michel et Gudule, rue du Bois-Sauvage, 15, à Bruxelles.

318 JACQUES, Victor, docteur, secrétaire général de la Société d'anthropologie, rue de Ruysbroeck, 36, à Bruxelles.

319 JAMAR, curé, membre de la Société archéologique de l'arrondissement de Nivelles, à Baulers, près Nivelles.

320 JANSON, Paul, membre de la Chambre des Représentants, membre de la Société d'anthropologie et de la Société d'archéologie de Bruxelles, rue Royale, à Bruxelles.

321 JANVIER, Auguste, président de la Société des antiquaires de Picardie, inspecteur de la Société française d'archéologie, boulevard du Mail, 73, à Amiens.

522 JENNEPIN, membre de la Commission historique du département du Nord, officier d'instruction publique, membre du Cercle archéologique de Mons et de la Société d'archéologie de Bruxelles, à Cousolre (France).

323 JOLLY, Albert, avocat, membre de la Société d'archéologie de Bruxelles, rue de la Concorde, 28, à Ixelles.

324 JONVEAUX, rue des Tonneliers, 16, Charleroi.

325 JORDENS, E., avocat, membre de la Société d'archéologie de Bruxelles, chaussée de Haecht, 174, Bruxelles.

326 JOTTRAND, Gustave, avocat, ancien membre de la Chambre des Représentants, membre de la Société d'anthropologie, rue de la Régence, Bruxelles.

K

327 KAISIN, Joseph, propriétaire, vice-président de la Société d'archéologie de Charleroi, rue de l'Église, à Farciennes.

328 KOLLMAN, Dr J., professeur d'anatomie, membre de la Société d'anthropologie de Bruxelles, Bâle (Suisse).

329 KRUSEMANS, H., membre de la Société d'anthropologie, rue de Livourne, 146, Bruxelles.

330 KURTH, G., professeur à l'Université de Liége, à Liége.

L

331 LACAVE-LAPLAGNE, Jean, avocat à la Cour d'appel de Paris, membre de la Société d'archéologie, rue Pasquier, 8, à Paris.

332 LACROIX, Ernest, rue de Pascale, 39, à Bruxelles.

333 LAHAYE, Charles, ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, membre de la Société belge de géologie, de paléontologie et d'hydrologie, rue de Pascale, 34, Bruxelles.

334 LAGRANGE, Eugène, capitaine du génie, professeur à l'école militaire, membre de la Société de géographie, rue Vilain XIIII, 26, Bruxelles.

335 LAIR, comte Charles, inspecteur de la Société française d'archéologie, au château de Blou par Longué (France).

336 LAVALETTE, G., dessinateur-expert, membre de la Société d'archéologie de Bruxelles, rue Berckmans, 71, à Bruxelles.

337 LE BLOND, François, notaire, rue de Namur, 47, à Nivelles.

338 LE BON, Henri, avocat, membre de la Société d'anthropologie, place Bleval, à Nivelles.

339 LEBRUN, lieutenant d'infanterie, membre de la Société belge de géologie et de la Société belge de géographie, rue Seutin, 24, Bruxelles.

340 LECLERCQ, Jules, juge au tribunal de 1re instance, ancien président de la Société belge de géographie, avenue de l'Astronomie, 25, Bruxelles.

341 LECLÈRE, Léon, professeur à l'Université, membre de la Société d'archéologie de Bruxelles, rue Lesbroussart, 85, Ixelles.

342 LEEMANS, Conrad, conservateur du Musée des antiquités, Leyde.

343 LEFÈVRE, Gabriel, membre de l'Institut archéologique liégeois, à Landen.

344 LEFÈVRE, Th., secrétaire de la Société royale malacologique de Belgique, rue des Paroissiens, 5, Bruxelles.

345 LEFÉBURE, Charles, ingénieur, rue Lesbroussart, 94, Bruxelles.

346 LEGRAND, Charles, secrétaire-archiviste de la Société des antiquaires de la Morinie, à Saint-Omer (Pas-de-Calais), France.

347 LELIÈVRE de STOUMONT, professeur, membre de la Société d'anthropologie, place de l'Esplanade, à Nivelles.

348 LEMAN, propriétaire, membre de la Société française d'archéologie, de la Société historique de Compiègne et de la Société d'archéologie de Bruxelles, rue Heurtebise, 29, à Compiègne (France).

349 LEMONNIER, ingénieur, membre des Sociétés d'anthropologie et belge de géologie, Mesvin-Ciply lez-Mons.

350 LE PAIGE, C., membre de la Société royale des sciences, rue des Anges, 21, Liége.

351 LE POUTRE, Louis, avocat, conseiller provincial, membre de la Société d'anthropologie, chaussée de Wavre, 54, à Ixelles.

352 LE ROY, Hippolyte, statuaire et artiste peintre, rue des Tonneliers, 4, à Gand.

353 LE ROY, Jean, architecte, rue Van Dyck, Anvers.

354 LESNEUCQ, Jouret-Théodore, secrétaire communal, à Lessines.

355 LEVÉ, Albert, vice-président du tribunal civil, membre de la Société française d'archéologie, rue des-Prés, à Avesnes.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

356 LHOEST, Émile, avocat, membre de la Société d'archéologie de Bruxelles, rue de Suisse, 12, à Bruxelles.

357 L'HOIR, Jules, chef de dépôt et d'ateliers au chemin de fer, à Marchienne-au-Pont.

358 LIBOTTE, François, propriétaire, membre de la Société d'anthropologie, rue de Spa, 69, Bruxelles.

359 LIEDTS, baron, président d'honneur de la Société d'archéologie de Bruges, membre de la Société d'archéologie de Bruxelles, etc., rue de la Loi, 88, à Bruxelles.

360 LINDENSCHMIDT, docteur L., directeur du Röm. Germ. central Museum, à Coblence.

361 LOBET, Léon, membre de « l'OEuvre des soirées populaires », rue du Collège, 76, Verviers.

362 LOES, François, curé à Hondelange (Arlon).

363 LONGUÉTY, Maurice, ingénieur, rue Saint-Jean, 17, à Boulogne s/Mer (France).

364 LOOTEN, abbé, docteur ès-lettres, professeur aux facultés catholiques, boulevard Vauban, maison de famille, à Lille (France).

365 LOPEZ-MENDEZ, Luis, consul général de Venezuela, membre de la Société d'archéologie de Bruxelles, avenue de la Toison d'or, 74, à Bruxelles.

366 LORTHIOIR, J., docteur, membre de la Société d'anthropologie, rue Defacqz, 6, à Bruxelles.

367 LOSSET, Auguste, directeur de l'octroi municipal, membre du Cercle archéologique de Mons, Enclos du Béguinage, 15, à Valenciennes (France).

368 LOWET, Léon, juge au tribunal de 1re instance, membre de la Société d'archéologie de Bruxelles, rue de Marcinelle, 18, à Charleroi.

369 LUCAS, Charles, architecte, rue de Dunkerque, 23, à Paris.

M

370 MARCQ, D., docteur, membre de la Société d'anthropologie, à Carnières (Hainaut).

371 MAGNETTE, Félix, président de la Société d'histoire et de géographie de l'Université de Liége, Quai de Fragnée, 39, à Liége.

372 MAHILLON, Victor, conservateur du Musée du Conservatoire, membre de la Société d'archéologie de Bruxelles, villa du Malvic, à Boitsfort.

373 MAHY, H., attaché au Ministère des chemins de fer, membre de la Société d'archéologie de Bruxelles, rue Bodeghem, 50, à Bruxelles.

374 MALAISE, C., professeur de minéralogie et de géologie à l'Institut agricole de l'État, membre de l'Académie royale de Belgique, à Gembloux.

375 MALFAIT, François, sculpteur, membre de la Société d'archéologie de Bruxelles, rue du Marais, 99, à Bruxelles.

376 MANOUVRIER, Dr, secrétaire de la Société d'anthropologie, Paris.

377 MARÉCHAL, docteur, membre de la Société d'anthropologie, rue Cornet de Grez, 14, à Saint-Josse-ten-Noode.

378 MARIAGE, commandant des canonniers sédentaires de Valenciennes, membre de la Société d'agriculture, place de l'Hôpital général, à Valenciennes (France).

379 MAROUSÉ, Achille, ingénieur, rue Gosselies-Courcelles, à Courcelles.

380 MARTIN, A., président de la Société d'agriculture, sciences et arts, de Valenciennes (France).

381 MASPÉRO, Gaston, professeur des Cours d'archéologie égyptienne à l'École des hautes études, etc., avenue de l'Observatoire, 24, Paris.

382 MATAIGNE, Alexandre, propriétaire, rue du Pont-Neuf, 2, à Wavre.

383 MATHIEU, membre du Cercle archéologique d'Enghien, à Enghien.

384 MATTHIEU, Jules, conservateur de la Bibliothèque, rue du Travail, à Verviers.

385 MAUS, Henri, directeur-général en retraite des ponts et chaussées, rue de Naples, 41, à Ixelles.

386 MICHEL, Edmond, industriel, membre de la Société d'archéologie de Bruxelles, rue Hôtel des Monnaies, 9, à Bruxelles.

387 MICHELET, Gustave, ingénieur, rue de Pascale, 6, à Bruxelles.

388 MICHEZ, Emmanuel, pharmacien, membre du Cercle archéologique de Mons, rue de Mons, à Soignies.

589 MIRGUET, directeur de l'École normale, à Huy.

590 MOENS, Jean, avocat, membre de la Société d'anthropologie de Bruxelles, à Lede (Flandre orientale).

591 MONSEUR, Eug., professeur à l'Université de Bruxelles, membre de la Société d'anthropologie, rue de la Paix, à Liége.

592 MONTEFIORE-LEVY, G., sénateur, membre de la Société d'anthropologie et de la Société d'archéologie de Bruxelles, rue de la Science, 35, à Bruxelles.

593 MOURLON, Michel, membre de l'Académie des sciences et de la Société d'anthropologie, rue Belliard, 107, à Bruxelles.

594 MÜNTZ, Eugène, bibliothécaire de l'École nationale et spéciale des Beaux-Arts, rue Bonaparte, à Paris.

N

595 NAMÊCHE, Mgr, recteur émérite de l'Université de Louvain, abbaye de Parc, lez-Louvain.

596 NAVEAU, Léon, docteur en droit, membre de la Société royale de numismatique de Belgique, de l'Institut archéologique liégeois et de la Société d'archéologie de Bruxelles, château de Bommerhoven, par Tongres.

597 NAVEZ, Louis, homme de lettres, membre de la Société d'anthropologie et de la Société royale belge de géographie, chaussée de Haecht, 158, à Schaerbeek.

598 NÈVE, Eugène, ingénieur-architecte, membre de la Société d'archéologie de Bruxelles et de la Gilde de St-Luc, chaussée de Ninove, 429, à Bruxelles.

599 NICOD, Jules, rentier, membre de la Société d'archéologie de Bruxelles, chaussée d'Ixelles, 18, à Bruxelles.

400 NIFFLE-ANCIAUX, docteur en droit, membre de la Société d'archéologie de Bruxelles, avenue de Salzinnes, 23, à Namur.

401 NUDSET, Ingvald, conservateur du Musée archéologique de Christiania, à Christiania.

O

402 OPPERT, professeur au Collège de France, Paris.

P

403 PABST, directeur du Musée des arts industriels et du Musée historique de la ville de Cologne, In den Hahrnenthor-Burg, à Cologne.

404 PALUSTRE, directeur honoraire de la Société française d'archéologie, président d'honneur de la Société archéologique de la Touraine, à Tours.

405 PAPLEUX, Joseph, géomètre, membre de la Société d'archéologie de Bruxelles, rue de Longue-Vie, 43, à Ixelles.

406 PARIS, Louis, attaché à la Bibliothèque royale, membre de la Société d'archéologie et de la Société d'anthropologie de Bruxelles, rue d'Arlon, 39, à Bruxelles.

407 PARMENTIER, Charles, directeur de l'*Excursion*, membre du Cercle archéologique de Mons, boulevard Anspach, 109, à Bruxelles.

408 PASSELECQ, Norbert, membre de la Société belge de géologie, à Frameries.

409 PAVOUX, Eugène, industriel, membre du Comité central de la Société royale belge de géographie, rue Delaunoy, Molenbeek-Saint-Jean.

410 PENY, Edmond, ingénieur, membre de la Société archéologique et paléontologique de Charleroi, de la Société d'anthropologie et de la Société royale de numismatique, à Morlanwelz.

411 PERPÈTE, Désiré, receveur des domaines, membre de la Société royale de géographie de Bruxelles, place Saint-Denis, 4, Huy.

412 PETITBOIS, Ernest, ingénieur, membre de la Société archéologique de Charleroi et de la Société d'anthropologie, rue des Écoles, à Morlanwelz.

413 PICARD, Karl, Rector Secretär des Vereins für deutsche Geschicht und Alterthumskunde zu Sondershausen, Nordhäuserstrasse, 2, à Sonderhausen (Allemagne).

414 PIGEOLET, Arsène-Victor, médecin, membre des Sociétés d'archéo-

logie et d'anthropologie de Bruxelles, rue Royale, 28, Bruxelles.

415 PIOT, C., archiviste général du royaume, Bruxelles.

416 PIRENNE, Henri, professeur à l'Université de Gand, membre de de l'Institut archéologique liégeois, rue Guimard, 14, à Gand.

417 PLISNIER, Pierre, contrôleur aux chemins de fer de l'État, trésorier de la Société d'archéologie de Bruxelles, boulevard Anspach, 146, à Bruxelles.

418 POILS, Jean-François, membre de la Société d'archéologie de Bruxelles, rue de la Source, 59, à Bruxelles.

419 POIRIER, Gustave, chef de division au Ministère des Travaux publics, membre de la Société royale belge de géographie, rue des Moissons, 3, à Saint-Josse-ten-Noode.

420 PONCELET, Édouard, attaché aux archives de l'État, secrétaire et délégué de l'Institut archéologique, quai de l'Industrie, 7, Liége.

421 PONCELET, J., notaire, à Écaussinnes-d'Enghien.

422 PORTAELS, J., directeur de l'Académie royale des beaux arts, à Bruxelles.

423 POSWICK, Eugène, secrétaire de l'Institut archéologique liégeois, château d'Engihoul, par Engis.

424 POTTELLET, membre de la Société d'archéologie de Bruxelles, rue du Parlement, 2, Saint-Josse-ten-Noode.

425 POURBAIX, Victor, avocat, membre de la Société d'archéologie de Bruxelles, avenue du Midi, 21, à Bruxelles.

426 POUTJATINE, prince Paul, Ligovka, 49, Saint-Pétersbourg.

427 PRAYON-VAN ZUYLEN, avocat à la Cour d'appel, membre de l'Académie royale flamande, 22, Boulevard zoologique, à Gand.

428 LE PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ D'ÉMULATION POUR L'ÉTUDE DES ANTIQUITÉS DU PAS-DE-CALAIS, Abbeville.

429 LE PRÉSIDENT DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES, LETTRES ET ARTS, Arras.

430 LE PRÉSIDENT DE LA SECTION HISTORIQUE DE L'INSTITUT ROYAL GRAND-DUCAL DE LUXEMBOURG, à Luxembourg.

431 PREUDHOMME DE BORRE, Alfred, propriétaire, membre de la Société d'anthropologie de Bruxelles, rue Scutin, 11, Schaerbeek.

432 PRUD'HOMME, Émile, attaché aux archives de l'État, faubourg Saint-Lazare, Mons.

433 PUTTAERT, Émile, artiste-peintre, membre de la Société d'archéologie de Bruxelles, rue de l'Étang, 10, Etterbeek.

Q

434 QUATREFAGES (de), membre de l'Institut, membre honoraire de la Société d'anthropologie, rue Buffon, 2, Paris.

435 QUERTON, Léopold, docteur en médecine, membre de la Société d'anthropologie, rue des Drapiers, 40, Bruxelles.

R

436 RAEYMAECKERS, Désiré, docteur en médecine, membre des Sociétés d'archéologie et d'anthropologie de Bruxelles, rue de la Station, 164, à Louvain.

437 RAHLENBEECK, homme de lettres, rue Berckmans, à Saint-Gilles, Bruxelles.

438 RANWEZ, pharmacien, à Mont-sur-Marchiennes.

439 RENIER, Jean-Simon, membre de l'Institut archéologique liégeois, rue Saucy, 40, à Verviers.

440 REYNEN, membre de la Société d'archéologie de Bruxelles, rue de Vénus, 39, à Anvers.

441 RIEDEL, F.-G.-J, docteur, ancien président de Timor et Amboine, Indonesie, membre de la Société d'anthropologie, rue du Prince-Royal, 72, Bruxelles.

442 RIESS, pharmacien, membre du Düsseldorfer Geschichts-Verein, à Overrath.

443 RIFFLART, Scipion, directeur d'usine, rue Val-des-Roses, à Bruges.

444 ROOSES, Max, conservateur du Musée Plantin-Moretus, membre de l'Académie d'archéologie d'Anvers, rue de la Province (Nord), 99, Anvers.

445 ROPS, Paul, docteur en droit, château de Thozée (Mettet).

446 ROPS, Victor, avocat, membre de la Société archéologique de Namur, rue des Brancarts, 97, à Namur.

447 RONNER, artiste-peintre, membre de la Société d'archéologie de Bruxelles, chaussée de Vleurgat, 57, Ixelles.

448 ROSSI, commandeur de, à Rome.

449 ROUSSEAU, Eug., docteur, membre de la Société d'anthropologie, rue des Sols, 12, Bruxelles.

450 ROUSSEAU, directeur général des beaux-arts, au Ministère de l'Intérieur et de l'Instruction publique, membre de l'Académie royale de Belgique, à Mousty-lez-Ottignies.

451 RUTOT, Aimé, conservateur du Musée royal d'histoire naturelle, vice-président de la Société belge de géologie et d'hydrologie, membre de la Société d'archéologie et de la Société d'anthropologie de Bruxelles, rue du Chemin-de-Fer, 31, à Saint-Josse-ten-Noode.

452 RUTTEN, Pierre-Mathieu, major retraité, membre de la Société royale belge de géographie, rue du Progrès, 54, à Schaerbeek.

453 RYNENBROECK, étudiant, membre de la Société d'anthropologie, chaussée d'Alsemberg, 2, à Uccle.

454 RYPENS, Gérard, architecte de la ville de Hasselt, à Hasselt.

S

455 SAINCTELETTE, Maurice, secrétaire de légation de S. M. le Roi des Belges, membre effectif de la Société d'archéologie de Bruxelles, rue du Trône, 83, Bruxelles.

456 SAINTENOY, Charles, artiste-peintre, membre de la Société d'archéologie de Bruxelles, 63, rue des Palais, Schaerbeek.

457 SAINTENOY, Gustave, architecte de S. A. R. Mgr le comte de Flandre, membre de la Société d'archéologie de Bruxelles, 63, rue des Palais, à Schaerbeek.

458 SAINTENOY, Paul, architecte, secrétaire général de la Société d'archéologie de Bruxelles, professeur d'histoire de l'art à l'école mixte de dessin et d'industrie, rue des Palais, 63, Schaerbeek.

459 SALMON, Philippe, membre de la Société d'anthropologie, rue Le Peletier, 29, Paris.

460 SALMON, Clément, ingénieur-architecte, rue Vifquin, 53, Schaerbeek.

461 SCHAAFHAUSEN, Dr, professeur à l'Université, vice-président de la Société d'anthropologie, à Bonn (Allemagne).

462 SCHADDÉ, architecte, membre de l'Académie royale de Belgique, rue Leys, 18, Anvers.

463 SCHAEKEN, Léonard, artiste-peintre, membre de la Société d'archéologie de Bruxelles, rue Vanderschrick, 34, Saint-Gilles-Bruxelles.

464 SCHAEPS, J., architecte, rue de la Province (Sud), 58, Anvers.

465 SCHAVYE, J., relieur du Roi et de S. A. R. le comte de Flandre, membre de la Société d'archéologie de Bruxelles, rue du Nord, 42, Bruxelles.

466 SCHMIDT, Valdemar, membre de la Société royale des antiquaires du Nord, Copenhague.

467 SCHOFFER, C., vice-président de la Société royale d'archéologie, à Amsterdam.

468 SCHWEISTHAL, Martin, bibliothécaire de S. A. R. le comte de Flandre, membre de la Société d'archéologie de Bruxelles, rue du Pépin, 24, Bruxelles.

469 SÉBILLOT, Paul, directeur de la revue l'*Anthropologie*, rue de Rennes, 105, Paris,

470 SEGHIN, Camille, chef de service, membre de la Société archéologique de Charleroi, à Oignies-Aiseaux.

471 SEMAL, docteur, membre de la Société d'anthropologie de Bruxelles, à Mons.

472 SEVEREYNS, Guillaume, lithographe de l'Académie royale de Belgique, membre de la Fédération archéologique de Belgique, rue des Palais, 197, Schaerbeek.

473 SEVERO, Ricardo, membre de la Société « Carlos Ribeiro », rue de Santa Isabel, 39, à Porto (Portugal).

474 SIMON, Jules, Mont Sainte-Walburge, 14, à Liége.

475 SIRET, Henri, membre de l'Académie d'archéologie et des Sociétés d'anthropologie et d'archéologie de Bruxelles, ingénieur, rue du Grand Chien, Anvers.

476 SMEKENS, Théophile, président du tribunal civil de 1re instance, membre de l'Académie d'archéologie de Belgique, avenue Quentin Metsys, Anvers.

477 SOKELAND, M., fabricant, Stromtrasse, 56, Berlin.

478 SOCIÉTÉ ROUMAINE DE GÉOGRAPHIE, à Bucharest, rue Vestei, 41, Roumanie.

479 SOCIÉTÉ DES ARTS ET SCIENCES DU BRABANT SEPTENTRIONAL, à Bois-le-Duc.

480 SOIL, Eugène, juge au tribunal civil, membre de la Société historique et littéraire de Tournai et de la Société d'archéologie de Bruxelles, rue Royale, 45, Tournai.

481 SOLVAY, Ernest, industriel, membre de la Société d'anthropologie, rue des Champs-Élysées, 45, Bruxelles.

482 SOMZÉE, L., membre de la Chambre des Représentants, Bruxelles.

483 SOREL, Alexandre, président du tribunal civil de Compiègne, ancien président de la Société historique, chevalier de la Légion d'honneur, rue Neuve, 9, à Compiègne.

484 SOREIL, Gustave, ingénieur, membre de la Société de géologie de Belgique, de la Société archéologique de Namur et de la Société d'anthropologie, à Maredret.

485 SPEYER, étudiant en droit, rue Joseph II, 32, Bruxelles.

486 STAINIER, Émile, secrétaire du Comité houiller des bassins de Charleroi et de la Basse-Sambre, à Châtelet.

487 STALLAERT, J., peintre d'histoire, membre de l'Académie royale de Belgique, rue des Chevaliers, 20, Ixelles.

488 STECHER, Jean, professeur émérite à l'Université, quai Fragnée, 36, à Liége.

489 STEPHANIK, Jou.-W., conservateur du Cabinet de numismatique de la Société royale d'archéologie, Heerengracht, 231, à Amsterdam.

490 STORMS, John, propriétaire, membre de la Société d'archéologie de Bruxelles, rue des Champs Élysées, 57, Bruxelles.

491 STOCQUART, docteur, membre de la Société d'anthropologie de Bruxelles, rue des Minimes, 35, Bruxelles.

492 STROOBANT, Fr., artiste peintre, membre de la Société d'archéologie de Bruxelles, rue d'Édimbourg, 8, à Ixelles.

493 STUERS, chevalier V. DE, directeur des Sciences et des Beaux-Arts, Parkstraat, 32, La Haye.

494 SWENNEN, C.-J., à Millen (par Roclenge).

T

495 TAHON, VICTOR, ingénieur, secrétaire général et délégué de la Société archéologique de Charleroi, membre fondateur de la Société d'archéologie de Bruxelles, Château de Parentville par Couillet(Hainaut).

496 TAINE, pharmacien, membre de la Société de géologie et d'hydrologie de Belgique, rue de Passy, 82, à Paris.

497 TANDEL, ÉMILE, commissaire d'arrondissement d'Arlon-Virton, membre de l'Institut archéologique du Luxembourg, avenue Tesch, à Arlon.

498 TEDESCO, EM., capitaine-commandant d'état-major, professeur à l'École de guerre, membre de la Société belge de géologie, rue Lesbroussart, 3, à Ixelles.

499 TEMPELS, P., auditeur général, avenue Louise, 2, à Bruxelles.

500 TEN BRINK, JAN, docteur, professeur à l'Université de Leide, délégué de la « Maatschappij van Nederlandsche Letterkunde, te Leiden », Apothekersdijk, 27, à Leide (Hollande).

501 THIBEAU, notaire, membre de la Société d'anthropologie, à Céroux-Mousty.

502 THIELENS, ÉMILE, architecte, membre de la Société des architectes anversois, avenue Marie-Thérèse, 5, Anvers.

503 TIBERGHIEN, G., président de l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique, rue de la Commune, à Saint-Josse-ten-Noode.

504 TIHON, FERDINAND, docteur en médecine, membre de la Société d'anthropologie et de la Société d'archéologie de Bruxelles, à Burdinne.

505 TITZ, Louis, artiste-peintre, membre de la Société d'archéologie de Bruxelles, place Fontainas, à Bruxelles.

506 T'SERSTEVENS, bourgmestre, président de la Société archéologique de Charleroi, à Thuin.

507 TRAVERS, Émile, archiviste-paléographe, membre du comité permanent de la Société française d'archéologie, rue des Chanoines, 18, à Caen (France).

508 TROUTOWSKI, secrétaire-général de la Société impériale archéologique de Moscou, Musée historique de Moscou (Russie).

U

509 UBAGHS, C., membre de la Société belge de géologie, de la Société de malacologie, membre correspondant de la Société d'anthropologie de Bruxelles, rue des Tables, 16, Maestricht (Hollande).

V

510 VAILLANT-CARMANNE, H., imprimeur, membre de la Société liégeoise de littérature wallonne, rue Adalbert, 8, à Liége.

511 VAN BASTELAER, D., membre de l'Académie royale de médecine et de l'Académie d'archéologie de Belgique, président d'honneur de la Société archéologique de Charleroi, membre des Sociétés d'anthropologie et d'archéologie de Bruxelles, rue de l'Abondance, 24, Saint-Josse-ten-Noode.

512 VAN BASTELAER, Jean-Baptiste, notaire, boulevard Audent, 2, Charleroi.

513 VAN BASTELAER, René, attaché à la Bibliothèque royale, membre de la Société d'archéologie de Bruxelles, rue de l'Abondance, 24, Saint-Josse-ten-Noode.

514 VAN BELLINGEN, Constant, rue de la Madeleine, 25, Bruxelles.

515 VAN BOXMEER, membre du Cercle archéologique, littéraire et artistique de Malines, boulevard des Arbalétriers, 82, à Malines.

516 VAN CASTER, abbé, archéologue, Malines.

517 VAN CLEEMPUTTE, attaché aux Archives générales du royaume, membre de la Société d'archéologie de Bruxelles, rue du Prince-Albert, 1, Ixelles.

518 VANDE CASTEELE, conservateur des Archives de l'État, rue de l'Ouest, 58, Liége.

519 VANDEN BERGH, Léopold, rue des Nonnes, 34, à Malines.

520 VANDEN BOGAERDE, capitaine-commandant d'artillerie, rue Longue-d'Argile, 349², Anvers.

521 VANDEN BROECK, Ernest, conservateur au Musée royal d'histoire naturelle, membre des Sociétés d'archéologie et d'anthropologie de Bruxelles, place de l'Industrie, 39, Bruxelles.

522 VANDEN BROECK, Édouard, trésorier de la Société royale de numismatique, membre fondateur de la Société d'archéologie de Bruxelles, rue du Commerce, 50, à Bruxelles.

523 VANDEN GHEYN, S.-J., bollandiste, membre de la Société d'anthropologie, rue des Ursulines, 14, Bruxelles.

524 VANDEN GHEYN, l'abbé G., directeur de l'Institut Saint-Liévin, membre de la Société d'archéologie de Bruxelles, rue d'Argent, 1, à Gand.

525 VANDER BECKE (M^me^), membre de la Société d'archéologie de Bruxelles, rue de Joncker, 50, Bruxelles.

526 VANDER HAEGHE de VICQ de CUMPTICH, attaché aux Archives générales du royaume, Bruxelles.

527 VANDER HAEGHEN, V., archiviste de la ville de Gand, rue Saint-Amand, 14, à Gand.

528 VANDERKINDERE, Léon, recteur de l'Université libre, membre des Sociétés d'anthropologie et d'archéologie de Bruxelles, avenue des Fleurs, 11, Uccle.

529 VANDER LINDEN, avocat, membre de la Société d'archéologie de Bruxelles, rue de la Tribune, 4, Bruxelles.

530 VANDER RIT, Arthur, architecte, membre de la Fédération archéologique de Belgique, rue du Progrès, 50, Bruxelles.

531 VANDER SMISSEN, avocat, membre de la Société d'archéologie de Belgique, rue du Gouvernement provisoire, 16, Bruxelles.

532 VANDER STEEN, bibliothécaire de la Société provinciale pour les arts et les sciences, rue Hoogensteenweg, à Bois-le-Duc.

533 VANDER STRAETEN, Edmond, membre de la Société d'archéologie de Bruxelles et du Cercle archéologique de Mons, rue de Bourgogne, 11, Audenaerde.

534 van der STRATEN-PONTHOZ, comte François, ancien président

de la Société d'archéologie de Bruxelles, rue de la Loi, 23, Bruxelles.

535 VAN DORSELAER, docteur, Marché au bétail, 64, Malines.

536 VAN DRUNEN, James, professeur à l'Université de Bruxelles, membre de la Société royale belge de géographie, rue des Champs-Élysées, 9, Bruxelles.

537 VAN DUYSE, Herman, conservateur du Musée d'archéologie de Gand, membre de la Chambre syndicale provinciale des arts industriels, rue Courte des Violettes, 21, à Gand.

538 VAN DYCK, Franz, architecte, membre de la Société des architectes anversois, avenue du Sud, Anvers.

539 van ERTBORN, baron O., membre de l'Académie d'archéologie, rue des Lits, 14, à Anvers.

540 van EERSEL, le chevalier, major d'état-major, membre de la Société royale de numismatique de Belgique, Vieille route, 57, à Anvers.

541 VAN ELVEN, professeur d'histoire à l'athénée d'Ixelles, membre de la Société d'archéologie de Bruxelles, rue Van Aa, 45, Bruxelles.

542 VAN EVEN Ed., archiviste de la ville de Louvain, rue des Bouchons, 6, Louvain.

543 VAN HASSEL, Louis, industriel, membre de la Société d'archéologie de Bruxelles, rue de Lausanne, 45, Bruxelles.

544 VAN HAVERMAET, Henri, membre de la Société d'archéologie de Bruxelles, rue du Pont-neuf, 14, Bruxelles.

545 van HAVRE, le chevalier Gustave, président de la Société des Bibliophiles anversois.

546 VAN HOOF, Hector, vice-président du Cercle archéologique du Pays de Waes, membre de la Fédération archéologique de Belgique, à Lokeren.

547 van LANSCHOT, F., ancien conseiller à la Cour d'appel, membre de la « Provinciaal genootschap van kunsten en wetenschappen in Noord-Brabant », rue A, 152, à Bois-le-Duc.

548 van MALDERGHEM, archiviste-adjoint de la ville de Bruxelles et membre de la Société d'archéologie, rue Anoul, 26, à Bruxelles.

549 van MEEUWEN, J.-P.-M.-F., vice-président de la Cour d'appel, rue Neuve, à Bois-le-Duc.

550 VAN NAEMEN, Félix, conservateur du Musée du Cercle archéologique du pays de Waës, Grand'Place, à Saint-Nicolas.

551 VAN NEROM, Prosper, rue de l'Écuyer, 45, à Bruxelles.

552 VAN NEUSS, Henri, conservateur des Archives de l'État, membre correspondant de la Commission royale des monuments et de l'Académie d'archéologie de Belgique, place Verte, à Hasselt.

553 VAN YSENDYCK, Jules, architecte, membre de la Société d'archéologie de Bruxelles, rue Berckmans, 111, à St-Gilles lez-Bruxelles.

554 VAN OMERLINGEN, Ferdinand, curé, membre de la Société d'art et d'histoire, à Neer-Repen (près de Tongres).

555 VAN OVERLOOP, E., sénateur, ancien président de la Société d'anthropologie de Bruxelles, rue Royale, 58, à Bruxelles.

556 VAN RAEMDONCK, docteur, membre fondateur du Cercle archéologique du pays de Waes, à Saint-Nicolas.

557 VAN ROOSBROEK, inspecteur d'assurances, membre fondateur de la Société d'archéologie de Bruxelles, rue Milis, 70, à Anvers.

558 VAN RUYSEVELT, membre de la Fédération archéologique de Belgique, rue Marché-au-Charbon, 76, à Bruxelles.

559 VAN RUYMBEKE, Jean, membre de la Société d'archéologie de Bruxelles, à Odelem lez-Bruges.

560 van RYCKEVORSEL, secrétaire de la Société provinciale des arts et sciences du Brabant septentrional, à Bois-le-Duc (Hollande).

561 VAN SANTEN, négociant, rue Vleminckx, 14, à Anvers.

562 VAN SPEYBROUCK, Auguste, abbé, membre de la Société d'archéologie de Bruxelles, à Bruges.

563 VAN SPILBEEK, J., à Soleilmont (Gilly).

564 VAN SULPER, Raoul, propriétaire, membre de la Société d'archéologie de Bruxelles, rue Froissard, 96, à Bruxelles.

565 VAN WAES, F.-Ch., membre de la Société royale belge de géographie, chaussée d'Ixelles, 110, à Bruxelles.

566 VARENBERGH, Émile, conseiller provincial, secrétaire du *Messager des sciences historiques*, à Gand.

567 VERBUECKEN, Edmond, inspecteur d'assurances, membre de la Société d'archéologie de Bruxelles, rue Dupont, 20, à Schaerbeek.

568 VERCRUYSSE, président du Cercle archéologique du pays de Waes, Saint-Nicolas,

569 VIERSET-GODIN, architecte, rue Sous-le-Château, à Huy.

570 VILLANOVA, professeur, membre honoraire de la Société d'anthropologie de Bruxelles, rue Vicente, 12, à Madrid (Espagne).

571 VIRCHOW, professeur Rudolf, président de la Société d'anthropologie de Berlin, Lessingstrasse, 10, Berlin W.

572 VLEMINCKX, Dr V., président du Cercle artistique et littéraire, à Bruxelles.

573 VUYLSTEKE, fabricant d'armures artistiques, rue de l'Académie, 12, à Bruges.

W

574 WAGENER, A., administrateur inspecteur de l'Université de Gand, boulevard du Jardin botanique, 27, à Gand.

575 WAUTERS, Alphonse, archiviste de la ville de Bruxelles, membre d'honneur de la Société d'archéologie de Bruxelles, rue de Spa, 22, à Bruxelles.

576 WAUTERS, Jules, contrôleur des postes, membre de la Société d'archéologie de Bruxelles, rue de la Consolation, 155, à Schaerbeek.

577 WAUVERMANS, lieutenant-général, membre de la Société d'archéologie de Bruxelles, rue St-Thomas, 56, à Anvers.

578 WAUVERMANS, Mme, rue St-Thomas, 56, à Anvers.

579 WECKESSER, Jacques, membre associé de la Société d'archéologie, rue Ducale, 93, à Bruxelles.

580 WEENS, J., ingénieur principal des chemins de fer de l'État, à Namur.

581 WELLENS, Fr., président de la Commission royale des monuments, rue du Viaduc, 28, à Bruxelles.

582 WESTWOOD, Mme, villa Gulsenberg, à Boitsfort.

583 WEYMALEN, Dr Th. Ch. L., conservateur en chef de la Bibliothèque des Pays-Bas, à La Haye.

584 WIGNY, Émile, chef de comptabilité de la Société Austro-Belge, à Huy.

585 WILLAME, Georges, membre de la Société archéologique, à Nivelles.

586 WILLEMS, J., capitaine du génie, rue de la Commune, 59, Saint-Josse-ten-Noode.

587 WILMART, Charles, rue Rouvroy, à Liége.

588 WILMOTTE, G., architecte, membre de la Société d'émulation, Mont-Saint-Martin, 33, à Liége.

589 WINS, Alphonse, juge, membre du Cercle archéologique de Mons, Faubourg de Charleroi, à Nivelles.

590 WUILLOT, Joseph, ingénieur, rue des Ateliers, à Morlanwelz.

Z

591 ZANARDELLI, professeur d'italien aux cours de la ville, membre de la Société d'anthropologie, rue du Pépin, 19, Bruxelles.

592 ZECH-DU BIEZ, éditeur, membre du Cercle archéologique d'Enghien et de la Société d'archéologie de Bruxelles, à Braine-le-Comte.

LISTE SUPPLÉMENTAIRE

1 ARCHIVES GÉNÉRALES DU ROYAUME DES PAYS-BAS, à La Haye.

2 BAES, JEAN, architecte, membre de la Société d'archéologie de Bruxelles, sous-directeur de l'école des arts décoratifs, 16, rue van Moer, à Bruxelles.

3 BOCK, docteur, membre de la Société d'anthropologie, rue de l'Hôpital, 12, Bruxelles.

4 BUAN, AUGUSTE, antiquaire, rue des Douze Apôtres, 18, Bruxelles.

5 CAVENS, CHARLES, propriétaire, membre de la Société d'archéologie de Bruxelles, rue de la Régence, 63, Bruxelles.

6 CLERBAUT, candidat huissier, membre de la Société d'archéologie de Bruxelles, rue Goffart, 80, Ixelles.

7 COLLIGNON, RENÉ, médecin militaire, membre de la Société d'anthropologie de Bruxelles, à Cherbourg (France).

8 DALLEMAGNE, docteur, chef du service des autopsies à l'hôpital Saint-Jean, chaussée d'Anvers, 169, Laeken.

9 DEBOECK, médecin adjoint à la maison de santé d'Uccle, à Uccle.

10 DEDEYN, RAYMOND, avocat, chaussée de Haecht, 9, à Saint-Josse-ten-Noode.

11 DE FAMARS-TESTAS, WILHEM, artiste-peintre, membre de la Société d'archéologie de Bruxelles, à Arnhem (Pays-Bas).

12 DE HAULLEVILLE (baron), directeur des Musées royaux des antiquités et des arts décoratifs, membre de la Société d'archéologie de Bruxelles, rue Belliard, Bruxelles.

13 DE LIMBURG, bourgmestre, membre honoraire de l'Institut archéologique liégeois, à Theux.

14 DE LIMBURG-STIRUM, comte ADOLPHE, membre de la Société géologique, à Saint-Jean par Manhay.

15 DEL MARMOL, le baron, propriétaire, membre de la Société d'archéologie de Bruxelles, à Dinant.

16 DERIDDER, PAUL, membre de la Société d'archéologie de Bruxelles, 96, rue Joseph II, Saint-Josse-ten-Noode.

17 DESTRÉE, médecin à l'hôpital Saint-Jean, rue de la Régence, 57, Bruxelles.

18 DILLIES, M^lle^ MATHILDE, chez M. Mathieu, avocat, à Enghien.

19 DOTREMONT, V., membre de la Société belge de géologie, à Hougaerde.

20 DUBOIS, directeur des Halles, rue van Artevelde, 25, Bruxelles.

21 DUPONT, E., membre de l'Académie royale de Belgique, directeur du Musée royal d'histoire naturelle, rue Vauthier, Ixelles.

22 FRANKIGNOULLE, EUGÈNE, chef de bureau aux hospices et membre de la Société d'archéologie de Bruxelles, rue du Miroir, 43.

23 FRÈRE, M^lle^ MATHILDE, membre de la Société d'archéologie de Bruxelles, rue du Viaduc, 13, Ixelles.

24 GALLEMAERTS, docteur, adjoint à l'hôpital Saint-Jean, rue de la Régence, 33, Bruxelles.

25 GEERTS, JOSEPH, membre du Cercle archéologique du Pays de Waas, rue du Château, à Saint-Nicolas.

26 GILIS, EM., curé, membre de la Société d'art et d'histoire de Liége, à Grand'Axhe par Waremme.

27 GRÉBAN DE S^t^-GERMAIN, FRÉDÉRIC, chanoine, membre du Cercle archéologique de Geer, rue Saint-Jacques, 14, à Liége.

28 HAGEMANS, GUSTAVE, ancien membre de la Chambre des Représentants, membre de l'Académie d'archéologie de Belgique, de la Société d'archéologie de Bruxelles, etc., rue Van Volxem, Ixelles.

29 HEGER, PAUL, docteur, professeur à l'Université de Bruxelles, membre de la Société d'anthropologie de Bruxelles, rue des Drapiers, 35, Ixelles.

30 HENDRICKX, ERNEST, architecte, rue du Congrès, 49, Bruxelles.

31 HENRY, archéologue, Bruxelles.

32 JANSSENS, docteur, inspecteur du Service de santé de la ville de Bruxelles, 50, Marché au Charbon.

33 JORISENNE, Dr Gustave, membre de la Société belge de géologie, boulevard de la Sauvenière, 130, Liége.

34 LANNEAU, Guillaume, artiste-peintre décorateur, rue Rogier, 279, Bruxelles.

35 LEBIZAY, Edgar, homme de lettres, rue de Brabant, 103, Schaerbeek.

36 LECHIEN, Adolphe, ingénieur aux chemins de fer de l'État, 40, rue Brichaut, Bruxelles.

37 LECLERCQ, Emma, docteur en sciences naturelles, membre de la Société d'anthropologie de Bruxelles, Rempart de la Biloque, 320, à Gand.

38 LEWIN, Dr, membre de la Société d'anthropologie de Bruxelles, rue de la Concorde, 70, Bruxelles.

39 LHOEST, Isidore, secrétaire général de la Société des chemins de fer Nord-Belge, place du Parc, 7, Liége.

40 MAROY, docteur en médecine, rue de la Chancellerie, 18, Bruxelles.

41 MATHIEU, Mme, à Enghien.

42 MICHEL, archéologue, Gand.

43 MULLENDORFF, Prosper, correspondent der *Kölnischen Zeitung*, 53, rue Froissart, Bruxelles.

44 MULLER, Mlle, Prindsens-paleis, Copenhague.

45 NIFFLE-ANCIAUX, Mme, avenue de Salzinnes, 25, Namur.

46 NOTELTIERS, Paul, chef de bureau au Ministère de la Justice, rue du Progrès, 561, Saint-Josse-ten-Noode.

47 ORCHERBA, Alexis, membre de la Société d'archéologie de Bruxelles, rue de Spa, 70, à Bruxelles.

48 PECTOR, Désiré, consul de la République de Nicaragua, à Paris, secrétaire-général du Congrès international des américanistes, de la « Real Academia de la Historia » de Madrid, de la « Svenska Sallskapet for Antropologi och Geographi » de Stockholm, de l' « Academia cientifico-literaria de Honduras » de Tegucigalpa, honoraire de « l'American Ethnological Society » de New-York, titulaire des Sociétés » d'Ethnographie » et « Américaine de

France » de Paris, de la Société de Géographie de Lisbonne, 5, rue Rossini, Paris.

49 POELS, docteur, aide-médecin à l'hôpital Saint-Jean, membre de la Société d'anthropologie, rue des Deux-Églises, 34, Bruxelles.

50 PONCIN, Émile, ingénieur, membre de la Société d'archéologie de Charleroi, à Morlanwelz.

51 RIVIER, Alphonse, consul général de la Confédération suisse, membre de la Société d'archéologie de Bruxelles, avenue de la Toison d'or, 49, Bruxelles.

52 SERRURE, C.-A., archéologue, membre de la Société d'archéologie de Bruxelles, rue de Bruyne, 18, Saint-Josse-ten-Noode.

53 SOCIÉTÉ D'ARCHÉOLOGIE DE COMPIÈGNE, à Compiègne.

54 SOCIÉTÉ CENTRALE DES ARCHITECTES FRANÇAIS, boulevard Saint-Germain, 168, à Paris.

55 STROGANOFF, le comte Grégoire, via Sixtina, 59, Rome.

56 TAMINE, Léon, avocat, membre de la Société d'archéologie de Nivelles, rue de Bruxelles, 27, Nivelles.

57 TIBERGHIEN, docteur, membre de la Société d'anthropologie de Bruxelles, rue du Nord, 52, Bruxelles.

58 TOPLEY, William, Geological Survey of England-Wales, 28, Fermyn Street, Londres.

59 VAN ASSCHE, Auguste, architecte, rue Ducale, 15, Gand.

60 VAN BALLAER de CHAFFOY, membre de la Société d'archéologie de Bruxelles, rue Froissart, 43, Bruxelles.

61 VANDEN BUSSCHE, artiste-peintre, membre de la Société d'archéologie de Bruxelles, rue Rogier, à Schaerbeek.

62 VANDEN CORPUT, fils, membre de la Société d'anthropologie, avenue de la Toison d'or, 19, Ixelles.

63 VANDEN CORPUT, E., docteur en médecine, membre de l'Académie de médecine et des Sociétés d'archéologie et d'anthropologie de Bruxelles, avenue de la Toison d'or, 19, Ixelles.

64 VANDERVELDE, Paul, membre de la Société d'anthropologie, 107, chaussée d'Ixelles, Ixelles.

65 WAUTERS, docteur en sciences, chimiste-adjoint de la ville de

Bruxelles, membre de la Société belge de géologie, rue Mercelis, 29, Ixelles.

66 WAUTERS, A. J., secrétaire des Compagnies du Congo, rue de Brédérode, 13, Bruxelles.

67 WINCKELMANS, membre de la Société d'archéologie de Bruxelles, chaussée de Haecht, 252, Schaerbeek.

V

MEMBRES ADHÉRENTS ÉTRANGERS



MEMBRES ADHÉRENTS ÉTRANGERS (1).

ALLEMAGNE.

MM. BLOOS (GEORGES), trésorier de la Société historique, Dusseldorf;
BONE (Dr), président de la Société historique, Dusseldorf;
CONZE, Berlin;
DE NOUE (vicomte ARSÈNE), Malmédy;
ESSENWEIN (VON), Nuremberg;
HETTNER, Trèves;
LINDENSCHMIDT, Mayence;

(1) Leurs noms et adresses sont compris dans la liste générale des adhérents, p. 73.

MM. PABST, Cologne;
PICARD (KARL), Sonderhausen;
RIESS, Overrath;
SCHAAFFHAUSEN, Bonn;
VIRCHOW, Berlin.

ANGLETERRE.

BEDDOE (JOHN), Clifton, Bristol;
EVANS (JOHN), président de la « Numismatic Society, » de la « Geological Society, » de la « Royal Society, » et de la « Society of Antiquares, » Nash Mills, Hemel Hampstead;
TOPLEY (WILLIAM), Londres.

AUTRICHE-HONGRIE.

ABENDSBERG-TRAUN (comte D'), Vienne;
TÖRÖCK (VON), Buda-Pesth.

DANEMARK.

MULLER (Mlle), Copenhague;
SCHMIDT (Dr VALDEMAR), id.

ESPAGNE.

VILANOVA, Madrid.

FRANCE.

MM. ADVIELLE (V.), publiciste, Paris.
ARCELIN, Saint-Sorlin;
BONAPARTE (prince ROLAND), Paris;
BONVARLET, Dunkerque;
BOSTEAUX, Cernay lez-Reims;
BOUTON (VICTOR), Paris;
BUTOR, Saint-Omer;
CARTAILHAC, Toulouse;
CHABEUF (HENRI), Dijon;
COLLIGNON (Dr R.), Cherbourg;
CORTYL (EUGÈNE), Bailleul (Nord);
COURAJOD, Paris;
D'ACY (E.), Paris;
D'AULT-DU-MESNIL, Abbeville;
DARAL, Paris;
DE BAILLIENCOURT dit COURCOL, Saint-Omer;
DE BAYE (baron JOSEPH), Paris;
DECÉS, Reims;
DE LASTEYRIE, Paris;
DELESSERT DE MOLLINS, Croix-Wasquehal;
DELESSERT DE MOLLINS (Mme), id.;
DELYLLE, Gravelines;
DE MARSY (comte ARTHUR), Compiègne;
DE MORTILLET (G.), Saint-Germain-en-Laye;
DE QUATREFAGES, Paris;
DESMOTTES (A.), Paris;
DESMOTTES (Mme), id.;
EECKMAN, Lille;
FAVIER, membre de la Société d'agriculture, des sciences et arts du Département du Nord, Douai;
GERMAIN (LÉON), Nancy;

MM. GOSSELET (A.), Lille;
GUIGNARD (LUDOVIC), Chouzy;
GUYOT, Nancy;
HAIGNERÉ (chanoine), Le Waast;
HAMY (Dr), Paris;
HENAULT (M.), Valenciennes;
JANVIER (AUGUSTE), Amiens;
JENNEPIN, Cousolre;
LACAVE-LAPLAGNE, Paris;
LAIR (comte CHARLES), Blou Longué;
LE GRAND (CHARLES), Saint-Omer;
LEMAN, Compiègne;
LEVÉ (ALBERT), Avesnes;
LONGUÉTY (MAURICE), Boulogne-sur-Mer;
LOOTEN (abbé), Lille;
LOSSET (AUGUSTE), Valenciennes;
LUCAS (CHARLES), Paris;
MANOUVRIER, Paris;
MARIAGE, Valenciennes;
MARTIN (A.), id.;
MASPERO, Paris;
MUNTZ (EUGÈNE), Paris;
NADAILLAC (marquis DE), id.;
Le président de la Société d'émulation, Abbeville;
Le président de la Société des Antiquaires, Amiens;
POUJOL DE FRECHENCOURT, Amiens;
PALUSTRE, Tours;
PECTOR, Paris;
SALMON (PHILIPPE), id.;
SÉBILLOT, Paris;
SOCIÉTÉ CENTRALE DES ARCHITECTES FRANÇAIS, Paris;
SOCIÉTÉ D'ARCHÉOLOGIE DE COMPIÈGNE, Compiègne;
SOREL (ALEXANDRE), Compiègne;

MM. TAINE, Paris;
TRAVERS (ÉMILE), Caen.

ITALIE.

BERTOLOTTI, Mantoue;
BRAMBILLA (CAMILLE), Pavie;
CAPELLINI, Bologne;
FABRETTI, Turin;
ROSSI (DE), Rome;
STROGANOFF (comte), Rome.

LUXEMBOURG.

Le président de la Section historique de l'Institut grand-ducal, Luxembourg.

PAYS-BAS.

ARCHIVES DE L'ÉTAT, à La Haye;
BIBLIOTHÈQUE ROYALE DES PAYS-BAS, à La Haye;
BONDAM, Bois-le-Duc;
BREDIUS, La Haye;
D'ANETHAN (baron JULES), id.;
DE FAMARS-TESTAS, Arnhem;
DE GAVERE, Groningue;

MM. DE MAN (Dr J. C.), Middelbourg ;
DE ROEVER (N.), Amsterdam ;
DE STUERS (chevalier), La Haye ;
DOPPLER (PIERRE), Maestricht ;
HABETS (Jos), id. ;
HEZENMANS, Bois-le-Duc ;
STEPHANIK, Amsterdam ;
SOCIÉTÉ DES SCIENCES ET DES ARTS, Bois-le-Duc ;
TEN BRINK (Dr JAN), Leide ;
UBAGHS (CASIMIR), Maestricht ;
VAN DER STEEN, Bois-le-Duc ;
VAN LANSCHOT, id. ;
VAN MEEUWEN, id. ;
VAN RIJCKEVORTEL, id.

PORTUGAL.

CHOFFAT (PAUL), Lisbonne ;
DA SILVA (chevalier J.), id. ;
DELGADO (J.) ;
DO AMARAL DE TORO, Vizeu ;
SEVERO (RICARDO), Porto.

ROUMANIE.

LA SOCIÉTÉ ROUMAINE DE GÉOGRAPHIE, Bucharest.

RUSSIE.

MM. BOGDANOW (ANATOLE), Moscou ;
POUTJATINE (Prince PAUL), Saint-Pétersbourg.

SUISSE.

DE SAUSSURE (TH.), Genève ;
GOSSE, Genève ;
KOLLMAN, Bâle.

COMPTE RENDU

DES

TRAVAUX DU CONGRÈS

COMPTE RENDU DES TRAVAUX DU CONGRÈS

SAMEDI 1er AOUT

Réception intime au Palais de la Bourse

Dès 8 1/2 heures du soir, de nombreux membres du Congrès étaient réunis dans les salons de la Bourse, ouverts grâce à l'obligeance de la Société belge des Ingénieurs et des Industriels.

La réunion s'est prolongée fort avant dans la soirée et a été des plus cordiales. Chacun était heureux de revoir ses confrères des Sociétés fédérées, et tous les congressistes fêtaient

l'arrivée parmi eux de nombreux savants étrangers venant mettre leur science, leur savoir, leur érudition au service de nos études sur le passé des anciennes dix-sept provinces des Pays-Bas.

DIMANCHE 2 AOUT

Réunion des Délégués des Sociétés fédérées



u Palais des Académies, dans la salle de réunion de l'Académie royale de médecine de Belgique, se sont réunis, à 10 heures du matin, les délégués des académies, cercles et sociétés fédérées.

Après délibération, l'assemblée a arrêté la liste provisoire, à soumettre à la séance générale de la fédération, des membres du bureau des trois sections du Congrès.

L'assemblée décide ensuite — au sujet de la revision des statuts — que le bureau du Congrès proposera en son nom de renvoyer l'examen et la décision de la proposition déposée à Middelbourg, à une assemblée de délégués spécialement convoquée à cet effet.

La séance est levée à 10 1/2 heures.

Assemblée générale d'ouverture du Congrès

La séance est ouverte à 10 1/2 heures dans la grande salle du Palais des Académies.

Le bureau est composé de :

MM. le baron de Sélys-Longchamps, *président d'honneur ;* Julien Fraipont, *secrétaire général ;* Adolphe Dujardin, *trésorier ;* Jules Fréson et Marcel de Puydt, *membres.*

MM. Émile de Laveleye et Stanislas Bormans font excuser leur absence.

M. le baron DE SÉLYS-LONGCHAMPS prononce l'allocution suivante :

« MESSIEURS,

« Ce n'est qu'hier soir que j'ai appris que M. Émile de Laveleye, empêché d'assister à cette séance, n'avait pu se faire remplacer par M. Stanislas Bormans, qui présida le Congrès de Liége en 1890, et que les vice-présidents effectifs de cette dernière session ne se trouvaient pas ici pour remettre les pouvoirs aux mains du nouveau bureau.

« Dans ces fâcheuses circonstances, M. de Laveleye a chargé les autres membres délégués de Liége de pourvoir à la situation. Ils se sont adressés à moi pour remplir cette formalité, bien que je ne sois investi que d'une fonction honorifique dans le Congrès.

« N'ayant pas été appelé à prendre part aux travaux réglementaires du bureau sortant, ce n'est que grâce aux renseignements que vient de me fournir le secrétaire-général de 1890, M. Julien Fraipont, que je puis m'acquitter de la tâche que, *ex abrupto*, je suis appelé à remplir.

« Les devoirs de M. Fraipont comme professeur à l'université de Liége, ses nombreux travaux et le peu d'empressement de

plusieurs auteurs à lui retourner leurs épreuves, ne lui ont pas permis, malgré tout son zèle, de présenter, dans les limites du temps prescrit, le *compte rendu* complet des travaux du Congrès de Liége.

« Toutefois, vous en avez reçu la partie essentielle.

« Conformément au vote de l'Assemblée générale du 4 août 1890, nous avons fait parvenir, à la fin de l'année, à toutes les sociétés fédérées le projet de revision des statuts élaboré par l'honorable M. Soil. Nous avons prié les dites sociétés d'examiner ce projet et de donner mandat à leurs délégués pour trancher la question pendant le présent Congrès.

« Vous avez reçu la liste des membres, au sujet de laquelle nous publierons un complément et un erratum.

« Vous avez reçu également le compte rendu des assemblées plénières et celui des séances des sections.

« Vous aurez remarqué, Messieurs, que nous avons fait une innovation en ce qui concerne cette dernière partie : le compte rendu de chaque séance est rédigé et signé par le rapporteur et le secrétaire, ou par l'un de ces deux membres. Cette mesure nous a paru équitable, tant au point de vue scientifique qu'à celui des responsabilités : *suum cuique*. Le Comité du Congrès de Liége est à la disposition de celui du nouveau Congrès, s'il y a quelques observations à faire au sujet du compte rendu de 1890.

« Il nous reste, Messieurs, à remettre la direction de vos travaux entre les mains de l'honorable comte Goblet d'Alviella et de MM. le Dr Jacques et Saintenoy. Sous une telle direction, on peut être assuré que le présent Congrès, que je déclare ouvert, portera des fruits utiles à la science. »

Le compte rendu de la VIe session de la Fédération est adopté et des remerciements sont votés aux membres du Comité du Congrès de Liége.

M. le baron de Sélys-Longchamps remet ses pouvoirs au Comité organisateur du Congrès de Bruxelles.

Prennent place au bureau :

MM. le comte Goblet d'Alviella, *président;* le comte François van der Straten-Ponthoz, *vice-président;* Paul Saintenoy et Victor Jacques, *secrétaires généraux;* le baron A. de Loë, *secrétaire adjoint*, et P. Plisnier, *trésorier.*

M. LE PRÉSIDENT prie MM. Beernaert, ministre des Finances; Jules de Burlet, ministre de l'Intérieur et de l'Instruction publique; Auguste Vergote, gouverneur du Brabant; Charles Buls, bourgmestre de Bruxelles; Tiberghien, président de l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique, — présidents d'honneur du Congrès —, de bien vouloir prendre place au bureau. (*Applaudissements.*)

Discours de M. le comte Goblet d'Alviella, Président du Comité organisateur.

« MESDAMES, MESSIEURS,

« Je vous remercie d'avoir répondu à l'appel du Comité d'organisation. Le nouveau Congrès s'annonce comme devant marcher sur les traces de ses prédécesseurs, où, à une exception près, nous avons pu, chaque fois, constater une augmentation considérable dans le chiffre de nos membres et de nos Sociétés affiliées.

« Cette progression constante atteste non seulement que l'œuvre de la Fédération est appréciée à sa valeur par le public auquel elle s'adresse, mais encore que le goût et la pratique des études archéologiques et historiques se répandent de plus en plus dans notre pays, comme, d'ailleurs, dans le reste de l'Europe.

« On ne peut contester que la seconde moitié de ce siècle a assisté à une véritable floraison des sciences historiques. N'est-ce pas sous les yeux de la génération actuelle que se sont poursuivies les merveilleuses découvertes dont l'inventaire et l'interprétation ont fait surgir du sol les civilisations disparues de l'antique Asie? Ne sont-ce pas des contemporains qui ont développé, dans des

proportions inespérées, la connaissance des antiquités classiques et exploré, jusque dans leurs moindresrecoins, les volumineuses littératures de l'extrême Orient? On disait que l'Inde n'avait pas d'histoire : non seulement on lui en a refait une, mais on a encore mis sa chronologie en rapport avec l'histoire générale du monde ancien, et ce n'est pas une des exhumations les moins curieuses dont nous ayons été témoins que cette découverte d'une civilisation indo-grecque, ou même gréco-bouddhique, implantée pendant plusieurs siècles dans les vallées de l'Indus et du Gange. Il n'y a pas jusqu'à l'Amérique précolombienne dont les villes mortes n'aient reparu au jour après un sommeil de quatre cents ans, et qui sait si demain les hiéroglyphes des Mayas et des Toltèques dans l'Amérique centrale, comme ceux des Hettéens dans l'Asie-Mineure, ne viendront pas nous livrer le secret de langues nouvelles à mettre au service de l'épigraphie?

« Si vous envisagez des temps ou des pays moins éloignés, quelle est la page d'histoire locale qui n'ait été détaillée, approfondie, souvent écrite à nouveau ou du moins replacée dans un jour plus exact par des investigations relativement récentes? Et, tout à l'autre bout de la chaîne, là où le fil d'Ariane des documents écrits, qui guidait l'historien dans le labyrinthe des premières civilisations, s'amincit et finit par se rompre, ne voyons-nous pas des sciences nouvelles, le folk-lore, l'ethnographie, la linguistique comparée, surtout l'archéologie préhistorique nous prendre par la main pour nous conduire vers des échappées inattendues sur la prodigieuse antiquité de notre espèce et sur l'unité logique de son développement?

« Ainsi l'histoire, pendant qu'elle élargissait ses domaines et perfectionnait ses procédés, multipliait ses alliances avec des sciences auxiliaires, dont elle utilise les conclusions, sans prétendre en régenter les méthodes : c'est ce qu'ont heureusement exprimé les fondateurs de notre Fédération, lorsqu'ils ont inséré dans son titre l'archéologie à côté de l'histoire.

« L'archéologie et l'histoire sont toutes deux la science des

choses anciennes, mais, tandis que la seconde puise ses renseignements aux documents écrits et aux traditions orales, la première met surtout en œuvre les matériaux dont l'interprétation n'exige pas des connaissances linguistiques. Cette distinction, toutefois, n'est absolue que pour les temps les plus lointains, — antérieurs aux plus vieilles traditions de l'humanité ; car, à mesure que nous descendons le cours des âges, nous trouvons que l'archéologie et l'histoire sont appelées à se prêter, dans la poursuite de leur but commun, un appui chaque jour plus fréquent et plus fécond.

« C'est que nous sommes loin de l'époque où l'histoire se préoccupait exclusivement de retracer les guerres des princes et les révolutions des empires. Désormais, les vicissitudes des États ne forment qu'une faible partie du vaste champ ouvert à l'activité de l'historien. Les institutions politiques, sociales, religieuses, les croyances et les traditions, les mœurs et les coutumes, l'organisation commerciale et industrielle, toutes les manifestations de la vie individuelle et collective, toutes les formes de la pensée et de l'art, ont été respectivement interrogées et reconstituées par d'impartiaux et sagaces écrivains, d'autant plus autorisés qu'ils se cantonnaient chacun dans la sphère de sa compétence spéciale.

« De là l'importance croissante de l'histoire dans l'éducation et je dirai même dans la vie des générations nouvelles. L'histoire des arts, surtout celle des arts plastiques, est devenue un élément nécessaire de l'enseignement et, pour ainsi dire, de l'inspiration artistique. Il n'est plus possible de se dire au courant d'une science quelconque si on ne possède l'histoire de son développement. Bien plus, sous l'influence des idées de continuité et d'évolution qui tendent à prévaloir dans les conceptions contemporaines de l'ordre universel, l'histoire de la nature, aussi bien que de l'humanité, forme désormais un élément indispensable de tout système philosophique qui prétend nous livrer le secret du monde ou au moins de sa formation et de son fonctionnement.

« Ainsi se justifie la prétention de réunir dans une œuvre

commune des sciences en apparence aussi divergentes que les diverses branches des connaissances humaines représentées dans notre organisation et dans nos programmes, depuis la géologie qui nous retrace les modifications de l'écorce terrestre à partir de l'apparition de l'homme, ou la paléontologie qui nous permet d'établir le synchronisme des formes de la vie au temps de l'humanité préhistorique, jusqu'à l'ostéologie, l'ethnographie, la géographie, la philologie, le folk-lore, l'hiérographie, etc., qui, toutes, ont leur fonction à remplir dans les inductions à tirer des traces matérielles ou morales léguées à notre temps par les âges disparus.

« La diffusion des études archéologiques et historiques présente d'autres résultats encore. Heureuses, peut-on dire, les nations où prédomine ce que je nommerai le tempérament historique. Si l'histoire est la conseillère des peuples, l'esprit historique est quelque chose de plus : une grande école de vérité, d'impartialité et surtout de tolérance, non seulement parce qu'il nous habitue à nous affranchir de nos préjugés et même de nos préférences dans l'appréciation des hommes et des faits, mais encore parce qu'il nous force sans relâche à tenir compte des liens qui unissent le présent au passé. Quand nous nous rendons compte de ce qui survit de nos ancêtres en nous et autour de nous, nous sommes moins tentés soit de faire table rase du passé pour organiser l'avenir, soit de supprimer le présent pour en revenir au passé. Nous comprenons mieux que le progrès est un développement organique où tout s'enchaîne; que les institutions d'autrefois ont eu leur utilité et que la raison d'être en disparaît seulement dans la mesure où se développent, pour les remplacer, des organes mieux appropriés aux besoins des temps nouveaux ; d'autre part, que l'intérêt de la conservation sociale réclame des tentatives, non pour étouffer, mais pour diriger, dans le sens de l'ordre et de la stabilité, le cours irrépressible des évolutions normales. De là un motif de plus pour nous rapprocher et nous réunir dans la reconstitution impartiale de faits historiques qui ne sont pas seulement un héritage commun dont tous nous

avons également droit d'être fiers, mais qui encore représentent, comme l'a formulé un de mes prédécesseurs à cette présidence, « l'expérience du passé mise au service de l'avenir. »

« Je n'ai, Messieurs, ni le loisir ni la prétention de vous soumettre ici un tableau des progrès accomplis en Belgique, depuis une génération, dans les études d'archéologie et d'histoire.

« L'archéologie préhistorique, à elle seule, dépasserait les limites d'un discours. Je puis dire cependant, d'une façon générale, que ce pays est un de ceux où elle a inspiré le plus de recherches, où elle a fait les découvertes les plus nombreuses et les plus importantes. Sans doute c'est à un de nos voisins de France, Boucher de Perthe, que revient l'honneur d'avoir constaté l'existence de l'homme quaternaire, et on a trouvé ailleurs, en France surtout, dans les grottes de l'Auvergne, de la Lozère, du Venaissin, de la Champagne, aussi bien que sous les monuments mégalithiques de la Bretagne, une succession de documents préhistoriques qui ont permis d'établir, sans sortir du pays, la classification la plus généralement admise de l'industrie humaine pendant les âges de la pierre. Mais il n'en est pas moins juste de rappeler que l'exploration méthodique des cavernes a commencé chez nous avec Schmerling et Spring, et que c'est avec M. Dupont qu'elle a peut-être donné ses plus fructueux et ses plus célèbres résultats dans l'Europe entière. En même temps nos archéologues avaient la chance de découvrir, dans les vastes ateliers paléolithiques et néolithiques de Spiennes, les traces d'un développement industriel qui avait traversé tous les âges de la pierre, parallèlement à l'industrie des cavernes. Il eût semblé que ces trouvailles dussent épuiser l'ère des découvertes sur l'antiquité de l'homme dans notre région. Cependant les dernières années nous ont réservé d'autres surprises encore. Faut-il vous rappeler MM. de Puydt et Lohest trouvant dans les ossements humains de la grotte de Spy les vestiges d'une époque où notre prédécesseur, le contemporain du mammouth et du grand ours des cavernes, quoique utilisant déjà, pour sa défense

ou sa parure, le silex, l'os et l'ivoire, n'avait peut-être pas encore réalisé, dans sa lente ascension, le divin commandement dont parle le poëte :

> Os homini sublime dedit, cœlumque tueri
> Jussit et erectos ad sidera tollere vultus.

« Ce sont aussi, dans les champs mesviniens, les trouvailles de MM. Cels, de Munck, Delvaux, Neirinckx, qui, si elles n'ont pas encore résolu le problème de l'homme tertiaire, semblent cependant reporter les traces de l'industrie humaine à un niveau peut-être chronologiquement inférieur, comme vous pourrez en juger dans une de nos prochaines excursions, à l'époque qualifiée de chelléenne par les savants français et caractérisée par les plus anciens outils de silex rencontrés jusqu'ici.

« L'âge de la pierre polie n'a pas fait l'objet de recherches et d'études moins nombreuses que celui de la pierre taillée, quand on a voulu établir, soit l'état industriel et social des peuples de cette époque, soit les rapports réciproques des différentes populations qui se groupaient alors sur notre sol. Ces études ont été grandement facilitées par la classification et la comparaison des outils préhistoriques qui se trouvent rassemblés, sur tous les points du territoire, dans les collections de nos sociétés ou de leurs membres, et que représentaient de si remarquables échantillons dans le compartiment belge à la dernière Exposition universelle de Paris. En même temps, l'exploration des villages agrestes, des camps fortifiés et des monuments mégalithiques, comme les dolmens de Weris, récemment étudiés par M. Charneux, et les menhirs de Gozée décrits par M. Van Bastelaer, nous éclairent sur la vie, les coutumes, les mœurs, les croyances des temps qui ont immédiatement précédé l'âge des métaux.

« La période du bronze pur ne s'est guère rencontrée chez nous que dans le cimetière de Neerpelt, la sépulture de Ny, le dépôt du fondeur de Jemeppe-sur-Sambre. Mais le premier âge du fer, où le bronze persiste encore à côté de ce nouveau métal, est largement représenté dans la trouvaille d'Eygenbilsen, qui

rappelle peut-être des influences méridionales ; dans la caverne sépulcrale de Sinsin, les cimetières de Louette-Saint-Pierre et de Gedinne, les tombelles à incinération de Wavre et de Court-Saint-Étienne, qui partout nous reportent au type de civilisation caractérisé par les belles découvertes de Hallstadt et répandu dans tout l'ouest du vieux monde, du Caucase à l'Atlantique.

« La domination romaine, dont les grandes routes et même leschemins secondaires ont donné lieu en Belgique à tant de restitutions intéressantes, nous a légué les débris de luxueuses villas, qui ont été exhumées, un peu partout, aux abords des antiques voies de communication, à Assche, Liberchies, Anthée, Arquenne, Gerpinne, Fontaine-Walmont, Rognée, etc.; alors que les cimetières de Juslenville, Thuillies, Jumet, etc., les tumuli de Neerwinden et de quelques autres localités flamandes nous fournissaient une ample moisson de documents archéologiques, souvent précieux pour l'étude des mœurs et des croyances chez les Belges romanisés des premiers siècles de notre ère.

« Les Francs ne nous ont laissé de traces matérielles de leur occupation que dans des cimetières, comme ceux d'Éprave, Seraing, Franchimont, Lede, Marilles, Harmignies, Anderlecht. Ces champs de repos, fouillés par d'habiles explorateurs, parmi lesquels nous pouvons signaler MM. Becquet, Cloquet, Van Bastelaer et le baron de Loë, sont venus se relier aux cimetières analogues du nord de la France, pour nous donner un curieux aperçu de la civilisation et de l'art francs entre la chute de la domination romaine et l'avènement du christianisme.

« Mais ici nous entrons de plus en plus dans le domaine de l'histoire ou plutôt sur le terrain où les sciences historiques et archéologiques doivent se compléter l'une l'autre.

« Si nous sommes embarrassés pour résumer les résultats obtenus par l'archéologie préhistorique, que sera-ce donc quand il s'agira de l'histoire proprement dite ?

« A côté des ouvrages les plus importants, dont il vous est facile de retrouver la liste en consultant vos souvenirs, — qu'il s'agisse de questions relatives à l'histoire de notre pays, à des

événements d'un caractère plus général, ou même à l'ensemble du développement de la civilisation,—il faudrait citer les innombrables monographies éparpillées dans les annales de nos sociétés locales, dans nos revues périodiques, dans les publications de thèses universitaires et de rapports académiques, dans les bulletins et les mémoires de l'Académie royale et des Commissions officielles. Les cours pratiques d'histoire organisés dans plusieurs de nos universités avec un succès grandissant, ne peuvent qu'accroître le chiffre de ces utiles contributions, mais en même temps rendre plus ardue encore la tâche de celui qui voudrait en présenter un tableau général.

" Il me suffira de vous rappeler ici globalement les travaux de MM. Wauters, Piot, Vanderkindere, Kervyn de Lettenhove, Kurth, Paul Fredericq, Juste, Lonchay, Poullet, Devillers, Gilliodts-Van Severen, Rahlenbeck et de tant d'autres encore, qui se sont appliqués, les uns à interroger nos archives avec autant de zèle que de profit, les autres à élucider les vicissitudes de nos cités et de nos provinces, d'autres encore à retracer l'origine et le développement de nos institutions. L'application de la méthode comparative à l'histoire des institutions sociales a engendré les beaux travaux de M. Em. de Laveleye sur les origines de la propriété primitive et du régime représentatif; alors que M. Thonissen éclairait l'histoire de nos institutions pénales par ses savantes recherches sur le droit criminel des peuples anciens.

" L'histoire des arts, des lettres, des sciences, des religions n'a pas donné lieu à des travaux moins abondants, surtout en ce qui concerne les manifestations de notre activité nationale, ainsi qu'on peut s'en convaincre déjà par les notices bibliographiques publiées, à la suite de chaque article, dans l'excellente encyclopédie nationale de Van Bemmel, la *Patria belgica*. Notre histoire bibliographique elle-même a été admirablement condensée dans la publication plus récente où M. Ferdinand Vander Haeghen nous donne, avec la reproduction des titres et des marques d'imprimeur, la description de tous les livres publiés

dans les Pays-Bas depuis les origines de la typographie dans nos provinces.

« A l'histoire des arts se rattache intimement l'archéologie monumentale, qui est tout entière, chez nous, l'œuvre des quarante dernières années, comme le constatait Schayes dans son *Histoire de l'architecture en Belgique*. Et pourtant, on n'aurait pu trouver de pays mieux en situation que le nôtre pour cette catégorie d'études. Aussi n'est-il pas surprenant que nous ayons promptement regagné le temps perdu, et, aujourd'hui, l'archéologue, comme le simple curieux, n'a plus que l'embarras du choix entre les monographies ou même les ouvrages, souvent illustrés avec un rare bonheur, qui retracent l'histoire respective de nos principaux monuments civils et religieux. Parmi les œuvres d'une portée générale, on doit surtout mentionner ici l'*Histoire de l'influence italienne sur l'architecture dans les Pays-Bas*, de M. Aug. Schoy, ainsi que les *Manuels d'archéologie chrétienne*, de MM. Reussens et de Bruyn.

« La symbolique, qui est, comme l'écriture, une forme de langage figuré, a été livrée longtemps au caprice des interprétations les plus fantaisistes. Mais ces interprétations elles-mêmes ont dû finir par se plier aux exigences de la critique, qui tend à faire du symbolisme une science positive ayant ses méthodes et ses lois. Tandis que nos ecclésiastiques les plus éclairés s'associaient, dans des publications spéciales sur les emblèmes religieux de nos églises et de nos cimetières, au mouvement scientifique dont les œuvres de Rossi, Le Blant, Lenormant, de Caumont avaient donné le signal en Italie et en France, l'étude des symboles pénétrait avec Roulez et surtout avec le baron de Witte sur le terrain de l'art gréco-romain, où elle concourt à nous livrer le secret de la pensée antique.

« L'histoire du langage, qui est, elle aussi, une science d'origine contemporaine, commence à conquérir, dans notre enseignement supérieur, la place à laquelle elle a droit. En dehors des travaux qui s'appliquent spécialement à l'histoire des

langues parlées en Belgique, nous voyons les études de philologie classique, dans lesquelles se sont formés nos linguistes, prendre une portée de plus en plus générale par l'accession de travaux sur les rapports réciproques des langues indo-européennes, ainsi que sur la vie même du langage. C'est toujours la *Revue de l'instruction publique* qui sert de centre à ce genre d'études, encore favorisées par la création de la *Société pour l'encouragement des études historiques et philologiques*, que, soit dit entre parenthèses, je regrette de ne point voir figurer dans notre Fédération.

« L'épigraphie, qu'on peut regarder comme une branche de la linguistique, a trouvé chez nous à s'exercer sur de nombreuses inscriptions gallo-romaines, dont l'interprétation ne pouvait manquer d'offrir un puissant intérêt pour la connaissance de l'administration implantée dans notre pays par ses premiers civilisateurs, ainsi que pour la restitution des cultes pratiqués chez nos ancêtres, à cette époque de syncrétisme religieux. Un de nos plus vaillants érudits, M. Schuermans, en a fait un véritable *Corpus*, qui, publié par fragments dans les *Bulletins des Commissions royales d'art et d'archéologie*, atteignait, il y a quelques semaines, sa cinq cent vingt-sixième inscription.

« A l'épigraphie, non moins qu'à la symbolique, se rattachent la sigillographie, qui s'est surtout développée en Belgique depuis les savantes études de M. Piot sur les sceaux des communes belges; puis l'héraldique, qui a contribué à élucider plus d'un problème de notre histoire féodale; enfin et surtout la numismatique qui, favorisée par la présence de quelques riches collections, s'est signalée dans les remarquables travaux de MM. Picqué, de Nahuys, Cumont, de Witte, Serrure, de Chestret, de Schodt, etc. A ce propos, qu'il me soit permis de féliciter la *Société belge de numismatique* pour l'éclat avec lequel elle vient de célébrer son cinquantième anniversaire, et de lui manifester en même temps le vœu qu'après avoir si heureusement mené à bonne fin son propre Congrès, elle revienne, les années prochaines, concourir, comme précédemment, au succès des nôtres.

« Toutes les sciences que je viens d'énumérer fournissent leur contingent aux travaux d'érudition qui ont pour objet de mieux nous faire connaître les principaux éléments de la culture antique. Je ne puis que mentionner, dans cet ordre de recherches, les noms de MM. P. Thomas, Pierre Willems, de Ceuleneer, Wagener, Rörsch, etc., et encore j'ai conscience d'en oublier bon nombre qui mériteraient d'être cités.

« Voici longtemps qu'on s'est occupé, en Belgique, de recueillir les traditions populaires — témoin les *Promenades historiques* du docteur Bovy, le *Guide* de Jérôme Pimpurniaux et le compendieux, mais méritoire et utile *Calendrier belge* du baron de Reinsberg-Duringfels. Mais, si nous faisions du folk-lore, c'était, comme M. Jourdain faisait de la prose, sans nous en douter. Il est vrai que le terme n'avait peut-être pas encore été inventé. Depuis que le traditionnisme est devenu, chez tous nos voisins, un véritable auxiliaire de l'histoire, nous nous sommes mis également à l'œuvre pour recueillir méthodiquement, non plus seulement des légendes souvent enjolivées et dénaturées au cours de leur transmission, mais toutes les manifestations de la vie populaire, chaque jour plus profondément recouvertes par le flux novateur de la civilisation moderne. Nos folk-loristes ont compris surtout qu'il fallait commencer par une vaste enquête simultanément poursuivie dans toutes les parties du pays, et c'est la tâche à laquelle se sont voués, dans les provinces flamandes, MM. Gittée, Pol de Mont et leurs vaillants collaborateurs ; dans les provinces wallonnes, MM. Monseur, Defrecheux, Hock, Kurth et leurs amis de la *Société du Folk-lore wallon*. Le questionnaire formulé par cette dernière association a été tiré à plus de 50,000 exemplaires et répandu dans toutes nos campagnes wallonnes, réalisant ainsi un des *desiderata* les plus fréquemment formulés au sein de nos précédents Congrès.

« Il y a une quinzaine d'années à peine, je pouvais terminer par ces paroles vraiment décourageantes un exposé de la situation faite aux études géographiques dans notre pays : « Parmi les « innombrables publications périodiques, la géographie est peut-

être la seule science qui n'ait pas d'organe spécial en Belgique.

« Les sociétés de géographie, qui, ailleurs, se comptent en si « grand nombre, n'ont jamais pu se maintenir chez nous. Nous « n'avons pas même à nous prévaloir d'un Club alpin, d'un « Yachting-club ou d'une véritable association de voyageurs. « L'établissement géographique fondé, en 1830, par les frères « Van der Maelen, pouvait devenir un autre Institut de Gotha ; « ses premiers fondateurs morts, il s'écroule peu à peu devant « l'abstention du Gouvernement, et surtout devant l'abstention « du public (1). »

« Je n'ai pas besoin, Messieurs, de vous faire ressortir à quel point cette situation est aujourd'hui complètement renversée. Nous possédons à foison toutes les institutions géographiques qui nous manquaient quand j'écrivais ces lignes, et, — tandis que les études de géographie descriptive prenaient un si brillant essor, peut-être sous l'impulsion de la généreuse initiative qui nous a ouvert tant d'horizons nouveaux sous le ciel de l'Afrique, — les essais de géographie historique se multipliaient dans les publications de nos deux jeunes et vaillantes sociétés géographiques, les unes s'appliquant à retracer les voyages, les missions, les explorations de nos pères, les autres concourant à reconstituer notre histoire locale par des monographies, dont, toutefois, le type le plus achevé restera longtemps, et pour cause, la partie publiée de la *Géographie et Histoire des communes belges*, par Jules Tarlier et Alphonse Wauters. L'Institut Van der Maelen ne s'est pas relevé de ses ruines. Mais il est dignement remplacé par l'*Institut cartographique militaire*, et je ne pourrais assez engager ceux d'entre vous qu'intéresse l'histoire de la cartographie, à visiter l'importante et instructive collection réunie et classée, dans cet établissement, par les soins de son directeur, M. le colonel Hennequin.

« La toponymie est un des principaux liens qui unissent le

(1) Article : *Voyages, découvertes, émigrations*, dans l'encyclopédie nationale *La Patria belgica*. Bruxelles, 1875.

folklore à la géographie. Les noms de lieux en Belgique n'ont guère été faits scientifiquement que depuis le mémoire de Grandgagnage sur *Les noms de lieux anciens dans la Belgique orientale.* On est étonné de voir aujourd'hui à quel point la multiplication des informations géographiques, non moins que le perfectionnement des méthodes linguistiques, ont permis de recourir avec profit aux indications de la toponymie, pour établir la destination originaire de mainte localité actuellement sans importance ni notoriété, ainsi que la distribution respective des races qui ont successivement ou simultanément occupé notre sol.

« Dans la solution de ce dernier problème, on a également utilisé les ressources de l'anthropologie, que celle-ci ait étudié les ossements de nos prédécesseurs pour en reconstituer les caractères ethniques, ou qu'elle se soit livrée à des enquêtes minutieuses sur nos populations vivantes, pour les classer, avec M. Houzé, suivant la taille du corps et les formes de l'indice céphalique et de l'indice nasal, avec M. Vanderkindere, suivant la couleur des yeux et des cheveux. Ainsi les faits les plus insignifiants en apparence, les détails qui semblent le plus exclusivement régis par le hasard, ont pris une importance nouvelle, quand, de leur rapprochement, on a pu faire sortir l'énoncé de quelque loi générale ou la confirmation de quelque théorie historique.

« Que d'autres travaux encore, modestes, obscurs, peut-être, et qui cependant ont apporté leur pierre à l'édifice, il resterait à vous citer. Malheureusement, nous nous heurtons ici à une difficulté de plus en plus embarrassante pour ceux qui ont des recherches à faire sur les travaux de leurs devanciers. Déjà la Fédération a rendu un service signalé en décidant de publier, annuellement, dans les Annales de son Congrès, un résumé des travaux accomplis, depuis l'année précédente par chacune des Sociétés affiliées. Si ce n'est pas sortir de mon rôle que de vous soumettre ici un vœu, je souhaiterai qu'un jour la Fédération fasse un pas de plus, en prenant des mesures pour nous donner

un *index* méthodique de toutes les études publiées en Belgique, — du moins depuis un quart de siècle, — dans les différentes branches de l'archéologie et de l'histoire.

« Cette observation, Messieurs, m'amène à me demander dans quelle mesure nos Congrès ont participé et contribué au mouvement scientifique que je viens de résumer si imparfaitement. Mais je ne sais si le moment est bien choisi pour cet examen de conscience, qui impliquerait un exposé complet de nos travaux, de nos discussions et de nos résolutions. Je me bornerai donc à dire, en terminant, un mot de l'utilité des Congrès en général.

« Peu de questions sont aussi controversées.

« Suivant les uns, les Congrès représentent les conciles œcuméniques de la culture contemporaine. Ils marquent une étape nouvelle dans le développement de la civilisation, si bien que les générations futures pourraient caractériser notre époque, en l'appelant l'âge des Congrès. Ce sont eux qui auraient fait la science, comme ils feront quelque jour la paix dans l'humanité!

« D'autres sont moins enthousiastes. A les entendre, les Congrès ne sont que des parlottes. « Les Congrès sont des parle-
« ments, disait, dans notre première réunion d'Anvers, un des
« dignitaires du Congrès actuel; il y a des gens qui n'y viennent
« que pour parler. Cette ambition est la peste des Congrès, qui
« sont des réunions où il s'agirait surtout de travailler et non de
« parler » — quoique je ne voie pas trop, Messieurs, comment un Congrès pourrait travailler en se taisant. Mais il y en a qui vont plus loin encore dans leurs critiques. A les entendre, les Congrès ne se composent que de deux catégories d'amateurs : d'une part, ceux qui ont à placer des ours scientifiques ou littéraires; d'autre part, ceux qui veulent profiter de l'occasion pour faire quelques promenades agréables avec des gens distingués, en laissant leur famille au logis ou en profitant des réductions de tarifs — bien que, soit dit en passant, ce dernier prétexte leur fasse désormais défaut en Belgique. Bref, les Congrès seraient

d'excellentes institutions comme sociétés de conférences mutuelles ou comme agences d'excursions. Mais ils n'auraient jamais rien produit, sauf de bons dîners — et encore !

« Entre ces jugements contradictoires, où est la vérité ? A mon avis, Messieurs, c'est le cas d'appliquer le proverbe banal : *In medio veritas*. Non ! les Congrès n'ont pas fait la science, mais ils en sont une expression et une résultante, quand ils n'en sont pas un facteur, dont l'influence, pour être lente et parfois indirecte, est cependant sensible dans plus d'une découverte et surtout dans le perfectionnement de plus d'une méthode scientifique. Il y a des faits, des constatations, des découvertes, qui risqueraient de rester longtemps enfouis et ignorés, si la tribune des Congrès ne donnait à leurs auteurs l'occasion de répandre la bonne semence dans le terrain où elle se lèvera. D'autre part, comment nier que tout moyen de comparer des conclusions et d'échanger des hypothèses ne doive conduire à rectifier et à développer les théories qui constituent la science ? Rappelez-vous ces paroles de l'éminent archéologue auquel nous devons l'initiative de nos réunions. « Il nous a paru, disait en 1884, « le général Wauvermans, qu'en respectant l'autonomie des « diverses sociétés, il serait utile de chercher à organiser entre « elles un échange périodique d'idées, au moyen de conférences « ou de Congrès, où les archéologues du pays auraient l'occa- « sion d'appeler l'attention de leurs collègues sur certaines « hypothèses dont l'étude en commun pourrait avoir de grands « résultats. » Ce n'est, du reste, jamais sans profit pour l'œuvre commune qu'on voit des savants, séparés par leur résidence, leurs occupations, quelquefois par la langue et la nationalité, vivre côte à côte, pendant quelques jours, dans la même atmosphère scientifique, et ne point se séparer sans avoir échangé, avec leur carte de visite, leurs sympathies et leurs idées.

« Sans doute toutes nos discussions, tous nos mémoires ne sont pas d'une égale valeur. Mais qu'importe si de l'ensemble se dégagent quelques observations, quelques travaux de nature à faire avancer la science, et ici nos annales sont en elles-mêmes

une réponse suffisante à nos détracteurs. C'est au bon sens individuel et à la libre discusssion de séparer le bon grain de l'ivraie.

« Les Congrès, d'ailleurs, ne sont pas seulement des tribunes, mais encore des laboratoires. A côté de leurs discussions théoriques, ils ont un côté expérimental, précisément dans ces promenades et ces excursions dont les profanes sont tentés de sourire, peut-être par envie. Ainsi il est incontestable, comme le faisait observer au premier Congrès un de mes honorables prédécesseurs, M. le chanoine Reussens, qu' « en assistant régu-
« lièrement aux Congrès de la Fédération, on pourra obtenir,
« en peu d'années, la connaissance approfondie de tous nos monu-
« ments d'architecture, ainsi que des trésors artistiques que ren-
« ferment si abondamment les musées publics et les collections
« privées du pays ».

« J'ajouterai qu'il ne s'agit pas seulement de simples visites, mais souvent de véritables cours pratiques, donnés sur place par les habitants de la localité ou les membres de la compagnie les plus au courant des monuments ou de leur histoire, et ainsi il n'est aucun de nous qui ne revienne de ces excursions plus savant ou du moins mieux informé.

« Tous les avantages que je viens d'énumérer sont surtout sensibles dans les Congrès qui se réunissent périodiquement, se composent des mêmes éléments ou au moins d'un noyau identique et s'occupent de travaux restant dans le même ordre d'idées. Alors les Congrès peuvent conserver l'esprit de suite et l'unité d'organisation qui fécondent les travaux des sociétés particulières; ils deviennent, pour ainsi dire, une de ces sociétés agrandie, et contester leur raison d'être, c'est faire le procès à l'association scientifique en général.

« Il fut un temps où le savant pouvait se confiner dans la solitude, armé de quelques livres et de quelques instruments. Depuis lors, la multiplication de nos connaissances, l'accumulation des résultats acquis, la complexité croissante des méthodes tendent à porter aux dernières limites la division du travail scientifique.

S'ensuit-il que nous devions rester chacun dans notre cellule, sans jeter les yeux par-dessus la cloison qui nous sépare des ateliers voisins? L'esprit d'association doit, ici comme en matière industrielle, servir de correctif à l'extrême division des fonctions. Il est indispensable non seulement que les explorateurs du même champ s'entendent pour profiter de leurs constatations respectives, éviter les doubles emplois et multiplier l'effet utile de leurs efforts, mais encore qu'ils s'efforcent d'acquérir une connaissance sommaire des découvertes faites dans le champ voisin, ne fût-ce que pour contrôler et compléter le résultat de leurs recherches. De là ce travail de concentration qui a organisé les efforts individuels dans des associations locales et qui tend aujourd'hui à réunir ces associations en fédérations nationales, en attendant que les fédérations elles-mêmes s'entendent par delà les frontières et les continents, pour réaliser, non pas l'uniformité des doctrines scientifiques, ce qui ne serait ni possible ni désirable, mais l'unité des recherches scientifiques par la communauté du but et l'association des efforts. Ce n'est là, du reste, qu'une application aux recherches historiques et archéologiques de la tendance croissante à corriger les excès de l'individualisme dans la civilisation moderne, par le groupement libre et spontané des grands intérêts sociaux, parmi lesquels figurent certes au premier rang ceux de l'étude et de la science.

« Déjà le Congrès international d'archéologie tenu à Anvers en 1867 et les Congrès internationaux des sciences préhistoriques dont vous vous rappelez la brillante session ouverte dans cette même salle en 1872, nous ont montré les services que peuvent rendre de pareilles réunions. Nous ne sommes ici, Messieurs, qu'une fédération locale, mais une fédération locale qui dépasse déjà les limites territoriales d'un État. La présence de tant d'étrangers distingués, appartenant non pas seulement aux provinces détachées des anciens Pays-Bas, mais encore à d'autres pays d'Europe, semble indiquer que les temps sont mûrs pour une tentative, plus large encore, de rapprochement entre citoyens de la même patrie intellectuelle, entre travailleurs de

toute nation, attachés, dans la même province scientifique, à la poursuite impartiale de la vérité. »

(*Applaudissements prolongés.*)

M. LE PRÉSIDENT. — Au nom du Comité général organisateur du Congrès, je vous propose d'acclamer comme :

PRÉSIDENTS D'HONNEUR :

MM. BEERNAERT, ministre des Finances;
DE BURLET, ministre de l'Intérieur et de l'Instruction publique;
VERGOTE, gouverneur du Brabant ;
BULS, bourgmestre de Bruxelles ;
TIBERGHIEN, président de l'Académie de Belgique.

VICE-PRÉSIDENTS D'HONNEUR :

MM. BLOOS (GEORGES), de Dusseldorf ;
DE BAYE (baron), de Paris;
DE LAVELEYE (ÉMILE), id., ancien Président de la Fédération ;
DEL MARMOL (baron), id.;
DE MARSY (comte), de Compiègne ;
DUPONT (ED.) ;
HAMY (docteur), de Paris ;
HYMANS (H.) ;
REUSSENS (chanoine) ;
SCHMIDT (VALDEMAR), de Copenhague ;
STROGANOFF (comte), de Saint-Pétersbourg ;
TEN BRINCK (JAN), de Leyde ;
VAN BASTELAER (DÉS.), ancien Président de la Fédération ;
VANDERKINDERE (LÉON);
VAN LANSCHOT, de Bois-le-Duc ;

MM. VAN WERVEKE, de Luxembourg ;
WAUTERS (ALPH.) ;
WAUVERMANS (général), ancien Président de la Fédération.

(*Voté par acclamations.*)

M. LE PRÉSIDENT. — L'ordre du jour appelle la nomination du bureau du Congrès.

M. LE GÉNÉRAL WAUVERMANS (Anvers). — Messieurs, je vous propose, et je suis persuadé d'être votre interprête en le faisant, d'acclamer comme membres du bureau du Congrès, les membres si dévoués du Comité général qui a organisé cette session.

(*Acclamations unanimes.*)

En conséquence sont nommés :

Président :

M. GOBLET D'ALVIELLA (le comte EUG.), membre de l'Académie royale de Belgique, professeur à l'université de Bruxelles, président des Sociétés d'archéologie et d'anthropologie de Bruxelles.

Vice-Présidents :

MM. VAN DER STRATEN-PONTHOZ (le comte FR.), ancien Président de la Société d'archéologie ;
VAN OVERLOOP (EUG.), sénateur, ancien Président de la Société d'archéologie.

Secrétaires généraux :

SAINTENOY (PAUL), architecte, secrétaire général de la Société d'archéologie ;
JACQUES (le Dr VICTOR), professeur à l'université de Bruxelles, secrétaire général de la Société d'anthropologie.

Secrétaire adjoint :

MM. DE LOË (le baron ALF.), secrétaire de la Société d'archéologie, membre des Sociétés d'anthropologie et de géologie.

Trésorier :

PLISNIER, trésorier de la Société d'archéologie.

Membres :

COMBAZ (le major P.), de la Société d'archéologie;
DELEVOY (L.), des Sociétés d'archéologie, d'anthropologie, de géographie et de géologie;
DESTRÉE (J.), de la Société d'archéologie, conservateur au Musée d'antiquités et d'armures;
DEVESTEL (FR.), de la Société centrale d'architecture;
DU FIEF (J.), des Sociétés d'anthropologie et de géologie, secrétaire général de la Société de géographie;
HENNEQUIN (le lt-colonel EM.), de la Société d'archéologie, président de la Société de géographie, directeur de l'Institut cartographique militaire;
HOUZÉ (le Dr EM.), ancien président de la Société d'anthropologie, médecin à l'hôpital Saint-Jean, professeur à l'Université de Bruxelles;
HOUZEAU DE LEHAIE (AUG.), de la Société d'anthropologie, ancien président de la Société belge de géologie, membre de la Chambre des Représentants;
DE MUNCK (EM.), secrétaire de la Société d'archéologie, membre des Sociétés d'anthropologie et de géologie.
DE NAHUYS (le comte), ancien président de la Société d'archéologie;
DE RAADT, secrétaire de la Société d'archéologie;

MM. RUTOT (J.), conservateur au Musée d'histoire naturelle, vice-président de la Société belge de géologie, membre des Sociétés d'archéologie, d'anthropologie et de géographie;
TIBERGHIEN (le docteur L.), membre de la Société d'anthropologie;
VANDEN BROECK (E.), conservateur au Musée royal d'histoire naturelle, secrétaire de la Société belge de géologie, membre des Sociétés d'archéologie, d'anthropologie et de géographie.

M. LE PRÉSIDENT. — Nous avons enfin à procéder à la nomination des bureaux des sections. La parole est donnée à M. Paul Saintenoy.

M. PAUL SAINTENOY, secrétaire général. — Messieurs, dans la séance de ce matin, MM. les membres du Congrès, délégués des sociétés affiliées, ont décidé de vous proposer les candidatures suivantes :

PREMIÈRE SECTION.

PREMIÈRE SÉANCE.

Président : MM. HOUZEAU DE LEHAIE.
Vice-Président : VANDEN BROECK.
Secrétaire : ÉMILE DE MUNCK.

DEUXIÈME SÉANCE.

Président : MM. le baron DE SÉLYS-LONGCHAMPS.
Vice-Président : DELVAUX.
Secrétaire : le baron ALFRED DE LOË.

TROISIÈME SÉANCE.

Président : MM. Dr HOUZÉ.
Vice-Président : J. FRAIPONT.
Secrétaire : Dr TIBERGHIEN.
Rapporteur : M. AIMÉ RUTOT.

DEUXIÈME SECTION.

PREMIÈRE SÉANCE.

Président : MM. VANDERKINDERE.
Vice-Président : le général HENRARD.
Secrétaire : A. DE GHELLINCK D'ELSEGHEM.

DEUXIÈME SÉANCE.

Président : MM. le colonel HENNEQUIN.
Vice-Président : DUFIEF.
Secrétaire : ZANARDELLI.

TROISIÈME SÉANCE.

Président : MM. le comte TH. DE LIMBURG-STIRUM.
Vice-Président : MATHIEU.
Secrétaire : le baron H. DE ROYER DE DOUR.

QUATRIÈME SÉANCE.

Président : MM. le comte GOBLET D'ALVIELLA.
Vice-Président : GITTÉE.
Secrétaire : JULIEN DE LAITE.
Rapporteur : M. MATHIEU.

TROISIÈME SECTION.

PREMIÈRE SÉANCE.

Président : MM. le général WAUVERMANS.
Vice-Président : JOS. SCHADDE.
Secrétaire : L. CLOQUET.

DEUXIÈME SÉANCE.

Président : MM. H. HYMANS.
Vice-Président : D. VAN BASTELAER.
Secrétaire : PAUL COMBAZ.

TROISIÈME SÉANCE.

Président : MM. DE SCHODT.
Vice-Président : VAN MALDERGHEM.
Secrétaire : THÉODORE DE RAADT.

QUATRIÈME SÉANCE.

Président : MM. ALFRED BÉQUET.
Vice-Président : HAGEMANS.
Secrétaire : NIFFLE-ANCIAUX.
Rapporteur : M. SOIL.

(*Adopté sans observation.*)

M. LE PRÉSIDENT. — La parole est donnée à M. Ch. Lucas, architecte à Paris, délégué de la Société centrale des architectes français, qui a bien voulu nous promettre une conférence sur l'enseignement de l'histoire et de l'archéologie par l'architecture.

L'ENSEIGNEMENT
DE
L'ARCHÉOLOGIE ET DE L'HISTOIRE
PAR L'ARCHITECTURE.

MONSIEUR LE PRÉSIDENT, MESDAMES, MESSIEURS,

Après le bienveillant accueil que vous avez fait l'année dernière, à pareille époque, à l'étude présentée par moi sur *la Conservation des Monuments et des Objets d'art en France et en Angleterre* (1), il m'était difficile de ne pas

(1) *Voir* Conférence extraite des *Annales de la Société d'Archéologie de Bruxelles,* t. IV, 1890, in-8°, 20 pp., Bruxelles, Vromant; Paris, Audré, Daly fils.

répondre affirmativement à votre sympathique et dévoué secrétaire général, mon cher confrère M. Paul Saintenoy, me demandant de traiter une question d'archéologie à la septième session annuelle de la Fédération archéologique et historique de Belgique (1).

Mais, dans un Congrès se tenant à Bruxelles et embrassant, outre la Belgique, la Flandre française, les anciens Pays-Bas espagnols, presque tout l'empire éphémère de Charles-le-Téméraire, les questions portées au programme doivent forcément revêtir, dans leurs développements immédiats, un caractère quelque peu local ou tout au moins régional et, par conséquent, nécessiter de longues investigations sur place ou de consciencieuses recherches bibliographiques spéciales, pour moi aussi difficiles les unes que les autres : c'est pourquoi j'ai pensé qu'il pouvait m'être permis, à moi étranger de naissance et d'éducation, sinon de cœur, au champ d'action principal du Congrès, d'examiner une question générale non portée au programme même du Congrès, mais s'y rattachant au double point de vue de l'archéologie et de l'histoire, et architecte, délégué au Congrès par la Société centrale des architectes français (2), je vous demande la permission de vous entretenir de la place importante que doit tenir l'architecture dans l'enseignement de l'archéologie et de l'histoire; des innombrables matériaux que les monuments d'architecture de toutes les époques fournissent aux études archéologiques et aussi des documents incontestables que ces mêmes monuments offrent aux dissertations historiques; du contrôle indispensable enfin que les œuvres d'architecture, soigneusement étudiées, doivent apporter aux classifications des archéologues et aux récits des historiens.

Certes, je n'ai pas la prétention d'explorer à fond un aussi

(1) La Fédération archéologique et historique de Belgique a tenu ses six premières sessions à Anvers (1885), Namur (1886), Bruges (1887), Charleroi (1888), Anvers et Middelbourg (Zélande) (1889) et Liége (1890).

(2) Délibération du Conseil de la Société centrale des architectes français du 8 avril 1891.

vaste sujet, dont le point de départ coïncide avec les premiers efforts de l'humanité dans le domaine de la civilisation, et dont le point d'arrivée se trouve aux limites mêmes les plus récentes du passé, aux choses d'hier; mais quelques considérations générales et quelques exemples me serviront, j'espère, à montrer combien intime doit être l'alliance de l'archéologie et de l'histoire avec l'architecture, combien leurs déductions s'éclairent mutuellement les unes par les autres, et quelle plus grande place doit être faite, dans les hautes études d'archéologie et d'histoire, aux solutions raisonnées des questions d'architecture.

Et d'abord, qu'est-ce que l'*Archéologie ?*

Si vous le voulez bien, nous emprunterons à un archéologue français des plus autorisés, M. E. Babelon, conservateur du Musée des médailles à la Bibliothèque nationale, la définition de cette science qu'il donne en tête d'une série de remarquables articles parus sur les diverses branches de l'Archéologie, dans *la Grande Encyclopédie,* il y a quatre ou cinq années (1).

« Suivant son étymologie, écrit M. Babelon, le mot *archéologie* signifie la science des choses anciennes et comprend l'étude de l'antiquité tout entière, d'après les écrits des auteurs et les monuments figurés. Elle applique à l'histoire les renseignements que nous fournissent les productions de l'art, et elle fait servir à l'interprétation des monuments les éclaircissements que l'on peut puiser dans les sources littéraires. Son but général, d'après cette large définition, est donc de faire revivre le passé sous toutes ses formes, dans l'histoire proprement dite comme dans l'art, dans les institutions et les mœurs comme dans la littérature. Aussi, les Grecs désignaient sous le nom d'*antiquaires* ou d'*archéologues* tous ceux qui s'occupaient d'une manière géné-

(1) Ces articles, intitulés *Archéologie préhistorique, égyptienne, assyrienne, phénicienne et carthaginoise, héthéenne, perse, grecque et romaine, chrétienne, moyen âge et slave,* sont dus à MM. Alexandre Bertrand, E. Babelon, Max. Collignon, C. Bayet et L. Léger.

rale de recueillir les souvenirs anciens d'un pays : Denis d'Halycarnasse a donné à son livre sur les origines historiques de Rome le titre d'*Antiquités*, et Flavius Josèphe a intitulé du même nom son *Histoire des Juifs*. Aujourd'hui, le sens du mot *archéologie*, dans son acception ordinaire, est beaucoup plus restreint. Nous l'appliquons exclusivement à l'interprétation des *monuments figurés* que les anciens de tous les pays nous ont laissés : l'archéologie n'est plus qu'une des principales branches des sciences historiques ; laissant hors de son domaine l'histoire proprement dite et la philologie, elle ne s'occupe que de faire connaître et d'expliquer les produits des arts du dessin chez les anciens peuples... (1). "

En faisant remarquer comme cette définition, qui résume bien ce que l'on entendait autrefois et ce que l'on entend de nos jours par le mot archéologie, constate une fois de plus l'alliance intime de l'archéologie et de l'histoire, science dont même, d'après M. Babelon, l'archéologie ne serait qu'une des principales branches, nous ajouterons que cette définition n'en implique pas moins l'alliance forcée de l'archéologie et de l'architecture ; car aucun esprit éclairé ne peut nier que les œuvres d'architecture, les édifices ou les ruines d'édifices du passé, ne tiennent la première place et la plus importante dans ce que l'on appelle de nos jours les monuments figurés et dans le vaste ensemble qui constitue les œuvres des arts du dessin. Nous demanderons seulement qu'il soit bien entendu que le domaine de l'archéologie embrasse, à très peu près, sauf l'époque contemporaine, les mêmes périodes que le domaine de l'histoire et que, pour nous, les choses anciennes, les monuments d'archéologie du passé, en un mot, comprennent tous les monuments ou fragments de monuments existant depuis l'antiquité préhistorique jusqu'à ceux élevés par la dernière génération qui nous a précédés, ne voyant pas pourquoi les monuments mêmes du commencement de ce siècle, qui fournissent déjà un champ précieux à l'inspiration

(1) *La Grande Encyclopédie*, vol. III, p. 640, in-4°, Paris, H. Lamirault.

des artistes, seraient exclus du domaine des études archéologiques.

Après cette définition et ces réflexions sur l'archéologie, une définition de l'*Histoire* rentre naturellement dans le plan de cette étude; mais, plus que tout autre science, l'histoire a un domaine tellement vaste et surtout ce domaine s'étend tellement au gré de tous ceux qui butinent dans ses champs aux moissons si diverses, que j'hésite devant une telle tâche et que je préfère vous rappeler ce qu'écrivait déjà, en 1867, au sujet de l'histoire, M. J. Thiénot, agrégé d'histoire et maître de conférences à l'école normale supérieure de Paris, dans un *Rapport officiel sur les progrès des études historiques en France depuis un quart de siècle,* rapport adressé à l'occasion de l'Exposition universelle de 1867, à M. le Ministre de l'Instruction publique, M. Victor Duruy, lui-même un grand historien.

« Si je n'y prenais garde, écrivait M. J. Thiénot, tout ce qu'on a écrit ou dit depuis vingt ans serait de mon domaine, car, partout et dans tout, on a introduit l'histoire. Elle n'est plus une des branches de notre littérature, mais l'arbre entier, avec ses bons et ses mauvais fruits. L'homme d'État, l'orateur, l'écrivain politique (et nous ajouterons l'économiste même), qu'ils parlent ou fassent un livre, s'appuient sur l'histoire, et, s'ils sont passionnés, en abusent pour se forger des arguments. Le drame en vers, le drame en prose, comme le roman, la copient ou la travestissent. Le poète même ne la dédaigne pas assez quand il lui faut une antithèse ou un vers à effet. En un mot, chacun a eu le talent de si bien se déguiser en historien, qu'il faut d'abord lever les masques.

« L'histoire est si souvent en visite chez les autres, que j'ai résolu de ne la reconnaître et de ne la saluer que chez elle (1). »

Tout en partageant, à beaucoup d'égards, les sentiments

(1) *Rapport sur les Études historiques* (Temps modernes), par M. Thiénot, Paris, 1867, in-8°, Imp. imp., pp. 147-148.

exprimés, il y a bientôt vingt-cinq années, par M. Thiénot, ce n'est pas nous qui nous plaindrons ici de ces incursions de tous les auteurs, et surtout des poètes et les romanciers, dans le domaine de l'histoire; dès longtemps Walter Scott, Alexandre Dumas père, Victor Hugo, Ébers et tant d'autres, en vulgarisant, avec plus ou moins de conscience dans les études et d'élévation dans les idées, les grands faits de l'histoire de l'Angleterre, de la France, de l'ancienne Égypte et d'autres contrées, ont bien mérité des générations contemporaines, si surtout ils leur ont donné le goût des études historiques : nous voulons seulement faire observer ici combien, sans s'en douter peut-être, ces maîtres ont, dans quelques-unes de leurs plus belles pages, fait large et grande la place de l'architecture et consacré ainsi cette donnée qu'il est impossible de faire évoluer l'homme avec ses passions en dehors de son cadre naturel, lequel, après la nature elle-même, consiste dans le *monument*, œuvre de l'intelligence et des mains de l'homme. Là encore donc, alliance intime et forcée de l'histoire et de l'architecture, contribution réciproque de l'une et de l'autre à des études communes.

Il faut maintenant que vous me permettiez, à défaut d'une définition, qui sortirait quelque peu de notre sujet, de vous dire quelques mots sur l'*Architecture*.

Dès Vitruve, architecte et ingénieur romain, vivant au temps de l'empereur Auguste, prince auquel est dédié son *Traité d'Architecture*, un architecte devait être nourri de la lecture de l'histoire, la connaissance de l'histoire étant, dit Vitruve, « nécessaire à l'architecte, parce qu'elle lui fournit la matière de la plupart des ornements d'architecture dont il doit savoir rendre raison. » Et laissez-moi, je vous prie, continuer cette citation en la prenant dans la traduction de Claude Perrault, architecte de Louis XIV, auteur de la colonnade du Louvre; car elle nous montre combien, il y a dix-neuf cents ans, à la belle époque de ce que l'on pourrait appeler les humanités latines, l'histoire s'imposait, au moins dans l'esprit de Vitruve, comme une science

indispensable dans l'éducation de l'architecte vraiment digne de ce nom.

« Ainsi, écrivait Vitruve, si, sous les corbeaux et les corniches, au lieu de colonnes, l'architecte met des statues de marbre en forme de femmes honnêtement vêtues que l'on appelle Cariatides, il pourra apprendre à ceux qui ignorent pourquoi cela se fait ainsi, que les habitants de Carie, qui est une ville du Péloponèse, se joignirent autrefois avec les Perses qui faisaient la guerre aux autres peuples de la Grèce, et que les Grecs ayant par leurs victoires glorieusement mis fin à cette guerre, la déclarèrent ensuite aux Cariates ; que leur ville ayant été prise et ruinée, et tous les hommes mis au fil de l'épée, les femmes furent emmenées captives, et que, pour les traiter avec plus d'ignominie, on ne permit pas aux dames de qualité de quitter leurs robes accoutumées, ni aucun de leurs ornements, afin que non seulement elles fussent une fois menées en triomphe, mais qu'elles eussent la honte de s'y voir en quelque façon mener toute leur vie paraissant toujours au même état qu'elles étaient le jour du triomphe, et qu'ainsi elles portassent la peine que leur ville avait méritée. Or, pour laisser un exemple cruel de la punition que l'on avait fait souffrir aux Cariates et pour apprendre à la postérité quel avait été leur châtiment, les architectes de ce temps là mirent, au lieu de colonnes, ces sortes de statues aux édifices publics (1). »

Et Vitruve ajoute que les statues d'hommes, Atlantes ou Persiques, d'un portique construit à Lacédémone après les victoires des Grecs sur les Perses, avaient une origine analogue et qu'il y a encore plusieurs histoires de cette nature dont il est nécessaire que l'architecte ait connaissance.

Certes, les origines des Cariatides du portique de l'Érvechthéion d'Athènes et des Persiques du portique élevé à Sparte ont

(1) *Les dix livres d'Architecture de Vitruve,* corrigez et traduits nouvellement en françois, avec des notes et des figures, liv I, p. 5, Paris, demi-fol., 1673, J.-B. Coignard

été plus d'une fois discutées (1); mais si, du temps de Vitruve, la tradition était déjà acceptée sur ce point et sur l'origine de nombre d'autres éléments d'architecture entrant dans la composition de monuments commémoratifs ou dans la décoration des sanctuaires des dieux, on ne peut nier la grande influence ainsi exercée, en Grèce et plus tard à Rome — avant même, dans l'ancienne Égypte — par les grands événements historiques, sur la conception, l'exécution et la décoration des œuvres d'architecture.

Quoi d'étonnant alors que, à plusieurs siècles de distance, à une époque plus rapprochée de nous, ces éléments d'architecture ou de décoration, inspirés par des faits historiques, ne viennent, par une juste réciprocité et comme témoins indéniables d'une époque lointaine, apporter des preuves ou tout au moins des éléments de contrôle aux récits des historiens, assigner ou préciser une date pour tel ou tel fait dont ils reproduisent de curieux détails souvent confirmés par une inscription, illustrant ainsi de bas reliefs de marbre, de pierre, de céramique, de bois ou de métal, de mosaïques, de verrières ou de peintures murales, les faits enregistrés par les historiens et ce à la plus grande joie des archéologues qui, commentant les uns et les autres (récits d'historiens et monuments d'architectes), établiront alors plus nettement une page d'histoire du passé et fourniront ainsi aux littérateurs et aux artistes du présent de nouveaux éléments d'inspiration puisés à des sources indiscutables !

Mais nous venons d'insister là, à propos de faits pour ainsi dire matériels, tangibles, indéniables, sur un point de vue quelque peu superficiel de la thèse que nous soutenons, sur celui qui est accepté de tous; mais il en est un autre, le point de vue moral et philosophique qui, pour être moins visible, présente

(1) *Voir* Ch. Chipiez, article *Caryatides* du *Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines* de Ch. Daremberg et Saglio, 6e fasc., p. 929, Paris, 1879, in-4°, fig., Hachette.

un plus grand intérêt. En effet, l'influence des mœurs d'une époque se fait toujours plus ou moins sentir sur l'architecture de cette époque ; aussi les monuments, parfois à peine vieux d'un siècle, nous réflètent-ils déjà quelque peu du caractère et de la vie morale de l'époque qui les a vu élever : je n'en veux pour exemples, que les observations et les réflexions dont le Louvre et le palais de Versailles de Louis XIV, l'Escurial de Philippe II et le palais de Mafra de Jean V de Portugal ont été l'objet dès les XVII^e^ et XVIII^e^ siècles.

Une page éloquente d'un écrivain portugais contemporain, M. A. Hercolano, page écrite sur ce dernier édifice il y a environ cinquante années, mais dont il est facile d'appliquer les idées à nombre de créations monumentales — surtout à celles dues aux plus puissants souverains, à l'époque des monarchies absolues — fait bien ressortir comme les monuments reflètent les mœurs de l'époque qui les a vu élever.

« Jean V, dit M. Hercolano, a eu son Louvre comme Louis XIV, mais un Louvre en harmonie avec le caractère, béat et hypocrite plus que religieux, qu'il faut reconnaître au pays à cette époque. Mafra est resté incertain dans son aspect entre le monastère et le palais. La pourpre laisse voir la trame d'une grossière étoffe, la bure alterne avec la pourpre, et le sceptre royal repose sur le cordon monastique, en même temps que la sandale du franciscain ose fouler les degrés du trône. Ceux qui savent combien furent corrompues les coutumes des Portugais au commencement du siècle passé, et combien de splendeur et d'ostentation étala le culte divin, ceux qui ont présent à la pensée l'éclat de la cour à cette époque et en quelles faibles mains cependant se trouvait le gouvernail de l'État, ceux là n'ont pas besoin de voir Mafra ; Mafra est l'image de tout cela ! »

Et M. Hercolano ajoute : « Quelle que soit la destination que son fondateur prétende lui donner, un grand édifice est, sous beaucoup de rapports, un livre d'histoire. Ceux qui cherchent en lui un type unique, d'où ils puissent inférer du progrès ou de la décadence des arts à l'époque de sa construc-

tion, ceux-là lisent à peine un chapitre du livre. Châteaux, temples, palais, triple genre de monuments qui renferment en eux toute l'architecture de l'Europe moderne, chronique immense, où l'histoire se lit mieux que dans les écrits des historiens... ! Les architectes ne se doutaient pas à coup sûr qu'un temps viendrait où les hommes sauraient déchiffrer sur la masse des pierres accumulées la vie des sociétés qui les réunirent; ils s'abandonnaient simplement à la fantaisie de leurs inspirations, toujours déterminées par la façon de vivre, de croître, de sentir, de la génération qui s'écoulait. Comme les historiens, ils ne savaient pas, en leur livre de pierre, l'art de mentir à la postérité; c'est par ce motif que l'architecture est sincère (1). »

Et nous dirons, sans crainte d'être démenti, que les monuments d'architecture, ainsi envisagés, sont les meilleurs livres d'histoire qui se puissent lire pour ceux qui s'efforcent de comprendre les beautés et aussi les verrues de ces monuments, et qu'alors ces monuments deviennent plus intéressants encore, comme pages de l'histoire de la civilisation, que comme exemples d'un style architectonique. On laisse de côté, en les examinant, la question d'art, mais on va plus avant, on cherche et on trouve l'âme humaine, cet arcane de tout chercheur spiritualiste !

Cependant, parmi les œuvres d'architecture qui fournissent un vaste champ aux spéculations des archéologues et des historiens, les monuments commémoratifs proprement dits, qu'ils soient élevés en souvenir d'un fait mémorable ayant causé une profonde impression ou qu'ils glorifient un homme supérieur à ses concitoyens par ses actions d'éclat ou par les services qu'il a pu leur rendre; les monuments commémoratifs, quelles que

(1) Alexandre Hercolano, *O Panorama*, journal portugais, passage traduit et transcrit par M. F. Denis, dans *le Portugal* (Univers pittoresque), Paris, 1846, in-8°, pl., p. 402, Didot.

soient de plus les données de leur composition, de leur exécution et de leur décoration, méritent une mention toute spéciale dans cette étude.

Le plus souvent, sauf dans le cas de regrettables anachronismes, leur décoration sculpturale et parfois picturale fournit de précieux documents sur les mœurs et sur les coutumes de l'époque qui les a vu élever et, de plus, il est rare que des inscriptions, flatteuses, il est vrai, mais précises dans leur concision, ne fassent en même temps de ces monuments de véritables pages d'histoire d'une réelle authenticité et ayant affronté le jugement de l'opinion publique.

Mais vous n'attendez pas de moi une revue même rapide des principaux genres de monuments commémoratifs, depuis la pierre brute mise debout par les peuples primitifs à l'occasion d'un de leurs exodes jusqu'à la *Colonne du Congrès* inaugurée, il y a trente-cinq ans, à Bruxelles même, pour rappeler l'illustre assemblée qui, en 1830, fit la Belgique libre et la dota d'une constitution encore aujourd'hui sa sauvegarde; vous n'avez pas besoin non plus que je recherche avec vous comment des monuments civils ou religieux, hôtels de ville ou cathédrales, sont parfois de véritables monuments commémoratifs, autant à cause des circonstances qui les ont vu fonder que pour les faits retracés dans leur décoration ; mais je ne voudrais pas terminer cette causerie sans vous rappeler en quelques mots un monument que vous connaissez tous, un des rares survivants et peut-être le seul resté en place de ces *Perons* qui étaient, pour mainte cité des provinces occidentales des Pays-Bas, comme le symbole sinon le palladium de son autonomie communale; monument d'architecture vénéré des archéologues et des patriotes liégeois, en même temps que page indéniable de l'histoire municipale de cette cité.

Il y a vingt-trois ans déjà, la première fois que je visitais Liége en me rendant au Congrès international archéologique de Bonn en 1868, un mien ami, membre de l'Académie royale

d'archéologie de Belgique, M. Eugène-M.-O. Dognée, me donna quelques intéressants détails sur *le Peron* qui surmonte la fontaine de la place du Marché, à Liége (1), et, il y a quelques mois, l'honoré Président de la Société d'archéologie de Bruxelles et de ce Congrès, M. le comte Goblet d'Alviella, si connu du monde savant pour ses beaux travaux sur la *Migration des symboles* (2), voulut bien m'offrir son mémoire sur *les Antécédents figurés du Peron de Liége* (3), et ce, au moment même où votre secrétaire général, M. Paul Saintenoy, me pressait de lui adresser le titre de la communication qu'il me demandait de faire à ce Congrès.

Je vous avouerai que la lecture du mémoire de M. Goblet d'Alviella me confirma dans l'intention que je mûrissais déjà de vous parler de l'alliance intime de l'architecture avec l'archéologie et l'histoire; mais que je me trouvais heureux de voir, dans les premières et les dernières pages du nouveau travail publié par notre Président, un des exemples les plus frappants qui se puissent voir de cette alliance et comme une confirmation éclatante de la thèse que je préparais.

En effet, le Peron de Liége, qui consiste en une colonne de marbre blanc, annelée à mi-hauteur et exhaussée (au-dessus de la fontaine qui lui sert de socle) sur un piedestal de cinq degrés aux quatre angles duquel se trouvent des lions couchés, a pour couronnement un chapiteau surmontée du groupe des trois Grâces, groupe qui supporte une couronne encerclant une pomme de pin avec une petite croix sur la pointe : or, d'après le mémoire de M. Goblet d'Alviella, la colonne, d'un caractère incontestablement religieux, est d'origine païenne et germanique; les lions couchés de la base et la couronne rappellent

(1) *Voir* une vue complète de ce monument dans une gravure du grand marché de Liége, p. 27 dans *Liége, Origines, Histoire, Monuments, Promenades,* par M. Eugène M. O. Dognée, Bruxelles, Collection nationale, in-4°, Lebègue; *voir* aussi plusieurs vues et croquis du même monument à l'état archaïque dans *Liége, Histoire, Arts, Lettres,* etc..., 1884, in-8°, Daxhelet.

(2) Paris, in-8° de 350 pp. 5 pl. et 139 fig., Ernest Leroux.

(3) Bruxelles, 1891, br. in-8° et 36 pp., 19 fig., F. Hayez.

la féodalité; la croix, s'élevant sur la pomme de pin, dit le triomphe de la civilisation chrétienne sur la civilisation gréco-romaine; enfin le groupe des trois Grâces n'est-il pas, lui aussi, la caractéristique de la civilisation, à nouveau païenne, mais galante, de la Renaissance ?

Aussi répéterai-je avec l'auteur des *Antécédents figurés du Peron* : le Peron de Liége, monument d'architecture et aussi monument figuré d'archéologie, n'est pas seulement un symbole de franchises locales, c'est encore une synthèse de toute l'histoire de la ville de Liége.

Ne pensez-vous pas, Mesdames et Messieurs, d'après tout ce qui précède, que la connaissance de l'architecture, au moins dans ses grandes lignes, est indispensable à l'archéologue et à l'historien; qu'il leur faut à tous deux, non seulement posséder les termes de la langue architectonique et leur mode d'emploi, mais encore étudier l'évolution des styles d'architecture et leurs données décoratives, non pour tenter de créer un de ces monuments qui perpétuent le souvenir d'une génération, honneur bien rarement réservé même aux architectes; mais pour mieux apprécier les édifices que le passé nous a légués et pour en tirer, en faveur des études archéologiques et historiques, de précieux éléments de contrôle et surtout une plus intime connaissance des milieux dans lesquels ont vécu les peuples dont les archéologues et les historiens s'efforcent de faire revivre la civilisation.

Si j'ai pu faire pénétrer cette pensée dans votre esprit, je regretterai moins, Mesdames et Messieurs, de vous avoir retenus si longtemps et, en vous remerciant de la bienveillance avec laquelle vous venez de m'écouter, je terminerai, en souhaitant de voir, grâce aux Congrès comme celui que nous ouvrons aujourd'hui, devenir plus intime encore que par le passé l'alliance de l'archéologie et de l'histoire avec l'architecture, et la communauté, fructueuse pour tous, des études des archéologues, des historiens et des architectes.

(*Vifs applaudissements.*)

M. LE PRÉSIDENT remercie M. Charles Lucas de l'intéressante causerie qu'il vient de faire. Il a prouvé combien était importante l'étude des monuments pour la connaissance de l'histoire et de l'archéologie. Je suis persuadé que, tous, nous conserverons le meilleur souvenir de cette conférence. (*Applaudissements.*)

M. LE PRÉSIDENT. — La parole est à M. le baron J. de Baye, membre de la Société des antiquaires de France.

M. le baron DE BAYE (Paris). — La mission qui m'amène aujourd'hui au milieu de vous a pour but de resserrer et d'établir des liens de confraternité avec deux sociétés, qui sont, en France et en Russie, des foyers d'études sérieuses. L'une est la Société nationale des antiquaires de France, qui, l'an dernier, avait déjà tenu à se faire représenter à votre florissante institution de la Fédération des Sociétés de Belgique. L'autre compagnie, la Société impériale archéologique de Moscou, fondée par le comte Ouvaroff et présidée actuellement par la veuve de ce savant, a tout particulièrement apprécié l'invitation gracieuse que vous lui avez adressée. Aucune manifestation scientifique ne lui reste étrangère, et c'est avec une sollicitude et une activité garantes du succès, qu'elle s'applique à préparer, secondée par la Société des amis de l'histoire naturelle de Moscou, la prochaine session du Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques. Moscou réserve à l'Europe savante la plus cordiale et la plus intéressante des réceptions. Le professeur Bogdanow, président du Comité d'organisation, déploie, pour mener son œuvre à bonne fin, un zèle au dessus de tout éloge. Il espère que votre pays sera brillamment représenté à cette solennité fixée au mois d'août de l'année prochaine. (*Applaudissements.*)

La séance est levée à 11 heures 3/4.

Visite de l'Hôtel de ville de Bruxelles

A 1 heure, les membres du Congrès se trouvent réunis place Saint-Jean et prennent, sous la conduite de M. le comte Goblet d'Alviella, président du Congrès, le chemin de l'Hôtel de ville.

Dans la salle gothique, au nom de la ville de Bruxelles, M. Charles Buls, bourgmestre, leur souhaite la bienvenue en quelques mots empreints de la plus vive cordialité ; M. le comte Goblet d'Alviella répond au nom des congressistes.

La visite des salles de l'Hôtel de ville a lieu ensuite sous la direction de M. Buls, qui, avec une bonne grâce charmante, fait à ses hôtes les honneurs du palais communal.

Ils examinent d'abord la salle gothique, exécutée sur les dessins et sous la direction de M. Jamaer par MM. Dekeyn (boiseries), Braquenié (tapisseries), Geets (dessins de ces dernières) et Vanderstappen (statue de Saint Michel). Un escalier moderne de style gothique la précède (1).

Ils voient ensuite le cabinet du bourgmestre, richement restauré dans le style Louis XIV, puis les salons vers la rue de l'Amigo, en partie restaurés, sous la direction de M. Jamaer, par M. Cardon. Ces salons sont dans la partie de l'Hôtel de ville élevée au XVIII[e] siècle. La première pierre en fut posée le 19 mars 1706 par Charles Van den Berghe, comte de Limminghe, qui donna dix pistoles pour *drinkgeld* aux ouvriers. Ces travaux furent dirigés par Corneille Van Nerven, architecte et sculpteur, et achevés en 1717. La dépense en a été de 148,300 florins. (Henne et Wauters.)

Des tapisseries — *L'histoire de Clovis* — exécutées chez les

(1) Cet escalier est orné de deux tableaux de M. Émile Wauters, Marie de Bourgogne jurant de respecter les franchises de Bruxelles (1477) et Jean IV apaisant une sédition des métiers (1421) ; on y voit en outre des statues d'albâtre représentant la ville de Bruxelles et des portraits d'anciens magistrats, par M. De Groot.

Van der Borght, d'après les dessins de Le Brun, décorent ces salons, dont les plafonds et l'ornementation en général, quoique manquant un peu de finesse et d'élégance, ne sont pas dépourvus de style.

On remarque sur le manteau de la cheminée de la salle des sections un panneau représentant Maximilien d'Autriche et Marie de Bourgogne, dû au pinceau de M. Alfred Cluysenaar.

Les congressistes arrivent dans l'ancienne salle des États, qui sert aux séances du Conseil communal et qui a été restaurée avec soin. On y remarque trois tapisseries représentant des sujets relatifs à l'histoire du Brabant : l'abdication de Charles-Quint, l'inauguration de Philippe-le-Bon et l'inauguration de Charles VI, exécutées vers 1718 par les tapissiers Leyniers et Rydams, sur les dessins de Victor-Honoré Janssens; c'est à ce dernier qu'on doit également le plafond représentant l'*Assemblée des dieux*.

Les membres du Congrès jettent un coup d'œil sur la galerie où ils trouvent un curieux spécimen de la décoration picturale au XVIIIe siècle. Ce n'est pas d'une époque, mais c'est caractéristique.

On sait que les portraits qui s'y trouvent sont ceux des rois d'Espagne, et qu'ils sont dus à Grangé.

Les visiteurs entrent ensuite dans la partie de l'Hôtel de ville qui appartient au style gothique et dont l'aile gauche, commencée en 1402, fut terminée en 1410; les travaux furent arrêtés jusqu'en 1444, époque à laquelle commencèrent les travaux de la flèche, terminés en 1454. La construction de l'aile droite avait été entamée dès 1445.

Ils admirent dans cette partie de l'Hôtel de ville, à coup sûr des plus intéressantes, le cabinet de l'échevin de l'Instruction publique, avec son beau plafond du XVIIe siècle dans lequel nous voyons deux culs-de-lampe qui ont naguère attiré l'attention du monde savant (1).

(1) *Annales de la Société d'archéologie de Bruxelles*, vol. III, 1889.

Rappelons que, d'après M. le comte Maurin de Nahuys, ces imageries se rapportent à deux dictons flamands :

L'homme nageant entre des canards fait allusion au dicton « *Als eene vreemde eend in de bijt,* » dont voici le sens : se trouver comme un canard étranger égaré dans une mare. C'est une allusion aux dangers que court l'intrus qui s'introduit dans une société ou dans un monde où il est de trop.

L'homme debout près d'un courant d'eau, sur lequel se reflètent les rayons du soleil, et qui détourne la tête pour ne pas voir celui-ci, rappelle le proverbe : « *De zon in het water niet kunnende zien schijnen,* » dont voici le sens : ne pouvoir pas voir luire le soleil dans l'eau. C'est une allusion à l'homme envieux qüi ne peut pas même souffrir les reflets de la gloire d'autrui.

Nous arrivons dans le cabinet de l'échevin de l'État civil, placé dans l'ancienne *Belle chambre*. Actuellement on conserve encore dans celle-ci un beau *Christ en croix*, dû à Jean Van Orley, et on y a placé deux tableaux de M. Bossuet, le peintre mort nonagénaire, représentant des vues du vieux Bruxelles.

L'ancienne *Salle du Christ* (1), aujourd'hui des « Mariages » ne renferme plus d'objets ou de fragments anciens.

Signalons-y cependant les peintures de M. Cardon, œuvres intéressantes. Dans les caissons des plafonds, on a figuré les armoiries des lignages et métiers de la ville.

Les membres du Congrès, revenus dans la salle gothique, prennent congé de leur obligeant et savant cicerone, et, après que M. le comte Goblet d'Alviella a exprimé à l'honorable bourgmestre de la ville de Bruxelles les remerciements des congressistes, chacun se rend aux places qui sont retenues grâce à l'amabilité du *Comité de la presse*, pour assister aux fêtes de chevalerie.

(1) C'est également à M. Jamaer qu'on doit l'ensemble de cette salle dont le mobilier et l'ornementation ont été exécutés respectivement par MM. Goyers et Cardon.

Fêtes de Chevalerie

Une sonnerie de trompettes annonce l'ouverture de la fête qui a lieu sur la Grand'Place devant l'Hôtel de ville. Ce sont d'abord des jeux auxquels prennent part quarante cavaliers et cent cinquante fantassins ; les simulacres de combat et ensuite le jeu de la quintaine s'exécutent au son d'une chanson néerlandaise du XVe siècle.

Les juges diseurs prennent place et le tournoi commence. Un intermède et le dome arrivent ensuite ; puis la représentation d'un pas d'armes avec le combat de la barrière, et la fête se termine par le « behourt », l'attaque du Château-fort construit devant la Maison du Roi.

Cette fête, à laquelle la magnifique *Grand'Place* de Bruxelles prêtait un cadre merveilleux, a laissé une excellente impression à l'ensemble des spectateurs. En remerciant vivement le *Comité de la presse* de l'extrême obligeance qu'il a eue envers les organisateurs du Congrès, nous ne pouvons terminer ce compte rendu sans faire quelques réserves sur l'exactitude archéologique de certains détails des costumes, du Château-fort, des blasons, des jeux eux-mêmes. La vérité nous y oblige, mais il nous est agréable aussi de constater que le bon l'emportait sur le mauvais dans cette fête qui a servi dignement de prélude à la 7e session de notre fédération.

Le Banquet

A 7 heures, les congressistes se retrouvent dans les salons de l'*Hôtel Mengelle*, pour assister au banquet du Congrès.

M. le comte Goblet d'Alviella préside la table d'honneur, ayant

à ses côtés, MM. Jules de Burlet, ministre de l'Instruction publique et de l'Intérieur; Vergote, gouverneur du Brabant; Buls, bourgmestre de Bruxelles; Hamy, délégué de M. le ministre de l'Instruction publique de France; le comte de Marsy, directeur de la Société française d'archéologie; le sénateur baron de Selys Longchamps; le général Wauvermans; le professeur Jan Ten Brink, de l'université de Leyde; le baron de Baye, de la Société des antiquaires de France; Béquet, conservateur du Musée de Namur; Paul Saintenoy et Victor Jacques, secrétaires généraux du Congrès; le baron de Loë, secrétaire adjoint; P. Plisnier, trésorier, et Delevoy, secrétaire du Comité de réception.

L'heure des toasts ayant sonné, M. le comte Goblet d'Alviella, porte la santé du Roi, qui s'est toujours montré le protecteur éclairé des sciences représentées au Congrès, et qui, il y a deux ans, donnait à la Fédération archéologique et historique une nouvelle preuve de sa sollicitude en lui accordant officiellement son haut patronage. (*Applaudissements prolongés.*)

M. le président porte ensuite la santé des autorités présentes au banquet; il les remercie de l'empressement qu'elles ont mises à favoriser la réussite du Congrès; il est heureux de constater, à cet égard, que les trois personnages officiels à côté desquels il a l'honneur d'être assis, font, depuis longtemps, partie de la Fédération : M. le ministre de l'Intérieur, comme membre de la Société archéologique de Nivelles, MM. Vergote et Buls, comme membres fondateurs de la Société d'archéologie de Bruxelles. (*Vifs applaudissements.*)

M. Jules de Burlet, ministre de l'Instruction publique et de l'Intérieur, répond au nom des autorités et apporte au Congrès l'annonce d'une excellente nouvelle : le Gouvernement a l'intention de présenter aux Chambres, au cours de la session prochaine, un projet de loi ayant pour but de protéger, contre l'ignorance et le vandalisme, les monuments et les œuvres d'art que nous ont légués nos ancêtres.

Cette déclaration de l'honorable ministre est accueillie par une

triple salve d'applaudissements, et M. de Burlet termine en remerciant le Congrès et en lui souhaitant le succès le plus complet. (*Nouveaux applaudissements.*)

M. le comte Fr. van der Straten-Ponthoz, *vice-président*, se lève ensuite pour porter la santé des savants étrangers présents au Congrès. (*Triple salve d'applaudissements.*)

M. Hamy, membre de l'Institut de France, répond en buvant à la prospérité de la Fédération et au succès du Congrès.

M. le Dr V. Jacques boit à la presse, « qui nous a constamment soutenus dans notre entreprise et qui nous a procuré l'occasion de voir la fête de Chevalerie ».

M. H. Verhoeven répond au nom des journalistes présents.

Le banquet s'est achevé au milieu de l'animation générale. Les congressistes ont terminé cette première journée du Congrès dans les salons du Cercle artistique et littéraire, mis gracieusement à leur disposition par la Commission administrative, qui, son président, M. le Dr Vleminckx, en tête, leur a fait le plus aimable accueil.



ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU LUNDI 3 AOUT.

ONZE heures précises, les membres se réunissent en assemblée générale, afin d'examiner une proposition de revision des statuts de la Fédération, déposée au Congrès de Middelbourg, et renvoyée à la VII[e] session par le Congrès de Liége.

Le bureau est composé de MM. le comte Goblet d'Alviella, *président*, le comte van der Straten-Ponthoz, *vice-président*, P. Saintenoy et le D[r] V. Jacques, *secrétaires généraux*, et Plisnier, *trésorier*.

Le général Wauvermans, président d'honneur, prend également place au bureau.

M. LE PRÉSIDENT. — La séance est ouverte. Avant de donner la parole aux délégués pour qu'ils fassent connaître l'avis des Sociétés qu'ils représentent, je crois devoir signaler à l'assem-

blée que, dans la réunion qu'ils ont tenue hier, les délégués ont voté à l'unanimité le vœu de voir le Congrès adopter la proposition suivante : « L'Assemblée renvoie l'examen de la question et la décision à prendre, à une réunion des délégués convoqués spécialement à ce sujet. »

M. DE BEHAULT DE DORNON. — Le cercle archéologique de Mons et la Société des arts, des sciences et des lettres du Hainaut ne sont pas partisans du nouveau projet. La première de ces Sociétés demande, toutefois, que l'on examine les avantages que pourrait présenter un secrétariat permanent.

M. T'SERSTEVENS. — La Société archéologique et paléontologique de Charleroi demande le *statu quo*.

M. BEQUET. — La Société archéologique de Namur n'est pas partisan du projet de revision. Mais, personnellement, j'estime qu'il vaudrait mieux que les Congrès eussent lieu tous les deux ans.

M. DE WITTE. — La Société royale de numismatique rejette le projet de revision.

M. HUBERT. — Il en est de même de la Commission royale des monuments du Hainaut.

M. SOIL. — La Société historique et littéraire de Tournai adopte le projet dans ses grandes lignes.

M. DEWALQUE. — La Société géologique de Belgique voudrait voir voter certains changements aux statuts actuels, comme de reporter les Congrès à deux ou trois ans ; mais elle désire avant tout que l'autonomie des Sociétés fédérées soit respectée.

M. FRAIPONT. — L'Institut archéologique liégeois se rallie au projet Soil.

M. POSWICK. — Il en est de même de la Société libre d'émulation de Liége.

M. VAN SPEYBROUCK. — Et de la Société d'émulation de Bruges.

M. MATTHIEU. — Le Cercle archéologique d'Enghien émet la même opinion.

M. Van Bastelaer. — Et la Société d'archéologie de Bruxelles ?

M. Saintenoy. — Voici la résolution qui a été prise par cette Société :

« La Société d'archéologie de Bruxelles,

« Considérant que la réussite des six premiers congrès de la Fédération et spécialement de celui d'Anvers-Zélande, organisé par un comité mixte, prouve l'inopportunité des mesures proposées et l'excellence des statuts actuels ;

« Considérant que la création d'un comité permanent entraînera la création d'une association centralisant le mouvement scientifique de l'histoire et de l'archéologie du pays entier ;

« Considérant que cela ne peut exister sans amener la ruine matérielle de certaines Sociétés locales ou tout au moins sans nuire à leur prospérité ;

« Considérant que le libellé de certains des articles présentés — les articles 4 et 5 spécialement, — demande comme complément certaines mesures d'ordre transitoire ;

« Considérant que l'article 6 donne droit à un mandat de deux années pour deux membres du bureau, de quatre années pour deux autres et de six années pour les trois derniers, ce qui est inadmissible ;

« Considérant qu'il est utile de conserver l'organisation d'un congrès annuel et non pas biennal, qu'au surplus la tenue des congrès futurs semble être assurée pour deux ou trois années ;

« Considérant que la proposition prévoit la nomination de délégués, sans tenir compte de l'importance des Sociétés, attribuant une représentation, non pas proportionnelle, mais égale, à toutes les Sociétés ;

« Considérant qu'il est juste de conserver le choix des bureaux des congrès à ceux-ci mêmes ;

« Considérant que le rôle de la Société locale devient accessoire dans l'organisation projetée, que, par conséquent, l'ému-

lation qui existe actuellement entre les Sociétés pour recevoir dignement la Fédération, deviendra nulle ;

« Considérant qu'il est désirable que le lieu de réunion des congrès soit fixé comme dans l'organisation actuelle par le congrès précédent ;

« Considérant que la réunion du bureau permanent, composé forcément de membres habitant des villes différentes, souffrira de grandes difficultés, qu'ainsi, au lieu d'être *collective*, l'œuvre des congrès risque de devenir une œuvre *personnelle* ;

« Décide qu'il n'y a pas lieu pour son délégué de soutenir les mesures proposées et passe à l'ordre du jour. »

M. LE Dr V. JACQUES. — La Société d'anthropologie de Bruxelles est également opposée à la revision des statuts, sauf en ce qui concerne la biennalité du Congrès.

M. LE PRÉSIDENT. — Puisqu'aucun autre délégué de Société ne demande plus la parole, voici, Messieurs, le résultat de l'enquête à laquelle nous nous sommes livrés. Quinze Sociétés ont donné leur avis : *onze* ont répondu *non* à la question ; *quatre* ont répondu *oui*.

M. FRÉSON. — Je désirerais savoir si chaque Société a droit à deux voix, si deux de ses délégués sont présents.

M. LE PRÉSIDENT. — Les délégués n'ont pas à voter.

Le Congrès d'archéologie et d'histoire tenu à Liége l'an dernier a décidé que l'assemblée générale entendrait les délégués simplement à titre consultatif.

Évidemment, le Congrès aura à prendre en considération, dans la mesure du possible, les vœux formulés par les délégués des Sociétés, puisque ce sont ces Sociétés qui représentent les éléments constitutifs de la Fédération. Mais, je le répète, c'est l'Assemblée générale qui seule a le droit de décider la question.

M. FRÉSON. — J'ai l'honneur de représenter, avec M. Poswick, la Société d'Émulation pour l'encouragement des sciences, des lettres et des arts, de Liége. Je m'en tiens à la déclaration qu'a faite mon honorable collègue.

Mais, j'aurais voulu émettre quelques idées au sujet de la question de principe.

A mon avis, la création d'un bureau permanent offrirait beaucoup d'utilité.

PLUSIEURS VOIX. — Pourquoi ?

M. FRÉSON. — On me demande pourquoi ? Parce qu'il n'y a pas d'entente entre les diverses Sociétés, sur le programme des questions à mettre à l'étude.

Chacune des Sociétés de la Fédération viendra avec une question purement locale qu'elle aura étudiée, approfondie, alors que, faute de préparation suffisante, les membres des autres Sociétés ne pourront prendre part à la discussion. Ainsi, par exemple, nous autres, Wallons, nous serons dans l'impossibilité de participer à une discussion sérieuse sur l'étymologie de certains mots flamands. C'est pourquoi je voudrais, d'accord avec la Société dont j'ai l'honneur d'être le délégué, voir constituer un bureau permanent qui aurait pour mission de mettre les Sociétés au courant de leurs travaux respectifs.

Nous avons, à Liége, fait l'expérience de ce procédé. Cette expérience a réussi. Je pense que la même expérience a été faite par la Société d'archéologie de Bruxelles. L'institution d'un bureau permanent ne nuirait en rien à l'initiative des Sociétés diverses, et elle aurait pour immense avantage de créer l'unité en matière d'organisation.

J'insiste pour que l'Assemblée adopte cette idée d'un bureau permanent.

M. SOIL. — Messieurs, je suis grand partisan du projet proposé, puisque je suis, au moins, son père putatif. Mais, dans les conditions où l'idée mère de ce projet se présente à la discussion, je renonce non seulement à la développer, mais encore à la faire adopter.

Ma raison d'agir s'appuie sur deux motifs : d'abord, ce projet rencontre une opposition assez sérieuse ; ensuite, il y a, dans ma manière de faire, une raison de sincérité.

Que le bureau actuel des Congrès me pardonne de n'être pas aussi aimable à son égard que j'aurais voulu l'être. J'ai prononcé le mot de sincérité. Eh bien ! Messieurs, je me demande si l'heure est arrivée de discuter la question de revision de nos statuts, cette question qui peut devenir, demain, une question de vie ou de mort pour notre Congrès.

Je réponds : non !

En effet, Messieurs, le temps qui nous est accordé pour cette discussion est extrêmement limité, et encore nous est-il accordé dans les conditions les plus fâcheuses. Serait-il logique, raisonnable, de discuter, dans de pareilles conditions, au pied levé, pour ainsi dire, un projet aussi important que celui qui nous est soumis dans cette séance ?

Messieurs, je réponds non.

Si on avait voulu s'emparer de la question en discussion, la serrer entre deux mains et l'étrangler, on n'aurait pas procédé d'autre façon. (*Mouvements en sens divers.*)

Je me hâte d'ajouter que je ne prétends pas que c'est cela qu'a voulu le bureau du Congrès. Je me borne à constater un fait : l'Assemblée n'est pas en état d'aborder la discussion qui a été mise à l'ordre du jour. Nous manquons des éléments nécessaires pour mener à bien cette discussion. C'est pourquoi je renonce à y participer.

M. LE PRÉSIDENT. — Je dois protester, au nom du bureau, contre l'allégation de M. Soil, que nous aurions eu le dessein d'étrangler cette discussion.

En dehors de la mission de préparer la réunion matérielle du Congrès, — tâche honorable, mais ardue, tous nos prédécesseurs le savent, — le comité d'organisation a reçu des Sociétés bruxelloises auxquelles vous avez confié, l'an dernier, le soin d'organiser ce Congrès, la mission de régler l'ordre du jour, conformément aux statuts, aux précédents et aux décisions de la dernière assemblée.

Le projet de M. Soil, ayant été envoyé à toutes les Sociétés fédérées pour qu'elles en délibèrent, nous l'avons mis à l'ordre du

jour de votre Assemblée générale, conformément à la décision du Congrès de Liége.

Le projet de M. Soil n'est pas né d'hier. Déposé, si je ne me trompe, il y a trois ans, sommairement discuté par le Congrès suivant et renvoyé par celui-ci au Congrès de Liége, il a fait, dans cette dernière assemblée, l'objet d'un débat approfondi, puis il a été renvoyé, encore une fois, à l'examen des diverses Sociétés fédérées, avec stipulation que le présent Congrès trancherait enfin la question.

Cependant M. Soil se plaint de ce que ses propositions n'aient pas été suffisamment étudiées !

A qui la faute ?

Si M. Soil a des reproches à adresser à quelqu'un, c'est vers les Sociétés fédérées qu'il doit se tourner.

Il aurait voulu, si je le comprends bien, que nous eussions préalablement réuni l'Assemblée des délégués pour procéder à un nouvel examen de son projet. Mais les délégués ne sont ici que les porte-voix de leurs Sociétés respectives. Ils ont, du reste, été réunis hier, conformément au règlement, et vous savez déjà ce qui est sorti de leur réunion en ce qui concerne la question qui nous occupe. Je regrette tout le premier que les Sociétés fédérées ne se soient pas prononcées en plus grand nombre, mais, encore une fois, à qui la faute?

Il ne faut pas oublier, du reste, que l'Assemblée générale est seule compétente. Le vote du dernier Congrès est formel à cet égard. Après une longue discussion, il a déclaré que c'était l'Assemblée générale, et non les Sociétés fédérées, qui était compétente pour se prononcer sur les propositions de revision des statuts. Personnellement, j'eusse préféré la décision contraire. Mais, enfin, le vote est acquis. Bien plus, cette décision a été approuvée, dans l'intervalle, par les Sociétés elles-mêmes, au moins implicitement, puisqu'elles n'ont pas protesté et même qu'elles ont consenti à faire connaître leur opinion à titre purement consultatif.

En un mot, l'Assemblée générale, tout le monde l'admet, est

seule compétente ; nous la convoquons spécialement pour délibérer sur la question, et c'est au moment où nous déclarons la discussion ouverte qu'on nous accuse de l'étrangler. Rien cependant ne vous empêche de discuter. Notre temps sans doute est limité, mais dans quel congrès en accorde-t-on davantage à ce qui, en somme, est une question de ménage ? L'Assemblée est, du reste, maîtresse à cet égard et, personnellement, je suis à sa disposition.

Messieurs, ne voulant pas prolonger inutilement ces débats, je borne là les observations que j'avais à présenter. (*Applaudissements.*)

J'avais pour devoir de justifier la manière d'agir de votre Comité exécutif. C'est fait, je pense. (*Assentiment.*)

M. Soil. — Je tiens à déclarer que je n'ai pas retiré ma proposition. Je renonce simplement à la défendre de nouveau.

M. le Président. — Que demandez-vous donc ?

M. Soil. — Je me désintéresse de la question.

M. le Président. — Si vous ne retirez pas votre proposition la discussion reste ouverte.

M. Walter de Selys Longchamps. — Je ne connais pas exactement le texte de la proposition formulée par le bureau du Congrès. Je n'étais pas ici lorsqu'elle a été présentée. Seulement, je me permettrai de faire remarquer qu'il faudrait d'abord se prononcer sur la question de principe.

La proposition de M. Soil, au fond, consiste à dire qu'il y a lieu de créer un organe permanent de la Fédération. La question de principe, à mon sens, doit être considérée comme étant distincte du projet de M. Soil. Il peut arriver que ce projet prête à des objections ; mais cela ne doit pas nous empêcher de chercher à l'améliorer ou de nous efforcer d'en chercher un meilleur.

M. T'Serstevens. — Ne pourrait-on voter sur la proposition des délégués qui a été communiquée au bureau ?

M. le Président. — Quelqu'un demande-t-il la parole sur cette proposition qui fait partie de la discussion ?

M. Saintenoy.— Je tenais à vous faire remarquer, Messieurs,

que, dans ma pensée, il s'agissait, à l'assemblée des délégués des Sociétés, d'une réunion de délégués chargés d'examiner la proposition de revision des statuts de la Fédération, de la discuter, et de renvoyer au prochain Congrès la proposition de M. Soil, amendée, sans trancher elle-même la question.

M. Soil. — Pas du tout!

M. Saintenoy. — En agissant autrement, vous allez vous trouver en contradiction avec le Congrès de Liége, dont le vote a été formel.

M. Van Bastelaer. — Qu'est-ce que cela fait?

M. Soil. — Nous ne serons pas en contradiction avec le Congrès de Liége. En effet, l'Assemblée a décidé, au Congrès de l'an dernier, à Liége, qu'elle était souveraine et qu'elle pouvait introduire dans notre règlement telle modification qu'elle jugerait convenable. Aujourd'hui, l'Assemblée déclare qu'elle n'entend pas s'occuper de cette question, et qu'elle prononce son renvoi à une Commission spéciale. Elle est souveraine ici comme à Liége. Dans sa compétence absolue, elle délègue ses pouvoirs à un groupe.

Où donc alors voit on une contradiction dans la façon d'agir de l'Assemblée? Il n'y en a pas.

M. Van Bastelaer. — C'est évident.

M. Saintenoy. — Vous refusiez, l'an dernier, le droit de discuter cette même question à un groupe de délégués auquel, cette année, vous voulez confier la solution de la question!

Voilà la contradiction!

M. Van Bastelaer. — Qui a le droit de critiquer la volonté de l'Assemblée?

M. le Président. — Il est évident que, si l'Assemblée veut se décharger d'une partie de sa mission, elle est absolument libre. Reste la question d'opportunité. C'est celle-là qui devrait être examinée.

M. Combaz. — L'Assemblée est souveraine, mais, pour exercer convenablement sa souveraineté, elle doit être éclairée.

Je demande donc que la proposition qui lui est soumise, soit

élucidée de telle façon que, connaissant les inconvénients et les avantages de la situation actuelle, comme ceux de la situation nouvelle qu'on réclame, nous puissions nous prononcer en connaissance de cause.

M. Van Bastelaer. — Cela a été fait.

M. Combaz. — Comment voulez-vous que je vote sur une question que je ne connais pas ? Combien de membres de cette Assemblée ne sont pas beaucoup mieux éclairés que moi ?

On n'a pas eu à se plaindre de ce qui a été fait. Pourquoi une nouvelle Commission ferait-elle mieux ? Pourquoi un régime absolu, plutôt qu'un régime parlementaire ?

M. le Président. — Vous traitez la question théoriquement.

Le fait est que les Sociétés fédérées, à commencer par celle dont vous faites partie, ont eu à se prononcer et ont pu étudier la question à fond.

M. Van Bastelaer. — L'honorable M. Combaz demande que la question dont nous nous occupons soit discutée à nouveau. Elle a été discutée dans trois congrès.

Je n'entends pas prolonger cette discussion, non pas que je sois en cause, puisque, si j'ai été, aux précédents congrès, délégué de la Société archéologique de Charleroi, je ne le suis plus cette année. Mais il me semble qu'une plus longue discussion serait oiseuse. Les délégués des Sociétés se sont prononcés sur la question, à la presque unanimité. Leur décision doit, me paraît-il, être respectée par le Congrès.

Je propose donc à l'Assemblée de voter sur la proposition Wauvermans.

Les opinions sont faites sur cette proposition. Chacun émettra le vote qui lui convient, et nous ne perdrons pas notre temps en nous attardant dans une discussion vraiment peu intéressante.

M. le Général Wauvermans. — Si je prends la parole, Messieurs, c'est dans l'intention d'abréger cette discussion.

Mon opinion sur la question est qu'il est fort difficile à une assemblée comme celle-ci de se prononcer en connaissance de

cause. En effet, un grand nombre de membres de cette Assemblée n'ont pas l'expérience de nos Congrès, et ils ne connaissent pas tous les obstacles qu'il faut vaincre pour les organiser.

Je suis désireux de voir naître une solution qui satisfasse tout le monde, dans la mesure du possible. Notre Fédération doit rester unie et forte. Tous, nous avons en vue la prospérité de nos Congrès. A mon sens, Messieurs, notre Assemblée est trop peu nombreuse pour résoudre la question. Peut-être aussi manque-t-elle de la compétence nécessaire, car le nombre de délégués des Sociétés affiliées n'est pas considérable au milieu de nous.

Je pense donc, Messieurs, devoir maintenir la proposition que j'ai faite, à savoir que la question de la revision de nos Statuts soit renvoyée à une Commission spéciale pour être résolue définitivement.

Cette question, qui vraiment n'est pas d'un grand intérêt pour une Assemblée générale, jette un peu de trouble dans nos travaux. Abandonnons la aux hommes compétents qui en mûriront la solution.

On objecte que le Congrès de Liége a repoussé cette idée. C'est vrai, dans une certaine mesure. La discussion qui a eu lieu à cet égard à Liége, a été des plus nuageuses; celle que nous venons d'entamer menace de l'être également. En tout cas, si, à Liége, une Assemblée générale a pris telle décision, à Bruxelles, l'Assemblée générale que nous tenons en ce moment est aussi souveraine que l'autre pour prendre une décision contraire à la première.

Je vous engage, Messieurs, à nommer une Commission spéciale qui pourra étudier la question mieux que nous ne pourrions le faire dans le brouhaha d'une discussion comme celle-ci. Cette Commission soumettra au prochain Congrès les résultats de son examen.

M. LE PRÉSIDENT. — Je vais mettre aux voix, si personne ne s'y oppose, la proposition préalable présentée par M. Wauvermans.

M. LE COMTE F. VAN DER STRATEN-PONTHOZ. — Messieurs,

vous n'ignorez pas que l'auteur, le père de nos Congrès, c'est M. le général Wauvermans.

A l'époque du premier de nos Congrès, celui d'Anvers, le système du comité permanent, qui fait le fond de la proposition de M. Soil, fut proposé et abandonné, à cause des inconvénients nombreux auxquels, disait-on, il donnerait naissance.

M. LE PRÉSIDENT. — Je prie M. le comte van der Straten-Ponthoz de ne pas aborder le fond de la question, mais de se borner à traiter la question de renvoyer à une Commission spéciale la proposition de revision de nos Statuts.

M. LE COMTE F. VAN DER STRATEN-PONTHOZ. — Il doit cependant m'être permis d'exprimer brièvement ma pensée.

Même à la suite des discussions qui ont eu lieu, M. Wauvermans nous propose un nouvel ajournement de la question. Je vois la raison de cette attitude dans la situation qui est faite à notre honorable collègue : il ne veut pas peser, le moins du monde, sur les Sociétés fédérées, sur les délégués de ces Sociétés. L'homme qui a institué nos Congrès veut qu'une harmonie parfaite et une union complète règnent parmi toutes les Sociétés.

Je crois avoir bien compris l'honorable général.

Messieurs, la question que nous discutons a été soulevée dans plusieurs de nos Congrès. D'abord, elle s'est produite fort timidement. Ensuite, elle s'est fait connaître avec moins de timidité. Enfin, elle a eu assez d'audace pour s'imposer à notre attention.

Qu'a fait le Congrès de l'an dernier?

Vous vous rappelez, Messieurs, combien étaient nombreuses et importantes les assemblées du Congrès de Liége. La dernière assemblée de ce Congrès décida qu'elle était souveraine, et elle renvoya aux Sociétés fédérées l'examen du projet de statuts de M. Soil.

Cet examen a été fait, et nous nous retrouvons aujourd'hui dans une Assemblée générale dans laquelle on vous propose l'ajournement d'une décision sur la question à l'ordre du jour.

Cependant, Messieurs, notre Congrès a rassemblé un nombre considérable de personnes compétentes en matière d'histoire et

d'archéologie. Il a été, jusque maintenant, vraiment remarquable. Et, comme j'avais l'honneur de vous le dire hier soir, au banquet qui nous réunissait, le Congrès d'archéologie et d'histoire de Bruxelles comptera, certes, parmi les Congrès les plus importants.

Les séances de nos sections ont été suivies avec zèle, et celles-ci ont travaillé de façon à mériter nos éloges.

Pourquoi, en ce Congrès important, ajourner une décision qui mettrait fin à toute discussion entre nous sur une question qui peut être tranchée par vous, Messieurs, sans amener pour cela aucune conséquence fâcheuse, je vous le certifie.

En tranchant cette question aujourd'hui, vous nous donnerez l'assurance que nous pouvons continuer les travaux inaugurés il y a huit ans. Chaque Société de province verra aussi, dans cette attitude de votre part, un grand encouragement.

Messieurs, nous avons mis tout en œuvre pour organiser un Congrès digne de vous. Nous avons apporté tous nos soins à l'élaboration du programme de vos travaux.

Dans les Congrès futurs comme dans les Congrès passés, ce bureau permanent que demande M. Fréson, c'est le bureau même de la Société du lieu où se tient le Congrès.

Je ne me mets pas en opposition avec M. Wauvermans, je vous explique ma pensée, Messieurs, et je m'efforce de justifier ma proposition de voir l'Assemblée prendre aujourd'hui une décision sur cette question qui n'est, en définitive, qu'une question de ménage, désagréable à traiter, et avec laquelle, il me semble, il est temps d'en finir.

Au fond, je pense être d'accord avec le sentiment intime de M. Wauvermans, mais je vous convie à ne pas accepter le moyen terme qu'il vous propose.

M. DE BRABANDÈRE. — Messieurs, on vous a proposé des modifications aux statuts de la Fédération. Ces modifications sont-elles indispensables ? Il faudrait le prouver. Je constate que les auteurs de la proposition la laissent tomber. Elle disparaît, alors. Si elle est reprise, j'engage l'assemblée à voter contre.

Pourquoi changerions-nous quelque chose à la situation antérieure ? Tels qu'ils ont été organisés, nos Congrès ont produit d'excellents résultats. Le Congrès auquel nous participons aura porté les meilleurs fruits. Pourquoi modifier une situation qui est bonne, pour nous lancer dans l'inconnu? Dans la situation actuelle, chaque Société conserve son caractère autonome. Il n'en serait plus ainsi avec l'institution d'un bureau permanent.

M. LE BARON WALTER DE SELYS LONGCHAMPS. — Si je ne me trompe, la majorité de l'Assemblée serait favorable à la biennalité des Congrès d'archéologie et d'histoire.

M. LE PRÉSIDENT. — La majorité des délégués des Sociétés fédérées.

M. LE BARON WALTER DE SELYS LONGCHAMPS. — Il y a lieu de supposer que l'Assemblée suivra les délégués.

Je constate le succès croissant de nos Congrès, depuis leur institution. Mais je ne suis pas complètement rassuré quant à leur avenir, en ce sens que, je pense, nous avons mis à contribution toutes celles de nos Sociétés archéologiques qui pouvaient nous fournir les locaux, les installations nécessaires, et tout ce qu'il faut pour assurer la réussite d'un Congrès.

Et puis, il y a cette autre considération qui m'empêche de me ranger à l'avis de la majorité des délégués, à savoir que l'on ne pourra, indéfiniment, offrir à MM. les Congressistes des excursions intéressantes, car les découvertes archéologiques ne se font pas tous les jours.

M. LE COMTE DE MARSY. — En ma qualité d'étranger, je m'abstiendrai, Messieurs, de prendre part à ce débat.

Je me permettrai une simple question : quel est le nombre des Sociétés fédérées, et combien d'entre elles se sont prononcées pour l'annualité de vos Congrès ?

M. LE PRÉSIDENT. — Sur les quatre-vingt-quatorze Sociétés que comprend la Fédération, seize seulement, malgré tous nos efforts, ont bien voulu nous faire part de la décision à laquelle elles se sont arrêtées. De ces seize Sociétés, onze se sont pronon-

cées en faveur de l'annualité de nos Congrès ; les cinq autres ont manifesté un avis contraire.

Soixante-dix-huit Sociétés ne se sont pas donné la peine d'examiner la question de la revision des statuts, ou bien n'ont pu s'entendre sur cette question. En tout cas, elles n'ont répondu d'aucune façon.

M. LE COMTE DE MARSY. — Mais, parmi ces septante-huit Sociétés, il y a les Sociétés étrangères, qui ne doivent pas entrer en ligne de compte.

M. SAINTENOY. — Sur les nonante-quatre Sociétés fédérées, il y a cinquante-sept Sociétés belges officiellement représentées.

M. WALTER DE SELYS LONGCHAMPS. — Mon opinion est, Messieurs, qu'il conviendrait que la question fût renvoyée à une assemblée de délégués des Sociétés fédérées. Une décision de ce genre, que prendrait notre Assemblée, serait, dit-on, en contradiction avec celle qu'a prise le Congrès de Liége.

Je ne suis pas de cet avis. L'assemblée générale qui s'est occupée, à Liége, de la revision de nos statuts, a décidé qu'elle était souveraine en cette matière. Aujourd'hui, sans se contredire le moins du monde, le Congrès, réuni en assemblée générale, peut décider qu'il y a lieu de renvoyer un point spécial de ce projet de revision à une assemblée de délégués. Souveraine comme l'assemblée tenue à Liége, celle-ci, dans sa souveraineté, se déchargerait d'une partie de ses pouvoirs. Elle ne serait plus souveraine s'il ne lui était pas permis d'user de cette liberté.

Messieurs, permettez-moi de vous donner les raisons qui militent en faveur de mon opinion. Une assemblée générale du Congrès, quel que soit le lieu où siège celui-ci, accorde un avantage occasionnel à la Société de ce lieu, en ce sens qu'aucune autre Société ne sera représentée à cette assemblée par un nombre aussi considérable de membres. Cela va de soi puisque, pour la Société locale, il n'y a pas les ennuis du déplacement.

Il se forme donc, dans telle assemblée, une majorité de hasard.

Ce n'est pas l'influence bruxelloise que je mets seule en cause : l'an dernier, on aurait pu en dire autant de l'influence liégeoise. Mais le fait est là. Il suffit de signaler la prépondérance de la Société organisatrice du Congrès pour faire condamner le système des majorités de hasard.

Il ne faut pas que les Sociétés bruxelloises affiliées, qui participent à ce Congrès, abusent de la situation toute particulière qui leur est faite, le Congrès d'aujourd'hui siégeant en quelque sorte au milieu d'elles. Et elles abuseraient de cette situation privilégiée si, étant majorité comme elles le sont ici, elles écrasaient la minorité de province qui a répondu à leur appel.

Messieurs, le principe fédératif, qui constitue la base de nos Congrès, exige qu'une décision, comme celle que l'on vous convie à prendre, fasse l'objet de l'examen de toutes les Sociétés fédérées, et ne soit pas votée à la hâte dans une assemblée qui, quoique nombreuse, ne représente pas les intérêts et les idées de toutes les Sociétés, puisque, par la force des choses, les représentants des Sociétés bruxelloises sont en majorité.

J'ajouterai, Messieurs, que, tout en nous disant fort heureux de voir nos réunions suivies si assidûment, nous devons constater que beaucoup, ou un certain nombre des personnes ici présentes, ne font partie d'aucune des Sociétés fédérées.

M. LE PRÉSIDENT. — M. de Selys, vous discutez en ce moment une question qui a été discutée et tranchée au Congrès de Liége, la question de la souveraineté de l'assemblée.

M. WALTER DE SELYS LONGCHAMPS. — Pardon ! M. le Président. Je me borne — du reste, je vais me rasseoir — à faire valoir les considérations d'opportunité qui doivent déterminer, selon moi, l'Assemblée à renvoyer la question à l'examen d'une Assemblée de délégués, laquelle représenterait les intérêts de toutes les branches de la Fédération.

Si M. le Président ne m'avait pas interrompu, j'aurais, en peu de mots, été jusqu'au bout dans mon argumentation. J'ai dit.

M. LE PRÉSIDENT. — Si plus personne ne demande la parole, je mets aux voix la proposition de M. Wauvermans, qui est

ainsi conçue : « L'assemblée renvoie l'examen de la question et la décision à prendre, à une réunion des délégués convoqués spécialement à ce sujet. »

M. Soil. — J'ai l'honneur de déposer l'amendement suivant :

« La proposition de M. Wauvermans est complétée par ces mots : ...et spécialement désignés à ce sujet par leurs Sociétés respectives. »

M. le Président. — Cette amendement est-il appuyé? (*Oui ! Oui !*) En conséquence, il fait partie de la discussion.

M. Wauvermans se rallie-t-il à l'amendement ?

M. Wauvermans. — Oui, M. le Président.

M. le Président. — Personne ne demandant plus la parole sur la proposition amendée, je la mets aux voix.

La proposition amendée est adoptée.

M. Combaz. — Je n'avais pas bien compris la portée du vote, et je me suis trompé sur la manière dont j'ai voté. (*Oh ! Oh !*)

La question est celle-ci : en admettant la proposition de M. Wauvermans, on admet la souveraineté de l'assemblée, mais on admet aussi que les délégués des diverses Sociétés fédérées s'assembleront pour se prononcer sur la proposition déposée par M. Soil.

M. le Président. — Parfaitement.

M. Combaz. — Mais, après avoir voté la proposition de M. Wauvermans, on peut encore adopter éventuellement la proposition de M. Soil.

M. le Président. — Évidemment.

M. Combaz. — Eh bien ! voilà pourquoi je me suis trompé en émettant mon vote.

M. le Président. — Nous ne pouvons revenir sur un vote acquis.

M. le comte van der Straten-Ponthoz. — Je crois que le vote a été émis à une majorité bien peu considérable.

M. le Président. — L'assemblée n'a plus à connaître que la décision des délégués, qui pourront approuver, modifier, ou rejeter le projet de M. Soil.

M. LE Dr V. JACQUES. — Pardon ! Monsieur le Président. Il doit être entendu que l'assemblée des délégués n'aura à s'occuper que du projet de M. Soil, sans qu'aucun amendement, aucune modification puisse y être introduite. Tout au moins doit-il être convenu ici que la question de principe, et celle-là seulement, sera votée par l'assemblée des délégués. La proposition de M. Soil est absolument limitative. On ne pourra y introduire aucun changement. Elle ne pourra être modifiée de quelque façon que ce soit. La discussion qu'elle provoquera sans doute au sein de l'assemblée spéciale à laquelle elle est renvoyée, ne pourra avoir d'autre conséquence que l'adoption, ou bien le rejet de la proposition intégrale. Agir autrement, ce serait violer nos statuts.

M. LE PRÉSIDENT. — L'assemblée des délégués se trouvera donc en présence de trois alternatives :

1° Se prononcer simplement sur la question de principe : y aura-t-il, ou n'y aura-t-il pas de bureau permanent des Congrès ?

2° Adopter en bloc, ou rejeter le projet de M. Soil, sans pouvoir, si elle l'adoptait, y apporter aucune modification ;

3° Faire ce qu'elle veut, c'est-à-dire introduire dans le projet tels amendements qu'il lui convient.

M. VAN BASTELAER. — Parfaitement ! Nous devons choisir entre ces alternatives. Or, deux d'entre elles sont contraires au règlement. Et une modification ne peut être apportée au règlement que si elle a été votée un an d'avance.

La seconde alternative est seule possible. C'est la seule proposition discutable. L'assemblée générale, se déclarant souveraine, dit : « dans la plénitude de nos droits, nous renvoyons aux délégués des Sociétés le vote sur la proposition qui nous est soumise. »

Quant aux pouvoirs de l'assemblée des délégués, déclarée compétente, ils se borneront, comme l'a dit M. le Président, à l'adoption pure et simple, ou au rejet pur et simple du projet de M. Soil.

M. LE PRÉSIDENT. — Le règlement est formel. L'assemblée générale ne peut abdiquer sa souveraineté, sauf dans les limites prévues par le règlement. Or, confier aux délégués la mission, non pas seulement de rejeter ou d'adopter le projet de M. Soil, mais de le modifier, c'est leur permettre d'altérer l'esprit du règlement. N'est-ce pas, pour l'assemblée générale, abdiquer une partie de la souveraineté que lui donnent les statuts?

M. DEWALQUE. — J'ai voté dans un esprit tout contraire.

M. LE PRÉSIDENT. — Si les délégués sont absolument d'avis d'amender ce projet, il leur sera loisible d'émettre un vœu dans ce sens. L'assemblée générale future aura à statuer, si elle le juge bon, sur ce vœu.

M. DE BEYS. — Beaucoup de sociétés fédérées n'ont pas répondu à la question qui leur a été posée par le bureau organisateur du Congrès. Elles ont eu l'air de se désintéresser de la question. Vont-elles prendre la peine d'envoyer des délégués pour constituer une assemblée? Et ces délégués formeront-ils une assemblée plus considérable que celle-ci ? Et pour pouvoir rendre une décision souveraine, de combien de membres au minimum devra se composer cette assemblée de délégués ?

La question se pose, et elle est grave. Si une quinzaine de sociétés répondent à notre appel, et qu'il y ait, par exemple, une trentaine de membres composant cette assemblée, ces trente membres vont-ils trancher une question de l'importance de celle que nous traitons aujourd'hui? Quelles conditions faudra-t-il que cette assemblée remplisse pour qu'elle soit souveraine?

M. LE PRÉSIDENT. — Il eût fallu présenter ces considérations avant le vote. Maintenant, elles viennent trop tard, puisque la proposition a été adoptée.

M. DE BEYS. — On pourrait présenter un amendement.

M. LE PRÉSIDENT. — On n'amende pas une proposition votée. L'amendement aurait dû être présenté avant le vote.

Vous pourriez présenter une proposition additionnelle, à condition qu'elle ne soit pas la négation de l'autre.

M. Fréson. — Je ne puis que me féliciter d'avoir voté contre la proposition de M. Wauvermans. Je crois qu'on ne tardera pas à constater combien sont grands les inconvénients du renvoi du projet de M. Soil à une Commission spéciale. J'ai lieu de croire que cette Commission comptera moins de membres que notre assemblée d'aujourd'hui.

M. Combaz. — En disant que je n'avais pas compris la proposition, je ne pensais pas avoir si bien dit.

Eu égard aux considérations que divers membres viennent de faire valoir, je demande que l'on recommence le vote.

M. le Président. — On ne le peut pas. Avant le vote, j'ai demandé à ceux qui avaient des observations à présenter de prendre la parole. Maintenant, il est trop tard.

La seule question qui pourrait être mise aux voix est celle de l'interprétation de la proposition votée, c'est-à-dire l'étendue des pouvoirs attribués aux délégués en tant que cette question n'est pas résolue.

M. Walter de Selys Longchamps. — Une simple observation, Messieurs. Il me paraît impossible que l'on délibère utilement sur un projet s'il est interdit de l'amender. Je comprends qu'on ne puisse introduire dans le projet de M. Soil des modifications qui en changent la portée ou la signification. Mais il doit être permis d'y apporter certaines modifications de détail, telles que des changements de rédaction.

Il est évidemment impossible de supposer que ce projet ne donnera lieu à aucune objection au sein de l'assemblée des délégués. Tel délégué, favorable au principe du projet, rejettera ce dernier, par la raison qu'il est hostile à telle disposition incidente. Tout le monde n'admettra pas, dans son intégrité, le projet Soil, sans avoir un mot à y changer. Et il se trouvera des membres qui voteront *non*, parce qu'on leur refusera la satisfaction de voir introduire tel changement fort anodin, mais pouvant avoir son utilité.

M. le Président. — L'avis du bureau et le mien est que la proposition de M. de Selys soit mise aux voix.

M. Fréson. — Pourquoi soumettre le projet de M. Soil à une commission spéciale ? Nos statuts indiquent de quelle façon tel ou tel changement doit y être apporté.

Si l'assemblée générale admet que les délégués sont compétents pour modifier les statuts, où ce précédent nous conduira-t-il ? (*Bruit.*)

M. le Président. — Cette question est vidée.

M. Soil. — Un des articles de mon projet porte à sept le nombre des membres du bureau permanent. Je suppose que tel délégué soit d'avis de limiter ce nombre à cinq, par exemple, et que tel autre veuille le porter à neuf. L'assemblée des délégués peut-elle voter l'une ou l'autre de ces propositions, ou est-elle forcée de garder le chiffre sept, pas une unité de plus, pas une unité de moins ? Une assemblée qui discute un projet doit, à mon sens, avoir le droit d'y introduire des amendements, à la condition qu'ils n'altèrent pas le projet.

M. le Président. — Mais qui tranchera cette question ?

M. Combaz. — La question de détail dont parle M. Soil est de pure appréciation ; c'est une question de ménage. Elle est de second ordre. Quant à la question principale, l'assemblée ne me paraît pas disposée à la trancher actuellement. Si ce sont les délégués qui sont appelés à prendre une décision, leur tâche ne sera pas ardue, puisqu'ils auront simplement à répondre par un *oui* ou par un *non*.

M. le Président. — Il ne suffit pas qu'un principe soit posé. Il faut encore résoudre la question d'application, la question pratique. Je prévois que la question que nous avons mise à notre ordre du jour reviendra devant tous les Congrès si elle n'est pas résolue une bonne fois et avec autorité.

M. Dewalque. — La proposition du général Wauvermans prévoit de la part de la Commission l'examen des modifications et les décisions. Après examen, il pourra donc y avoir décision.

M. Walter de Selys Longchamps. — Quand on discute un projet, c'est pour le modifier, s'il y a lieu. D'un autre côté, tous les points qui ont été visés dans le projet de M. Soil doivent

pouvoir être tranchés par l'assemblée des délégués. Je demande que l'assemblée devant laquelle j'ai l'honneur de prendre la parole, soit appelée à se prononcer sur cette question : « L'assemblée des délégués pourra-t-elle modifier la proposition de M. Soil? »

M. LE COMTE VAN DER STRATEN-PONTHOZ. — Messieurs, j'avoue que je ne comprendrais pas que la question fût renvoyée à une commission spéciale, si celle-ci n'avait pas le droit de la discuter et d'y introduire les changements qui lui paraissent nécessaires.

Pourquoi le renvoi à une commission si on interdit à celle-ci tout travail d'amélioration? Pourquoi, par exemple, ne pourrait-elle décider que le bureau permanent se composera, non pas de sept membres, mais de six, de cinq, de quatre, de trois membres?

Parmi les cinquante-sept sociétés fédérées, il en est qui comptent quatre ou cinq cents membres; d'autres n'en comptent qu'une quinzaine ou qu'une dizaine même. Vous avez délégué vos pouvoirs à ces sociétés, mais vous ne pouvez limiter ces pouvoirs et décider, par exemple, que la société qui n'a que dix membres n'aura pas voix au chapitre.

Je regrette que l'assemblée ait cru devoir prendre la résolution qu'elle a prise, et qui...

M. LE PRÉSIDENT. — Pardon ! Ne revenez pas sur la discussion.

M. LE COMTE VAN DER STRATEN-PONTHOZ. — Je me contente de ce regret, personnellement manifesté en ma qualité de membre de la Société d'archéologie de Bruxelles.

M. LE PRÉSIDENT. — Je mets aux voix la proposition ainsi conçue : « Les délégués pourront modifier le projet de revision. »

Cette proposition accorde donc à l'assemblée des délégués le droit d'amender le projet Soil.

La proposition n'est pas adoptée.

M. LE PRÉSIDENT. — Il est entendu que les délégués pourront examiner également la proposition de la biennalité des Congrès,

introduite régulièrement l'année passée au Congrès de Liége.

— Oui, oui.

M. Jacques. — Quand aura lieu la réunion des délégués? Pendant le cours de cette session ?

M. le Président. — Il suffit que cette réunion ait lieu avant l'ouverture du prochain Congrès.

M. Jacques. — MM. les délégués ne pourraient-ils prendre une décision vendredi prochain ?

M. Soil. — D'après la proposition transitoire que j'avais présentée, on aurait envoyé à toutes les Sociétés fédérées le texte de mon projet, en les priant de statuer sur ce projet.

M. le Président. — Le bureau de ce Congrès prendra, une fois nos travaux terminés, les mesures nécesaires pour organiser l'assemblée des délégués.

M. Walter de Selys Longchamps. — Quand et où se réunira le prochain Congrès ?

M. le Président. — Le Congrès prendra vendredi, je pense, une décision à cet égard.

M. De Beys. — J'attire, Messieurs, votre attention sur ce point : l'assemblée des délégués ne pourrait être compétente, souverainement compétente, que si elle réunissait un nombre minimum, soit de délégués, soit de sociétés fédérées. Il vous appartiendrait de fixer ce minimum.

La question que vous soumettez à l'assemblée des délégués est d'une importance considérable, au point de vue de l'avenir de nos Congrès.

Il faut donc que la décision soit rendue avec autorité, par un grand nombre de délégués représentant le plus grand nombre possible de sociétés.

Je prie donc l'assemblée de fixer à un chiffre minimum le nombre des délégués, ou bien le nombre des sociétés fédérées participant à l'assemblée des délégués déclarée souveraine. On pourrait s'arrêter, par exemple, à la moitié du nombre des sociétés fédérées. Je n'ai pas de compétence sous ce rapport. Je

laisse à d'autres plus compétents que moi le soin de fixer ce nombre.

M. DEWALQUE. — Nous ne pouvons fixer le minimum dont parle M. De Beys. Nos statuts n'ont pas prévu cela. Quel que soit le nombre des membres qui assistent à nos assemblées, les votes émis par elles sont valables. Il doit évidemment en être de même d'une assemblée de délégués. En agissant comme conseille de le faire M. De Beys, vous pouvez vous heurter à une difficulté pratique rendant inutiles vos délibérations d'aujourd'hui. Car si, après avoir décidé que, pour être valable, la décision de l'assemblée des délégués doit avoir été prise par un nombre de votants supérieur à vingt-cinq, par exemple, ce nombre est inférieur à vingt-cinq, que ferez-vous?

UN MEMBRE. — Il n'y aura pas vingt-cinq membres à l'assemblée des délégués. *(Bruit.)*

M. LE PRÉSIDENT. — L'assemblée s'oppose-t-elle à ce que soit posée la question du minimum de délégués? *(Non! Non!)*

— La proposition d'un minimum à fixer est adoptée.

M. LE PRÉSIDENT. — Maintenant, il vous reste, Messieurs, à vous prononcer sur le chiffre du minimum.

M. SAINTENOY. — Le nombre des sociétés belges représentées au Congrès est de quarante-six.

M. SOIL. — Il nous faut le nombre des sociétés belges *fédérées*.

M. SAINTENOY. — Cinquante-sept sociétés font partie de la Fédération belge. Seulement, un certain nombre d'entre elles n'ont plus donné signe de vie depuis des années.

Je signale une difficulté : il y a des délégués qui représentent deux, trois et même quatre sociétés. Auront-ils deux, trois, quatre voix, au sein de l'assemblée des délégués?

PLUSIEURS MEMBRES. — Oui! Oui!

M. SAINTENOY. — Oui! dit-on. Alors, tel délégué représentant quatre sociétés peu importantes disposera de quatre voix, tandis que tel autre délégué, représentant une société importante, restera *unité!*

Et comment fera le délégué auquel des mandats différents et contradictoires auront été conférés ?

UN MEMBRE. — Il est évident que chaque société devra être représentée par un délégué.

M. DESTRÉE. — Lorsque les délégués ont été désignés par leurs sociétés pour suivre nos Congrès, ils n'avaient pas reçu d'instruction relativement aux modifications à apporter à nos statuts. (*Bruit.*)

M. LE PRÉSIDENT. — Messieurs, je suis persuadé que, si nous fixons le minimum dont il s'agit à un chiffre trop élevé, l'assemblée des délégués ne sera pas en nombre. Et alors, il faudra tout recommencer. La question reviendra devant une assemblée générale du prochain Congrès, et ce sera un travail de Pénélope. Les sociétés intéressées ont été prévenues ; elles le seront encore. Si elles ne répondent pas à notre appel, c'est qu'elles se désintéressent de la question.

M. DE BEYS. — Monsieur le Président, j'ai l'honneur de déposer une proposition formelle, par laquelle je demande que la moitié au moins des sociétés fédérées soit représentée au sein de l'assemlée des délégués. (*Oui ! Oui !*)

La discussion que M. le Président craint de voir revenir au prochain Congrès, si l'assemblée des délégués n'avait pas l'importance, au point de vue du nombre, que je voudrais qu'elle eût, cette discussion se reproduira dans l'un et l'autre cas. De quelle autorité morale voulez-vous que jouisse une assemblée qui est censée représenter les sociétés fédérées, et qui ne compte pas la moitié de celles-ci ? Éclairé que je suis maintenant par la discussion qui vient d'avoir lieu, je déclare que, selon moi, cette moitié est indispensable. Si, contre toute attente, les sociétés ne répondent pas à notre appel, nous les considérerons comme déchues de leur mission, et, la question qu'elles n'auront pu résoudre, nous la reprendrons et nous la résoudrons.

M. SERRURE. — A mon sens, il faudrait tenir compte, non pas du plus ou moins grand nombre des sociétés, mais du nombre des membres de ces sociétés.

M. LE PRÉSIDENT. — Je constate qu'il se produit des divergences sur le sens de la proposition de M. De Beys.

M. DE BEYS. — L'assemblée l'a prise en considération et a décidé qu'elle doit être mise aux voix.

M. LE GÉNÉRAL WAUVERMANS. — Je m'étonne un peu, Messieurs, je dois le dire, de cette discussion. Nos Congrès ont été institués dans un but d'union. A voir cette discussion, on pourrait croire qu'une désunion profonde se produit au sein de notre Congrès.

Reconnaissez, Messieurs, que vous avez donné vos pouvoirs aux délégués des sociétés fédérées par le vote que vous venez d'émettre. Nous cherchons à donner satisfaction à toutes les opinions. Nous ne faisons pas de projet de loi. Ne nous amusons pas à siéger plusieurs jours de suite pour étudier notre projet article par article. Nous n'avons pas à entrer dans tous ces détails qui ne sont guère amusants. Nous avons l'honneur de compter, parmi nous, des dames ! (*Rires.*)

Efforçons-nous de garder l'union. Ma proposition a eu pour but d'écarter cette discussion que je craignais, et qui est devenue ennuyeuse. Les interruptions se croisent. Chacun ne sait trop ce qu'il veut ; je le crois bien : on ne résout pas des questions de cette importance au pied levé.

Permettez-moi, Messieurs, d'en appeler à mon expérience des Congrès. J'ai vu des discussions de ce genre se produire ailleurs. Et, de ce que j'ai appris par l'expérience, il résulte que ma conviction est faite sur la question que vous traitez. Soyez en persuadés, Messieurs, la solution que vous ne savez pas trouver, que vous ne trouverez pas, une assemblée de délégués, qui agira plus froidement que vous ne le faites, qui aura mûri la question, — fût cette Assemblée composée d'un petit nombre de membres — donnera à cette question une solution qui, je le pense, sera la bonne. A moins de formuler vos propositions par écrit et de discuter d'une façon plus calme, vous ne sortirez pas de cette discussion.

M. WALTER DE SELYS LONGCHAMPS. — D'une part, on a

soulevé la question de savoir si les délégués des sociétés fédérées auraient droit à un nombre de voix égal au nombre des sociétés qu'ils représenteraient, et on a fait valoir, d'autre part, que ces délégués n'avaient pas été nommés pour apporter des modifications à nos statuts.

Je réponds que si plusieurs sociétés tombent d'accord pour nommer un seul délégué les représentant toutes, pourquoi ce délégué ne pourrait-il remplir le double, le triple, le quadruple mandat qui lui aurait été confié? Quant aux instructions qu'il est nécessaire qu'il reçoive pour se prononcer sur les modifications à apporter à nos statuts, eh bien ! si on ne les lui a pas données, évidemment on les lui donnera; voilà tout. Et il faudra qu'il suive ces instructions. (*Bruit.*)

Quant à l'idée de proportionner le nombre des suffrages au nombre des membres, cela me paraît absolument contraire au principe fédératif qui est la base de notre institution. Ce procédé aurait l'immense inconvénient de donner une prépondérance injustifiée aux sociétés comptant un grand nombre de membres, parmi lesquels beaucoup, se bornant à payer leur cotisation, ne suivent pas nos travaux. L'importance scientifique d'une société ne se mesure pas au nombre de ses membres.

M. LE BARON DE LOË. — Je ferai remarquer à l'assemblée que nous avons une réunion à 1 1/2 heure.

M. LE PRÉSIDENT. — Il ne s'est pas produit d'objection contre la mise aux voix de la proposition de M. De Beys. Cependant, je dois faire des réserves formelles quant à la validité du vote sur cette proposition présentée tardivement, alors qu'un certain nombre de membres de cette assemblée avaient quitté la salle, croyant le vote de la proposition Wauvermans parfaitement acquis.

Dans la proposition de M. De Beys, je vois d'abord la question de principe : « Y a-t-il lieu de limiter le nombre des délégués ? »

Cette partie de la proposition, mise aux voix, est adoptée.

M. LE PRÉSIDENT. — Reste le chiffre du minimum. Je vous propose le chiffre vingt.

M. Saintenoy. — Il faudrait au moins la moitié du nombre des sociétés fédérées, lesquelles sont au nombre de cinquante-sept. Je propose le chiffre trente.

M. le Dr Jacques. — On pourrait prendre la majorité absolue des sociétés.

M. Soil. — Je me prononce pour le chiffre de trente sociétés représentées.

— Cette proposition est mise aux voix et rejetée par vingt-quatre voix contre quinze.

M. le Président. — Je vais mettre aux voix la proposition d'adopter le chiffre de la majorité absolue pour rendre valables les résolutions prises par l'assemblée des délégués.

La proposition de fixer le nombre des délégués à la moitié plus un des sociétés fédérées est admise par trente voix contre neuf.

M. De Beys. — Pour le cas où la première assemblée des délégués ne pourrait valablement délibérer, je désire savoir si on convoquera une seconde réunion, et ainsi de suite.

M. le Président. — Quand le comité exécutif aura convoqué deux réunions, il considérera sa responsabilité comme dégagée. (*Approbation.*)

La séance est levée à midi et demi.

Assemblée générale

DU VENDREDI 7 AOUT.

PRENNENT place au bureau : MM. le comte Goblet d'Alviella, *président ;* le docteur E. Hamy, délégué du Ministère de l'Instruction publique de France, le comte de Marsy, le baron de Baye, le général Wauvermans, le comte Stroganoff et Valdemar Schmidt, *vice-présidents d'honneur* du Congrès, le comte Fr. van der Straten-Ponthoz, *vice-président ;* le docteur Victor Jacques et P. Saintenoy, *secrétaires généraux*, et le baron de Loë, *secrétaire-adjoint* du Congrès.

La séance est ouverte à 4 heures 15.

L'ordre du jour appelle en premier lieu la lecture des rapports sur les travaux des sections.

La parole est donnée à M. Rutot, rapporteur, qui résume les travaux de la première section (1).

M. LE PRÉSIDENT propose de mettre aux voix, après la lecture de chaque rapport, les vœux qui ont été adoptés par les sections.

Le premier vœu a été formulé par M. le docteur R. Collignon, dans les termes suivants :

« La première section, vu l'importance de la détermination anthropologique des populations modernes pour l'étude des types préhistoriques et pour l'ethnographie nationale, émet le vœu :

« Que des commissions anthropologiques soient autorisées à suivre les opérations des Conseils de milice ;

« Au cas où cette proposition serait adoptée, une commission serait nommée pour préparer un questionnaire analogue à celui qui a été présenté à cette section par M. le docteur Collignon, médecin-major de l'armée française. »

Personne ne demandant la parole sur cette proposition, M. le Président la met aux voix. Elle est adoptée à l'unanimité.

M. VAN BASTELAER propose de laisser au bureau du Congrès le soin de désigner les commissaires dont il est question dans ce vœu. — Adopté.

Le vœu présenté par M. de Loë, est conçu en ces termes :

« Il est hautement désirable que l'attention des archéologues se porte d'une façon toute spéciale vers cette portion de temps qui s'est écoulée en Belgique entre l'époque néolithique et la conquête de César, et qui constitue une lacune regrettable dans nos connaissances.

« La première section souhaite qu'une exploration méthodique et une étude sérieuse soient faites dans les tertres funéraires appelés *tombelles*, dont il existe encore un certain nombre dans

(1) Les comptes rendus *in extenso* des travaux des sections étant imprimés ci-après, la Commission a décidé de ne pas reproduire le texte des rapports, qui feraient évidemment double emploi.

le Brabant wallon, le Limbourg et la province d'Anvers, et elle espère que le Gouvernement voudra bien seconder cette entreprise. »

Les termes de ce vœu ne donnant lieu à aucune observation, le Président met la proposition aux voix. Elle est adoptée à l'unanimité moins une voix.

La parole est accordée à M. Mathieu, pour donner lecture du rapport sur les travaux de la deuxième section.

M. LE PRÉSIDENT met aux voix les vœux formulés par la deuxième section :

« 1° Publier, dans les Comptes rendus du Congrès, les inscriptions gauloises relevées par M. Serrure ;

« 2° Publier le mémoire de M. Vanderkindere sur *Les travaux les plus récents sur les origines des institutions communales ;*

« 3° Demander la mise à l'ordre du jour du prochain Congrès la question des recherches à faire pour recueillir les survivances des rites funéraires de l'antiquité en Belgique. »

Ces vœux sont adoptés à l'unanimité.

M. SOIL donne lecture du rapport sur les travaux de la troisième section.

Les vœux suivants sont mis aux voix par M. le Président :

« 1° Que, dans les restaurations de monuments anciens, il soit fait usage de matériaux semblables à ceux qu'il s'agit de remplacer, et de même appareil. »

Cette proposition est adoptée à l'unanimité.

« 2° Voir créer, en Belgique, un service des monuments historiques, auquel seraient attachés des architectes chargés spécialement de la restauration des anciens monuments. »

Cette proposition est admise par trente-deux voix contre huit.

« 3° Voir le Gouvernement encourager le relevé de nos anciens monuments par les jeunes architectes, ainsi que cela se pratique en France. »

Cette proposition est votée à l'unanimité.

« 4° Voir reproduire, par le moulage, les sculptures citées

par M. Destrée dans la note qui fait l'objet du rapport nº 7. » — Adopté à l'unanimité.

» 5º Voir le Congrès adopter les conclusions du rapport de M. le général Wauvermans, relatives à la restauration méthodique du château des Comtes à Gand. » — Adopté à l'unanimité.

» 6º Voir rapporter l'arrêté du 6 février 1837, relatif aux armoiries des communes. » — La grande majorité de l'assemblée se prononce en faveur de ce vœu ; il y a quelques voix opposantes et quelques abstentions.

M. DE RAADT fait observer qu'il a été expressément entendu qu'*en principe* l'introduction dans les sceaux communaux, à côté des armoiries, d'emblèmes provenant d'anciens sceaux, ne devra avoir lieu *qu'à titre purement sphragistique.*

Adopté à l'unanimité.

Enfin le septième vœu formulé comme suit :

» Il est à désirer que les pièces curieuses de l'art barbare soient moulées et que ces reproductions soient déposées au Musée, » est adopté à l'unanimité.

Avant de passer au deuxième objet à l'ordre du jour, M. LE PRÉSIDENT fait savoir, que les personnes dont les noms suivent se sont excusées de n'avoir pu assister aux séances du Congrès :

MM. Favier, secrétaire de la Société d'agriculture, des sciences et arts, de Douai ; Crépy, président de la Société de géographie, de Lille ; Martin, président de la Société d'agriculture, sciences et arts, de Valenciennes ; Hénault, archiviste municipal, à Valenciennes ; G. de Mortillet, professeur à l'École d'anthropologie, à Paris ; Guyot, président de la Société d'archéologie lorraine, à Nancy ; le Dr Pleyte, conservateur du Musée d'antiquités, à Leyden ; Schöffer, vice-président de la Société royale d'archéologie d'Amsterdam ; Chantre, secrétaire général de la Société d'anthropologie de Lyon ; Al. Bertrand, de l'Institut, conservateur du Musée des antiquités nationales de Saint-Germain ; Gosset, membre de l'Académie nationale, à Reims ; Germain, inspecteur de la Société française d'archéologie, à Nancy ; Muntz,

conservateur des collections de l'École des beaux-arts, à Paris; Arcelin, secrétaire perpétuel de l'Académie de Macon; Butor, président de la Société des antiquaires de la Morinie, à Saint-Omer; E. van Overloop, vice-président du Congrès, à Bruxelles; Cte M. de Nahuys, membre de la Commission du Congrès, à Bruxelles; G. Cumont, vice-président de la Société d'archéologie, membre de la Société d'anthropologie, à Bruxelles; F. Van der Haegen, membre de l'Académie, à Gand; Bon Félix Bethune, chanoine, à Bruges; Aug. Houzeau de Lehaie, membre du Comité du Congrès, à Hyon; A. Brouchain, à Frameries; H. Hymans, conservateur à la Bibliothèque royale, à Bruxelles; E. Slingeneyer, membre de l'Académie, à Bruxelles; Smekens, président du tribunal, à Anvers; E. Vanderstraeten, archéologue, à Audenarde.

M. SAINTENOY, secrétaire général, donne lecture de la liste des ouvrages dont il a été fait hommage au Congrès.

Le deuxième objet à l'ordre du jour est l'examen d'une proposition relative à la réunion des Congrès internationaux d'archéologie, et, éventuellement, la nomination d'un Comité d'études.

M. LE PRÉSIDENT constate la faveur avec laquelle cette proposition a été accueillie par tous les membres du Congrès. Aussi propose-t-il, en présence de l'ordre du jour encore fort chargé, de laisser au Comité des délégués au Congrès, qui doit se réunir prochainement en vue d'examiner les projets de modifications aux Statuts, la mission de discuter cette question et de présenter un rapport au prochain Congrès. — Adhésion unanime.

La parole est donnée à M. le baron DE BAYE, pour sa communication sur l'*Art barbare en Hongrie*.

« MESSIEURS,

« Permettez-moi d'exposer aujourd'hui devant vous les résultats de la mission que M. le Ministre de l'Instruction publique m'a confiée au mois de mars dernier. Cette mission avait pour but l'étude des antiquités datant du IIIe au Xe siècle

après J.-C., trouvées en Autriche et en Hongrie. Ce pays n'a-t-il pas été traversé par des invasions successives qui devaient pénétrer dans l'Europe occidentale et la transformer radicalement? Ce pays ne réserve-t-il pas de nombreux enseignements sur l'histoire archéologique à l'époque de la migration des peuples barbares? Ce pays n'offre-t-il pas un corollaire indispensable à la connaissance de ces nombreuses antiquités désignées sous le titre de franco-mérovingiennes? Ne relie-t-il pas celles-ci, comme par un trait d'union indiqué, au groupe de la Russie méridionale dont nous soupçonnons à peine l'existence?

« Les musées de Budapesth et de Vienne abondent en documents éloquents, utiles à interprêter et précieux à invoquer comme témoignages. Après les avoir étudiés et admirés, il faut bien admettre que la civilisation dite *germanique* n'est pas confinée dans les limites où l'on voulait d'abord la circonscrire, c'est-à-dire en France, en Belgique, en Allemagne et en Suisse. D'après une certaine école, cet art révélé par les sépultures franques, burgondes, alamaniques, etc., serait un art germanique, né et développé en Germanie. C'est une erreur. Les archéologues, imbus de théories inspirées et nourries par des sentiments plus chauvins que scientifiques, semblent ignorer que l'extension géographique accordée primitivement à cette civilisation doit être singulièrement agrandie. Le style, jadis appelé mérovingien, a pris assurément naissance en dehors de la Germanie, il en a franchi les frontières pour s'introduire sur son sol et s'y développer; de plus il a rayonné dans des contrées éloignées. Ce style s'est étendu à toutes les régions où les barbares ont porté leurs armes et leurs pas : en Espagne avec les Wisigoths, en Italie avec les Lombards, en Afrique avec les Vandales. N'oublions pas de mentionner le contingent de découvertes parallèles émanant de la Russie méridionale et de la Hongrie, acquis dès aujourd'hui à la science; sans compter les données plus nombreuses encore que l'avenir réserve. Comme je l'ai déjà exprimé, c'est de ce côté qu'il faut aller chercher l'origine de la bijouterie que nous étudions et dont les sépultures franques ont fourni de si beaux

spécimens (1). Ce style, cet art, ont été importés chez nous ; pour en découvrir le berceau, nous devons remonter le chemin suivi par les immigrants. Si nous trouvons sur cette route, c'est-à-dire hors du rayon où l'ont veut les confiner, des produits analogues à ceux fournis par nos gisements occidentaux, nous sommes obligés d'étendre le champ d'exploration. Si ces bijoux, venant de l'Europe orientale, se trouvent datés d'une époque antérieure à leurs similaires découverts dans nos régions, il faut bien admettre que ces derniers dérivent des premiers.

« Si ces mêmes bijoux des côtes septentrionales de la Mer Noire et de Crimée sont attribuables à un peuple en particulier, il semble rationnel de considérer ce peuple comme l'introducteur, l'importateur de cette orfèvrerie nouvelle dans les pays détachés de l'empire Romain, qui tombaient tour à tour au pouvoir de nouveaux dominateurs.

« Maintenant que nous avons fait pressentir tout l'intérêt que des régions trop peu interrogées offrent pour nos études, parlons des découvertes qu'il nous a été donné d'examiner récemment, et de leur signification.

« Pour vous entretenir avec fruit des diverses populations barbares qui ont successivement envahi la Hongrie, se disputant son territoire pendant les dix premiers siècles de notre ère, il conviendrait de vous les énumérer toutes et de vous en tracer l'histoire. C'est-à-dire, vous narrer ce grand drame qui constitue à la fois le dernier chapitre des annales de l'empire d'Occident et l'aurore du moyen âge. Ce drame, dont le premier acte avait pour théâtre le bassin du Danube, s'est déroulé à travers l'Europe ensanglantée, pour prendre fin dans nos pays en inaugurant l'avénement d'une ère nouvelle.

« Le cadre de ma communication, le temps dont je dispose, ne me permettent pas d'aborder un tel objet. Je retiendrai seulement

(1) *Les bijoux gothiques de Kerth.* Extrait de la *Revue archéologique*, 1888. — *L'art chez les Barbares à la chute de l'empire romain.* Extrait de l'*Anthropologie*, 1890. — *De l'influence de l'art des Goths en Occident*, 1891.

les grandes lignes des événements qui se succédèrent en Hongrie, à partir du moment où les Wisigoths y firent leurs premières incursions.

« Les Romains avaient pénétré en Hongrie sous le règne d'Auguste, après une guerre de sept années. Ils y parvinrent au sud par l'Illyrie (la Dalmatie actuelle); à l'est par Vienne. Plus tard Trajan passa le Danube et vainquit les Daces. Dès lors, la Transylvanie fut subjuguée par les Romains; la colonne trajane nous a conservé l'histoire figurée de cette conquête. Tel était l'état de la Hongrie antérieurement à l'arrivée des Barbares. Les habitants de cette contrée possédèrent pendant et après la domination romaine des arts bien distincts.

« La célèbre trouvaille d'Ostrópataka offre un mélange d'objets romains et barbares qui se rapprochent de l'époque où commencèrent les invasions gothiques (1).

« Elle se trouve datée par une monnaie d'Herennia Etruscilla (249-251), épouse de Trajan Dèce, qui mourut en Thrace, l'an 251, après une bataille malheureuse contre les Goths.

« Nous avons prononcé le nom de ce peuple, dont la puissance était parvenue à son apogée sous le règne d'Hermanaric. Cependant les Huns, venant d'Asie, menacèrent les Goths occidentaux ou Wisigoths, et les chassèrent des côtes septentrionales de la Mer Noire, vers la Dacie. L'arrivée de ces derniers coïncida avec l'apparition d'un art nouveau qui pénétra en Hongrie après avoir franchi la Bessarabie ainsi que la Roumanie, ou bien après avoir remonté le cours de l'Ister.

« Nous touchons maintenant au point historique et archéologique dont l'étude avait plus spécialement fixé notre attention. Vers l'année 270, Aurélien retire ses légions de la Dacie et les Wisigoths, poussés par les Huns, franchissent la frontière orientale de la Hongrie (2). Dès lors la Dacie prend le nom de Gothie. De

(1) Archaeol. Közlemények, vol. v. 1865.

(2) Les Wisigoths, commandés par Zamolxe, occupèrent la Dacie, la Mœsie et la Thrace.

270 à 375, c'est-à-dire pendant plus d'un siècle, les Wisigoths restèrent les maîtres de cette contrée.

« Ensuite ils quittèrent la Transylvanie, descendirent le Danube, traversèrent la Mœsie, l'Illyrie, pour se rendre en Italie d'abord (408), puis en France (411).

« Les Wisigoths ont certainement laissé plus d'un vestige de leur séjour en Dacie. A côté des trouvailles de Csorna (1), du marais de Pech (2), et du comté de Bereg (3), nous pouvons citer en première ligne le trésor de Szilágy Somlyó, dont j'ai récemment entretenu l'Académie des Incriptions et Belles Lettres (4). Il s'agit de nombreuses fibules, de bracelets, de coupes et de diverses parures d'or, enrichies de pierreries cloisonnées. Cet ensemble, d'une richesse inouïe, constitue un des plus précieux documents que l'on puisse invoquer en faveur de l'origine orientale et gothique de l'orfèvrerie des peuples barbares. Au même endroit que les bijoux susmentionnés avaient été trouvés les médaillons d'or des empereurs Maximien Hercule (286-305), Constantin I (306-337), Constance II (337-361), Valentinien (364-375), Valens (364-378) et Gratien (375-383). Nous savons par Cassiodore, par Jordanes et par Grégoire de Tours, que les empereurs donnaient comme étrennes leurs portraits aux princes barbares.

« Les médaillons de Somlyò, sans doute offerts comme cadeaux ou plutôt comme tribut à des princes Amales, ont été montés par des artistes barbares de façon à pouvoir être portés. Voilà pourquoi leurs encadrements et les joyaux qui les accompagnaient trahissent la même technique.

(1) La trouvaille de Czorna se compose de nombreux objets d'or parmi lesquels un bandeau de tête orné de grenats. Elle est conservée chez le Prélat des Prémontrés, mais aucune bonne reproduction n'en a été donnée.

(2) En allemand *Fünfkirchen*. Malheureusement la bande d'or recouverte de grenats cloisonnés, trouvée dans ces marais, a beaucoup souffert. Ce qui en reste présente beaucoup de ressemblance avec la pièce d'orfèvrerie conservée à Ravenne sous le nom de *pectoral d'Odoacre*.

(3) Musée national hongrois, à Budapest.

(4) Séance du 3 juillet 1891.

« Nous avons cité la série des empereurs dont l'effigie décore les médaillons. Comme vous le remarquerez, Messieurs, elle correspond chronologiquement avec le séjour des Wisigoths en Dacie. Le plus ancien est encadré dans un cercle de grenats cloisonnés, les plus nombreux représentent le buste de Valens qui usa d'une politique pleine de faiblesse à l'égard des envahisseurs et leur permit de descendre en Mœsie. Le plus récent appartient au règne de Gratien. La date de son élévation au trône (375), marque le temps où les Goths de Transylvanie commencèrent à être menacés. Mais ce fût seulement en 380 que le roi Athanarik, après avoir caché ses richesses, s'enfuit à Constantinople.

« Le trésor de Somlyò appartient donc au IVe siècle, par conséquent il est plus ancien que les innombrables mobiliers funéraires accompagnant les sépultures barbares de l'Occident. Les fibules sont munies d'un mode de fermeture avec ressort qui a précédé l'emploi de l'ardillon à charnière exclusivement usité chez les Mérovingiens. Un des traits caractéristiques de ces parures réside dans leur ornementation zoomorphique, qui nous rappelle les œuvres d'art de la Russie méridionale et de l'Asie-Mineure.

« Passons maintenant à l'invasion qui suivit celle des Wisigoths ; au lieu d'intéresser seulement la Transylvanie, elle inonda la Hongrie dans toute son étendue. Nous voulons parler de l'invasion hunique (398) (1), dont l'avant-garde était composée d'Ostrogoths et l'arrière-garde de Gépides (vers 430). Ces deux peuples, liés par une parenté ethnique, se réunirent bientôt contre les Huns et leur arrachèrent le sol de la Hongrie (453).

« Les vainqueurs se le partagèrent. Les Ostrogoths occupèrent la partie occidentale de ce pays jusqu'en l'année 488, qui marqua leur départ pour l'Italie. Quant aux Gépides, ils se localisèrent

(1) Sidoine Apollinaire, dans son panégyrique d'Anthémius, parle de cette horde errante, venue des plaines de la Scythie baignées par le Don, qui traversa le Danube sur la glace pour envahir la Dacie sous la conduite d'Hormidae.

dans les cantonnements préalablement occupés par les Wisigoths, c'est-à-dire la Transylvanie et la frontière orientale de la Hongrie.

« Alors ce pays fut naturellement divisé par le Danube entre deux rameaux de la même race. Ne soyons pas surpris que les trouvailles attribuables à la période de la domination des Gépides et des Ostrogoths reflètent le même goût, le même style que les objets wisigothiques de Somlyó et que certains produits de nos sépultures occidentales. Ce groupe présente un intérêt capital à cause de sa ressemblance avec celui des antiquités franques, burgondes, alamaniques, lombardes, etc. (*Voir* pl. I, fig. 1). En outre, il doit être considéré comme gothique, puisqu'il se compose d'éléments exhumés de milieux ostrogothiques et gépides.

« Les liens qui unissaient ces diverses branches issues de la famille gothique, ne ressortent pas seulement des recherches ethnographiques, mais aussi des travaux archéologiques. A cette place doivent être citées les plus importantes découvertes hongroises faites des deux côtés du Danube et principalement en Transylvanie.

« En premier lieu mentionnons les nombreuses fibules digitées (*Voir* pl. I, fig. 2) et les boucles de ceinture conservées au Cabinet impérial de Vienne, au Musée national de Budapest et dans les Musées d'Agram, de Nagy Varad et de Szabolcs. Puis la récente trouvaille d'Apahida, près de Kolozsvar, dont la fibule et l'agrafe de ceinturon ressemblent d'une façon surprenante à celles du tombeau de Childeric. Ensuite le trésor de Puszta Bakod si riche par ses bijoux d'or enrichis de grenats (1). Une simple énumération de ces richesses serait longue et aride, il suffira d'en faire ressortir les traits distinctifs et les analogies avec les produits de nos régions.

« Plusieurs ornements en forme de mouches ou de cicades rap-

(1) Il faudrait citer encore les trésors de Komarou, de Mézö Berény, de Perjamos et divers objets conservés au Musée de Zagrab et d'autres trouvés dans les comtés de Szabolcs et de Bereg.

pellent les abeilles du tombeau de Childeric (1). Sur les boucles, et les fibules, nous constatons les mêmes têtes d'oiseaux à bec crochu représentées à profusion sur nos bijoux francs (2). Pour les boucles d'oreilles, nous retrouvons les mêmes formes avec chaton polyédrique (3) (*Voir* pl. I, fig. 3 et 4). Nous pourrions multiplier les points de comparaison. Comme matières premières employées, l'or : l'argent et les grenats.

« Pendant longtemps les célèbres vases d'or de Nagy Szent Miclos, appartenant au Cabinet impérial de Vienne, ont été considérés comme un trésor d'Attila. (4) Le caractère très oriental de ces objets motivait cette attribution, mais ils appartiennent à un temps plus récent que l'invasion des Huns.



KESZTHÉLY (Musée national de Budapest).

(1) Musée national hongrois, à Budapest. — Làrbogard, Saromberk (Transylvanie), une localité du comté de Tolna, trésor de Csörnör (comté de Best), Mezö Bérény (comté de Békés), etc.

(2) Voir les fibules de Transylvanie conservées au Musée national hongrois et au Cabinet impérial de Vienne, et principalement celle qui représente un oiseau en argent doré avec grenats (Oszony, Hongrie, nº 755 de l'Inventaire du Cabinet de Vienne).

(3) Découvertes de Perjamos, de Bakod, de Mezö Berémy.

(4) J. HAMPEL, Der *Goldfund von Nagy-Szent-Miklós sogenannter Schatz des Attila.* Budapest ; 1885.

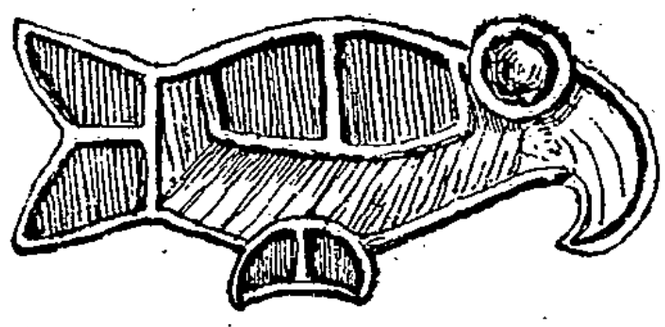


Fig. 1. — O Szóny (Hongrie). — Musée de Vienne. — Fibule ornithomorphe.

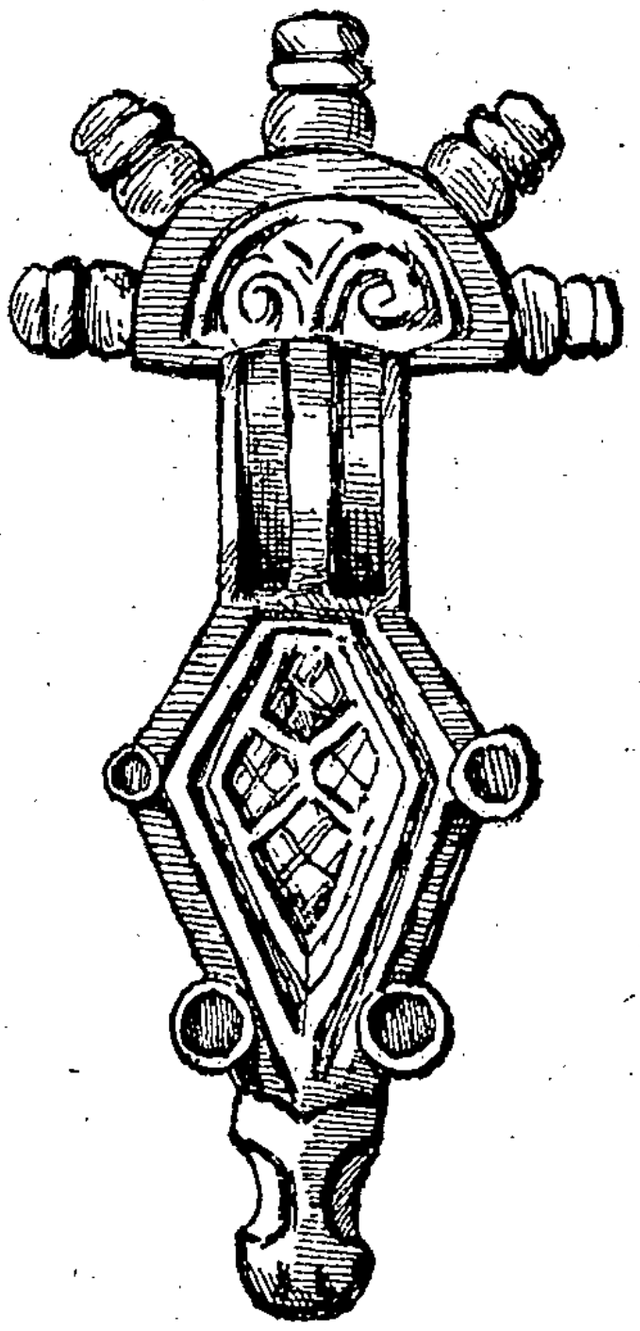


Fig. 2. — Szeged (Hongrie).
Fibule digitée ou à rayons.

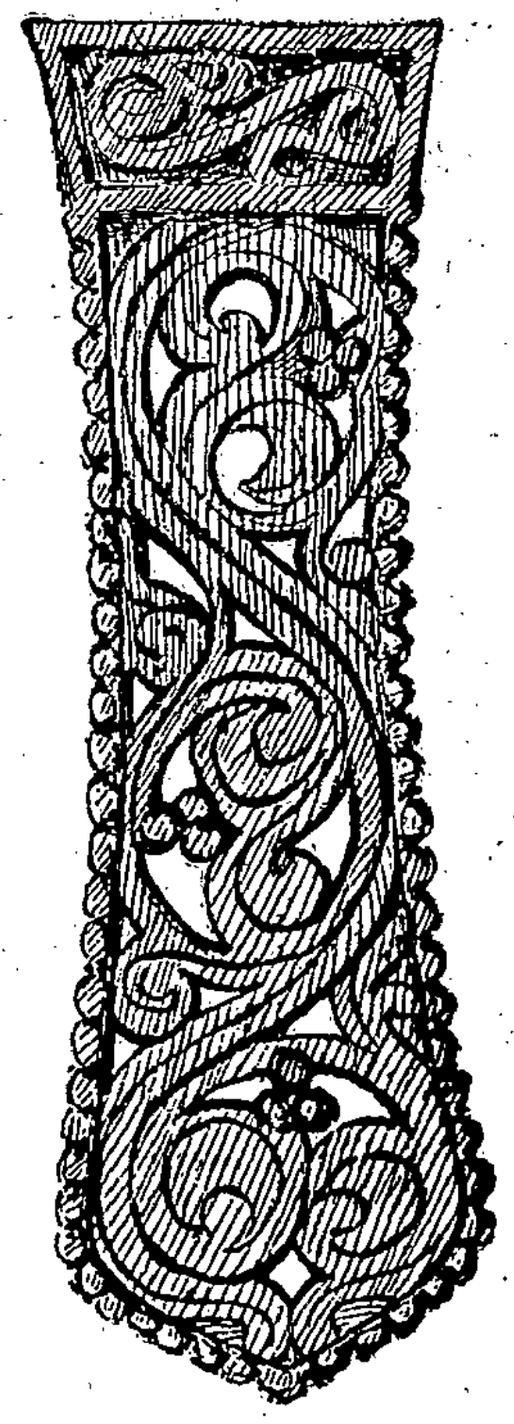
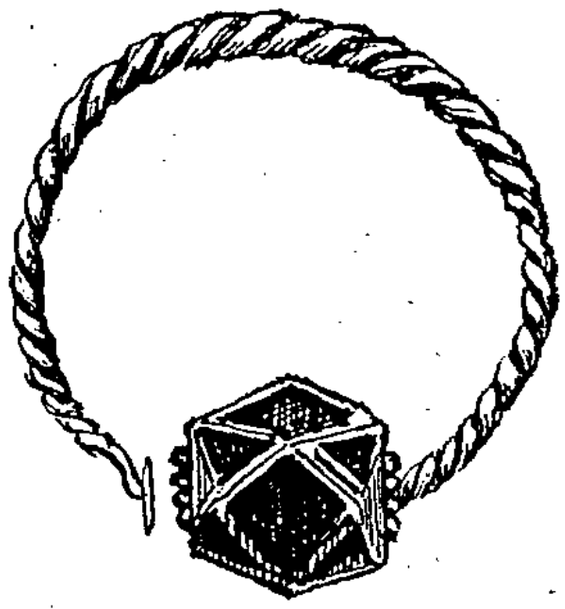


Fig. 5. — Saint-Veit près de Vienne.
Art de Keszthély. — Bronze doré et ajouré.





Kertch (Crimée). Perjamos (Hongrie).

Fig. 3 et 4. — Boucles d'oreilles en or enrichies de grenats.

« C'est aux Huns d'abord, et aux Ostrogoths ensuite, que l'on a proposé d'accorder la paternité d'une industrie très particulière qui a tiré son nom de la localité de Keszthély (1). Cette civilisation, confinée en Pannonie, n'a presque pas laissé de traces sur l'autre rive du Danube. Pour ce motif, M. de Pulszky a considéré comme ostrogothiques les produits de Keszthély (*Voir* pl. I, fig. 5), en les mettant en opposition avec les bijoux d'or incrustés de grenats qu'il attribuait aux Gépides. Je ne pense pas qu'il ait pu exister une différence aussi radicale entre les Gépides et les Ostrogoths, dont les tendances artistiques devaient être les mêmes. Le style de Keszthély ne rattache pas la Hongrie à l'Occident, mais bien aux régions pontiques et à l'Orient. Il serait trop long de décrire les traits caractéristiques de cet art *sui generis*, il suffit d'affirmer qu'on peut le désigner comme étant scythique. Pour trouver son origine, il conviendrait de la rechercher dans la Russie méridionale.

« En citant le trésor de Nagy Szent-Miclós et le groupe archéologique de Keszthély, nous avons commencé l'énumération d'une série d'antiquités dont l'intérêt vise plutôt l'Orient que l'Occident, plutôt la Russie que la France et la Belgique.

« Revenons aux données historiques. Après le départ des Ostrogoths pour l'Italie, de nouveaux peuples envahisseurs apparurent en Hongrie. Vers l'an 500, les Lombards s'allièrent aux Avares dans le dessein de se substituer aux Gépides et ils parvinrent à les soumettre. Les Avares, pour demeurer seuls maîtres du pays, envoyèrent les Lombards en Italie (570) (2).

« Les Lombards ont-ils laissé en Hongrie quelques traces de

(1) Keszthély est situé sur les rives du lac Balaton. De nombreuses nécropoles livrant des traces de la même industrie ont été successivement explorées à Döbögö, à Pahok, à Sumeg, à Ordas, à Vûspôk, à Szent-Erzebet, à Nemesvölgy, à Palotàs Szent Ivanyi, Szeged, Szomor, Blatincza, Adony, etc. St-Veit, localité comprise actuellement dans les faubourgs de Vienne, a fourni quelques objets analogues au Musée préhistorique de cette ville.

(2) Les Lombards, sous la conduite d'Alboin, s'emparèrent, vers 568, d'Aquilée et occupèrent le nord de l'Italie qui, depuis, a conservé le nom de Lombardie.

leur passage? La question est difficile à résoudre. Ce qui pourrait leur revenir dans le contingent fourni par la Hongrie a pu être classé parmi les trouvailles wisigothiques, ostrogothiques ou gépides; c'est avec ces peuples que les Lombards avaient des liens de parenté, et non avec les Huns et les Avares.

« Néanmoins, certaines pièces d'ornements avec entrelacs (1) sont considérées à Budapest comme reflétant une influence lombarde, mais cette proposition demeure encore problématique.

« Selon de savants archéologues hongrois, les Avares n'auraient pas eu d'art. Cependant, les découvertes d'objets contemporains de leur présence en Hongrie diffèrent sensiblement de tout ce que nous avons passé en revue précédemment.

« Vers le VI^e^ siècle, l'emploi des grenats cesse, et les objets d'or soufflé et d'argent repoussé revêtent des formes tout à fait spéciales, tout à fait typiques, formes dont les analogues se retrouvent abondamment au Caucase (*Voir* pl. II, fig. 6 et 7). Les trouvailles de Kunagota datée par une monnaie de Phocas, de Szent-Endrei datée par des aureus de Justin (565-578) et de Phocas (602-610), d'Ozora datée par des monnaies de Constantin Pogonat (668-685), doivent être citées en première ligne.

« Les Slaves parurent ensuite sur la scène; établis dans la Croatie, Maurice (582-602) les fit venir batailler contre les Avares. Dans les premières années du VIII^e^ siècle, Pépin combattit les Slaves, qui étaient devenus alors les maîtres de la Hongrie. Ils y laissèrent plus d'une trace de leur art.

« Quelques objets scandinaves ont été importés en Hongrie, vers le IX^e^ siècle (2). Mais cette question reste à l'étude.

« Avec la dernière invasion, celle des Hongrois, qui, arrivés en 889, établirent définitivement leur puissance en 395, nous touchons au terme de cette revue. Les antiquités appartenant à ces derniers venus sont datées par des médailles de Bérenger I^er^,

(1) Trésor de Madaras.

(2) *Archæologiai Ertesito*; Budapest, 1890, § 165.

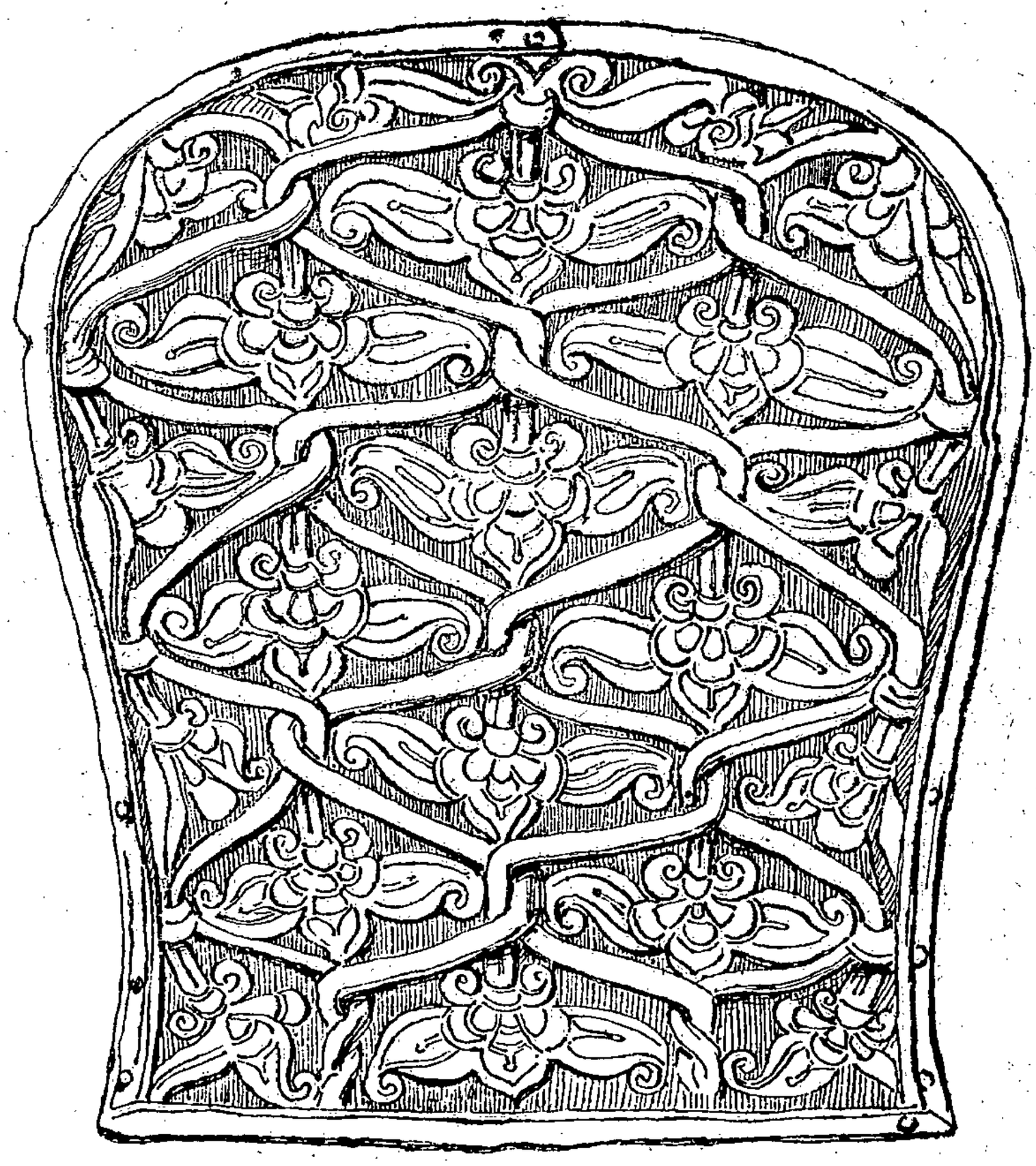
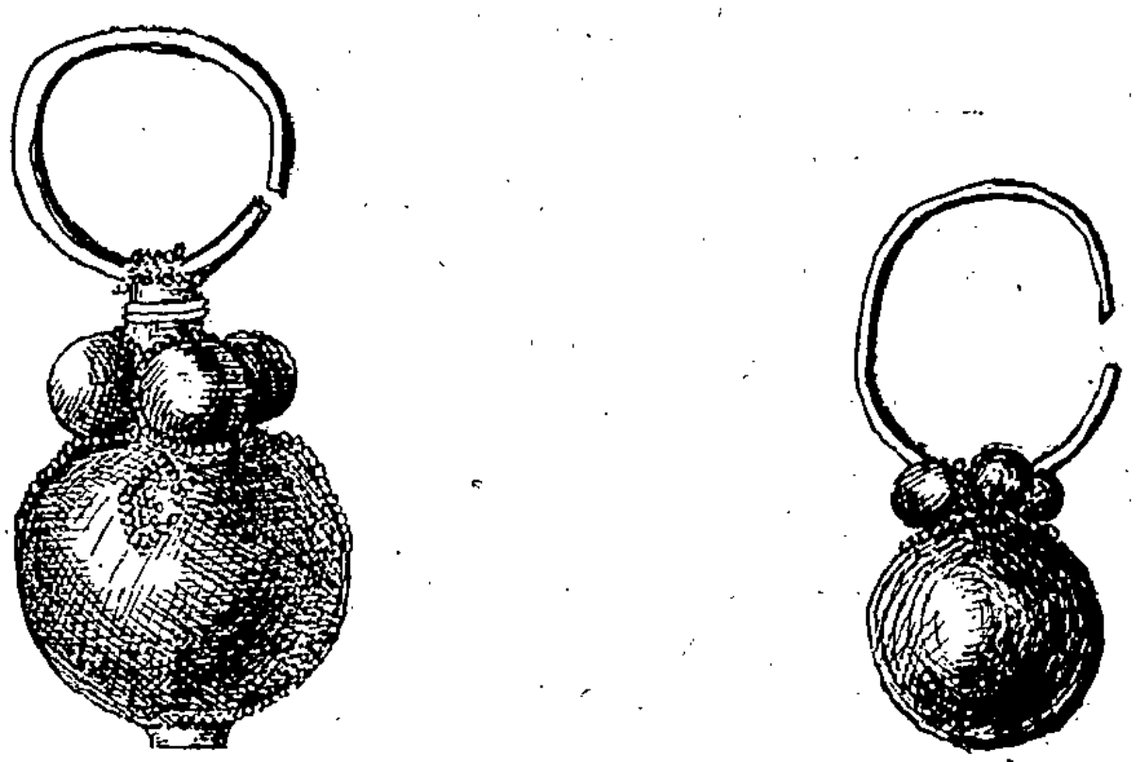


Fig. 8. — Galgócz (Hongrie). — Ornement de tête en argent.



Hongrie. — Musée nat. de Budapest. Caucase. — Musée archéol. de Tiflis.
Fig. 6 et 7. — Bijoux en or soufflé.

roi de Lombardie (888-924), du pape Serge (844-840) (1), d'empereurs allemands, depuis Louis Ier, dit le Débonnaire (814-840), jusqu'à Henri Ier (919-936), et de princes orientaux de la fin du IXe siècle.

« Le Musée de Budapest conserve l'ensemble des objets recueillis dans les deux plus importantes sépultures se rapportant à cette époque. Elles étaient situées à Galgócz et à Szolyva. L'une et l'autre contenaient des ornements de tête qui devaient se placer au dessus du front, sur le bonnet, *la Koucsma*, coiffure nationale hongroise (*Voir* pl. II, fig. 8).

« Le curieux vase de Törtel, entièrement semblable à celui du Musée historique de Moscou, date vraisemblablement de cette période.

« Après vous avoir obligé à un voyage de neuf siècles en aussi lointain pays, le missionnaire qui a, de la sorte, abusé de votre bienveillante attention, vous doit exprimer sa gratitude. Il aurait voulu s'étendre davantage pour être intéressant, et se résumer plus pour être moins indiscret. — Revenons de Hongrie en Belgique et félicitons les savants de ce pays, des services qu'ils rendent à l'archéologie franque.

« Nous ne sommes plus aux temps où tout autre sentiment que la barbarie était refusé à ces Barbares qui nous intéressent. Vous étudiez cet art individuel qui les caractérise, vous contribuez ainsi, Messieurs, avec un talent dont il serait superflu de faire l'éloge, à reconstituer la branche la plus intéressante de l'archéologie belge et française. »

Cette communication est accuellie par les applaudissements unanimes de l'assemblée.

M. LE PRÉSIDENT. — Ces applaudissements qui viennent de couvrir vos paroles, valent les meilleurs remerciements que je pourrais vous adresser, M. le baron. Je tiens cependant à vous féliciter, au nom de tous, des termes savants et éloquents dans lesquels vous avez présenté votre communication.

(1) D'Athelstan, roi d'Angleterre (925-941).

Je tiens aussi à vous féliciter de la magnifique collection de planches sur lesquelles vous avez appuyé votre démonstration. C'est, sans contredit, l'une des parties des plus intéressantes de notre exposition. — (*Nouveaux applaudissements.*)

L'ordre du jour appelle le choix de la ville où se tiendra la huitième session de la Fédération.

M. LE PRÉSIDENT demande s'il y a des délégués chargés officiellement d'offrir l'hospitalité au futur Congrès. Nous pourrions, si personne ne demande la parole, renvoyer également la décision à prendre à la Commission des délégués.

M. le comte FR. VAN DER STRATEN-PONTHOZ. — Je me permettrai de combattre cette proposition de notre président. Nous avons un article des statuts de la Fédération qui nous lie en pareilles circonstances. Si aucune Société ne se présente pour organiser un Congrès, c'est le Comité actuel qui reste investi de la mission de faire choix de la ville où nous tiendrons nos prochaines assises. Si l'assemblée renvoyait la question à la Commission des délégués, elle enfreindrait le règlement et elle dépouillerait le Comité du Congrès de Bruxelles de l'une de ses prérogatives. Pour l'honneur du Comité, je suis donc forcé de m'opposer à ce renvoi. Le Congrès de Liége nous a confié l'avenir de l'œuvre et j'entends pour ma part ne pas faillir à cette mission.

M. LE PRÉSIDENT. — Si personne n'insiste pour le renvoi aux délégués, je déclarerai la discussion close et, puisque nous restons dans les termes de nos statuts, le choix de la ville où se réunira le Congrès de l'an prochain sera laissé au Comité de Bruxelles. — Adhésion.

M. LE PRÉSIDENT. — Messieurs, au moment de déclarer close la session de Bruxelles, il me reste un devoir bien agréable à remplir. C'est de vous proposer de voter de chaleureux remerciements aux autorités qui ont favorisé de tout leur pouvoir la bonne réussite de notre Congrès :

A M. le Ministre des Finances, qui a bien voulu accepter le haut patronage du Congrès ;

A M. le Ministre de l'Intérieur, dont la réception tout aimable et toute cordiale a largement contribué à augmenter les attraits de notre réunion, et qui, dans un langage élevé, a bien voulu prendre l'engagement, au nom du Gouvernement, de réaliser l'un des vœux les plus chers de nos Congrès, la protection efficace des œuvres d'art et d'archéologie ;

A M. le Gouverneur du Brabant, dont la présence parmi nous a été un gage des bonnes intentions du Gouvernement provincial pour nos Sociétés d'archéologie ;

A M. le Bourgmestre de Bruxelles, qui a fait preuve de sa haute compétence en matière d'art et d'archéologie lors de notre visite à l'hôtel-de-ville, et au conseil communal, dont les subsides nous ont permis d'organiser notre exposition préhistorique ;

Au Comité de la presse, dont le concours nous a été si précieux pour assurer le succès de notre œuvre ;

Au Comité de l'Exposition internationale de photographie, qui a gracieusement donné aux membres du Congrès l'accès de ses galeries ;

Au Directeur du Musée royal des arts décoratifs et industriels ; au Conservateur en chef et aux Conservateurs de la Bibliothèque royale ; aux Membres de la Commission du Musée royal de peinture ; au Directeur du Musée royal d'histoire naturelle, qui se sont empressés de se mettre à la disposition des congressistes pendant leurs visites aux établissements qu'ils dirigent ;

A M. Denuit, bourgmestre d'Obourg, aux administrateurs de la Société des phosphates d'Havré, à M. le Doyen Bets, de Léau, à M. Van Even, le savant archiviste de Louvain, à M. Van Ysendyck et à M. Charles Licot, nos sympathiques collègues.

La liste est longue et devrait encore être allongée de tous ceux dont le dévouement et la science ont facilité nos travaux, ont rendu utiles et profitables nos visites et nos excursions, et vos applaudissements diraient combien nous leur devons de reconnaissance. Mais il est quelques-uns de nos collègues que nous devons surtout remercier de leur présence parmi nous : ce sont d'abord les membres étrangers, qui n'ont pas reculé devant des

déplacements souvent longs et ennuyeux, pour nous apporter leur précieux concours (*applaudissements prolongés*); ce sont ensuite nos collègues de la province, qui sont venus si nombreux, au nom de leurs Sociétés respectives, témoigner de la vitalité de nos Congrès. (*Nouveaux applaudissements.*)

M. le comte DE MARSY, au nom des étrangers, remercie les membres du Comité organisateur, la ville de Bruxelles et les autres villes visitées par les congressistes, du sympathique accueil qui leur a été réservé. Nous avons, ajoute-t-il, depuis longtemps contracté une dette de reconnaissance envers votre pays, et ce n'est que dans une faible mesure que notre concours pourrait l'acquitter. (*Applaudissements.*)

M. LE PRÉSIDENT. — Les paroles que vient de prononcer M. le comte de Marsy, au nom des étrangers, nous sont d'autant plus précieuses, que deux nations qui n'avaient pas encore pris part à nos travaux, ont été représentées cette année au Congrès.

M. DE RAADT remercie M. le Président, au nom de MM. Bloss et Riess.

M. LE PRÉSIDENT déclare close la session de Bruxelles de la Fédération des Sociétés d'histoire et d'archéologie.

La séance est levée à 6 heures 15.

ANNEXES.

COMPTE RENDU DES TRAVAUX DES SECTIONS.

SÉANCES DES SECTIONS.

PREMIÈRE SECTION.

ÉTUDES PRÉHISTORIQUES.

GÉOLOGIE — ANTHROPOLOGIE — ETHNOGRAPHIE.

Séance du lundi 3 août 1891.

LA séance est ouverte à 9 heures 45 du matin.

Prennent place au bureau : MM. le baron de Selys Longchamps, *président*; le baron de Loë, *secrétaire*, et A. Rutot, *rapporteur*.

M. DE SELYS prie M. le docteur Hamy, délégué du ministère de l'Instruction publique de France, de prendre place au fauteuil de la présidence.

M. LE Dr HAMY remercie l'assemblée de l'honneur qui lui est fait et propose d'aborder immédiatement l'ordre du jour.

M. LE BARON DE LOË demande que l'assemblée veuille bien discuter d'abord les questions 3 et 4, réservées, d'après l'horaire, pour mercredi, attendu qu'il devra diriger ce jour là une fouille à Court-Saint-Etienne, ce qui l'empêchera de remplir ici les fonctions de secrétaire.

M. LE PRÉSIDENT et divers membres font remarquer l'inconvénient et même l'impossibilité de modifier aussi profondément l'ordre du jour, par suite de l'absence de membres qui auraient désiré prendre la parole dans certains débats et qui sont retenus aujourd'hui dans d'autres sections. L'assemblée décide, sur la proposition de M. le comte Goblet d'Alviella, de maintenir l'ordre du jour tel qu'il a été arrêté.

M. LE PRÉSIDENT annonce qu'il priera M. Em. de Munck de remplir mercredi les fonctions de secrétaire, puis il donne la parole à M. Rutot inscrit dans la discussion de la 1re question : *Le quaternaire des plaines en Belgique.*

M. RUTOT s'excuse d'abord de n'avoir pas remis de rapport écrit; mais la publication du compte rendu des séances du Congrès de Liége, ainsi que les brochures dont M. de Munck vient de faire hommage aux membres de la 1re section, rendaient le dépôt du rapport inutile.

M. Rutot fait ensuite l'historique de la question du quaternaire des plaines; il montre cette question faisant sa première apparition en 1872, alors que les fouilles des cavernes de la Meuse et de la Lesse, effectuées par M. Dupont, jetaient sur l'ethnographie quaternaire le plus vif éclat.

Les découvertes, faites aux environs de Mons par MM. Cornet, Briart, Houzeau de Lehaie et Neyrinck, consistaient en silex taillés provenant de la base du quaternaire normal, et accompagnés de restes de grands mammifères éteints, tels que le mammouth et le rhinocéros.

L'absence de nouveaux travaux de terrassements fit rentrer la question dans l'oubli pendant plus de quinze ans, mais l'utilisation

industrielle de la craie phosphatée des environs de Mons fit partout creuser le sol profondément et apparaître aux yeux des géologues des coupes admirables et des plus significatives.

Les chercheurs, se souvenant des premières découvertes, se mirent résolument à l'œuvre, et bientôt les découvertes succédèrent aux découvertes, si bien que nous pouvons étaler aujourd'hui, dans la salle de marbre du Palais des Académies, des richesses inespérées, qui font bien présager de l'avenir. Les principales données concernant le quaternaire des plaines sont toutefois localisées, jusqu'ici, aux environs de Mons, et l'ensemble des trouvailles se répartit dans deux niveaux stratigraphiques.

Le niveau supérieur, correspondant au gravier de base du limon stratifié, renferme un mélange des restes du *mammouth*, du *Rhinoceros tichorinus*, du *renne*, du *Bos primigenius*, etc., et de nombreux et admirables silex taillés se rapportant aux formes suivantes : la hache en amande avec ou sans talon, l'éclat pointu retouché sur une face, lisse et à bulbe de percussion sur l'autre, la lame ou couteau, le grattoir allongé et le percuteur arrondi par l'usage.

Le niveau inférieur comprend deux subdivisions : l'une supérieure, sableuse et renfermant, vers le sommet, des dents de cheval ; puis, plus bas, des éclats de silex à taille intentionnelle, non roulés ; l'autre inférieure, correspondant au cailloutis de base et renfermant des silex grossièrement taillés, se rapportant à cinq types principaux : la lame large ou couteau court, le grattoir, la hache triangulaire, première ébauche de la hache en amande, le disque dégrossi à grands éclats et le bloc brut partiellement dégrossi.

Les silex du niveau *quaternaire supérieur*, avec mammouth et haches en amandes, proviennent tous des couches crétacées affleurant dans la région, c'est-à-dire du tufeau de Saint-Symphorien (rares), de la craie brune phosphatée, de la craie de Spiennes (abondants) et de la craie d'Obourg.

Les instruments du *niveau inférieur* sont presque tous en silex brun grossier du tufeau de Saint-Symphorien.

Le niveau supérieur est généralement connu sous le nom de « niveau du limon stratifié à Elephas primigenius ».

Le niveau inférieur a reçu de M. Delvaux le nom local de « *mesvinien* », à une époque où il était encore imparfaitement connu.

L'âge quaternaire du niveau supérieur n'a jamais été l'objet d'une discussion contradictoire, mais le mesvinien a fait l'objet de nombreuses controverses entre les géologues et les préhistoriciens; controverses que vient encore d'aviver une récente publication de M. le capitaine Delvaux. Il est temps d'apaiser la discussion et de remettre toutes choses en place par l'examen approfondi des faits et l'application stricte de la méthode scientifique, qui seule peut parvenir à faire prévaloir la vérité.

Le débat, qui a passé par plusieurs phases, peut se résumer de la façon suivante :

1re *phase*. — Certains préhistoriciens, frappés par la forme grossière, d'apparence toute primitive, des silex mesviniens trouvés à un niveau inférieur à celui de la hache en amande et du mammouth, dans les sables tertiaires remaniés, déclarent le mesvinien d'âge tertiaire.

Cette manière de voir est aussitôt combattue par les géologues et par les paléontologues qui montrent que les sédiments tertiaires remaniés appartiennent à l'éocène inférieur et datent d'un âge géologique tellement reculé que la souche des principaux mammifères actuels apparaissait à peine à la surface du globe.

2me *phase*. — Les préhistoriciens forcés d'admettre l'âge quaternaire du mesvinien en font un représentant du quaternaire le plus ancien. Or, pas plus que la première, cette manière de voir ne peut être admise.

S'inspirant de découvertes récentes, faites avec M. Vanden Broeck, et d'accord avec les idées de M. Ed. Dupont, M. Rutot montre que tous les géologues devront se rallier à l'idée générale que la période quaternaire correspond au grand phénomène du creusement des vallées.

L'orateur démontre par une coupe N. S., traversant la Belgique, qu'une très grande partie du pays était encore sous les eaux de la mer à l'époque pliocène et que les vallées n'ont pu commencer à se creuser qu'après le retrait de cette mer.

A l'aurore des temps quaternaires, la Belgique formait donc un vaste plan incliné, formé de sédiments marins émergés, incliné du sud vers le nord, sur lequel les eaux abondantes de la période quaternaire, caractérisée par une chute d'eaux atmosphériques considérable, se sont d'abord étendues en nappe torrentueuse, charriant avec elles les galets successivement accumulés par les mers tertiaires et secondaires le long de leur littoral.

Le recouvrement total de la surface de la plaine par un amas de cailloux roulés est donc « de l'avis de tous » la *première phase* de l'époque quaternaire, c'est-à-dire *la plus ancienne*.

Les eaux, continuant à s'écouler, se sont rassemblées de préférence dans les moindres dépressions naturelles ; là, elles ont commencé leur œuvre d'érosion, et, pendant que les dépressions s'approfondissaient et se creusaient en lits, en vallées, les limons de crues étendaient leur nappe, d'abord sur les sommets caillouteux témoins de l'ancien niveau de la plaine, puis sur les versants, au fur et à mesure de l'approfondissement. Ceci constitue la *deuxième phase* de l'époque quaternaire.

Pendant cette deuxième phase, caractérisée par le *creusement des vallées*, l'alluvionnement ne se produisait guère que sur les bords, mais plus tard, les eaux étant devenues moins abondantes et le creusement ayant diminué leur pente et par conséquent leur vitesse, l'alluvionnement s'opéra *dans le lit même du cours d'eau*, qui se combla en partie : ainsi fut constituée la *troisième phase* du quaternaire.

Cette phase ne devait pas être la dernière ; en effet, à la suite de recherches entreprises avec M. Vanden Broeck, nous avons toutes raisons de croire qu'une période de vent d'est est survenue, desséchant la surface des limons stratifiés déposés pendant la deuxième et la troisième phase du quaternaire.

La vent agissant sur la surface desséchée et désagrégée entraîna, puis déposa sur les sommets et les versants situés vers l'ouest une fine poussière limoneuse, qui forme actuellement la couche nommée par nous « limon homogène non stratifié », ou « limon hesbayen proprement dit ». Ce phénomène constitue donc la quatrième phase

du quaternaire laquelle a été suivie, dans la basse Belgique, d'une *cinquième et dernière phase*, caractérisée par le dépôt des « sables flandriens ».

D'après ces données purement scientifiques et rigoureusement chronologiques, *les dépôts quaternaires les plus anciens* sont ceux qui correspondent à la première *phase*. Or ces dépôts, vestiges de l'ancienne nappe caillouteuse étendue d'abord à la surface de la plaine primitive, ne se retrouvent plus de nos jours que sur les plus *hauts sommets* de la moyenne et de la basse Belgique. Ils sont donc localisés en des points parfaitement déterminés par des maxima d'altitude et ne peuvent se trouver ailleurs.

Appliquant cette classification scientifique aux environs de Mons, nous voyons que les points les plus élevés de la région, c'est-à-dire le Mont Panisel et la colline du Bois de Mons, atteignent l'altitude de 107 mètres, tandis que les dépôts mesviniens sont à peine à la cote 40.

Loin d'appartenir à la *première phase* du quaternaire, les dépôts mesviniens datent d'une époque où un creusement d'au moins 70 mètres s'était déjà produit dans les vallées. Le mesvinien vient donc se placer *vers le milieu de la deuxième phase ou phase de creusement*, attendu que le phénomène d'érosion a continué à se produire plus profondément dans la région, accompagné du dépôt du limon stratifié à Elephas primigenius. Voilà donc le mesvinien nettement daté par la chronologie géologique.

Pourquoi les instruments de silex qu'on y trouve ont-ils des formes plus primitives que ceux des couches à *Elephas*, qui suivent immédiatement et *qui appartiennent à la même phase du quaternaire?* C'est aux préhistoriciens à en rechercher la cause, mais ils ne peuvent en donner l'explication par l'argumentation d'une très grande différence d'âge.

Le mesvinien se réduit à l'état d'une petite scène qui s'est passée vers le milieu du deuxième des cinq actes constituant la période quaternaire, peu de temps avant la scène où l'homme, armé de la hache en amande, est apparu, accompagné du mammouth et du rhinocéros.

Quant à l'argumentation toute récente de M. Delvaux, basée sur la

découverte de l'*Elephas antiquus* dans le niveau supérieur, avec le mammouth et la hache en amande, elle tombe d'elle-même, attendu que l'examen du débris signalé, fait par les spécialistes les plus autorisés, a fait conclure à la non existence, à ce niveau, de l'*Elephas antiquus*.

M. DE MUNCK confirme ce que vient de dire M. Rutot au sujet des phases du quaternaire aux environs de Mons. Il a trouvé les cailloux roulés de la première phase sur les sommets du Mont Panisel et du Bois de Mons; les dépôts de Spiennes et de Mesvin sont à l'altitude des niveaux moyens et le creusement s'est continué jusqu'en dessous des alluvions modernes de la vallée de la Trouille, suivi du remplissage par alluvionnement des bas niveaux. Les trois premières phases du quaternaire ont donc laissé, aux environs de Mons, des traces irrécusables de leur existence.

M. LEBON demande quelques éclaircisements au sujet de la coupe longitudinale tracée par M. Rutot; il croit que les couches primaires dont il a été question et contre lesquelles sont venues buter les couches tertiaires, correspondent à la ligne de faîte de Nivelles et que le nord de la coupe correspond à l'emplacement de Malines.

M. RUTOT répond que l'extrémité nord de la coupe tracée part de la frontière hollandaise, qu'elle se dirige vers Namur et que l'extrémité sud concorde approximativement avec l'emplacement de Givet.

Pour ce qui concerne la ligne de faîte passant actuellement par Nivelles, elle n'est que la résultante des actions des érosions quaternaires; elle n'a donc joué aucun rôle lors de la phase primitive.

M. VANDEN BROEK ajoute quelques explications au sujet de la répartition des sédiments tertiaires en Belgique, et il confirme ce qu'a dit M. Rutot de l'importance des questions d'altitude dans la chronologie géologique du quaternaire.

M. MAX LOHEST regrette de n'avoir pas entendu tout ce qu'a dit M. Rutot, mais il appuie également sur la grande importance des notions d'altitude dans l'étude du quaternaire. Il dit avoir insisté depuis longtemps sur cette importance, et il rappelle qu'il a exposé sa manière de voir au Congrès de Liége de l'an dernier.

L'orateur demande à M. Rutot s'il admet qu'il s'était déjà déposé

des couches d'âge quaternaire avant la première apparition constatée du mammouth, du rhinocéros tichorinus et des premiers vestiges de l'industrie humaine.

M. RUTOT répond qu'il considère la couche où les plus anciens vestiges de l'homme quaternaire ont été rencontrés en Belgique comme appartenant à la seconde phase des temps quaternaires, c'est-à-dire qu'il admet que de nombreux dépôts quaternaires se soient effectués avant le dépôt de la couche en question.

M. LE PROFESSEUR GOSSELET n'a pas encore eu l'occasion d'étudier le mesvinien ; il demande si la faune ne vient pas compléter les documents fournis par les silex taillés.

M. RUTOT répond que, jusqu'ici, le mesvinien ne renferme pas de faune caractérisée. Les couches mesviniennes incontestables et typiques, visibles entre Saint-Symphorien et Spiennes, n'ont fourni que des dents de chevaux, à la partie supérieure. Le mesvinien primitif de M. Delvaux, celui de la tranchée de Mesvin, est loin d'être aussi concluant que le nouveau et n'a pas fourni autre chose que la faune du mammouth.

Le *Rhinoceros Merkii* n'a jamais été trouvé en Belgique. Quant à l'*Elephas antiquus*, on n'en connait que le seul exemplaire existant au Musée d'histoire naturelle et recueilli dans les alluvions quaternaires, encore à peu près inconnues, de la région d'Anvers.

M. MAX. LOHEST fait remarquer la présence des ossements de renne parmi les débris recueillis par M. l'ingénieur Lemonnier dans le niveau supérieur à mammouth ; ces ossements paraissent assez rares dans le quaternaire des plaines, tandis qu'ils abondent dans les cavernes.

M. RUTOT ne croit pas à cette rareté : les débris du renne sont abondants, au même niveau stratigraphique, dans le quaternaire de la région de Tirlemont et de Hougaerde.

M. LEBON demande comment MM. Vanden Broeck et Rutot peuvent expliquer l'existence de vastes dépôts de limon de plus de 15 m. de puissance par leur théorie éolienne.

M. RUTOT, répondant au nom de M. Vanden Broeck et au sien, fait remarquer combien il est attristant pour les auteurs de voir leurs

conclusions, vingt fois exprimées et publiées, complètement dénaturées par une lecture ou un examen superficiel.

L'orateur, par l'exposé de la succession des cinq principales phases du quaternaire de Belgique, fait il y a quelques minutes, croyait cependant avoir montré que M. Vanden Broeck et lui ne faisaient intervenir l'origine éolienne qu'à la quatrième phase pour expliquer la formation du seul limon homogène non stratifié, qui ne constitue certes pas, en volume, la centième partie du volume total du limon.

M. Rutot répète qu'il a clairement dit que toute la deuxième phase et une partie de la troisième sont essentiellement des périodes de dépôts limoneux d'origine fluviale et principalement de grandes crues, dépôts dont la masse puissante est toujours stratifiée.

M. MAX. LOHEST ajoute qu'il n'y a pas à prendre en considération que les dépôts des limons stratifiés fluviaux et les dépôts limoneux d'origine éolienne, mais qu'une troisième classe de limons présente aussi une véritable importance : ce sont ceux dus aux pluies d'orage, au ruissellement des eaux atmosphériques sur les pentes. Les temps actuels nous montrent de fréquents exemples de formation de cette troisième catégorie de limons.

M. RUTOT répond que ni M. Vanden Broeck ni lui-même non seulement n'ont jamais nié l'existence ou l'importance de ces limons des pentes, mais qu'au contraire, à la suite de M. Dupont, ils ont grand soin de les reconnaître et de les indiquer dans leurs levés géologiques.

Ces limons ne peuvent, du reste, être opposés au limon éolien, qui se trouve surtout sur les sommets et sur les versants *tournés vers l'ouest* et qui ne s'est guère formé que pendant une phase relativement courte de l'époque quaternaire; les limons des pentes dont parle M. Lohest sont plutôt d'âge moderne; *ils couvrent surtout les pentes dirigées vers l'est* et sont principalement développés dans les parties basses des vallées.

S'il n'a pas été parlé de ces limons dans l'exposé des grandes phases quaternaires, c'est que ces limons des pentes n'y jouent pas un rôle prépondérant.

Après plusieurs remarques de MM. le Dr Collignon, de Selys-

Longchamps, Lebon et Capelle, M. LE PRÉSIDENT considère comme close la discussion relative à la première question.

Il propose d'aborder l'examen de la deuxième question : *Classification du quaternaire en Belgique*, pour laquelle M. Dupont a été nommé rapporteur.

M. VANDEN BROECK annonce à l'assemblée que M. Dupont l'a chargé de l'excuser. Le rapporteur comptait déposer un mémoire déjà en partie rédigé, mais les développements eussent demandé un temps trop considérable pour être exposés en séance.

M. LE PRÉSIDENT regrette l'absence de M. Dupont, dont le travail aurait présenté un grand intérêt. Il fait remarquer toutefois que M. Rutot en exposant sommairement la succession des cinq principales phases du quaternaire a également répondu dans une certaine mesure à la deuxième question.

Il serait à désirer que M. Dupont pût remettre son manuscrit au Comité pour être inséré, s'il y a lieu, dans les publications du Congrès.

Cette proposition est adoptée.

M. LE PRÉSIDENT donne la parole à M. COLLIGNON, médecin-major au 25e de ligne, à Cherbourg.

PROJET D'ENTENTE INTERNATIONALE POUR L'ÉTUDE ANTHROPOLOGIQUE DES POPULATIONS DE L'EUROPE.

Malgré les efforts les plus louables, et malgré le nombre des travaux qui ont été consacrés à l'ethnographie de l'Europe, ceux qui font de ces recherches l'objet de leurs études spéciales, doivent bien convenir que, même dans les régions les mieux connues, il reste encore beaucoup de problèmes non résolus.

Sans parler des contrées qui, comme la Péninsule des Balkans ou comme l'Espagne, sont encore terres presque vierges, nos pays eux-mêmes, la Belgique, la France, l'Angleterre, l'Allemagne, attendent encore les recherches à la fois générales et détaillées qui seules pourront mettre aux mains des savants, tant pour notre époque que pour l'avenir, un ensemble de documents comparables entre eux et pouvant servir de base à toutes les recherches futures.

J'ai dit « comparables » ; en effet, jusqu'à ce jour, la pierre d'achoppement a été l'absence d'entente. Dans les divers pays, que dis-je, dans chaque province, on a travaillé chacun pour soi, sans s'occuper des autres, en sorte que les résultats obtenus, bons pour la région envisagée, seraient souvent sans valeur si l'on voulait aborder de fructueuses comparaisons entre régions voisines ou lointaines.

Tant que l'entente ne sera pas établie, nous serons condamnés à piétiner sur place ; c'est pourquoi j'ai tenu à poser la question et à proposer une solution qui me semble acceptable pour tous et facilement réalisable.

La soumettre au Congrès de Bruxelles, c'est faire un premier pas dans la voie de l'entente universelle. Espérons que, lancée sous de tels auspices, elle ne s'arrêtera pas en chemin.

Posons d'abord un principe. Il est indispensable, pour connaître exactement les composantes de nos populations, que l'étude anthropologique tienne compte de chacun des éléments en présence en donnant à chacun *sa valeur exacte*, c'est-à-dire qu'il faut diviser, en quelque sorte, le territoire à étudier en petites circonscriptions de même importance, telles par exemple que *le canton* en France, et en faire *l'unité anthropologique*, si j'ose employer cette expression, la base fondamentale de nos recherches.

Le canton est, en effet, à la fois assez étendu pour ne pas multiplier les centres d'opération d'une façon décourageante (il comprend environ six à douze communes), et, d'autre part, assez petit, pour que tout îlot de population hétérogène vienne s'accuser. En outre, il a un avantage exceptionnel, c'est d'être, en tant qu'unité de recrutement militaire, la subdivision territoriale où, nécessairement, à un moment donné, on pourra trouver réunie en un seul point, le chef-lieu de canton, le jour du conseil de revision, toute la population mâle née en une année déterminée.

Le système proposé revient donc à ceci. Profiter des séances de ces conseils pour étudier, suivant une méthode uniforme et internationale, toute la population de même âge d'un même pays.

Il va de soi que l'exécution d'un programme aussi large ne saurait être l'œuvre d'un seul homme et ne pourrait s'effectuer en un an.

Il faudrait que des Commissions spéciales, ou même, plus simplement, que quelques hommes de métier, bien au courant des procédés anthropométriques, pussent se partager la tâche en se chargeant chacun d'une région donnée, et en opérant tous les ans dans une des grandes circonscriptions de recrutement que cette région comprendrait. En France, par exemple, il suffirait d'un anthropologiste pour chacun des dix-huit corps d'armée. Ceux-ci se composant chacun d'un nombre de départements qui varie de deux à huit, on voit qu'en se partageant la besogne on arriverait, en cinq ans, à avoir parcouru les deux mille six cent soixante-cinq cantons du pays, en y recueillant tous les documents nécessaires. En Belgique, la chose serait encore plus simple et plus rapide.

Pour mener à bien ce programme, il serait nécessaire que, dans les divers États européens, les Gouvernements, comprenant non seulement l'importance, mais aussi l'urgence de ces recherches, consentissent à leur accorder un bienveillant appui ; je n'oserais dire en subventionnant les Commissions anthropologiques, mais, du moins, en leur octroyant toute facilité pour accomplir leur tâche.

Déjà une Commission de ce genre fonctionne dans le Grand-Duché de Bade, et, d'autre part, personnellement, j'ai pu, non sans quelques difficultés, dues aux exigences de mon service de médecin militaire, faire le travail que je préconise dans deux départements français, les Côtes-du-Nord et la Manche. J'ajouterai même que le Ministère de la Guerre a bien voulu m'autoriser à faire, tous les ans, la revision dans un département à mon choix ; ce qui me permettra de m'attaquer aux régions ethnographiquement les plus intéressantes, telles que le pays basque, la Corse, la Savoie et, en général, à tous les points où mes recherches précédentes m'ont montré qu'il y avait des « inconnues » à dégager.

L'expérience acquise va donc me permettre d'exposer la façon d'opérer qui me semble la plus pratique ; ensuite, nous passerons à la manière d'utiliser les documents réunis.

Deux cas pourront se présenter. 1° L'anthropologiste suivra les opérations du Conseil, se transportant avec lui de chef-lieu de canton en chef-lieu de canton, et n'ayant autre chose à faire que ses recherches

spéciales. Il va sans dire que cette solution serait l'idéal à atteindre partout.

2° Les recherches anthropologiques seront faites par un des membres actifs du Conseil, le médecin par exemple, et il ne pourra s'en occuper qu'en tant qu'il aura préalablement assuré son service professionnel.

Dans l'une et dans l'autre circonstance, l'opérateur disposera d'un temps relativement court, car il ne faut pas oublier qu'il ne pourra, pour ses mensurations, disposer des jeunes gens que pendant la durée de la séance elle-même.

Or, l'examen médical est rapide; en effet, on passe en revue en moyenne quatre-vingt sujets par heure. Ce sera donc *une minute au plus* que, dans les circonstances les plus favorables, on pourra consacrer à chaque sujet. A plus forte raison, si le médecin militaire assistant du Conseil est chargé de ces recherches, le temps étant réduit au minimum, cet officier ne pourra s'acquitter de sa mission qu'à l'aide d'artifices que j'énumérerai plus loin. D'où découle l'impérieuse nécessité de s'attacher strictement aux mesures très importantes et de négliger les détails.

Tenons-nous donc au premier cas, pour le moment, c'est-à-dire à l'anthropologiste adjoint au Conseil et autonome, si j'ose m'exprimer ainsi.

Celui-ci, muni d'imprimés en nombre suffisant et assisté d'un secrétaire soit amené par lui, soit de bonne volonté et choisi parmi les assistants, devra recueillir les mesures et renseignements suivants :

I. — Au compas d'épaisseur :

1° Les facteurs de l'indice céphalique, les diamètres antéro-postérieur maximum et transversal maximum ;

2° Les diamètres frontal minimum et transversal bizygomatique.

II. — A l'équerre céphalométrique de Topinard :

La hauteur totale de la face du vertex au menton.

III. — A la petite glissière dite « pied à coulisse » :

Les facteurs de l'indice nasal, hauteur du nez et largeur aux ailes (sans déprimer celles-ci).

IV. — Noter dans les colonnes spéciales, et en se servant d'abréviations convenables, la couleur des yeux, des cheveux et de la peau, la forme de la courbure du nez.

V. — La taille. Pour celle-ci il suffirait d'opérer dans la salle de Conseil et de noter la mesure relevée en séance.

VI. — Enfin, les infirmités et tares organiques constatées par le médecin du Conseil, ou tout autre détail susceptible d'intérêt.

VII. — Après la séance, il pourrait conserver à sa disposition quelques sujets, soit pour prendre des mesures détaillées, telles que proportions des membres, diamètres du thorax et du bassin, courbes craniennes à la lame de plomb ou tout autre qu'il lui plairait. Celles-ci sont relativement longues ; le nombre d'examinés par canton serait faible, et on ne pourrait songer à en tirer des moyennes cantonales sérieuses ; mais, en les réunissant, on arriverait à en avoir un nombre suffisant pour obtenir des moyennes d'arrondissement ou de département (France), de province (Belgique), ou de cercle (Allemagne), qui ne laisseraient pas que d'avoir, par comparaison, un haut intérêt scientifique.

Je conseillerais même de prendre immédiatement les photographies de face et de profil de ces jeunes gens (deux ou trois tiendraient facilement sur une plaque 13 × 18 ou même 9 × 12), ce qui, non seulement serait une aide précieuse pour la mémoire lors du dépouillement et de la rédaction, mais encore pourrait servir à fixer des caractères rebelles aux procédés de mensuration.

2me cas. — La tâche devient plus difficile si le médecin militaire assistant du Conseil se charge des mensurations. En ce cas, il devient matériellement impossible d'obtenir, sur tous les sujets, les mensurations désirées. Il faut donc faire un triage ; certaines, pour avoir toute leur valeur, la taille par exemple ou la couleur, doivent être prises sur l'ensemble du contingent ; pour d'autres, telles que l'indice céphalique, on peut se contenter de la série suffisante, c'est-à-dire de vingt sujets.

Dans mes premières séries de recherches, j'étais forcément réduit aux tâtonnements ; actuellement, sachant de quelles ressources il est

possible de disposer comme temps et comme aide, voici comment j'opérerai à l'avenir.

A peine arrivé dans la localité, c'est-à-dire à peu près une demi-heure avant l'entrée en séance, je ferai rassembler dans une des salles de la mairie, où se tient le Conseil, vingt jeunes gens pris au hasard. A chacun d'entre eux, je remettrai un carton portant un numéro, de 1 à 20, ceci dans le but de pouvoir retrouver mes vingt jeunes gens dans l'ensemble du contingent.

Muni d'imprimés préparés à l'avance, et avec l'aide d'un secrétaire de bonne volonté, par exemple un gendarme, l'instituteur ou tout autre, je relèverai et ferai inscrire la plupart des mesures précédentes, à savoir : facteurs des indices céphalique et nasal, diamètres faciaux, hauteur de la face, couleur des cheveux et des yeux, forme du nez.

Sitôt la séance ouverte, consigne sera donnée au gendarme préposé à la mensuration de la taille d'avoir à mesurer *tous les appelés sans exception,* les réformés ou ajournés comme les bons, et les malades comme les bien-portants; seuls seraient exempts les bossus et en général tous les déformés par cause pathologique susceptible de diminuer la taille.

Note de la taille, mais seulement pour les hommes aptes au service, sera prise réglementairement par le sergent secrétaire du commandant de recrutement. Il ne devra inscrire également celles des exemptés, ajournés, etc., que lorsqu'il lui sera facile de le faire à tête reposée, après la séance.

En outre, chacun des hommes mesurés avant la séance lui remettra son numéro, et il le marquera à côté du chiffre de la taille. De la sorte, il sera facile de restituer celle-ci à chacun d'entre eux sur les listes de mesures.

Restent les caractères descriptifs qu'il faut obtenir pour l'ensemble du contingent; ce sont : la couleur des yeux et des cheveux et la forme du nez.

Pour les relever avec une rapidité suffisante, j'ai modifié légèrement le système des cartes de visite du Dr Beddoe, de manière à pouvoir obtenir d'un seul coup, en piquant la carte au point convenable, les trois renseignements voulus.

NEZ.			CONCAVE.	DROIT.	AQUILIN.	BUSQUÉ.	SINUEUX.
Yeux foncés.	Cheveux	F.					
		M.				*B*	
		Bl.					
Yeux moyens.	Cheveux	F.					
		M.					
		Bl.					
Yeux clairs.	Cheveux	F.					
		M.					
		Bl.		*A*			

A cet effet, prenant une carte de visite ordinaire, je la divise par quelques traits de plume de la manière indiquée dans le fac-simile ci-joint, créant à sa surface 45 petites divisions.

Un coup d'œil permet de se rendre compte de la chose et on voit qu'il est facile de noter chaque sujet dans la case à laquelle il correspond. Il n'est pas long de constater par exemple qu'un conscrit a des yeux bleus, des cheveux blonds et le nez droit; et non moins rapide de piquer, avec une épingle, en *A*. Si, au contraire, notre examiné a les cheveux et les yeux bruns et le nez busqué, je piquerai en *B*.

Dans la suite, il suffira de noter les trous d'épingle pour voir par exemple que, sur 85 jeunes gens visités, 25 avaient les yeux bleus, 23 moyens et 37 foncés; que, pour les cheveux, on comptait 15 blonds, 20 moyens et 50 bruns, et enfin que les formes de nez se répartissaient ainsi : Convexes 31, Droits 12, Aquilins 4, Busqués 27 et Sinueux 11.

En outre, l'association respective de ces caractères pourra prêter à des rapprochements d'un haut intérêt.

Il va sans dire qu'une fois la séance terminée le médecin militaire pourra quelquefois (car souvent il a de longs examens ophtalmosco-

piques ou otoscopiques à faire), relever, comme nous le disions plus haut, des mesures détaillées sur deux ou trois sujets et, en tous cas, prendre les clichés, face et profil, de deux ou trois individus.

Cette opération est si rapide qu'elle ne saurait guère le retarder.

Le corollaire de ces mensurations serait une étude pathologique, pour ainsi dire du canton. Celle-ci, généralement difficile, deviendrait très simple en ce cas. Les bureaux de recrutement conservent, dans leurs archives, les minutes de séances faites au cours des années précédentes. Il suffirait de consacrer une après-midi ou deux à compulser ces documents pour relever ainsi un ensemble de matériaux qui, très intéressants en toutes circonstances, le deviendraient encore d'avantage lorsqu'ils seraient mis en regard des faits anthropologiques précédemment relevés. Nos populations sont si mélangées qu'il est encore impossible de se rendre un compte exact du plus ou moins d'aptitude que chacune des grandes races composantes peut présenter à l'égard des maladies ou des infirmités. Des recherches telles que je les préconise, permettraient, il faut l'espérer, de combler cette lacune.

Le programme qui vient d'être exposé est donc très vaste, peut-être même semblera-t-il au premier abord impossible à réaliser. Impossible, non ; pénible, oui. Mais cependant j'espère bien en ce qui me concerne en venir à bout pour une nouvelle région française, au printemps prochain, sans parler de l'avenir.

Resterait comme dernière question à trancher celle de l'utilisation des matériaux recueillis.

La chose a plus d'importance qu'il ne semble, et là aussi une entente complète s'impose. Actuellement, dans quelques pays et notamment en Allemagne, on emploie pour tous les caractères anthropologiques une méthode d'exposition telle que toute comparaison devient impossible d'un pays à l'autre.

C'est ainsi que, pour l'indice céphalique par exemple, les anthropologistes allemands pratiquent des coupures correspondant aux grandes divisions généralement admises, dolichocéphales, mésaticéphales, brachycéphales, puis se bornent à dire : dans telle région il y a, pour 100 sujets, 25 dolicho, 48 mésati et 27 brachycéphales. Cette méthode, disent-ils, rend mieux compte des faits qu'un chiffre de moyenne qui

parfois peut n'être qu'un trompe-l'œil. C'est possible, mais si elle se prête facilement à des comparaisons entre quelques localités en petit nombre, en revanche elle est incapable de donner une vue d'ensemble, comme le chiffre unique des moyennes. En outre chacun n'entend pas la même chose par les noms de dolichocéphales et de brachycéphales, et, par suite, les chiffres donnés par différents auteurs deviennent inutilisables, sauf pour ceux qui pratiquent les coupures aux mêmes points.

Il me semble indispensable de fondre les deux méthodes et, par conséquent, de donner pour la taille et pour les indices importants : 1° la moyenne ; 2° la répartition sériaire par unité d'indice ou par centimètre de taille. De la sorte on fournira à chacun des matériaux complets, sur lesquels, dans la suite, chaque opérateur pourra pratiquer à sa guise et suivant ses habitudes personnelles toutes les coupures et tous les classements qu'il voudra.

Cela alourdit les mémoires, dira-t-on, on n'a qu'à classer ces vastes tableaux à la fin du travail, le chercheur saura les y trouver et le simple lecteur se bornera à lire ce qu'en aura tiré l'auteur.

Mais on ne saurait s'en tenir là : les tableaux et les longues colonnes de chiffres ne parlent pas aux yeux. Si l'on songe qu'un seul département français, comme les Côtes-du-Nord, comprend 48 cantons, on concevra que la lecture de 48 moyennes de taille ou d'indice céphalique ne saurait rien dire à l'esprit. D'où la nécessité d'une représentation graphique, c'est-à-dire l'établissement de cartes de répartition pour chacun des caractères anthropologiques étudiés. C'est la méthode si brillamment inaugurée en France par Boudin, et qu'en Belgique nous avons vu appliquer avec autant d'intérêt que de talent par nos collègues MM. Vanderkindere et Houzé.

Mais, pour la confection de ces cartes elles-mêmes, une entente sera nécessaire au début, et lorsqu'on fera en quelque sorte la monographie d'une région minime, province ou département, on pourra, et même ce sera chose utile, adopter les coupures les plus favorables à la mise en relief des particularités ethniques locales. Dans la suite, lorsque les progrès effectués permettront d'obtenir une vue d'ensemble pour un pays entier et à plus forte raison pour plusieurs pays limitrophes, il

faudra faire abstraction des détails et tout sacrifier aux caractères d'ensemble. Tels dans une carte géographique d'Europe disparaissent les petits cours d'eau et les collines, quelque importance qu'ils puissent avoir pour l'orographie locale des régions.

Nous n'en sommes malheureusement pas encore à avoir à envisager cette hypothèse. Le travail synthétique sera probablement l'œuvre de nos enfants et petits-enfants; notre rôle plus modeste ne saurait être encore que d'en amasser patiemment les matériaux; c'est pourquoi, confiant dans le zèle et dans le dévouement scientifiques des anthropologistes belges, j'ai l'honneur de prier la 1re section de vouloir bien accueillir et transmettre au Congrès un vœu tendant à obtenir du gouvernement l'institution de commissions anthropologiques chargées de suivre les conseils de revision pour y recueillir des documents ethnographiques.

M. LE Dr HOUZÉ fait remarquer que le présent Congrès est purement national et que le vœu de M. le Dr Collignon ne peut malheureusement pas avoir de portée internationale; toutefois il serait très utile d'adopter l'idée pour ce qui concerne la Belgique et de la mettre en pratique à bref délai.

La séance est levée à 11 heures.

Le Secrétaire,

EM. DE MUNCK.

Le Rapporteur,

A. RUTOT.

Séance du mercredi 5 août.

La séance est ouverte à 9 heures du matin.

Prennent place au bureau : MM. le Dr Hamy, *président;* Em. de Munck, *secrétaire,* et A. Rutot, *rapporteur.*

M. LE PRÉSIDENT propose d'aborder l'examen de la troisième question : *La géographie physique aux époques préhistoriques. La restitution du milieu et son influence sur les conditions d'habitabilité et sur les mœurs.*

M. LE PRÉSIDENT regrette l'absence du rapporteur, M. Van Overloop, qui s'est acquis une grande compétence dans la question par ses travaux antérieurs; il demande si quelques membres ne peuvent exposer succinctement leurs idées sur ce point assurément fort intéressant.

M. VAN DEN BROECK entre dans quelques considérations au sujet de la question et donne quelques exemples, montrant comment les connaissances géologiques relatives à une région peuvent donner des notions précises et même détaillées sur l'état physique de la région aux temps préhistoriques, et comment cet état physique, bien connu, peut jeter sa lumière sur les découvertes archéologiques faites, en expliquant la situation vitale des populations vis-à-vis des conditions de leur existence.

M. LE PRÉSIDENT propose ensuite de donner la parole à M. Harroy pour développer la question suivante : « *Rechercher s'il n'y a pas en Belgique de nombreuses stations mégalithiques méconnues jusqu'ici. Dans l'affirmative, rechercher si nos cromlechs n'étaient pas, les uns, des monuments astronomiques primitifs, les autres, des lieux de rassemblements militaires.* »

M. HARROY. — Depuis bien des années j'avais remarqué sur un grand nombre de nos *plateaux incultes*, ou dans des *terrains élevés* récemment cultivés, des blocs de pierre épars dont la position ou les dispositions plus ou moins régulières ne me semblaient point naturelles.

En 1889, j'ai publié le résultat de mes premières recherches (1) dans *six* localités différentes. J'ai la foi obstinée et je pourrais aujourd'hui citer plus de *vingt* stations mégalithiques méconnues en Belgique. Peut-être me suis-je trompé sur quelques points de détail et dans certaines interprétations, mais, plus que jamais, j'ai la certitude que l'ensemble tiendra et aidera à résoudre les deux questions ci-dessus proposées.

Il faudrait se presser toutefois, car le temps et l'indifférence igno-

(1) E. HARROY, *Cromlechs et Dolmens de Belgique*. Lambert de Roisin, Namur, 200 p., nombreuses planches et figures (1889).

rante auront tôt fait leur œuvre. Jadis, et pendant plus de mille ans, les édits des empereurs et des conciles ont ordonné de renverser, de briser, voire même d'enfouir ces pierres pour qu'on ne les retrouve jamais. Et on les retrouve ! Documents incomplets et bouleversés, sans doute, mais évidents — et combien suggestifs ! — pour qui veut les voir dans leur ensemble et sans parti pris.

Aujourd'hui, la culture qui défriche nos derniers plateaux, et la bâtisse sans cesse envahissante, qui prend ses matériaux là où elle les trouve, auront bientôt fait disparaître les derniers monuments de ce passé lointain. Une des plus belles pages de notre préhistoire va être anéantie, et nous n'aurons pas voulu la lire ! Sur cent documents que j'ai étudiés depuis cinq ou six ans, dix au moins ont déjà disparu et nous n'en soupçonnerons peut-être jamais la valeur.

M. Harroy arrive aux faits. Il cite quinze ou vingt localités belges où, d'après lui, on retrouve de nombreux restes de cromlechs (1), des pierres-tables, des lignes astronomiques, des polissoirs (2) ou *pierres cochées* avec quantité d'incontestables rainures, des réservoirs préhistoriques, etc. Il expose des plans de cromlechs, des cartes d'ensemble indiquant les vieux chemins *anté-romains,* abandonnés depuis des siècles, et qui, dans les Fagnes désertes, relient encore — à l'évidence — quatre ou cinq stations mégalithiques.

Il ajoute que tous ces documents nouveaux doivent être étudiés sur le terrain et vus dans leur ensemble. Pris isolément, chacun des *cent* faits que je vous soumettrais pourrait paraître une bizarrerie géométrique, un jeu du hasard. Vus dans leur ensemble et par leurs

(1) A Dourbes, Desniez (La Reid), Malchamps, Coquaifagne, Solwaster, Velaine, etc., etc.

(2) Les premiers grands polissoirs signalés en Belgique sont :

1° à *Sivry* (la pierre du diable), menhir renversé, 20 rainures ;

2° à *Hollain* (la pierre Brunehaut), menhir astronomique (4^m,40 de hauteur au dessus du sol, 3 mètres de largeur, 0^m,50 d'épaisseur moyenne). — La *tranche* est dans le plan du méridien ; 20 à 30 rainures arquées, lisses, nettement produites par frottements répétés ;

3° à *Velaine*, à 150 mètres du menhir connu, juste à l'ouest (ligne d'équinoxes) ; 12 rainures lisses, nettement produites par frottements répétés.

analogies, ils seront concluants et il faudra bien se dire : il n'y a plus à discuter, la main intelligente de l'homme préhistorique est là, ce sont des monuments.

L'interprétation viendra naturellement après, et donnera la solution des questions proposées. M. Harroy conclut en priant le Congrès de nommer une commission d'examen. Quelques savants de bonne volonté — et *deux excursions* — suffiront pour constater entre autres choses intéressantes :

1° L'existence d'une douzaine de cromlechs détruits, mais restés plus ou moins évidents à première vue.

2° Un rapport curieux entre certains rayons : 30 pas, 20, 15, 7 1/2.

3° L'équidistance entre les blocs — généralement 10 pas — même quand les rayons sont différents — comme si, par exemple, on avait voulu insérer toujours un *même* nombre d'hommes entre deux pierres consécutives. (*Base de la théorie des rassemblements militaires et problème intéressant que n'a même pas prévu la géométrie moderne : dans des cercles inégaux, déterminer des cordes égales.)*

4° Qu'un certain rayon est parfois spécialement jalonné : c'est celui qui montre le point de l'horizon où le soleil apparaît au solstice d'été. (Environ 38° E. N. pour notre latitude, c'est-à-dire 23° magnét. + 15°, déclinaison moyenne actuelle.)

5° Les vieux chemins qui relient quatre stations mégalithiques et les *réservoirs* de la même époque.

6° L'authenticité — discutable ou non — des outils et armes de silex ramassés par l'auteur des découvertes parmi les cromlechs et le long de ces routes mystérieuses.

Si tous ces faits sont reconnus exacts, la première question sera résolue et rien que par l'examen sommaire *d'une partie* des documents. — Le reste viendra vite et les découvertes nouvelles seront nombreuses, l'attention étant sollicitée par l'exposé rapide qui précède, mais qui suffit, en somme, pour donner une méthode d'investigation facile et sûre.

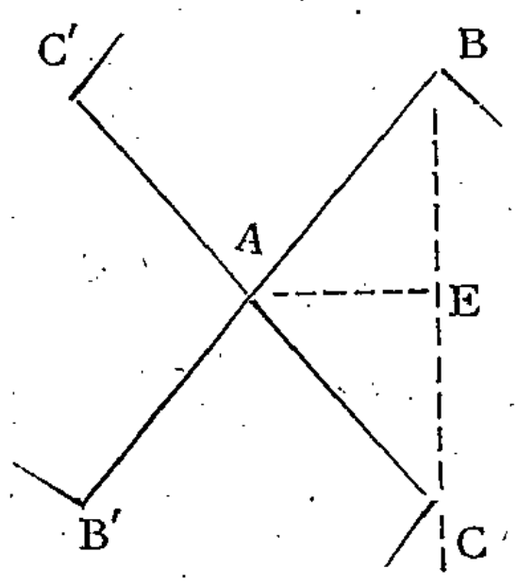
M. Harroy expose enfin, en résumé, sa théorie d'astronomie préhistorique et ses indications relatives au *svastica*.

On a un peu souri dit-il, de mon observatoire primitif ou des

monuments astronomiques construits par l'homme préhistorique!

A-t-on bien songé que cela s'imposait? A-t-on jamais réfléchi à tout ce que la *nécessité* peut faire dire à trois pierres convenablement placées?

Voici tout le problème, il est aussi simple dans sa donnée que stupéfiant dans ses résultats. N'oublions pas que nous sommes sur un plateau plus ou moins élevé.



A 20 *pas d'un point d'observation A, placez une pierre B, dans la direction du soleil levant le* 21 *juin. Placez de même une pierre C, le* 21 *décembre.* Remarque : l'angle BAC varie avec la latitude.

C'est tout, et voilà un observatoire précieux! Qu'a-t-il fallu pour le construire? Pas l'ombre d'un instrument; deux fois une minute d'observation et trois pierres.

Ce que cela donne? Tout, avec un peu d'habitude : les heures, les jours, les mois, les saisons, la direction des vents, la prévision du temps. Indiquons quelques points.

1. La direction BC est la ligne nord-sud. Est-il un moyen plus simple de tracer une méridienne?

2. BC/2 donne le point E ou l'est vrai. D'où encore les quatre points cardinaux, la rose des vents.

Lever du soleil.	3.				doit paraître le 21 juin à 3 h. 47 du m.
	4.	—	AE	—	— 21 sept. vers 6 h. —
	5.	—	AC	—	— 21 déc. vers 8 h. —
	6.	—	AE	—	— 21 mars vers 6 h. —
Coucher id.	7.	—	BA	—	doit dispar. le 21 déc. vers 4 h. du s.
	8.	—	EA	—	— 21 mars vers 6 h. —
	9.	—	CA	—	— 21 juin vers 8 h. —
	10.	—	EA	—	— 21 sept. à 6 h. —

Ces observations et bien d'autres s'imposaient à ceux qui n'avaient ni calendriers, ni chronomètres, ni boussoles. Tel fut, sans doute, le premier observatoire : trois pierres! Qu'on en place deux autres

B′ et C′ dans la direction indiquée, et ce, afin d'éviter un déplacement à l'observateur A, et l'on aura le second. — Et si l'on ajoute à cette croix curieuse, *emblême du soleil*, les petits traits perpendiculaires à l'extrémité des lignes des solstices, traits qui donnent l'intuition de la poussée en avant, du mouvement de rotation du grand astre régulateur, n'a-t-on pas l'explication tant cherchée du double Z aryen, du fameux *svastica* que l'on retrouve par milliers, depuis l'Indus jusqu'à l'Atlantique, dans les Rig-Védas et sur les tombes gauloises, dans les catacombes et sur les fusaïoles de Troie. (Voir *Ilios*, de H. Schliemann.)

Si Burnouf, Max Muller, Greg, Edward Thomas, Schliemann et tant d'autres qui ont pâli sur l'énigmatique emblème, — si des savants comme ceux-là avaient connu le petit problème si simple que nous indiquons et que la disposition de quelques blocs nous a fait trouver, qui sait s'ils n'en eussent pas déduit avec autorité l'*origine* et l'*interprétation* véritables du premier document écrit de la race aryenne!

M. LE PRÉSIDENT invite M. le Dr Houzé à présenter à la section les restes de l'homme néolithique découvert récemment à Obourg par MM. Em. de Munck et A. Denuit.

M. LE Dr HOUZÉ. — Avant de répondre au vœu de M. le Président, il serait utile, je crois, d'entendre M. de Munck donner quelques détails au sujet du milieu dans lequel gisait le squelette.

M. EM. DE MUNCK. — Depuis 1879, j'ai suivi avec le plus grand soin les travaux pratiqués à Obourg pour l'extraction de la craie, et j'ai pu me convaincre ainsi que cette craie, renfermant des blocs d'un silex noir qui est très fin et très tranchant lorsqu'il est taillé, a été remuée presque partout où elle affleure sur le territoire d'Obourg, par l'homme de l'âge de la pierre polie. Ce dernier en a en effet extrait une grande quantité, qu'il utilisait pour la fabrication de ses armes et de ses outils, non seulement sur place, mais dans un grand nombre de stations préhistoriques du Hainaut et du Brabant (1).

(1) On a pu voir dans les vitrines de l'Exposition organisée au Palais des Académies, à l'occasion du Congrès, quelques-uns des nombreux objets de l'époque

Cette extraction se faisait au moyen d'excavations pratiquées à ciel ouvert et de galeries souterraines aboutissant à des puits mesurant parfois 5 mètres de profondeur.

Ces puits, ces galeries et ces excavations m'ont fourni une assez grande quantité de blocs de craie offrant encore les traces des coups portés au moyen des pics, des pioches et des houes de bois de cerf, dont l'homme néolithique d'Obourg se servait pour l'extraction des silex.

La plupart de ces outils se trouvent à l'état de débris dans les anciennes exploitations d'Obourg, mais quelques-uns sont parvenus entiers jusqu'à nous; tels sont ceux que j'ai exposés au Palais des Académies, à l'occasion du Congrès.

L'homme néolithique d'Obourg a été trouvé dans l'une de ces galeries souterraines, qui s'était effondrée au moment même où sa pioche de bois de cerf, découverte près de sa tête, avait donné dans une crevasse remplie de sable.

La craie d'Obourg présente parfois, en effet, de ces puits naturels remplis de sable, qui la traversent verticalement et dont la largeur atteint assez souvent de 0,50 à 2 mètres.

néolithique recueillis sur les emplacements de quatorze stations préhistoriques, dont M. de Munck a fait la découverte pendant les années 1878 à 1891.

Ces stations situées sur les territoires de Mons, Baudour, Havré, Bray, Saint-Denis, Casteau, Thieusies, Rœulx, Naast, Ittre et Braine-le-Château, ont fourni des débris d'armes et d'outils dont la matière première provient de la craie d'Obourg. Si l'on ajoute à ces localités : Villers-Saint-Ghislain, Saint-Symphorien, Waudrez, Binche, Epinois, Buvrines, Hyon, Boussoit, Nimy, Bracquegnies, Houdeng-Aimeries, Ville-sur-Haine, Thieu, Maisières, Gottignies, Masnuy-Saint-Jean, Mignault, Ecaussines, Henripont, Braine-le-Comte, Ronquières, Virginal, Haut-Ittre, Chastre-la-Chaussée, Boitsfort et Moortebeek-lez-Dilbeek, dans lesquelles M. de Munck a également recueilli des silex d'Obourg, on peut se faire, en partie, une idée de l'importance des rapports commerciaux auxquels donna lieu l'exploitation préhistorique du silex d'Obourg.

Il semble du reste prouvé que les stations néolithiques du Brabant et de la Flandre Orientale, si bien explorées par MM Cels, Cumont, Dr V. Jacques, Dr Tiberghien, le marquis de Wavrin, van Overloop et Dr Van Raemdonck, ont également fourni des restes d'armes et d'outils dont la matière première provient de la craie d'Obourg

L'on conçoit aisément que si l'une de ces crevasses vient à être rencontrée par l'extrémité d'une galerie souterraine en voie d'exécution, la partie de craie formant le toit de cette galerie, — au point où cette dernière rencontre cette même crevasse, — doit le plus souvent s'effondrer, par le fait qu'elle ne se trouve plus complètement rattachée à toute la masse crayeuse environnante.

C'est donc un éboulement de craie causé par le voisinage d'une crevasse qui a déterminé la mort et l'enfouissement du mineur néolithique dont le bourgmestre d'Obourg, M. Denuit, et moi avons eu la bonne fortune de recueillir les ossements.

M. LE Dr HOUZÉ. — La découverte du squelette néolithique d'Obourg est des plus importantes; c'est la première qui ait été signalée dans le bassin de Mons. L'examen rapide des débris m'a permis, malgré l'état fragmentaire des os, que les ouvriers avaient déjà en grande partie détériorés au moment où MM. Denuit et de Munck intervinrent, de prendre quelques mesures importantes que je vais résumer.

Le crâne incomplet a les arcades sourcilières saillantes, la glabelle proéminente, le bord supérieur de l'orbite épais; la suture coronale est simple, la sagittale compliquée; au niveau de l'obélion, il y a deux trous pariétaux; l'écaille occipitale manque, mais l'inclinaison de la partie postérieure des pariétaux permet de conclure que l'occipital était aplati ou, en tous cas, peu proéminent. Le diamètre antéro-postérieur maximum approximatif est de 180, le transversal maximum de 144, l'indice céphalique de 80. Du côté de la face, les mesures nasales (hauteur 43, largeur 25) donnent un indice de 58, 10; les dents sont fortement usées, la formule dentaire a été complète. Le fémur droit a une longueur approximative de 416 millimètres, la diaphyse est aplatie supérieurement (platymérie) et porte une fossette hypotrochantérienne et un troisième trochanter; le fémur gauche présente les mêmes particularités. Le tibia est platycnémique et présente la rétroversion.

L'homme néolithique d'Obourg est donc sous-brachycéphale, platyrrhinien. La taille reconstituée est de $1^{m},55$ au maximum. Par le contour crânien, la norma verticale, la situation des bosses pariétales

et tous les autres caractères, il est tout à fait identique aux brachycéphales de la série néolithique que j'ai étudiée à Hastière, et aux brachycéphales de Huccorgne (trou Sandron), que notre savant collègue, M. Julien Fraipont, nous a montrés à Liége l'année passée. (*Applaudissements.*)

M. LE PRÉSIDENT remercie MM. de Munck et Houzé et donne ensuite la parole à M. Ubaghs.

LES POTERIES ANTÉ-ROMAINES ET LES OBJETS DE BRONZE DÉCOUVERTS DANS LE LIMBOURG HOLLANDAIS.

En 1889, j'ai exploré les cimetières anté-romains de la bruyère entre Weert, Budel et Nederweert-Leveroy, non loin de la frontière belge. Cette bruyère forme la continuation de la Campine belge dans laquelle on avait déjà signalé la présence de nombreuses sépultures de la même époque. Les cimetières que j'ai explorés dans la partie hollandaise de la Campine étaient très vastes. Les sépultures s'annonçaient par une multitude de petits tertres de sable répandus irrégulièrement sur un grand espace. Le cimetière qui se trouve à l'ouest de Weert, à 2 kilomètres de Boshoven, vers le côté méridional de la ligne du chemin de fer de Gladbach à Anvers, a, de l'est à l'ouest, une longueur de 800 mètres et, depuis la ligne du chemin de fer, dans la direction méridionale, jusqu'à un bois de sapins, une largeur de 150 mètres; dans ce bois on trouve encore beaucoup de ces tertres renfermant des urnes cinéraires. Ces tertres avaient généralement un diamètre de 1 à 2 mètres et une hauteur de $0^m,50$ à $0^m,75$; chacun d'eux contenait, à une profondeur de 25 à 35 centimètres, une mince couche de charbon, mêlée de cendres et de petits fragments d'os calcinés, ainsi qu'une urne. Il y avait parfois quelques tertres d'une étendue plus grande : ils mesuraient jusqu'à 6 mètres de diamètre et contenaient alors deux ou trois urnes.

Les urnes étaient déposées tout simplement dans le sable qui formait les tertres. Une seule fois j'en ai trouvé une avec couvercle. Elle était garantie, sur deux côtés et au-dessus, par des petits fragments d'un bloc de grès intentionnellement cassé: j'en ai compté jusque

cinquante qui mesuraient chacun de 4 à 7 centimètres. Les fragments de ce grès étaient recouverts d'une sorte de patine brunâtre, d'un aspect plus ou moins vitreux, ce qui me fait supposer qu'ils ont été exposés au feu. On a déterré, dans le cimetière dont je vous parle, environ un millier de vases funéraires; malheureusement la plupart furent brisés par les paysans de la contrée, qui avaient espéré y trouver des objets de valeur.

J'ai réussi, avec beaucoup de précautions, à en déterrer une bonne centaine, dont quatre-vingts se trouvent aujourd'hui exposés dans mon Musée. Cette poterie est grossière, faite sans l'aide du tour et cuite au feu extérieurement et intérieurement; la cuisson est imparfaite. Pour la pâte, on n'a pas employé le limon ou *loes*, mais une argile grise, plus ou moins sableuse, contenant de petits grains de quartz, que l'on trouve sur place dans la bruyère. Les fragments de cette poterie, d'une épaisseur de 1 1/4 centimètre et dont la partie cuite extérieure et intérieure mesurait seulement quelques millimètres, m'ont montré des particules de cette argile non cuites, qui, soumises à l'examen microscopique ne diffèrent en rien de l'argile de la Campine.

Les fragments des poteries très grossières que nous avons trouvés en 1883 dans notre station lacustre près de Maestricht sont façonnés d'une argile bleuâtre, foncée, calcarifère, contenant des coquilles d'eau douce et de minces fragments de bois, dont on peut encore observer des débris dans la pâte. Une comparaison scrupuleuse montre que les ustensiles de notre station lacustre se rangent dans les types de la Madeleine, bois de renne percé d'un trou, harpons, sculptures primitives sur os, etc. L'argile constituant la pâte des tessons provenant de notre station lacustre est également un produit enlevé au sol environnant; cependant le limon ou *loes* ne manquait pas dans la région; nous avons donc à faire à un cas de fabrication semblable à celui qui a été observé au sujet des poteries de la Campine hollandaise.

Les poteries découvertes près de Weert ont, presque toutes, les caractères des poteries dites germaniques. Il y en a de grandes aux formes cylindriques, d'autres avec couvercle; certains grands vases ressemblent à des pots à fleurs très grossiers; l'un des vases cylindri-

ques a trois anses pouvant servir à la suspension; d'autres sont en formes d'écuelles avec ou sans anse.

Comme ornements ils montrent des lignes tracées verticalement avec les quatre doigts, des lignes pointillées, des coups d'ongles entourant le vase à la panse ou vers le col, des lignes tracées à la pointe, formant des zones, des chevrons, des triangles, etc. Ces vases étaient remplis ou à moitié remplis de fragments d'ossements humains calcinés, mêlés à un peu de charbon. Dans les grands vases, dont quelques-uns ont une hauteur de $0^m,44$ et une circonférence de $1^m,70$, il y avait de petits vases de toutes formes, que l'on prendrait volontiers pour des jouets si, dans certains d'entre eux, je n'avais trouvé des fragments de petits ossements calcinés ayant appartenu à des enfants. J'y ai recueilli également sept poids coniques, fusiformes, percés chacun d'un trou, et ayant servi pour le tissage. L'un d'eux est orné à la surface de lignes rayonnantes. A l'extérieur, beaucoup de ces vases sont recouverts d'un engobe composé d'une argile délayée dans de l'eau ; cet engobe les fait paraître lisses et comme enduits d'un vernis de couleur chocolat.

Parmi les vases trouvés dans la bruyère entre Weert et Budel, il y en a, dans ma collection, deux dont les formes non germaniques ont une grande importance. C'est d'abord un petit vase avec couvercle, en forme de seau et avec des oreilles percées pour passer l'anse de bronze. (Voir fig. 9 et 10, pl. II, *De voor- Romeinsche Begraafplaatsen tusschen Weert en Budel en Nederweert-Leveroy*, Amsterdam 1890). Puis un joli petit vase à couvercle (pl. II, fig. 11, *ibidem*), qui nous montre de chaque côté deux rainures verticales, distancées d'un centimètre, correspondant à deux ouvertures dans le col et deux dans le couvercle, pour y passer une double anse de bronze, de façon à en assurer la fermeture.

Ces deux vases ne sont pas en argile de la localité; leur pâte est rougeâtre et bien cuite; suivant tout probabilité ils sont faits de limon ou *loes*.

Le bronze, qui, en général, est très rare, jusqu'à présent dans les vases trouvés dans la Campine belge par MM. le Dr Bamps, É. Delvaux, Schuermans et d'autres, est bien représenté dans les miens : j'y ai trouvé, en effet, une centaine d'objets et de fragments de bronze,

ainsi que beaucoup de gouttelettes de ce métal mélangées avec les cendres, ou incrustées à la surface des os. Parmi les objets qui se trouvent dans ma collection, il y a trois morceaux d'épées de bronze, brisées intentionnellement, pour obéir à un rite mortuaire. L'une de ces épées, que j'ai l'honneur de vous montrer, est à rivets; elle est brisée en quatre fragments : on voit par la courbure des fragments que l'on a employé la force pour la casser. Deux autres épées de ma collection sont, l'une brisée en quatre, l'autre en trois morceaux. Voici un exemplaire des pointes de lance; j'en connais cinq échantillons de cette localité; deux sont dans ma collection. Dans l'une des urnes j'ai trouvé une forme de lance de bronze très singulière, percée d'un trou sur le plat du fer. Une forme ayant quelque analogie avec la nôtre a été trouvée dans la bruyère près de Deurne, dans le Brabant septentrional. (Voir *Noordbrabants oudheden*, door Dr C. R. Hermans, pl. XXI, fig. 3.)

Enfin j'ai encore recueilli un grand nombre de fibules, cinq bracelets, trois bagues et fragments de bagues, des boutons, dont l'un est formé de deux croix réunies par derrière à un petit anneau, une pince et beaucoup de fragments d'anses, ainsi que des fragments de bronze fondu. Tous ces objets se trouvent dans ma collection.

Le musée d'antiquités de l'État à Leiden possède environ 130 vases provenant de ce cimetière et 25 fragments d'objets en bronze. (Voir *Het verslag omtrent het Rijksmuseum van oudheden te Leiden*, par le directeur, M. Dr C. Leemans, septemb. 1890.)

Dans le courant de cette année, M. l'abbé J. Habets, président de la Société historique et archéologique du Limbourg, a publié également, dans son rapport à l'Académie royale, la description de plusieurs vases et de divers objets en bronze provenant du cimetière.

L'analyse d'un morceau de bracelet de ce vieux bronze a donné :

Cuivre	86,037
Étain	9,432
Plomb	4,108
Zinc	0,415
Perte	0,008
	100,000

Un des objets les plus curieux trouvés dans les cendres d'une des urnes entre Weert et Budel est un médaillon de cuivre rouge. (*Voir* ci-dessous.) C'est une plaque ronde de 5 1/2 centimètres de diamètre, dont l'une des faces est unie, et dont l'autre est gravée et montre un petit arbre, à trois branches, aux feuilles trilobées.



De chaque côté de la branche du milieu, la plaque est creusée de petits trous triangulaires; à côté de l'arbre, s'élèvent encore de terre quelques petites branches feuillues.

Il est bon de faire remarquer ici que j'ai observé une ornementation semblable sur des couteaux-rasoirs de bronze du Danemark et de Suisse, ainsi que sur d'autres objets de bronze trouvés à Hallstadt. Ce médaillon est recouvert d'une patine grisâtre, foncée, verte par place. Vers sa base, il est percé d'un trou de suspension. Conze et Furtwängler ont signalé ce type d'ornementation, caractérisé par des végétaux et des animaux prodigieux; de ce côté des Alpes, on n'a rencontré cette ornementation que sur quelques rares objets découverts à Hallstadt; ils sont plus abondants au sud des Alpes, en Etrurie. L'échantillon, qui me paraît être unique pour nos contrées, se trouve dans ma collection.

Un objet de fer, long de 3 centimètres et large de 1 1/4 centimètre,

s'est trouvé dans l'une des urnes (fig. 38, pl. VI, *loco citato*); mais il est tellement attaqué par la rouille qu'on ne peut pas s'imaginer à quoi il a pu servir.

J'ai indiqué ailleurs (*eodem loco*, pp. 43-46), pour le Limbourg hollandais, vingt localités où j'ai trouvé des urnes dites germaniques, accompagnées onze fois d'objets de bronze, et huit fois d'objets de pierre, et, pour la province du Brabant septentrional, trente-quatre localités où j'ai recueilli dans dix-neuf cas des objets de bronze et sept fois des objets de pierre travaillée; cependant, même dans les cachettes, je n'ai jamais rencontré les moules dans lesquels ces objets ont été coulés. Le bronze ne se révèle donc pas comme un produit de fabrication indigène. Je crois que les objets que nous possédons proviennent de ces colporteurs nomades qui échangeaient le produit de leur industrie contre des objets de provenance locale.

Dans une des urnes, j'ai recueilli, parmi les cendres, deux silex finement taillés; ils ont probablement servi comme pointes de flèches. M. l'abbé J. Habets également figure (*Twee voorhistorische doodenakkers in de nabijheid der stad Weert*, Amsterdam, 1891) un silex finement taillé, trouvé dans le cimetière entre Weert et Budel.

MM. Bamps et E. Delvaux ont indiqué dans la Campine belge une vingtaine de localités où l'on a déterré des urnes dites germaniques, et la plupart de ces localités ont aussi fourni des objets de pierre. M. Bamps s'est demandé quelles pouvaient être les armes de ces Germains? Mais le fait que nous avons trouvé dans les urnes mêmes des objets de silex taillé, l'abondance de ces pierres dans les cimetières ou dans leur voisinage n'indiquent-ils pas la continuation partielle de l'usage de la pierre à l'époque celto-germanique dans ces contrées. On connaissait certainement le métal, mais ce métal n'était pas d'usage général.

M. le docteur Cloquet, se basant sur les trouvailles de nombreux silex taillés sur les plateaux où sont les tumuli et dans la tombe même, comme à Court-Saint-Etienne, a dit, avec raison, me semble-t-il, que, pour certaines contrées, l'âge de la pierre s'est continué un certain temps après l'introduction du métal.

Il n'est pas étonnant de trouver le cuivre avec le bronze : pour faire

cet alliage, on a eu besoin du cuivre ; donc le cuivre a dû devancer le bronze. Les premières traces de l'emploi du cuivre se montrent déjà dans les moins anciennes périodes de l'âge de la pierre polie; il se rencontre souvent à côté des objets de pierre et d'os, et il n'est pas seulement usité pour l'ornementation, mais il est surtout employé dans la confection des outils et des armes, dit M. le Dr Much. Les belles trouvailles faites dans le sud-est de l'Espagne par MM. Henri et Louis Siret, qui nous ont montré des pointes de cuivre et des celts plats, d'une forme dérivée de celle des haches de pierre, des pointes de flèches triangulaires, des lames de couteau plats sans rivets, également de cuivre, mêlés à l'industrie des silex néolithiques, prouvent que le cuivre a précédé le bronze, et qu'il fut employé concurremment avec les instruments de pierre.

Pour les vases cinéraires de la bruyère près de Weert, j'admets avec M. Cloquet que ceux qui sont travaillés finement et qui sont ornés de dessins, doivent, de même que la plupart des autres objets que nous avons décrits, être rangés dans l'époque celtique, premier âge du fer, ou Hallstadtienne.

Les urnes à col droit, à parois épaisses, rugueuses, bosselées, d'un gris sale, ne portant pas de traces d'ornementation, sauf parfois des coups d'ongles à la panse ou vers le col, enfin dont la pâte est spongieuse et mal cuite, appartiennent probablement à l'époque germano-belge.

Les Germains refoulèrent les Celtes, s'installèrent sur leur territoire, et continuèrent à se servir de leurs cimetières. C'est par suite d'une sorte de retour vers la barbarie que nous retrouvons leurs vases grossiers mêlés aux poteries celtiques.

Telle est, Messieurs, la communication que je me suis proposé de vous faire. J'espère qu'elle répandra quelques éclaircissements sur la cinquième question proposée : « Quelles sont les découvertes relatives à l'âge du bronze et au premier âge du fer qui ont été faites jusqu'ici en Belgique, et quelles sont les conséquences à en tirer ? »

M. LE PRÉSIDENT remercie M. Ubaghs de son intéressante com-

munication. Elle prendra place dans le compte rendu de la séance de ce jour.

La séance est levée à 11 1/2 heures.

Le Secrétaire, *Le Rapporteur,*

EM. DE MUNCK. A. RUTOT.

Séance du 7 août.

Prennent place au bureau MM. le Dr Houzé, *président*, et le Dr Tiberghien, *secrétaire*.

M. LE PRÉSIDENT invite M. Valdemar Schmidt à bien vouloir occuper le fauteuil présidentiel.

M. SCHMIDT remercie en quelques mots l'assemblée de l'honneur qui lui est fait et donne la parole à M. le baron de Loë, rapporteur de la 5e question.

M. LE BARON DE LOË. — Dans un article qui a paru dans le second fascicule des « *Mémoires, documents, questionnaire, etc.* » du Congrès, j'ai analysé les découvertes relatives à l'âge du bronze et au premier âge du fer qui ont été faites jusqu'ici en Belgique, et ce travail m'a permis de dresser le questionnaire suivant :

1. Y a-t-il à proprement parler un *âge du bronze en Belgique?*

2. Y a-t-il en Belgique, entre l'âge de la pierre et l'âge appelé *premier âge du fer*, une période intermédiaire où le bronze seul aurait été connu ?

3. Les peuplades qui ont fait usage d'armes et d'outils de bronze appartenaient-elles à une race différente de celle à laquelle appartenaient les peuplades néolithiques ?

4. Y a-t-il quelque possibilité de fixer l'époque où le bronze a remplacé la pierre en Belgique ?

5. Comment se caractérise l'apparition du fer en Belgique ?

6. A quelle époque avant l'ère chrétienne peut-on faire remonter la sidérurgie belge ?

7. A quelle race peut-on attribuer, chez nous, ce nouveau progrès dans l'évolution industrielle?

Le premier point à examiner est donc celui de savoir si nous avons eu réellement, dans notre pays, un âge du bronze.

Des savants très-autorisés le nient. *Il n'y a pas eu en Gaule d'âge du bronze*, dit M. Alexandre Bertrand; *le bronze a pénétré par le commerce peu de temps avant l'introduction du fer.*

D'autre part, M. Bequet croit que le bronze a apparu pendant l'âge de la pierre polie, mais que ce n'était là qu'un bronze d'importation. *Nos contrées*, dit-il, *étaient parcourues alors par des fondeurs nomades dont les habitudes étaient semblables à celles des Bohémiens, qui, de nos jours encore, vont errant de pays en pays, faisant de la chaudronnerie et ne se mêlant pas à la population. Ils approvisionnaient les tribus d'armes et d'objets de parure qu'ils fondaient sur place.*

Je suis tout disposé, quant à moi, à admettre l'opinion de M. Bequet.

M. D. A. Van Bastelaer. — Je crois qu'il sera rationnel, pour gagner du temps, de discuter, en même temps que les autres parties de la question, ma communication sur le cimetière belgo-germain de l'époque du bronze trouvé à Thuillies. Je vais donc en dire un mot. Je serai d'ailleurs conduit ainsi à traiter la question que vient de poser M. de Loë : *Avons-nous eu en Belgique un âge du bronze, ou bien avons-nous simplement, comme on l'a soutenu, reçu du dehors quelques objets de ce métal, sans le travailler dans notre pays?*

M. Van Bastelaer résume d'abord à grands traits le mémoire qu'il a fait paraître dans le premier volume du Congrès (page 207). Puis il continue sa démonstration.

Je passe, dit-il, à une question importante, souvent discutée et qui nous est posée encore aujourd'hui.

Les hommes du cimetière de Strée se servaient surtout d'instruments de pierre, à peine y avons-nous trouvé le bronze. Est-ce à dire qu'ils n'étaient pas contemporains de l'époque où ce métal était largement employé? Je ne le pense pas; mais peut-être ne pouvaient-ils se permettre communément l'usage de ce métal précieux encore et rare

dans nos contrées. Est-ce à dire même que nous n'avons pas affaire à une époque où le fer lui-même commençait à être connu chez nous? Je ne voudrais pas pour ma part formuler cette conclusion d'une manière absolue, et voici pourquoi.

Notre cimetière offre absolument tous les caractères des cimetières du Limbourg belge et hollandais, où l'on rencontre, toujours et avant tout, quantité de silex travaillés.

Or, on pourrait dire, après avoir étudié ceux-ci soigneusement, qu'on doit les attribuer à une même population, bien que, dans les uns, le bronze même manque, et qu'au contraire, dans d'autres, il vient déjà se joindre au silex et au bronze des instruments de fer.

Or, tel est précisément ma pensée relativement au cimetière de Thuillies.

L'âge du bronze chez nous n'a été que passager et ce métal ne nous a été apporté que très peu de temps avant la fabrication du fer.

Nos populations pauvres et isolées n'employèrent que fort peu de bronze et continuèrent à se servir des instruments de silex jusqu'au moment où ils purent les remplacer par des outils de fer. En d'autres termes, il s'agit de cimetières de l'époque du bronze et même peut-être de la première époque du fer; époques de transition qui, chez nous, se confondent presque.

La poterie n'est plus néolithique : d'après ses caractères, c'est la poterie de la première époque du fer.

Tout cela me paraît s'expliquer naturellement dans notre pays de Belgique, qui ne produit que peu ou pas de minerais de cuivre et d'étain et où, par conséquent, la fabrication du bronze étant inconnue, celui-ci ne put jamais abonder; tandis que les minerais de fer de toute nature et ceux surtout qui sont facilement réductibles, s'y rencontrent en abondance.

La conséquence toute naturelle, chacun le sentira, c'est que l'âge du bronze a eu chez nous peu d'importance et peu de durée; car une fois l'idée de la métallurgie et le traitement d'un minerai quelconque trouvés, les essais sur d'autres minerais ne manquèrent pas et l'extraction du fer fut bientôt, sinon inventée dans notre pays, au moins

pratiquée et vulgarisée dans ces contrées tout spécialement sidérurgiques.

Voilà me semble-t-il une preuve nouvelle et importante que, pour notre pays, l'âge du bronze (importé) ne fut que passager et que l'âge de la pierre s'est continué jusqu'au premier âge du fer (fabriqué dans le pays).

M. CLOQUET. — Je ne crois pas qu'on puisse admettre le cimetière décrit par M. Van Bastelaer comme étant de l'âge du bronze.

On sait que cet âge a été contesté en France, notamment par M. Alex. Bertrand, directeur du musée de Saint-Germain.

Il doit l'être davantage en Belgique.

C'est le bronze (ou le cuivre ?) qui fut le premier métal qui succéda à la pierre, mais il nous a été apporté par des marchands étrangers dont César a retrouvé les traces dans les Alpes.

Les instruments que l'on trouve en Belgique sont isolés et disséminés sur différents points du pays : ce sont ordinairement des haches ou celts de différentes formes et de différentes dimensions : on les rencontre dans presque tous les musées et même dans les collections particulières.

C'est le Limbourg qui en a fourni le plus.

Mais d'autres trouvailles plus importantes ont été faites ; parlons d'abord de la sépulture d'Eigen-Bilsen, sujet de tant de discussions, où M. Schuermans a montré son érudition ; ensuite celle de Sinsin, objet d'un intéressant travail de M. Bequet.

Citons encore le dépôt ou cachette de Jemeppe-sur-Sambre, où se trouvaient des bracelets, des hachettes, des anneaux, des perles, etc.

J'ai mentionné toutes ces découvertes dans une notice lue au Congrès de Bruges, mais M. de Loë les a amplement complétées par ses minutieuses recherches.

Cela suffit-il pour admettre en Belgique un âge du bronze ; je ne le pense pas : un âge du bronze suppose une population importante, fixée au sol, dont on retrouverait de plus nombreuses traces. Cette population nous ne la connaissons pas, si ce n'est les Celtes qui ont apporté le fer en même temps que le bronze.

Je crois être le premier qui ait attiré l'attention des archéologues sur

l'époque celtique en Belgique (époque hallstadtienne ou du premier âge du fer de M. de Mortillet), lors de la découverte des cimetières de Gedinne et de Louette-Saint-Pierre par MM. Dujardin et Gravet. Le savant archéologue français déclara qu'ils n'étaient pas gallo-germains comme les avaient dénommés ces messieurs, mais hallstadtiens.

C'est ainsi qu'ayant eu connaissance des découvertes de Court-Saint-Étienne, je reconnus, dans les objets trouvés et dans d'autres déposés au Musée de Bruxelles depuis 1861, qu'au lieu d'être gallo-romains comme on les avait dénommés, ils étaient de la même époque que ceux de Gedinne, par conséquent, du premier âge du fer. Mon travail rencontra sans doute des incrédules, et M. Schuermans, entre autres, trouvant la chose d'une grande importance, m'écrivit une longue lettre émettant ses doutes, mais disant en finissant : suivez avec attention les fouilles qu'on fera ultérieurement.

Un certain temps après, je reçus de M. Stassin, fils d'un ex-receveur d'enregistrement à Wavre, les dessins de différents objets trouvés dans un tumulus des environs, dont l'un était très carastéristique et ôtait tout doute, un *rasoir de bronze*. Comme celui de la tombe de Bernissart, il détermine parfaitement le premier âge du fer.

Je remets les dessins au bureau de la section avec prière de les reproduire, car ils sont très importants et inédits.

Je serais tenté de classer aussi dans cette catégorie le cimetière de Thuillies, quoiqu'on n'ait pas trouvé de traces de fer. Ce métal peut avoir entièrement disparu par l'oxydation ou peut-être y a-t-il des tombes inexplorées où on le rencontrerait. Je n'aime pas la dénomination que notre savant archéologue de Charleroi lui a donnée ; il y a là une confusion de mots : un fait bien certain c'est que les Celtes ont été expulsés du pays par les Germains, qui les ont refoulés en Gaule. C'est là de l'histoire ; c'est César qui l'écrit. Servons-nous donc des mêmes expressions et ajoutons-y celle de Belge, qui indique la partie de la Gaule où les faits se passent ; disons donc avec Roulez, de Gand, belgo-romain, et avec Schuermans, germano-belge. Quant à l'époque celtique que Schuermans appelle gallo-belge, je lui préfère le mot celto-belge.

Nous aurions donc les trois époques successives rendues par les

expressions : 1° Celto-belge ; 2° Germano-belge; 3° Romano-belge.

C'est très simple et très clair, et c'est très vrai, car, alors déjà, nous étions Belges; c'est César qui l'a dit dans une citation flatteuse : *Fortissimi sunt Belgæ.*

Rendons à César ce qui appartient à César.

M. D. A. VAN BASTELAER. — M. Cloquet vient de me reprocher d'avoir employé l'expression de *belgo-germain*; il préférerait *germano-belge*. Je désirerais qu'il me dît quelle différence il trouve entre les deux expressions. L'une ne vaut-elle pas l'autre? Cela ne fait pas l'ombre d'un doute pour moi.

N'a-t-il pas lui-même nommé *poterie germaine* des tessons identiques à ceux de notre cimetière, tessons qu'il avait trouvés dans la villa romaine d'Arquennes et qu'il attribuait, avec raison, pensons-nous, à des peuplades germaniques établies dans le pays après en avoir chassé les Gaulois?

Mais serait-ce plutôt *celto-belge* ou *celtique* que mon honorable contradicteur a voulu dire, comme il l'a maintes fois écrit? Je ne veux pas me servir de cette expression devenue si vague, employée tant de fois abusivement et appliquée à tant d'époques distinctes. Du reste mon cimetière n'offre aucun des caractères qui justifieraient cette dénomination. C'est un cimetière identique aux cimetières de l'âge du bronze et du premier âge du fer, trouvés dans le Limbourg : tout mon mémoire tend à le prouver. Or, tous les auteurs qui se sont occupés de ces cimetières jusqu'ici, ont employé cette expression de *belgo-germain*, pour les désigner; et je veux simplement par ce nom préciser le groupe congénère auquel mon cimetière de Thuillies doit se rapporter. Si l'on change, à un moment donné, le nom de ce groupe, je m'empresserai d'adopter la nouvelle dénomination.

M. HAMY n'aime pas à voir apparaître, dans des questions préhistoriques, des mots historiques. Il préfère employer les mots cimetières de l'âge du bronze, ou de l'âge du fer, pour éviter d'employer les mots de cimetières celtiques, ou germano-belges. Prenez, dit-il, dans ces différents cimetières celui qui est le plus caractérisé et dites type de tel endroit : les stations similaires se grouperont autour. Faites donc disparaître les vocables ethniques, et basez la classification sur des faits.

M. D. A. VAN BASTELAER. — J'approuve complètement l'idée d'adopter un cimetière type et de prendre le nom de la localité pour l'affecter au groupe entier. Ce nom collectif alors au lieu d'être *belgo-germain* serait le nom d'une commune. Pour moi cela m'est parfaitement égal; le tout est de s'entendre sur la signification des mots. Au point de vue systématique je suis aussi d'avis que cela vaudrait mieux.

Jusqu'ici nous avons en Belgique deux catégories de cimetières qui renferment le bronze comme matière commune des objets d'usage général, armes, outils, etc. Ces deux catégories sont bien distinctes et offrent des caractères différents.

Pour désigner l'une on a, jusqu'ici, employé généralement l'expression de *celtique* ou *celto-belge*, et pour l'autre, *belgo-germain*. Celle-ci est composée de tombes pauvres, à incinération, sous tertre peu élevé, le plus souvent effacé ou presqu'effacé par les âges. Les vases sont grossiers de forme et de matière, peu cuits, noircis sur les deux faces de la paroi, de forme sphéroïdale, parfois un peu allongée ou pyriforme; le plus souvent sans ornementation, ou portant des empreintes de doigts et d'ongles alignées autour du col et de la panse. Le mobilier est complété par beaucoup d'instruments en silex peu soignés; il s'y joint souvent du bronze. Beaucoup de cimetières n'en ont cependant pas donné. Voilà les cimetières du type limbourgeois qui se rapporte si bien à ce que dit Tacite des anciens Germains.

Ces cimetières peuvent très bien être attribués à des peuplades de ces anciens Germains ou de leurs ancêtres, mais l'on n'y peut absolument rien trouver de nos envahisseurs francs, quoiqu'on se soit hasardé à le dire.

L'autre catégorie, les cimetières dits jusqu'aujourd'hui *celto-belges* sont aussi des cimetières à incinération, mais beaucoup sont plus luxueux. Les tumuli sont plus élevés, les objets de bronze plus riches, plus variés, les vases beaucoup plus soignés, plus beaux, mieux faits, de forme meilleure, de terre plus fine et mieux travaillée, ornés de dessins géométriques variés, tracés à la pointe, lignes compliquées, triangles, grecques, chevrons, zigs-zags, etc., etc. Ces tombes renferment le plus souvent des objets de fer, épées, etc.

J'ai bien dû, pour me faire comprendre, choisir entre ces deux

dénominations usitées ; mais je ne demande pas mieux que de voir changer ces dénominations pour les remplacer par des noms de deux cimetières types, ce qui amènerait plus de précision et ne préjugerait aucune indication ethnique, aujourd'hui que toute assertion de cette nature serait en réalité prématurée, vu le manque de preuves réelles.

M. VALDEMAR SCHMIDT croit aussi que le bronze a été introduit par des populations venues de l'Est. Cependant un âge du bronze a parfaitement pu exister ; on ne peut tirer aucune conclusion contraire du petit nombre de découvertes se rapportant à cette époque. Ainsi, par exemple, en Danemark, le dernier âge du fer a été très important et a dû durer plusieurs siècles, et cependant il n'est représenté que par quelques tombes. En Angleterre, quand les Romains sont arrivés, il existait une nombreuse population connaissant l'usage du fer, et cependant cette période n'est représentée que par quelques tombes isolées, dans le Yorkshire. Il est certain que les découvertes de l'âge du bronze se généraliseront en Belgique.

Quant aux noms historiques, M. Schmidt est d'accord avec M. Hamy, pour désirer leur disparition. Déjà on a commencé en Scandinavie : le nom de type de Hallstadt tend à être adopté par tous les savants.

M. DE BAYE tient à signaler une découverte importante qui vient d'être faite dans le comté de Kent : il s'agit d'une tombe renfermant des objets de bronze locaux, ainsi que des vases de bronze orientaux.

M. CLOQUET présente un débri de four de l'âge du fer.

M. DE LOË résume ensuite un travail manuscrit de M. le prince Paul Poutjatine ayant trait à des découvertes qu'il a faites en Russie, se rapportant au premier âge du fer.

M. DE LOË communique à l'assemblée quelques passages d'une lettre de M. Van Raemdonck, complétant son rapport.

« Le *Recueil d'antiquités*, etc., par le chanoine de Bast, p. 184, et *Het distrikt van Sint-Nikolaas*, par van den Bogaarde, t. II, p. 25, signalent, comme trouvées à Waasmunster, non une hache de bronze, mais trois ou quatre haches de bronze dont ces auteurs font connaître ou l'époque, ou le lieu de la découverte, ou leurs possesseurs, et qu'ils décrivent ou représentent. Ces trois ou quatres haches de

Waasmunster sont signalées également dans les *Annales* de notre Cercle, t. IV, p. 259, ainsi que dans mon livre : *Le Pays de Waas préhistorique*, p. 119. Outre ces haches de Waasmunster, on en a trouvé une cinquième à Sinai, en 1866, Section D, nº 1311ᴬ du cadastre, mentionnée dans nos *Annales*, t. IV, p. 259, et dans moin *Pays de Waas préhistorique*, p. 119. Finalement, une hachette de bronze a été déterrée, en 1871, à Thielrode; elle a été signalée dans nos *Annales*, t. IV, p. 259, ainsi que dans mon *Pays de Waas préhistorique*, p. 119, où celles de Thielrode et de Sinai sont encore représentées en grandeur naturelle. Le total des haches de bronze découvertes au Pays de Waas (à Waasmunster, Sinai et Thielrode), s'élève donc à six. Sinai et Thielrode sont deux communes Waasiennes oubliées dans votre *Statistique*.

» En 1873, le cimetière germano-belge de Saint-Gilles nous a fourni, outre deux nouvelles urnes cinéraires, une mince lame de fer battu roulée sur elle même pour en faire une épingle à cheveux, ainsi qu'une pierre triangulaire avec un trou médian, servant à faire descendre le traîneau d'un métier; cette dernière pierre était toute différente de celle de 1856. »

Avant de passer à la discussion de la sixième question, M. de Loë prie la section de bien vouloir émettre le vœu suivant :

« Il est hautement désirable que l'attention des archéologues se porte d'une façon toute spéciale vers le laps de temps qui s'est écoulé en Belgique entre l'époque néolithique et la conquête de César, et qui constitue une lacune regrettable dans nos connaissances.

« La première section souhaite donc qu'une exploration méthodique et qu'une étude sérieuse soient faites des tertres funéraires appelés *tombelles*, dont il existe encore un certain nombre dans le Brabant wallon, le Limbourg et la province d'Anvers, et elle espère que le gouvernement voudra bien seconder cette entreprise. »

Ce vœu est adopté.

M. VALDEMAR SCHMIDT donne lecture du vœu présenté par M. le Dr Collignon, dans la première séance, demandant « la nomination d'une commission chargée de suivre, au point de vue anthropologique, les opérations des conseils de revision. »

Ce vœu est également adopté à l'unanimité et il sera soumis, de même que le vœu de M. de Loë, à l'assemblée générale.

M. Valdemar Schmidt cède la présidence à M. Hamy.

M. LE PRÉSIDENT met en discussion la question : *De la persistance des types ethniques préhistoriques au milieu des populations actuelles.*

M. le Dr HOUZÉ a fait un rapport sur cette importante question, qu'il résume de la manière suivante : dans le fouillis des races actuelles on retrouve des représentants presque purs des types préhistoriques ; le plus souvent ils sont modifiés, mais ces modifications sont loin d'être dues exclusivement au métissage. L'évolution progressive et l'adaptation mésologique revendiquent leur part d'influence dans les transformations. Le crâne, qui, dans le diagnostic ethnique, occupe une place prépondérante, a été modifié par le cerveau, qui s'est accru et transformé par des acquisitions successives.

Pour éviter dorénavant les discussions stériles, qui se répètent sans cesse à propos des noms historiques donnés à des types préhistoriques, M. Houzé a proposé au Congrès de Liége de continuer la nomenclature géopraphique inaugurée par les *Crania ethnica*, et d'appeler le type blond, grand et dolichocéphale, *type de Hallstadt*, station du premier âge du fer où les caractères anatomiques de ce type apparaissent nettement ; cette proposition a été unanimement acceptée.

L'antériorité des dolichocéphales dans l'Europe occidentale est suffisamment établie. Les brachycéphales doivent donc, à cause de leur fusion avec les premiers occupants, présenter des différences de station à station, et c'est vers l'est de l'Europe qu'il faut aller chercher le type pur. Le crâne de Nagy-Sap (époque quaternaire) pourrait servir de type aux brachycéphales du centre et de l'occident, qui, malgré certaines différences, présentent des affinités nombreuses. Dans l'état actuel de la science, il vaut mieux simplifier ; quand l'étude analytique aura accumulé des matériaux plus considérables, il deviendra nécessaire d'établir des subdivisions, mais, provisoirement, M. Houzé propose de réunir les brachycéphales sous le nom de *type de Nagy-Sap*, subdivisé en sous-types : Furfooz, Grenelle, Truchère, Orrouy.

M. LE Dr COLLIGNON. — Je suis absolument d'accord avec

M. Houzé sur la nécessité de substituer une dénomination anatomique aux termes équivoques tels que Celtes, Kymris, etc., etc. En ce qui concerne le nom de type de Hallstadt à donner à la race blonde et dolichocéphale du Nord, je n'ai aucune objection à faire. En revanche, je suis moins satisfait du terme proposé pour nommer les populations brachycéphales actuelles du centre de l'Europe, celles auxquelles Broca donnait le nom de Celtes. Ni type de Nagy-Sap, ni type d'Orrouy ne me contentent pleinement. Jusqu'ici le type ou plus exactement les types brachycéphales néolithiques me semblent trop s'écarter du Celte classique de Broca pour qu'on soit en droit d'assurer à priori la filiation des uns à l'autre.

M. WALTER DE SELYS se demande s'il ne serait pas prématuré de rapporter tous les types brachycéphales aux races venues de l'Est.

M. ED. DUPONT craint que l'étude des crânes et autres débris humains préhistoriques rencontrés dans notre pays n'ait pas encore pu être poussée assez loin pour qu'on puisse actuellement généraliser, et relier les restes à des types de pays éloignés.

M. HOUZÉ. — Tous les crânes connus ont été étudiés ; si on a proposé le type de Hallstadt, c'est afin de conserver une dénomination géographique à l'endroit où l'on a constaté le premier âge du fer, et où les caractères anatomiques du type dolichocéphale se sont rencontrés avec le plus de pureté.

M. LE Dr JACQUES s'est rallié à l'opinion de M. Houzé dès le Congrès de Liége ; mais si on peut admettre le type de Hallstadt pour les dolichocéphales, blonds et grands, on ne peut pas se contenter d'un seul type pour les brachycéphales. Les types connus jusqu'à présent, qui sont très anciens, ne peuvent pas se réduire tous à un seul. Il renouvelle donc les protestations qu'il a fait entendre à Liége contre l'idée de ranger tous les brachycéphales dans un seul type, que ce soit celui d'Orrouy, ou celui de Nagy-Sap.

M. HOUZÉ n'a nullement voulu prétendre qu'il n'y ait qu'un seul type brachycéphale, mais il croit qu'il y a danger à multiplier les types : les crânes de l'époque du mammouth étant très peu nombreux, il faut se méfier des variétés individuelles qui paraissent plus accusées à cause de leur isolement.

M. LE Dr JACQUES. — Parmi les crânes espagnols rapportés par MM. Siret, on retrouve plusieurs types brachycéphales bien distincts, ce qui prouve une aire de dispersion très considérable, puisqu'on les retrouve avec les mêmes caractères en France et en Belgique.

M. ED. DUPONT n'a pas voulu dire que les crânes trouvés en Belgique n'ont pas été étudiés; mais il ne croit pas qu'il faille dès maintenant chercher des types en dehors de la Belgique : il y a là seulement une question de méthode.

M. HAMY. — Tout ce que l'on fait maintenant en anthropologie préhistorique doit être considéré comme provisoire. Il n'y a qu'un caractère dans la forme du crâne représenté par une série d'*indices*, mais il ne faut pas oublier les autres caractères ethniques du squelette. Il y a un brachycéphale contemporain du mammouth que l'on a un peu oublié : c'est celui qui se trouve au Musée de Lyon et qui rappelle absolument le type mongol; celui de Grenelle est un vrai Lapon. Continuons donc à ramasser le plus grand nombre possible de documents bien étudiés, catalogues de chiffres, etc., et seulement alors nous pourrons avancer.

M. DE SELYS LONGCHAMPS fait remarquer que l'on n'a pas encore abordé l'ordre du jour : on n'a parlé que des races les plus anciennes; n'y a-t-il pas lieu de supposer que les populations préhistoriques et historiques qui ont envahi l'Europe n'ont pas laissé de traces parmi nous?

M. HOUZÉ n'a pu parler que des faits connus.

M. LE Dr COLLIGNON. — Assurément, dans ses grandes lignes, la distribution actuelle des races blondes et des races brunes peut, si on ne l'envisage que superficiellement, faire songer à une influence de milieux et de climat; mais un examen plus minutieux nous prouvera que, seule en ce cas, la race est en jeu. Sans parler des Lapons et autres hyperboréens, tous bruns sinon noirs de cheveux et d'yeux, et à nous en tenir aux Européens proprement dits, il suffira d'examiner les cartes de répartition des divers caractères anthropologiques pour se convaincre de l'exactitude du fait que j'avance.

Je mets sous les yeux de la section une série de cartes ethnographiques du territoire français. Sur toutes, si l'on se rend compte de

l'orographie du sol, on peut voir que les diverses races se sont réparties non d'après le climat, mais d'après les lois inéluctables de la conquête. La France depuis des siècles a subi des invasions répétées ; les dernières en date, historiques ou antérieures à l'histoire, sont des invasions blondes : Kymris, Belges, Galls, Cimbres, Wisigoths, Burgondes, Franks, etc., etc. Partout nous en retrouvons la trace, partout nous voyons les anciens possesseurs du sol, dolichocéphales bruns ou brachycéphales, refoulés soit dans les montagnes (Auvergne, Savoie, Pyrénées), soit dans les marais (Vendée, et chez vous, Zélande), soit dans les presqu'îles (Bretagne). Les envahisseurs ont gardé le pays fertile et plat, les larges vallées, à quelque latitude et à quelque distance de la mer que fussent ces régions.

Un fait bien caractéristique est le suivant : sur la rive droite du Rhône, nous ne trouvons que des bruns ; sur la rive gauche, les blonds sont très nombreux. Le département de la Vaucluse présente même cette étrange particularité d'être un des plus blonds de la France. Cela tient à ce que, depuis la plus haute antiquité, toute invasion venue du Nord a suivi la rive gauche du fleuve pour gagner les colonies grecques de Provence ou l'Italie. Lors de l'invasion des barbares, la grande voie consulaire de Lyon à Marseille, qui passait par Vienne, Avignon et Arles, et qui, par Fréjus et la route actuelle de la Corniche, gagnait l'Italie ligurienne, a été fatalement le chemin suivi par les Barbares. D'où cette permanance du type blond sur cette rive du Rhône et sur celle-là seulement.

M. EECKMAN présente à l'assemblée une hache polie en hématite, trouvée au Sénégal. Un Nègre l'avait trouvée immédiatement après un coup de foudre : il va sans dire que cette circonstance, qui s'est d'ailleurs souvent rencontrée, n'a pu que confirmer, pour cet individu et pour ses compagnons, la croyance aux *pierres de foudre*.

Le Secrétaire de la séance,

Dr L. TIBERGHIEN.



DEUXIÈME SECTION.

Séance du 3 août.

DRENNENT place au bureau : MM. Sorel, *président*; Sokeland, *vice-président*; Matthieu, *rapporteur*; chevalier de Ghellinck d'Elseghem, *secrétaire*; Th. de Raadt, *secrétaire-adjoint*.

La séance s'ouvre à 9 heures du matin.

A la demande du rapporteur, M. de Ghellinck d'Elseghem, la discussion sur la première question d'histoire est ajournée à la séance de mercredi.

On passe à l'examen de la deuxième question : « *La toponymie nous donne-t-elle des indications sur les établissements des Francs dans le Brabant?* »

M. DE BEHAULT DE DORNON résume le mémoire qu'il a présenté avec M. le baron de Loë sur cette question.

M. ADVIELLE. — Je me permettrai de demander si, à côté des tombes qui ont été fouillées, il existe des traces d'habitation d'une certaine importance. Il y a, en effet, un point de principe qui ne

manque pas de valeur, c'est qu'en général les civilisations se sont superposées aux mêmes emplacements. Les tombes sont-elles à proximité d'une voie ancienne?

M. DE BEHAULT DE DORNON. — Il m'est assez difficile de donner une réponse générale à la question que vient de poser M. Advielle. Notre rapport indique les endroits où des fouilles pourraient être tentées avec une quasi-certitude; mais, jusqu'ici, on est loin d'avoir exploré le sous-sol du Brabant. Je dirai cependant qu'à Anderlecht, à côté de tombes franques, on a trouvé des substructions de villa romaine.

M. VAN BASTELAER. — Si vous le permettez, je donnerai les renseignements demandés par M. Advielle, pour ce qui regarde la Wallonie où j'ai fouillé beaucoup de nécropoles de l'époque qui nous occupe.

Les cimetières francs se rencontrent souvent à proximité de substructions romaines, parfois même sur le terrain d'une villa, sur une éminence exposée d'ordinaire au levant, dans un terrain rocailleux et aride, non loin de chemins que l'on peut reporter à une haute antiquité.

Cette remarque est du reste bien naturelle; les chemins des époques les plus reculées, les *sentes* préhistoriques mêmes, ont été suivis par les peuplades qui ont habité ensuite le pays; les chemins gaulois furent conservés et aménagés par les Romains, puis par les habitants qui leur succédèrent. L'utilité les imposait de génération en génération.

Quant à la toponymie elle-même et aux listes relevées par MM. de Behault et de Loë pour les diverses localités du Brabant, bien que leur travail soit fort intéressant, je pense que bon nombre de noms qui y sont signalés n'ont rien de germanique et ne peuvent donner, a priori, aucune indication toponymique véritablement franque, plutôt que romaine ou de tout autre peuple ou époque archéologique.

Les auteurs ont admis avec Aug. Thiéry, cité par eux à ce propos, que tous noms de lieux commençant ou finissant par *ville, court, mont, val, bois, font, fontaine, etc.* doivent se rapporter à un souvenir franc. Pourquoi pas romain? Pourquoi pas du moyen âge encore?

Il en est de même du mot *court* ou *cour* (*curtis* ou *curia*), qui appartient certainement à une époque postérieure aux Francs et est resté, depuis la dernière époque féodale, attaché au siège d'un ancien fief jouissant d'un droit de justice seigneuriale, avec magistrature souvent fort peu importante. De là le grand nombre de fermes ayant conservé dans les villages le nom de *court*. Comme extension, cette dénomination fut parfois appliquée au verger ou à d'autres dépendances. D'où le diminutif *courtil*.

Pour le mot *ville*, l'expérience constante des archéologues les a amenés à y rapporter le plus ordinairement un souvenir romain. Nous avons des centaines d'exemples de *villas* romaines trouvées sur des emplacements nommés *Ville*, *Villé*, *Villers*, *Bonvillers*, *Neuville*, *Vieuville*, *Montville*, *Villder*, *Villez*, *etc.*, *etc.* Jamais, que je sache, ce nom n'accompagna une découverte franque.

Pourquoi MM. de Loë et de Behault concluent-ils à l'existence d'une localité franque là où ils trouvent un souvenir onomastique de *morts* ou de *tombes*, de *cimetières* ou de *sépultures?* Les peuples antérieurs aux Francs et ceux qui leur sont postérieurs n'ont-ils pas laissé des *cimetières* et des *sépultures?*

Ces mots ne sont pas plus francs que romains ou du moyen âge.

N'introduisons pas des mots français dans une liste toponymique faite au point de vue des Francs, c'est-à-dire de Germains; n'y admettons que les mots que l'on peut supposer être restés de leur langue et de leur séjour.

La nomenclature de MM. de Behault et de Loë pèche par ce côté dans les articles relatifs aux noms de lieux suivants : *Assche*, *Beersel*, *Bierges*, *Bousval*, *Cortil*, *Geet*, *Grez*, *Itterbeek*, *Ittre*, *Limal*, *Limelette*, *Longueville*, *Lubbeek*, *Nieuwrode*, *Nivelles*, *Perwez*, *Rixensart*, *Strombeek*, *Tourneppe*, *Uccle*, *Vieux-Genappe*, *Watermael*, *Woluwe-Saint-Lambert*, *Yssche*, *etc.*

Je ne nie pas qu'il puisse y avoir des antiquités franques dans ces communes; je me plais même à espérer qu'on y en rencontrera. Mais la toponymie ne nous dit rien à ce sujet. Voilà la vérité.

M. MATTHIEU. — M. H. Lebon, de Nivelles, empêché d'assister à notre réunion, vient de nous faire parvenir, avec ses regrets, un

relevé de noms de lieux dits se rapportant à la période franque, qu'il a dressé pour l'arrondissement de Nivelles.

Ce relevé est tiré de l'ouvrage de Tarlier et Wauters, *Les Communes belges*.

M. DE BEHAULT DE DORNON. — En réponse aux observations présentées par M. Van Bastelaer, je tiens à déclarer que M. le baron de Loë et moi nous n'avons pas eu la prétention de fournir une liste dans laquelle ne figureraient que des noms de lieux dits d'une origine rigoureusement franque. Dans une question aussi délicate, on admettra qu'il peut s'être glissé quelques dénominations toponymiques qui ne se rapportent peut-être qu'au moyen âge ; aussi les rapporteurs seront-ils très reconnaissants des observations qu'on voudrait bien leur adresser, observations qui, si elles étaient fondées, leur éviteraient des sondages inutiles au point de vue de la découverte de nouveaux cimetières francs dans le Brabant.

M. VAN SPEYBROUCK. — Les historiens, nos contradicteurs, nous demanderont comment il se fait que le sol des Flandres ne fournisse aucune preuve du séjour des Francs. Mais est-ce qu'ils ont jamais fait attention à la différence bien marquée qui existe entre les diverses parties de la Belgique? Le bassin de la Meuse et plus spécialement l'Entre-Sambre-et-Meuse, grâce aux industries qui s'y sont établies, est continuellement miné et totalement bouleversé ; tandis que, dans le bassin de l'Escaut, rarement la bêche fouille le sous-sol. Ce n'est pas à dire qu'on n'ait rien fait dans les Flandres pour élucider la question qui nous occupe. La Société d'émulation de Bruges, notamment, a consigné dans ses *Annales* de nombreuses découvertes belgo-romaines. Ainsi nous trouvons que, le 21 mars 1848, un journalier, nivelant une partie de bruyère dite *Vrijgeweide,* exhuma à $0^{m},18$ de profondeur un vase ou plutôt un fragment du rebord d'un vase épais, fait d'une matière grisâtre et sans vernis, et une monnaie en bronze, à l'effigie de l'empereur Claude.

Au même *Vrijgeweide,* le 13 mai 1843, un ouvrier creusant un fossé trouva, à trois pieds environ de profondeur, un squelette tourné vers l'Occident. Ce squelette était couché entre deux pierres grises et une dizaine d'objets en fer d'un travail grossier, dont l'état d'oxy-

dation ne permit pas de reconnaître la forme précise. Sous le squelette se trouvaient deux médailles en bronze de l'empereur Néron.

Toujours au même *Vrijgeweide*, le 19 juillet 1848, des ouvriers bêchant une partie de bruyère située entre Lichtervelde et Zwevezeele, aux limites de ces deux villages, exhumèrent plusieurs fragments de tuiles romaines à rebord et une monnaie à l'effigie de l'empereur Vespasien.

Le 7 septembre 1849, un cultivateur déterra, dans un champ situé près de Lichtervelde, au nord-est de l'église, deux fragments de vase en terre blanchâtre, à parois épaisses, et un dépôt de 77 monnaies romaines appartenant aux empereurs suivants : Tibère, Domitien, Trajan, Antonin, Lucilia, Commode, Sévère, Gordien, Gallien et Posthume.

A Wevelghem, le 2 novembre 1849, un journalier mit à découvert une figurine en bronze (Mercure), des fragments de vases en terre verte et rouge, « terra sigillata », ornés de bas-reliefs représentant des combats de gladiateurs, dans le genre de ceux qui sont sculptés sur le tombeau de Scaurus à Pompéï ; cinq grosses perles de verre, trois agrafes de bronze oxydées, trois pointes de javelot de fer à trois pans losangés, de 0^m, 11 de longueur, et 188 monnaies romaines en argent et en bronze.

Enfin, à une distance de quinze minutes de Watou, village bâti le long de la voie romaine, un ouvrier, en labourant son champ, vient de trouver une monnaie gauloise en argent, de Comius, roi des Atrébates; elle représente à l'avers une tête coiffée d'un casque avec la légende : GARMANOS ; et au revers un cheval lancé au galop, entre les pieds duquel se trouve une feuille de trèfle ; l'inscription porte : COMIOS...

Les découvertes précédentes se rapportent toutes à la première époque de notre histoire nationale; qu'en est-il pour les temps postérieurs ?

Les membres du Congrès qui ont assisté aux excursions dans l'île de Walcheren se rappelent sans doute les collines que le docteur de Man leur a signalées. Ces collines, selon ce savant, existaient déjà du temps des Romains et doivent leur existence au travail de l'homme. C'étaient des collines de refuge contre les inondations imprévues.

La West-Flandre possède aussi des collines de refuge; et des fouilles systématiques y ont été faites d'après toutes les règles scientifiques.

Et les Francs, nous demande-t-on? Le musée archéologique de Bruges renferme, pensons-nous, déjà beaucoup d'objets francs; malheureusement on n'a pas pris le soin d'indiquer exactement les endroits où les découvertes ont été faites, ni les circonstances qui les ont accompagnées. D'autres objets, qui étaient exclusivement francs, ont été trouvés dans la tourbe. On a donc cherché en Flandre, mais les résultats n'ont pas répondu aux efforts qui ont été faits.

D'ailleurs, si les Francs continuent dans la West-Flandre à se soustraire à nos investigations, notre langage les trahit. Nous, Flamands, nous sommes d'origine germanique, mais nulle part il n'est question parmi les Germains de tribus de Flamands. Les Saxons, les Frisons et les Francs qui vinrent habiter nos « *Vladen, Vladeren, Vlanderen* » supplantèrent les Ménapiens, et, de la contrée même où ils avaient fixé leur demeure, reçurent le nom de Flamands. Il est incompréhensible, peut-être, que les premières pages de l'histoire de Flandre ne fassent aucune mention des Francs. Cependant nos mœurs et notre langage prouvent surabondamment que beaucoup de familles flamandes descendent des Francs.

Quant au travail important présenté par MM. de Behault et le baron de Loë, il offre la plus haute utilité. Toutefois je ne puis partager leur avis sur divers points, notamment sur l'étymologie du mot *Franc*, comme dans Francour, Vrijzeele, Vrancxdael, etc. En Flandre, le mot Franc a une autre origine : par exemple, le *Franc de Bruges*, ainsi nommé parce qu'il est affranchi de la ville, *terra franca*.

De même on trouve *vrye laetscip* à Reninghe, *'t vrye van Rysele*, etc.

Le mot franc fut aussi employé pour désigner une seigneurie franche. D'après Kilian, le mot franc pourrait aussi être un nom propre : Franco, François.

Il en est de même pour le mot *Duis* (Duis-berg); pourquoi y chercher une étymologie plutôt franque que saxonne ou frisonne? Car si les Francs ont habité nos pays, les Saxons et les Frisons y ont séjourné également.

Je citerai en terminant la réponse de M. Vanderkindere à M. Wauters; le *Heim* qui se trouve du Rhin à l'Escaut, indique le passage des Francs ; ce *heim*, en pays wallon, devient *ain* et *chin*. Mais pour quelles raisons fait-on cette terminaison *hem*, plutôt *heim*, d'origine franque, plutôt que *heem*, d'origine saxonne ?

Je crois au surplus que jusqu'ici nos langues anciennes n'ont pas été suffisamment étudiées et que nos archives n'ont pas encore assez exactement relevé les plus anciennes formes de noms de lieux, pour que nous puissions demander à la toponymie de nous apprendre où les peuplades primitives de la Belgique se sont fixées.

M. VAN BASTELAER. — M. l'abbé Van Speybrouck s'est mis à côté, me semble-t-il, de la question. Il s'est attardé à nous faire une longue énumération de découvertes belgo-romaines faites dans les provinces du Nord et bien connues. Ce n'est pas de cela qu'il s'agit, mais de cimetières francs. Il affirme que le Musée de Bruges est rempli d'objets francs. Qu'il me permette de le détromper. Je suis allé plusieurs fois travailler dans ce dépôt pour y rechercher pareils objets et je n'y ai trouvé qu'un vase égaré, venant d'un don étranger, d'origine inconnue. Tous les objets trouvés dans la tourbe sont exclusivement francs, dit-il encore. Qu'il me pardonne de n'être absolument pas de son avis, et je crois que tout archéologue pensera comme moi.

M. le comte GOBLET D'ALVIELLA. — On a dit que la terminaison *gnies* était l'équivalent de *heim* et attestait la présence des Francs. Je ferai observer que sur les limites de la commune où j'habite, à Court-Saint-Étienne, il existe un petit ruisseau, l'Angon (le *Ri Angon*), dont le nom est généralement accepté comme l'indice d'une occupation franque. Or, le principal, sinon le seul hameau qu'il arrose se nomme *Franquegnies*. La coïncidence est trop remarquable pour être le fruit du hasard. *Franquegnies* est bien *la demeure des Francs*.

Le Ri Angon et Franquegnies sont situés juste au-dessous de la grand'route de Namur à Gembloux, où passait un *diverticulum* de l'époque romaine. A quelques centaines de mètres de cette petite vallée, au hameau du Buchau, on a trouvé, il y a un certain temps, des poteries et des tuiles, peut-être des monnaies, qui ont fait admettre

l'ancienne existence d'une villa romaine. Tout cela correspond bien aux conditions dans lesquelles se sont fondés les établissements des Francs.

On a dit, d'ailleurs, avec raison, que les centres de populations se sont toujours succédés sur les mêmes points. Toujours à Court-Saint-Étienne, rien que sur les versants de la vallée de l'Orne, qui coule parallèlement à un kilomètre du Ri Angon, on a trouvé des traces de toutes les populations qui ont occupé le pays depuis les temps préhistoriques : silex taillés, poteries et armes du premier âge du fer, castrum et retranchement du moyen âge. Il eût été étrange que les Francs manquassent à la série.

M. VAN BASTELAER. — Parfaitement. Ce que vient de nous dire M. le Président du Congrès, c'est l'histoire ordinaire de toute parcelle de terrain favorable à l'habitation. Un emplacement convenable étant choisi et adopté par les habitants de l'antiquité, les descendants trouvent bon de continuer à habiter cet emplacement, conservant les chemins utiles que leur avaient préparés les ancêtres.

Presque chaque fois que l'on fouille le siège d'un établissement antique, une villa romaine ou même les restes d'un château du moyen âge, on y rencontre des preuves que les populations antérieures y avaient elles-mêmes élu domicile. Les éminences chargées de ruines recèlent le plus souvent, avec les restes du moyen âge, des substructions romaines, des débris de l'époque franque et souvent des outils de pierre taillée.

Les conditions et les besoins vitaux de l'homme furent les mêmes à toutes les époques, et je vais me permettre d'en citer, en quelques mots, un exemple intéressant et remarquable.

A Gougnies, un de mes amis avait choisi avec soin un emplacement favorable pour y faire construire un château. En faisant les fondations, l'on trouva quelques objets antiques et l'on m'appela pour les étudier. C'étaient des objets mérovingiens, mêlés de silex de l'âge de la pierre polie, et je constatai, en outre, que l'on bâtissait le château au milieu d'un oppidum gaulois, reconnaissable à ses retranchements, occupé ensuite par les Romains, qui y avaient fait construire leur tour habituelle de défense; et sur le même point l'on trouva un cimetière franc

et des fonds de cabanes du moyen âge, remplis de restes de foyers et de débris des grossiers vases noirs de l'époque. Non loin de là, on a retrouvé un cimetière belgo-romain.

M. ADVIELLE. — Il est une époque de l'histoire des Flandres qui m'a toujours séduit, et que j'aurais voulu pouvoir aborder par un côté général. C'est celle qui a trait à la ville de Tournai et au séjour qu'y ont fait les rois de la première race. Ces rois avaient autour d'eux de nombreux officiers, auxquels nécessairement ils ont distribué de vastes étendues de terres. Plus tard, quand ces rois et leurs officiers eurent fait de Paris la capitale de leur nouveau royaume, il y eut aussi d'autres distributions de terres. Or, il serait intéressant de rechercher, autour de Paris et dans l'Ile-de-France, quelles ont été les possessions des vainqueurs, et en quelles mains ces possessions, morcelées depuis à l'infini, ont passé, de l'an mille à l'an 1500 par exemple. En d'autres termes, où s'arrête la zone franque sur la route de Tournai à Paris.

A douze kilomètres de Paris, vers le sud, se trouve la jolie petite ville de Sceaux, célèbre autrefois par ses splendides jardins et par le séjour qu'y firent Colbert, la duchesse du Maine, le duc de Penthièvre et le fabuliste Florian. On y voit encore les restes du château seigneurial. C'est toujours une des plus grandes terres de la banlieue.

Jusqu'à ces derniers temps on ne connaissait, comme plus ancien seigneur du pays, que Jehan Baillet, conseiller au Parlement de Paris en 1454.

Au cours des nombreuses recherches que je dus faire pour écrire mon *Histoire de la ville de Sceaux* (Sceaux, 1883, in-8°), je découvris des rouleaux de parchemin établissant qu'antérieurement à cette date, mais dans le même siècle, cette seigneurie appartenait à Jehan de Breban, licencié en lois, fils de Philippe de Breban, bourgeois de Tournai.

Cette famille de Breban est originaire de Tournai; aux archives de cette ville il existe des documents la concernant, remontant à l'année 1346. On peut donc la considérer comme étant une de celles qui se rattachent aux plus lointaines origines de la monarchie française.

Mais, évidemment, beaucoup d'autres familles sont dans ce cas ; la difficulté est de les reconnaître, au milieu des innombrables documents qui subsistent des époques reculées et qui attendent toujours un explorateur. Il m'a paru, malgré tout, qu'il pouvait être utile d'appeler l'attention sur ce point de nos origines nationales.

M. PAUL VERHAEGEN fait un résumé de son travail sur la troisième question : « *Donner des détails sur la liberté de la presse en Belgique, depuis l'invasion française* (1794), *jusqu'en* 1814. » (V. Mémoires et documents.)

M. LE PRÉSIDENT. — Je dois en votre nom remercier M. Verhaegen de son rapport si intéressant, si nourri de faits. Je me permettrai d'ajouter que, si quelque chose pouvait consoler de ces rigueurs en Belgique, c'est que la France elle-même n'en était pas exempte. En Belgique, cependant, Messieurs, il pouvait y avoir peut-être une excuse à ces excès, c'est qu'on était en pays conquis. Permettez-moi un exemple qui caractérise bien le régime de terreur où l'on vivait alors à Paris. Un jour, un guignol eut la triste pensée de donner à l'une de ses marionnettes la physionomie de Marat. Deux jours après, sa tête et celle de sa femme tombaient sur l'échafaud. Que le despotisme vienne d'en haut ou d'en bas, il n'en vaut pas plus au point de vue de la liberté.

M. JOTTRAND. — J'avais lu avec intérêt la notice préliminaire que M. Verhaegen a fait insérer dans le questionnaire distribué aux membres du Congrès, et j'attendais avec curiosité sa conclusion. Nous venons de l'entendre : il conteste que la Révolution française soit la mère de la liberté de la presse, consacrée et garantie par notre Constitution. Je ne puis admettre cette conclusion. Je ne puis être suspecté d'un enthousiasme quelconque pour les procédés violents que la République française a mis en usage, de 1792 à 1797, pour arriver à annexer les provinces belges ; je les ai rappelés récemment à nos compatriotes, dans une brochure destinée à les convaincre que pour un peuple aucun sacrifice n'est de trop quand il a pour but d'empêcher l'étranger de s'implanter chez lui, même comme sauveur ou comme libérateur. Mais il n'en est pas moins vrai que c'est des libertés politiques proclamées, et proclamées de bonne foi, par la Révolution

française, que dérivent les libertés de notre Constitution belge. La constitution monarchique constitutionnelle du 3-14 septembre 1791, la Constitution républicaine jacobine du 29 mai-8 juin 1793, la Constitution plus pratique du 22 août 1795 consacraient toute la liberté de la pensée et de son expression par la voie de la presse. Nos lois belges, soit celles de la principauté épiscopale de Liége, soit celles des provinces gouvernées par la maison impériale d'Autriche, ne consacraient rien de semblable. Bien au contraire, le placet préalable du prince était partout requis pour exercer la profession d'imprimeur et pour toute publication. Ce n'était certes pas un régime de liberté que celui qui avait chassé de nos provinces en 1792 plus de vingt mille Belges, réfugiés politiques dans les villes du nord de la France.

La pratique des agents révolutionnaires français et de leurs adhérents belges n'a pas correspondu aux principes proclamés. Cela est parfaitement vrai. Mais pourquoi ? Parce que l'état de guerre a été le régime de toute cette époque troublée, guerre civile, latente ou déclarée, en France comme en Belgique, bientôt doublée chez nous d'une guerre de conquête ; car il ne faut jamais se lasser de le redire : l'annexion à la France n'a jamais été en Belgique le vœu national, et nous avons été conquis purement et simplement par la force armée et rien que par elle.

Or, en temps de guerre, et quels que soient les principes inscrits dans les lois et les constitutions, la force seule domine ; il n'y a plus qu'une loi : le soin de la légitime défense. On a toujours la mort suspendue sur la tête, et, si l'on ne frappe pas, on est frappé. La réaction est aussi impitoyable que la révolution. La terreur blanche de 1815 en France n'a pas mieux valu que la terreur rouge de 1793. De 1790 à 1799, en Belgique, de notre ridicule révolution brabançonne jusqu'à l'avènement du consulat de Bonaparte, nous avons vécu sous une succession continuelle de renversements et de restaurations également despotiques et arbitraires.

Quand le prince-évêque de Liége, qui avait fui devant l'armée de Dumouriez, revint après Neerwinden se rasseoir sur son trône, sa rentrée fut le signal d'une réaction sanglante, à laquelle les principaux promoteurs du régime républicain échappèrent par la fuite,

mais qui fit néanmoins des victimes, à la tête desquels figure Chapuis, dont le seul crime était d'avoir, comme officier d'état-civil, procédé à des mariages civils. Je félicite M. Verhaegen d'étudier avec soin et de nous faire connaître les excès de l'envahisseur français et de ses agents, mais j'espère qu'il soumettra au même examen les actes de leurs adversaires lorsque ceux-ci avaient le dessus ; on n'est historien qu'à condition d'être impartial.

Ceux dont il blâme l'esprit soupçonneux et despotique appliquaient seulement le vieux précepte romain des temps de guerre, *salus populi suprema lex*, qu'ils transformaient, peut-être in petto, en *salus meus suprema lex*, car en réalité leur vie était en jeu.

Quoi qu'il en soit, s'il ne leur a pas été donné de pratiquer le principe qu'ils avaient proclamé, ce n'est pas moins à eux que nous le devons. Ils en ont planté la graine, l'arbre a grandi, et nous en récoltons les fruits.

M. JULES FRÉSON. — Je ne vous parlerai pas, Messieurs, des lois draconiennes qui anciennement entravaient la liberté de la pensée en Belgique. Je ne traiterai la question de la presse, suivant le programme, qu'à partir de l'annexion de la Belgique à la France.

Toutefois, il est utile de dire que la liberté de la presse avait été consacrée chez nos voisins, les Français, par la Constitution du 3 septembre 1791. On y déclarait : « La liberté sera accordée à tout homme de parler, d'écrire, d'imprimer ou de publier ses pensées, sans que les écrits puissent être soumis à aucune censure ni inspection préalable. »

Mirabeau avait émis la même idée : « Tout citoyen, disait-il, peut donc parler, écrire, imprimer librement, sauf à répondre de l'abus de la liberté dans les cas déterminés par la loi. »

Mais la liberté devint une licence effrénée. Les passions populaires se déchaînèrent dans la presse, et il fallut mettre un frein à l'expansion de la réaction.

Un décret du 29 mars 1793 commina la peine de mort contre ceux qui provoqueraient la dissolution de la Convention nationale, le rétablissement de la royauté ou de tout pouvoir attentatoire à la souveraineté du pays.

Tel était l'état de la législation française lorsque la conquête de nos provinces nous rendit Français.

La Constitution de l'an III proclama, en matière de presse, le même principe de liberté qui avait été formulé en 1791. Toutefois, elle permettait à la législature d'établir des mesures prohibitives, si les circonstances l'exigeaient. En tous cas, la restriction ne pouvait dépasser une année, sauf à la renouveler.

La loi du 28 germinal an IV obligea les auteurs à signer les articles dans les journaux, et les imprimeurs à désigner leurs noms, ainsi que leurs domiciles.

On vivait alors sous le gouvernement du Directoire. La presse, qui jouissait d'une liberté complète, se livra à des plaisanteries sur les Directeurs. On se moquait de leur costume théâtral et on allait jusqu'à dire qu'ils étaient complices des dilapidations des fournisseurs. Nécessité fut alors de restreindre la liberté de penser et d'écrire.

La loi du 19 fructidor an V (1797) plaça les journaux sous la surveillance de la police. Celle-ci avait le droit d'arrêter les publications.

Après la journée du 18 brumaire, le Consulat, qui avait compris que s'il voulait prendre vie et se consolider, il fallait en imposer à la Nation, traça, par un décret du 27 nivôse an VIII, la liste des journaux dont le Ministre de la police permettait la publication. En conséquence de cette restriction, la presse fut baillonnée.

Un sénatus-consulte, en date du 28 floréal an XII (1804), institua une commission choisie dans le Sénat pour veiller à la liberté de la presse. Ainsi que le fait remarquer un auteur, c'était une formule dérisoire. Car pourquoi parler de la liberté de la presse, lorsqu'elle n'existait pas!

Nous arrivons à l'Empire. Napoléon Ier, qui ne permettait à personne de discuter ses actes, soumit, par un décret du 5 février 1810, la presse à la censure. Le nombre des imprimeurs à Paris fut restreint à soixante. On se réserva d'en fixer le chiffre par département. Les imprimeurs et libraires furent astreints à prendre brevet, même à prêter le serment de ne rien publier contre le souverain et l'État. Ils étaient obligés, avant de mettre un manuscrit sous presse, de communiquer l'ouvrage au Directeur de l'impression et de la librairie. Celui-ci

avait la faculté de suspendre l'impression de l'œuvre, d'ordonner des changements et d'interdire la vente dans le cas où les modifications n'auraient pas été opérées.

Enfin, comme dernière mesure de rigueur, le pouvoir impérial n'accorda, à dater du 1er octobre 1811, l'autorisation de relater les nouvelles politiques qu'à quatre journaux. Ces journaux étaient le *Moniteur*, la *Gazette de France*, le *Journal de Paris* et le *Journal de l'Empire*.

Une critique amère des entraves apportées à la liberté de la presse est consignée dans l'acte de déchéance de Napoléon, en 1814. On y lit ce qui suit :

« Le Sénat conservateur, etc., considérant que la liberté de la » presse, établie et consacrée comme l'un des droits de la nation, » a été constamment soumise à la censure arbitraire de sa police (1), » et qu'en même temps il s'est toujours servi de la presse pour remplir » la France et l'Europe de faits controuvés, de maximes fausses, de » doctrines favorables au despotisme et d'outrages contre les gouver- » nements étrangers ; que des actes et rapports entendus par le » Sénat ont subi des altérations dans la publication qui en a été » faite, etc., etc. »

A cette accusation, qui certes contenait des vérités, l'empereur déchu répondit par cette apostrophe sanglante :

« Le Sénat se fonde sur les articles de la Constitution pour la » renverser : il ne rougit pas de faire des reproches à l'Empereur, » sans remarquer que, comme le premier corps de l'État, il a pris part » à tous les événements. Il est allé si loin qu'il a osé accuser l'Empereur » d'avoir changé des actes dans la publication : le monde entier sait » qu'il n'avait pas besoin de tels artifices ; un signe de sa part était » un ordre pour le Sénat, qui toujours faisait plus qu'on ne désirait » de lui. »

Ces accusations, lancées de part et d'autre, dépeignent en quelques lignes quelle était la liberté de la presse sous le premier empire, et en même temps quelle était la valeur morale du Sénat.

(1) De la police de Napoléon.

M. LE PRÉSIDENT. — Sous le second empire, en France, la liberté de la presse était loin d'être entière. On ne pouvait donner le compte-rendu d'un procès sans avoir passé par la censure. Dans certaines matières de la juridiction de la cour d'assises, on imposait un compte-rendu. Donc, sous le règne de Napoléon III, la presse était aussi enchaînée que sous le premier empire.

M. VERHAEGEN. — N'ayant entendu parler que du régime imposé à notre pays par la conquête française, je n'avais pas à m'occuper des régimes antérieurs, comme l'honorable M. Jottrand semble me reprocher d'avoir négligé de faire. Au fond, je crois qu'il ne convient pas de discuter ici la question de savoir si nos conquérants de 1794 agissaient à bon droit, en proscrivant, comme ils l'ont fait, la liberté de la presse. Je suis déjà heureux de constater que, au moins ici, nul ne nie plus cette proscription : mais je laisse à l'histoire générale le soin de discuter jusqu'à quel point il serait exact de dire que la Révolution a pu justifier, par le principe de la légitime défense, tous ses excès et en particulier ceux commis dans nos provinces.

Ces réserves me dispensent de répondre aux faits signalés par mon honorable contradicteur, au sujet, par exemple, de la Terreur blanche et du prince-évêque de Liége. Les historiens érudits savent aujourd'hui à quoi s'en tenir sur la première. Les deux ou trois exécutions capitales reprochées au second, regrettables peut-être, pouvaient s'expliquer notamment par les crimes établis ou relevés à charge des victimes : Chapuis, par exemple, n'avait-il pas encouragé ou toléré certains massacres ? Bouquette n'avait-il pas dépouillé les églises ?

J'ai aussi un mot à ajouter au sujet de l'ancien régime : je n'examine pas ici si les 20,000 proscrits belges n'étaient pas des révoltés armés ; mais, sans vouloir me faire le défenseur de ce régime, je dois reconnaître qu'*en fait* il était arrivé vis-à-vis de la liberté de la presse à une tolérance même excessive, fournissant les armes qui le renversèrent.

Il suffira de citer à cet égard le patronage accordé à l'*Encyclopédie* par nos princes, et l'essor de l'imprimerie et de la librairie à la fin du XVIII^e^ siècle. En réalité, les idées de progrès, de tolérance, de respect de l'opinion d'autrui régnaient déjà chez nous quelque peu, et formaient une part du patrimoine de nos ancêtres, qui devait se développer

et grandir, si l'invasion révolutionnaire n'avait coupé court durant vingt ans à tout progrès en ce sens.

M. JOTTRAND. — Réduite aux faits qui se sont passés dans nos provinces de 1794 à 1814, l'appréciation de M. Verhaegen a toute mon approbation ; mais je ne puis admettre que, sous le régime auquel la conquête française a mis fin chez nous, rien qui ressemble à la liberté de la presse ait existé, même par tolérance. Les livres défendus s'imprimaient à Londres, à Amsterdam, à Genève et dans un minuscule état qui séparait la Lorraine des provinces belges, à Bouillon ; aucun n'a jamais vu le jour dans une de nos villes. Avant que la liberté de la presse fût proclamée en France comme droit de l'homme, en 1791, elle n'était pratiquée qu'en Suisse, en Angleterre et en Hollande.

M. LE PRÉSIDENT. — Nous passerons maintenant à l'examen de la 4e question : « *Quelle est l'origine des avoués en Belgique? Déterminer leurs attributions et l'importance de leurs fonctions.* »

M. MATTHIEU résume la question. L'avoué, *advocatus*, dans l'acception la plus large du mot, désignait toute personne qui s'engageait, d'une manière plus ou moins étendue, à défendre ou à secourir quelqu'un de faible ou d'opprimé. Au moyen âge, ce titre s'appliquait plus spécialement à celui qui jurait de protéger et d'assister un établissement ou une communauté religieuse.

L'institution des avoués en Belgique remonte aux premiers temps de notre histoire. Un diplôme de 644, émané du roi Chlotaire III, est le premier acte où le mot *advocatus* est employé dans ce sens spécial. Dans les capitulaires de Charlemagne, ce terme prévalut sur le mot *mamburnus, mundiburnus*, qui servait antérieurement à désigner tout protecteur ou soutien d'un incapable ou d'une institution. Dans la suite, les mots *mambour* et *avoué* sont assez fréquemment employés ensemble comme synonymes.

L'avouerie revêt, dès l'origine, un caractère ecclésiastique, au moins dans les provinces belges. Ce fut aux évêchés, aux monastères, aux chapitres, et même aux simples églises paroissiales, que cette institution dut son origine.

Le titre d'avoué ne fut en général attribué qu'à une catégorie spéciale de personnes chargées spécialement de sauvegarder les intérêts

temporels d'une association religieuse. Nous disons en général, parce qu'il a pu exister dans d'autres pays des fonctionnaires exclusivement civils qui ont porté le nom d'avoué, mais, pour ce qui est de la Belgique ancienne, nous n'en avons pas rencontré de mention. L'avouerie y a conservé un caractère ecclésiastique.

Lorsque les institutions monastiques furent devenues propriétaires de domaines importants, elles se trouvèrent assujetties aux obligations imposées par les coutumes aux possesseurs terriens. Dans le nombre, il s'en trouvait, notamment celles du service militaire et de la participation aux plaids, que les lois canoniques leur interdisaient de remplir. L'avoué devait accomplir pour elles ces obligations, en même temps qu'il devait défendre leurs personnes et leurs biens contre toute violence et toute usurpation.

Beaucoup de grands monastères eurent plusieurs avoués, parfois l'un avoué judiciaire, l'autre avoué militaire. Ils eurent un avoué général ou haut-avoué et des avoués spéciaux, le sous-avoué, *subadvocatus*, l'avoué subalterne, qui finit par s'intituler simplement avoué.

M. le comte VAN DER STRAETEN-PONTHOZ. — Je dois faire remarquer que les avoués étaient exclusivement civils. C'étaient les seigneurs, et d'ordinaire les plus puissants, qui remplissaient les fonctions d'avoués.

M. JULES FRÉSON. — La question de l'origine des avoués en Belgique se lie intimement, d'après mon opinion, à celle du droit de *patronage* ou *patronat*. Il était de principe, sous l'empire romain (à partir du règne de Constantin), que celui qui bâtissait, sur un fond dont il était propriétaire, soit une église, soit une abbaye ou tout autre monastère, en conservait le *dominium*. On disait, dans ces temps primitifs du christianisme, que la destination de l'église ou du cloître ne pouvait emporter la propriété du sol, et cela, parce que le Christ n'a pas donné aux apôtres le droit de pénétrer dans une maison, en cas d'opposition du maître.

Toutefois, on concédait au pouvoir spirituel la prérogative d'ordonner le prêtre. Le fondateur, ou ses représentants, désignaient à l'autorité ecclésiastique le ministre, l'abbé, le prêtre, dont ils avaient fait choix, et celle-ci ratifiait la nomination.

Dès que le nouveau titulaire était installé dans ses fonctions, il conservait à vie la *possession* du bâtiment.

Des ordonnances de Louis-le-Débonnaire (816) et de Charles-le-Chauve (819) décident que, quand des laïcs présentent des clercs de parfaite réputation et de bonne doctrine, on ne peut s'opposer à leur élection.

Comme preuve de l'axiome que je viens d'émettre tantôt, je citerai en outre une décision d'un concile de Paris (le sixième), qui déclare que la propriété de l'église réside dans le chef de celui qui l'a construite. En conséquence, le droit de présentation d'un clerc ne dérivait pas d'une tolérance de la part du pouvoir ecclésiastique. Au contraire, c'était un attribut de la propriété.

Un autre corollaire se dégage des prémisses que j'ai posées. Le duc, le comte, ou le puissant seigneur qui avait bâti une église, ou fondé un monastère, était intéressé à défendre son institution. Non seulement il devait lui assurer la possession des priviléges, des immunités, des revenus qui avaient été concédés, mais encore protéger son institution contre toute attaque injuste. Il avait, de plus, la charge de soutenir les procès concernant l'église ou le cloître.

La qualification de patron fut donnée, vers le IXe siècle, au fondateur. Elle suffisait alors pour désigner les devoirs qui incombaient au bienfaiteur. — Plus tard, dans certaines provinces, elle se transforma en celle d'*avoué* ou *voué*. Mais cette dernière expression n'a plus le sens précis de la première; car, on voit, pendant la période du moyen âge, des seigneurs prendre le titre de voué d'une terre ou d'une ville, dont ils n'ont jamais eu la propriété. Je citerai, comme exemple, les comtes de Beaufort, sires de Vierset, qui se qualifiaient (je ne sais à quel titre?) hauts-voués de la ville de Huy.

Mais rentrons dans le domaine ecclésiastique.

En France, la charge d'avoué était attribuée aux enfants puînés des grandes familles. Parfois, des établissements religieux possédaient plusieurs avoués. Dans ce cas, ceux-ci devaient se concerter entre eux pour n'agir que sur l'ordre d'un seul, lequel devenait le premier, le souverain, le haut-voué. C'est ainsi que Henri, comte de Limbourg, se titrait le grand-voué de l'abbaye de Saint-Trond.

En règle ordinaire, les *investis* et les abbés n'étaient point soumis à l'obligation de prêter foi et hommage au seigneur. Mais, néanmoins, ils devaient une certaine fidélité à leurs voués.

Vu l'heure avancée, la suite de la discussion est ajournée à une prochaine séance.

M. ADVIELLE donne lecture d'une notice intitulée : *Une fondation flamande à Aubrac, en Rouergue.*

UNE FONDATION FLAMANDE EN ROUERGUE

Des documents d'une incontestable authenticité rapportent que, vers l'an 1120 (1), un seigneur flamand, nommé Adalard, fonda, en un « lieu d'horreur et de vaste solitude » nommé Aubrac, un hôpital pour la sauvegarde des voyageurs traversant la contrée.

Cette localité du midi de la France fait aujourd'hui partie du département de l'Aveyron et de l'arrondissement d'Espalion.

Voilà le fait, dégagé de toute légende.

Si, recherchant le motif de cette fondation, l'on recourt aux mêmes documents et à la tradition, on apprend aussi qu'Adalard cheminait, avec les gens de sa suite, vers le pélerinage de Saint-Jacques en Galice, lorsqu'il fut arrêté par des malfaiteurs, audit lieu d'Aubrac ; qu'en présence de ce danger, il fit vœu, s'il échappait de leurs mains, de fonder un hôpital en cet endroit, et, qu'étant sorti sain et sauf du combat qu'il leur livra, il réalisa sa promesse dès son retour du pélerinage.

On fixe communément à l'année 1120 la date de cette fondation, et je crois pouvoir fixer, en toute certitude, au 5 mai 1135, la date du décès d'Adalard, qui, non content de faire bâtir à ses frais un hôpital à Aubrac et de le doter de revenus suffisants, s'y établit avec

(1) *Les statuts et réglemens de l'hospice d'Aubrac*, donnés en 1675, par Mgr DE PAULMY, évêque de Rodez, et *l'Etat de tous les bénéfices du diocèse de Rodez*, dressé en 1787. — *L'ancien hôpital d'Aubrac*, Montpellier, 1841, in-8°. — 2e édition, Rodez, 1845, in-8°. — *L'ancien hôpital d'Aubrac en Rouergue*, Caen, 1865, in-8°. — *Notice sur l'hospice d'Aubrac*, Bruges, 1874, in-8°.

treize prêtres qu'il y avait appelés, et y mourut quelques années après, donnant l'exemple de toutes les vertus.

L'histoire de l'hôpital d'Aubrac est connue; l'abbé Bousquet en a narré les principaux événements, et, à deux reprises différentes, j'ai analysé moi-même ce qui, dans ces pages du passé, pouvait encore intéresser le public.

Il résulte de nos travaux communs que, pendant sept siècles, les religieux hospitaliers de la Domerie d'Aubrac, malgré les temps difficiles qu'ils eurent à traverser, accomplirent leur noble mission d'hospitalité, jusqu'au moment où le peuple des montagnes, injuste envers le passé, imprévoyant de l'avenir, chassa les moines, brûla leurs archives et leur bibliothèque, et renversa les murailles d'un couvent où l'on ne s'était jamais occupé que de bienfaisance.

Alors finit la Maison de *Notre-Dame des Pauvres* d'Aubrac.

Tout a été à peu près dit sur l'hôpital lui-même; sur son organisation intérieure, sur les services qu'il a rendus; mais on ne sait pas encore ce qu'était son fondateur, *Adalard* ou *Alard*, qualifié de vicomte flamand, *vice comes Flandrensis*, de quelle localité il était originaire, et à quelle famille il appartenait.

Les archives du Rouergue sont muettes à cet égard.

Les archives flamandes pourront seules nous renseigner un jour; mais, en attendant, il semble, d'après des recherches faites, en 1875, par M. E. Feys (1), que le fondateur d'Aubrac pourrait bien être Adalard d'Eyne, bouteiller du comte de Flandre, fils de Conon, qui dota le couvent d'Oudenbourg et suivit Robert II à la croisade.

Ce personnage vivait, en effet, précisément vers l'époque présumée de la fondation d'Aubrac.

Or, M. Feys « suit ses traces, en Flandre, jusqu'en 1115; et en 1119, on le perd de vue, et il disparaît de l'histoire, on ne sait comment. »

L'année suivante, l'hospice d'Aubrac était fondé.

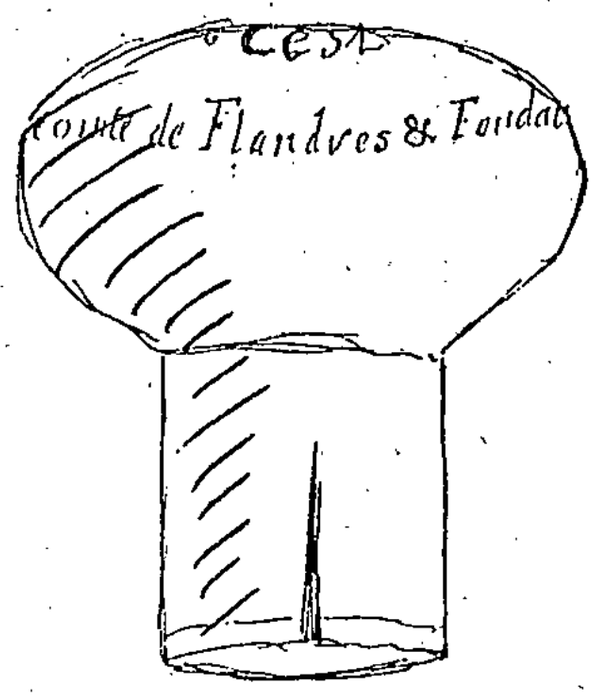
De ces diverses données, il semble résulter que le pélerinage de

(1) *La Flandre. Revue des monuments, d'histoire et d'antiquités*, Bruges, 1875, pp. 145-150.

Saint-Jacques eut lieu vers 1100 ; que, de 1100 à 1115, Adalard résida en Flandre ; de 1115 à 1119, en divers lieux peut-être ; qu'il était à Aubrac en 1120, pour l'inauguration de l'hôpital, et qu'il y est mort, au milieu de ses chevaliers, le 5 mai 1135. Hors ces faits et dates, on ne sait rien.

Enfin, de tout le passé d'Aubrac, il ne reste qu'un bijou de peu de valeur intrinsèque, mais précieux par les souvenirs qu'il rappelle : c'est la pomme en argent de la canne d'Adalard. Avant la révolution, comme le constatent des procès-verbaux de visites des évêques de Rodez, cette canne était exposée à la vénération des fidèles sur l'autel majeur de la Domerie ; et, pour mieux en assurer la conservation, les religieux avaient fait graver sur la partie supérieure, vers 1650, cette inscription : *C'est le baston du B* (ienheureux) *Alard, Vicomte de Flandre et Fondateur du Saint et* (sic) *Hôpital Daubrac.*

Lors de la suppression des ordres religieux, le custodier de la Domerie emporta la gravure de la canne d'Adalard, et c'est dans sa famille que je l'ai retrouvée, en 1865.



A la vue de ce bijou, une question vient à l'esprit. Où a-t-il été fabriqué? Évidemment à Arras. En effet, au XII^e^ siècle, cette ville était la capitale du comté d'Artois ; c'est à Arras que résidaient les principaux orfèvres du comté, notamment ceux attachés à la personne du comte.

Dès lors, Adalard d'Eyne, son bouteillier, résidait à Arras. De là à conclure que c'est à Arras que ce dernier fit faire la pomme de canne qui nous occupe, il n'y a qu'un pas.

La pomme de la canne d'Adalard serait donc une œuvre presque certaine d'orfèvrerie arrageoise. Elle est même antérieure de plus d'un siècle à l'étui du *Saint Cierge* d'Arras, ciselé, en 1215, probablement aussi par un orfèvre d'Arras, sur les ordres de la comtesse Mahaut, et considéré jusqu'ici comme la plus ancienne pièce d'orfèvrerie de la région.

Robert II, comte de Flandre, à la personne duquel Adalard d'Eyne était attaché, mourut en 1111. Or, il est permis de conjecturer que c'est à cette époque, c'est-à-dire à la mort de son protecteur, qu'Adalart prit la résolution de quitter définitivement notre province, et que, parmi les bijoux faits pour lui, dix ou vingt ans auparavant, à Arras, se trouvait sa canne à main, qu'il emporta à Aubrac, comme objet de première nécessité.

En tout cas, ce bijou représente la plus ancienne canne à main qui existe en Europe (1).

M. LE PRÉSIDENT remercie M. Advielle de son intéressante communication et propose de la faire figurer au procès-verbal de la section. (Applaudissements.)

La séance est levée à 11 heures.

(1) Depuis ce Congrès, M. Advielle a fait placer dans l'église d'Aubrac l'inscription ci-après, surmontée du dessin du pommeau de la canne :

A LA MÉMOIRE
D'ADALARD,
Seigneur Flamand,
Fondateur de l'hospice d'Aubrac,
décédé en ce lieu, le 5 mai 1121.

—

V. ADVIELLE, D'ARRAS.
LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ARCHÉOLOGIE.
5 mai 1892.

Cette inscription, faite à Paris, se compose d'une plaque de cuivre gravée, reposant sur une forte planche de chêne.

L'inscription qui se trouve sur la pommeau de la canne, a été gravée au XVIIe siècle.

(Note ajoutée pendant l'impression.)

Séance du 5 août 1891.

La séance s'ouvre à 8 h. 40.

Le bureau est composé de MM. Vanderkindere, *président*; Matthieu, *rapporteur*, et Zanardelli, *secrétaire*.

L'ordre du jour appelle l'examen de la première question : *Quelles sont les véritables causes des guerres de Bourgogne et pourquoi Charles-le-Téméraire a-t-il attaqué les Suisses?* dont la discussion avait été ajournée.

M. DE GHELLINCK D'ELSEGHEM donne lecture d'un mémoire sur ce sujet. En voici le résumé :

Cette question se pose tout naturellement, lorsqu'en étudiant le XVe siècle, on voit Charles-le-Téméraire arrivé à un degré de force, de puissance, de splendeur inouïes, venir échouer misérablement contre les cohortes suisses, qui semblaient pour lui à peine dignes d'attention.

Granson, Morat, Nancy ont été le *Manè, Tecel, Pharès,* de cette puissance qui semblait assise sur des bases si solides.

Quel a été le mobile assez puissant pour pousser le duc de Bourgogne à attaquer les Suisses? A quelles causes faut-il attribuer cette guerre désastreuse? Les Suisses étaient pour le Téméraire des voisins inoffensifs, la conquête de leur pays ne pouvait lui procurer aucun avantage. Il avait autour de lui des voisins, ennemis autrement puissants et autrement redoutables.

Comment est-il venu se briser précisément contre ceux qui semblaient les plus faibles et les moins à craindre?

Il y a là un problème historique qui, quoique souvent traité, n'a jamais reçu de solution satisfaisante.

Les historiens, tant bourguignons que suisses et français, qui s'en sont occupés, ont traité cette question d'après des points de vue souvent personnels et d'après leurs tendances, leurs aspirations et leurs attaches. La note vraie de ce grand drame, qui a bouleversé l'Europe du XVe siècle et qui a ébranlé jusques dans ses racines la puissante maison de Bourgogne, n'a pu encore se faire jour à travers les com-

mentaires et les circonlocutions de toute sorte, dont les historiens, et surtout les historiens modernes, se sont plu à l'entourer.

Loin de nous la pensée de vouloir trancher cette question. Notre but est, en exposant les faits simplement et en passant en revue les différents historiens qui se sont occupés de ces guerres, d'appeler l'attention des membres du Congrès sur ce point d'histoire important à élucider.

M. DE GHELLINCK expose d'abord l'état de l'Europe à cette époque. Au moment où allaient se dérouler les grands événements qui amenèrent la chute de cette puissance à laquelle on eût dit que rien ne devait résister, Charles-le-Téméraire semblait avoir adopté comme devise : *quo non ascendam*. Grisé par ses succès antérieurs, ne souffrant ni résistance, ni contradiction, il aspirait à la domination de l'Europe. Le nouveau royaume qu'il rêvait de fonder sous le nom de Gaule-Belgique, devait s'étendre de la mer du Nord à la Méditerranée. Pris dans ses anciennes limites, le royaume de Bourgogne avait son centre aux Alpes, dont il dominait les pentes versant le Rhône à la Provence, le Rhin à l'Allemagne, le Pô à l'Italie. Il fallait au duc la Lorraine pour passer du Luxembourg en Bourgogne ; il lui faillait la Haute-Alsace pour couvrir la Franche-Comté ; il lui fallait Cologne comme entrepôt des Pays-Bas ; il lui fallait la Suisse comme passage vers l'Italie. L'Empire, il est vrai, ne le verrait pas tranquillement s'étendre ainsi, mais Charles-le-Téméraire craignait peu cette lourde masse, si lente et si embarrassée dans ses mouvements, dont le chef était souverainement avare et d'un génie borné. La France lui paraissait la seule puissance capable de mettre obstacle à ses projets.

M. de Ghellinck examine ensuite les rapports antérieurs des Suisses avec la maison de Bourgogne et avec leurs autres voisins.

Il montre comment avait pu se conclure cette alliance surprenante des Suisses et de la maison d'Autriche, que séparaient 150 ans de guerres cruelles et de haines mortelles. Les souvenirs de Morgarten et de Sempach disparaissaient devant la crainte qu'inspiraient l'ambition du duc Charles et la tyrannie du Sire de Hagenback, son gouverneur. Il expose ensuite les visées de Louis XI, les préliminaires

de l'alliance entre la France et les Suisses. Puis il passe en revue les différents auteurs qui ont traité des guerres de Bourgogne, donne leurs appréciations, en montrant aussi leurs tendances.

Il cite des passages de Jean de Muller (1), de Comines, de Barante, de Gingins la Sarra, de Diebold Schilling, les compare entr'eux et les classe en deux catégories : ceux qui voient tout au point de vue de l'influence française sur les Suisses, et ceux dont les attaches sont bourguignonnes. Il communique ensuite, par rapport aux préliminaires des traités d'alliance avec la France, divers extraits du Raths-manuel de Berne et des Précis fédéraux.

M. DE GHELLINCH termine ainsi :

Pour quiconque étudie cette période, ce qui frappe le plus, c'est de trouver chez tous le même manque de bonne foi, la même déloyauté. La Suisse était entourée de princes qui se trahissaient les

(1) Auteurs cités : DE BARANTE, *Hist. des ducs de Bourgogne,* éd. GACHARD, DE REIFFENBERG et MARCHAL. — PHILIPPE DE COMINES, *Mémoires*, éd. DE LENGLET DU TRESNOY. — VELLY et VILLARET, *Hist. de France.* — MICHELET, *Hist. de France* — DOM PLANCHER, *Hist. générale de Bourgogne.* — DE GINGINS LA SARRA, *Épisodes des guerres de Bourgogne*, dans les Mémoires et documents de la Suisse romande, t. VIII. — GUILLAUME, *Hist. de l'organisation militaire sous les ducs de Bourgogne.* — MALLET, *Hist. des Suisses.* — LAUFFER, *Beschreib. Helv. Gesch.* - TSCHARNER. *Geschichte der Eidgen.* — DIEBOLD SCHILLING, *Chron. de Bourg.* — HENRI MARTIN, *Hist. de France.* — DE BUSSIÈRE, *Hist. de la ligue contre Charles-le-Téméraire.* — *Mém. de France et de Bourgogne*, par DE LA BARRE. — OLIVIER DE LA MARCHE, *Mém.* — FOSTER KIRK, *Hist. de Charles-le-Téméraire.* — TILLIER, *Geschichte der Eidg-Freistaater Bern.* — DUCLOS, *Hist. de Louis XI.* — GUICHENON, *Hist. de la Maison de Savoie.* — WATTEVILLE, *Hist. de la Conf. Helvét.* — B. DE MANDROT, *Études sur les relations des Suisses avec la France.* — Dr ZIEGLER, *Not. sur Bubenberg* (Archiv des hist. Vereins des Kantons Bern). — Dr GONZENBACH (Archiv., ibid). — PASTEUR OCHSENBEIN, *Perserkriege und Burgunderkriege.* — DOM CALMET, *Hist. de Lorraine.* — DE FABERT, *Hist. des ducs de Bourgogne.* — DE RODT. *Die Feldzuge Karls des Bühnen.* — DUNOD, *Hist. de la Comté de Bourgogne.* — VALÈRE ANSHELM, *Chronique.* — HOLZER, *Traités avec la France.* — ZELLWEGER, *Hist. d'Appenzel.* — DE CHARRIÈRE, *Chronique de Cossonay* (Mém. et docum. Suisse romande, t. V). — DE GINGINS, *Dépêches des ambassadeurs milanais.* — GALLUT, *Mém. de Bourgogne.* — SECRETAN, *Biogr. nat.* - RYMER, *Foedera.* — LICHNOWSKI, *Hist. de la Mais. de Habsbourg.*

uns les autres. « La diplomatie de ce temps était un chaos de perfidies, » écrit avec vérité M. Henri Martin (1).

Mais, pour trouver la véritable origine des guerres de Bourgogne, il faut remonter plus haut que quelques mesquines questions d'intérêt, que quelques sommes payées par le roi de France, que quelques consciences soi-disant achetées. Il faut étudier l'histoire dans ses grandes lignes, voir le tempérament, les mœurs, les aspirations de ces peuples, pour bien comprendre ce qui amena le heurt gigantesque de deux nations jadis amies, qui se termina par l'effondrement de la puissance bourguignonne.

Il suffit de parcourir l'histoire des siècles antérieurs pour bien comprendre, pour bien apprécier l'essence du caractère suisse. Peuple vaillant, fier, indépendant, amoureux de ses libertés, jamais il n'avait souffert l'asservissement, sous quelque forme que ce fût. Indomptable et impatient de tout joug au milieu de cette belle et sauvage nature, entouré de ce cadre sublime et grandiose de montagnes sans rivales, il brisait impitoyablement ceux qui voulaient le dominer. Aucun peuple ne poussa plus haut l'amour de la patrie et de la liberté, si ce n'est les fières communes flamandes, aux époques des de Coninck, des Breydel et des Van Artevelde.

Depuis Divicon luttant contre l'invasion des armées romaines, jusqu'à Guillaume Tell brisant le gouvernement tyrannique du bailli Gessler, l'histoire du peuple suisse nous révèle à chaque page cet amour ardent de liberté, cette répulsion invincible pour toute domination étrangère.

Leurs luttes séculaires avec l'Autriche nous montrent cette volonté inébranlable de ne pas se laisser asservir. Ils avaient lutté avec la rage du désespoir contre les ducs d'Autriche; la cause de la liberté avait triomphé à Morgarten, à Laupen, à Sempach et à Noefels. Et, après la pacification de la Suisse (1450), au moment où les cantons semblaient arrivés au triomphe et où une ère de paix et de liberté allait s'ouvrir pour eux, voilà que de sourdes rumeurs arrivent du Nord; des bruits de conquête circulent, le fracas des armes se fait entendre,

(1) *Hist. de France,* t. VIII, p. 113.

on parle de rétablir un royaume de Bourgogne; le prince ambitieux qui règne sur ces vastes contrées, non content de ce qu'il possède déjà, jette ses vues sur la Lorraine, le Milanais, la Savoie. Il veut de plus le vicariat de l'Empire et convoite pour plus tard la succession impériale. Son gouverneur pour les pays engagés parle d'écorcher l'Ours de Berne; déjà il a fait arborer la bannière de Bourgogne sur une seigneurie bernoise (Schenkelberg).

Que faut-il de plus ? Les Suisses sentent que leurs libertés si chèrement acquises vont être englouties par cet ambitieux qui rêve de conquérir le monde. Ils s'agitent et s'émeuvent de ce danger qu'ils prévoient imminent.

A tout prix, il faut enrayer la puissance envahissante du duc de Bourgogne. L'avoyer de Berne, Nicolas de Diesbach, a saisi tout de suite le parti qu'il pourra tirer des sourdes haines qui animent l'astucieux Louis XI contre son turbulent voisin. Et il pousse les ligues suisses à rechercher l'alliance française.

Pauvres et sans ressources, les confédérés ne pourront lutter sans aide contre le puissant duc de Bourgogne.

Louis XI voit dans les Suisses l'instrument qui peut briser son rival ; mais le profond diplomate qui gouverne à Berne; voit aussi dans les rancunes du roi de France un auxiliaire précieux dont il se servira pour conserver la liberté à sa patrie. L'or que Louis XI répand avec profusion, les aidera à soutenir la lutte contre la Bourgogne.

L'alliance française vint donc se greffer à côté de celle de l'archiduc Sigismond.

D'un autre côté, comme nous l'avons vu plus haut, il entrait dans les plans du duc de Bourgogne d'attaquer les Suisses, pour passer à travers leur territoire; ce qui lui était nécessaire pour ses conquêtes futures.

Voilà, nous semble-t-il, dans ses grandes lignes et dépouillée de toute ambiguité et de toutes les controverses soulevées par certains historiens suisses, quelle pourrait être la vraie origine des guerres de Bourgogne : horreur instinctive de l'asservissement, nécessité de défendre les libertés menacées. A cette cause pour ainsi dire latente, sont venues se joindre d'autres causes plus immédiates, incidents sur lesquels se

sont surtout appesantis les historiens, négligeant et laissant dans l'ombre cette cause première qui fut cependant le pivot de toute la politique suivie par les Suisses. Vu l'état des esprits, le moindre incident pouvait amener une conflagration générale. C'est ce qui arriva, grâce à Pierre de Hagenbach et au comte de Romont. Quand l'avalanche est prête à se détacher, un simple écho suffit pour la faire tomber.

Après la déclaration de guerre envoyée par Berne au duc, sous les murs de Neuss, les événements se succédèrent avec une rapidité effrayante, pour aboutir à la catastrophe de Nancy, où l'infortuné duc de Bourgogne, victime de son orgueil et de son opiniâtreté, victime de son ambition, périt lui-même, après avoir perdu, à Granson et à Morat, ses richesses et sa gloire.

M. JULES FRÉSON. — Nous n'entendons pas retracer par le menu les diverses guerres que la maison de Bourgogne eut à soutenir, notamment celles qui furent provoquées par l'assassinat de Louis d'Orléans et celui de Jean-sans-Peur. Ce serait faire un cours d'histoire. Nous retiendrons seulement un point : c'est que la lignée de Bourgogne, à partir de Philippe-le-Hardi, jusqu'à Marie, épouse de l'archiduc Maximilien, avait réuni sous sa domination de nombreux Etats : la Bourgogne, l'Artois, le Nivernais, la Flandre, le Brabant, le Hainaut, le comté de Namur, le Luxembourg, le Limbourg, une grande partie de la Hollande, etc. Par le fait, la maison de Bourgogne était devenue très puissante ; et on peut dire que sa Cour était la première de toute l'Europe. Naturellement, elle devait inspirer une certaine crainte à la maison royale de France. C'est ici que nous entrons dans le cœur de la question.

Si nous apprécions dans leur ensemble les nombreuses guerres qui résultèrent de cette rivalité, nous constatons qu'elles se caractérisent par une tendance de la féodalité à s'affranchir de l'autorité royale. C'est une lutte suprême, une question de vie ou de mort. Le dernier duc de Bourgogne se mettra à la tête des seigneurs de la France pour résister au monarque le plus astucieux, le plus retors et le plus déloyal qui ait ceint la couronne. Je parle ici de Louis XI. La noblesse ne fera plus la guerre comme jadis : de seigneur à seigneur, sans but déterminé et pour satisfaire une rancune passagère. Non,

elle conclura une alliance, qu'on désignera sous le nom de *Ligue du bien public*. Cette coalition sera formée entre des feudataires qui touchent de près, par des rapports de parenté, au souverain de la France. Et, comme ce dernier se trouvera forcé de s'appuyer sur le bas peuple (car il doit lutter contre les ducs de Bourgogne, de Bretagne, de Guyenne, de Lorraine, contre les comtes de Saint-Pol, d'Alençon, d'Armagnac, etc.), une conséquence en résultera, le germe d'un tiers-état.

Nous rappellerons deux faits qui confirment cette dernière particularité. Déjà, vers la fin du règne du roi Charles VII, ce monarque avait compris qu'il était prudent de se créer, en dehors de la féodalité, une armée permanente. Il avait formé des *compagnies d'ordonnances*, parfaitement organisées, recevant une solde et ne vivant plus, comme auparavant, à l'aide d'extorsions et de rapines. L'autre point à noter consiste en ce que Louis XI choisissait ses principaux conseillers dans les rangs de la bourgeoisie. Il suffit de citer Olivier le Daim et Tristan l'Hermite.

A peine Louis XI vient-il de récompenser le comte de Charolais (pour l'amitié qu'il lui avait témoignée pendant son exil à Genappe), en le dotant du gouvernement de la Normandie et d'une pension de 38,000 livres, qu'il jette décidément le masque. Il se fait céder la Cerdagne et le Roussillon, rachète Calais, et prive Philippe-le-Bon de la possession des villes de la Somme (en lui remboursant le prix de l'engagère, c'est-à-dire 400,000 écus d'or). Il dépouille ensuite le comte de Charolais du gouvernement de la Normandie et lui suscite des embarras avec les Liégeois. Charles-le-Téméraire obtient de son père l'autorisation d'emmener la noblesse de Bourgogne et de Flandre pour faire la guerre en France. Il s'était assuré à ce sujet le concours des grands feudataires de ce royaume. La bataille de Montlhéry s'engage, mais sans aucun résultat pour les partis belligérants ; et immédiatement après cette rencontre, les bourgeois de Dinant, instigués sous main par le monarque français, se soulèvent contre leur Prince-Evêque, parent du Téméraire.

Louis XI s'empresse de traiter avec les partisans de la Ligue. Que lui importent les concessions ? Il sait d'avance qu'il reprendra d'une

main ce qu'il leur aura donné de l'autre. Le comte de Charolais obtient les villes de la Somme ; le duc de Bretagne, la lieutenance de Normandie ; le duc de Berri, le gouvernement de cette province ; et le comte de Saint-Pol, l'épée de connétable. Le peuple est sacrifié dans cette distribution de faveurs royales ; mais il comptera plus tard dans la balance, car on aura besoin de lui.

Peu de temps après, Louis XI, qui a eu soin de se faire relever de son serment par le Parlement, reprend la Normandie, suscite une révolte à Liége, puis offre à Charles-le-Téméraire de lui abandonner les Liégeois, s'il veut de son côté délaisser le duc de Bretagne. Comme le duc Charles refuse de souscrire à cette félonie, le connétable de Saint-Pol le menace, de la part du roi, d'une intervention armée en faveur des Liégeois. Le duc de Bourgogne gagne la bataille de Brusthem contre ceux-ci ; et pendant qu'il contracte mariage avec Marguerite d'York, et qu'il se fait inaugurer dans les comtés de Hollande, de Zélande, etc., son ennemi, le roi de France, entreprend une campagne contre la Bretagne et l'Anjou. Le duc François de Bretagne réclame à cor et à cris le secours du Téméraire. A peine Charles s'est-il mis en route pour défendre son allié, que Louis XI lui envoie le cardinal de la Balue pour lui montrer un traité, vrai ou apocryphe, par lequel les ducs de Berri et de Bretagne renoncent à l'alliance du Bourguignon. En même temps, il offre à ce dernier une somme de 20,000 écus d'or, à la condition d'abandonner de son côté les deux princes.

Le Téméraire était d'une nature trop chevaleresque pour accepter un traité aussi machiavélique. Il repoussa d'emblée les offres du roi de France. C'est alors que Louis XI vint le trouver à Péronne. Tout le monde sait que, pendant les conciliabules, le monarque français avait encore machiné une révolte à Liége. Mais il fut pris dans ses propres filets. Il dut conclure la convention de Péronne et fut forcé d'assister à la destruction de la capitale du pays de Liége.

Comme nous l'avons dit précédemment, Louis XI respectait peu les traités qu'il avait signés. Il en fut de même de celui de Péronne. Le roi fit ajourner le Téméraire à comparaître devant le parlement de Paris, pour rendre compte de sa conduite.

Une ligue, plus formidable que la précédente, fut formée alors par les défenseurs de la féodalité. Il s'agissait de détrôner le roi Louis XI et de démembrer la France. Le connétable de Saint-Pol, qui traitait tantôt avec l'un, tantôt avec l'autre, avait conduit toute l'affaire. Le roi Louis usa encore d'intrigue : il fit empoisonner, dit-on, son frère Charles de Guyenne, et s'empressa de traiter encore une fois avec le Bourguignon.

C'est alors que Charles-le-Téméraire, qui ne pouvait plus ajouter foi aux promesses de l'astucieux monarque, songea à se créer un royaume. Il rêvait de l'étendre sur les rives du Rhin, et même au-delà. Ce royaume aurait pris le nom de Gaule-Belgique. Ce projet était commandé par la situation de l'époque. En effet, la féodalité était tellement menacée dans son existence, qu'elle devait à tout prix s'affranchir de celui qui voulait centraliser le pouvoir. Déjà auparavant, le duc Philippe-le-Hardi avait projeté la conquête du royaume d'Angleterre. De son côté, le connétable de Saint-Pol aspirait au titre de roi; mais le sort le trahit. Il mourut sur l'échafaud.

Charles-le-Téméraire allait ceindre la couronne royale, le 30 septembre 1473, à Trèves, et l'empereur Frédéric III était déjà arrivé pour la cérémonie, lorsque Louis XI entrava par ses intrigues la réalisation tant désirée de ce rêve. L'empereur quitta furtivement la ville, sans dire adieu au Téméraire.

Nonobstant cet incident, le duc Charles persista dans le projet de reconstituer la Gaule-Belgique. Il voulait même étendre sa suzeraineté imaginaire sur la Lorraine et la Suisse. De la sorte, son domaine eût pris frontière sur les rives de la Méditerranée.

Inutile donc d'aller chercher une cause de la querelle avec les Suisses, dans la saisie, opérée par le comte de Romont, d'une charretée de peaux de moutons, appartenant à un marchand suisse!

Nous terminerons en rappelant pour mémoire le siége de Neuss, le soulèvement des Alsaciens, les batailles de Granson et de Morat, enfin la mort tragique du Téméraire sous les murs de Nancy.

M. CHARLES RAHLENBEECK. — Le duc de Bourgogne n'a combattu les Suisses que parce qu'ils étaient par hasard sur son chemin, qu'ils traversaient matériellement, si peu que ce fût, son plan de

s'étendre sans discontinuité depuis la mer du Nord jusqu'à la Méditerranée. Peut-être se serait-on accordé avec eux si, à Besançon, en 1474, on n'avait pas commis l'irréparable faute d'imposer à leurs députés l'étiquette bourguignonne voulant qu'on parlât au prince un genou en terre. Si puissant qu'on soit, on n'humilie pas impunément un peuple libre, un peuple si ennemi de tout joug et de toute contrainte qu'au moment où je parle, il a cette bonne chance, jusqu'ici unique au monde, de pouvoir célébrer le 600e anniversaire de son indépendance. Pour moi, tout le mal vient de là. La Belgique y perdit l'occasion de jouer un grand rôle. A ce propos, je vous demande la permission de rappeler un souvenir personnel. Hanté du désir assez commun d'une réconciliation entre la France et l'Allemagne, je m'étais servi du plan de Charles-le-Téméraire et j'avais préconisé, en 1874 ou 75, l'établissement d'une chaîne des neutres allant du fin fond de la Hollande jusqu'au pied des Alpes. Emile de Girardin me fit l'honneur de ramasser mon idée et de la présenter au public français. On en parla peut-être pendant huit jours, et ce fut tout. Quant à moi, je n'ai pas renoncé à l'idée de réhabiliter un jour notre dernier duc de Bourgogne.

Duclos a dit de Louis XI que, tout mis en balance, c'était un vrai roi ; j'aime mieux, pour ma part, Charles-le-Téméraire, et je crois pouvoir dire de lui que c'était un homme vaillant qui eût fait un grand roi.

M. LE PRÉSIDENT. — Je crois nécessaire de faire des réserves au sujet d'une observation de M. Rahlenbeeck. Je ne puis admettre que Charles-le-Téméraire ait songé à établir une barrière entre le monde latin et le monde germanique ; l'idée était trop précoce pour cette époque. Je ne suis pas d'avis non plus que le duc de Bourgogne se soit montré le défenseur de la féodalité. Ses vues et celles de ses adversaires étaient moins élevées. Les causes de ces guerres doivent être attribuées uniquement à l'ambition du Téméraire.

M. le comte VAN DER STRAETEN-PONTHOZ se rallie également à l'opinion émise par M. Vanderkindere.

La cinquième question est ajournée par suite de l'absence de M. Hénault, rapporteur, qu'un deuil récent empêche d'assister au Congrès.

La parole est donnée à M. SERRURE sur la sixième question : *Au moyen de quelles sources peut-on reconstituer un glossaire gaulois?*

M. SERRURE établit la chronologie des inscriptions gauloises, il estime qu'un certain nombre remonte au IIIe siècle, ce qui, à son avis, donnerait tort à ceux qui considèrent le gaulois comme du latin corrompu. Il y aurait lieu, afin de vulgariser l'examen de la question, d'imprimer le recueil des inscriptions gauloises ; le nombre n'en est pas considérable : une quarantaine environ. Il dépose sur le bureau le recueil qu'il a fait en collaboration avec M. Hénault.

M. ZANARDELLI. — La reconstitution d'un glossaire gaulois n'est guère possible, d'après moi, sans le secours de cette philologie comparée à laquelle on voudrait opposer l'ostracisme, je ne sais pourquoi, au moment même où elle peut rendre les plus grands services.

C'est surtout dans le cas actuel qu'il y a lieu de se rapporter à la sagesse des mots que Michel Bréal plaçait en tête de la grammaire de Bopp : « La vue fondamentale de la philologie comparative, c'est que les langues ont un développement continu dont il faut renouer la chaîne pour comprendre les faits qu'on rencontre à un moment donné de leur histoire. L'erreur de l'ancienne méthode grammaticale est de croire qu'un idiome *forme un tout achevé en soi, qui s'explique de lui-même*. Cette hypothèse, qui est sous-entendue dans les spéculations des Indous, aussi bien que dans celles des Grecs et des Romains, a faussé la grammaire depuis son origine jusqu'à nos jours. »

Je suis loin de nier l'existence d'une langue gauloise proprement dite; je me garde bien de conclure à sa celticité plus ou moins bretonnante, mais je tiens à constater que, dans l'état actuel de la question et en l'absence presque totale de documents à consulter, il est prudent de ne pas lui fixer une place au hasard dans la grande famille indo-européenne. Il faut arriver, ce me semble, à ce résultat par d'autres moyens que l'enregistrement de quelques débris difformes, rassemblés par-ci par-là, surtout en tenant compte des procédés qu'offre la linguistique telle qu'elle a été conçue et mise au point par les indianistes.

Même par l'étude simultanée de l'épigraphie gallo-romaine, de la toponymie locale, des légendes numismatiques, des sigles figulins et des noms conservés par les auteurs, il n'est pas admissible qu'on puisse obtenir des résultats sérieux, si l'on ne quitte pas le sol trompeur et mal assuré de l'apriorisme, du tâtonnement empirique et de la simple induction historique, où sont campés la plupart des déchiffreurs et les exégètes de l'Etrusque et du Celtibérien.

Voici, à mon avis, quelques-uns des points essentiels qu'on ne doit pas perdre de vue et sur lesquels pourront se baser les recherches préliminaires sur la langue gauloise, avant même de dresser un glossaire si mince qu'il soit.

1° *L'authenticité des documents.* — Examiner si les documents qui sont donnés comme appartenant au gaulois sont tous ou en partie authentiques.

2° *La chronologie.* — Fixer l'époque, au moins approximative, à laquelle remontent les différents documents, et établir des catégories de mots, afin de déterminer leur filiation historique.

3° *Les analogies directes.* — Voir si les caractères du vieux français primitif et des patois qui ont le plus aidé à sa formation correspondent aux caractères du gaulois tels qu'ils ont été reconnus et tracés par les partisans de l'anticeltisme.

4° *Les analogies indirectes.* — Comparer les mots gaulois avec les mots latins, les mots de différentes langues celtiques, les mots des *idiomes italiques* ou pouvant être considérés comme tels, et voir de quel côté se trouvent les affinités lexicologiques et les connexions grammaticales, et si les unes et les autres peuvent s'expliquer au moyen de la corruption phonétique.

5° *La transcription rationnelle.* — Examiner de près et méthodiquement le mécanisme et les caractères du système graphique des monuments gaulois ; car l'intelligence des mots se rapportant surtout au fait de leur phonétique, cette dernière ne donnerait aucun résultat pratique sans passer au préalable par la filière des constatations paléographiques.

En déterminant la forme, les variantes et la valeur intrinsèque des signes alphabétiques, et en examinant si l'emploi des caractères

est en conformité ou non avec la nature de la langue, on pourra, par exemple, parvenir à reconnaître si les caractères nord-étrusques ou salasses appartiennent à une autre langue que le gaulois.

6° *L'interprétation méthodique*. — Employer pour l'interprétation des textes gaulois des procédés semblables à ceux de Champollion, Rouzé, Lepsius, Birch, Rawlinson, Hincks, Oppert, pour expliquer les langues parlées sur les bords de l'Euphrate, du Tigre et du Nil, et ne conclure à l'identité, quant à l'origine, des langues gauloise et française, qu'après des preuves irréfragables.

7° *La variété dialectale*. — Croire à la possibilité des variantes phonétiques et les chercher soigneusement sur les traces de variantes graphiques, dans la persuasion que la multiplicité des dialectes actuels ne peut découler que d'un fractionnement différentiel des anciens idiomes, avec lesquels probablement coïncident les premiers.

8° *L'analyse étymologique*. — Procéder, par voie d'élimination, à l'étude étymologique des mots français d'origine inconnue ou douteuse, et, seulement ensuite, s'attaquer à ceux qui ont reçu des solutions satisfaisantes, mais encore exemptes de certitude.

Ici, je m'arrête, non sans avoir remarqué que la question d'une langue gauloise en dehors du groupe celtique est d'autant plus importante qu'elle se lie étroitement à la question historique.

En effet, si l'on pouvait prouver avec M. Serrure que le gaulois a des attaches avec le latin plutôt qu'avec le celtique, les derniers partisans de Becanus, de Peyron, de Court de Gébelin seraient condamnés à voir arriver la dernière heure de leur panceltisme à outrance; l'école de Holtzmann, de Kunsberg, de Renaut et de Moke, identifiant les Gaulois et les Germains, même au point de vue de la race, recevrait un coup mortel; la théorie des néo-celtiques, admettant l'identité des Gaulois et des Bretons insulaires, s'écroulerait de fond en comble, et, de la sévérité de M. Gaston Paris contre M. Granier de Cassagnac, il ne resterait plus que le malheureux souvenir de l'avoir encore une fois dépensée en pure perte.

M. SCHWEISTHAL rappelle les travaux de MM. Gaidoz, d'Arbois de Jubainville, Loth, en France, et de Zeuss, Diefenbach, Windisch,

en Allemagne, qui, se fondant sur les noms de lieu et de personne, ainsi que sur certaines appellations, telles que *brennus* (pris à tort comme nom propre), et mettant à profit les gloses irlandaises et kymriques du moyen âge, de même que les dialectes modernes issus du celtique, sont arrivés à fixer très exactement le rang que le celtique et ses subdivisions occupent parmi les langues indo-européennes. L'orateur croit très dangereux de s'écarter de la voie tracée par ces érudits, dont la méthode et les résultats ont reçu l'approbation du monde savant tout entier. Il signale la publication entreprise actuellement en Allemagne par M. Holder d'un Trésor de vieux celtique (*Altceltischer Sprachschatz);* en mettant à profit tous les résultats acquis par la numismatique et les inscriptions, ce recueil donne toute satisfaction aux celtisants du Congrès ; avec les commentaires et les citations *in extenso,* la lettre A de cet ouvrage occupe à elle seule plus de huit feuilles d'impression.

Après quelques observations au sujet de la rédaction de la proposition de M. Serrure, celle-ci est adoptée dans les termes suivants : « La section émet le vœu de voir publier dans les Mémoires du Congrès les textes gaulois réunis par MM. Hénault et Serrure. »

M. LE PRÉSIDENT. — Nous passons à l'examen de la septième question : *Le dialecte allemand du Luxembourg.*

M. SCHWEISTHAL. — Je constate, pour une époque très ancienne déjà, l'existence d'une langue littéraire à côté des idiomes régionaux, dont la reconstitution devient ainsi fort difficile.

Les noms propres qui paraissent dans les chartes d'Echternach sont en opposition complète avec les caractères phonétiques du dialecte luxembourgeois. Ce fait est dû en grande partie à l'influence des premiers princes de la race caroloringienne, qui, dès le huitième siècle, ont favorisé le haut-allemand au lieu du bas-allemand contrairement à ce que l'on aurait dû attendre de leur origine et d'après leurs résidences favorites.

Le dialecte luxembourgeois n'a pas beaucoup changé depuis six siècles. Une colonie allemande, émigrée anciennement des bords de la Sûre en Transylvanie, possède encore aujourd'hui à peu près le même langage que ses congénères restés dans la mère-patrie.

Ce fait très curieux mériterait une étude spéciale, sur place, qui serait sans doute fertile en résultats pour la linguistique en général.

Alors donc que l'idiome luxembourgeois était, en plein moyen âge, à peu près identique à celui d'aujourd'hui, à peine un peu plus riche en flexions et en terminaisons, la seule œuvre littéraire ancienne, écrite en allemand, qui nous soit connue de cette contrée, *La vie de Yolande de Vianden,* œuvre du frère Hermann, récemment publiée en Allemagne, cherche, sauf quelques particularités intéressantes, à imiter visiblement le style et la phonétique des auteurs en vogue de l'Allemagne centrale.

Dans la suite, le style des documents officiels se règle sur les chancelleries de Trèves et de Cologne, et les noms propres seuls donnent parfois une indication sur le parler populaire.

J'ajoute que, à un moment où l'on se préoccupe vivement de l'origine de la langue littéraire de l'Allemagne, j'ai cru utile d'appeler l'attention des linguistes sur les faits énoncés plus haut.

M. LE PRÉSIDENT. — N'y a-t-il pas eu des influences allemandes ?

M. SCHWEISTHAL.— J'admets volontiers une certaine pénétration de la race allemande dans le pays de Luxembourg, où elle se serait fusionnée avec la race franque formant le noyau de la population. Cette pénétration expliquerait même le caractère particulier du dialecte luxembourgeois, qui, bien que langue de *dat*, s'est assimilé de nombreux éléments du haut-allemand.

Sur la proposition du rapporteur, la discussion de cette question est ajournée à un prochain Congrès.

La parole est donnée à M. HAMY.

UN NAUFRAGE EN 1332.

Documents pour servir à l'histoire des marques commerciales au XIVe *siècle.*

Un navire, qui portait une cargaison de prix, s'est brisé sur une côte étrangère; plusieurs balles de marchandises, rejetées par les flots,

ont été recueillies par les autorités les plus voisines, et leur lointain propriétaire, averti du désastre, justifie par procuration, devant la juridiction compétente, de ses droits sur les biens que la mer lui a ainsi rendus. Rien de plus banal, dans l'histoire du commerce maritime de nos jours, qu'un tel épisode judiciaire. Rien de moins intéressant que l'exposé monotone de ces revendications, qui se reproduisent toujours les mêmes, ou bien peu s'en faut, devant nos tribunaux consulaires.

C'est pourtant une anecdote aussi peu exceptionnelle qui fait le fond de la communication que j'apporte au Congrès.

Il est vrai que les événements qu'elle nous raconte se déroulent à une époque relativement ancienne, dont les navigations sont encore mal connues, et dans des parages nouvellement ouverts alors au commerce nautique. Ajoutons que plusieurs traits de ce petit récit sont de nature à jeter quelque jour sur certaines pratiques commerciales signalées ainsi pour la première fois avec une grande netteté, et sur la jurisprudence qui s'y est bien vite rattachée.

C'est l'histoire fort courte d'un naufrage d'une nef de Santander brisée à l'entrée des bancs de Flandre en l'année 1332, histoire qui nous a été conservée dans une pièce notariée, léguée à la Bibliothèque nationale de Paris par M. Jules Desnoyers (1).

Bartholomé Çagarra, citoyen de Majorque, comparaît, dans ce document, devant les juges et l'alguazil, les chevaliers et les autres probes-hommes du conseil de la très noble cité de Séville. Il vient certifier qu'il a confié huit balles de cire (2), *octo ballas de cera*, au navire de maître Fernand Gonzalve Guerra, de Santander, en charge

(1) *Bibl. Nat. N. Acq.,Lat,* 2328, nº 11. — *Voir* la copie de cette curieuse pièce, à la fin de ce travail.

(2) La cire, dont il est ici question, figure déjà comme venant à Bruges du royaume de *Castele,* du royaume de *Leon*, du royaume d'*Enteluse* (Andalousie), « c'est de *Sebille* et de *Cordes* (Cordoue), du royaume de *Grenate* et du royaume de *Portingal* » dans le catalogue des articles d'importation du milieu du XIIIe siècle, publié par Legrand d'Aussy, puis par Warnkœnig. (*Ce sont li royaume et les terres desquex les marchandises viennent à Bruges* (WARNKŒNIG, *Histoire de la Flandre et de ses institutions civiles et politiques jusqu'à l'année* 1305, trad. GHELDOLF, t. II, pp. 514-515.)

près de la Tour d'Or de la dite cité de Séville, *in civitate Ispalensi juxta turrim de Auro* (1).

Le navire arrivant dans les parages des Flandres, *ad partes Flandriæ,* s'est brisé sur les confins du territoire d'Oye, *in termino cujusdam loci seu ville que vocatur Doya* (2), et le bailli du lieu, *bayulus dicti loci Doye,* a sauvé trois de ces balles rejetées par le flot.

Un autre marchand de Majorque, Bernard Duran, muni d'une procuration de Bartholomé Çagarra, a réclamé les balles de cire ainsi récupérées, et le bailli refuse de les rendre, tant qu'on n'aura pas fait preuve de propriété à leur sujet.

Or les balles de Çagarra portent une marque particulière, — *une marque commerciale*, — dont l'acte que nous reproduisons contient le fac-simile



et ce marchand produit quatre témoins, tous quatre Majorcains, qui viennent attester sous la foi du serment que la marque, ainsi faite, est bien celle de Bartholomé Çagarra, qu'il a usé depuis longtemps de ce signe et continue à s'en servir encore tous les jours.

La pièce se termine par la reproduction d'une procuration notariée, fort minutieusement détaillée, au nom de Bernard Duran, déjà nommé, et de Guillaume Net, autre marchand de Majorque, aux-

(1) La *Torre del Oro,* petite tour mauresque qui existe encore aujourd'hui, près de l'endroit où débarquent les voyageurs. Cf. Gust. Doré & Ch. Davillier, *Voyage en Espagne.* (*Tour du Monde,* t. XII, p. 415, 1865.)

(2) Oye, commune du canton d'Audruicq, arrondissement de Saint-Omer, département du Pas-de-Calais, aujourd'hui peuplée de 1,895 habitants, est connu dès 1084 dans l'histoire de la vicomté de Merch (aujourd'hui Marck), canton de Calais, arrondissement de Boulogne-sur-Mer, dont elle dépendait, sous le nom de *Oia* ou *Oya.* Cf. A. Courtois, *Dictionnaire géographique de l'arrondissement de Saint-Omer avant* 1789. V° *Oye.* (*Mém. Soc. des Antiquaires de la Morinie*, t. XIII, 1869.) Il est très vraisemblable que le naufrage de Gonzalve Guerra eut lieu sur les bancs fort dangereux de la pointe de Waldan, où l'administration des phares a cru devoir placer, en pleine eau, sur un haut trépied de fonte, un feu qui a été allumé pour la première fois en novembre 1859.

quels Çagarra donne les plus larges pouvoirs pour la défense de ses intérêts.

Les droits de Çagarra n'étaient, du reste, en aucune façon méconnus par les autorités de Marck, dont dépendait la baillie d'Oye, théâtre du naufrage. Sur cette côte, comme en Espagne, la législation relative au *jet de mer* sauvegardait depuis longtemps, en temps de paix (1), les droits du propriétaire. Les iniques coutumes de l'ancien *lagan* avaient été supprimées dès la fin du XII^e^ siècle (2), et la charte de Marck se montrait aussi claire (3) que la loi de Valence, le *fuero real* et les *sicte Partidas* d'Alphonse X (4), en ce qui concernait les choses apportées par le flot.

(1) Or la paix, un instant menacée par des pirateries réciproques, s'était consolidée entre la France et l'Aragon, patrie de Çagarra, et les deux couronnes négociaient même, justement à cette époque, une espèce de convention maritime dont on trouvera les textes dans la *Collection des documents inédits sur l'histoire de France.* (*Lettres patentes réciproques des rois de France et d'Aragon, sur le fait de la piraterie,* novembre 1333 et février 1334. *Coll. de doc. inéd. Mélanges historiques,* t. II, n° XLIII, pp. 174-176, 1843, in-4°.)

(2) Le comte de Bretagne avait donné l'exemple, à la suite du Concile de Nantes de 1127. Le comte de Flandre, la comtesse de Boulogne, le comte de Ponthieu, Bernard de Saint-Valéry et Guillaume de Cayeux renoncent, l'un après l'autre, à la demande de l'archevêque de Reims, Guillaume de Champagne, au droit de prise dont ils jouissaient sur les navires naufragés, et Philippe Auguste abolit cette inique coutume dans tous ses domaines (1191 ou 1192). (Cf. Du Cange, *Gloss.*, V° *Lagan* ou *Laganum*. — L. Delisle, *Catalogue des actes de Philippe Auguste,* avec une introduction, etc. Paris, Durand, 1856, in-8°, n° 349, p. 84.) Le lagan n'est plus, à partir du commencement du XIII^e^ siècle, que le droit de prise sur les objets rejetés par la mer, qui sont sans maître et ne sont réclamés par personne.

(3) *Voir* l'excellent article Marck, au tome III de la grande monographie consacrée par l'abbé D. Haigneré à l'*Arrondissement de Boulogne-sur-Mer* (pp. 233 et suiv.).

(4) Nous renvoyons pour l'étude de ces différents textes et de leurs origines à l'ouvrage classique de Pardessus sur les lois maritimes (t. I, pp. 123 et suiv.; t. V, p. 334; t. VI, p. 15). Nous nous bornerons à reproduire le texte des *Partidas* de 1266, tel que Pardessus l'a traduit, en soulignant le passage qui nous intéresse plus directement. « La crainte de la mort, dit la loi VII (Pardessus, t. VI, p. 49), porte souvent les marchands et autres hommes qui sont à bord d'un navire battu par la tempête, à jeter leurs effets à la mer afin d'alléger le bâtiment et d'échapper au péril. En conséquence, nous ordonnons que quiconque trouvera des choses à nos

Non seulement le bailli devait tenir compte aux victimes du sinistre des choses de toute sorte rejetées sur le littoral de la vicomté de Marck, mais il était, en outre, obligé de poursuivre comme voleurs ceux de ses administrés qui dérobaient ce que l'on continuait à appeler le *lagan*, c'est-à-dire, d'une manière générale, les *jets de mer*, réclamés ou non par des tiers. C'est ainsi que les comptes (1) de

jetées sera tenu de les rendre à ceux à qui elles appartenaient ou à leurs héritiers. *Nous voulons que la même règle soit observée si le navire se brise par tempête ou autrement, et que tout ce qui sera trouvé, soit des débris du navire, soit du chargement, quel que soit l'inventeur, continue d'appartenir à ceux qui en étaient propriétaires.* Nous défendons à qui que ce soit de mettre obstacle à ce que le propriétaire reçoive sa chose, nonobstant tout privilège ou tout usage qui attribuerait à telle ou telle personne les choses échouées vers quelque port dont il est propriétaire, ou qui seraient trouvées près de son château ou sur le rivage de la mer. Car nous ne reconnaissons pas comme un droit la prétention de celui qui voudrait s'approprier les choses perdues par fortune de mer, quelques privilèges ou coutumes qu'on invoque à cet égard, à moins que ces choses n'appartiennent aux ennemis du roi ou du royaume, car alors elles resteront à quiconque les aura trouvées. »

Le *fuero real* de 1255 règle la procédure relative aux objets provenant de naufrages, de la manière suivante :

Loi 1. Si un navire, ou une galère, ou tout autre bâtiment se perd ou se brise, nous ordonnons que le bâtiment et tous les effets qui se trouvent à bord resteront à ceux à qui ils appartenaient avant le désastre, et que personne ne pourra recueillir quelque chose sans la volonté des propriétaires, à moins qu'on ne les recueille pour les conserver et pour les rendre à ces propriétaires. Mais, avant de les recueillir dans cette intention, on appellera l'alcade du lieu, si on peut le trouver, ou d'autres hommes probes; on dressera un inventaire par écrit et on les conservera sur la foi de cet inventaire. Personne ne doit les recueillir sans cette formalité, sous peine d'être puni comme coupable de vol. Il en sera de même des effets jetés hors du navire pour l'alléger et de ceux qui, autrement, tomberont à la mer ou se perdront. (Pardessus, t. VI, p. 15.)

(1) *Comptes Jakemon Peket garde de le baillie de Merck fais par le main Piere de Ham, recheveur de Merch dou terme de le Candelier l'an mil trois chens trente et trois* (2 février 1334). Ce compte, brièvement analysé déjà par M. J. M. Richard dans l'*Inventaire sommaire des archives départementales du Pas-de-Calais, antérieures à* 1790 (Archives civiles, série A., t. II, p. 12, Arras, 1887, in-8°), a été relu, à mon intention, par M. Guesnon, ancien professeur de l'Université à Arras, qui a bien voulu en extraire tout ce qui est relatif au *lagan* de la dite année ; je remercie vivement M. Guesnon de son obligeance, et M. l'abbé

Jakemon Peket, *garde de le baillie* pour 1334 (1), conservés aux archives d'Arras, nous montrent quelques pillards, « Tassart Cadewalle et autres », condamnés à de fortes amendes « pource qu'ils avoient eu des biens des lagans des nés brisies en la baillie de Merch, l'an XXXII. » — La nef de Gonzalve Guerra était assurément du nombre.

« Li damages doit estre restorés a chelui ki laura eu, dit le texte de la charte de commune de Merch de 1253, les choses tolues a marcheans doivent estre restorées a marcheans, etc. (2) ».

Mais il faut, pour rendre ainsi au marchand ce qui lui appartient, que son droit de propriété puisse être sûrement établi. Or, dans l'espèce, il n'y a point que les balles de cire de Bartholomé Çagarra qui aient été jetées sur le rivage à la suite de l'échouement de la nef de Santander.

D'autres négociants encore, Thumassin Dyan, Huget Sarra (3), ont aussi chargé sur la nef de Gonzalve Guerra une certaine quantité de cette précieuse marchandise, alors si recherchée dans le commerce du Nord, et eux aussi ils avaient mis leurs *marques commerciales* sur les ballots expédiés en Flandre.

L'usage de marquer les marchandises de prix (4) d'un signe de propriété était, comme l'on voit, tout à fait habituel aux marchands

D. Haigneré d'avoir bien voulu s'entremettre auprès de M. Guesnon pour me procurer cet extrait.

(1) Jakemon ou Jacques Peket était tout à la fois garde du baillage de Merch (Marck) et de celui de Calais. Il était *entré garde* après « ke Gilles Dauffay fu de laissie de le baillie... au IIIe jour d'aoust (1333). » Il fut remplacé, en 1336, par Pierre de Ham, jusque là « recheveur ». (Cf. J. M. Richard, *Inventaire cité*, t. II, p. 12, etc.)

(2) D. Haigneré, *op. cit.* Vo *Marck*.

(3) Ce nom de Sarra ou Serra est commun parmi les marchands de Majorque. Un certain Bernard Serra est au nombre de ceux dont les galères sont emmenées à Sandwich par des pirates anglais en 1325. (Capmany, *Coll. de documents*, t. II, p. 90, no 54.)

(4) Les pipes de saindoux dont il est question plus loin n'ont pas été reconnues, faute de marque spéciale sans doute; c'étaient d'ailleurs marchandises inférieures, et le compte du baillage ne mentionne aucune réclamation à leur sujet.

dès la première moitié du XIVe siècle. C'est cependant la première fois qu'un tel usage se manifeste dans une série de documents historiques de cette époque; aucun des nombreux ouvrages consacrés à l'histoire du commerce du moyen-âge ne fait mention de textes quelconques sur la matière remontant aussi haut, et cela seul justifierait amplement notre petite communication.

Ces diverses marques de commerce de 1332, dont les dessins nous ont été conservés, n'avaient d'ailleurs aucune signification apparente. La marque de Bartholomé Çagarra, reproduite dans le document sévillan analysé plus haut, consiste en une sorte de potence, dont le pilier est formé de deux traits parallèles, tandis que la branche horizontale suspend, en quelque sorte, un signe en forme d'A majuscule, dont la barre transverse est brisée en forme de V. (*Voir* plus haut.)

La marque de Thumasson Dyan, copiée dans les comptes de Jakemon Peket pour 1334, est une portion de spire dont s'échappe, vers le haut, un trait horizontal légèrement ondulé, coupé d'un X à son extrémité droite.

Celle de Huget Sarra, tirée du même compte, nous montre un parallélogramme allongé, dont le quart gauche est séparé du reste de

la figure par une verticale, au milieu de laquelle tombe le pied d'une petite croix tracée à gauche.

Toutes ces balles contenaient des « pains de chire » également marqués, mais la description de Pierre de Ham, le « recheveur » (1),

(1) Pierre de Ham, receveur de Marck, est en même temps receveur de Calais. Il deviendra garde de ce dernier bailliage en 1335, et il y joindra la fonction de garde du bailliage de Marck avant 1339. C'est lui qui sera en exercice au moment du siège de Calais par les Anglais en 1347. Emmené prisonnier en Angleterre à la prise de

ne permet pas de reconnaître si ces marques étaient figurées sur les enveloppes ou imprimées dans la matière à l'aide d'un scel.

Quoiqu'il en soit, les marchandises échouées avaient été reconnues et classées, et, pour pouvoir rendre à chacun des propriétaires ce qui lui était dû, le bailli réclamait des attestations par écrit, assurant que telle ou telle des marques relevées sur les ballots apportés par la mer était bien celle de tel ou tel expéditeur.

Muni du certificat ainsi demandé, armé de pouvoirs notariés analogues à ceux dont Duran et Net étaient porteurs, le représentant du propriétaire obtenait sans difficulté la délivrance des *jets de mer* demeurés en la main des officiers de la vicomté.

Barthołomé Çagarra dut rentrer en possession de ses marchandises vers la fin de 1333 ; nous n'avons malheureusement pas les comptes de la Toussaint de cette année, qui devaient mentionner cette restitution. Mais les comptes « de le Candelier » de l'année suivante (2 février 1334) nous montrent Huget Sarra récupérant à son tour une partie de son bien.

« Item remanut en le main de Monss^r^, ensi qu'il appert par les comptes de le Touss^t^, II balles et VII pains de chire de tel marke

qui estoient Huget Sarra, dont les II balles furent délivrées à Pierre Dominet, qui estoit procur [ères] de Biernart Gayant, qui avoit pooir de par Huguet Sarra de sustituer. Ensi sont demouré li VII pain de chire pour ce que li procurations dudit Pierre Dominet ne faisoit mention que des II balles. »

Le lot de cire appartenant à Thumassin Dyan est aussi reconnu, mais, à défaut, sans doute, de pièces justificatives, demandées par le bailliage « l'a Foukes Witinc de Calais en warde ».

cette ville, à son retour de captivité, Pierre de Ham viendra rendre ses derniers comptes à qui de droit, le 13 juillet 1348, « avec une exactitude et une fidélité qui font honneur à sa mémoire ». (J. M. Richard, *Invent. cit.*, A., 660, etc.)

On a vendu cinq pipes de *saim* (1) en vidange, dont le propriétaire ne s'est pas fait connaître.

« De V pippes qui demourerent a grant widenghe qui furent mises à warde par Gillon Dauffay (2) a le maison Wautier de la Banwoughe, dont mention est faite es contes par chi devant (3) des queles pippes il estoit tant courut (4) et furent trouvées à si grand widenghe, que on ne fit des V pippes que deux pippes et encore en failli II (5), les queles ne furent mie plaines vendues à Grart le Candillier de Callais par renchierissement chascune pippe VI lib. »

Il reste disponibles — dernières épaves de la nef espagnole — *li mairien*, *les seletes*, trente-trois *huchiels*, vingt tonnes et enfin une pipe vide (6).

Maître Fernand Gonzalve Guerra avait sans doute trouvé la mort dans le naufrage, car il ne se produit aucune réclamation au sujet des débris du navire qui lui avait appartenu.

Ici s'arrêtent les renseignements relatifs à la nef de Santander, perdue sur les bancs devant Oye en 1332. Une fois encore, c'est un sinistre maritime qui est venu nous faire connaître un épisode de l'histoire des navigations dans les mers septentrionales. Des nombreuses expéditions commerciales dirigées vers le Nord par des marins d'Espagne, pendant la première moitié du XIVe siècle, cinq seulement nous sont connues, et toutes les cinq parce qu'elles ont abouti à de véritables désastres. En 1323, c'est un bateau marchand de Majorque naviguant dans la mer d'Allemagne, *en el mar de Alemania*, qui est enlevé par un corsaire anglais. La même année, les deux galères de Berenguer Liconis, rentrant en Espagne avec

(1) Saindoux. Pierre de Ham écrit *saim* par un *m*, comme *essaim*, c'est l'orthographe logique du mot : *saim* venant de *sagimen*, comme *essaim* d'*examen*.

(2) C'est l'ancien bailli, remplacé le 3 août 1333, comme nous l'avons déjà dit.

(3) Escomptes de le Toussᵗ.

(4) Expression encore usitée aujourd'hui dans tout le pays.

(5) Il manque ici un mot désignant l'unité de mesure, dont il a *failli deux* pour compléter les pipes.

(6) « Et remaint encore li mairien, les seletes, li XXXIII huchiel, li XX ton et une ppe wuit, dont mention est faite es comptes de le Toussᵗ. »

des marchandises de Flandre, sont prises par des pirates de la même nation, à l'entrée du détroit *inter Calesium et Sandwicum* (1). En 1325, d'autres galéasses barcelonaises, également chargées de marchandises de même provenance *(mercaturias de las partes de Flandres)* sont enlevées et conduites à Sandwich (2). En 1332, c'est le naufrage de Gonzalve Guerra ; en 1343, enfin, le pillage de deux *coches* appartenant à Pierre Tosquerii et à d'autres armateurs de Valence et de Barcelone (3).

Les navigations commerciales ont bien rarement leur histoire ; on les tient au contraire secrètes pour s'assurer le monopole de certaines opérations avantageuses. Il faut des événements exceptionnels pour faire ainsi connaître l'existence, la nature, la direction d'un transit maritime, qui, sans les réclamations, sans les procès que ces incidents provoquent, n'aurait point laissé de traces. Et voilà pourquoi nous savons si peu de chose du commerce du moyen âge et de ses pratiques les plus vulgaires et les plus habituelles.

APPENDICE.

UNIVERSIS et singulis presentis pagine seriem inspecturis, quos honoret Deus et ab omni malo custodiat.

Nos, judices et alguazillus (4), milites et ceteri probi viri concilii nobilissime civitatis Ispalensis, salutem.

Noveritis quod Bartholomeus Çagarra, civis Majoricarum, comparuit coram nobis, asserens se honerasse in navi que erat magistri Fernandi Gundisalvi Guerra de sancto Ander (5) octo ballas de cera ; que quidem navis predicta, navigans cum suis mercatoriis ad partes

(1) RYMER, *Fœdera*, t. I, part. II, pp. 84, 109, 128.

(2) CAPMANY, *op. cit.*, t. II, p. 90, nº 54.

(3) RYMER, *Fœdera*, t. II, part. IV, p. 148. — Cf. E. T. HAMY. *Les origines de la cartographie de l'Europe septentrionale. (Bull. de Géogr. Hist. et Descript.* 1888, pp. 352-353.)

(4) Cf. DU CANGE, Vº *Alguazilus* vel *Alguazivus*.

(5) Santander.

Flandrie, accidit ei naufragium, et fracta fuit in termino cujusdam loci seu ville que vocatur Doya (1) in costeria Flandrie (2), et quod bayulus dicti loci Doye recuperavit inde tres ballas de cera que venerunt ad terram seu litora, de dictis octo ballis. Que quidem balle erant signate seu marcate de isto signo seu marca quod hic apparet

VA

Et quod Bernardus Duran, mercator Majoricarum, procurator dicti Bartholomei Çagarra petierat dicto bayulo dictas tres ballas de cera recuperatas, nomine istius predicti Bartholomei Çagarra, et dictus bayulus noluit sibi dare dictas tres ballas, donec dedit sibi fidejussores quod traderet sibi testimonium, qualiter signum seu marca, de qua erat signate seu marcate dicte balle erat et est dicti Bartholomei Çagarra. Et vobis facimus manifestum quod dictus Bartholomeus Çagarra presentavit coram nobis in probationem et testimonium istius marce seu signi, qualiter erat suum, videlicet Petrum Hyspanum et Bartholomeum Hyspanum et Phylippum de Gumbaro et Guillelmum Harnaldi, mercatores Majoricarum. Et nos recepimus ab eis juramentum super sancta Dei evangelia corporaliter manu tacta, prout est juris, quod dicerent nobis veritatem de eo quod sciebant in hac re. Et dicti testes dixerunt omnes et singuli quod per sacramentum quod fecerant quod hoc signum seu marca, quod est scriptum seu signatum in ista carta, quod est et erat dicti Bartholomei Çagarra, et quod magnum tempus erat quod usus fuerat hoc signo seu marca, et nunc cotidie utitur eo, et quod hoc sacramentum non fecerant prece vel precio, nec aliqua fraude vel ingenio. Quapropter

(1) Doya, Doye, la commune d'Oye, canton d'Audruicq, arrondissement de Saint-Omer, département du Pas-de-Calais. *Villa Oia,* 1084 (*Chron. And.,* p. 356). *Oya,* 1084 (*Ibid.*, p. 369). *Altare de Oya,* 1100 (A. Mir., *Dipl. belg.,* t. IV, p. 312). Oye, 1313 (*Compte de la maladr. de Merch*). — Cf. A. Courtois, *Dict. géogr. de l'arrondissement de Saint-Omer avant* 1789. V° *Oye* (*Mém. Soc. des Antiq. de Morinie,* t. XIII).

(2) Le mot de Flandre est employé ici dans un sens vague et général. L'Artois dont relève alors la terre de Marck, dont Oye fait partie, est, en effet, sous la dépendance du duc de Bourgogne, comte de Flandre.

rogamus quemcumque seu quoscumque bayulum seu bayulos, vel alium hominem qualemcumque, qui accepit et recepit dictos fidejussorem vel fidejussores pro illis tribus ballis de cera predictis, quod postquam dictus Bartholomeus Çagarra probavit et verificavit coram nobis quod dictum signum seu marca, de quo dicte tres balle erant signate seu marcate, quod erat suum et est, prout dictum est superius et probatum, quod placeat vobis velle statim absolvere et liberare ac quitare dictos fidejussores, quos dictus Bernardus Duran suus procurator dedit et tradidit in isto negocio, et in hoc bene merito facietis et prout precipit ordo juris, et nos regraciabimur vobis quamplurimum. Etiam vobis manifestum facimus qualiter dictus Bartholomeus Çagarra coram nobis fecit et condidit suos procuratores legitimos et certos nunctios speciales super hoc negotio antedicto, dictum Bernardum Duran et Guillelmum Net, mercatores Majoricarum, ambos et quemlibet eorum in solidum, prout apparet per quoddam instrumentum procurationis publicum quod hic inferius proxime denotatur. Et est istud : In nomine Domini, amen.

Anno Domini millesimo trescentesimo tricesimo tercio, indictione prima, die decima octava mensis septembris, in presentia nobilium dominorum judicum, majorum et alguazillii et militum et ceterorum vivorum nobilissime civitatis Ispalensis ad hoc specialiter congregatorum et rogatorum, discretus vir Bartholomeus Çagarra, civis et mercator Majoricarum, sponte et sua propria voluntate, fecit, creavit, constituit et ordinavit suos veros, indubitatos et legittimos procuratores, actores, factores et defensores et sindicos et certos nunctios speciales, discretos viros Bernardum Durandi et Guillelmum Net, mercatores Majoricarum, licet absentes, tanquam presentes, ambos et quemlibet ipsorum, principaliter et in solidum, ita tamen quod non sit melior conditio occupantis, sed quod per unum ipsorum inceptum fuerit per alium valeat prosequi et finiri, ad omnia et singula sua negotia gerenda, tractanda et administranda tam in judicio quam extra, coram quocumque judice vel auditore, posito vel ponendo, ecclesiastico vel seculari collegio et universitate, ad agendum, petendum, habendum, defendendum et recipiendum omne id et quicquid et quantum habere et recipere debet ac debebit in

futurum a quacumque persona ecclesiastica vel seculari, collegio et universitate in partibus Flandrie et ubique locorum et terrarum, cum scriptis et sine scriptis, et litem vel lites incipiendum et prosequendum, et causam vel causas quam vel quas habet vel habiturus est contra quamcumque personam, ecclesiasticam vel secularem, collegium et universitatem, et ad libellum dandum et recipiendum, litem vel lites contestandum, de calumpnia et veritate dicenda jurandum in animam ipsius et cujuslibet alterius generis juramentum prestandum, testes jurare videndum, aperturam et publicationem totius processus ipsorum petendum, judices et notarios elligendum, terminum et dilationem petendum et etiam appellandum, si necesse fuerit et appellationem prosequendum, acta, jura, instrumenta et alias probationes in judicio producendum, respondendum, articulandum, paciscendum, negandum. confitendum, contradicendum, compmittendum et componendum, positionibus respondendum, sententiam vel sententias audiendum, et ad vendendum, alienandum et transferendum, et specialiter ad recipiendum, petendum et recuperandum tres ballas de cera signatas signo proprio consueto predicti Bartholomei Çagarra quod est tale.



Qui quidem Bartholomeus Çagarra juravit coram supradictis dominis judicibus et alguazillo et militibus et aliis probis viris civitatis predicte, a dsancta Dei evangelia, corporaliter manu tacta, quod istud erat suum signum solitum. Et etiam hoc probavit per Petrum Hyspanum et Bartholomeum Hyspanum et Philippum de Gumbaro et Guillelmum Harnaldi mercatores Majoricarum, qui omnes et singuli de certa scientia, coram predictis judicibus, alguazillo ac militibus et aliis probis viris istius civitatis predicte, juraverunt ad sancta Dei evangelia, corporaliter manu tacta, quod istud est suum signum proprium consuetum, quod vulgariter vocatur marca. Que quidem tres balle onerate fuerunt cum aliis quinque ballis de cera ipsius predicti Bartholomei Çagarra in civitate Ispalensi juxta turrim de Auro, anno Domini millesimo trecentesimo tricesimo secundo, in navi que erat magistri Fernandi Gundisalvi

Guerra de sancto Ander; necnon finem et generalem refutationem et quitationem et liberationem faciendum, et instrumentum et instrumenta finis, pacti, quitationis, liberationis et onimodo remissionis faciendum, se et bona sua mobilia et immobilia, presentia et futura, obligandum, et demum ut omnia et singula facere et exercere possint que merita causarum exigunt et requirunt, et que ipsemet facere et exercere posset si personaliter interesset. Dans et concedens dictis procuratoribus suis plenam et liberam potestatem ac plenum et liberum et speciale mandatum constituendi et substituendi unum vel plures procuratores in dictis partibus Flandrie et ubique locorum et terrarum, quotiens et quando eis videbitur expedire; promittens se ratum, gratum et firmum habere et tenere totum et quicquid per dictos procuratores vel alterum eorum vel substitutum vel substitutos ab eis actum, factum, gestum vel procuratum fuerit in predictis et quolibet predictorum, donec dictam procurationem ad se duxerit revocandam sub pena centum turonensium grossorum, stipulatione premissa, et refectione dampnorum et expensarum litis et extra et obligatione omnium suorum bonorum. Promittens mihi notario infrascripto tanquam publice persone stipulanti et recipienti, vice et nomine omnium quorum interest vel intererit de judicio fisci, si fuerit oportunum et judicato solvendo cum omnibus suis clausulis oportunis, sub ypotheca et obligatione omnium bonorum suorum tam presentium quam futurorum. In cuyus rey testimonium et ad majorem cautelam hujus, nos supradicti judices, alguazillus, milites ac ceteri probi viri concilii nobilissime civitatis Ispalensis mandavimus Nicolao Petri, notario publico nostro, quod hanc presentem litteram et instrumentum suo nomine signaret et publicaret, et suo proprio signo roboraret, et ad majorem firmitatem et certitudinem, et ut omne evitetur dubium, mandavimus ipsam et ipsum nostri sigilli concilii pendentis munimine roborari. Actum est hoc Ispalis, anno, indictione, mense et die predictis.

Et ego Johannes de Coro (?) notarius Ispalensis subscribo.

Et ego Egidius Gundisalvi notarius publicus Ispalensis subscribo.

Johannes Didaci.

Johannes Fe...

Et ego Nicolaus Petri notarius publicus auctoritate concilii supradicti dictum instrumentum scribi feci, ac de mandato dicti concilii in publicam formam redegi, meum signum aposui consuetum in testimonium veritatis.

Cette communication est accueillie par les applaudissements de l'Assemblée.

La séance est levée à 11 heures.

Séance du jeudi 6 août 1891.

Prennent place au bureau : MM. le comte van der Straeten-Ponthoz, *président* ; Matthieu, *rapporteur* ; Advielle, *secrétaire*.

M. LE PRÉSIDENT. — L'ordre du jour comporte l'examen de trois questions relatives aux institutions ; c'est d'abord la 12e question : « Quelle est l'origine de la formule : *Vry huis, vry erve?* » Je constate avec regret l'absence du rapporteur, M. F. Vander Haegen. Il nous faudra donc passer à la question suivante : « *Les travaux les plus récents sur les origines des institutions communales.* »

M. VANDERKINDERE. — Je prierai la section de vouloir bien reporter cet objet à la fin de la séance.

M. LE PRÉSIDENT. — Il en sera ainsi. Passons donc à la 14e question : « *Début des institutions de bienfaisance dans les Pays-Bas depuis la prédication du christianisme jusqu'au XIIIe siècle.* » M. Paul Alberdingk-Thym est rapporteur. En son absence, il sera sans doute peu aisé d'aborder cette discussion. Quelqu'un désire-t-il néanmoins prendre la parole ? Comme personne ne répond, nous continuerons la discussion commencée lundi sur l'origine de l'avouerie.

M. MATTHIEU. — La discussion précédente a porté principalement sur l'origine de l'avouerie et sur son caractère. Cette institution doit son existence au droit de l'immunité. A partir de la période carolingienne, les établissements religieux devinrent propriétaires de domaines importants qui constituèrent d'ordinaire des territoires immunitaires ; à la tête de ces juridictions, pour rendre la justice et remplir les devoirs militaires, fut placé un avoué.

Le caractère de cette institution fut dans les provinces belges exclusivement ecclésiastique. Tout au moins aucun document ne nous est resté quant à l'existence d'avoués chargés de la protection de domaines ou d'institutions civiles.

M. VANDERKINDERE résume, d'après les travaux de droit public allemand, l'état de la question de l'avouerie (1). Il rappelle que l'avouerie n'est pas une institution propre à la Belgique; elle existe dans tous les pays de droit franc, et se rattache intimement à la notion de l'*immunité*. Lorsque les rois avaient doté un établissement religieux du privilège d'exclure de son territoire les officiers publics, il fallait nécessairement qu'un officier spécial remplît les fonctions de l'officier public. Cet officier est l'avoué, *advocatus, defensor*. Désigné anciennement avec le concours du roi, plus tard choisi par l'abbé ou l'évêque lui-même, il est l'intermédiaire naturel entre l'État et le seigneur immuniste; c'est lui qui exige les prestations, militaires ou financières, des sujets; c'est lui qui, dans la sphère plus ou moins étendue du privilège d'immunité, les amène au tribunal public ou rend lui-même la justice; c'est lui qui a la mission de protéger le territoire et ses habitants, et, à cet égard, il n'y a pas de distinction à établir, comme le voulait Saint-Génois, entre l'avouerie militaire et l'avouerie judiciaire : les textes ne la justifient pas. Suivant la tendance générale du moyen âge, l'avouerie ne tarde pas à être considérée comme un fief; elle devient héréditaire; elle se transmet par mariage. On envisage alors plutôt les avantages qui en découlent que les devoirs qu'elle impose. A l'avouerie de certains établissements, — Saint-Maximin, par exemple, à Saint-Trond, — se rattachait la possession de plusieurs centaines de manses; ajoutez-y les bénéfices judiciaires, et toute la puissance que donnait la situation militaire de l'avoué. Aussi, les anciens fonctionnaires du royaume franc qui, par la définition même de l'avouerie, étaient exclus de cette charge, cherchèrent-ils, quand ils furent devenus seigneurs féodaux, et plus tard princes territoriaux, à replacer sous leur autorité, au moins indirecte, les

(1) Ce résumé, qui n'a pas été recueilli par la sténographie, ne peut être donné qu'en abrégé, de façon très incomplète.

grandes abbayes, et ils ne purent y réussir mieux qu'en s'en réservant l'avouerie. C'est ce qui se réalise en Lotharingie.

Bien souvent alors, la protection des avoués devint une oppression permanente ; ils anéantirent les droits de l'abbé, multiplièrent les charges des sujets, constituèrent des sous-abbayes, causes nouvelles d'exactions sans nombre.

Au XIe siècle surtout, les abbés s'efforcèrent de réagir contre ces abus, en faisant édicter des règlements qui définissaient nettement les droits de l'avoué, et qui les restreignaient, défendaient les sous-avoueries, interdisaient les plaids que la coutume antique n'avait pas établis, etc., etc.

Bref, l'avouerie, considérée à l'origine comme un bienfait, s'était transformée en une intolérable tyrannie, et il arrive un moment où la plus grande ambition des prélats est d'en obtenir la suppression.

M. Vanderkindere ne voit aucun fondement à l'opinion de M. Fréson, qui trouve l'origine de l'avouerie dans le droit du patronage. L'origine de l'avouerie n'est pas douteuse, et son histoire est parfaitement claire.

On s'est demandé s'il y avait eu des avoueries civiles, c'est-à-dire si, en dehors de la protection des établissements religieux, il a existé des avoués à fonctions purement laïques. En Allemagne, assurément, on connaît les *Landvögte* d'Alsace, de Suisse... En Belgique, non. Mais il y a une certaine similitude entre la condition de ces avoués civils et celle de nos burggraves.

M. LE PRÉSIDENT. — Nous avons entendu avec plaisir l'opinion de M. Vanderkindere, mais je dois faire des réserves quant à l'assimilation entre les burggraves et les avoués.

M. MATTHIEU. — C'est avec une grande satisfaction que j'ai entendu notre savant collègue appuyer de son autorité les idées que j'ai exposées sur la question de l'avouerie. Avantageuse et utile à une époque de troubles et de violences, cette institution finit par peser lourdement sur les abbayes et les monastères, qui se trouvèrent en butte aux exactions de leurs propres avoués. La charge était si lourde qu'à la fin du XIIe siècle, on rencontre des chartes où les donateurs exemptent les biens donnés de toute taille, exaction et avouerie. Le

chapitre de Sainte-Waudru à Mons avait, non seulement comme avoué, mais encore comme abbé séculier, le comte de Hainaut, et il eut par suite de cette dépendance bien des difficultés à soutenir.

On ne rencontre, comme l'a déclaré M. Vanderkindere, aucune trace d'avouerie civile en Belgique. Il a existé des avoués de la ville de Thuin notamment, mais ils étaient simplement des sous-avoués de l'évêque de Liége, à qui cette ville appartenait. Les avoués de Mons et de Soignies sont dans le même cas ; ils semblent n'avoir été que des avoués subalternes, sur lesquels le comte de Hainaut, avoué des monastères ou chapitres de Sainte-Waudru à Mons et de Saint-Vincent à Soignies, se déchargea d'une partie de ses obligations. Mais il ne peut évidemment pas être question d'avoués chargés de protéger une institution civile.

M. PAUL ERRERA. — C'était, en général, le propriétaire ecclésiastique d'un domaine qui se choisissait tel avoué qu'il voulait. Lorsqu'une abbaye ou une église recevait une donation, elle acquérait donc le droit de se donner pour avoué soit le donateur, soit quelqu'autre personnage. Pour qu'il en fût différemment, il fallait une clause expresse dans l'acte de donation. Cette *réserve de l'avouerie* au profit du donateur et de ses descendants, nous la rencontrons, en effet, dans plusieurs actes. Nous pourrions donner comme exemples la donation de la forêt de Rouveroy par le comte de Namur à l'abbaye de Moulins, en mars 1239 (*Analectes pour servir à l'histoire ecclésiastique de Belgique*, V, 377), et la cession d'un bois à l'abbaye de Soignies par le seigneur de Sains (arrondissement de Vervins, Aisne), en 1183. (P. ERRERA, *les Masuirs*, p. 76, note 4.) Ceci nous montre qu'il ne faut ni considérer l'avouerie comme un attribut du domaine éminent, ni confondre les droits perçus par l'avoué avec le trécens payé au seigneur de la directe.

M. le chevalier de GHELLINCK D'ELSEGHEM rappelle quelques actes des avoués d'Arras et de Béthune.

M. LE PRÉSIDENT rappelle les actes de violence commis, à la fin du règne de Charlemagne, par les avoués des Trois Évêchés contre les abbayes.

La discussion étant close, M. VANDERKINDERE demande à appeler

l'attention de l'assemblée sur un problème historique curieux, celui des *Masuirs*, que M. Errera a spécialement étudié et sur lequel il pourrait nous fournir un aperçu intéressant.

M. LE PRÉSIDENT. — La parole est à M. Errera.

M. ERRERA. — Nous avons conservé, en Belgique, quelques vestiges de formes primitives de la propriété. Leur étude m'a amené à reconnaître une grande analogie entre les faits actuels et ceux que nous rappellent les chartes du moyen âge. L'évolution est la même dans les localités wallonnes et flamandes. Elle se rattache à cet ensemble de formes juridiques observées dans le passé et le présent, dans les contrées les plus lointaines comme dans notre pays, par M. de Laveleye (*De la propriété et de ses formes primitives*).

Les habitants réunis pour l'exploitation ou la jouissance d'un bien commun s'appellent en wallon *Masuirs*, et en flamand *Amborgers*. En général, leurs droits sont nés de l'occupation des terrains incultes, des bruyères, des bois. Ce mode d'acquérir a pu être constaté encore il y a peu d'années à Marche, où des parcelles de terrain ainsi occupées furent vendues par la commune, les acheteurs trouvant, dans le titre qu'ils se procuraient de la sorte, un avantage équivalent aux quelques francs qu'ils dépensaient; la commune, de son côté, affirmait par là son droit sur les terres vaines avoisinantes.

L'origine des Masuirs se rattache à la constitution foncière du haut moyen âge. Nous pouvons nous représenter le domaine franc comme composé de trois parts : un manse domińical, des manses tributaires et une zone restée indivise, dans laquelle tous les habitants du domaine allaient prendre pour eux et leur bétail, pour leur foyer et leur charroi, les aisements les plus variés. La condition des tenures était indépendante de celle des personnes; aussi les Masuirs ne forment-ils pas une classe à part dans la hiérarchie sociale : c'est de la condition du manse tributaire exploité par eux qu'ils tiennent leur nom (*Mansionarii*).

Pour être Masuir, il fallait et il faut encore habiter une zone déterminée autour du bien commun. Le changement de résidence entraîne la perte du droit; on ne peut donc pas assimiler les Masuirs à des propriétaires, dans le sens de notre loi civile.

Des réglements ayant bien souvent des caractères d'actes de l'autorité viennent, à partir du XVe siècle et jusqu'en ces tout derniers temps, fixer le mode de cette jouissance ; on doit les considérer comme la rédaction d'usages plus anciens. Une trace de l'organisation franque nous a été conservée dans l'assimilation aux Masuirs des deux « habitants nécessaires » de toute ancienne communauté, le seigneur et le curé.

Le sort réservé aux biens des Masuirs en droit moderne est des plus difficiles à déterminer. Leur histoire nous défend d'en faire des biens du domaine privé; cependant leur partage a parfois été autorisé. Le titre des communes est à tous égards préférable : si les Masuirs occupent une partie seulement du territoire d'une commune, ou — ce qui arrive souvent — une zone qui s'étend sur plusieurs communes, l'institution des sections, prévue par nos lois, est, de toutes, celle qui répond le mieux aux traditions historiques.

Faut-il maintenir ou supprimer ces propriétés collectives ? Il faut les supprimer partout où le sol est susceptible de labour, et les maintenir pour les terres rebelles à la culture, dont l'utilité n'est appréciable que pour le pâturage des bestiaux et pour les autres « communs aisements ». Il faut les maintenir surtout pour les forêts, dont la conservation est d'intérêt national et dont le partage entraînerait le défrichement.

Voici les dernières localités où j'ai retrouvé des traces actuelles de Masuirs et d'Amborgers, portant encore ce nom : Châtelineau, Vitrival, Wancennes, Feschaux, Heer, Saint-Aubin, Jambes; dans tous les biens des environs de Bruges, ayant formé l'ancien Bulscampveld ; dans l'Heernisse, près de Gand; les Donckt, près d'Audenarde, etc. (1).

M. LE PRÉSIDENT. — Je suis heureux d'adresser au nom de la section des remerciements à M. Errera pour les intéressants détails qu'il a bien voulu nous donner. Nous reviendrons maintenant à l'étude de la 13e question : *Les travaux les plus récents sur les origines des institutions communales.*

(1) Voir mon livre sur les Masuirs, 1 vol. de texte et 1 vol. de preuves, Bruxelles, 1891.

M. VANDERKINDERE. — L'histoire des communes belges a fait l'objet de travaux nombreux, dont plusieurs ont une incontestable valeur; mais l'oubli dans lequel on a laissé, dans notre pays, l'étude du droit au moyen âge, a fait négliger entièrement l'une des faces les plus importantes de la question : la genèse juridique de la puissance communale.

On sait, aujourd'hui, à quoi s'en tenir sur l'origine et l'accroissement de nos villes : les unes remontent à l'époque romaine; d'autres sont de simples villages gaulois ou francs que les circonstances ont favorisés et enrichis; il en est, enfin, qui doivent leur existence à un événement beaucoup plus récent et dont la naissance est parfois attestée par un acte officiel. Mais les détails les plus précis sur ce développement matériel ne font point pénétrer jusqu'à l'essence de la constitution communale; une agglomération, par cela seul qu'elle est considérable, n'est pas encore une ville, au moins dans le sens où ce mot doit être entendu au moyen âge; elle n'a pas dans l'État, au milieu du plat-pays, cette situation exceptionnelle que n'ont connue ni la société romaine, ni la société moderne; elle n'est pas encore l'expression d'une bourgeoisie libre, qui a son droit propre, son propre tribunal, et qui, détachée du territoire environnant, ne reconnaît d'autre autorité au-dessus d'elle que celle du prince.

A quel facteur juridique faut-il attribuer cette création singulière qui caractérise toute une époque? La science allemande a depuis longtemps cherché la solution du problème, et les réponses les plus diverses ont été présentées. Savigny croyait encore pouvoir rattacher la commune germanique au municipe romain. Wiarda a indiqué comme point de départ la gilde, l'association volontaire. Eichhorn a fait ressortir l'importance des privilèges ottoniens, par lesquels les évêques devenus les seigneurs de la cité épiscopale ont constitué, en dehors de l'organisme administratif, une communauté indépendante. Nitsch, s'appuyant sur ces prémisses et en exagérant les conséquences, a vu dans les sujets non libres des évêques, dans les *ministeriales* de second ordre et qui s'opposent comme tels aux chevaliers, la source de la bourgeoisie; Arnold et Heusler, au contraire, insistent sur la nécessité de relier les éléments du droit communal à ceux de l'antique

droit franc, et ils retrouvent, dans le tribunal des échevins, l'héritier de la centaine judiciaire.

Maurer, enfin, ne voit dans la commune urbaine qu'une extension de la commune rurale, fondée sur la possession collective de la terre ; cette thèse a été récemment reprise et habilement défendue par von Below (1).

Il ne peut être question ici de discuter ces théories; deux d'entre elles paraissent définitivement écartées : l'origine romaine et celle qui fait sortir le droit communal du droit domanial par l'entremise des *ministeriales*. Quant à la gilde, son rôle ne peut être nié, mais elle ne fournira jamais à elle seule l'explication demandée, car la gilde n'est point, par elle-même, un pouvoir public, et, si elle acquiert ce caractère, la question est de savoir qui le lui a donné; ce qui fait précisément l'originalité de la commune au moyen âge, c'est qu'elle s'est fait reconnaître en droit comme un facteur de l'État.

Il faut se rappeler, en effet, que le royaume franc laissait en dehors de son action les groupes urbains ou ruraux ; l'État comme tel avait organisé l'armée et la justice: le *pagus* et la centaine étaient les circonscriptions auxquelles correspondaient ces deux services publics; villes ou villages dépendaient, au point de vue militaire et judiciaire, du territoire qui les englobait. L'État n'avait nul souci des intérêts économiques; la communauté agglomérée s'administrait elle-même à sa guise; petite à l'origine et purement occupée de soins agricoles, elle a grandi et s'est transformée en cité; mais son organisme interne est longtemps demeuré le même, et le rôle que jouent encore à une époque récente des propriétés collectives prouve à n'en pas douter que la théorie de Maurer et de von Below repose sur le fondement le plus sérieux. On ne saurait plus, dans l'histoire de nos communes, faire abstraction de la période *rurale* et des éléments qu'elle a transmis à la période *urbaine*.

Pareillement, le système d'Arnold et de Heusler a ceci de vrai que l'organisation du tribunal territorial, c'est-à-dire du tribunal public de la centaine franque, se retrouve dans le tribunal communal; soit

(1) G. von Below, *Die Entstehung der deutschen Stadtgemeinde*, 1889.

que la ville ait hérité des attributions judiciaires des *scabini* qui siégeaient sur son territoire, soit que par imitation elle ait obtenu de créer un échevinage propre, la continuité historique est nettement établie.

Mais ces deux points de repère sont-ils suffisants ? Et l'intervention d'un facteur nouveau n'est-elle pas nécessaire pour expliquer le fait capital, à savoir la métamorphose qui crée la *ville*, en fait une immunité, un asile, une liberté, une puissance ?

C'est ici que se présentent les idées nouvelles dont Schröder et Sohm (1) se sont fait tout récemment les interprètes : le point de départ du droit communal, c'est la concession d'un marché permanent.

Les plus petites localités ont eu de bonne heure des marchés; on y plantait une croix, signe de la puissance royale qui commandait la paix publique ; mais ces marchés, et la paix qui en dérivait, n'étaient que temporaires. Or, la collation du droit de marché permanent, c'est l'affirmation de ce principe que le droit royal, représenté par la croix permanente, doit être respecté. A Liége, cette croix permanente est devenue le perron (2), et le perron est précisément l'emblème précieux du droit communal. Le marché devient alors un asile ; comme dans la maison même du Roi, toute violence y est interdite et toute violence y est sévèrement réprimée : la croix, comme le gant (à Anvers, par exemple), comme le chapeau (se rappeler l'histoire de Gessler), est l'emblème de la présence royale.

Le marché, dès lors, et les terrains avoisinants, considérés comme biens du Roi, sont, par lui, concédés librement aux marchands ; ils en auront la libre disposition ; ils les vendront à leur gré, ils les transmettront par héritage (*vry huys, vry erve*).

Quiconque se livre au négoce est admis au marché; quelle que soit son origine, qu'il soit libre ou serf, il sera également protégé ; le droit du marché ne connaît pas les distinctions de la naissance.

(1) Rich. Schröder, *Weichbild* (Historische Aufsätze dem Andenken von Waitz gewidmet), 1886. — Rud. Sohm, *Die Entstehung des deutschen Städtevesens*, 1890.

(2) L. Vanderkindere, *Note sur les Perrons*. (Bulletin de l'Académie, 3e série, t. XXI, 1891.)

Ainsi se forme, à partir du XIe siècle, par concession du souverain, une société de marchands qui acquièrent le droit de maintenir la paix, de juger eux-mêmes les délits et contraventions. Dans ce domaine judiciaire encore restreint, ils sont soustraits à l'autorité de la centaine; ils forment un tribunal propre dont plus tard les attributions s'étendront et qui pourra se substituer complètement au tribunal public.

En même temps, le droit civil des marchands s'affermit et se complète; c'est la coutume du marché, *consuetudo fori* (par exemple, à Dinant), et leur association, officiellement reconnue par le prince, exerce le monopole des opérations commerciales. Dès lors, la gilde est formée, et l'on sait quel rôle elle prend dans nos cités flamandes : la gilde des marchands y personnifie la commune; elle seule occupe les magistratures communales, et il doit en être ainsi, car les marchands ont été dotés du privilège qui a donné à la commune urbaine son existence juridique.

On voit que l'hypothèse nouvelle s'harmonise parfaitement avec tous les faits historiques : on n'a pas besoin de nier la communauté agraire, qui est primitive et que la création de la commune urbaine n'a pas anéantie; on n'a pas besoin d'ignorer le tribunal public de la centaine et de couper les liens naturels qui le rattachent au tribunal des échevins du moyen âge; on n'a pas davantage à supprimer la gilde. Mais au milieu de tous ces éléments, le *punctum saliens*, le bourgeon qui doit se développer et attirer à lui toute la sève, c'est le marché avec ses privilèges.

Je n'ai pas cru que ma tâche fût ici de défendre ces idées d'une manière plus complète et de chercher à les justifier par des faits empruntés à notre propre histoire; elles ouvrent évidemment un horizon nouveau. Expliquent-elles tous les phénomènes de la vie communale? Se justifient-elles au même degré dans la région wallonne et dans la région flamande? Ce sont là des questions qu'il appartient à une discussion approfondie de trancher ou tout au moins d'éclaircir. Je me suis abstenu à dessein de toucher à une controverse fort délicate, l'origine des *jurés* ou du *conseil* de la commune. Le mémoire de Sohm laisse, si je ne me trompe, subsister quelques doutes

à cet égard; dans la théorie de Maurer, c'était aussi le point faible (1). Ces réserves ne portent, d'ailleurs, aucune atteinte au mérite de la conception maîtresse du savant juriste de Leipzig.

M. MATTHIEU. — Il me paraît difficile de discuter cette question sans avoir pu étudier le savant mémoire qui vient de nous être communiqué. Je vous propose donc de décider l'impression du rapport de M. Vanderkindere et de remettre la question à l'ordre du jour du prochain Congrès.

M. VANDERKINDERE. — Je me rallie parfaitement à cette proposition.

M. LE PRÉSIDENT. — S'il n'y a pas d'observation, je la déclare adoptée. (*Assentiment.*)

M. MATTHIEU. — La section a reçu un travail de M. Victor Vander Haegen intitulé : « *Faire l'histoire des corps représentatifs dans les villes des Pays-Bas.* » L'auteur s'occupe seulement de l'organisation communale à Gand. Voici cette note.

« On devrait commencer par grouper les matériaux relatifs à l'histoire de ces assemblées, dont l'organisation était très variée dans nos villes.

» Voici, en quelques traits, l'historique du grand conseil de Gand, dit *Collace*.

» On trouve le corps représentatif de la ville organisé à Gand dès 1293.

» Les échevins ne pouvaient « la ville endetter sans le conseil des » boines gens ou de la plus saine partie. » Il leur était défendu également de lever des impositions sans avoir obtenu, outre le consentement du comte, l'adhésion des notables.

» Quand le prince et les échevins étaient d'accord pour établir des tailles, « les boines gens de la ville » étaient rassemblés par « cri

(1) Je tiens d'autant plus à le faire remarquer que j'avais moi-même, dans un travail publié en 1874, adopté l'assimilation proposée par Maurer des jurés ou conseillers avec les administrateurs de la marche commune. Below, qui se rallie aux idées de Maurer, repousse cette assimilation, probablement avec raison. Mais les diverses hypothèses mises en avant jusqu'ici pour rendre compte de la formation du Conseil ne sont pas convaincantes.

» général, » et la majorité des propriétaires fonciers décidait si l'imposition pouvait avoir lieu.

» Au XVe siècle, les assemblées comprenaient en plus les hommes de métiers, et le corps représentatif de la ville fut divisé en trois membres, qui étaient : 1° les nobles et les notables; 2° les tisserands, et 3° l'ensemble des cinquante-trois petits métiers.

» La Concession caroline de 1540, qui anéantit la puissance des corps de métiers, organisa la Collace sur de nouvelles bases. L'assemblée ne se composait plus que des membres des deux lois antérieures, plus dix notables de chacune des sept paroisses, à désigner par le haut-bailli et les échevins.

» Rétablie en 1577, un an après la Pacification de Gand, sous le nom de *Breede raed*, l'ancienne Collace ne survécut pas au régime calviniste. Après la soumission de la ville au duc de Parme, en 1584, la Caroline fut remise en vigueur. A partir de cette époque, la Collace, telle qu'elle avait été constituée par Charles-Quint, subsista sans modification fondamentale jusqu'en 1794. Vers le milieu du XVIIIe siècle, la Collace ayant manifesté une certaine indépendance, un décret du 26 février 1759 la réduisit aux seuls notables des paroisses, en excluant les anciens échevins.

» Pendant la révolution brabançonne, la Collace se distingue par des sentiments démocratiques et par son opposition aux états (1790). »

SOURCES POUR GAND : Diericx, *Mémoires sur la ville de Gand*, I, 35, et 75. — Warnkoenig et Geldolf, *Histoire de la ville de Gand*, pp. 84 et 147. — J. J. De Smet, *La Collace de Gand*. — F. De Potter, *Gent van den vroegsten tijd tot heden*, t. Ier, 410-439. — Schayes, *Dagboek der Gentsche Collatie*. — Gachard, *Précis du régime municipal de la Belgique avant* 1794. — Gachard, *Relation des troubles de Gand sous Charles-Quint*. — *Placards de Flandre*. — *Recueils des édits et ordonnances publiés par la commission des anciennes lois et ordonnances*. — *Inventaire des chartes de la ville de Gand*. — A. Du Bois et L. De Hondt, *Coutume de la ville de Gand*. — Dewez, *Histoire de la Belgique*, t. VII (et les autres histoires de la révolution brabançonne).

On ne possède les archives de la Collace qu'à partir de 1539.

M. LE PRÉSIDENT. — Par suite de l'absence de MM. Fr. Vander Haeghen et P. Alberdingk-Thym, nous ne pouvons aborder l'examen des autres questions de notre ordre du jour. Je me permettrai d'appeler l'attention sur des questions soulevées dans des Congrès antérieurs et dont la discussion a été ajournée. En voici une qui a son importance. « *Faire disparaître, par une décision du Congrès, la confusion ou au moins l'hésitation qui existe aujourd'hui sur la signification des expressions :* à droite, à gauche, *employées dans la description d'un objet d'art : tableau, gravure, sculpture, bas-relief, ou d'un monument quelconque.* »

M. GAËTAN HECQ. — Mon avis est que, dans tous les cas, la droite est et doit être ce que nous voyons à notre gauche. Je n'ai, pour le moment, que deux considérations à faire valoir ; mais elles me paraissent de quelque importance.

La première, tirée de l'art héraldique, doit avoir déjà été présentée ; dans un blason, on s'accorde depuis toujours à appeler *dextre* ce qui nous apparait à gauche, et *senestre* ce qui se présente à notre droite. Or nombre d'édifices sont décorés de blasons.

L'autre raison, qui se rapporte directement à ma profession, se déduit de l'ordre de bataille dans lequel la droite reste toujours la droite de quelque manière que l'on regarde une troupe. Supposons le cas où un régiment est adossé à un édifice, le palais du roi par exemple, si vous n'admettez pas ma manière de voir, il arrivera ceci : que vous serez à droite en parlant du régiment rangé en ligne et à gauche quand vous vous occuperez du palais. Cela me paraît incompatible.

M. LE PRÉSIDENT — Les arguments de M. le capitaine Hecq me semblent péremptoires.

La séance est levée à midi.

Séance du vendredi 7 août.

La séance est ouverte à 9 heures. Au bureau siègent : M. le comte Goblet d'Alviella, *président ;* M. Matthieu, *rapporteur*, M. Delaite, *secrétaire*.

M. MONSEUR fait hommage du *Bulletin de Folklore*, premier fascicule.

La section examine les questions relatives au folklore.

1° *Quelle est l'origine et la signification des géants des fêtes en Belgique?*

M. le chevalier DIERICX DE TEN HAMME résume le rapport qu'il a présenté sur la question.

M. VARENBERG est d'avis que l'analogie que l'on signale, est due à la communauté d'origine des peuples de la Grande-Bretagne et de la Flandre.

M. VANDERKINDERE et M. le comte DE MARSY rapprochent nos géants communaux des Rolands de l'Allemagne.

M. ADVIELLE fait remarquer qu'il existe des géants un peu partout. On en rencontre dans l'Inde. Plusieurs villes de France, principalement dans le Nord, en possèdent.

M. DE BEYS. — Il y aurait lieu de publier une monographie des géants communaux pour la Belgique et le nord de la France; la comparaison des particularités relatives à chacun d'eux amènerait sans doute bien des remarques intéressantes.

M. MONSEUR rappelle l'opinion de M. Gaidoz, qui voit dans le Gayant de Douai une survivance du culte du dieu solaire des Gaulois (1).

M. LE PRÉSIDENT émet l'avis que, chez nombre de peuples, la croyance aux géants tire son origine de la trouvaille de vestiges d'animaux éteints et même d'ossements de baleines ou d'autres grands animaux.

3° *Quelle est l'origine des superstitions relatives au mardi?*

M. MONSEUR rappelle qu'on a découvert, au nord de l'Angleterre, un autel avec l'inscription MARTI THINGSO. Des travaux récents ont établi que ce MARS THINGSUS était une appellation latinisée du dieu germanique de la guerre, dont le véritable nom nous est connu notamment par l'anglais *Tuesday* « mardi », litt. « jour de **Tîwz* ». Ce dieu était un Ζεὺς ἀγοραῖος; il présidait aux assemblées,

(1) GAIDOZ, *Le dieu gaulois du Soleil*, 26 s.

d'où son épithète de **Thingsaz*, que des soldats germains ont latinisée en *Thingsus* dans l'inscription citée et qui se retrouve dans le nom allemand du mardi, *Dienstag*. L'orateur démontre, par des exemples tirés des coutumes belges et allemandes du moyen âge, que le mardi était le jour consacré aux assemblées chez les anciens Germains. Tout le folklore du mardi vient de là. Le mardi est un bon jour pour engager des domestiques, célébrer des fiançailles, agir en justice, etc.

M. DELAITE. — A Liége, le mardi et le samedi sont d'heureux jours. Le premier est le jour de saint Antoine, le second, le jour de la Vierge. Sait-on pourquoi?

M. DE BEYS confirme que le mardi est un jour dédié à saint Antoine. On invoque ce saint pour obtenir du travail, notamment en l'église de Saint-Nicolas, à Bruxelles; une messe est dite le mardi dans ce but et elle est suivie par les travailleurs. Le mercredi était un jour néfaste où l'on ne pouvait pas commencer une affaire, entrer en service.

M. MATTHIEU. — Une superstition analogue existe dans le pays d'Enghien pour le lundi : c'est un jour défavorable. Un domestique n'entrera pas en service un lundi, car la croyance populaire veut que toute entreprise commencée un lundi ne soit pas heureuse.

M. RAHLENBERG rappelle les travaux de M. Coremans sur l'ancien calendrier traditionnel, dans les Bulletins de la Commission royale d'histoire. Le mardi n'était pas un jour défavorable; c'était le jour où l'on rendait la justice au pied du perron. Encore de nos jours, les juges de paix, dans certains villages, siègent le mardi.

4° *Les traditions populaires belges relatives aux jours qui suivent le* 17 *janvier, notamment le* Vrouwen avond *de Bruxelles, peuvent-elles être considérées comme les débris d'une ancienne fête en l'honneur d'une divinité féminine?*

M. EUGÈNE MONSEUR. — J'ai cru pouvoir mettre cette hypothèse à notre ordre du jour, après avoir comparé quelques documents de notre folklore connus par les *Traditions et légendes de la Belgique* du baron de Reinsberg-Düringsfeld.

Les voici :

1. Le 18 janvier, pour les paysans du Limbourg, est un jour de

sort, *lotdag*. S'il neige ou s'il pleut, l'année sera plus humide que sèche; s'il gèle, le contraire aura lieu. Ils prétendent de plus qu'il ne faut pas remuer la terre ce jour-là et ils l'appellent : *aerdslaepdag*, « jour du sommeil de la terre ». « Une idée chrétienne s'est attachée depuis à ce jour : c'est celle de la fête de N.-D. du Sommeil ou du Sommeil de Marie, dont le nom d'une rue de Bruxelles rappelle encore le souvenir. » On a célébré longtemps, le 18 janvier, dans l'Eglise catholique, une fête du Sommeil de Marie (*dormitio Mariæ*), qui fut plus tard transférée au 15 août. Tel est le premier groupe de faits donnés par R. 1, 63-64.

Il me semble que l'on peut en conclure que le 18 janvier était, avant l'introduction du christianisme, consacré à une divinité féminine de la terre, qu'il était en son honneur défendu de labourer, enfin que, peut-être dans sa légende, il était question d'une période de sommeil, l'hiver.

2. Le *Vrouwen avond*. Le 19 janvier, donc le lendemain du jour dont je viens de parler, était jadis consacré également par la tradition populaire à Bruxelles. Ce jour là les femmes étaient les vraies maîtresses de la maison. Les cloches de Sainte-Gudule sonnaient en leur honneur. Le soir, après souper, elles portaient leurs maris au lit. Je ne sais jusqu'à quel point ces vieux usages se pratiquent encore aujourd'hui.

Deux légendes se rattachent à cet usage.

L'une dit que des croisés bruxellois revenant de Palestine, le 19 janvier 1101, leurs femmes furent si heureuses de les revoir qu'elles ne leur laissèrent pas le temps d'achever le repas de bienvenue et les portèrent elles-mêmes au lit.

La seconde nous dit que les femmes de Bruxelles ayant, avant un siège, obtenu de l'assiégeant la permission de quitter la ville en emportant ce qu'elles possédaient de plus précieux, sortirent avec leurs maris sur les épaules.

Ces légendes paraissent bien suspectes. D'abord, il y en a deux. Ensuite, en règle générale, les usages ne s'établissent guère pour confirmer les légendes, mais on forge souvent les légendes pour expliquer les usages.

L'important ici, c'est l'usage ; or, il s'explique assez bien, à côté des traditions limbourgeoises du 18 janvier, comme débris d'une fête d'une divinité féminine, d'une fête des femmes.

3. Le 21 janvier, les femmes avaient jadis droit à des présents de la part de leurs maris ou amants (R. 1, 72).

M. MONSEUR, après avoir rappelé d'autres faits relatifs au 23 janvier et au 2 février, conclut que, dans l'ancien calendrier, la période des douze jours de la Noël aux Rois était suivie d'une période consacrée à une divinité féminine ; les traditions rappelées en seraient les principaux vestiges.

5° *Quelle est la signification primitive de* l'ex-voto ?

M. D. A. VAN BASTELAER. — Je considère l'*ex-voto* comme l'offre d'un objet quelconque à un être supérieur pour en obtenir une faveur, une protection, un bienfait, une guérison. Chacun connaît les ex-voto superstitieux ou religieux, destinés surtout à implorer la guérison d'un enfant, ou d'un parent, ou d'un membre malade.

Les ex-voto doivent être reportés aux premiers temps de l'époque romaine et même au-delà ; l'archéologie abonde en exemples remarquables. Tous les passages d'eau, à gué ou en bateaux, certaines fontaines, les bords de la mer sont remplis d'objets que jetaient les passants et les marins en partance, pour implorer des divinités la grâce d'un heureux voyage ; et l'on retrouve aujourd'hui, dans la vase, des magmats en forme de poudingue, composés d'épingles et de clous oxydés, de menues monnaies de toutes les époques, de clefs, de boutons, etc. J'ai signalé beaucoup d'exemples de ces faits (1). Le paganisme admettait comme partie intrinsèque du culte les *ex-voto* expiatoires, pour apaiser les destins contraires ou les chances mauvaises. Le christianisme, impuissant à extirper complètement certaines pratiques, s'est contenté de leur imprimer une signification religieuse.

Dans la Meuse et dans la Sambre, on a recueilli de ces souvenirs à la hauteur de Namur, de Farciennes, à Châtelet, à Charleroi, etc., et il en est de même de nos autres rivières (2).

(1) *Note sur l'offrande de menus objets*, etc., *en ex-voto dans les voyages*.

(2) Je l'ai par hasard constaté pour la Loire, au gué de Gien, ancien *Genabum* des Romains, sur des débris qui se trouvent au Musée de Douai.

Une autre forme de cette pratique des épingles en ex-voto s'est continuée jusqu'à nos jours : c'est le dépôt dans une chapelle ou une église, sur une pelotte, comme aux pieds du vieux Christ de l'église de Saint-Pierre à Louvain, aux pieds de la Sainte-Vierge à l'église de Bon-Secours, à Bruxelles, et dans une chapelle dite Chapelle aux épingles, à Chastrès, le long de la route de Walcourt ; à Braine-l'Alleud, les épingles sont enfoncées sur deux vieux sapins du Calvaire de Sainte-Ay. Ailleurs les clous remplacent les épingles, et les passants les enfoncent dans les arbres voisins de certaines petites chapelles, comme à Notre-Dame de Verviers, entre Trazegnies et Chapelle-lez-Herlaimont, sur le vieux tilleul d'un ancien calvaire derrière l'abbaye de Soleilmont.

On sait qu'au Congo le pieux solliciteur enfonce un clou dans le dos de son fétiche pour le faire souvenir qu'il a demandé une grâce ou un service.

M. SERRURE. — On a trouvé dans les lacs sacrés, près de la mer de Sling, une monnaie d'or figurant un cheval désarticulé qui pourrait être le cheval de Thor ; sur le revers, le marteau, emblème de Thor. C'était un ex-voto d'un individu qui avait jeté cette monnaie dans le lac.

M. MONSEUR. — Je voudrais voir réserver le terme d'ex-voto au simulacre d'un être ou d'une partie d'un être qu'on dépose dans les chapelles ou édicules, avant ou après une guérison. Ce simulacre, dans la conception primitive, avait pour but de loger l'esprit malfaisant que l'on demandait à la divinité d'expulser de l'original. L'ex-voto placé *après* ne serait qu'une corruption de l'usage.

M. LE PRÉSIDENT. — Je conçois l'ex-voto, en Belgique, comme offert, avant ou après, à la divinité, afin d'en obtenir une faveur ou de l'en remercier.

M. SCHWEISTHAL. — Selon moi, les ex-voto expriment une idée de rachat et d'expiation. Dans mes fouilles du temple de Cybèle Plastené, j'ai découvert une main de marbre, ainsi qu'un petit pied de terre cuite, destinés tous deux à être suspendus. La pensée qui préside à ces offrandes est assez humaine, l'association d'idées est assez naturelle pour que certains ex-voto aient conservé la même forme jusqu'à nos jours.

M. FRÉSON. — Dans les provinces wallonnes, l'ex-voto est d'ordinaire offert après la guérison obtenue.

M. le comte DE MARSY. — Dans le nord de la France, j'ai rencontré des chartes où l'on s'engageait solennellement à faire telle offrande au cas où l'on obtiendrait une faveur déterminée. L'ex-voto était offert après; il n'y a d'exception que pour les cierges; on en donnait du poids de la personne qui demandait une faveur.

M. MATTHIEU. — En Belgique, on offrait aussi des cierges du poids du solliciteur. En cas de maladies contagieuses, on voit une ville donner un cierge de la longueur du pourtour de son enceinte pour être délivrée de la contagion; nous avons rencontré ce fait, en 1434, pour la ville d'Enghien.

6° *Quelle est la part et la nature de l'élément étranger dans les contes populaires de la Belgique?* — Cette question est ajournée.

M. LE PRÉSIDENT. — Nous réservons la question relative au culte de Mithra en Flandre, pour la fin de la séance, sur la demande des membres de la première section.

8° *Comment doivent être compris les travaux sur les procès de sorcellerie?*

M. E. MONSEUR. — Il a paru dans le cours de ce siècle un grand nombre de monographies sur les procès de sorcellerie. Il reste néanmoins beaucoup à faire, notamment pour la Belgique, dont les archives contiennent encore bien des documents inexplorés. Comme il peut se trouver, parmi les membres du Congrès, des chercheurs que l'entreprise d'un travail de ce genre pourrait tenter, je me permets d'indiquer comment je crois que cette publication devrait être comprise.

Les documents peuvent être longs et fastidieux, et il s'agit de savoir jusqu'à quel point ils méritent d'être publiés. Ce qu'il y a de plus important, à mon sens, ce sont les faits de sorcellerie que ces procès font connaître et qui sont contenus spécialement dans les déclarations des témoins et des prétendus coupables; ainsi une description de sabbat faite par une sorcière qui *croit* y être allée, la confession d'un pauvre diable qui s'imagine avoir été loup-garou, etc. Il importe qu'un ouvrage de ce genre, surtout s'il est volumineux, soit muni d'un bon index très détaillé, permettant de retrouver aisément tous

les faits utilisables : *sorts jetés par les yeux, sorts jetés par attouchement, moyens d'écarter les sorts jetés, préservatifs contre les sorts, sabbat, pacte.*

Quant aux détails de la procédure, ils sont relativement bien connus, et de petits résumés suffiraient dans la plupart des cas.

En somme, il faut toujours bien se souvenir que les procès de sorcellerie ne sont intéressants que par les faits, utilisables par la mythologie et la psychologie, qu'ils peuvent récéler dans leur fatras. On peut élaguer le reste, qui ne sert qu'à établir qu'en telle année on a brûlé autant de sorcières dans telle localité.

Je me permets de signaler parmi les travaux français sur ce sujet : A) Les nombreux articles de M. Tuchmann dans *Mélusine,* t. III et suivants, qui font voir l'intérêt de la récolte minutieuse des faits et donnent une idée du classement; B) *Les grands jours de la sorcellerie*, par J. Baissac, Paris, 1890, qui donne d'utiles vues d'ensemble, mais qui présente quelques défauts de méthode que j'ai signalés dans un compte-rendu de cet ouvrage : *Revue de l'histoire des religions*, mai-juin 1891.

M. SOREL. — Nous avons encore en France d'autres publications sur ce sujet, indépendamment de celles qui ont été signalées par M. Monseur. Il existe un recueil de procès de sorcellerie se rapportant aux environs de Compiègne. Mais n'y a-t-il pas de travaux spéciaux pour la Belgique.

M. ZANARDELLI. — M. Hagemans possède un livre inédit sur le pays de Chimay.

M. VARENBERG.—L'avocat Canaert a publié les *Procès de sorcellerie en Flandre.*

M. VAN BASTELAER. — Les Mémoires de la Société de Charleroi renferment un travail de M. Kaisin sur les procès de sorcellerie de Monceau-sur-Sambre.

M. MATTHIEU.—Les Cercles archéologiques de Mons et d'Enghien ont également publié des notices relatives à des procès de sorcellerie; ils concernent les villages d'Angre, des Estinnes, de Hollain, de Roisin, de Ronquières et de Thoricourt.

M. LE PRÉSIDENT. — Nous reprenons maintenant l'examen du

nº 2 du questionnaire, qui avait été réservé : « *Quelles sont les localités du pays flamand où subsiste la coutume de joncher l'église de paille, lors des grands services funèbres, et quelle est l'origine de cette coutume?*

D. A. VAN BASTELAER. — La question de l'emploi de la paille, lors des obsèques, a été traitée déjà au Congrès de Middelbourg, où M. le Dr De Man l'a soulevée. M. De Man a rappelé qu'en Zélande, dès qu'une personne est décédée, les directeurs des écoles d'orphelins, qui en ont le droit et le bénéfice, font apporter à la porte des défunts un certain nombre de bottes de paille et les placent à côté de la maison, en étages, où elles demeurent jusqu'à l'enterrement. C'est aussi ce que dit Raepsaet, dans ses *Mémoires*.

En traitant le sujet, je serai obligé de répéter un peu ce que j'ai dit à l'assemblée de Middelbourg.

L'antiquité entassait dans les tombes et sur le bûcher grande quantité d'objets : étoffes, métal, poterie, que l'on voulait par ce moyen envoyer dans l'autre monde avec le défunt, pour sa plus grande utilité. C'était la preuve la plus complète de la croyance en une autre vie. Témoins Virgile et d'autres auteurs latins (1).

Le corps était brûlé avec le lit de parade sur lequel il avait été exposé.

(1) Voici un témoignage des auteurs latins (extrait du Compte rendu du Congrès de Middelbourg) sur l'usage de jeter dans le bûcher des fleurs, des vases brisés, des pierres précieuses, de riches vases d'argent, des étoffes étincelantes d'or, etc. A Rome et en Grèce, l'on attachait la plus grande importance à ces sacrifices faits aux mânes.

« Hoc etiam grave erat, nulla mercedes hyacinthos
Injicere, et fracto busta piare cado. »

PROP., IV, 7, 33.

« Ditantur flammae; non nunquam opulatior ille
Ante cinis : crepitant gemmae atque immane nitescit
Argentum, et pictis esulat vestibus aurum. »

STATIUS.

..... « Congesta cremantur
Turea dona, dapes, fuso crateres olivo. »

VIRG., *Æneid.*, VI, 224.

A des époques relativement modernes, la crémation fut répudiée. Je ne sais si elle reparaîtra un jour. Si cela arrive, ce sera, en tout cas, dans de toutes autres conditions.

Mais, quoi qu'il en soit, les usages anciens ont laissé des traces. A défaut du corps du défunt ou de son lit, on brûle plus ou moins solennellement une partie de ce lit, la paillasse ; mais la paillasse, ou plutôt la paille de celle-ci, et non le matelas, bien que ce soit le matelas qui ait été en contact avec le malade. Si le lit mortuaire n'avait pas de paillasse, on en brûlait une quand même. Tous ces détails éloignent toute idée de mesure préventive de désinfection. Souvent, d'ailleurs, il s'agit d'une paillasse sur laquelle le corps, enlevé de son lit après la mort, a été déposé, et non de la paillasse du malade.

Cette incinération se pratique généralement, pendant les obsèques mêmes, alors que le corps est à l'église, à l'un ou l'autre carrefour, l'antique endroit des enchantements; les amis s'informent du lieu, et ils n'y passeront jamais sans donner un souvenir au défunt.

Ailleurs, ce flambage de la paillasse a été remplacé par le flambage d'un tas de bottes de paille entassées à proximité de la maison mortuaire. Dans les Flandres, ce tas de paille est, comme le bûcher antique, d'autant plus haut que le défunt était plus riche. La plupart du temps aujourd'hui, cette paille n'est plus brûlée, mais distribuée aux pauvres.

Dans l'Entre-Sambre-et-Meuse, une grande partie du Namurois, du Brabant et du Hainaut, cette paille, au lieu d'être amoncelée, est étendue le long de la voie publique, devant la maison et jusqu'au loin, vers le cimetière et l'église. Cela se fait quelquefois sur une grande longueur, et les riches se font honneur d'en étendre une grande quantité et sur une forte épaisseur. L'église elle-même en est jonchée dans les Flandres, non seulement dans les villages, mais même jusque dans les villes.

Quand on s'affranchit de cette abondance de paille, on se contente, comme dans une partie de la Flandre orientale, de mettre, en face de la maison mortuaire, deux faisceaux de paille en forme de croix, retenus par une grosse pierre entourée de fleurs dans le cas où il s'agit d'un célibataire. Cette croix est devenue en France une grande

croix de bois noir, dressée contre la muraille, comme avertissement pour les passants.

A la campagne, dans la province d'Anvers, où les distances sont longues, le cercueil est porté sur une charrette et y repose sur de petites bottes de paille, souvent liées en forme de croix. On laisse en route, à des endroits différents, et surtout aux croisements des chemins, ces bottes, qui restent longtemps respectées des passants, comme des souvenirs mortuaires. Dans la province de Namur, dans le Brabant wallon et ailleurs, des croix de paille, au lieu de ces bottes, sont attachées à un bâton fiché en terre. Ces souvenirs mortuaires se dressent le long du chemin, aux carrefours, au lieu du flambage de la paillasse.

Dans bien des parties de la Belgique (Tournaisis, Hainaut, Flandres, Brabant, Namurois, etc.), ces croix de paille sont le plus souvent remplacées par de petites croix de bois noir, fort simples et fort rudimentaires, attachées par les parents et les amis, non seulement aux carrefours où on brûle les paillasses, mais un peu partout le long du chemin, sur un arbre, sur le pignon d'une maison, sur une chapelle, et par groupes, ou isolées, portant parfois un nom en caractères blancs.

C'est un souvenir mortuaire, dérivant pour moi de l'usage romain d'établir les tombes le long des routes, comme la Voie Appienne et les autres voies funéraires connues à Rome; là les monuments portaient des inscriptions telles que « *Cerne viator* », « *Aspice viator* », indiquant bien clairement qu'en plaçant les sépultures le long des chemins on avait l'intention formelle de réclamer le souvenir des passants pour les morts.

D'une façon plus générale, on rencontre des croix de pierre, avec inscription commémorative à l'endroit où sont survenues des morts accidentelles. Ces croix sont appelées *croix d'occis*.

M. le comte VAN DER STRAETEN-PONTHOZ. — La coutume de joncher de paille l'église lors des services funèbres s'est encore conservée en Flandre, et se pratique notamment à la cathédrale de Saint-Bavon à Gand. Mais je ne puis admettre l'origine que l'honorable préopinant attribue à l'usage d'incinérer la paillasse d'un défunt. Cet

usage ne consiste pas seulement à brûler la paillasse, mais encore toute la literie du défunt. Il a été inspiré par une raison d'hygiène : on a voulu détruire les germes de la maladie et empêcher la contagion.

M. le comte DE MARSY. — A Douay existait une autre coutume : on mettait une croix de paille sur le cercueil ou dans la chambre mortuaire, et elle y restait jusqu'au moment où le clergé venait prendre le corps du défunt. L'opinion de M. le comte van der Straeten-Ponthoz me paraît peu admissible, car l'hygiène intéressait peu au moyen âge.

M. JULIEN DELAITE. — Je me permettrai d'ajouter un mot qui peut servir à éclairer la question. Le vocabulaire wallon a conservé l'expression : *ès' â strin*, « être à la paille, être à toute extrémité, être à la mort. »

M. E. MONSEUR. — Il serait très utile d'avoir sur cette coutume quelques renseignements complémentaires. L'usage de joncher l'église de paille ne se pratique-t-il qu'aux funérailles? N'y a-t-il pas de fêtes où l'on agit de même? Dans le point qui fait l'objet de la question posée, je suis disposé à voir simplement une spécialisation d'un usage général qui se pratiquait à *toute* cérémonie importante, et qui a été relevé plus d'une fois dans le nord de l'Europe, spécialement en Angleterre. Comparez Liebrecht, *Zur Volkskunde*, pp. 493-494, qui donne quelques textes et quelques références. Suivant MM. Liebrecht et Kuhn (*ibid*, p. 494), cet usage est un débris des anciens rites de sacrifice. On étendait de la paille pour y déposer les offrandes et les fétiches.

Des faits nouveaux, recueillis en Belgique, pourraient servir à corriger, confirmer ou préciser cette explication.

M. SCHWEISTHAL. — Dans les intéressantes coutumes relatives aux funérailles, que les orateurs précédents viennent de rappeler, je distingue trois usages différents. Au moyen âge, les « commodités de la conversation » n'étaient pas aussi multipliées que de notre temps ; obtenir un siège dans des appartements princiers était un honneur fort recherché, et, dans les antichambres, les courtisans n'avaient que des bottes de paille pour se reposer. Si, pendant la belle saison, la chambre de la châtelaine, la « *Kemenate* » des troubadours allemands, était jonchée de fleurs, en revanche, dans le grand hall, on ne couvrait

le sol que de paille et de jonc. Or, autrefois, et les tableaux anciens en font foi (1), nos églises n'étaient pas enlaidies par ces chaises qui, aujourd'hui encore, font bien souvent défaut dans les églises d'Espagne et d'Italie; et les jours de fête, quand tout le monde était paré de ses plus beaux atours, on jonchait l'église de paille, de cette paille que j'appellerai volontiers le tapis du pauvre. Comme il arrive bien souvent, l'usage a persisté, même quand il n'avait plus de raison pratique, et c'est ainsi qu'on jonche l'église de paille, bien que l'on ait des chaises pour s'asseoir.

Dans la coutume de brûler les paillasses, je vois surtout une mesure hygiénique; le moyen âge n'était pas si hostile à ces idées qu'on serait tenté de le croire, et, parfois même, — les léproseries le prouvent, — il les mettait en pratique d'une manière fort dangereuse. De plus, d'après un ancien dicton, le feu purifie tout, et l'on sait que, pendant les grandes épidémies du XVI^e^ et du XVII^e^ siècle, on allumait des feux à tous les carrefours. On nous assure que cet usage est resté vivace dans tout le midi de la France et a été, entre autres, pratiqué à Marseille, il y a quelques années encore, quand le choléra y sévissait.

Dans les croix de paille, enfin, je ne vois qu'un emblême chrétien, dont la matière première a été choisie accidentellement. Le cimetière étant souvent loin, on a voulu avoir aux environs de l'habitation une marque invitant à donner un pieux souvenir au défunt.

M. le chevalier DIERICX DE TEN HAMME. — La coutume de joncher de fleurs, de palmes, ou même simplement de paille le chemin à parcourir par quelque héros ou grand seigneur, remonte à la plus haute antiquité.

Chacun connaît la relation des palmes jetées sur le passage du Christ, lors de son entrée triomphale à Jérusalem. Peut-être l'usage de répandre des fleurs, des herbages, du papier découpé, lors du passage d'une procession, n'est-il qu'un écho affaibli de cette tradition que nous retrouvons encore dans le dimanche des Rameaux. Nous pourrions citer plusieurs exemples du même genre que nous offre l'histoire

(1) Ainsi le Musée de peinture ancienne de Bruxelles renferme un certain nombre d'intérieurs d'église, qui pourraient servir à des études fort intéressantes.

païenne, dans des cérémonies de triomphes, pour célébrer une victoire.

Un fait paraît assez certain, c'est que cette coutume a toujours été en usage, comme marque de réjouissances ou d'honneurs.

Par extension de cette dernière application, elle s'est même étendue aux funérailles de certains hauts personnages dont on voulait honorer plus particulièrement la mémoire.

Cet antique usage se retrouve encore dans quelques-unes de nos églises des Flandres, dans lesquelles on répand de la paille sur les dalles, ou devant le porche de l'édifice, les jours de funérailles d'une certaine importance.

Dans le pays wallon, on met de la paille sur le seuil de la demeure du décédé.

Nous avons vu également pratiquer cet usage en pays flamand, jusque vers 1840, lors des grandes fêtes de l'année. Ainsi, à la Noël, on jetait de la paille sur les carreaux du sol, peut-être aussi par mesure d'hygiène. A Pâques et à la Pentecôte, on répandait des herbes et des fleurs, au moins dans le chœur de l'église.

Il est vrai de dire aussi que cet usage était loin d'être général, qu'il dépendait surtout des pasteurs et des bedeaux, plus ou moins conservateurs des traditions, enfin qu'il n'avait rien d'obligatoire.

Nous trouvons encore la confirmation de cet antique usage de semer le parquet de fleurs ou de paille, dans un excellent ouvrage publié récemment par M. Hagemans, ancien président de la Société d'archéologie de Bruxelles, intitulé : *Vie domestique d'un seigneur châtelain au moyen âge.*

A cette époque, en effet, où l'existence des tapis était encore à peu près inconnue, l'usage de répandre des herbes et de la paille sur le sol de pierre ou de marbre toujours si froid dans nos vieux donjons était général; surtout pour faire honneur à quelque personnage de distinction venant rendre visite au maître du castel.

L'auteur que je viens de citer, produit un *compte des femmes à la journée venant nettoyer les salles et les joncher d'herbes fraîches ou de paille.*

« Après la Messe, dit notre auteur, Jean de Blois, le seigneur châtelain, se retire dans une salle de son manoir. Celle-ci est jonchée

d'herbes fraîches, car la saison est belle encore. En hiver, la paille remplacera l'herbe odorante.... »

M. DE BEYS. — L'usage de joncher les rues d'étoffes précieuses et, à défaut d'étoffes, de vêtements, est fort ancien; il s'agissait uniquement d'honorer l'homme vivant, ou le défunt, dont le cortège passait sur la voie publique. Cette pratique s'observait à Jérusalem lors des entrées des rois et a été suivie notamment à l'entrée de Jésus-Christ. L'usage de joncher de paille les églises, lors des services funèbres et même, comme on l'a fait observer, les jours de fêtes religieuses, n'est-il pas une transformation de cet ancien usage?

M. D. A. VAN BASTELAER. — J'ai peu de choses à ajouter à ce que j'ai dit. Plusieurs orateurs n'admettent pas la filiation que j'ai indiquée entre les souvenirs de la crémation, le flambage de la paillasse, des tas de pailles et les autres usages dont j'ai parlé; j'ai indiqué les raisons qui ont formé ma manière de voir, depuis l'incinération, à Rome, du lit de parade avec le corps du défunt, jusqu'au flambage de la paillasse ou du bûcher de paille et l'étalage de cette dernière sur les chemins. La chose capitale pour moi, ce sont les faits, les usages reconnus. Quant à la filiation des idées qui ont créé ces usages, chacun peut avoir sa façon de l'établir, je ne crois pas nécessaire de défendre ma manière de voir; je suis prêt à accepter une autre explication, si elle paraît plus rationnelle. Du reste, l'histoire du développement de l'idée, dans cette suite d'usages connus, ne semble pas avoir une importance capitale.

Mais il est deux points auxquels je dois répondre, parce que là je trouve l'erreur et je tiens à la faire tomber.

M. van der Straeten s'est étendu complaisamment sur l'usage antique de jeter des étoffes, des vêtements et des objets précieux devant les cortèges solennels, et il a cité l'entrée des cendres de Germanicus à Rome. Il a paru croire que je confondais cet usage avec l'habitude de jeter toute espèce d'objets, simples ou luxueux, sur le bûcher du défunt. C'est rapprocher deux choses différentes, *parvis componere magna*, et je me demande comment mon honorable contradicteur a pu les confondre. Il sait, sans doute, que, sur le bûcher même de Germanicus, au fond de l'Orient, l'on avait jeté des objets de grand prix

avant d'en joncher la route par laquelle il rentrait à Rome. Il aurait pu citer l'entrée du Christ à Jérusalem, où l'on étendait sous ses pieds tout ce que l'on trouvait de précieux ; et cependant il ne s'agissait pas de cérémonie funèbre. Tout cela peut-il infirmer ce que j'ai constaté ? Qui le pensera ? Il en est de même de cette remarque que, dans les processions, dans les grandes cérémonies et dans d'autres circonstances, pour faire honneur aux grands, on jonchait et on jonche encore la terre de paille et d'herbes. Tout cela n'infirme nullement les usages mortuaires que j'ai signalés. Ce sont des faits, on doit en chercher la signification ; je les ai constatés et sauvés de l'oubli ; c'est le but de nos recherches du folklore.

Il n'y a pas à nier du reste la réalité du fait ; il est affirmé par la question même, qui soumet à notre discussion, non le fait, mais la formation de la liste des localités où il est observé : « Quelles sont les localités où subsiste la coutume de joncher l'église de paille lors des grands services funèbres et quelle est l'origine et la signification de cette coutume ? »

Un mot encore. Confondant l'hygiène moderne avec les misérables essais du moyen âge, en isolant le flambage de paillasses de toutes les circonstances concommittantes que j'ai signalées, on a attribué ce flambage à une mesure hygiénique!

Pardonnez-moi, Messieurs, l'observation suivante, et veuillez croire, je vous prie, que je n'obéis nullement en cette circonstance à un mobile de vanité, mais uniquement au désir de donner une force légitime à mes assertions. Par profession, je me suis longuement et sérieusement occupé d'hygiène, et je puis vous déclarer que ce que l'on vient d'affirmer, avec un peu d'emphase, de la science hygiénique du moyen âge, est absolument erroné! Le moyen âge ne connaissait absolument rien et ne pouvait rien contre les épidémies. Il avait sans doute des léproseries et des hôpitaux où l'on se dévouait aux malades, mais ne parlons pas, je vous prie, des grandes connaissances hygiéniques de cette époque. Ne citons pas les grands feux dans les rues pour arrêter les épidémies. Jamais ces feux n'ont rien pu sur leur marche! Si l'on brûlait la paillasse, ce n'était pas par crainte des microbes, croyez-moi. Je vous ait dit que l'on brûlait simplement la paille et

non la toile, que l'on ne brûlait ni les draps, ni le matelas, ni les couvertures, qui, cependant, avaient eu bien plus de contact avec le corps du défunt et offraient surtout un danger en cas de maladie contagieuse. J'ai ajouté que, parfois, ce n'était pas même la paillasse du défunt que l'on flambait, mais une autre, ou bien un simple tas de bottes de paille.

Laissons ces explications toutes modernes et les objections que l'on en a tirées, et cherchons d'autres motifs plus vraisemblables à ces pratiques de nos pères.

Ils avaient, en accomplissant un acte, une idée religieuse se rattachant au rite mortuaire, et non un but matériel et scientifique.

En finissant, Messieurs, permettez-moi de proposer à la section la formule d'un vœu à émettre en assemblée générale.

En 1876, dans le *Messager des sciences historiques de Gand*, je me suis occupé déjà de la question dans un mémoire intitulé : *Reminiscences modernes des rites mortuaires de l'antiquité, principalement dans le Hainaut et dans l'Entre-Sambre-et-Meuse*. Je concluais par ces mots :

« On pourra me reprocher que mon travail est incomplet. Je ne le nie pas; je sais qu'il n'est qu'une esquisse. Je n'ai fait qu'indiquer et effleurer le sujet, et il serait à désirer que l'on s'en occupât pour le compléter au point de vue de la Belgique entière... C'est vraiment dans ces conditions seules que notre histoire nationale pourrait en retirer un profit réel et sérieux. »

Je transformerai ici cette conclusion de la façon suivante :

Je proposerai que la question « des recherches à faire pour recueillir toutes les réminiscences de rites mortuaires de l'antiquité conservées dans les usages modernes de la Belgique, » soit mise à l'ordre du jour du prochain Congrès.

Cette proposition est adoptée.

7° Y a-t-il des traces du culte de Mithra en Flandre?

M. VARENBERG présente un résumé de son rapport au sujet des vestiges du culte de Mithra en Flandre. Il dit en avoir retrouvé les traces dans une fête qui se célèbre encore chaque année, le premier dimanche de novembre, au village de Sleydinge, près de Gand, et qui

s'appelle *Mithram kermis*. Il relate les faits qui sont à sa connaissance et ceux qu'il a trouvés renseignés dans d'autres auteurs. Il attribue l'origine de ce culte aux peuplades qui se sont fixées à cet endroit près des dunes primitives.

M. E. MONSEUR. — Je me vois forcé de combattre la note de M. Varenberg, publiée sur ce sujet dans le volume des *Rapports*, à la fois pour la conclusion et pour la méthode. Quelle que soit la méthode qui ait servi à l'obtenir, la conclusion est manifestement inexacte.

Il est phonétiquement impossible que l'on rencontre le même dieu désigné par le même nom, sans un son différent et sans un son de plus ou de moins, en Perse, *plusieurs siècles avant Jésus*, et en Flandre, à deux lieues de Gand, *mil huit cent quatre-vingt-onze ans après*. Je ne puis approuver non plus la méthode de M. Varenberg. Lorsque l'on fait connaître un document nouveau, — et je crois qu'il n'a encore été publié aucune relation précise de l'usage qu'il a relevé, — il faut d'abord le décrire de la manière la plus impersonnelle possible, sauf à en proposer modestement, et après ou en note, un bout d'explication. M. Varenberg a fait le contraire; il a imaginé une explication, puis a éparpillé dans l'exposé de sa théorie les détails du document. Je lui serais très reconnaissant de les extraire et de restituer l'usage tel qu'il se pratique aujourd'hui, avec les traditions locales de ce qu'il a pu être du temps passé.

Tout dépend, en effet, de la constatation des faits; or il en est d'obscurs. Quelle valeur M. Varenberg donne-t-il au *th* dans *Mithram kermis?* Est-ce pour lui un simple *t* ou le prononce-t-il comme en anglais? Le nom de *Mithra* est-il bien certainement donné au mannequin? M. Varenberg ne l'a-t-il pas simplement retiré du nom de la fête *Mithram kermis?* Quel est le contenu exact de la petite lettre qu'on lit à chaque station? *Mithra* de Sleydinge s'y proclame-t-il vraiment dieu du soleil? Ne récite-t-on pas quelque formulette en vers? Le texte qui fait connaître la destruction du bois de Sleydinge par ordre de Marguerite de Constantinople, en fait-il réellement connaître un motif en relation avec l'usage que M. Varenberg a observé?

Je conclus. Le fait de Sleydinge, tel qu'on peut le deviner d'après

M. Varenberg, est un document intéressant, et il importe qu'il le rende scientifiquement utilisable ; mais il n'a certainement pas la signification qu'il lui donne : on ne peut pas retrouver un dieu perse dans un magot flamand (1).

M. SERRURE. — J'aurais désiré voir produire par M. Varenberg le texte de la charte de Marguerite de Constantinople, car il y a une autre version du fait, que je tiens d'une servante du village de Sleydinge. Le nom ne serait pas *Mithram kermis*, mais *Smeetram kermis*.

M. VARENBERG. — Je n'ai pas le texte de la charte de la comtesse Marguerite, mais cette charte a été indiquée par M. Huyttens, dans son *Essai sur les superstitions de nos ancêtres*, et par de Potter, *Geschiedenis der Gemeenten*.

M. HAMY. — Je ne puis admettre l'origine donnée par M. Varenberg à l'introduction dans la seconde Belgique du culte de Mithra. A mon avis, il ne peut avoir été importé que par les légionnaires romains. Il existait notamment, dans le nord de l'empire, deux corps de *classiarii*, celui de la flotte de Germanie, dont les arsenaux étaient probablement à Mayence, et celui de la flotte de Bretagne, établi à Boulogne par Claude et transféré plus tard, en partie du moins, à l'embouchure de la Canche.

Les *classiarii* étaient, comme le montrent leurs inscriptions funéraires, des Pannoniens, des Grecs, des Syriens, et ils avaient établi à leur usage, à Boulogne, un *Mithræum*, dont les deux génies porte-flambeaux, retrouvés en creusant un puits sur l'emplacement de l'ancien Passage d'Herlen, font aujourd'hui partie des collections gallo-romaines du Musée municipal.

J'aurai l'occasion de revenir quelque jour sur cette intéressante trouvaille.

M. VARENBERG se rallie à l'opinion émise par M. le docteur

(1) La théorie du *Mithra* flamand ne date pas d'hier. Pendant la correction des épreuves du Compte rendu du Congrès, un de nos amis nous affirme qu'elle se trouve déjà dans JULES HUYTTENS, *Études sur les mœurs, les superstitions et le langage de nos ancêtres*. Gand, 1861, p. 161. E. M.

Hamy quant à l'introduction du culte de Mithra dans notre pays. Il suffit pour moi que ce culte ait existé avant le christianisme.

M. LE PRÉSIDENT. — A l'appui de ce que vient de dire M. Hamy, attribuant aux Romains l'introduction du culte de Mithra dans nos provinces, je ferai observer qu'on a trouvé dans une localité gallo-romaine, près de Theux, deux inscriptions attestant l'existence du culte de Mithra : *Deo Invicto Mithræ*. Il y a d'autres indices encore de l'existence de monuments mithriaques dans notre pays. Pénétrons dans la partie la plus ancienne d'une des plus vieilles églises de Belgique, l'église de Ste Gertrude, à Nivelles. Vous y verrez un bas-relief que nos collègues de la Société archéologique de Nivelles ont reproduit en tête de leurs diplômes et que M. Alvin proclamait naguère





le plus ancien morceau de sculpture encore en place dans notre pays. On y trouve Samson, revêtu d'un costume romain, terrassant un lion. Or, un simple coup d'œil sur l'allure des personnages permet d'y reconnaître une copie des célèbres bas-reliefs mithriaques : Mithra immolant le lion. Il est vraisemblable que l'artiste du XIe siècle s'était inspiré d'un monument mithriaque encore existant dans l'antique cité de Nivelles, où l'on a, du reste, retrouvé les traces d'une occupation romaine, comme le rappellent dans leur ouvrage : « *Les communes belges* », MM. Tarlier et Wauters.

Tout ceci néanmoins ne nous reporte qu'à la domination de Rome ; l'hypothèse que le culte de Mithra aurait été introduit par les occupants antérieurs de notre sol ne mérite même pas qu'on s'y arrête. La marche du culte de Mithra est aujourd'hui parfaitement connue ;

de la Perse il s'est étendu en Asie-Mineure, puis en Grèce et dans l'empire romain. Les Germains et les Celtes n'en avaient antérieurement pas la moindre idée.

9° *Y a-t-il des traces de faits historiques dans la croyance aux nains, luttins, sottés, massottés, etc.?*

M. VARENBERG résume la thèse développée dans son rapport et conclut que les nutons ne sont que l'homme primitif des cavernes.

M. J. DELAITE. — Voilà déjà plusieurs fois que l'on essaie de prouver que les nutons ne sont autre chose que l'homme quaternaire, dont le souvenir aurait été apporté jusqu'à nous par la tradition populaire.

Je crois devoir m'élever contre cette hypothèse, très séduisante, je l'avoue, mais fausse, à mon sens.

MM. Eug. Monseur (1) et E. Varenberg (2) donnent un certain nombre d'éléments caractéristiques, permettant de rapprocher les nutons de l'homme quaternaire. M. Monseur est en tous cas moins affirmatif que M. Varenberg. « Jusqu'à ce jour, dit-il, je suis disposé à admettre que cette croyance s'est surtout développée en Europe lors de la diffusion des populations aryennes. »

Dans les dix-neuf éléments historiques probables que donne M. Monseur, il n'en est que quatre méritant d'être pris en considération dans ce rapprochement.

On ne tablera certes pas sur la difformité des nains, puisque l'homme primitif était, au contraire, admirablement musclé.

Ni sur leur religion différente, car rien ne prouve que l'homme quaternaire ait eu une religion.

Encore moins sur les connaissances métallurgiques dont les nains font preuve. La métallurgie de l'homme quaternaire, comme la laisse sous-entendre M. Varenberg, me paraît assez osée. On croit, en effet, que le fer (car c'est de ce métal qu'il s'agit) s'est peu à peu répandu vers le XIII[e] siècle avant J.-C. dans toute l'Europe.

Ce trait, en admettant qu'il soit bien général, ce dont je me permets

(1) VI[e] Congrès. *Comptes rendus*, t. VI, 2[e] fascicule, p. 209.
(2) VII[e] Congrès. *Comptes rendus*, t. VII, 2[e] fascicule, p. 61.

de douter, donnerait donc à la croyance une date beaucoup plus rapprochée de nous.

Ce n'est certes pas non plus l'amour qu'ont les nains pour la couleur rouge (?), leur noctambulisme, leurs amours avec des femmes, leurs vols d'enfants, le fait qu'ils empruntaient des ustensiles aux hommes, le fait qu'ils avaient des bestiaux, etc., toutes généralités d'un vague désolant, qui pourraient établir le rapprochement voulu.

Restent les traits suivants : la petite taille des nutons, leur langage inintelligible aux hommes, le fait qu'ils habitaient des grottes, et la croyance qu'ils avaient été les anciens maîtres du pays.

Ce dernier trait, encore qu'il soit bien particulier et qu'il mérite contrôle, peut se rapporter à n'importe quelle période historique. Il n'a rien de préhistorique du tout.

Petite taille ? Il s'agirait d'abord de s'entendre sur ce que l'on entend par petitesse de l'homme quaternaire.

Comme le dit M. G. de Mortillet dans son *Préhistorique*, « la taille de cet homme ne dépassait pas la moyenne actuelle ». Si l'on ajoute à cela qu'il était vigoureusement musclé, et devait plutôt avoir un aspect terrible que faible, il est d'autant plus difficile de s'imaginer que la tradition populaire ait fait de ces êtres une représentation piètre et en quelque sorte ridicule. Dans cet ordre d'idée, il serait aussi difficile d'expliquer l'aspect vieillot des gnomes allemands.

Autre argument. Il est une donnée, généralement admise, qui veut que les différents peuples placent à leur berceau des êtres les surpassant en force et en intelligence, en force surtout. Comment faire cadrer cette idée avec celle que l'on se fait des nains, nos ancêtres ?

On ne peut objecter ici qu'il s'agit d'une race envahissante, plus grande, exterminant la race plus petite. Car les données scientifiques modernes admettent que le type dolichocéphale se retrouve de nos jours encore, ce qui implique l'idée du mélange de cette race avec la race brachycéphalique.

« La race de Néanderthal, dit G. de Mortillet (*l. c.*) n'a pas été directement remplacée par une autre. » C'est là, d'ailleurs, la règle générale des invasions. Il n'est donc pas exact de dire, comme M. Va-

renberg, que les émigrations d'Occident (1) ont peu à peu fait disparaitre l'ancienne race.

Langage inintelligible? Quant au langage, nous voyons ces quasi-muets, possédant une langue étrange, composée de sons monosyllabiques à peine articulés, comme le dit M. Varenberg, chanter les jours de la semaine en dansant la nuit sur la lande (*l. c.*, p. 62).

Le fait de posséder une langue inintelligible n'est pas encore suffisant pour rapprocher les nutons de l'homme préhistorique. C'est un fait commun à toutes les invasions.

Quant au trait que les nains habitent les grottes, il ne peut encore une fois pas servir au rapprochement désiré. Les ossements quaternaires ont, en effet, été trouvés jusqu'ici aussi bien dans les alluvions des plaines et des rives de fleuves que dans les grottes. Et M. G. de Mortillet ajoute même que les grottes n'en contiennent qu'exceptionnellement, du moins, à l'époque chelléenne. L'homme moustiérien en aurait fait usage plus souvent; l'homme magdalénien était plutôt nomade.

En tous cas, l'habitation des cavernes est loin d'être une règle générale pour l'homme quaternaire.

En second lieu, on ne peut généraliser le fait que des ossements humains ont été découverts dans les grottes dites à nutons. Car 1° on donne actuellement le nom de trou à nutons à toute espèce d'excavation un peu profonde; 2° tous les trous à nutons ne contiennent pas des ossements humains; 3° les ossements humains se rencontrent aussi dans des lieux et des trous qui ne sont pas considérés comme hantés par les nutons; 4° il n'y a pas bien longtemps que l'homme fossile existe : la salamandre de Cuvier est proche.

Il serait bien étonnant que la tradition de l'homme quaternaire se fût conservée si vivace, et que, justement, cette tradition renfermât comme caractéristique un fait qui est loin d'être général chez cet homme, à savoir l'habitation des cavernes.

Je suis donc autorisé à conclure que, jusqu'à présent, il n'y a pas un

(1) Lesquelles? Les soi disant invasions aryennes? Ces termes vagues sont commodes.

seul trait dans la croyance aux nains qui permette d'affirmer une identification avec l'homme préhistorique.

Cette identification me parait avoir été basée sur une vague et lointaine ressemblance, et surtout sur l'idée que le vulgaire se fait de l'homme fossile, à savoir qu'il est petit et qu'il habite les grottes.

Pour appuyer ce dire, et avant de donner mon avis sur les origines probables de la tradition, qu'il me soit encore permis de réfuter quelques considérations de M. Varenberg.

Je ne vois pas bien comment on peut tirer de l'idée d'un être inférieur, comme l'est l'homme quaternaire, l'idée d'un être aussi intelligent et aussi ingénieux que le nuton, et surtout que les *dii minores*, que M. Varenberg identifie avec lui.

Je me demande ce que veut dire cette appréciation de M. Varenberg, à savoir que l'appareil dentaire de l'homme préhistorique est dépourvu de canines et d'incisives (!), et la conclusion que ces êtres étaient herbivores et végétariens (!) et qu'ils ne mangeaient donc pas de viande.

Le trait que l'on n'offre pas de viande aux nutons n'a d'ailleurs rien de préhistorique.

Comment aussi admettre, avec M. Varenberg, les objets métalliques quaternaires (p. 63 l. c.), alors qu'on termine le quaternaire avant le néolithique, et que le métal n'apparaît qu'avec la partie de la période actuelle nommée protohistorique?

Il est très séduisant de faire rentrer tous les *dii minores*, faunes, satyres, nornes, démons familiers, ondines, fées (qu'ont-elles de préhistorique?), dans une considération générale adéquate aux attributs de l'homme préhistorique. Mais cette généralisation va trop loin.

Voici mes idées sur la question :

La croyance aux nains n'est pas plus une évocation de l'homme préhistorique qu'un résultat de l'imagination de nos pères, du moins dans sa primordialité.

Elle est tout simplement la résultante d'un fait d'observation, commun et continu dans la suite des âges. Elle est du même ordre que la croyance aux géants.

De tous temps, il a existé des hommes plus grands ou plus petits que la normale; avec exagération dans l'un ou l'autre sens.

Il m'est permis de dire *de tous temps*, car les mots rendant ces idées existent en latin et en grec (nanus, nanos); je ne sais s'ils existent également en sanscrit et en zend. Si le mot est là, l'idée existe donc.

C'est aussi parce que ce fait est d'observation constante qu'il a pu se conserver intact durant des siècles en se régénérant pour ainsi dire, ce qui se trouve être justement l'inverse du souvenir de l'homme préhistorique, dont l'idée perdue ne s'est retrouvée que vers 1830 avec Tournal et Schmerling.

Le fait d'observation a seulement alors donné libre cours à l'imagination, qui n'a pas eu fort à faire pour le généraliser et pour l'agrémenter.

D'après le caractère des peuples, d'après leur situation géographique, et mille autres agents secondaires, la croyance a revêtu de multiples formes.

Et m'est avis que l'œuvre du folkloriste est de déterminer les faits historiques qu'ont provoqués ces formes.

Telle, par exemple, l'idée du nain métallurgiste, telles les appellations de *Sarrazins,* en Espagne, de *Templiers*, dans le Luxembourg, etc.; *Lapon*, du Hainaut me paraît une corruption. J'ai trouvé la forme *luteu*, à Flémalle; elle paraît donner raison à Noël et Carpentier, cité par Grandgagnage, *Dict. wall.*, qui fait dériver *luton* de *luctari* (lutter). Toutefois ce n'est, je crois, qu'une apparence. Tel encore, peut-être, le trait que l'on n'offre pas de viande aux nains.

Je conclus. La croyance aux nutons n'est pas d'origine quaternaire, ni même préhistorique.

Il faut, en folklore surtout, s'abstenir de conclusions précipitées et mal étayées. Il ne suffit pas qu'une hypothèse soit séduisante et belle, pour qu'elle soit vraie. Soyons prudents, très prudents, plus prudents encore.

M. JULES FRÉSON. — J'ai lu avec infiniment d'intérêt le remarquable travail de M. Emile Varenberg sur la question. J'ai constaté avec plaisir qu'il opine pour une thèse que, de mon côté, j'ai toujours professée, et qui consiste à faire remonter les nains, les lutins, etc., à

la première race d'hommes qui a habité les cavernes d'une partie de notre continent, voire même des îles Britanniques. Toutefois, je me sépare de l'honorable membre du Congrès, sur certains détails, dont je parlerai tantôt.

Fixons-nous d'abord sur l'étymologie de l'expression *Lutons*, principalement employée sur les rives de la Meuse. D'après M. Grandgagnage, ce mot proviendrait d'un autre substantif, *Nuiton*. Il désignerait des êtres fantastiques qui apparaissaient pendant la nuit. Le changement de la lettre *n* en *l* s'expliquerait de la même manière que la transformation du mot Vasque en Basque. Au surplus, l'expression *Nutons* est encore employée dans certaines localités de la Belgique.

Je partage l'avis de M. Varenberg sur la diffusion de la croyance aux nains, aux lutins, en Bretagne, en Écosse, en Allemagne, etc. J'ajouterai de mon côté que le peuple romain, très superstitieux de sa nature, ajoutait foi à l'apparition de certains fantômes pendant la nuit. Les *Larvæ*, nom qu'ils donnaient à ces revenants, étaient des ombres échappées des enfers. Un texte de Plaute en fournit la preuve : « *Larva umbratilis, tu me nimis territas?* ombre-fantôme, crois-tu m'épouvanter? » Le peuple-roi versait aussi dans une autre erreur. Il s'imaginait que chaque localité (forêt, rivière, montagne, caverne, etc.) avait son génie particulier. Ce génie (*genius*) était une émanation du dieu de la nature, lequel engendrait les génies particuliers. C'est ainsi qu'on explique l'origine du mot. Celui-ci viendrait de la racine *gen* (en sanscrit *gan*, en latin *gignere* pour *genere*, engendrer). Dans le principe, les génies étaient d'un naturel bienfaisant ; mais après l'éclosion du christianisme, ils changèrent de caractère, et devinrent des êtres méchants (Tertullien, Lactance).

Mais remontons à une époque plus éloignée. Les traditions nous rapportent que les Lutins, Lutons, Nutons étaient des nains d'un teint brunâtre et à longue chevelure. Or, c'est précisément la description de la première race qui s'implanta dans notre pays. Cette race habitait les cavernes, à l'époque où les ours et d'autres bêtes fauves pullulaient dans nos forêts. Elle appartenait, selon toute évidence, à la famille dont descendent les Lapons et les Groënlandais de nos

jours. Le crâne de ces hommes primordiaux était oblong et déprimé (1), caractère qui se retrouve encore dans la classe inférieure des Noirs. Si l'on consulte les anciennes traditions de la Scandinavie et de la Germanie, on constatera que, là aussi, une famille de l'espèce humaine, dépeinte comme noire et méchante, avait élu domicile dans les cavernes des montagnes. D'un autre côté, on a trouvé dans des tombeaux, en Écosse et en Danemark, des glaives, dont la poignée ne pouvait être maniée que par des hommes de très petite taille.

Ainsi donc, les Lutins, Lutons, etc. seraient un souvenir populaire des premiers hommes qui habitaient nos contrées. Mais pourquoi les dépeint-on généralement comme des êtres malfaisants? Si on suit l'opinion de l'honorable M. Varenberg, la terreur qu'ils inspiraient ne s'expliquerait pas. Car, si ces hommes de petite taille avaient un système dentaire pareil à celui des ruminants, si, en un mot, ils étaient herbivores, leurs mœurs étaient douces et patriarcales. C'est ici que je commence à différer d'opinion avec mon savant collègue.

D'après mon avis, les tribus dont nous nous occupons avaient au contraire des habitudes cruelles et sanguinaires. Et j'en trouve la preuve dans un mémoire d'une illustration médicale, enlevée trop tôt à la science, et que l'Université de Liége a eu l'honneur de compter au nombre de ses professeurs. (*Mémoires de l'Académie de Belgique*, t. XX, p. 420). Cette autorité est M. Spring.

M. Spring a eu l'occasion d'examiner les restes trouvés dans une caverne des bords de la Meuse, à Godinne. Il a constaté que les ossements appartenaient à des hommes et à des femmes dans la fleur de l'âge, et qu'ils présentaient les caractères de la race que je viens de décrire. Ces sauvages mangeaient de la chair humaine. Ils rôtissaient les malheureux qu'ils avaient immolés. On a même remarqué les cendres du foyer qu'ils avaient allumé. Détail plus caractéristique encore, M. Spring a distingué les traces des dents de ces cannibales sur les os à moëlle.

Si l'on tient compte des habitudes de ces anthropophages de petite taille, on s'explique la terreur qu'a inspirée plus tard leur souvenir aux

(1) On a trouvé des crânes du même type dans des tourbières de la Flandre.

autres familles humaines qui ont occupé notre territoire. On considéra comme dangereux de s'approcher des cavernes habitées par ces nains hideux.

Témoin, la tradition du joueur de biniou, Lao, rapportée par les légendes bretonnes. Ce malheureux avait juré qu'il ferait danser les Korrigans pendant la nuit. Mal lui en advint : il fut entouré par une multitude de nains qui l'entraînèrent dans une ronde échevelée et le forcèrent à jouer du biniou jusqu'au point du jour. Quand l'aurore apparut, l'imprudent succomba à la fatigue.

Mais, dira-t-on, comment les nains ont-ils, dans l'imagination populaire, changé plus tard de caractère? Comment, de rancuniers si méchants, se sont-ils parfois transformés en êtres bienfaisants, disposés à rendre certains services à l'humanité.

Je crois que les importations de l'Orient (après les croisades) ont exercé une certaine influence sur ce fait. On ne contestera pas que les croisades ont introduit chez nous des idées nouvelles, notamment en architecture, en littérature, etc. Il suffit de jeter un coup d'œil sur nos magnifiques églises. Nous y remarquons des dentelles de pierre et des minarets, qui certes rappellent les monuments de l'Orient. La littérature a aussi subi l'influence orientale. C'est alors que sont nés les romans de chevalerie, dans lesquels on met en scène des êtres imaginaires. La fable doit son origine à l'Orient. Et la preuve, c'est que le prophète Baruch qualifie les négociateurs de Meerh et de Théman, *des conteurs de fables*.

A mon avis, le tempérament des lutins se sera modifié tant soit peu après les croisades. Parfois, ces êtres légendaires auront montré certaines dispositions bienveillantes envers ceux qui leur voulaient du bien. Ils auront alors veillé sur les troupeaux, battu le grain dans les granges, réparé les souliers, etc.

Je termine cet aperçu (déjà trop long peut être!) par la relation en peu de mots de deux légendes des bords du Rhin.

La première est l'échelle du diable, à Lorch. Un chevalier du nom de Sibo avait refusé l'hospitalité à un vieillard de petite taille. Le lendemain, la fille du châtelain était enlevée par les nains de Kedrich. Ainsi se vengeait le vieillard, qui appartenait à la tribu. En vain, le

malheureux père essaya d'escalader les montagnes ; il ne put y parvenir. Il dut se résigner à pleurer le sort de sa fille chérie. Survint un chevalier nommé Rutthelm, qui résolut de délivrer à tout prix la prisonnière. Il sut se concilier les bonnes grâces d'un autre nain, qui, à l'aide des compagnons de sa tribu, lui fabriqua une échelle d'une hauteur considérable. Rutthelm parvint ainsi au sommet de la montagne et délivra la jeune captive. Il va de soi, comme dans tous les contes, que Rutthelm obtint, en récompense de son dévouement, la main de la jouvencelle.

D'après l'autre légende, le chevalier Schott de Huneberg avait fait la rencontre d'un petit vieillard, qui lui demanda quelque chose à manger. Le chevalier lui donna un petit pain. Un autre jour, Schott, qui se trouvait dans une forêt, aperçut un petit garçon, qui disait s'être égaré et pleurait. L'enfant demanda au chevalier de le prendre sur ses épaules et de le reporter au logis. Schott y consentit ; mais, à peine était-il arrivé près d'une vieille masure, que le garçon se transforma en nain. C'était *l'esprit des bois*. Il récompensa le chevalier, en lui procurant l'occasion d'épouser une jeune fille de haut lignage, et en dotant lui-même la demoiselle d'un trésor.

M. le Dr HOUZÉ. — Je prie les membres de la deuxième section de bien vouloir m'excuser si je viens faire une incursion sur leur terrain. M. Varenberg m'y force cependant, puisque dans son rapport il fait appel à l'anthropologie pour étayer sa thèse fantaisiste. Je viens protester énergiquement, et, au lieu de discuter, je me contenterai de lire les passages suivants :

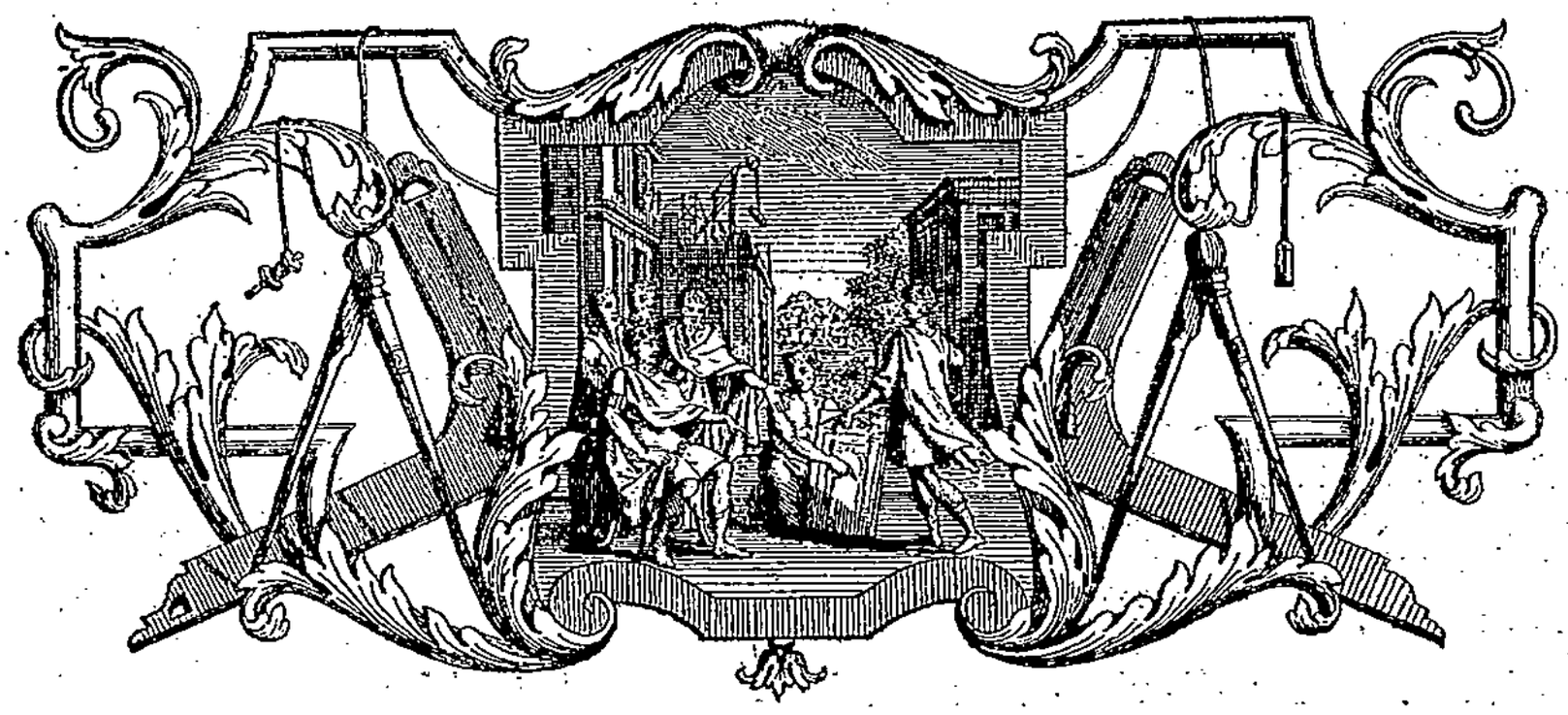
« Dans les grottes, dit M. Varenberg, que la tradition attribue comme demeure aux Nutons et autres, on a découvert à différentes couches, outre les objets en pierre éclatée, en pierre polie, en métal, des ossements, des squelettes entiers. Ces squelettes proviennent d'hommes plus petits que la stature actuelle, bien que celle-ci ait décru, et doivent appartenir à la période quaternaire, appelée aussi anthropéenne.

» Ce qui les distingue, continue M. Varenberg, c'est que les crânes y sont dolichocéphales ou crânes allongés, tandis que les races occidentales, en général, sont brachycéphales ou à crâne court. En outre,

détail fort singulier, la mâchoire inférieure y est proéminente, ce qui leur donne une apparence presque simiesque (*sic*). En outre encore, leur appareil dentaire était dépourvu de canines et d'incisives, et ressemble à celui des ruminants qui broient leurs aliments au lieu de les déchirer. Ces êtres étaient donc des herbivores ou végétariens, si l'on veut, ce qui est conforme à la tradition d'après laquelle on ne donnait jamais de viande pour salaire aux Nutons. »

Je ne continue pas la lecture; ce qui précède suffit largement. M. Varenberg, par les énormités qu'il imprime, s'exécute lui-même.

La séance est levée à midi et quart.



TROISIÈME SECTION.

Séance du lundi 3 août.

SIÈGENT au bureau : MM. le général Wauvermans, *président*, Valdemar Schmidt, *président d'honneur*, Ch. Lucas, *vice-président*, P. Saintenoy, *secrétaire général du Congrès*, E. Soil et L. Cloquet, *secrétaires*.

M. Ravaisson-Mollien est invité par M. le Président à prendre place au bureau.

M. LE PRÉSIDENT propose de voter des remerciements à M. le Ministre de l'Intérieur et de l'Instruction publique, qui a annoncé la prochaine présentation d'un projet de loi pour la conservation des monuments.

MM. GOBLET d'ALVIELLA, DE BAYE et TH. BERNIER font hommage au Congrès d'un certain nombre d'ouvrages et de brochures.

M. LE PRÉSIDENT signale une notice de M. le comte van der Straeten-Ponthoz sur le tombeau de Trazegnies, à l'église Sainte-Gertrude, à Nivelles, et un mémoire de M. Boulmont sur la 12e question.

On aborde l'ordre du jour.

1re question. — *Est-il à désirer que le Gouvernement institue une Commission pour surveiller, au point de vue scientifique, les fouilles entreprises par l'État et la commune* (*Vœu du Congrès de Charleroi*)?

M. Ch. Lucas résume une étude parue, il y a quinze jours, sur cette question, dans l'*Architecture*, et lue par lui au dernier Congrès des architectes français.

L'orateur est d'avis, en ce qui concerne les objets provenant des fouilles, qu'il faut en déposséder les lieux d'origine et les transporter dans la ville voisine; l'objet doit être bien classé, ce qui suppose l'existence d'une commission centrale, comme en France, la Commission des monuments historiques. Mais cela ne suffit pas : il faut des commissions locales de premier ressort, aptes à fonctionner au lieu de la découverte. A cet égard, la loi danoise est excellente; la loi grecque surtout est une loi modèle et peut servir de base.

La dépossession exige une juste indemnité. L'usage d'indemniser le trouveur du temps qu'il a consacré à la fouille, qui est accepté en France par les Ponts-et-Chaussées, n'est pas à adopter. Selon le vœu du Congrès des architectes, il faut plus : il faut l'indemnité à dire d'expert.

M. Lucas insiste sur le point que, s'il est très désirable qu'il existe une commission centrale de classement, il faut aussi des commissions locales formées en partie de fonctionnaires administratifs, en partie de spécialistes, choisis de préférence dans les sociétés archéologiques locales.

M. Kaisin signale un cas de conservation, les vestiges d'une villa romaine, au lieu d'origine. La villa de Gerpinnes, qui a été convenablement protégée, est visitée avec plus d'intérêt sur place.

M. de Beys demande si l'on a rassemblé les documents relatifs à la législation sur les monuments.

M. Wauvermans répond qu'il n'existe pas de publication officielle qui réunisse ces documents, mais qu'on peut consulter les *Annales de l'Académie d'archéologie de Belgique*, au sujet des lois française et danoise.

M. SAINTENOY signale un travail d'ensemble fait par M. Challemel, de Paris, sur la législation comparée des différents États, relativement à la protection des anciens monuments.

M. LUCAS ajoute que la Bibliothèque royale de Bruxelles et celle des Chambres contiennent la loi française (loi Bardoux).

M. A. BÉQUET fait observer qu'il existe, au point de vue de la conservation des monuments et des objets d'art, une organisation toute faite dans la Commission provinciale des monuments, ainsi qu'on l'a rappelé au Congrès d'Anvers.

L'orateur, ainsi que M. Bonvalet, signalent quelques cas regrettables de travaux exécutés à l'insu des autorités et entraînant la destruction ou l'altération d'objets d'art ou de monuments anciens.

M. WAUVERMANS conclut en émettant à nouveau le vœu de voir bientôt voter, en Belgique, une loi protectrice des monuments et des œuvres d'art ancien.

La discussion de la deuxième question est ajournée, en l'absence du rapporteur.

3e question. — *Signaler les erreurs commises dans les dernières restaurations de monuments ou œuvres d'art.*

M. SAINTENOY envisage cette question au point de vue du Brabant. Il signale spécialement l'emploi abusif, dans la restauration d'édifices anciens, de pierres très différentes de celles qui ont servi à la construction primitive, et leur mise en œuvre sous un appareil parfois très différent de l'appareil original.

Dans une église de la fin du XIIIe siècle, dans les environs de Bruxelles, au lieu de grès fistuleux, on a fait usage de pierres de France, en assises beaucoup trop puissantes, en *opus incertum*, inconnu dans la région à l'époque dite ogivale, et avec des chaînes d'angle absolument injustifiables.

Il regrette à cette occasion que le Gouvernement n'encourage pas les jeunes architectes à faire des relevés d'anciens monuments, comme le gouvernement français, qui achète, pour le Musée des monuments historiques, les cartons de relevés se recommandant par leur mérite.

Les restaurations, dans le système actuel, sont, en général, trop mal

rétribuées pour être bien faites. L'étude préalable du monument est une charge excessive pour l'architecte qui n'en est pas exonéré.

Enfin, l'orateur insiste sur l'obligation, à laquelle l'architecte-restaurateur devrait s'astreindre, de laisser des *témoins*.

M. CH. LUCAS rappelle combien il importe de ne pas perdre de vue que, jusqu'en 1790, c'est le système duodécimal qui fut seul en usage pour le mesurage des parties des édifices et des matériaux; ce système régit tout l'édifice et chacune de ses proportions. Il renvoie à cet égard aux travaux de M. de Montaiglon.

A la suite de ces remarques, les vœux suivants sont adoptés :

Dans la restauration des monuments, la section recommande l'emploi des matériaux de même nature ou de même échantillon que les matériaux primitifs.

La section émet le vœu de voir le Gouvernement encourager les architectes à faire des relevés des monuments anciens.

La section émet le vœu de voir créer en Belgique un corps d'architectes des monuments historiques.

En l'absence de M. Hagemans, l'examen de la quatrième question est ajourné.

5e question. — *Quelles traces les résidences des rois francs et des maires du palais ont-elles laissé dans les Pays-Bas?*

M. BÉQUET fait observer que cette question ne donne lieu à aucun développement. Jamais on n'a trouvé en Belgique d'habitation purement franque. Les Francs construisaient en bois et l'art de bâtir en matériaux durs ne s'est relevé que sous les Carlovingiens.

M. WAUVERMANS confirme ces remarques : les Francs occupèrent ordinairement les villes romaines ; on ne connait aucune construction murale antérieure à Charlemagne.

L'examen de la sixième question est ajourné.

M. VALDEMAR SCHMIDT, de Copenhague, fait une communication : *Sur un vase en argent d'origine gauloise trouvé en Danemark.*

M. le comte DE MARSY dit qu'on a trouvé, depuis un certain nombre d'années, en France, des taureaux votifs tricornus, appar-

tenant à l'époque gallo-romaine (1). On avait fixé, jusqu'à présent, les limites de ces découvertes à la Bourgogne, au Lyonnais, à la Franche-Comté et à une partie de la Suisse.

Une note de M. Gaidoz vient de me signaler la découverte d'un de ces taureaux, faite au commencement de ce siècle, à Alt-Trier, dans le Grand-Duché de Luxembourg, alors département des Forêts. Des taureaux votifs tricornus ont-ils été trouvés en Belgique, ou en conserve-t-on dans les musées et les collections particulières?

Telle est la question que je me permets de soumettre aux membres du Congrès.

La séance est levée.

Séance du mercredi 5 août.

La séance est ouverte à 9 heures.

Prennent place au bureau : MM. Van Bastelaer, *président*; Valdemard Schmidt, von Fisenne, van Ryckevorstel, Soil, *rapporteur*, et P. Combaz, *secrétaire*.

M. le baron DE BAYE dépose sur le bureau les deux derniers volumes des *Mémoires de la Société des antiquaires de France* (1889). (Remerciements.)

M. Alph. DE SCHODT fait don au Congrès d'archéologie de Bruxelles de ses ouvrages de numismatique et d'histoire.

M. LE PRÉSIDENT. — Nous reprenons la suite de l'ordre du jour. La 7e question est ainsi formulée : *Quels sont, en Brabant, les principaux caractères de la sculpture du XIe au XVIe siècle?* La parole est à M. Destrée.

M. DESTRÉE (rapporteur) présente son travail sous forme de causerie et accompagne sa démonstration de l'exhibition de nombreuses photographies. Il fait remarquer la pénurie des monuments se

(1) Les plus remarquables sont celui du Musée de Besançon et celui en bronze trouvé à Mandeuré, portant au muffle un torque d'argent, et appartenant à M. Charles Lalance.

rapportant aux premiers siècles du moyen âge, pénurie qu'il attribue à la disparition de ces monuments et au petit nombre de ceux qui ont existé, par suite du manque de matériaux propres à la sculpture dans notre province.

Il signale et décrit la Vierge d'Alsemberg avant sa dernière restauration maladroite, véritable monument réaliste ; celle de Léau (commencement du XIIIe siècle), et celle de Diest, moins réaliste, moins grossière.

Ce réalisme n'est pas spécial à nos contrées; il se rencontre en France. Mais au XIIIe siècle, sous l'influence des grands artistes français, il y a une tendance à idéaliser.

Bientôt l'influence française s'exerce sur la sculpture et se fait sentir, par exemple, dans la Vierge d'Anvers, drapée avec élégance, et donne lieu à une caractéristique tout à fait belge, que l'on remarque dans le tabernacle d'Ackendoven, vers 1380.

A partir de ce moment, apparaît vraiment une école brabançonne, école industrielle, dont les représentants travaillent à l'étranger.

A cette période de l'art brabançon appartiennent le Christ couronnant la Vierge (Anderlecht), qui date du commencement du XVe siècle, le tabernacle de Hal, que nous rapportons à l'école brabançonne, et non à celle de Tournay, à cause du caractère des figures et des dispositions architectoniques, la statue funéraire de Jean de Walcourt conservée à Anderlecht, etc.

L'école brabançonne exécute ses travaux non seulement en pierre, mais encore en bois de chêne et de noyer. Elle est toujours caractérisée par un réalisme vrai, qui s'allie au sentiment pieux et que l'on retrouve dans un grand nombre de rétables du XVe siècle.

M. Destrée entre dans quelques détails au sujet de la polychromie de ces rétables. Au commencement du XVe siècle, les statues sont dorées et les revers sont bleus; les bordures et les franges portent des inscriptions. Plus tard, comme le montre le rétable récemment acquis par le Gouvernement et provenant d'Italie, la polychromie est complète, et des orfrois sont figurés sur les vêtements.

Cette fabrication industrielle de rétables brabançons se répand dans toute l'Europe, à la fin du XVe siècle ; parmi les ateliers les plus remar-

quables, il faut citer celui de Jean Borreman, dont il existe des pièces signées, non seulement en Belgique, mais même dans le Nord.

Son contemporain est le maître dit de Lombeek, un contemporain de Quentin Metzys.

L'étude des œuvres de cette école brabançonne conduit à reconnaître un certain nombre de types reproduits avec des variantes, et une similitude de dessin, tant dans les œuvres de peinture que de sculpture; plusieurs des maîtres de cette école sont encore inconnus, et il reste beaucoup à faire pour élucider la question; le travail est, du reste, laborieux, car il convient de grouper de nombreuses pièces éparpillées un peu partout en Belgique, en Espagne, en Scandinavie, etc.

Ainsi de son atelier sortent le rétable de Lombeek, un autre provenant de l'abbaye de Villers, un troisième qui fut autrefois en possession de M. Malfait et qui est figuré dans l'*Art ancien à l'Exposition nationale de* 1880. Le maître se rapproche beaucoup de Bauman, mais il ne peut être question d'y voir l'œuvre de son fils Pasquier, qui est connu d'ailleurs par son rétable d'Hérenthals.

M. CLOQUET. — Messieurs, je crois que nous devons tous rendre hommage à la manière distinguée dont M. Destrée vient de nous décrire, à grands traits, l'évolution de l'école brabançonne de sculpture, en termes si précis et si sûrs, qui témoignent d'études profondes et consciencieuses. Je ne crois pas m'écarter trop de l'ordre du jour, en établissant une sorte de parallèle entre cette grande école du Brabant et une école plus modeste qui eut son centre à Tournai (1).

M. Destrée nous a fort bien montré la transition d'un style idéal, traditionnel, dû probablement à l'influence française, à un style plus réaliste et plus original, propre au génie flamand. Une tendance analogue se fait jour, vers 1400, dans les œuvres de sculpture tournaisienne, et nous pouvons la suivre dans une série d'ouvrages qui ont, pour le Tournaisis, la même importance que les rétables en bois du Brabant. Je veux parler de monuments funéraires auxquels je donne

(1) Voir *Étude sur l'art à Tournai et les anciens artistes de cette ville*, par P. DE LAGRANGE et L. CLOQUET.

le nom de *bas-reliefs-votifs*. Ces bas-reliefs se rencontrent en grand nombre encastrés dans les murs intérieurs et extérieurs des églises. On en peut voir par douzaines, plus ou moins bien conservés ou réduits à des vestiges ; on les a comptés autrefois par centaines.

Beaucoup de personnages étaient enterrés dans l'église, et leur dépouille était couverte d'une dalle gravée. Dans la muraille voisine était placé le bas-relief-votif, attestant ordinairement quelque donation du défunt. Or, le thème presque invariable de ces bas-reliefs est le suivant : au centre, figure la Vierge Marie tenant l'Enfant Jésus ; quelquefois la Sainte-Trinité ou le Jugement dernier ; exceptionnellement un autre sujet de dévotion particulière. Des deux côtés du groupe de sainteté, sont agenouillés le donateur, suivi de ses fils à la file, d'autre part, son épouse escortée de ses filles : les personnages sont ordinairement placés sous l'égide de leurs patrons.

Depuis plus de quarante ans, Waagen, Héris, M. Rousseau et d'autres ont signalé la haute valeur de ces bas-reliefs, au point de vue de l'histoire de l'art, et ils ont distingué parmi eux celui de Colard et Seclin, et celui de Jehan Du Bos et de son épouse Catherine Bernard. J'ajouterai qu'en ce qui concerne ce dernier, M. de Lagrange a eu la bonne fortune de déterminer son auteur d'une manière presque certaine. La lame funéraire de ce personnage fut gravée par *Jean Genoix*, qui était tailleur d'images, en même temps que graveur de lames, et qui a, selon toute apparence, exécuté également le bas-relief en question.

Je le répète, ces différents bas-reliefs reproduisent le thème traditionnel, pieux et idéal ; mais on a signalé avec raison, dans les figures des personnages, un style réaliste et un caractère très accentué de ce qu'on a appelé « l'individualisation » des types.

C'est un premier pas dans la voie indiquée par M. Destrée. On peut constater un autre progrès plus important et très remarquable dans cette évolution. Dans deux bas-reliefs récemment mis au jour, le thème iconographique change lui-même et rentre dans ce qu'on pourrait appeler le tableau d'histoire.

Je fais allusion surtout à un bas-relief-votif découvert, l'an dernier, dans l'ancien cimetière des Frères-Mineurs. Il peut être considéré

comme un des plus curieux morceaux de ce genre que possède notre pays et, en même temps, comme un chef-d'œuvre au point de vue de la composition et de l'exécution. Il reproduit un thème qui fait penser aux tombeaux bourguignons, et je me demande s'il ne faut pas y voir un trait-d'union entre l'école tournaisienne et l'école bourguignonne.

Sur une civière recouverte d'une natte de paille finement tressée, est étendu, inanimé, un Frère-Mineur. De sa tête part un ruban sur lequel on lit : *Nunc mater exora natum ut meum extollat peccatum*. Ces paroles sont à l'adresse de la Vierge Marie, dont la gracieuse figure apparaît dans le ciel, sur des nuages, escortée de deux angelots délicieux. Deux religieux, qui ont veillé le mort, sont accroupis à l'avant-plan ; autour d'eux se déroulent des banderoles exprimant leurs invocations pieuses. Ils sont surpris dans leur sommeil par l'entrée de quatre Frères qui viennent lever le corps. L'un soulève doucement la tête en prononçant : *Requiescat in pace. Pater noster, libera a malo, amen.* Un second tient le goupillon et une très jolie croix processionnelle, et répète le *Requiescat*. Un troisième articule la même invocation, finement gravée sur les pages ouvertes d'un livre qu'il tient en main. Un quatrième, enfin, les mains jointes, contemple un instant son frère défunt, avant de saisir les bras de la civière ; la banderole qui traduit sa pensée porte ces belles paroles des absoutes : *In paradisum deducant te angeli*. Un beau diaprage décore le fond du bas-relief, qui garde la trace de sa décoration polychrome ; une seule tête a disparu. Le monument est consacré au frère Jehan Fiesnes ; il date de 1400. En même temps que ce monument, on a trouvé celui de Watier Antoine (1380), reproduisant le thème traditionnel ordinaire. J'ajouterai que M. de Lagrange a pu également établir que l'artiste qui a gravé la lame funéraire de Watier, et probablement taillé son bas-relief, est Alart du Moret.

Ces derniers jours, M. le chanoine Huguet, membre de la Société historique de Tournai, me procurait la photographie d'un bas-relief en pierre de Tournai, enclavé dans un mur de la bibliothèque de Cambrai, et consacré au Prieur des Récollets, *qui fit faire la librairie et les formes du chœur de céans*. Ce monument reproduit un thème historique du même ordre.

Pour conclure, je me permets d'émettre le vœu que le Gouvernement fasse exécuter, pour le *Musée des moulages*, la reproduction en plâtre de deux ou trois des bas-reliefs funéraires dont Tournai possède une si intéressante série. Je signalerai comme le plus intéressant, à cet égard, celui de Jean du Bos, qui représente le type traditionnel et dont on connaît l'auteur probable, Jean Genoix ; puis, celui du frère Jean de Fiesnes, un chef-d'œuvre, et un spécimen qui accentue l'évolution de la sculpture wallonne dans le sens réaliste. Le monument de Watier Antoine, dû probablement au ciseau d'Alart du Moret, pourrait être ajouté aux deux autres.

M. DESTRÉE. — Je crois devoir attirer l'attention sur les statuettes portant une marque, que je crois également brabançonne, et non anversoise. Cette marque est formée de quatre lignes assez mal faites et ont fait partie d'un fleuron dont le poinçon s'est usé.

On retrouve cette marque en Bourgogne sur des pièces industrielles et sans grande valeur artistique.

Le vœu formulé par M. L. Cloquet est adopté.

8e question. — *Quels étaient les instruments de musique en usage dans les provinces belges, avant l'avènement de la maison de Bourgogne?*

M. ED. VANDERSTRAETEN, rapporteur, lit les notes suivantes sur quelques instruments de musique en nature ou en figuration, trouvés dans la Gaule belgo-romaine.

NOTES SUR QUELQUES INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN NATURE OU EN FIGURATION, TROUVÉS DANS LA GAULE BELGO-ROMAINE.

I

Quand les Romains quittèrent la Belgique, après l'avoir occupée durant plus de quatre siècles, ils durent y laisser debout mainte coutume trop enracinée pour avoir pu céder à leurs efforts d'anéantissement.

Faire le compte exact de l'influence subie, en ce qui concerne les

arts, par exemple, me semble une tâche difficile, sinon impossible.

On suppléera, jusqu'à un certain point, au silence des historiens, en interrogeant, pour les instruments de musique employés, les objets de fouille, et en s'ingéniant à marquer la part approximative qui revient aux vainqueurs et aux vaincus.

Circonscrire les recherches dans les limites de l'immense territoire incorporé, — naturellement en se livrant à des études comparatives pour ce qui peut exister d'intéressant dans les pays circonvoisins, — me paraît la meilleure voie à suivre.

Je l'adopterai, à propos de quelques instruments trouvés à Nennig, près de Trèves, à Bavai, à Autryve (*Altaripa*), à Bornhem, à Tournai, à Tronchiennes, etc., c'est-à-dire au centre et aux deux aboutissants de l'anciennne circonscription territoriale belge.

II

Non loin de Trèves, sur la rive droite de la Moselle, on aperçoit une petite localité, Nennig, où s'éleva jadis une villa romaine, habitée sans doute par quelque haut dignitaire de l'ancienne capitale des Trévires, appelée aussi la *Rome des Gaules*.

Une magnifique mosaïque y fut découverte, il n'y a guère longtemps, dont le sujet principal est un combat de gladiateurs. Elle mesure 15 mètres de long sur 10 de large.

Dans l'un de ses compartiments se dessine un hydraule, ayant une structure exactement conforme à celle des instruments similaires dont la figuration nous a été transmise.

Le clavier est caché derrière l'appareil des tuyaux. On n'aperçoit du joueur que le buste. On dirait que les dessinateurs d'hydraules se sont entendus pour empêcher les spécialistes d'étudier la *tastatura* réelle de l'instrument. Elle avait, croit-on, l'étendue de trois octaves chromatiques.

A titre d'innovation intéressante, signalons un joueur de trompette courbée, en train de mêler sa voix vibrante aux sons non moins pénétrant, peut-être, de l'hydraule.

Ce virtuose, aux cheveux longs, me paraît avoir une physionomie

locale, teutonne (1). L'autre exécutant, au type méridional, porte les cheveux à rase tête. Il a le costume habituel des anciens Romains.



La tradition semble avoir conservé l'union de l'orgue et de la trompette — figurée ici exceptionnellement — à travers la rouille de la barbarie, puisque nous la retrouvons, en 1502, à Tolède, pendant les fêtes de la Joyeuse-Entrée de Philippe-le-Beau en cette ville. Le cornet à bouquin s'y maria à l'orgue, pour accompagner la voix enchanteresse d'un ténor qui faisait partie de la chapelle flamande du souverain.

Au XVII^e^ siècle, le cornet à bouquin retentissait, dans les mêmes conditions, au Palais royal de Bruxelles.

Quant à l'hydraule, il fut très en vogue au III^e^ siècle, et ne disparut, on le sait, qu'au XIII^e^ siècle. Deux empereurs de la décadence en jouèrent : Héliogabale et Alexandre Sévère (218 et 222). Si l'un d'eux a séjourné à Nennig, peut-être est-ce pour vanter son talent musical que le maître mosaïste aura tenu à représenter un instrument semblable, dans une des salles de la villa princière.

III.

Vers la fin du siècle dernier, on mit au jour à Bavai, parmi une foule d'antiquités romaines, trois sonnettes.

(1) Les Trévires, d'après Tacite, étaient excessivement fiers de leur origine germanique.

Faites d'un métal très fin, elles avaient un timbre particulièrement brillant. De plus, elles étaient dorées, ce qui les distinguait des vulgaires timbres d'appel, de proclamation, etc., et les revêtait en quelque sorte d'un caractère élevé, solennel.

Le nombre cabalistique de *trois* leur assigne un autre cachet de distinction, qui évoque le souvenir des légendaires fiertes, portées processionnellement au son de clochettes vibrantes.

Un fait contribue notamment à corroborer cette attribution toute hiératique, en même temps qu'il démontre l'existence des sonnettes et des cloches, au moins quinze cents ans avant l'ère chrétienne.

Le grand prêtre Aaron, selon le témoignage de l'Exode et de l'Ecclésiaste, portait, au bas de sa robe, des grenades entremêlées de sonnettes d'or, quand il entrait dans le sanctuaire et quand il en sortait.

Rien ne se transmet plus obstinément qu'un rite. Aussi, les Romains, héritiers des coutumes religieuses des Juifs, auront-ils tenu à les importer en Gaule, bien modifiées sans doute.

Il n'est guère prouvé, entretemps, que les chrétiens se soient servis, parmi nous et ailleurs, de sonnettes ou de cloches, pendant les trois premiers siècles de l'Église. Les convocations se faisaient mystérieusement. Grégoire de Tours atteste qu'avant Sabinien, successeur de Grégoire-le-Grand, les heures des offices étaient marquées au son des cloches. Or, Sabinien ne fut élu pape qu'en 604, et Grégoire de Tours mourut en 596.

Cette circonstance donne un prix extrême au modeste extrait suivant, que je traduis mot par mot :

« Une cloche, avec une couronne imparfaitement coulée et où se remarquent deux trous. Elle porte une inscription fort ancienne, qui nous apprend qu'elle fut coulée l'an VIcVI. Son poids est de 950 livres (1). »

Cette curieuse information apparaît dans un inventaire officiel dressé à Audenarde, en 1579, et qui donne le relevé de toutes les

(1) *Archives communales d'Audenarde.*

cloches existant dans les limites de la juridiction audenardaise et destinées à la fonte de canons.

Exiguité du poids de l'engin sonore en question, imperfection de sa forme, antiquité de son inscription : trois curieux détails, si je ne me trompe. Nul moyen de songer sérieusement à un lapsus du scribe : un double de l'inventaire, exactement semblable, subsiste.

Voilà une clochette en pleine Flandre, peu après son apparition canonique en Italie.

« Avant Charlemagne, les cloches étaient rares en Belgique, » dit Schayes. Le savant archéologue n'avançait rien à la légère, on le sait.

IV

Au même Bavai, un curieux instrument fut encore trouvé, fragmentairement hélas ! à savoir le *lituus*, romain. La découverte en eut lieu en 1846, parmi d'autres objets employés au service religieux.

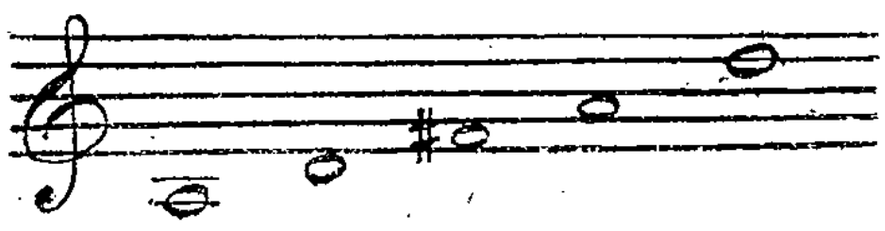
Les deux fragments exhumés comportent la partie la plus étroite (supérieure) du tuyau, à laquelle une embouchure est adaptée, et la partie la plus large (inférieure), privée du pavillon, qui s'y ajustait par un tenon.

Un instrument semblable est figuré sur la colonne Trajane.

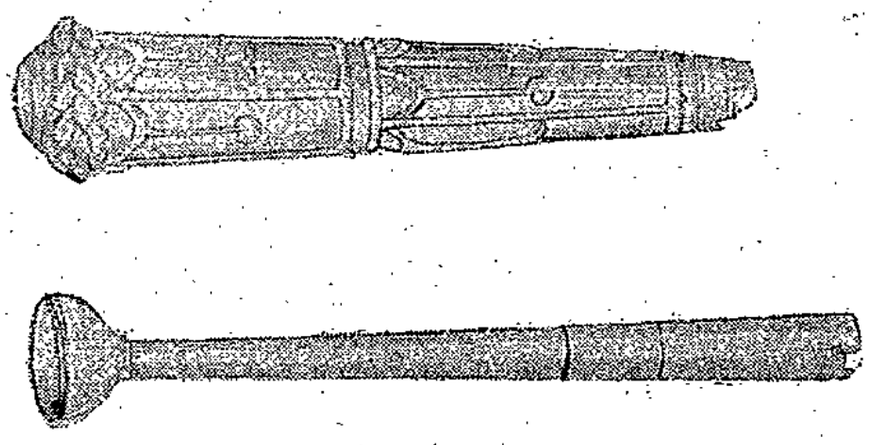
La pièce perdue devait avoir une longueur d'environ 8 centimètres, de façon que la longueur totale du *lituus* mesurait à peu près 46 centimètres jusqu'à la naissance du pavillon recourbé en guise du bâton augural, longueur qui répond au développement du tube d'une trompette moderne.

Comme tous les tubes cylindriques ouverts aux deux bouts, le tube supérieur donne, par la division des nœuds, les harmoniques de l'accord parfait.

Et, puisque le son le plus grave du *lituus* est le *la*, correspondant au *sol* à vide du violon, Fétis en conclut que l'instrument pouvait produire :



Nous voilà renseignés, plus ou moins exactement, sur un des principaux engins sonores de l'appareil instrumental militaire de nos dominateurs. Comme on le verra, par le dessin ci-après, son ornementation ne manque ni d'élégance ni de goût.



Ces fragments précieux que sont-ils devenus ? Fétis, dont j'utilise ici une savante monographie spéciale datant d'une quarantaine d'années, n'en souffle plus mot dans ses écrits postérieurs. Sont-ils passés à l'étranger ? Je n'ose croire réellement à une mystification. L'instrument appartenait à M. Schayes, qui, lui-même, se tait à son sujet.

Au point de vue quasi-national, les figures de trompettes recourbées qui s'offrent sur les médailles célébrant le succès des armes romaines en Allemagne, nous intéressent davantage. Une de ces médailles, à l'effigie de l'empereur Commode, trouvée près du village de Bornhem, présente, au revers, un trophée d'armes enlevées aux vaincus, avec une inscription à l'exergue : DE GERMANIS.

De ce trophée se détache un énorme buccin à pavillon évasé, qui rappelle l'instrument aux sons tonitruants dont parlent quelques historiens.

V.

Au champ de l'Abyette, qui longe la chaussée militaire près de Bavai, on exhuma, en 1770, un tombeau en pierres bleues, renfermant, à côté d'autres objets romains, tels que lampes, urnes, tasses, etc., un vase où se trouvait un instrument curieux, semblable, dit De Bast, à une flûte traversière.

On ne prévoyait guère alors le parti qu'on pourrait tirer, un jour,

d'une indication, même sommaire, relative à cet instrument. Une flûte, objet banal, en somme !

Mêlée à des ustensiles de ménage, le monaule a dû appartenir à un amateur jouant, pour son agrément, d'un engin sonore qui lui était devenu cher, ou bien à un virtuose de profession qui s'était acquis, par son habilité à en jouer, une grande renommée.

On aura agi, dans les deux cas, pareillement à ce qui se passait en Égypte et ailleurs, c'est-à-dire que l'instrument de l'artiste aura été enfermé avec ses cendres dans la tombe.

Était-ce, d'autre part, une flûte de marbre ou d'airain, ayant servi d'emblème distinctif à l'un ou l'autre flûtiste divinisé de la mythologie, et dont la statue même aura disparu ? Une Euterpe, par exemple, qui portait, avec le laurier d'Apollon, la robe des chanteurs ?

Deux flûtes géminées, à bec celles-ci, apparaissent sur une main de bronze découverte près de Tournai, et semblent avoir été assignées à leur inventeur Marsyas, Silène phrygien. Elles font partie d'autres figurations organographiques relatives au culte de Cybèle, dont il va être question.

Une remarque, en passant. Je tiens ici à ne point dévier d'un certain plan que je me suis tracé. Je vise simplement les instruments appartenant à la Belgique plus ou moins civilisée, et non ceux, excessivement curieux d'ailleurs, venant de populations primitives en quelque sorte, tels que la flûte des Nutons, près de Furfooz, et d'autres méritant, à des titres bien divers, une étude à part.

VI.

Les environs de Tournai fournirent aussi leur contingent, à savoir une statue d'Atys, découverte en même temps qu'une énorme main de bronze, semblable peut-être à celle qui sortit de l'argile des briquetiers, à Rumpst. Statue et main de bronze ornèrent, pense-t-on, un temple voué à Cybèle ou à Apollon.

Sur la main, qui seule nous intéresse, on voit, indépendamment des flûtes géminées, la cymbale de Cybèle, le sistre d'Isis et la lyre d'Apollon. Cette lyre, en forme de losange, diffère assez sensiblement

de la lyre gallo-romaine, piriforme celle-ci, et figurée sur un bas-relief du Musée ducal de Nancy. Les deux sont montées à quatre cordes.

Rien de particulier à signaler quant à la construction des autres instruments.

Nous voici initiés, en tous cas, à l'un des rôles les plus importants que les quatre engins sonores ont rempli parmi nous, c'est-à-dire à la célébration du culte de Cybèle et d'Isis. Tant de mystérieuses solennités seront dérobées, hélas! à nos études. En voici une qui s'accentue nettement. L'ordonnance de la cérémonie est affaire de pur détail.

Le sistre surtout, que l'Égypte transmit à l'Italie et que celle-ci nous passa à son tour, a dû prédominer dans le concert.

Chose curieuse, l'instrument d'Isis existe encore dans les campagnes flamandes, sous la forme d'un triangle garni d'annelets mobiles. Une figurine nous la représente, au XVII^e^ siècle, unie à la flûte. Un tambourin et une guitare en plus, — jonction qui a pu s'offrir maintes fois, — et voilà une frappante réminiscence d'un orchestre hiératique d'Égypte, fonctionnant en pleine Flandre! Le tambourin, d'après toutes les mythologies, passe pour avoir été inventé par Cybèle.

Voici la figurine au sistre.



Au temps présent, un exemple caractéristique est à mentionner. Tous les ans, la veille de Noël et des Rois, des troubadours rustiques parcourent les environs d'Audenarde, en chantant des couplets de circonstance, accompagnés par un triangle — sistre, — une flûte, un *rommelpot* — tambourin à friction remplaçant les cymbales antiques, — et un violon, tenant lieu d'une lyre ou d'une guitare. L'identifi-

cation est complète, en rapprochant, symboliquement s'entend, les mystères égyptiens et chrétiens.

Un ornement de bronze relatif au culte de Cybèle fut trouvé à Brunault. Des statues, érigées au même culte, furent rencontrées à Gand, à Assche, à Anvers, etc. Celle d'Anubis, déterrée à Tronchiennes, en 1812, portait les traces d'un sistre. Anubis, sorte de Mercure égyptien, avait la garde du temple d'Isis. Autant de constatations de culte, autant de concerts spéciaux à ce culte.

Rarement, je le répète, on aura à signaler des attributions organographiques locales de la valeur de celle-ci.

Les instruments désignés dans le cours de ces notes, la plupart du moins, peuvent être considérés, provisoirement, comme ayant été fabriqués en Belgique même, sinon dans une forme particulière, du moins d'après un modèle usuel et prédominant. Quoi de plus fragile qu'une lyre, faite d'un bois léger et friable ? Reconstruite à neuf, même par un luthier romain, elle revêt, ce me semble, un caractère national, maniée par un virtuose belge.

VII.

Je pourrais multiplier ces faits et ces commentaires. Ils aideront, j'espère, à ouvrir la voie pour d'autres explorations de ce genre.

Deux travaux organographiques du premier ordre restent lettre morte pour les spécialistes désireux de résoudre les innombrables difficultés qui se rencontrent, à chaque pas, dans l'étude des anciens instruments de musique : l'un, de feu Edmond de Coussemaker, l'érudit auteur de *La musique au moyen âge*, l'autre, de feu Carl Engel, à qui l'on doit le catalogue raisonné des instruments du *South Kensington Museum*, à Londres.

Le premier est un répertoire de vastes et sérieuses investigations, formant l'histoire des instruments du haut et du bas moyen âge, ainsi que de la Renaissance. Le vaillant écrivain, qui nous appartient en quelque sorte, a sans cesse ajourné la publication de son emporium scientifique, à cause des énormes frais qu'eussent nécessité les planches à graver, et devant lesquels les éditeurs ont hésité d'un commun accord.

Le second ouvrage, émané d'un spécialiste initié surtout aux trouvailles organiques de l'Orient, forme une étude réellement monumentale, comprenant quatre volumes in-4° et plus de quatre cents planches. Les mêmes causes ont empêché sa mise en lumière.

Le monde scientifique est en droit, ce me semble, de réclamer vivement la vulgarisation de ces trésors, car elle couperait court à des tâtonnements aussi pénibles que dispendieux, laissant en suspens des problèmes d'un ordre élevé et dont la clef nous échappe sans cesse.

L'étude des instruments, dans l'*Histoire de la musique*, de Fétis, est suspendue au seuil de l'ère chrétienne et ne se reprend qu'au XIVe siècle. Lacune déplorable au premier chef. (*Applaudissements.*)

M. LE PRÉSIDENT adresse à M. Edm. Vanderstraeten, au nom de l'assemblée, ses plus chaleureuses félicitations. Le travail dont il vient d'être donné lecture prendra place dans le compte rendu de la séance.

9e question. — *Quel est le caractère des productions de la peinture (peinture murale, miniatures, panneaux, etc.), dans les Pays-Bas, avant l'époque des frères Van Eyck?*

M. EDGAR BAES, rapporteur, lit son travail et le dépose accompagné des preuves et des documents à l'appui.

M. DESTRÉE montre que dans le Psautier des Dampierre, document de la fin du XIIIe siècle, on retrouve l'influence prépondérante de la France, bien que cette œuvre soit belge. Du reste, l'histoire de la peinture et celle de la sculpture, à l'époque des frères Van Eyck, sont intimement liées l'une à l'autre.

M. BAES. — M. Destrée a pris la parole pour déclarer qu'il se ralliait aux faits établis dans mon rapport, en ce qui concerne la corrélation existant entre la peinture du XIIIe et du XIVe siècle et la sculpture de la même époque : il a fait ressortir que plusieurs monuments de la peinture et de la sculpture, entre autres un travail qui a beaucoup d'affinité avec celui de Broederlam, pourraient être étudiés avec fruit pour arriver à élucider la question; de plus, il a établi, comme moi, l'influence de la sculpture française.

Je remercie M. Destrée de sa communication, dont il faudra tenir compte, notamment en ce qui regarde les travaux qu'il a indiqués. Il y a encore lieu d'observer que les rapports entre la sculpture et

la peinture peuvent être expliqués par le fait que les peintres fournissaient des cartons aux sculpteurs pour la composition et le dessin de leurs rétables, qui, souvent, n'étaient que l'imitation d'une œuvre de peinture. Dès lors, on peut comprendre comment des tableaux de l'école anversoise ou brabançonne ressemblent en beaucoup de parties aux rétables provenant des mêmes centres artistiques.

Je prie le bureau d'accepter un exemplaire de mon travail sur les origines de l'art flamand, où se trouvent mentionnées de nombreuses preuves des faits que j'ai constatés.

10e question. — *Y a-t-il lieu d'admettre définitivement les appellations d'art tournaisien et d'art mosan ?*

M. CLOQUET. — Messieurs, je n'ai pas l'intention de vous faire une dissertation sur les écoles mosane et tournaisienne. Je crains même, d'après la rédaction de quelques documents, qu'on ne m'ait trop considéré comme le champion d'une thèse que j'avais simplement signalée, au Congrès de Charleroi, comme un intéressant sujet d'études. Je ne me prononcerai pas sur la question de savoir s'il y a une école mosane distincte de l'école rhénane. Je veux toutefois affirmer ma foi dans une école tournaisienne d'architecture.

On a donné le nom d'école à des groupes de monuments moins nombreux et empreints de traits d'une parenté moins étroite que ceux qui sont disséminés dans le bassin de l'Escaut, depuis l'Artois jusqu'en Hollande. Je suis convaincu que plus on étudiera, plus on reconnaîtra qu'il existait à Tournai, au moyen âge, de vastes chantiers expédiant dans une région étendue des pierres toutes taillées, par la voie de l'Escaut : pierres d'appareil ou à moulures, bases, chapiteaux, colonnes, fonts baptismaux, lames funéraires, etc. J'ai retrouvé, dans la crypte de Hamme, en Picardie, des colonnes tournaisiennes, et j'ai rencontré, dans l'église de Sebourg, au-delà de Valenciennes, une fenêtre en triplet, qu'on dirait enlevée des murs mêmes de quelque église de Tournai. Les églises de Pamele, de Deynze, de Saint-Nicolas à Gand, de Mariakerke, de Damme, etc. offrent des ressemblances frappantes entr'elles, et dans celle de Lisseweghe, que l'on a des raisons de croire érigée sous la direction d'un chanoine de Tournai, l'élément tournaisien occupe une large place, comme aussi dans

plusieurs monuments brugeois. Certaine fenêtre civile brugeoise se nommait *dornische venster*.

Je voudrais essayer de définir le type du gothique tournaisien.

Le chœur de la cathédrale de Tournai et la gracieuse chapelle épiscopale, élevée avant lui (1190), par l'évêque Étienne, sont dus à l'art français ; mais ce ne sont pas ces modèles exotiques qui se sont propagés par les voies de l'Escaut ; il s'y est constitué un type plus particulier.

Mais ici je me permettrai d'ouvrir une parenthèse, pour citer deux rejetons de la cathédrale de Tournai, j'entends de la partie romane. Le premier est l'église primitive de Rolduc, souvent signalée à ce point de vue ; on a depuis longtemps constaté la ressemblance des chapiteaux de la crypte avec ceux des nefs de notre cathédrale. Le second est l'église cathédrale de Roskilde, en Danemark. M. Julius Lange, professeur à l'Université de Copenhague, vient de mettre en évidence la filiation de cet édifice, dont le chœur reproduit, au XIII^e^ siècle, des croisillons du XII^e^ de la cathédrale de Tournai. Absalon, archevêque de Danemark, avait confié son neveu Pierre à Étienne, abbé de Sainte-Geneviève, pour le faire étudier à Paris. Pierre devint évêque de Roskilde, lorsque Étienne s'était déjà assis sur le siège épiscopal de Tournai ; c'est ce qui explique cette remarquable imitation d'un monument belge en Scandinavie. Le travail que vient de publier M. Lange et où il fait la comparaison entre les deux cathédrales, est des plus intéressants pour l'histoire de notre art (1).

Le fait que nous venons de signaler, d'après cet archéologue, est curieux à rapprocher, au point de vue français, de la construction, à la fin du XIII^e^ siècle, de la cathédrale d'Upsal, en Suède, par Étienne de Bonneuil, dont M. Ch. Lucas s'est occupé récemment dans l'*Architecture*.

Mais j'en reviens au gothique *scaldisien*, laissant pour le moment le roman de Tournai.

On peut définir le gothique français comme un style que carac-

(1) *Remaerkninger om Roskilde Domkirkes alder Oystil*, af JUL. LANGE, Kjobenhaven, 1890.

térisent l'emploi combiné de l'arc brisé, de la voûte nervée et de l'arc-boutant, et les conséquences qui en résultent. Une de ces conséquences les plus remarquables est la substitution à la colonne monocylindrique, qu'on trouve au point de départ, à l'époque de transition, d'un pilier formé d'un faisceau de colonnettes; un autre développement notable est l'agrandissement des baies et leur subdivision en fenestrages et meneaux.

Les monuments belges se distinguent par l'adoption tardive des formes successives du gothique français; celles-ci s'y maintiennent jusqu'en plein XVII^e siècle, et certains édifices de la Flandre maritime offrent, jusqu'au XV^e, des formes secondaires du XIII^e siècle français. Les piliers de nefs restent monocylindriques durant tout le XIII^e siècle et, pour beaucoup de monuments, jusqu'au XV^e. Les piliers en faisceaux de colonnettes n'apparaissent qu'exceptionnels, au XIV^e, comme à Saint-Sauveur de Bruges.

Pour en revenir au bassin de l'Escaut, cette particularité y est un système plutôt qu'un retard. Les architectes de cette région prennent leur parti de ce gothique peu développé, et, au surplus, ils renoncent souvent aux voûtes. Leurs édifices n'ont rien de la lourdeur romane; ils sont sveltes et élégants, à l'égal des constructions françaises; ils vont même au delà à certains égards.

Je signale à l'attention des architectes l'habileté extrême qu'ont déployée les constructeurs du XIII^e siècle, dans des églises comme Sainte-Marie-Madeleine et Saint-Jacques de Tournai, comme Notre-Dame de Pamele, etc. Des murs gouttereaux de 30 mètres de long sur 18 de haut environ, construits en petits moellons irréguliers, ne portent, entre les piles extrêmes, que sur 3 à 4 colonnes monocylindriques; ils n'ont que 1 mètre d'épaisseur, et, dans cette épaisseur relativement minime, on a trouvé moyen de pratiquer, à deux étages superposés, des couloirs où l'homme peut circuler, et qui cheminent, le premier, derrière un faux triforium, et le second, entre deux galeries à claires-voies. Le calcul de stabilité ne permettrait pas aux ingénieurs modernes de serrer de plus près le problème des dimensions nécessaires et suffisantes.

Ce n'est donc pas par impéritie, mais par parti pris, que notre école

a adopté ce type de construction simple et svelte, où la voûte n'est utilisée qu'exceptionnellement.

Dans les églises de ce groupe, la nef émerge des bas-côtés, avec claires-voies au-dessus des appentis, à la différence des églises de la Flandre maritime, qui offrent trois nefs de même hauteur, accolées sous trois combles à double versant, ou des Hallenkirchen, dont les trois nefs à hauteur s'abritent sous un seul comble.

En ce qui concerne les formes secondaires, les *colonnes* offrent une base à scotie profonde, posée sur un socle le plus souvent rond et des chapiteaux à *crochets* très caractéristiques; ces crochets sont souvent formés par l'enroulement en volute, sous les angles de l'abaque, de l'extrémité des feuilles larges et simples qui tapissent la corbeille.

Les *arcades* sont en tiers point, avec moulures largement profilées; leur retombée s'inscrit parfaitement dans le polygone de l'abaque.

Les *baies des fenêtres* sont caractéristiques; elles sont généralement dépourvues de meneaux et fenestrages, même le plus souvent de lobes. On n'y trouve pas ce disque ajouré qui occupe le tympan des fenêtres brabançonnes du XIII^e^ siècle et repose sur deux lancettes aux boudins annelés (Bruxelles, Léau). Encadrées d'un boudin et de deux colonnettes, elles sont à simple lumière, ou géminées, ou disposées en triplet sous une décharge plein-cintre.

Des *oculi* simples percent le pignon. Les *chevets* sont souvent plats et percés d'un triplet. Les *portes* sont à voussures multiples, ornées de boudins. La *décoration sculpturale* est très sobre, mais élégante.

Le *clair-étage* offre souvent deux rangées d'arcades étroites et serrées, entre lesquelles court un couloir extérieur (Saint-Jacques et Saint-Nicolas, de Tournai, N.-D. de Pamele, église de Lisseweghe).

La *façade* principale présente souvent un pignon flanqué de deux tourelles (Saint-Quentin de Tournai, Saint-Nicolas de Gand, Notre-Dame de Bruges). A la croisée, s'élève une tour à *lanterne*, dont le prototype est à la cathédrale de Tournai (Saint-Quentin à Tournai, Saint-Nicolas à Gand, plusieurs églises rurales flamandes).

Enfin, les églises de second ordre sont très généralement couvertes de *berceaux lambrissés*.

M. COLFS croit devoir combattre certaines conclusions émises par M. Cloquet. L'honorable membre entre dans quelques considérations sur les origines de l'architecture dite gothique. L'école-mère est l'école anglaise formée d'abord en Normandie ; quant à la France, elle n'a jamais connu qu'imparfaitement le gothique, et l'influence française ne s'est pas fait sentir dans la construction de la cathédrale de Tournay.

PLUSIEURS MEMBRES proposent de renvoyer la question au Congrès prochain. (*Adopté.*)

M. SAINTENOY demande que, pour élucider la question, il soit présenté au futur Congrès une collection des photographies des monuments discutés. (*Applaudissements.*)

M. TAHON. — Je propose d'y joindre les frottis des pierres tombales qui peuvent se rapporter à la discussion en cours.

M. SAINTENOY. — Je ne crois pas pouvoir me rallier à M. Tahon sur ce point. Les pierres tombales, comme tout ce qui n'est pas fixé à demeure, ne présentent pas des garanties de provenance suffisamment exactes pour pouvoir servir de matériaux de discussion, et il ne faut se baser que sur les monuments bâtis.

M. TAHON. — Je pense cependant qu'il est facile de distinguer les pierres de Namur de celles de Tournay, et je crois qu'en tout état de choses, on peut caractériser parfaitement les pierres des provinces de Namur, de Liége et du Hainaut.

M. BÉQUET. — Il faut remarquer que les pierres tombales ont été faites d'après de véritables clichés. Le dessin d'une pierre a été transporté d'un endroit à l'autre et utilisé sur des pierres de provenances diverses ; dans ces conditions, le seul point intéressant serait de connaître l'endroit où le dessin a été fait, ce qui me paraît bien difficile.

M. VON FISENNE attire l'attention de ceux qui s'occuperaient de la question, sur les marques de tâcherons et de tailleurs de pierres qui pourraient servir de guide dans les recherches. Il cite ce fait que pareille recherche, faite en Allemagne, sur les marques des gildes de tailleurs de pierres, a permis de reconstituer les différentes écoles.

Sur la question soulevée par M. von Fizenne, M. CH. LUCAS fait observer que des planches portant des reproductions de marques de

tâcherons et de tailleurs de pierres, relevées dans les anciennes dix-sept provinces et même dans une partie des pays mosan et rhénan, ne présenteraient guère qu'un intérêt régional et restreint. M. Ch. Lucas rappelle à ce sujet les déductions tirées, depuis quarante ans, par ses honorés confrères, MM. G. Godwin, de Londres, da Silva, de Lisbonne. Henry Révoil, de Nîmes, et César Daly, de Paris, qui ont été entraînés, par la comparaison qu'ils ont faite de marques relevées sur des édifices très distants et de nationalités différentes, à rattacher ces monuments à la même école et aux mêmes maîtres-d'œuvre. M. Lucas termine en conseillant de consigner, à côté de chaque marque, l'édifice, la date probable de la construction, la nature de la pierre employée, si possible, et, ensuite, des comparaisons qui seront faites de ces relevés de différentes régions pourra, naître un peu de lumière.

11e question. — *Quels sont les renseignements que fournissent nos anciens monuments relativement à l'emploi des pierres de construction et des marbres belges?*

Signaler les principaux sièges d'exploitation.

L'usage de la brique a-t-il été interrompu dans le Brabant, entre la période romaine et le XVe *siècle?*

M. SAINTENOY. — M. Rutot, retenu en ce moment à la première section du Congrès, a fait connaître, dans un article paru dans les *Annales de la Société d'archéologie de Bruxelles,* les principales carrières d'où provenaient les pierres employées dans le Brabant au moyen âge. Quant à la brique, l'honorable archiviste de la ville de Bruxelles, M. Alph. Wauters, prétend qu'elle ne fut pas employée, pendant cette période, dans le Brabant, où nulle part on ne retrouve trace de son existence, tandis que l'on n'a pas cessé de construire en briques dans les Flandres (Gand et Bruges). Ce n'est qu'à partir du XVe siècle que la brique est de nouveau mise en usage dans l'intérieur des murs, par exemple, comme à l'Hôtel-de-ville de Bruxelles.

Signalons encore les deux faits suivants. En 1496, a lieu la prise du château de Beersel, aux portes de Bruxelles ; le château est immédiatement reconstruit en briques ; au château de Montaigle, les constructions du commencement du XVe siècle sont en briques de Salzinnes.

La question doit rester à l'ordre du jour, car on n'a pas encore recueilli un nombre suffisant de documents.

M. VAN RYCKEVORSTEL. — J'ajouterai que, dans le Brabant septentrional, on ne rencontre que la brique dans la construction des monuments; la pierre et le tuff sont rarement employés.

M. COMBAZ. — A Liége, on peut citer un édifice de la transition, — l'église de Saint-Nicolas-en-Glain (1151), — entièrement construit en briques, si ma mémoire est fidèle (1).

M. BÉQUET. — Dans le bassin de la Meuse, le tuff a été employé à la construction des voûtes, notamment à Celles; il paraît que l'emploi de ces matériaux disparaît à la fin de la période romane.

M. SAINTENOY explique l'emploi du tuff à l'époque romane : les constructeurs peu hardis recherchaient, pour l'exécution de leurs voûtes, des matériaux résistants, mais légers; le tuff leur convenait donc parfaitement, tandis que, plus tard, on osa élever des voûtes entièrement en pierre.

La section se rallie à l'unanimité à la proposition de M. Saintenoy, de maintenir la question au programme du Congrès futur, afin de l'élucider par l'apport de nouveaux faits probants.

12e question. — *Signaler les châteaux et burgs datant du moyen âge, situés dans l'ancien domaine des ducs de Brabant et de Limbourg; en présenter des dessins et plans anciens, des relevés et, autant que possible, des comptes de construction et des inventaires de mobilier. Signaler également les caractéristiques des moyens de défense de ces châteaux.*

M. le général WAUVERMANS, rapporteur, fait connaître les motifs qui conduisent à la nécessité d'un catalogue des châteaux anciens de la Belgique, mais il pense que la solution de ce point incombe à la Commission des monuments.

M. T'STERSTEVENS communique, à propos de cette question, un travail de M. l'abbé G. Boulmont, relatif aux fortifications de la ville de Thuin.

(1) Voir *Messager des sciences historiques de Belgique*, 1839, p. 413.

LA TOUR NOTGER A THUIN.

M. Schayes, dans son *Histoire de l'Architecture en Belgique*, tome II, page 180, dit : « Les premières fortifications de ville » construites en pierre, que l'on sache avec certitude avoir été » élevées en Belgique depuis la conquête franque, sont celles de » Bruges, puis celle de Liége et de *Thuin*, bâties par ordre de l'évêque » Notger, vers 971...

» *Mais il n'existe plus aujourd'hui le moindre vestige de ces for-* » *tifications.* » Cela reste à démontrer.

D'autre part, l'honorable général Wauvermans, dans son rapport sur la 12e question, exprime à peu près la même opinion et les mêmes regrets en ces termes :

« La période *romane* ou *franco-normande* répond à la construction » des *châteaux sur motte*, aux *tours de garde*, aux *atalaya*, dont *on ne* » *trouve malheureusement que très peu de vestiges et d'une origine* » *souvent fort douteuse en Belgique* ; elle s'étend jusqu'aux premières » constructions murales, postérieures au millénaire, qui précédèrent » les croisades. (*Mémoires et documents du Congrès de Bruxelles*, pp. 33-34).

C'est avec une satisfaction bien facile à comprendre que je m'empresse, en présence de ces déclarations si décourageantes, de porter à la connaissance de tous les archéologues du Congrès, qu'à la suite de longues et minutieuses recherches, j'ai tout lieu de croire que *nous possédons à Thuin, au centre de la ville haute, un magnifique spécimen de ces fortifications de pierre du* Xe *siècle*, dont parlent l'honorable général Wauvermans et M. Schayes.

En effet, il paraît hors de doute que cette construction, que nous appelons la *Tour Notger*, devait être une *tour de garde* défendant l'angle sud-est de l'enceinte trapézoïdale construite par les soins de Notger, et formant, avec celle du nord-est (dont il ne nous reste plus que des vestiges, convertis en une petite terrasse), la principale force de résistance de la place du côté oriental. La partie inférieure de la *Tour Notger* remonte seule au Xe siècle, comme le démontre

d'ailleurs l'examen des matériaux employés. Les étages sont plus modernes et servent actuellement de magasins de corroyerie. L'emplacement de cette tour est minutieusement décrit dans le texte d'une convention rédigée en latin, dont une assez mauvaise copie repose aux Archives communales de Thuin. Cette convention fut conclue, en 1307, entre l'évêque de Liége et l'abbé de Lobbes, au sujet d'un chemin de ronde de pierre à construire le long du mur d'enceinte, depuis le palais de l'évêque (situé à l'extrémité de la rue des Nobles actuelle), jusqu'à la tour en question, de celle-ci à la porte de l'est et de là à la tour du nord-est. Le but bien explicite de ce contrat était de remplacer les *hourds,* ou travaux de bois placés jusqu'alors à hauteur des créneaux, et, par suite, de débarasser le dit abbé de l'entretien, assez onéreux, paraît-il, qui lui incombait de ce chef.

Dans un mémoire en préparation, dans lequel la convention ci-dessus se trouve transcrite in-extenso, d'après l'original liégeois, je fais connaître, en m'appuyant sur l'histoire et sur la disposition spéciale des lieux, à quelles circonstances exceptionnellement favorables la *Tour Notger* est redevable de n'avoir pas partagé les vicissitudes de ses congénères et, ensuite, j'explique comment il se fait qu'elle ait échappé jusqu'aujourd'hui aux recherches des archéologues. Enfin, je donne une description détaillée de ce monument, seul témoin qui nous reste d'une époque mémorable pour notre cité : celle de son élévation au rang de *ville* forte.

A présent, je me borne aux détails essentiels, savoir : que la dite tour affecte la forme d'une rotonde très régulière, percée de trois ouvertures dans sa partie moyenne, laquelle accuse un diamètre total de neuf mètres ; que les murs ont plus de deux mètres d'épaisseur, et qu'enfin la hauteur de ce qui nous en reste est d'environ une dizaine de mètres.

Si, comme je n'en doute pas, cette communication est de nature à intéresser les membres du Congrès archéologique, et qu'elle ait pour effet immédiat de susciter de leur part un contrôle de mes assertions, d'où ne peuvent manquer de jaillir de nouvelles lumières, je me trouverai suffisamment récompensé, heureux d'avoir contribué à glorifier notre cité natale.

M. P. SAINTENOY signale les fouilles faites dans le lieu dit « le Borght », près de Vilvorde, et fait remarquer l'analogie de ces restes avec ceux des burgs saxons; ces fouilles se continuent à l'heure présente et ont fourni une ample moisson de fragments de poteries de toutes les époques. On suppose que c'est l'emplacement de l'ancien château des Berthout, seigneurs de Grimberghe.

M. le général WAUVERMANS. — Je crois utile d'appeler l'attention du Congrès sur une découverte archéologique de haute importance, qui vient d'être faite dans notre pays. A Gand, au milieu d'un centre très habité, on vient de mettre à découvert les ruines d'un vaste château appartenant évidemment au type romano-byzantin, qui prit naissance en Syrie pendant les Croisades, et dont l'introduction dans l'Europe occidentale est généralement attribuée à Richard Cœur-de-Lion et à Philippe-Auguste.

Tous ceux qui ont visité Gand, ont vu sur la place Sainte-Pharaïlde une mélancolique façade, noire, droite, haute, se dessinant, sous une forme étrange, au milieu de proprettes constructions bourgeoises, badigeonnées et parées, à l'aspect absolument moderne. La tradition lui avait conservé le nom de Château des Comtes, mais nul ne se hasardait à pénétrer sous la voûte d'entrée conduisant à une espèce de Cour des Miracles, asile d'une pauvre population ouvrière. Étant, il y a quelques années, en garnison à Gand, j'avais essayé de débrouiller le chaos des constructions étranges amoncelées dans cette cour, mais tout en reconnaissant d'importants restes anciens, j'avais dû me résigner à abandonner mes recherches, faute d'obtenir accès à l'intérieur d'une fabrique qui s'enchevêtrait dans les constructions ouvrières. L'opinion commune était que, de l'ancien donjon des comtes de Flandre, il ne restait plus que des restes sans importance, depuis que ces Princes, s'y trouvant trop à l'étroit, avaient transporté leur cour fastueuse, au temps du comte Louis de Maele (1353), dans un nouveau palais nommé *Cour des Princes*, qui vit naître Charles-Quint et dont il ne subsiste plus aujourd'hui que des vestiges.

Les débris du Château des Comtes avaient été vendus aux enchères publiques en 1779, sous le règne de Marie-Thérèse, à un architecte

nommé Brisemaille, qui les divisa en lots et y construisit une importante filature. En 1885, le hasard des héritages ramena, à la salle des ventes publiques, le lot comprenant la porte d'entrée, et le Gouvernement eut l'heureuse pensée de s'en rendre acquéreur, avec le projet de la restaurer et d'apporter un peu d'air et de lumière dans le quartier ouvrier auquel elle donnait accès. On déblaya ses abords, on reconnut successivement des vestiges remarquables, on fit des acquisitions nouvelles et, aujourd'hui, apparaît un vaste ensemble de ruines imposantes, enfermées dans une cour de plus de 5,000 mètres carrés, enclose par une enceinte murale garnie de créneaux et de tours parfaitement conservés.

Pour comprendre toute l'importance du Château de Gand, il importe de jeter un coup d'œil sur la forme du site où apparut, dans les temps passés, le phénomène singulier de trois demeures comtales, à peu près d'égales dimensions, qui semblent se disputer la possession du sol.

Gand se trouve au confluent de la Lys et de l'Escaut, qui, venant du sud, s'y rencontrent sous un angle très aigu, puis tout à coup, après leur rencontre, s'infléchissent à l'est pour se joindre au Rupel et reprendre leur cours au nord, par Anvers, vers la mer. La crête de partage de la Lys et de l'Escaut, qui se termine à Gand par une sorte de mamelon auquel on a donné le nom quelque peu ambitieux de Mont-Blandin, offre des terrains relativement élevés, de 4 à 5 mètres au-dessus du niveau des rivières, tandis que les terrains de la rive droite de l'Escaut et de la rive gauche de la Lys sont relativement bas et marécageux. En appliquant le principe de la corrélation de l'habitation de l'homme avec la forme du sol, établi par le géographe Ritter, on peut affirmer que le premier centre d'habitation de l'homme à Gand fut le secteur compris entre la Lys et l'Escaut.

D'assez nombreux restes romains, tous d'ailleurs postérieurs au règne de Néron (an 53), démontrent que Gand fut, à cette époque, une colonie romaine. Les débris d'un temple de Wodan, le Mercure germanique, sur le Mont-Blandin, permettent de supposer que Gand fut habité à une époque antérieure. On a retrouvé également des traces de *diverticula* romains, conduisant de Gand vers la Zélande, vers Oudenburg, Bouchout, Anvers.

Gand fut probablement pour les Romains un centre de défense contre les pirates du Nord, les Chauques, les Frisons, les Caninfates, qui déjà menaçaient nos côtes.

On constate, au nord de Gand, l'existence de deux cours d'eau ou canaux, désignés sous les noms de *Lieve* et *Fossé d'Othon*, qui unissaient cette ville à l'Escaut (vers le Braekman) et à la mer; ces cours d'eau sont assez mystérieux. Plusieurs écrivains, tels que De Bast, le chanoine David et même l'ingénieur Vifquain, peu versés dans la connaissance de l'orographie du sol, ont supposé que l'Escaut et la Lys obéissaient à la loi générale qui dirige tous les cours d'eau de la Belgique du sud au nord, que la Lieve et le Fossé d'Othon servirent primitivement de débouchés à la Lys et à l'Escaut et que, par la suite, une catastrophe inconnue les amena à marier leurs eaux pour couler à l'est. Le général Renard a victorieusement réfuté cette opinion en démontrant l'existence d'un seuil ou crête de partage à Meulestede, au nord de Gand, qui avait dû, de tout temps, arrêter vers le nord les cours de la Lys et de l'Escaut. La Lieve et le Fossé d'Othon ne pouvaient donc être que des canaux artificiels. Partant de cette nouvelle hypothèse, d'autres auteurs ont émis l'opinion que le Fossé d'Othon n'était autre qu'un canal creusé par les Romains, au temps de Constance Chlore (an 290), pour joindre Gand à la mer, analogue à ceux que Corbulon fit creuser dans les Pays-Bas du Nord. Cette hypothèse semble assez probable.

Au temps du roi Dagobert, la population de Gand fut visitée par l'apôtre Saint-Amand, qui y fonda une chapelle et l'abbaye de Saint-Pierre (an 620), à l'emplacement même du temple de Wodan. Tout autour se forma une ville que l'historien Moke désigne sous le nom de *Heerehem* (la ville des seigneurs). Au nord de la Lys et de l'Escaut vivait une population sauvage et rebelle aux enseignements du christianisme, que Saint-Bavon, seigneur hesbayen de haute naissance, disciple de Saint-Amand, qui s'était converti après maints exploits sur les champs de bataille, entreprit de convertir à son tour. Il fonda l'abbaye de Saint-Bavon (an 630), autour de laquelle se forma une ville foraine, désignée sous le nom de *Ganda*, *Gandavum*, qui devint générique pour toute l'agglomération.

On sait qu'en 811 Charlemagne créa à Gand un important chantier maritime, pour défendre la contrée contre les invasions des Northmen. Il donna, paraît-il, le gouvernement des abbayes de Saint-Pierre et Saint-Bavon à son secrétaire Eginhard, avec le pouvoir comtal sur la contrée. Le choix de Gand, pour ce chantier maritime, paraît bien justifié par la préexistence du Fossé d'Othon, qui fournissait une communication navigable vers le golfe du Zwyn, tandis que l'Escaut conduisait par Anvers vers la Zélande. Sans l'existence de ce canal, il eût certainement été plus naturel de reporter cet établissement défensif vers Rupelmonde, où il eût couvert l'accès de tous les cours d'eau de la moyenne Belgique qui débouchent par le Rupel dans l'Escaut.

Louis-le-Débonnaire, poursuivant le système gouvernemental de son père, constitua les îles Bataves en *Marches de l'Empire*. Il y créa tout un ensemble de petits comtés frontières, tels que la Zélande, le Marsum, le Teisterbant, la Merwede, la Betuwe, etc., dont le gouvernement fut confié à des chefs indigènes avec le titre de comtes de frontières ou marquis (Mark-graven), sous la surveillance de l'évêque d'Utrecht. Le pays du *Wasda* (pays de Waes), borné au nord, à l'est et au sud par l'Escaut, et à l'ouest par le Fossé d'Othon, sur lequel se trouvait l'abbaye de Saint-Bavon, faisait partie de cette organisation de colonies militaires de frontières. Longtemps encore, en effet, l'abbaye de Saint-Bavon continua à appartenir à l'obédience de l'évêque d'Utrecht, tandis que celle de Saint-Pierre dépendait de l'évêché impérial de Cambrai.

Arrivent le partage de l'Empire et les invasions normandes. En 852, Baldwyn Fereus (mieux connu sous le nom de Baudouin Bras-de-Fer) combat l'invasion en Neustrie, en même temps que Renier au Long-Col défend la Lotharingie. Tous deux se brouillent avec leur suzerain pour avoir épousé leurs parentes sans y avoir été autorisés; tous deux aussi rentrent en grâce par l'éclat de leurs services. Baudouin, époux de Judith, fille de Charles-le-Chauve, est proclamé *Marquis héréditaire des Flamands*. Champion du royaume, il organise aussitôt la frontière militaire de la Neustrie, entre la mer et le Fossé d'Othon, en construisant le Burg de Bruges, celui de Gand et probablement d'autres postes intermédiaires.

La position choisie pour le Burg de Gand, qui devint par la suite le Château des Comtes, au-delà de la Lys, à l'angle formé par le Fossé d'Othon, marque bien son caractère défensif contre les attaques du dehors, tandis qu'il contient les populations déjà remuantes de la cité de Van Artevelde.

Les Normands réussirent cependant, en 880, à s'établir à Gand, probablement à l'abbaye de Saint-Bavon, d'où ils étendirent leurs déprédations dans tout le plat pays, emportant dans leur retraite les richesses de l'abbaye.

Dans le partage de l'Empire, le Wasda, contrée assez isolée, demeura probablement en litige entre la Neustrie et la Lotharingie. Aussi, lorsqu'en 942 Louis d'Outre-Mer autorisa le comte de Flandre, Arnould-le-Vieux, à la concéder, à titre de fief, à Thiérry Ier, comte de Frise, dont les attaches avec les Normands n'étaient pas déguisées, l'empereur Othon-le-Grand, jugeant la sécurité des frontières de l'empire compromise, s'empressa d'envahir le Wasda avec son armée. Il poussa sa conquête jusqu'au Fossé d'Othon, dont il forma la frontière occidentale des Marches; il faut croire qu'il ne fit que le dévaser, car le creusement d'un canal, comme avaient pu le faire les Romains, est peu vraisemblable à cette époque; de là, le nom de *Fossé d'Othon* encore conservé actuellement. L'Empereur confia le gouvernement de la contrée conquise à son parent Wichman de Billung, de la famille de Saxe, sur la fidélité duquel il savait pouvoir compter. Celui-ci s'établit dans un château, sur la rive droite du Fossé d'Othon, devant Gand, dont l'emplacement a vainement été cherché jusqu'ici, mais qui ne peut être autre que l'abbaye de Saint-Bavon.

En 949, la paix fut conclue entre l'Empereur et le comte de Flandre. Celui-ci donna sa fille en mariage à Wichman, qu'il proclama *Burggrave* ou *Vicomte* de Gand, tandis qu'Arnould recevait le Wasda à titre de fief impérial. Les nouveaux époux allèrent s'établir dans l'ancien château de Baudouin Bras-de-Fer, considérablement augmenté et complété de concert entre Othon et Arnould.

Le litige au sujet du *Wasda* ou *Flandre impériale* n'était cependant pas terminé. En 1106, après une campagne malheureuse, dans laquelle l'empereur Henri II tenta vainement de s'emparer de Gand,

ce prince fut obligé de reporter les bornes de l'Empire à l'Escaut ; Anvers devint Marche de l'Empire et fut placé sous le gouvernement d'un marquis.

On ne connaît aucune construction murale de château, avant le millénaire. Il est probable que le château de Baudouin Bras-de-Fer et même celui de Wichman, amélioré par Othon et Arnold, ne différa pas du type des *châteaux en bois sur motte*. Le type de ces châteaux a été parfaitement décrit par Jean de Colomieu, disciple de Saint-Ouen, au sujet de la visite du *château de Merkem* (entre Ypres et Dixmude), et un heureux hasard a fait retrouver le dessin d'un château semblable sur la tapisserie de Bayeux, qui représente la ville de *Rennes*. Tout au plus pourrait-on admettre que, dans le courant du XIe siècle, on y ajouta un donjon en maçonnerie sous forme d'une *tour de garde*.

A son retour de Palestine, où il séjourna de 1176 à 1178, le comte de Flandre, Philippe d'Alsace, reconstruisit entièrement le château, suivant le type adopté par les Croisés, en Syrie, dont M. Rey nous a donné de remarquables dessins.

La date incontestable de cette reconstruction est inscrite en caractères lapidaires sur la façade de la porte d'entrée : 1180! Il est donc hors de doute que le château du puissant comte flamand précéda ceux construits par Richard Cœur-de-Lion (château Gaillard des Andelys, 1196) et par le pupille de Philippe d'Alsace (château de Coucy, 1230). Il marque une importante époque dans l'histoire de l'art de notre pays.

Le château de Philippe d'Alsace, comme tous les châteaux du même genre, se composait de trois parties : le *donjon*, demeure du seigneur, la *cour*, *burg* ou *bourg*, habitation des hauts officiers, la *basse-cour* ou *voor-burg*, ville militaire, où se formaient les troupes du seigneur ; à côté se développait la cité, *faux-bourg*, ou ville communale. Les formes de cette ville militaire se dessinent encore dans le tracé des rues de Gand; elle était comprise entre la Lys, au sud, la Lieve et le Fossé d'Othon, à l'ouest et à l'est, et enfin un fossé artificiel, le Fossé du Burggrave (depuis Fossé des corroyeurs), au nord. On y pénétrait par quatre portes ou ponts, comme dans les camps romains : le *Pont capital* (Hooftbrug), depuis nommé, par corruption, *Pont de la*

tête ou *Pont de la décollation*, le *Pont du comte*, la *Porte grise* (à l'emplacement de la Place de l'écluse) et le *Pont du burggrave* (depuis Pont Saint-Éloi). Un important avancé, au-delà du Fossé d'Othon, marquait la prise de possession du Wasda; il est probable que la cour féodale du pays de Waes y fut installée et que le *Venderuye* ou tribunal de conciliation y succèda.

Les ruines du Burg attestent des formes grandioses : en pénétrant par la *porte d'entrée*, très bien conservée, on arrive à une vaste *cour basse*, dans laquelle s'élève un énorme *donjon* de forme barlongue, dont les proportions indiquent la magnificence ; mais ses formes n'offrent pas les caractères d'ingéniosité des châteaux des Andelys et de Coucy. Contournant le donjon par la droite, suivant la règle invariable, imposée dans le tracé des fortifications anciennes, d'obliger l'assaillant à présenter constamment aux coups du donjon le flanc droit armé de l'épée, en effaçant le flanc gauche protégé par le bouclier, on arrive, entre le donjon et un bâtiment nommé la *chapelle*, jusqu'à la *cour haute*. Cette chapelle, qui nous paraît plutôt une *salle d'armes*, offre encore une belle conservation. On pénètre dans la cour haute sous un magnifique portique ogival, dont les détails et l'usage méritent d'être étudiés. Laissant toujours le donjon à droite, on passe devant une *porte du donjon*, malheureusement fort dévastée, et on aboutit à une *galerie couverte*, d'une belle architecture, bien conservée, devant laquelle est réservé un emplacement désigné sous le nom de *jeu de paume* (Kaetsplaats), qui n'est peut être qu'une corruption du mot *Kat*, chat, signifiant dans l'ancien langage militaire, *cavalier*.

En visitant ces ruines superbes, telles qu'elles apparaissent dégagées de l'enchevêtrement de constructions parasites, dans lesquelles elles ont été noyées et dénaturées, j'ai éprouvé l'impression qu'elles forment encore l'un des monuments les plus complets qui nous soient restés de l'époque des Croisades, au sortir du haut moyen âge, si féconde pour l'histoire des arts dans notre pays. Sans doute toutes leurs parties ne sont pas contemporaines ; elles ont subi même des transformations considérables lorsque le château cessa d'être une place de guerre et fut approprié, en 1419, pour servir de siège au Conseil de Flandre en même temps que de prison d'État. Mais des

identités architecturales certaines permettent d'affirmer que, dans leurs grandes masses, elles appartiennent au temps de Philippe d'Alsace. Ces identités s'observent notamment entre le donjon et le massif principal de la porte d'entrée; entre la façade de cette même porte, les tours et les murs d'enceinte.

Conservées intactes, ces ruines demeureront un sujet d'études précieux pour nos architectes.

Il est désirable que les fouilles, bien commencées, soient poursuivies avec prudence, d'une manière très méthodique, permettant de conserver, par des relevés tenus à jour, tous les détails; que l'on s'attache à conserver religieusement toutes les parties découvertes, au moyen d'arcboutements et d'ancrages, en abandonnant d'abord toute idée de reconstruction.

L'expérience a démontré que toute reconstruction prématurée, dans un but d'utilisation moderne, a toujours des conséquences aussi désastreuses que la démolition. Il faut découvrir et conserver, et non reconstruire d'après des idées préconçues, que l'on arrive à reconnaître fausses ensuite.

Rien n'empêchera cependant, dans la suite, certaines reconstructions partielles, avec certitude de reproduire l'état ancien ; je citerai notamment la porte d'entrée, quelques tours de l'enceinte, la chapelle (ou salle d'arme), la galerie couverte; mais il est prudent d'ajourner toutes ces restaurations jusqu'au moment où les fouilles de l'ensemble auront été soigneusement achevées.

Pour terminer, je propose au Congrès d'émettre le vœu *que les fouilles du Château des Comtes soient poursuivies avec prudence, d'une manière méthodique et en abandonnant momentanément toute idée de reconstruction.*

Ce vœu est adopté par acclamations.

M. ALF. BÉQUET. — M. le général Wauvermans vient de nous donner des renseignements très intéressants sur les restes du Château des Comtes, à Gand, et sur l'état des travaux de dégagement qui y ont été exécutés récemment; il a appelé ensuite votre attention sur l'urgence de veiller à la conservation des derniers restes d'architecture militaire du moyen âge qui existent encore en Belgique.

Permettez-moi, Messieurs, à cette occasion de vous dire quelques mots de deux vieux châteaux bien connus des touristes qui parcourent les bords de la Meuse, Poilvache et Samson. Ces forteresses datent d'une époque très reculée ; l'étendue de leur enceinte était contraire à l'organisation militaire du moyen âge, qui exigeait des défenses étroites, compliquées et faciles à couvrir par un petit nombre d'hommes. Ces vastes enceintes ont abrité une population nombreuse et ont dû servir de refuge, pendant les invasions des Barbares, aux IIIe et IVe siècles ; on y trouve encore des traces de cette occupation. Au Ve siècle, les Francs de la conquête y ont établi leur demeure ; la légende, d'après laquelle un fils de Clodion, appelé Auberon, habitait la forteresse de Samson, a gagné beaucoup de vraisemblance depuis que la Société archéologique de Namur a exploré dans l'intérieur de la troisième enceinte un vaste et riche cimetière de l'époque franque. Dans ces forteresses, les constructions militaires du moyen âge n'ont occupé qu'une faible partie de l'enceinte ; elles s'élevaient dans l'endroit jugé le plus utile pour la défense. Poilvache, comme Samson et le château de Namur, demeura dans le domaine des souverains et ne fut jamais aliéné en faveur d'un seigneur particulier ; il subit plusieurs sièges meurtriers.

Aujourd'hui les ruines de ces châteaux, si intéressants au point de vue de l'histoire locale et pour les simples touristes, sont livrées à un complet abandon : des carrières de pierres éventrent les rochers de Samson ; à Poilvache des ignorants fouillent les ruines et en ébranlent les murailles en enlevant sans discernement les terres qui les maintiennent. Il y a deux ans, on découvrit dans une salle un très curieux carrelage en terre cuite du XIVe siècle ; il resta exposé aux intempéries, la gelée le souleva et les touristes en enlevèrent jusqu'au dernier carreau.

Il serait bien désirable que ces ruines fussent acquises par le Gouvernement ou la Province ; si elles ne sont pas protégées, il n'en restera plus rien dans vingt-cinq ans. Imitons les Allemands qui n'ont pas reculé devant des dépenses considérables pour assurer la conservation des vieux châteaux qui sont les joyaux des rives du Rhin. Je suis heureux de l'occasion qui se présente ici de remercier publiquement

M. Eugène del Marmol, le vénérable président de la Société archéologique de Namur, propriétaire des ruines de Montaigle, qu'il conserve avec un soin jaloux et consolide avec la prudence d'un archéologue.

M. H. VAN DUYZE appuie fortement cette motion et ajoute à la série des châteaux de la Meuse, celui de Philippeville-Sautour, qui, selon lui, devrait être également acquis par le Gouvernement.

M. D.-A. VAN BASTELAER. — Je crois utile de signaler à mes collègues des ruines qui me paraissent se rapporter au sujet que nous traitons en ce moment. Elles sont fort peu connues et se trouvent sur le territoire de Loverval, antique commune dont la famille châtelaine est encore aujourd'hui les de Mérode, et dont l'ancienne seigneurie était la propriété de la même famille.

Une partie de bois fort accidentée, de rochers et même de grottes, au hameau des *Haies de Loverval,* confinant aux *Haies de Nalinnes,* porte le nom de *Try d'haie*. C'est sur le point nommé : *Bois delle Priesse* (1), que se trouvent les ruines dont je veux vous entretenir.

Un beau ruisseau se promène dans ces solitudes pittoresques, presque sauvages sur quelques points, et se perd à l'un de ses détours, au *Bois de Nalinnes*, dans une excavation de la roche. Il parcourt ainsi 700 à 800 mètres; puis, plus loin, on l'entend chanter sous terre, à 60 mètres de sa sortie, en face de la grotte principale, c'est-à-dire, à 200 mètres des ruines.

Je ne doute pas que, si l'on explorait sérieusement la grotte voisine, dont aujourd'hui encore l'ouverture reste béante malgré les éboulements nombreux, on y retrouverait le cours d'eau. Je dois ajouter que l'on raconte dans le village les hauts faits des *Nains* de la légende, des *Nutons*, qui se cachèrent dans ces cavernes pendant des siècles.

Les habitants du voisinage donnent aux restes de constructions qui gisent encore non loin de là, le nom de *Monastère, Couvent* ou *Château des Templiers,* et y rattachent une légende fantaisiste que chacun arrange et brode selon son imagination.

(1) De la *Religieuse,* en patois.

Il s'agit de méfaits commis, dans les environs, par les templiers du *Bois delle Priesse*, de rapts de femmes. Mais ces exactions eurent une fin. Ces félons chevaliers enlevèrent un jour une princesse et l'emmenèrent dans leur repaire : ce fut leur dernier crime. Le père de la jeune fille sut prendre des mesures énergiques, il convoqua ses loyaux compagnons d'armes et courut venger son honneur et son enfant. La citadelle fut assiégée, prise et brûlée en une seule nuit, dit la légende, et les coupables tous massacrés. La princesse fut ramenée en triomphe par son père.

Vous comprenez, Messieurs, que, dans cette légende, il ne faut rien chercher qui se rapporte, même de loin, à des faits historiques.

Quant aux ruines de la forteresse, elles n'ont fait encore l'objet d'aucune recherche scientifique. On m'y a montré un trou que les paysans voisins nomment, dans leur patois, trou du trésor, *trau à liards*, et où l'on a maintes fois travaillé pour retrouver le coffre rempli d'or qui y repose. On ne peut l'en retirer parce qu'il s'enfonce de plus en plus, à mesure que l'on creuse. L'on en a même aperçu parfois un coin, mais un éboulement terrible eut lieu aussitôt, au grand danger des fouilleurs, qui prirent peur et se sauvèrent, attribuant cette secousse à l'effort du diable.

La vérité, m'a dit le bourgmestre du village, M. Charon, qui voudrait que des fouilles régulières fussent pratiquées, c'est que ce trou, aujourd'hui encombré de pierres, est un escalier souterrain, éboulé peu à peu, dont il a lui-même vu, en place, quelques marches grossières, formées de moëllons bruts. Cet escalier conduit à une cave creusée dans le roc, sous le burg, et, a-t-il ajouté, il a connu un explorateur qui a pénétré dans cette cave par une ouverture cachée et aujourd'hui bouchée, donnant sur le ruisseau qui coule au pied du château (en D, voir le plan).

J'ai vu, en effet, cette ouverture obstruée dans les buissons. Elle pouvait servir, conformément à ce que l'on constate ailleurs, à approvisionner le burg d'eau, s'il s'agit vraiment d'une forteresse.

Je crois urgent de consigner la position et la description succincte de cette antique construction, et je suis convaincu que vous m'approuverez d'ajouter ici une lettre qu'a bien voulu m'écrire le bourgmestre,

qui habite à peu de distance des ruines. Voici cette lettre (1) :

« Mon cher Monsieur Van Bastelaer,

» Avant de répondre à votre demande, j'ai voulu aller revoir les lieux pour me rendre compte exactement de l'emplacement des *Templiers*. J'ai fait, sur le terrain, le croquis ci-joint, aussi exactement qu'il est possible, à vue et sans aucun mesurage. Je ne le donne donc pas comme d'une exactitude précise et scrupuleuse, mais comme donnant une idée convenable du terrain. J'y ai indiqué tout ce que j'ai cru utile.

» La situation du *Monastère* était très élevée, surtout du côté du sud et de l'est. Depuis le plateau fort élevé B B', les rochers s'étendent jusqu'en E du croquis, et même depuis E jusqu'en F, vers l'ouest. Le reste est en pente vers l'ouest. L'emplacement mesure en moyenne 70 mètres du nord au sud, sur 35 mètres de l'est à l'ouest.

» Je pense que l'entrée principale était en E. Ce côté me semble avoir été défendu par des murailles et une petite tour, dont je retrouve les traces.

» Le trou F, où l'on place le coffre d'or légendaire, me paraît avoir été une grande tour du milieu, et l'excavation M, une autre tour défendant toutes deux le chemin d'accès B′ B″. A l'emplacement de ce que je regarde comme des tours, se trouvent des excavations assez profondes qui paraissent avoir été comblées par les pierres et les moëllons.

» En A, A′, A″ se trouvent des amoncellements de pierres qui semblent indiquer d'anciens bâtiments, mais aucun vestige de mortier n'y a été rencontré, sauf au point de la grande tour F, dont je dirai un mot plus loin.

» Je ne pense pas que l'on ait jamais trouvé dans les ruines la moindre pierre taillée, ni moulurée, linteau, socle ou tablette, etc.,

(1) Cette lettre n'a pas été lue à la séance, mais il m'a paru intéressant de la publier.

à l'exception d'un grès, d'un mètre carré environ, équarri grossièrement au marteau et qui est encore sur place.

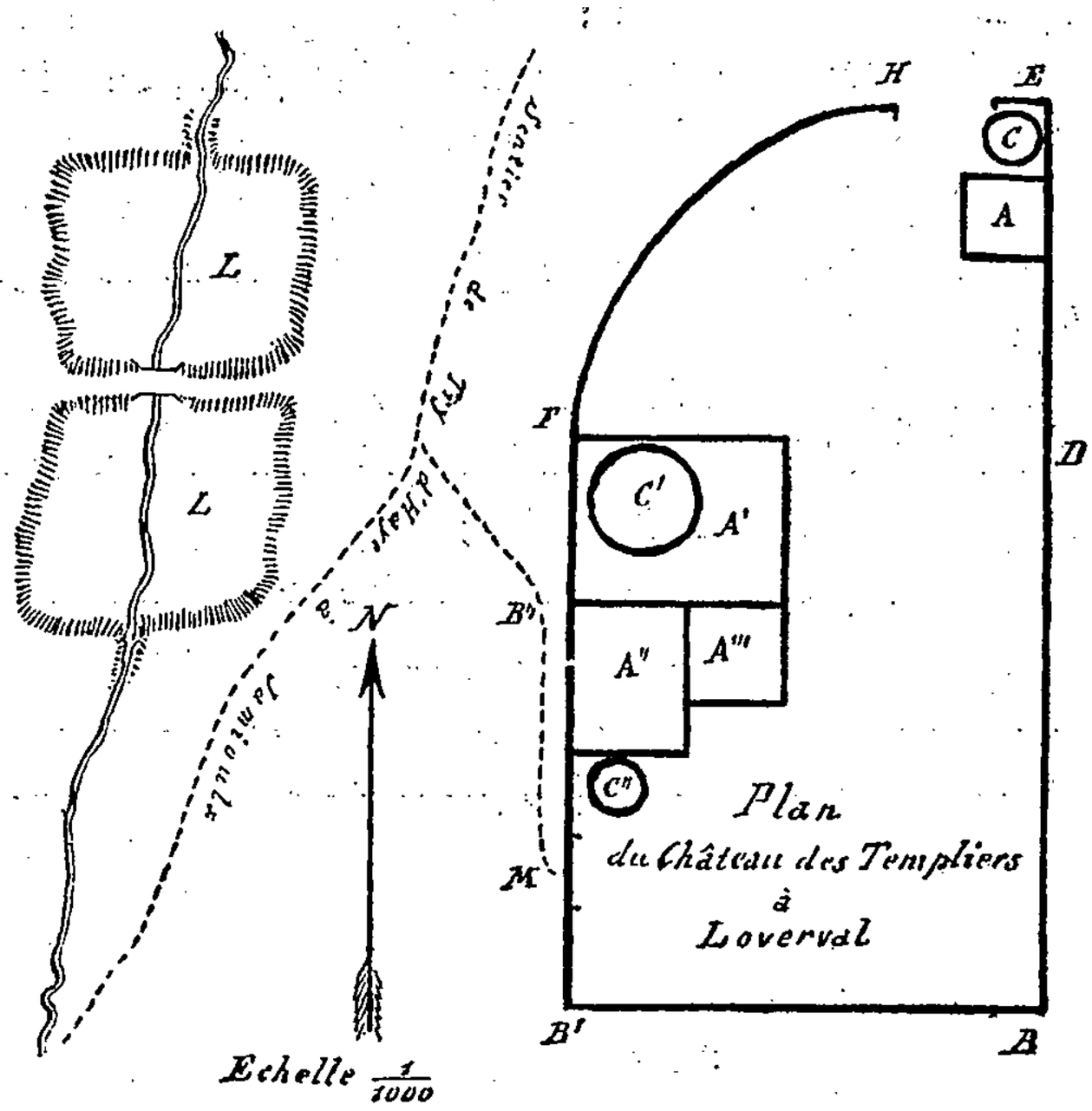
» J'ai remarqué de la terre rougie par l'incendie aux alentours de F.

» En D se trouvait, au bas du rocher, l'ouverture d'une cave ou souterrain naturel, qui s'étendait sous les ruines à un niveau fort inférieur, ouverture aujourd'hui cachée dans les broussailles et obstruée depuis quelque vingt ans.

» Enfin, le long du ruisseau de l'ouest, on voit encore les restes de deux étangs, envasés aujourd'hui et complètement desséchés, avec les anciennes digues qui y maintenaient l'eau.

» Un grand chemin moderne remplace aujourd'hui l'ancien sentier que j'ai tracé à l'est du château.

» Tels sont, mon cher Monsieur Van Bastelaer, les renseignements



A A' A'' A'''. Substructions. - B B' B''. Tranchée de défense. — C C' C''. Tours de défense. — D. Entrée du souterrain. — E. Grand'porte. — D. De F à H et de E à B. Rochers. — M. Porte latérale. — L L. Anciens étangs envasés.

que je puis vous fournir. J'espère avoir suffisamment répondu à votre demande et me tiens entièrement à votre disposition, si d'autres détails pouvaient vous être utiles.

» Recevez, etc. « J. Charon. »

Je dois ajouter un dernier détail. J'ai prié M. Charon de s'assurer si, vers le plateau fort élevé BB′, qui se continue vers les hauteurs de Nalinnes, les ruines n'étaient pas séparées de ce plateau par une tranchée, à la manière des anciens *oppida* romains, et il m'a répondu aussitôt que les traces de murs s'étendant non seulement de B en B′, mais jusqu'en B″, étaient longées et protégées par une tranchée profonde, et qu'en M semblait se trouver une porte qui donnait accès au chemin B′ B″ montant de la vallée. Ce détail est caractéristique et prouve la haute antiquité de l'*Oppidum primitif*.

Quant aux débris et objets trouvés, ils sont peu nombreux :

1° Quelques tessons romains : entre autres, un tesson de pâte très fine, de couleur noire, luisant (marqué RA^{V} 14^{1}, au Musée de Charleroi); un morceau d'urnule de luxe de forme grecque, à parois fort minces, et quelques tessons communs, qui semblent avoir appartenu à de petites cruches en pâte sablonneuse rose grisâtre (RA^{IX} 14 $^{1-4}$);

2° Des morceaux de mortier de diverses qualités et de diverses époques. Des débris d'ossements d'animaux. Des morceaux de scories de fourneaux, dites crasses des Sarrasins;

3° Bon nombre de tessons de poterie noire ou de pâte grise sans vernis, tournée grossièrement, que l'on peut attribuer aussi bien au IX^{e} siècle qu'aux siècles suivants jusqu'au XIV^{e}; entre autres, deux rebords de formes caractéristiques, dont nous pensons utile de donner la coupe.

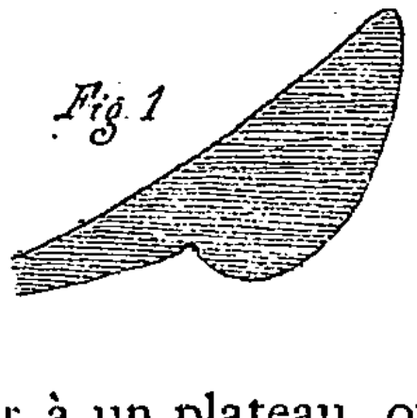


Fig. 1

L'un semble appartenir à un plateau, ou *tèle*, d'environ o^{m},30, en

terre gris pâle, dure, grésée (M^VI 68[1]), de forme semblable au n° 7, T du Musée.



Fig. 2

Un autre, qui paraît venir d'une urnule de 0^m,20 d'ouverture environ, en terre noire tendre (M^VI 41[8]), semblable à de la poterie trouvée dans l'*Oppidum de Gougnies*.

Un troisième est un morceau de bec qui doit avoir appartenu à un pot à large goulot et à anse (M^VI 67[1]).

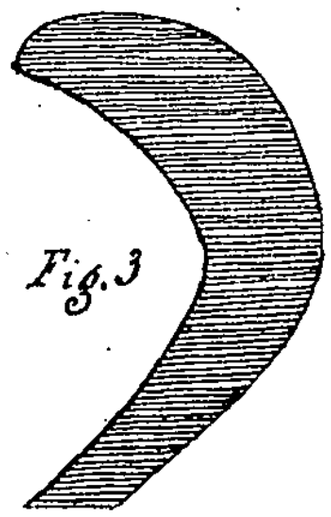


Fig. 3

Un grand morceau d'urne sphéroïdale à rebord recourbé, à large ouverture de 0^m,28, en terre grise, grossière et forte, remplie de grumeaux en guise de ciment céramique (MA^XI 6[14]).

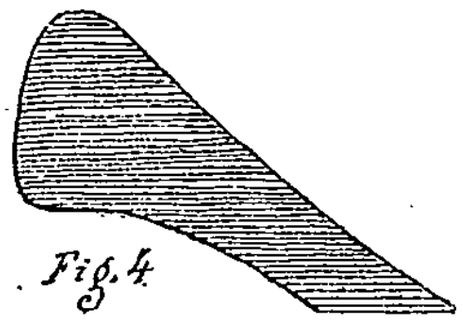


Fig. 4

Enfin, un tesson du bord d'un plat en terre dure, blanchâtre, avec

vernis primitif ou vernis de plomb à l'intérieur, large au moins de $0^m,35$ (MA^{II} 48^1).

Je ne puis préjuger à quelle conclusion conduiraient des fouilles pratiquées sur cet emplacement. Probablement y trouverait-on la preuve, ou au moins des indices de constructions fort anciennes, réédifiées, comme souvent, à différentes époques successives, depuis l'époque romaine au moins. J'ai cru utile d'en faire mention à propos de la discussion sur les burgs du moyen âge.

Je termine en faisant remarquer que je n'ai en aucune façon l'intention d'attribuer ces ruines à un établissement de Templiers ; j'ai seulement rappelé la dénomination de *Château des Templiers*, sous laquelle le vulgaire les désigne. Cette forteresse est probablement beaucoup plus ancienne. Les archives du Hainaut sont fort complètes relativement aux commanderies qui se trouvaient dans la province. Celle de Piéton y est citée et l'on montre encore dans le village l'emplacement des bâtiments. Mais, dans les archives, rien ne peut laisser croire que Loverval ait possédé aucun établissement analogue.

M. VANDERLINDEN appelle l'attention des archéologues sur le *Hunsberg*, à Merchtem.

Merchtem est une localité du Brabant, entre Bruxelles et Termonde, où l'on peut signaler divers vestiges de châteaux ou d'enceintes fortifiées.

Près de l'église, au centre du village, se trouve un endroit qu'on appelle encore « *de Motte* ». C'est une parcelle de terrain de forme circulaire, entièrement entourée d'eau et sur laquelle s'élevait le château du seigneur, aujourd'hui disparu depuis longtemps.

D'autres traces d'un château sont situées à environ deux kilomètres du centre, près de la chaussée, vers Wolverthem, à l'endroit dit « *Hunsberg* ». C'est un vestige du haut moyen âge, peut-être même de l'époque romaine ; il est possible qu'il y ait eu là un castellum et, primitivement, un tumulus.

La toponymie est instructive à tous égards.

Et, d'abord, le nom de la commune, Merchtem, indique, par sa désinence, une localité franque, de même que celui des localités voisines, Wolverthem, Brusseghem, etc.

Le « lieu dit » rappelle à son tour l'invasion des peuples d'Outre-Rhin. Le nom des Huns, ou soi-disant tels, se retrouve ailleurs encore dans les environs. (*Hunneghemstraet*, à Assche, cité dans le rapport de MM. de Behault et baron de Loë.)

Le Hunsberg est un monticule artificiel, occupant environ 90 ares de terrain, établi sur le sommet d'une élévation naturelle assez raide qui domine toute la contrée. Non loin de là passe une ancienne voie romaine, dite *Breestraete*, sans doute un diverticulum, si ce n'est le prolongement de la chaussée de Bavai à Assche.

Ce monticule était naguère encore fort raide et avait sa base garnie de ronces qui en défendaient l'accès. Il était entouré d'un double fossé. Entre les deux, il y avait, sans doute, un rempart de terre, dont Wauters, dans son *Histoire des environs de Bruxelles*, a relevé la trace; ce rempart était surmonté probablement d'une palissade de bois. Sur le monticule lui-même, il doit y avoir eu une tour de bois ou une autre construction défensive ou même offensive.

Il est certain que c'était un endroit fortifié. A en croire la tradition locale, il renfermait une garnison qui harcelait sans cesse la commune, qui la « canonnait » ou la « bombardait », comme le disent les bonnes gens du pays, qu'un anachronisme n'effraie point. Cette forteresse doit avoir disparu avant la féodalité; car nous remarquons qu'aucune agglomération d'habitations ne s'est formée sous sa protection; elle a été établie et est restée en pleins champs.

D'après la tradition encore, il y aurait dans les flancs de ce monticule un trésor ou une idole d'or, « *nen Gulden Mahomet* ».

Sur la foi de cette tradition, l'on y a fait des fouilles à diverses reprises. D'autre part, depuis vingt ans, la charrue l'a parcourue en tous sens et l'a abaissé. Jamais l'on n'y a rien découvert.

La Société d'archéologie de Bruxelles y ferait peut-être une visite fructueuse. Des sondages pourraient amener des découvertes. Dans tous les cas, ce qu'on y trouvera de fort intéressant, c'est la ruine elle-même, dont il y aurait lieu de relever le plan et l'assiette.

M. le général WAUVERMANS. — Jusqu'au XI^e^ siècle, on ne connait d'autres châteaux forts, que les *châteaux en bois sur motte*, dont Jean de Colomieu (de Collo-medio) nous a laissé la description à

propos de l'apostolat de Saint-Ouen, et dont un heureux hasard nous a donné un croquis reproduit sur la tapisserie de Bayeux.

J'ajouterai que la description de Colomieu se rapporte au *château de Merkem* près de Dixmude, tandis que l'image de la tapisserie de Bayeux est une représentation symbolique de la ville de Rennes; enfin, que notre pays n'a conservé aucune trace de ces constructions éphémères (au moins bien constatée), dont quelques-unes ont été retrouvées en France.

Le château de Merkem, situé en Flandre, entre Dixmude et Ypres, non loin de Noordschoote, fut visité par Saint-Ouen, l'apôtre des Flandres, dont Colomieu fut le disciple; toute trace de château a disparu, et il serait impossible de le confondre avec un château de Merchtem en Brabant, où probablement Saint-Ouen n'étendit jamais ses prédications.

Au surplus, bien qu'on n'ait signalé jusqu'ici, en Belgique, aucun *château sur motte*, il ne paraîtrait pas impossible qu'il en eût existé, dans le Brabant, latéralement à la grande ligne stratégique qui traverse la Belgique, suivant la crête de partage de l'Escaut et de la Meuse.

Je remercie donc M. Vanderlinden de l'indication qu'il donne relativement au Hunsberg, qu'en tout état de choses, il conviendrait d'explorer.

J'ajouterai cependant qu'il faut mettre une grande prudence dans les conclusions à tirer d'une pareille étude. Il existe, dans notre pays, de nombreux monticules de ce genre, tantôt indiqués comme des *tumuli romains*, des *tombes de Huns*, qui ne sont souvent que des buttes de *moulins à vent!* La tradition populaire a souvent, du reste, donné le nom de Huns, et même celui de *Sarrasins*, à des lieux divers que jamais ces barbares ne visitèrent.

Le caractère auquel on peut reconnaître une motte de château, dont les constructions de bois ont nécessairement disparu, sont les suivants: un *premier fossé* enveloppant le pied de la motte, entouré lui-même d'un *second fossé extérieur*, formant l'enceinte de la cour du château.

M. D.-A. VAN BASTELAER. — Messieurs, avant de lever la séance, permettez-moi de vous signaler, à mon tour, un autre oppidum qui,

après avoir servi aux Gaulois et aux Romains, a été utilisé jusqu'au moyen âge; c'est celui de Gougnies, dans l'arrondissement de Charleroi. Dans l'enceinte primitive on a trouvé les restes d'une station romaine avec sa tour carrée, et des tombes franques. Nous y avons découvert aussi des cabanes que nous attribuons au XIe ou XIIe siècle et qui sont caractérisées par des défoncements ronds, de plus de 4 mètres de diamètre, bordés de pierres dressées et remplis de traces de foyers et de tessons de poterie noir gris de l'époque.

D'autres indices encore prouvent qu'au moyen âge le camp servit de camp de refuge et de lieu de défense. J'ai publié dans les volumes de la Société archéologique de Charleroi (t. XIV et XVII) une étude sur ce camp.

La séance est levée à midi.

Séance du jeudi, 6 août 1891.

La séance est ouverte à 9 heures.

Prennent place au bureau : M. le baron de Baye, *président;* M. le comte de Marsy, *vice-président;* M. Soil, *rapporteur,* et M. de Raadt, *secrétaire.*

M. LE PRÉSIDENT. — Nous reprendrons la suite de notre ordre du jour par l'examen de la 13e question :

Rechercher, pour la période du Xe *au* XIIe *siècle :*

1° *Quelles sont les origines de l'architecture dans nos provinces ;*

2° *Quelle influence ont exercé sur elle les écoles française et rhénane et spécialement les monuments carlovingiens d'Aix-la-Chapelle et de Nimègue, ainsi que les établissements clunisiens et cisterciens ;*

3° *Dire si les caractères spéciaux que l'on y observe, sont suffisants pour que l'on puisse affirmer l'existence d'une ou de plusieurs écoles autochtones.*

M. NÈVE, rapporteur. — Sur le premier point, je rappellerai que du Xe au XIIe siècle, le style roman, dit *lombard,* régnait dans nos provinces.

Cette qualification de lombard n'est pas moderne. En 1104, Amaury d'Antoing, à la demande d'une noble dame, fonda, à Rolduc, une église *lombarde,* à l'instar de celle de Tournai, comme le rapporte un moine chroniqueur de l'époque (1).

Bien que, par la similitude du plan et des galeries supérieures, l'église de Notre-Dame à Tournai présente, avec l'église de Saint-Ambroise à Milan, des identités irrécusables, il serait peut-être téméraire d'affirmer que son style ait été puisé *directement* en Lombardie par nos artistes. Il y a eu plutôt une influence de voisinage.

Au Xe siècle, de même que dans les pays circonvoisins, nos provinces se couvraient d'édifices importants, dont plusieurs existent encore : l'abbatiale de Saint-Pierre et celle de Saint-Bavon, dont il reste des fragments, à Gand ; l'église de Stavelot ; Saint-Lambert, Saint-Barthelémy, Saint-Jacques, à Liége; Saint-Pierre, à Saint-Trond; Saint-Servais et Notre-Dame, à Maestricht; Saint-Pierre, à Louvain; Sainte-Gudule, à Bruxelles ; Sainte-Gertrude, à Nivelles. En même temps, dans le voisinage, Notre-Dame de Cambrai, Notre-Dame d'Arras, Saint-Martin d'Utrecht, etc.

La proximité des lieux d'origine et les dates de fondation semblent indiquer une filiation commune.

Comme le dit M. Wauters (2), dans les restes qui nous sont parvenus, on retrouve souvent le type de l'église primitive d'Echternach, si parfaitement restaurée depuis peu. Les églises de ce genre ne manquent pas; il suffit de citer, entre autres, les églises d'Hastière, de Saint-Denis, à Liége, d'Alden-Eyck, de Saint-Pierre, à Saint-Trond, de Watermael, etc.

M. le professeur Reusens (3) admet, à juste titre, que, pendant les XIe et XIIe siècles, il existait en Belgique deux variétés bien distinctes de style roman.

« A cette époque, le territoire de la Belgique actuelle était divisé, sous

(1) Wauters, *L'architecture romaine dans ses diverses transformations.* Ann. Soc. archéol. de Brux., 1889, pp. 293, 294.

(2) Wauters, *eodem loco*, pp. 256, 257, 258.

(3) Reusens, *Élém. d'archéol. chrétienne*, 2e édit., p. 341.

le rapport civil, en plusieurs duchés et comtés indépendants les uns des autres et relevant de l'empereur d'Allemagne ou du roi de France. Sous le rapport ecclésiastique, la partie nord-est du pays formait le diocèse de Liége, qui ressortissait à la métropole de Cologne, et la partie sud-ouest appartenait aux évêchés de Cambrai et de Tournai, soumis à la métropole de Rheims.

» Dans la partie occidentale, qui correspond à l'ancien diocèse de Liége, mais surtout sur les bords de la Meuse, à Liége et à Maestricht, les monuments des XI^e^ et XII^e^ siècles offrent généralement les caractères de la variété du style roman qu'on est convenu d'appeler *style rhénan,* tandis que, dans la partie orientale, ils trahissent l'influence de l'architecture romane française. »

Il faut ajouter que, dans ces derniers temps, les origines du style *lombard* ont été combattues par M. Ramée, qui reporte la construction de l'église Saint-Ambroise à Milan, avec ses voûtes à nervures, au XII^e^ siècle.

M. de Dartein, auteur d'ouvrages qui font autorité en cette matière, a répondu par des raisons historiques et archéologiques qui paraissent concluantes (1).

Quant à l'influence qu'ont exercée dans nos provinces les monuments carlovingiens d'Aix-la-Chapelle et de Nimègue, elle est nulle. Il faut même observer que Nimègue est une fille d'Aix-la-Chapelle. L'influence des établissements cisterciens et clunisiens est plus sensible. Comme le dit, excellemment, M. le professeur Reusens (2) : « Dès son origine, l'ordre de Cîteaux se répandit en Belgique et y fonda des abbayes très puissantes : citons, dans le Brabant, les abbayes de Villers et de la Cambre ; dans la province d'Anvers, celle de Saint-Bernard, sur l'Escaut ; dans la Flandre occidentale, celle des Dunes. Il résulte de là que l'école architectonique de Cîteaux exerça, dans notre pays, une influence prépondérante. C'est, en grande partie, dans cette influence que nous trouvons la raison de la sévérité et de la sim-

(1) DE DARTEIN, *Réponse aux observations présentées par Alfred Ramée sur l'église Saint-Ambroise à Milan* (1883).

(2) REUSENS, *op. cit.*, pp. 342, 343 (2^e^ édit.).

plicité de style qui distingue la plupart des monuments belges du XII^e^ siècle. »

L'influence clunisienne, d'autre part, se manifeste à Tournai, par exemple, où, en 1195, l'évêque Étienne, ami et correspondant assidu de Suger, élevait la chapelle épiscopale, comme le rapporte la chronique de Flandre éditée par Desmet.

Puisque nous parlons de Tournai, il n'est pas inutile de faire observer que cette ville exerça une influence très sensible. Nous avons cité plus haut le cas de Rolduc ; tout récemment on a signalé en Danemark, à Roskilde, une église dont le plan et les dispositions générales sont identiques à ceux de l'église de Tournai, et qui a été bâtie par un chanoine de cette ville.

On peut donc soutenir, avec des apparences de raison, que Tournai, sans être une école-mère, a exercé une influence sensible.

Cette filiation pourrait être attribuée à sa situation topographique et géologique : placé au centre d'un pays de carrières et sur les bords de l'Escaut, il semble acceptable que Tournai, possédant de grands chantiers, ait exporté son architecture avec ses matériaux. Aujourd'hui encore, le long de l'Escaut, à Gand et à Pamele-lez-Audenaerde, nous voyons des monuments d'un caractère tournaisien très accusé, et construits en pierre de Tournai.

Énumérons maintenant brièvement les caractères particuliers que présentent les monuments romans belges.

A. Dans la région nord-est.

1). *Chapiteaux cubiques* arrondis par dessous ; leurs faces sont quelquefois décorées de sculptures représentant des feuillages, des animaux fantastiques et des scènes historiques ou légendaires. (Cloître de Tongres ; église de Notre-Dame à Maestricht.)

2). *Arcatures aveugles* em-

B. Dans la région sud et ouest.

1). *Absence de chapiteaux cubiques*. Les chapiteaux ont une corbeille peu élevée et quelquefois ornée, sur les angles du tailloir, de volutes ou de feuilles appliquées. (Cathédrale de Tournai ; tour de Saint-Jacques à Gand.) D'autres fois ils ne se composent que de deux ou trois moulures courbes

ployées comme motif de décoration, à l'extérieur des édifices, sous la corniche et sur le plat des murs. Elles se combinent alors le plus souvent avec des plates-bandes ou bandeaux de faible saillie. (Églises de Lobbes et de Herent.)

3). *Absides du chœur* et quelquefois même celles du transept présentant, immédiatement en dessous du toit, une galerie ouverte, formée d'arcatures en plein cintre, portées sur des colonnettes. Ces absides, qui ont reçu le nom *d'absides rhénanes*, servaient autrefois et servent encore aujourd'hui, en quelques endroits, à l'ostension des reliques. (Églises de Saint-Servais, à Maestricht; de Saint-Nicolas en Glain, à Liége; de Saint-Pierre, à Saint-Trond; d'Avennes près d'Hannut.)

4). *Clochers* couronnés, à la base de la flèche, de quatre ou huit pignons. Les arêtes de la flèche posent alternativement sur l'extrémité et sur les bases des pignons. Ce mode de construction donne à ces clochers, appelés *rhénans*, une physionomie toute particulière. (Clochers de Saint-Jacques, de Saint-Barthelémy et de Sainte-Croix, à Liége.)

ou biseautées. (Église de Saint-Vincent, à Soignies.)

2). *Absence complète des arcatures aveugles et décoratives.* (Église Saint-Vincent, à Soignies; cathédrale de Tournai; ancienne Tour d'Harlebeke.)

3). *Absence complète d'absides dites rhénanes.* Le chevêt du chœur et les extrémités du transept sont terminés par des murs plats (église Saint-Vincent, à Soignies), ou des absides semi-circulaires, ne présentant pas de galerie ouverte au-dessous de la corniche. (Transept de la cathédrale de Tournai.)

4). *Clochers* dépourvus de pignons à la base de la flèche. Chacune des faces de ces clochers se termine par une corniche horizontale, et la flèche consiste dans une pyramide à base carrée ou octogone. (Clochers de la cathédrale de Tournai et de l'église Saint-Vincent, à Soignies.)

Les clochers rhénans ne se rencontrent en Belgique que sur les bords de la Meuse; les absides rhénanes ont pénétré jusqu'à Saint-Trond et Avennes; les arcatures sous la corniche et sur le plat des murs s'observent dans plusieurs églises du Brabant, et dans le Hainaut, à l'église de Lobbes; enfin les chapiteaux cubiques se trouvent jusqu'en Flandre : crypte de Saint-Hermès, à Renaix; église de Saint-Pierre, à Ypres.

Concluons brièvement en disant que ces caractères spéciaux ne suffisent pas pour affirmer l'existence d'une ou de plusieurs écoles autochtones. Je partage, à ce point de vue, l'opinion de M. le professeur Reusens, « la Belgique n'a pas de style roman formé sur son sol et qui, par conséquent, lui appartienne en propre ».

M. COLFS dépose sur le bureau le premier chapitre (*Vues générales sur l'école flamboyante*) de son ouvrage intitulé : *La filiation des écoles gothiques*. Il fait remarquer que, dans cette partie de son travail, il donne la solution de la question que vient de traiter le rapporteur, M. Nève.

21e question. — *Beaucoup de communes des anciennes* XVII *provinces des Pays-Bas ont des armoiries incorrectes; citer ces communes et établir leurs blasons conformément aux données historiques.*

M. TH. DE RAADT. — La présente note constitue le complément du rapport que j'ai présenté sur la même question et qui est imprimé dans les *Mémoires, Documents du Congrès de Bruxelles*, pp. 181-186.

Pour pouvoir se prononcer en connaissance de cause sur l'exactitude d'un blason communal, avons-nous dit dans ce rapport, il faut connaître à fond l'histoire de la localité et la série des sceaux dont le magistrat de l'endroit s'est servi au cours des siècles.

En présentant des projets de rectification de quelques armoiries incorrectes, nous nous cantonnerons donc dans la région qui nous a servi, jusqu'à présent, de champ d'étude : Malines et les localités qui en dépendaient autrefois.

Nous n'aborderons cependant pas notre sujet avant d'avoir ajouté à notre rapport quelques développements indispensables.

« Nées dans la seconde moitié du XIIe siècle, avons-nous dit, et,

dans le principe, exclusivement personnelles, les armoiries devinrent bientôt l'emblème de la famille et, plus tard, celui de l'endroit où régnait cette famille. »

Pour citer quelques exemples : Berchem (Anvers), Cuyk, Dussen, Heusden, Jauche (Brabant), Apeldoorn, Batenburg, Brakel, Hacfort, Voorst (Gueldre), Enghien (Hainaut) ont conservé, jusqu'à nos jours, les armes de leurs anciennes familles seigneuriales. Louvain scelle encore de la fasce de la puissante maison dynastique qui en a emprunté le nom, et, abstraction faite de son écusson en cœur, Malines a porté, à travers le moyen âge, et porte, encore aujourd'hui, le glorieux bouclier des Berthout, ses seigneurs dès l'aurore du blason.

D'autres localités adoptèrent, tour à tour, les armes de leurs maîtres



Fig. 1.



Fig. 2.

successifs. Tel le village de Broechem. C'est ainsi que nous voyons sur son sceau, au XIII^e^ siècle, les trois pals des Berthout, au XVI^e^ siècle, jusque vers 1644, les trois chevrons ondés des van der Rijt (fig. 1) (1),

(1) Des sceaux scabinaux de Broechem à l'écu des van der Rijt se trouvent appendus à des chartes en possession du baron Hippolyte de Royer de Dour.

puis les armoiries des le Roy, jusqu'en 1681 (fig. 2), celles des van Colen, jusqu'en 1753, et, ensuite, celles des vicomtes de Fraula, derniers seigneurs du village (fig. 3).



Fig. 3.

De nos jours, Broechem ne possède pas d'emblèmes héraldiques.

En traitant des armoiries *communales* proprement dites, c'est-à-dire de celles qui, au lieu d'être empruntées à une famille seigneuriale, sont ornées d'un emblème de provenance purement *communale,* — telles les armoiries de Bruxelles, Anvers, Liège, Helmond, etc., — nous rappelions que, souvent, les communes chargeaient leurs sceaux de figures emblématiques, qui *peuvent* être *des meubles héraldiques* de ces communes, mais *que l'on ne doit reconnaître comme tels que si l'on a pu constater leur présence sur un écu, partie essentielle du blason.* C'est ainsi que, sur les contre-sceaux de Malines, du XIII^e^ au XV^e^ siècle, apparaît un *Agnus Dei,* passant à senestre, la trabe de la bannière remplacée par une crosse épiscopale. Cet *Agnus Dei* est, à toute évidence, l'insigne caractéristique de la ville de Malines. Il peut être d'une très haute antiquité, mais n'eut jamais l'honneur du blason (1).

(1) Voir notre notice : *Les armoiries des Berthout et de Malines.*

Dans le même ordre d'idées, nous signalerons :
sur le contre-sceau de Gand, de 1276 : un *Agnus Dei* ;
sur celui d'Enghien, de 1404 : « une fleur à cinq pétales doubles », c'est-à-dire une rose ;
sur celui d'Ypres, de 1326 : le lion de Flandre ;
sur celui de Bailleul, de 1237 : une fleur de lis couronnée, empruntée aux armes de France ;
sur celui de Bergues, de 1328 : une sextefeuille, c'est-à-dire une rose (1), etc., etc.

« Les armoiries *communales,* au sens restreint spécifié dans les lignes précédentes », avons-nous dit, « ne remontent guère au-delà du milieu du XIVe siècle. » Antérieurement, lorsque le sceau d'une commune présente, outre l'emblème de cette dernière, le blason du souverain ou d'un seigneur, on voit parfois le meuble de celui-ci réuni, *sans son bouclier,* à l'emblème communal, c'est-à-dire celui du maître (ou ancien maître) se trouvant *dépouillé de sa qualité d'armoiries, de sa caractéristique de blason.*

» Les pays voisins nous fournissent de nombreux exemples de ce genre (2).

» Ne semble-t-il pas y avoir là une preuve qu'à l'époque précitée, à savoir au milieu du XIVe siècle, l'usage n'admettait pas, pour une commune, d'autre blason que celui d'une provenance individuelle? »

Le sceau d'Ypres, de 1326, constitue un spécimen très intéressant à ce point de vue; il représente, *sur une terrasse, une croix à double traverse, au pied patté, accostée, à son pied, de deux lions affrontés, et, entre ses branches, d'un croissant et d'un soleil* (3). Le lion, qui se

(1) Voir DEMAY, les *Sceaux de la Flandre,* et DOUET D'ARCQ, *Collection de sceaux.*

(2) Comp., entre autres, les sceaux de la ville de Juliers, de Wachtendonk (?) dans *Niederrheinische Städtesiegel des* 12ten *bis* 16ten *Jahrhunderts,* par BERNHARD ENDRULAT, ceux de Gnoyen, Gross-Strehlitz, etc. Voir surtout : *Die Stadtwappen,* par FÉLIX HAUPTMANN, *Jahrbuch der kais.-kgl. heraldischen Gesellschaft Adler, in Wien;* 1885, p. 120.

(3) Contre-sceau : un lion, *sans bouclier.*

retrouve deux fois dans ce sceau, est le lion des armes du souverain, le comte de Flandre.

En 1372, Ypres possède un blason très héraldique, *coupé :* a) *à la croix patriarcale;* b) *à la croix de vair*. Sur le sceau, ce blason accoste, à senestre, l'hôtel-de-ville d'Ypres, au beffroi; à la dextre de cet édifice, nous voyons le lion de Flandre, mais, *cette fois, sur son bouclier* (1).

Lierre scelle, en 1355, d'une bannière à trois chevrons, accostée de deux lions (2). La matrice est probablement plus ancienne. Ces lions, tous deux tournés à dextre, ne sont pas des supports; ils représentent bien les armes du duché. Ils ne sont pas figurés comme *blasons, sur des boucliers*, puisque l'emblème de la ville ne l'est pas davantage. Et, cependant, les trois chevrons sont, à n'en pas douter, de provenance seigneuriale (3). Le souvenir de cette origine aurait-il été effacé à l'époque de la confection du sceau?

C'est probable.

En parcourant l'ouvrage de M. le baron d'Ablaing van Giessenburg sur les armoiries communales, on peut constater, même sans connaître l'historique des communes en cause, que beaucoup de ces blasons sont inexacts à divers titres.

Vu la puissance et les nombreuses possessions de la maison de Berghes, il peut sembler assez naturel que ses emblèmes héraldiques soient devenus l'apanage de localités brabançonnes, ayant obéi jadis à cette opulente famille. Elle portait : coupé, *a*) parti de Brabant et de Berthout; *b*) de Bautersem, qui est de sinople à trois macles d'argent.

Les communes de Fijnaart, Wouw et Standdaarbuiten intervertissent les émaux de Berthout et portent les macles d'or; et ces deux dernières portent, sur le *parti* et le *coupé*, un pal respectivement une

(1) Voyez, entre autres, Demay, *op. cit.*

(2) Original, à une charte de 1355, parmi les *Chartes et comptes de Léau.* nº 42. Archives générales du royaume. Reproduit par M. Ch. Piot, dans son *Inventaire* de ce fonds.

(3) Voyez ce que nous avons dit, à ce sujet, dans le tome III des *Annales de la Société d'archéologie de Bruxelles*, p. 339.

burèle très mince, d'or, ayant pour but de séparer les champs de couleur (1).

Rucphen porte : écartelé; au 1er, de Berthout, aux émaux intervertis; aux 2e et 3e, de Brabant (le lion contourné au 3e); au 4e, de Bautersem, les macles d'or, au lieu d'argent.

De son côté, Willemstad blasonne : coupé : a) de sable à un écusson en tout identique à ceux de Wouw et de Standdaarbuiten, attaché à un ruban d'or qui forme, au-dessus du bouclier, un nœud, et supporté à senestre par un lion d'or; b) d'argent à trois flanchis de sable.

C'est là une véritable monstruosité héraldique! Nous en passons, et des meilleurs.

Diest porte d'argent, au lieu d'or, à deux fasces de sable (2).

Alors que les sires d'Aerschot ornaient leur bouclier de trois fleurs de lis, au pied coupé, la ville de ce nom a pour emblème : d'argent à la fleur de lis (complète) de sable; l'*écu timbré* (?) d'une aigle issante d'or.

La commune de 's Heerenberg (Gueldre) porte : d'argent au lion naissant de gueules, lampassé et couronné d'or; à la bordure de sable chargé de trois besants d'or, deux en chef et un en pointe, tandis que les sires, depuis comtes, de Berg avaient pour armes : d'argent au lion de gueules, armé, lampassé et couronné d'or; à la bordure de sable, chargée de *onze* besants d'or (3).

(1) Des séparations de ce genre ont été conférées très fréquemment : elles étaient parfois nécessaires pour les blasons bizarres de cette époque; par exemple, pour Beek en Donk (voyez plus loin), dont l'écu écartelé présente ses quatre quartiers d'azur et tous les meubles d'or.

(2) Voir M. l'abbé Polyd. Daniels, *Les armoiries de Diest,* in *Annales de la Soc. d'archéologie de Bruxelles*, t. I.

Comme preuve la plus ancienne et la plus concluante que l'écu de Diest était, autrefois, d'or, et non d'argent, cet auteur eût pu citer le manuscrit du héraut d'armes *Gelre,* du xive siècle. Le cimier du sire de Diest y est : une tête de juif, brune, à la barbe pointue, d'or, entre un vol d'or. L'*Armorial général* attribue aux Diest pour cimier, sur un casque couronné : un buste de More, posé de profil, habillé de sable, au rabat d'argent, entre un vol aux armes de l'écu.

(3) Voyez, entre autres, notre note intitulée : *Albert, comte de Berg,* etc.

Watervliet (Flandre or.) porte l'écu des Laurin, dont elle dépendait au XVIe siècle ; toutefois, au lieu d'être : de gueules à la fasce ondée d'argent, chargée de trois fasces ondées d'azur et accompagnée d'une étoile et d'un croissant en chef et d'une fleur de lis en pointe, le tout d'or, il est : de gueules à trois fasces ondées d'argent, accompagnées d'une étoile et d'un croissant en chef et d'une fleur de lis en pointe, le tout d'or.

L'écu de Woubrechtegem (Flandre or.), est : de sable au cor-de-chasse d'or, lié de gueules (Pottelsberghe?) ; au chef de gueules chargé de trois têtes de carnation, casquées, rangées en fasce, chef devant évidemment représenter les armes des Waepenaert qui, au XVIIe siècle, acquirent des biens dans cette commune (1).

Zulte (Flandre or.) a adopté le blason des Limnander, ses seigneurs au XVIIIe siècle seulement.

Il est permis de se demander pourquoi Haecht porte : de sable à trois fleurs de lis, d'argent. Cet écu ne doit-il pas représenter le blason des sires de Rotselaer, jadis maîtres de Haecht, à savoir : d'argent à trois fleurs de lis, au pied coupé, de gueules?

Breukelen (prov. d'Utrecht) porte les armes des van Nyenhoven, écartelées de Persijn, dont les neuf flanchis sont, abusivement, représentés d'azur, au lieu de gueules.

Le blason de Wansum (Limbourg), de gueules au pal d'azur, chargé de quatre écussons d'argent, au chef d'or, fait songer aux armes de Châtillon ; mais, faute de documents, nous n'osons nous prononcer à ce sujet.

N'y aurait-il pas lieu de supprimer, dans les armes de Turnhout, le cerf élancé, sur une terrasse, et de ne conserver que l'écu qui lui est

(*Messager des sciences historiques,* 1890, pp. 356 à 359), et notre notice sur les seigneuries de Duffel et Gheel.

(1) La commune de Nieuwerkerken, près d'Alost, porte les armes de la même famille, avec, en cœur, une église. Seigneurs du village voisin d'Erpe, au XVIIIe siècle, les chevaliers de Waepenaert exercèrent, probablement, quelques droits de patronat ou de juridiction foncière à Nieuwerkerken, à cette époque dépendance de la ville d'Alost.

suspendu au cou? Cet écu, d'après le baron d'Ablaing, serait : d'argent au pal d'azur *et à la bordure du même* (?).

Sous le régime du roi Guillaume Ier, lorsque deux localités, ayant obéi, autrefois, à la même famille, revendiquaient, toutes deux, l'écu de celle-ci, on y appliquait, pour leur donner des armoiries distinctes, la lettre initiale des noms des communes respectives.

C'est ainsi que les villages de Lombeek-Notre-Dame et Strijthem (Brabant) possèdent le blason des van Volden (toutefois, un *coupé*, au lieu d'un *chef*), brisé, au canton, respectivement d'un L, ou d'un S d'or. Notons que cette famille n'a acquis ces deux villages qu'au XVIIIe siècle.

Pareille brisure, un G d'or, au canton, a été infligée aux armes de Gavre, berceau d'une des plus illustres races de la Flandre; ce village porte, de plus, les lions d'argent, au lieu d'or.

Probablement pour le distinguer de celui de Berchem, également d'argent à trois pals de gueules, on a timbré le blason de Niel d'une lettre N, ce qui est contraire à toutes les règles de la science.

« A défaut d'un désir exprimé par les communes à l'égard des émaux, le conseil héraldique du roi Guillaume Ier donnait invariablement *ceux du Royaume* aux armoiries qu'il confirmait ou qu'il conférait (1). »

Il s'en est suivi que beaucoup de communes possèdent des blasons en émaux incorrects; par exemple :

Beek en Donk (Brab.sept.) : les armes des Leefdael (Leefdael ancien : les quintefeuilles ou roses et un franc-quartier chargé d'une aigle, écartelé d'un chevron, accompagné de trois maillets), le tout d'or sur azur;

Tongelre (Brab. sept.) porte : d'or à deux écussons, dont le premier est comme celui de Beek en Donk, sauf qu'il a un écusson en cœur chargé d'une bande et que, par suite d'une erreur, les quintefeuilles ou roses se trouvent transformées en fleurs de lis;

Leende (Brab. sept.) : les armes des Hornes, les huchets d'or sur azur;

(1) Rectifier ainsi, dans notre rapport précité, ce passage, devenu inintelligible par suite d'une malencontreuse erreur typographique.

Poederoijen (Gueldre) : l'écu des Varick, les têtes de lion, couronnées, d'or sur azur;

Les deux Serooskerke (Zél.) : le blason des Tuyl, les têtes de chien braque, d'or sur azur;

Wommelgem (Brabant) : l'écu des de Neuf, les hures de sanglier d'azur. Notez que ce n'est qu'à la fin du XVIII^e^ siècle que cette famille a acquis la seigneurie de Wommelgem, qui, depuis le XIII^e^ siècle, au moins, jusqu'au XVII^e^, a été l'apanage de l'illustre famille d'Immerseel, ainsi nommée d'après un château situé à Wommelgem.

Lillo (prov. d'Anvers) porte : parti; au 1^er^, d'azur à une feuille de nénuphar (ou feuille de tilleul, renversée, sans tige) d'or (1); au 2^d^, de van Dale, l'homme issant d'azur sur or, les étoiles d'or sur azur (2).

Dans les armes de Westerloo, le tout en azur et en or, on voit, entre autres, l'écu des Mérode : d'or à *cinq* pals *d'azur !*

Il serait facile de multiplier les exemples.

Après cette digression, qui nous a paru nécessaire pour indiquer la voie à d'autres chercheurs, nous allons signaler quelques communes qui possèdent des blasons incorrects et *établir ceux-ci conformément aux traditions.*

Malines. — Dans une notice spéciale que nous venons de consacrer aux armoiries de cette cité (3), nous avons donné leur historique avec pièces à l'appui. Cela nous permet de nous borner ici à un résumé de cette étude. Malines porte actuellement le blason représenté par la figure 4.

Elle devrait porter ; d'or à trois pals de gueules, chargé en cœur d'un écusson d'or, à l'aigle de sable, si l'on veut, languée, becquée et membrée de gueules; l'écu sommé, ou d'une couronne, alors ni casque, ni cimier, ou bien d'un casque couronné (c'est-à-dire couvert

(1) Probablement allusion aux armes des van Gemert : de sable à trois feuilles de nénuphar d'argent.

(2) L'*Armorial général* blasonne mal les armes des van Dale, seigneurs de Lillo aux XVI^e^ et XVII^e^ siècles; elles sont coupé : *a*) d'or à l'homme sauvage au naturel, couronné et ceint de sinople, issant du coupé, armé d'une rondache et d'une massue appuyée sur l'épaule ; *b*) de sable à trois étoiles d'or.

(3) *Les armoiries des Berthout et de Malines;* Malines, sans date (1891).

de l'antique couronne *héraldique)*; lambrequins : d'or et de gueules; cimier : un écran échancré, aux armes de l'écu, les pointes garnies de plumails de sable, *cimier primitif des Berthout*, ou bien, si on le préfère, un dragon *entier*; tenants : les deux hommes d'armes des

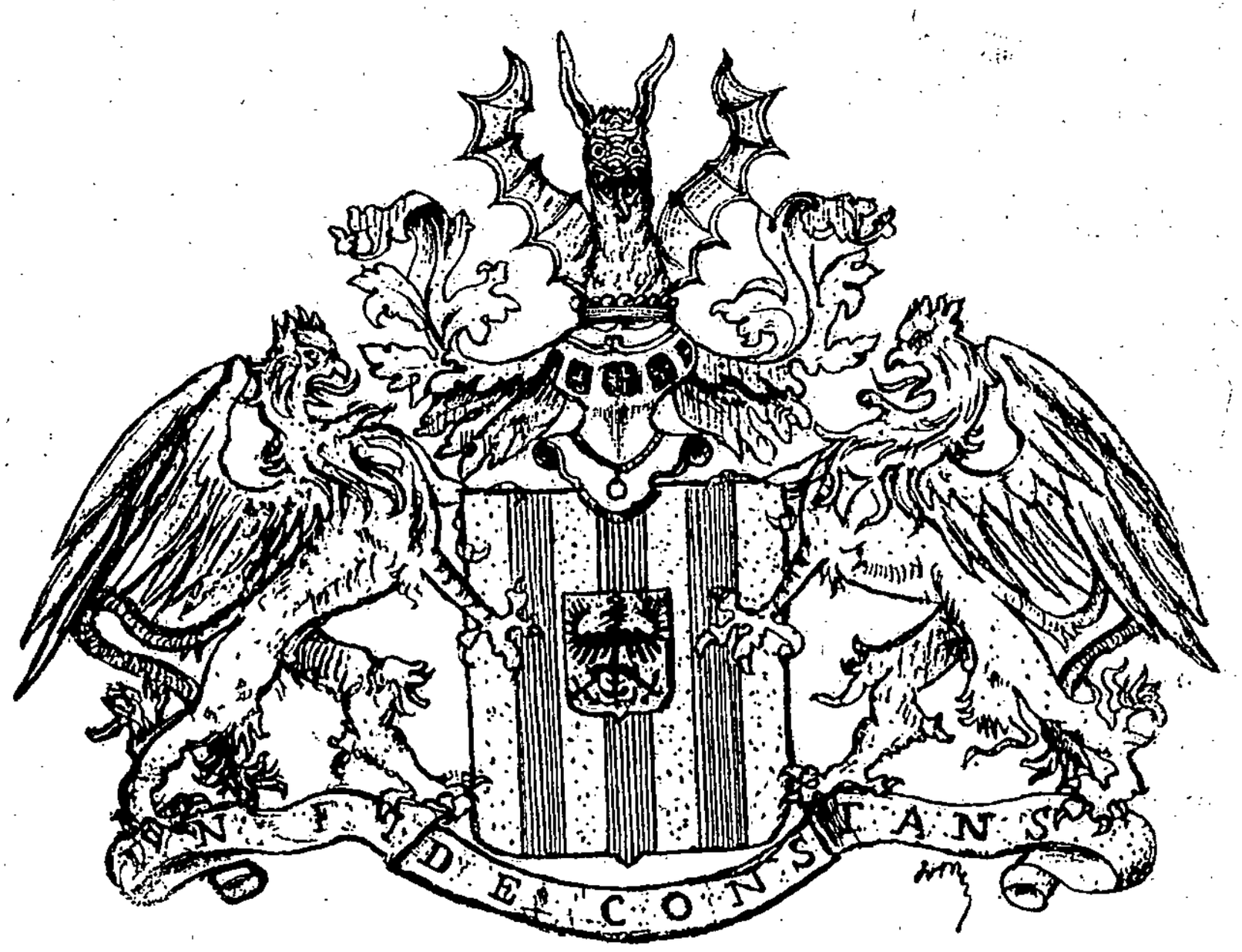


Fig. 4.

XIVe et XVe siècles; devise : IN TROUWEN VAST, en lettres d'or sur un listel de sable.

Notre façon de voir à ce sujet est entièrement partagée par M. V. Hermans, le savant archiviste de Malines. De plus, M. Broers, bourgmestre de cette ville, a bien voulu nous faire espérer une démarche du conseil communal tendant à obtenir une rectification des armoiries sur les bases indiquées par nous.

Voici comment le héraut d'armes Gelre, du XIVe siècle, contemporain de Florent, le dernier Berthout qui régna sur Malines, représente les armes de ce personnage (fig. 5) (1).

(1) Les pals : gueules sur or; lambrequins : d'azur (sic!); couronne d'or; écran échancré aux armes de l'écu; plumails : de sable.

A l'instar de Broechem, le village de Berlaer change plusieurs fois d'armoiries.

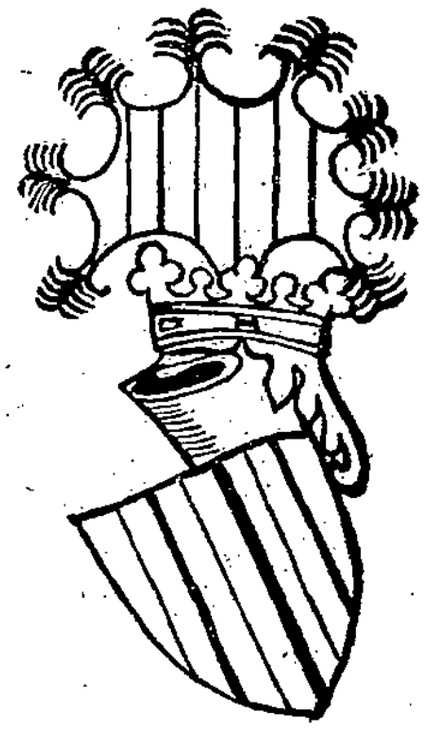


Fig. 5.

Du temps du duc de Croy, seigneur de cet endroit, du chef de sa femme, Maximilienne-Thérèse d'Oignies, comtesse de Coupigny et de Morchoven, le sceau du village est orné des écus accolés de ces deux grandes maisons (de 1740 à 1774) (fig. 6).



Fig. 6.

Plus tard sous la domination du comte de Merode, mari de l'héritière de Berlaer, Marie-Joséphine-Ghislaine-Félicité, comtesse d'Oi-

gnies, de Coupigny et de Mastaing, princesse de Grimberghe, il porte les blasons de ces époux princiers (fig. 7).



Fig. 7.

Si, sur les deux sceaux précédents, nous voyons les armes de la femme accouplées à celles du mari, phénomène apparemment étrange, c'est que les deux seigneurs en question tenaient leurs droits sur le village du chef de leurs femmes.

Berlaer ayant été incorporé, dans la première moitié du XVII^e^ siècle, au domaine de la seigneurie de Malines, son sceau de cette époque nous montre les trois pals des Berthout, maîtres primitifs de la localité (fig. 8).



Fig. 8.

Ce sont ces armoiries qui ont été confirmées à cette commune, par

le *Hooge Raad van Adel*, le 6 octobre 1819, et par un arrêté royal du 25 mars 1838, mais, malheureusement, dans des émaux inexacts, savoir : argent sur azur, au lieu de gueules sur or (1).

Les échevins de Schrieck portaient dans leur sceau, du temps de Jean de Wesemael, les trois fleurs de lis, au pied coupé, emblème de ce personnage, mais brisé, au point du chef, d'une étoile (charte du 15 janvier 1438).

Lorsque, au commencement du XVI^e^ siècle, ce village faisait partie du domaine ducal, comme terre de la seigneurie de Malines, son magistrat scellait des trois pals de celle-ci, qui avaient déjà orné le sceau de Schrieck au XIV^e^ siècle (2).

De nos jours, Schrieck est dépourvu d'armoiries.

Waelhem charge l'écu aux trois pals des Berthout d'un franc-quartier : d'or à la fasce d'azur, qui est Grimberghe *ancien*. Or, aucun seigneur de (Duffel-)Waelhem n'a scellé de pareilles armoiries. Comme Duffel et Gheel, avec lesquels elle a eu les mêmes seigneurs pendant plusieurs siècles, cette commune devrait porter un franc-quartier d'hermine.

Gheel somme son écu d'un oiseau, que l'on voit déjà sur le sceau communal au millésime de 1658 (fig. 9).



Fig. 9.

Un arrêté royal de Léopold I^er^, daté de Paris, 15 septembre 1841,

(1) Les matrices des trois sceaux de Berlaer, reproduits ci-dessus, sont conservées à la maison communale de cette localité.

(2) Fonds de la *Commanderie de Pitzenbourg ;* Archives générales du royaume.

présente des armoiries de Gheel le curieux blasonnement que voici : « d'or à trois pals de gueules, au franc-quartier d'hermines, mouchetées de neuf pièces, 3, 3, 3 ; l'écu entouré de feuilles d'acanthe d'argent, et sommé d'un coucou au naturel. »

Il n'est pas admissible de fixer le nombre des mouchetures d'un champ ou franc-quartier d'hermine plain, et d'entourer un écu de feuilles d'acanthe. Quant au *coucou*, il n'a de raison d'être qu'en guise de cimier, sur un casque. Le sceau de 1658 est, d'ailleurs, d'une époque de décadence.

Le village de Putte, près de Malines, fut autorisé par le roi Guillaume Ier au port des armoiries suivantes : d'azur à trois fers de moulins ; à la bordure denchée (ce qui doit être engrêlée), le tout d'or, qui est de Brouchoven. Louis Berthout, dit de Berlaer, seigneur de Putte, à la fin du XIIIe siècle, portait : d'argent à trois pals de gueules et à la bande d'azur chargée de trois coquilles d'or, brochant sur le tout (1). Ce furent ces armes qui, au XVIIe siècle encore, passèrent pour celles de Putte, à telles enseignes qu'Antoine Ferdinand de Brouchoven, baron de Putte, à cette époque, les plaça sur une de ses bannières. Il semble, toutefois, avoir changé, en or, le champ d'argent. Du moins, Butkens représente cette bannière en or.

Or, après les Brouchoven, les van der Stegen ont été barons de Putte, jusqu'à la fin de l'ancien régime. Pourquoi, dès lors, le village a-t-il adopté les armoiries de ceux-là plutôt que de ceux-ci ? C'est le blason du XIIIe siècle qu'il aurait dû reprendre, ou bien les trois pals seuls.

Le cas du village de Schelle présente une certaine analogie avec celui de Putte. Sous le règne du roi Guillaume Ier, Schelle demanda et reçut ces armoiries : d'azur à trois pals d'or, chargé en cœur d'un écusson du même à trois tours d'azur ; l'écu timbré du buste d'*un pape* (6 octobre 1819). Elles lui furent confirmées par le roi Léopold Ier, le 6 février 1837. Or, c'est au double point de vue héraldique et

(1) Des sceaux de ce personnage se trouvent dans le fonds de la *Commanderie de Pitzenbourg*, aux Archives générales du royaume. C'est le manuscrit de GELRE (XIVe siècle), qui nous apprend les émaux du blason.

historique qu'elles offrent le flanc à la critique. D'abord, les émaux sont inexacts ; ils doivent être gueules sur or. En faisant sa demande, le magistrat croyait reprendre l'ancien blason du village, et on avait, alors, sous les yeux des sceaux du milieu du XVII^e^ siècle, de l'époque où Schelle obéissait à la famille Suys. Fort peu au courant de l'histoire de la localité et de la science héraldique, le conseil communal ne comprit pas l'écusson en cœur aux armes des Suys, et le *Hooge Raad van Adel* ne fut pas plus heureux. C'est ainsi que des trois moutons à piloter (*heiblokken*), on fit trois *tours*. Comme le magistrat ignorait les émaux du prétendu blason de Schelle, on appliqua ceux du royaume, et les meubles de l'écusson en cœur se trouvèrent être azur sur or, au lieu d'être or sur azur.

Notons encore, pour la curiosité du fait, que, dans l'ouvrage de M. le baron d'Ablaing van Giessenburg, les « tours » sont représentées comme trois *scarabées*. C'est la preuve qu'en 1819, tout en blasonnant *tours* les trois meubles énigmatiques des Suys, on ne leur donna pas la forme de *tours* : on chercha à les reproduire tels que les sceaux du XVII^e^ siècle les figuraient. En quoi on n'eut pas la main heureuse.

Mais, après les Suys, les Gansacker (1), les Liboton et les Brouchoven ont été seigneurs de Schelle. Pourquoi, alors, adopter les armes de ceux-là plutôt que celles d'un seigneur postérieur ?

A notre avis, Schelle devrait porter : d'or à trois pals de gueules, c'est-à-dire les armes des Berthout de Malines, les plus anciens seigneurs connus de Schelle, depuis l'introduction du blason. C'est cet écu que nous avons trouvé sur les sceaux antérieurs à l'époque des Suys ; mais il y a lieu de croire qu'avant cette même époque, sous d'autres seigneurs particuliers, les emblèmes de ceux-ci ornèrent successivement les sceaux du magistrat schellois.

On pourrait faire tenir l'écu primitif par un Saint-Pierre, auquel une existence deux fois séculaire, dans les sceaux, donne une certaine raison d'être.

(1) La fig. 10 constitue le fac-simile du sceau scabinal de Schelle, du temps des Gansacker, d'après la gravure publiée par le baron le Roy, dans sa *Notitia marchionatus S. R. J.*

Quant au buste d'un *pape*, lisez de Saint-Pierre, sommant l'écu, il est aussi inadmissible que le *coucou* et la lettre N respectivement sur le bouclier de Gheel et sur celui de Niel. Le rôle de Saint-Pierre ne peut donc être que de servir de soutien ou de tenant, placé à côté de l'écu ou derrière lui.

Voici un projet de blason dont nous recommandons au magistrat de Schelle de requérir l'approbation gouvernementale (fig. 11).



Fig. 10.



Fig. 11.

En vertu d'un arrêté royal, de 1849, la commune de Rethy, mouvant, autrefois, de la cour féodale de Gheel, porte un écu à trois pals, au franc-quartier d'hermine, et au lambel brochant sur le tout.

En sa qualité de cadet, Gérard de Duffel (première moitié du XIVe siècle), le dernier Berthout qui ait possédé Rethy, avait, en effet, brisé d'un lambel. Mais le magistrat de Rethy aurait-il continué à se servir des armoiries de ce personnage, alors que plusieurs autres grandes maisons ont régné dans le village, au cours des siècles? Nous avons peine à le croire. Nous sommes, au contraire, persuadé qu'à l'instar des échevins de Berlaer, Broechem, etc., ceux de Rethy ont scellé, alternativement, des armes des diverses familles qui se sont succédé dans la seigneurie. Pourquoi, dès lors, adopter la brisure *du seul puîné* des Berthout qui ait exercé la juridiction de la localité?

C'est Berthout de Duffel *plein* que Rethy devrait porter, c'est-à-

dire l'écu qui est celui des communes de Duffel et de Gheel (1).

Nous ne voyons aucun inconvénient à ce que plusieurs localités d'une même région continuent à porter (1) intactes, sans aucune marque distinctive, les armoiries de leurs anciens seigneurs communs.

Quoiqu'il en soit, une telle marque ne doit pas être en contradiction flagrante avec les règles du blason ou avec l'histoire des communes.

Nous serions heureux de voir les conseils communaux de Malines, de Berlaer, de Waelhem, de Gheel, de Putte, de Schelle, de Rethy et de Niel demander et obtenir des armes conformes aux traditions historiques et héraldiques de ces endroits (2).

Quant aux autres localités citées, dont les blasons pèchent contre ces traditions, nous espérons que ceux de nos collègues qui sont mieux au courant de leur histoire, voudront nous faire connaître les armoiries qu'elles devraient porter pour répondre aux exigences de la science.

Une observation encore. Lorsqu'une localité scelle des armoiries de la famille qui la possédait dès la seconde moitié du XII^e^ siècle, c'est-à-dire dès l'invention du blason, on peut toujours conclure de ce fait qu'elle a adopté les emblèmes héraldiques de ses seigneurs.

A défaut de blason d'une origine purement *communale*, ou



Fig. 12.

(1) Ces lignes étaient écrites quand nous avons lu, dans un article du Rév. Th.-J. Welvaarts, dans le *Kempisch Museum* (1891, pp. 254-260), des analyses d'actes, munis du sceau des échevins de Rethy. Avec beaucoup d'obligeance, l'auteur nous a procuré l'empreinte d'un de ces sceaux, du XVI^e^ siècle. Nous y voyons l'écu des Berthout de Duffel, brisé d'un lambel (fig. 12). Mais, la matrice de ce sceau est de la première moitié du XIV^e^ siècle.

(2) Pour plus de détails sur les armoiries des localités du pays de Malines, voir nos publications : *Les Seigneuries du pays de Malines* (Putte, Schrieck et Grootloo; Niel, Berlaer; Keerbergen; Wavre-Notre-Dame; Duffel et Gheel; Norderwyck et Schelle; ce dernier travail en collaboration avec M. J.-B. Stockmans, archiviste de Borgerhout).

adopté en souvenir d'un événement historique dans le passé de l'endroit, les communes devraient, à notre sens, se servir de celui de la famille à laquelle elles ont obéi à l'époque de la création des armoiries. Et, bien souvent, cette famille portait précisément le nom même de la localité.

M. NIFFLE-ANCIAUX. — Si j'ai demandé la parole après le remarquable exposé que vous venez d'entendre, assurément ce n'est point que je veuille en discuter soit les considérants, soit les desiderata.

Vous avez apprécié avec quelle science M. de Raadt a traité cette question trop longtemps négligée de la revision des armoiries communales. Un instant, j'avais songé à développer devant vous ce même sujet; je me félicite de n'avoir point donné suite à cette première idée : vous y eussiez perdu un mémoire plein d'érudition et de talent. Laissez moi ajouter cependant que mes conclusions n'eussent guère différé de celles auxquelles vous venez de souscrire par vos applaudissements : tout au plus eussé-je insisté davantage sur tel ou tel point de détail. Ainsi, en parlant tout à l'heure de la distinction qu'il est indispensable de faire, en la matière qui nous occupe, entre les armoiries de la commune et tel ou tel emblème (non enfermé dans le champ de l'écu), pouvant lui servir de symbole et figurant à ce titre dans son scel, notre savant rapporteur a omis de signaler un côté de la question, non sans intérêt pourtant, comme je vais essayer de le montrer.

Ce que je vais dire pourra étonner peut-être; rien n'est plus vrai cependant. Beaucoup de communes ont des armes fausses, mélange hybride de pièces héraldiques et de symboles ou emblèmes absolument étrangers à l'écu que les siècles leur avaient transmis. A qui la faute? Aux magistrats communaux complètement ignorants, dans bien des cas, des premières règles du blason? Souvent, oui. Plus souvent peut-être encore aux règlements eux-mêmes qui régissent la matière, règlements avec lesquels, sous l'œil bienveillant du conseil héraldique, on parviendra bien à composer parfois, mais qu'on n'enfreindra point, au risque d'être bientôt rappelé à l'ordre par l'administration supérieure.

Je m'explique. En thèse générale, ainsi que l'a très bien prouvé

M. de Raadt, les armoiries *communales* sont d'origine moderne.

D'anciens sceaux communaux ont porté des armoiries, c'est vrai; mais les écus que nous y voyons, à qui appartenaient-ils? A des seigneurs, presque toujours. C'était, sur le sceau de la communauté affranchie, comme une marque destinée à lui rappeler que sa *liberté* comportait des réserves, une sorte de *brisure* imposée au signe par excellence de son autonomie, qui devait, à jamais, rendre témoignage des droits seigneuriaux limités, mais non abolis, par la charte reçue.

Encore ces écus n'avaient-ils point d'ordinaire la première place dans le champ du sceau. Celle-ci était, le plus souvent, soit réservée à l'image du saint patron, soit donnée à la représentation du palais communal, l'hôtel-de-ville, du beffroi ou du donjon. L'on y voyait aussi le pont de pierre, qui avait ouvert de plus larges débouchés aux produits de l'industrie locale; le temple, objet de la pieuse fierté des bourgeois; un vaisseau rappelant la première source de richesse d'une cité maritime ou baignée seulement par les eaux d'un grand fleuve, etc.

C'étaient là les symboles *communaux*, ou, si vous aimez mieux, les symboles de l'affranchissement, que longtemps on se fit gloire d'étaler sur les principaux actes de l'administration locale. Au XVII^e^ siècle et surtout au XVIII^e^, la manie des armoiries n'obséda point seulement les bourgeois : les magistrats communaux avaient leur écu, les communes eurent aussi le leur. La naïve éloquence des sceaux du moyen âge avait cessé d'être comprise et, parmi leurs divers types, le type armorial subsista seul. C'est alors que l'on vit des communes, ayant le bonheur de posséder un nom prêtant au calembourg, substituer à une antique porte fortifiée, comme Ciney, les *six nez* que nous présentent six têtes enfermées dans un bel écusson, dont la petite cité liégeoise dut être joliment fière, lors de sa première apparition. Ailleurs, moins favorisé, plus modestement aussi, l'on se borna à substituer, au vieux pont ou à la vénérable collégiale, un écu emprunté au seigneur du lieu. C'était le règne de la pure fantaisie.

Or, nous manquons peut-être de justice envers les magistrats communaux d'à présent en les supposant, pour la plupart, indifférents à l'histoire locale. Quant à moi, j'en connais plus d'un, même dans des endroits presque ignorés, qui, ayant retrouvé, par hasard, une

empreinte de ces vieux sceaux qu'on avait naguère délaissés, ont eu la patience de rechercher quelle pensée les avait inspirés. Parvenus à pénétrer leur symbolisme, maint d'entre eux s'efforcèrent de les faire revivre sur les actes de leur administration. Mais ici les attendait un grave obstacle : l'arrêté royal qui, le 7 février 1837, vint régler la forme des sceaux des communes.

D'après ce décret, seul en vigueur encore aujourd'hui, les communes en possession d'*armoiries* reconnues peuvent en orner leurs sceaux ; à défaut d'armoiries particulières, les communes scellent désormais uniformément du *Lion-Belgique*.

Certains bourgmestres tinrent bon néanmoins, et la difficulté fut très adroitement, sinon très heureusement, tournée.

Un château, une porte fortifiée, une église, un pont même, n'était-ce pas tout ce qu'il y a de plus banal en héraldique? Le cadre réglementaire, l'écusson, manquait seul, en somme, pour que ces emblèmes pussent reprendre leur place ancienne : ce fut chose simple de leur ajouter (après les avoir réduits à des proportions convenables, mais en respectant scrupuleusement l'ancien type) cet exhaussement à peine perceptible de l'indispensable blason. Le conseil héraldique montrant des trésors d'indulgence pour les bonnes intentions de ces inoffensifs magistrats, tout s'arrangea même si bien que les blasons nouveaux se trouvèrent comme par enchantement embellis des plus vives couleurs. Dire où on les prit, serait, fort heureusement, sortir de la tâche que nous nous sommes imposée.

Du reste, aucune formalité n'ayant été omise, l'arrêté royal d'autorisation, je me trompe, de *reconnaissance*, ne pouvait manquer de suivre avec une régularité administrative non moins parfaite. Examinez les armoiries qui figurent sur les sceaux actuels de Walcourt, de Binche et d'une foule d'autres villes, et vous pourrez juger si j'ai exagéré.

Voilà ce qu'a produit l'arrêté royal du 3 février 1837, et voilà quels continueront, très probablement à en être les effets, si l'on n'y apporte les modifications que l'expérience indique comme indispensables pour enrayer ces fantaisistes blasonnements, et leur enlever ce qui jamais n'a tenu en rien au domaine de l'héraldique.

Voilà pourquoi aussi je propose à la section d'exprimer le vœu que, à l'avenir, symboles, emblèmes, armoiries soient exactement placés *sur la même ligne* par un nouvel arrêté royal sur la forme des sceaux des communes.

M. LE COMTE DE MARSY donne des renseignements sur les armoiries de quelques localités de France, et constate qu'il y a, dans ce pays, également beaucoup à réformer. Il ne croit pas, comme M. de Raadt, que le rôle des saints ait été de servir de *supports*, mais bien qu'ils constituaient des *cimiers*. L'orateur s'étonne d'entendre le rapporteur admettre et revendiquer pour plusieurs localités des armoiries identiques, celles d'un ancien seigneur commun.

M. DE RAADT fait des réserves au sujet de la communication de M. Niffle-Anciaux. L'introduction dans les sceaux d'emblèmes autres que les armoiries pourraient faire naître des types peu recommandables. On ne saurait appliquer le principe préconisé par M. Niffle-Anciaux qu'avec beaucoup de discernement. Dans tous les cas, l'intervention de ces anciens emblèmes communaux ne devrait se faire qu'à titre purement *sphragistique*. En l'entendant ainsi, on pourrait, parfois, arriver à d'heureux résultats. Le conseil héraldique statuera d'ailleurs, en dernière analyse.

M. NIFFLE-ANCIAUX. — Nous sommes bien d'accord.

M. DE RAADT. — Quant aux objections de M. le comte de Marsy, je ne peux voir des cimiers dans les bustes de saints et d'anges qui émergent au-dessus des armoiries sur les sceaux des communes ou d'églises : ce sont bien des *tenants*, ainsi qu'on peut le constater sur de nombreux sceaux de Schelle, de Berchem, de Norderwyck, de Megen, de Bergeyck,, etc., et, autrefois, on n'y attachait aucune signification héraldique. Du reste, le casque, *base essentielle du cimier*, fait toujours défaut. (Fig. 13 et 14) (1).

(1) Les figures 13 et 14 sont des fac-simile de deux sceaux de l'église de Norderwyck, du XVIIe siècle, le premier aux armes des Tiras, le second à celles de T'Serclaes.

Des quatorze clichés insérés dans le rapport et la discussion sur les armoiries communales, cinq m'ont été prêtés, avec beaucoup d'obligeance, à savoir : le nº 4 par le Cercle archéologique, etc., de Malines; les nºs 6, 7 et 8 par l'Académie

Je préfère voir plusieurs localités d'une région, ayant jadis obéi au même seigneur, porter des armoiries identiques, plutôt que de n'avoir dans leurs sceaux que le Lion-Belgique. Rien n'empêcherait,



Fig. 13.



Fig. 14.

d'ailleurs, les communes de différencier leurs blasons par des marques *extérieures*, en choisissant, par exemple, pour tenants leurs patrons respectifs.

M. LE COMTE DE GHELLINCK D'ELSEGHEM confirme ce que vient de dire le préopinant, au sujet de l'emploi, dans les sceaux, de saints et d'anges. Il pense aussi qu'à défaut d'un blason justifié par un événement historique ou représentant un emblème d'origine communale, sanctionné par l'usage, les communes devraient revendiquer l'écu du plus ancien seigneur. Mais, en agissant ainsi, il pourrait arriver, parfois, qu'on se trouvât en présence d'armoiries dont on ignore les émaux. On aurait, évidemment, tort d'adopter celles d'un seigneur *quelconque*, car, à la découverte du sceau armoirié d'un seigneur plus ancien, on serait forcé de changer de blason.

M. DE RAADT dit que, pour chaque cas, il convient de charger des

d'archéologie de Belgique, et le nº 9 par la Revue *Kempisch museum*. Je me plais à en remercier bien vivement ces deux sociétés savantes et la rédaction de la dite publication. J.-Th. de R.

spécialistes d'une enquête minutieuse, qui pourrait être de longue haleine, il est vrai ; mais une affaire de ce genre ne présente aucune urgence.

M. D. VAN BASTELAER. — Sans doute, si une commune n'ayant pas d'armoiries veut se créer un écusson, et, si aucun fait historique, ni aucune raison spéciale ne peut fournir le sujet du blason, il sera naturel de prendre l'écu d'un seigneur du lieu ; mais il conviendra de choisir celui du seigneur primitif, comme viennent de le dire MM. de Raadt et de Ghellinck.

Souvent, dans l'histoire d'une localité, surtout d'une ville, on peut trouver tel fait, tel événement qui mérite d'exercer une influence décisive sur la création d'un écusson, lequel serait alors bien plus légitime que le simple écu d'une ancienne famille seigneuriale ; car celle-ci s'est souvent assez peu intéressée au village insignifiant où elle pouvait exercer ses droits.

Je veux vous citer, Messieurs, l'exemple frappant d'une localité fort importante, ayant aujourd'hui des armoiries reconnues, tout à fait erronées. J'ajouterai que, depuis 1814 jusqu'en 1823 et depuis 1830 jusqu'en 1847, elle en a porté qui étaient même ridiculement choisies, dans lesquelles ce n'est pas seulement un emblème, un objet tout à fait étranger, qui est venu prendre la place d'honneur dans l'écu, comme meuble, mais bien une figure qu'on élevait sur une perche pour annoncer la franchise des foires locales. Cette figure, devenue simple meuble héraldique, était l'écu du comté de Namur altéré, avec un lion rampant comme support. Seulement, dans l'écu comme au support, on avait mis dans la patte du lion le sabre courbé du lion de la révolution brabançonne.

Permettez-moi, Messieurs, dans l'espoir qu'un jour une administration locale sage aura à cœur de réformer cet état de choses, de m'étendre un peu sur le sujet et de résumer historiquement la question. Il s'agit de Charleroi.

Vous savez tous que cette localité ne devint ville et ne se nomma Charleroi qu'au milieu du XVII^e^ siècle. Antérieurement, c'était un très petit village nommé Charnoy. Ses quelques maisons et le village de Gilly furent réunis en un fief seigneurial, fief confirmé en 1297

par Jean Ier de Namur, comte de Flandre et marquis de Namur, et donné, comme récompense de hauts faits d'armes exécutés à la bataille de Woeringen, à Allard III, de Rèves. Les de Rèves, qui portaient : d'argent au chef de gueules, tinrent la seigneurie jusqu'en 1500. En 1629, celle-ci passa aux d'Isenghien de Gand, de Middelbourg. Dès lors, les armes de Charnoy et de son magistrat sont : *de sable au chef d'argent ;* leurs armes leur venaient de leurs seigneurs. Je ne fais ici que résumer et constater, sans répéter les preuves que j'ai données ailleurs (1).

Voilà les armoiries de la commune. Elles furent maintenues après l'érection de Charnoy en une ville et forteresse du nom de Charleroi, en 1666, et c'était encore l'état des choses en 1677. Cela est prouvé.

Quant aux magistrats des trois villes et communautés séparées, du *Faubourg,* de la *Ville Haute* et de la *Ville Basse,* ils eurent divers sceaux, selon les dominations qui se succédèrent. Le Faubourg, même sous la domination française, conserva le sceau aux armes de ses seigneurs : *de sable au chef d'argent.* Dans la Ville Haute, qui était forteresse du roi, le magistrat fut mis sous la dépendance du souverain, le roi Louis XIV, et, malgré les réclamations des seigneurs, le magistrat eut un sceau *d'argent à la fleur de lys de gueules.* Aussitôt après la remise de la ville aux Espagnols, le magistrat reprit le sceau aux *couleurs* des d'Isenghien : *de sable au chef d'argent.*

Quant à la Ville Basse, commune de Marcinelle, c'était quelques prairies inhabitées, en dehors de la seigneurie de Charnoy, et, quand elle commença à se bâtir, en 1676, des difficultés surgirent à propos du sceau du magistrat. Le souverain ordonna que ce sceau serait aux armes de Namur : *d'or au lion de sable.*

Mais, en 1697, indépendamment des *magistrats administratifs,* le roi d'Espagne, remis en possession de la ville, y établit un *magistrat de police,* ayant juridiction sur toute la ville, et il lui donna un sceau aux armes de Namur : *d'or au lion de sable.*

(1) *Les armes et les sceaux de Charleroi ; recherches sur les vraies et légitimes armoiries de cette ville et le blason apocryphe qui leur a été substitué au XIXe siècle,* Mons, 1875.

D'après ce qui précède, il ne peut y avoir un doute: les armes de la ville sont : *de sable au chef d'argent*. Les trois ou même les quatre magistrats eurent des sceaux divers, mais non des armoiries diverses, aux armes de France, aux armes de Namur, aux armes de Gand.

A ces complications vint s'en joindre une autre, inattendue. En 1709 furent instituées à Charleroi des franches foires; et, comme signes de franchise et d'immunités pour les forains, signes que l'on arborait au bout d'une perche sur le champ de ces foires, on adopta les armes de Namur dont le magistrat de police scellait ses actes.

L'une de ces figures, sculptées en bois, très grande, fut conservée à l'hôtel-de-ville, où elle repose encore actuellement à une place d'honneur. Seulement, repeinte et réparée à diverses reprises, elle changea peu à peu d'aspect. Par économie, sans doute, le champ de l'écu ne fut plus doré, mais peint en noir, et le lion fut doré: On mit dans la patte du lion support et du lion de l'écu un sabre recourbé et l'on en fit, lors de la révolution brabançonne, un Lion-Belgique de la liberté.

A la révolution française, toutes armoiries furent supprimées.

En 1814, quand le gouvernement hollandais fut établi, les communes reprirent leurs armoiries légitimes et l'administration de Charleroi alla prendre son ancien lion des franches foires, repeinturluré de frais, pour s'en faire des armoiries que l'on regarda naïvement comme légitimes.

En 1822 seulement, la ville se décida à abandonner ces armoiries non confirmées, obéissant à regret aux injonctions réitérées du Gouvernement. Elle usa alors simplement de sceaux administratifs, comme elle l'avait fait sous la domination française.

En 1837, enfin, le gouvernement national voulut rendre à chaque commune ses armoiries légitimes. Charleroi présenta son éternel lion des franches foires, remis à neuf et encadré dans un écusson héraldique.

Le Gouvernement retint pendant dix ans l'affaire en délibéré et l'admit alors, en ajoutant à l'écu un chef *d'argent à la fleur de lys de gueules*, en souvenir du sceau du magistrat de la ville haute sous la domination française. Malheureusement, il aurait fallu se livrer à des recherches fort longues et fort ardues pour élucider la question, et per-

sonne n'avait intérêt à le faire. Le rapport fut ce qu'il pouvait être de la part d'un rapporteur peu compétent, c'est-à-dire, qu'il fut fort incomplet et fort peu travaillé.

En terminant, je tiens à affirmer ici que la Société archéologique de Charleroi a rempli son devoir. Dès 1875, dans ses publications, elle accueillit un mémoire sur ce qui précède, et elle insista à plusieurs reprises auprès de l'administration communale pour l'amener à réclamer la réforme de son écusson et l'octroi d'armoiries rationelles. Ce mémoire, cité plus haut, formulait un projet d'armoiries basé sur des faits historiques et rappelant les armes portées par la ville et les magistrats de la ville haute et du faubourg depuis 1627 : *de sable au chef d'argent* ; en même temps les sceaux donnés par le roi d'Espagne au magistrat de la ville basse : d'*or au lion de sable*, et au magistrat royal de police par Louis XIV : d'*argent à la fleur de lis de gueules*.

On ne put rien obtenir, et la raison spécieuse donnée était qu'il eût fallu, en cas de modification, faire une dépense de 150 francs pour la gravure des nouveaux sceaux! Le seul et vrai motif était, à cette époque, la malveillance à l'égard de la Société d'archéologie de la part des membres de l'administration communale qui s'occupèrent de cette affaire.

Quant aux raisons données officiellement, elles sont assez singulières pour exciter une légitime curiosité.

Une correspondance fut entamée et n'aboutit à aucun résultat. Puissent de nouvelles tentatives mieux réussir (1) !

(1) Il paraît utile de compléter cette communication par un résumé de la correspondance à laquelle il est fait allusion dans ce qui précède.

* * *

Lettre de la Société archéologique de Charleroi, du 15 juilet 1877, appelant l'attention de l'administration communale sur la nécessité de réformer les armoiries actuelles de la ville de Charleroi, qui sont erronées et contraires à la vérité historique.

« Cette réforme ne peut offrir la moindre difficulté, car la question a été examinée en haut lieu par les hommes compétents et ne présente aucun doute. L'administration supérieure n'y apportera aucun retard, aussitôt que le conseil communal en aura fait la demande. »

* * *

M. VAN BASTELAER conclut en proposant que le Congrès émette le vœu de voir les conseils communaux demander une rectification de leurs armoiries quand elles sont incorrectes.

M. DE RAADT. — En règle générale, les communes ne sont pas à même d'émettre une appréciation en cette matière, et l'indifférence

Lettre de M. VAN BASTELAER au collège échevinal de Charleroi, du 15 juillet 1877, faisant connaître que l'archiviste du royaume, M. Pinchart, a examiné la question de la réforme des armoiries de la ville, qui est proposée par la Société archéologique, et que ce fonctionnaire a écrit, dans une lettre du 15 juillet 1877, que cette réforme ne peut souffrir aucune difficulté, appuyée de preuves historiques et de recherches consciencieuses, comme celles qui sont réunies dans le mémoire publié à ce sujet.

* * *

Lettre de l'administration de Charleroi à la Société archéologique du 1er avril 1878, discutant, par des observations plus intéressées que compétentes, les projets d'armoiries locales. En voici un extrait :

« Si nos armoiries actuelles ne réflètent pas fidèlement le passé de notre cité et ne rappellent que notre union au comté de Namur et à la France, il faut reconnaître que les nouvelles qu'on nous propose ne sont pas non plus complètes, ni plus satisfaisantes que celles que nous abandonnerions.

» Une rectification en amèneraient d'autres plus tard, et nos armoiries n'auraient plus rien de fixe ni de stable.

» En effet, vous vous bornez à ajouter à notre écusson actuel celui de la maison d'Isenghien, notre ancien seigneur féodal. (Pourquoi pas celui de la maison de Rèves ?)

» Vous divisez l'écu en quatre quartiers ; dans l'un, vous placez le lion namurois, dans l'autre, la fleur de lys et, dans les deux autres, vous répétez d'Isenghien, à défaut d'autre quartier.

» Or, il est constaté que Charnoy, berceau de notre ville, appartenait, pour partie, à l'abbé de Lobbes, et pour partie au seigneur du lieu.

» Rien ne rappelle ce fait historique.

» Il est en outre constaté, que la ville basse a été distraite de Marcinelle, village de la principauté de Liége, et rien ne rappelle encore ce fait important.

» Si notre écusson devait rappeler notre passé historique, il devrait se blasonner ainsi : au 1er quartier, Rèves ou d'Isenghien, au 2e, l'abbé de Lobbes, crossé et mitré, au 3e le lion namurois à la fleur de lys en chef et au 4e le perron de Liége.

» Pour être tout à fait exact, il faudrait même répéter l'abbé de Lobbes, ce qui prêterait à confusion, car Marcinelle et Couillet étaient du chapitre de Saint-Lambert

à ce sujet est très grande. Adopter le vœu de M. Van Bastelaer serait donner un coup d'épée dans l'eau. A mon sens, la conclusion de mon rapport envisage la question sous son véritable jour : « Seul un concours actif et unanime de toutes les Sociétés archéologiques des pays en cause pourrait mener à bonne fin l'immense travail de rectifi-

et n'en étaient pas moins terres de Liége. Et, dans ces conditions, l'écusson ne rappellerait pas encore la domination espagnole et autrichienne, que nous avons subie comme la domination française. »

* * *

A cette lettre, la Société archéologique répondit le 15 mai 1878 et discuta le projet d'armoiries. Il est utile de donner les considérations principales de cette lettre. « Votre dépêche, dit-elle, nous attribue un projet d'armoiries et elle discute ce projet. Nous vous ferons remarquer que c'est là une erreur et que nous n'avons jamais proposé à votre adoption un blason tout préparé.

» Cependant, comme votre dépêche du 1er *avril* entre dans quelques considérations erronées, il serait dangereux, pensons-nous, de le laisser dans le dossier de l'affaire, sans y joindre un correctif suffisant, quoique très court.

» Si votre administration voulait avoir un rapport sur la question, il eut été nécessaire d'en charger une Commission d'*hommes compétents*. Le rédacteur de la réponse qui nous est parvenue, s'est mis complètement à côté de la question. Cette réponse dit que les armoiries actuelles rappellent notre union à la France et au comté de Namur, c'est une erreur, on n'y trouve absolument rien de France (qui porte : d'azur, à trois fleurs de lys d'or), absolument rien de Namur (qui portait : d'or au lion de sable). Il ne s'agit pas, comme semble le dire votre réponse, d'énumérer toutes les maisons seigneuriales, qui ont possédé notre localité, et d'accoler leurs écussons l'un à l'autre. Votre dépêche arrive ainsi à blasonner un mélange d'armoiries hétéroclites, injustifiables, et cependant incomplet, à votre point de vue, puisqu'on y a omis les de Suere, les de Witzleven, les de Rubempré, les de Mérode, les de Wanzon, etc., etc., qui ont possédé notre seigneurie. A ce compte même, il n'y aurait aucune raison pour ne pas réunir les vingt écussons de tous les individus qui ont été nos seigneurs, car chacun avait des armes distinctes.

» Le seul point, c'est de savoir quelles ont été anciennement les armoiries données à Charnoy et à Charleroi et *portées légitimement* par cette localité. Or, ces armoiries, on les connaît par un travail imprimé dans nos volumes et dont on n'a pas suffisamment tenu compte ; travail qui a été grandement apprécié par M. Pinchart, président de la Commission que le Gouvernement charge de l'étude des armoiries locales à réformer, dans une lettre dont vous avez reçu copie. »

cation dont nous venons d'indiquer les grandes lignes. Nous émettons le vœu que tous les héraldistes apportent leur pierre à l'édifice. »

M. VAN BASTELAER reconnaît l'exactitude de ces paroles et engage la section à réunir, en cas d'adoption, au vœu proposé par M. Niffle-Anciaux, un second vœu conforme aux conclusions de M. de Raadt.

Après discussion, la section adopte le double vœu suivant :

1° Que l'arrêté royal du 6 février 1837 sur la forme des sceaux des communes soit rapporté en ce qu'il contient de contraire au rétablissement, sur les sceaux des communes, d'emblèmes ou de symboles ne faisant pas partie des armoiries communales ;

2° Que les Sociétés d'archéologie prennent toutes les mesures nécessaires pour amener les communes à réclamer la rectification de leurs armoiries si celles-ci sont fautives.

M. LÉON GERMAIN, de Nancy, fait parvenir à la section la note suivante :

Voici, en réponse à la question qui fait l'objet de la discussion, quelques armoiries de communes qui me semblent erronées.

Chiny. — Le champ est généralement dit *d'azur* ; nous ne connaissons aucun monument ancien qui renseigne sur les émaux de ces armes ; mais, dans les *Tournois de Chauvency* de J. Bretex, 1285, le champ de l'écu du comte de Chiny est décrit comme étant *de gueules*.

Montmédy. — *L'Armorial* de C. Lapaix donne, comme étant les « armoiries modernes », celles qui apparaissent pour la première fois sur les médailles frappées par Louis XIV, après le siège de 1657; il nous semble qu'elles furent imaginées pour la circonstance et que la ville n'avait pas de blason antérieurement.

Le même *Armorial* indique, comme étant les « armoiries anciennes », l'écu *parti* de Looz et de Chiny, qui, à notre connaissance, se montre pour la première fois dans le *Département de Metz*, de Stemer (1756); n'est-ce pas là une création arbitraire, sans attache avec le passé?

Personne encore n'a expliqué l'écusson *d'or, au lion de sable,* placé en pointe des armoiries de 1657; nous estimons que c'est une allusion

à la domination mémorable de la maison de Bourgogne sur le Luxembourg et le comté de Chiny, dont Montmédy était la capitale. En effet, cet écusson se retrouve *sur le tout* des armoiries des derniers ducs de Bourgogne de la maison de France. Mais, ce symbole est mal choisi ; ce ne sont pas les armoiries de la famille ni de la Bourgogne, mais celles de *Flandre,* qui n'a que très indirectement des relations historiques avec la ville de Montmédy.

Carignan. — L'antique Ivois fait usage d'armoiries que C. Lapaix décrit de la manière suivante : « *Écartelé, au* 1 *et* 4, *d'argent au lion de gueules, à double queue,* qui est de Luxembourg ancien; au 2 *et* 3, *burelé d'argent et d'azur de dix pièces, au lion de gueules brochant sur le tout,* qui est de Lusignan devenu Luxembourg moderne. »

Nous avons fait de longues recherches sur l'origine de ces armoiries et nous sommes convaincu qu'elles dérivent du sceau de la prévôté, organisée à nouveau par le roi Jean l'Aveugle; ce sceau est aux armoiries du souverain : *Écartelé de Bohème et de Luxembourg;* par conséquent, il faut changer les émaux dans les quartiers 1 et 4 des armes de Carignan et régulariser, dans les quartiers 2 et 3, le nombre des burelles.

Prévenons une objection. « Il est inexact, dira-t-on, que la queue double appartienne au lion de Bohème, et la simple, à celui de Luxembourg; c'est tout le contraire qui existe. » Cela est vrai pour les trois derniers siècles; mais, après avoir approfondi la question, spécialement à l'aide de la sigillographie et de la numismatique luxembourgeoises, nous sommes arrivé à conclure que, vers la Renaissance, les lions dont il s'agit ont fait échange de leur appendice terminal; une confusion s'est faite, et le blason moderne est devenu, à cet égard, le contraire de l'ancien.

Avons-nous besoin d'ajouter que les désignations de *Luxembourg ancien* et de *Lusignan* sont tout à fait fautives?

M. ALPH. DE SCHODT lit un mémoire intitulé : *Les médailles romaines relatives aux impositions.*

La séance est levée à 12 1/2 heures.

Séance du vendredi, 7 août.

La section tient sa dernière assemblée sous la présidence de M. ALF. BÉQUET, directeur du musée archéologique de Namur; M. EUG. SOIL, *rapporteur;* M. ED. NIFFLE-ANCIAUX, *secrétaire.*

Sur l'invitation de M. le Président, prennent également place au bureau : MM. le Dr Valdemar Schmidt et le général Wauvermans.

M. SERRURE dépose sur le bureau un volumineux mémoire répondant à la question nº 23 du questionnaire général, et, dans un rapide, mais très substantiel exposé, il en fait connaître les grandes lignes.

La section décide que le mémoire de M. Serrure sera transmis au Comité directeur du Congrès.

M. Serrure propose ensuite de rayer du questionnaire du Congrès la question nº 5, réservée au Congrès de Charleroi; M. de Witte a traité cette question de la façon la plus complète et ses conclusions sont approuvées par tous les numismates. Une simple faute d'impression à redresser : « *Amiens* » a été imprimé pour *Ath, Mons.*

L'honorable membre fait enfin observer que la question nº 6 du questionnaire général ne pourra être étudiée avec fruit que si l'archéologue prête son concours au numismate pour en sonder toutes les faces. Il émet le vœu que, pour le prochain Congrès, la question soit posée de la façon suivante : « La conquête de la Bretagne insulaire... Quels sont les enseignements que l'on peut tirer sous ce rapport : 1º de l'archéologie; 2º de la numismatique? »

Ainsi, la question pourra être traitée sous chacun de ses aspects par un spécialiste. Un membre de la Société d'archéologie de Bruxelles, par exemple, pourra l'envisager comme archéologue, M: Serrure se réservant, lui, de l'étudier comme numismate. (*Adopté.*)

M. LE PRÉSIDENT. — Quelqu'un a-t-il l'intention de prendre la parole sur la question nº 14?

J'ai traité cette question l'an passé au Congrès de Liége, je n'aurais rien pu vous apporter de nouveau ici, je n'ai donc pas cru devoir y revenir. Je me borne à rappeler que l'émaillerie, art essentiellement gaulois, avait disparu à l'époque franque. Les verroteries cloisonnées avaient pris la place de l'émail sur les bijoux de métal précieux, mis en honneur par les barbares. Ce n'est que vers le IXe siècle et sous l'influence byzantine, que l'art de l'émaillerie, longtemps abandonné, reparaît dans nos régions pour briller d'un nouvel éclat, particulièrement dans l'orfèvrerie religieuse.

M. BÉQUET rappelle ensuite en quelques mots les principaux procédés employés par les Belges dans l'application de l'émail sur les bijoux : I. Émaux champlevés ou en taille d'épargne. — II. Émaux incrustés. — III. Émaux en mosaïque. — IV. Émaux en échiquier et à fleurettes (1). Tels sont les procédés relevés sur les objets de parure appartenant à l'époque romaine. Le haut moyen âge nous a légué des émaux cloisonnés dont la technique est également très curieuse à étudier. Au XIVe siècle, apparaît un procédé nouveau, appelé à produire des effets jusque là inconnus : un émail translucide est appliqué sur un fond gravé. Deux siècles plus tard, les émaux peints feront, à leur tour, leur apparition.

M. J. DESTRÉE complète cet exposé sommaire par quelques observations spéciales relatives aux émaux qui décorent la châsse de la collégiale de Huy, où la cloison intervient simultanément avec le champlevé, celle de Stavelot et le reliquaire du Musée de Bruxelles.

Sur la question nº 16, M. LE GÉNÉRAL HENRARD ajoute quelques développements au savant mémoire qu'il a présenté au Congrès, relativement à l'industrie du cuivre dans nos provinces, au moyen âge. Il insiste sur la nécessité de porter nos investigations au delà de nos frontières, afin de recueillir le nom des fondeurs étrangers, et, en même temps, ceux d'étrangers, auteurs de pièces que les hasards

(1) Pour les développements voyez : *Compte rendu des travaux du Ve Congrès*, 2e fascicule, p. 239

du commerce ont portées parfois bien loin du lieu où elles furent fabriquées. Bien des noms inconnus pourraient être relevés de la sorte. L'honorable membre rappelle en passant le beau mortier de l'hôpital Saint-Jean, de Bruges, qui porte un nom inconnu.

M. le général Henrard donne ensuite communication de la note suivante, due à la plume de M. L. GERMAIN :

Nous nous sommes particulièrement occupé des fondeurs de cloches. Ceux des Pays-Bas sont surtout connus en France par les clochettes de Jean Van den Eynde (*Joannes a Fine*) et des Van den Gheyn, sur lesquelles on peut consulter le beau travail de M. l'abbé Morillot, *De l'emploi des clochettes.*

Nous avons fait connaître (1889) une cloche de Montmédy, datée de 1558, qui porte le nom de Peeter Van den Gheyn.

L'objet de cette note est de demander si l'on a des renseignements sur la descendance du célèbre fondeur Lambert Patras, auteur des fonts de Saint-Barthelémy à Liége, et si elle ne serait pas venue dans le Bassigny en passant par les Ardennes.

Plusieurs écrivains rapportent, d'après des manuscrits, l'inscription de l'ancienne bancloche de Toul, faite en 1396, et qui portait, disent-ils, le nom du fondeur « maistre Guillaume Poitras de bourg Sainte-Marie ». Ce nom nous est d'ailleurs totalement inconnu ; ne serait-il pas une altération de *Patras,* produite soit par un vice de prononciation, soit par une erreur de transcription ?

Sainte-Marie se trouve dans le diocèse de Langres ; mais, d'autre part, M. Jos. Berthelé (*Recherches pour servir à l'histoire des Arts en Poitou,* 1889, p. 213) a fixé l'attention sur « Guillaume de Roucy », qui, à la même époque, 1396, refondit la cloche de l'horloge municipale de Poitiers ; l'inscription, rapportée par un procès-verbal de 1787, le nomme ainsi : « *Guillelmus de Roucy, habitator ville Cantuantis* ». M. Berthelé se demande si, au lieu de *Cantuantis,* il ne faudrait pas rétablir *Calvimontis,* c'est-à-dire Chaumont (Haute-Marne), dans le pays renommé par ses fondeurs de cloches.

A notre tour, nous pouvons être tenté de rechercher une relation entre *Guillaume de Roucy*, habitant *Chaumont*, et *Guillaume Poitras*, habitant *Sainte-Marie,* dans la même région et à la même époque.

Ne se rattacheraient-ils pas aux Patras de Liége, et le nom de Roucy ne rappellerait-il pas une station intermédiaire dans les Ardennes ?

Tout cela est fort problématique ; mais, il nous paraît bon d'appeler l'attention sur la question et de provoquer des éclaircissements sur l'histoire des fondeurs de Liége.

M. le général HENRARD signale enfin à l'assemblée les recherches entreprises à ce sujet par M. Destrée; il engage ses confrères à transmettre à M. Destrée tous les renseignements qui pourraient l'aider dans la lourde tâche qu'il a assumée.

M. J. DESTRÉE. — En ce qui concerne les fondeurs de cloches, M. l'abbé van Caster, de Malines, possède des notes d'un grand intérêts sur les fondeurs malinois.

M. Hans Hildebrand a signalé de nombreuses pièces marquées Van den Gheyn, qui se trouvent en Suède.

Pour les fondeurs d'artillerie, je crois pouvoir restituer, avec une entière certitude, à un fondeur de Dinant, le canon trouvé en cette ville, dans les dragages de la Meuse. Outre le lion issant, on y voit les initiales du fondeur.

Je rappellerai, enfin, qu'une famille Groignard se retrouve parmi les fondeurs à Dinant et, plus tard, à Gand. Cette constatation n'est, d'ailleurs, point isolée : les fondeurs dinantais sortaient assez facilement de chez eux. Aux mauvais jours, on les voit fréquemment faire appel à leurs concurrents et conclure des alliances qui devaient les aider à attendre des temps plus calmes.

M. de la Grange a trouvé un testament qui nous montre un fondeur à la fois en relations avec Tournay, Dinant et Bouvignes.

M. LE PRÉSIDENT constate que la question nº 17 est beaucoup trop vaste.

M. DESTRÉE propose le renvoi de la question à la Commission organisatrice du prochain congrès. (Adopté.)

M. BÉQUET aborde ensuite la question nº 15, non sans avoir fait, toutefois, observer au préalable qu'en présence de la trop grande étendue du sujet à traiter, il renonce d'avance à entrer dans les détails pour s'en tenir à de simples considérations générales. L'honorable membre expose ensuite, à grands traits, les principales constatations

qu'il a eu l'occasion de faire dans notre Wallonie et plus spécialement dans le Namurois. Il entre dans quelques développements au sujet de l'ornementation zoomorphique particulièrement en faveur dans nos contrées à l'époque franque.

M. le général WAUVERMANS, qui a remplacé l'honorable rapporteur au fauteuil de la présidence pendant la discussion de son mémoire, propose à l'assemblée de voter l'impression du rapport du savant directeur du musée de Namur. (*Applaudissements.*)

M. GUIGNARD. — Je ne suis pas complètement d'accord avec mon honorable collègue et ami, M. Béquet, sur les origines et le métamorphisme du dragon.

En effet, si nous examinons les courants qui se sont produits dès l'origine, nous devons plutôt reconnaître l'influence aryenne dans la décoration des bijoux.

Il y a quelque temps, nous consultions un livre qui devrait être dans toutes les bibliothèques d'archéologues, l'ouvrage de M. l'abbé Dubois, intitulé : « *Mœurs et religions de l'Inde* ». Je fus étonné d'y rencontrer de nombreux détails concernant les inhumations et le rite funéraire religieux des peuples de l'Extrême-Orient.

Dans la religion indoue, ce que nous appelons aujourd'hui le *toucan* des bijoux mérovingiens, n'est autre que le *garondah* ou petit aigle, devenu de bonne heure l'oiseau symbolique par excellence, dont la représentation fut même employée en diverses circonstances. Les femmes qui se consacraient au culte priapique de Brahma étaient, entre autres, nous dit M. l'abbé Dubois, marquées sur la cuisse gauche d'une représentation du dit garondah.

En présence de ce fait et de plusieurs autres non moins saillants, relatés dans le même ouvrage, nous nous sommes demandé s'il n'y avait pas lieu de faire nos réserves, motivées, si nous considérons nos origines, regardées jusqu'à ce jour comme aryennes.

Le bijou primitif portait peut-être la tête ou l'effigie entière du garondah, qui, par transformisme, est devenue une tête de serpent, puis un animal fantastique, dégénérant à chacune de ses transformations au point d'arriver à être un dragon.

Notre intention, Messieurs, n'a pas été de critiquer l'excellent travail

de nos amis de Belgique, mais, avant tout, d'apporter une donnée historique dans l'étude des faits. Je me contente donc d'appeler l'attention de nos savants collègues de la section sur les origines du garondah et sur ses transformations possibles, après tout, entre les mains d'un ouvrier peu au courant du symbolisme primitif.

Quand on étudie les bijoux, l'art, les mœurs des peuples qui nous ont précédés, les moindres détails de leur vie intime ne peuvent être passés sous silence : un fait peut amener la connaissance d'autres faits; telle est la raison qui, dans la circonstance, m'a fait demander la parole.

M. BÉQUET. — M. Guignard a-t-il rencontré le lion comme représentation symbolique dans les bijoux de l'époque burgonde trouvés dans le centre de la France?

M. GUIGNARD. — Non, pas jusqu'à ce jour. Le David dans la fosse aux lions ou quelque chose d'analogue n'a pas encore été trouvé, à notre connaissance du moins, dans l'Orléanais, la Touraine et le Blésois; mais, puisque M. Béquet appelle notre attention sur ce point, je chercherai le lion et j'espère, avec le temps, le retrouver.

Notre civilisation, en effet, est identique au point de vue de ce que l'on pourrait appeler la *faune des bijoux*. Je puis, à cet égard, fournir pour notre étude d'ensemble quelques remarques dont l'importance n'échappera à personne.

Voici des dessins de fibules et d'agrafes (*M. Guignard fait circuler des planches*), trouvées sur les bords de la Loire, qui rappellent singulièrement celles de nos musées du Nord. Une agrafe, entre autres, est identique à celle trouvée par M. Van Bastelaer dans le cimetière de La Buissière, et cependant la nôtre a été rencontrée à Saint-Dyé-sur-Loire, de l'autre côté du fleuve, auprès de Blois. (Cette agrafe appartient à M. Mariette, ancien maire de Saint-Dyé-sur-Loire.)

D'autres objets nous démontrent la communauté de civilisation de nos peuples du centre de la France avec ceux de la Belgique. J'espère donc combler bientôt, Messieurs, la lacune signalée par M. Béquet, lacune qui n'existe, j'en suis persuadé, jusqu'à ce jour, que par la trop petite quantité de matériaux dont nous disposons.

M. le baron DE BAYE. — Nous ne saurions trop féliciter M. Béquet

de son remarquable mémoire. En observateur judicieux, il a fait ressortir combien l'étude de l'ornementation zoomorphique des parures franques de Belgique pouvait éclairer l'origine de l'art auquel elles appartiennent. Nous souhaitons de voir le savant conservateur du Musée de Namur persévérer dans ses patientes recherches et publier la série des animaux figurés sur les bijoux francs de sa région. Lorsque des études locales, semblables à celle dont nous venons d'entendre la lecture, auront été faites en divers pays, des synthèses pourront en être déduites et des travaux d'ensemble pourront être abordés.

Dès l'année 1888, j'ai communiqué, aux réunions de la Sorbonne, un travail abrégé sur le même sujet, comprenant divers types observés dans plusieurs nécropoles barbares en Europe. Au Congrès archéologique russe de Moscou, en 1890, j'ai dû donner connaissance de cette étude, considérablement enrichie de matériaux nouveaux que j'avais alors sous la main.

De son côté, M. Hans Hildebrand, antiquaire du royaume de Suède, s'est occupé des figurations animales répétées en Suède sur les objets appartenant à une période presque contemporaine ; vous trouverez ses remarquables déductions dans son livre intitulé : *Scandinavian arts*.

En Danemark, mon savant ami, M. Sophus Müller a traité la même question. Je pense que l'ornementation zoomorphique, adoptée par les Barbares, a pris naissance là même où il en a étudié les manifestations multiples, c'est-à-dire dans le Nord. Selon lui, certaines formes décoratives sont devenues animées. Les ouvriers, les artistes, si vous préférez, auraient été de l'imparfait au parfait par une lente gradation. Tout en rendant un juste hommage à la science dépensée par mon confrère danois en cette circonstance, je dois avouer que mes recherches m'ont imposé une opinion bien différente.

J'estime que les premiers orfèvres barbares ont connu et copié des modèles représentant des animaux stylisés. Ces conceptions proviennent généralement de l'Europe orientale; parfois elles sont empruntées à l'art scythique ou sassanide. Mais, pendant leur transmission à travers le temps et l'espace, les types primordiaux ont été défigurés. Pour parvenir de leur pays d'origine au nord ou à l'occident, ils ont été tant

de fois copiés et recopiés, que nous devons deviner l'animal que l'ouvrier ignorant n'a pas su reproduire. Prenez, par exemple, le griffon, suivez sa dégénérescence dans la série des plaques de ceinturon dont j'ai emprunté les éléments aux collections publiques et privées d'Europe, et que j'ai publiée récemment. Vous n'y voyez plus le griffon dévorant sa proie, mais puisant avec son bec dans une coupe. Le mythe s'est transformé, mais les caractères de l'animal hybride sont demeurés les mêmes.

M. de Baye termine en formant des vœux pour que les plaques de ceintures à sujets symboliques, recueillies en Belgique, soient étudiées d'une façon spéciale. Il rappelle qu'un certain nombre de ces objets se voient dans les vitrines du Musée d'antiquités de Bruxelles, ainsi que dans la collection de M. le baron de Loë.

M. de Baye fait circuler parmi les membres de la section le moulage d'une de ces plaques et insiste tout particulièrement sur l'utilité d'exposer dans les musées, comme termes de comparaison, des moulages de pièces typiques. Il émet le vœu que le moulage des objets exhumés du tombeau de Childeric figurent dans les belles galeries d'antiquités, au Parc du cinquantenaire.

M. DESTRÉE fait connaître que le Musée a jadis possédé ces moulages, mais qu'ils ont été retirés des vitrines. Il proposera à la Commission administrative de les y réintégrer.

M. LE PRÉSIDENT donne ensuite la parole à M. Evenepoel,

M. EVENEPOEL, rapporteur de la 19e question. — Quelqu'un a-t-il des observations à présenter au sujet de la céramique bruxelloise?

M. SOIL. — Je ne saurais admettre l'attribution à la fabrique de Tervueren de la belle fontaine en faïence, décorée des armes de Lorraine, que l'on voit au Musée royal des arts décoratifs et industriels. L'atelier céramique de Tervueren a produit des porcelaines et non des faïences, la chose n'est plus discutée aujourd'hui. Or, cette magnifique pièce est en faïence; à mon avis, cette fontaine doit être restituée à Tournai.

La terre dont elle est faite, son décor et son émail sont les mêmes que dans les faïences de Tournai.

On connaît les rapports étroits qui ont existé entre le prince de Lor-

raine et Peterinck. Celui-ci a fourni au prince son buste, une statue colossale de Sainte-Thérèse, un grand vase en porcelaine à ses armes, et enfin un grand nombre de pièces en blanc qui ont été décorées à Tervueren. Tous ces marchés sont constatés par des pièces authentiques relatives à la fabrique ou par la correspondance du prince.

Quand celui-ci fit construire le four de Tervueren, c'est chez Peterinck qu'il en prit le modèle.

Ne peut-on pas affirmer que dans ces conditions Peterinck a fourni également des faïences au prince, et que celle qui nous occupe vient de ses ateliers.

M. DESTRÉE. — La thèse que M. Soil vient de nous présenter a été soutenue avec beaucoup de dialectique, cependant notre estimé confrère ne m'a point convaincu. Il est constant que toutes les pièces reconnnues pour avoir été fabriquées pour le prince de Lorraine sont des porcelaines, et non des faïences. M. Soil pourrait nous dire si des *marques*, des *signes* quelconques distinguent les faïences considérées comme sorties des ateliers tournaisiens.

M. SOIL. — Des traditions constantes appuyées par des documents, des similitudes absolues de formes (indiquant les mêmes moules) et de décor, entre les porcelaines de Tournai et certaines faïences ont permis d'attribuer celles-ci à la même fabrique.

Quant aux marques, on n'en mettait en général plus, pendant la période correspondant à la fabrication de Peterinck. Avant lui on en peut citer quelques-unes, et en particulier un superbe plat où l'on voit la marque T Y, marque qui appartient sans conteste à Tournay. J'ajouterai qu'en général nos faïenciers ne cherchaient point du tout à faire reconnaître leurs produits. Les ouvriers tournaisiens copiaient, comme ceux des autres fabriques d'ailleurs, les produits des usines en renom, et alors ils se gardaient bien de signer leurs œuvres.

M. DESTRÉE. — Il est une considération d'ordre moral qui me paraît avoir son importance dans la question ; je me bornerai à l'indiquer. Tournai produisait des porcelaines très estimées et à juste titre : le beau livre que M. Soil leur a consacré en témoigne éloquemment. Mais, pour les faïences, il n'en a guère été de même, et nous ne voyons pas ce qui eut pu motiver cette préférence accordée par le Prince

aux produits tournaisiens. D'autre part, M. Soil ne nous a point expliqué de quelle façon peut s'interpréter, dans son opinion, la marque C P accompagnée des trois croissants, que porte la fontaine dont il vient de nous parler.

M. SOIL. — Cette marque s'explique de la façon la plus naturelle par ce fait que, vers la fin de sa vie, Peterinck employa un de ses fils, portant le prénom de Charles, dans ses ateliers de décoration.

M. BONVARLET. — La famille Peterinck portait-elle pour armoiries les trois croissants qui accompagnent le monogramme?

M. SOIL. — Non. Ses armes étaient les épées en sautoir.

M. DESTRÉE. — Les épées avaient très probablement été empruntées à la Saxe. Ici le plagiat me semble manifeste. Il n'empêche que la marque tournaisienne était favorablement connue : pourquoi dès lors recourir à une marque nouvelle? A mon avis la restitution proposée par M. Soil est prématurée. Le ton de la pièce rappelle d'ailleurs parfaitement les produits de Tervueren; les rouges sont particulièrement caractéristiques.

M. SOIL. — Le rouge violacé employé dans le bas du vase se rencontre très fréquemment dans le filet au marly des assiettes en porcelaine de Tournay.

D'autre part la décoration générale du vase est celle d'un groupe nombreux et très artistique d'objets en faïence, tels que surtouts de table, brûle-parfums, bouquetiers, vases et vaiselle de table. Les guirlandes de fleurs en relief se rencontrent sur presque toutes ces pièces ; les bouquets peints sont identiques à ceux du vase du Musée; ils ont certainement été peints par les artistes qui ont décoré les porcelaines de Tournai.

M. DESTRÉE revient sur ses précédentes observations et déclare ne pas se rallier aux conclusions de M. Soil.

M. SOIL fait observer que, si l'on compare, au point de vue de la vente, chacune des branches de l'industrie céramique tournaisienne, la faïence l'emporte de très loin sur la porcelaine.

M. LE PRÉSIDENT. — Nous aborderons l'examen de la question nº 19. M. de Raadt a la parole pour donner lecture de son mémoire

Sur la culture de la vigne dans le Brabant et sur les causes de la disparition des vignobles.

M. DE RAADT. — Mon intention n'est point de répondre d'une façon complète à cette question. Je désire seulement signaler quelques documents qu'incidemment il m'a été donné de recueillir dans mes recherches historiques. Ils pourront servir à ceux qui voudront faire un travail d'ensemble sur la culture de la vigne dans ce qui fut le duché de Brabant.

L'illustre maison des Berthout, à laquelle le pays est redevable de tant de bienfaits et de progrès, cultivait la vigne dans ses domaines de Duffel et de Keerbergen.

En effet, un Louis Berthout, en cédant aux habitants de cette dernière localité toutes les bruyères du village, stipula pour condition formelle la conservation et l'entretien des collines à vignobles, situées sur leur territoire. L'auteur qui nous apprend ce fait ayant négligé d'indiquer l'année de cette cession, je ne saurais préciser lequel des trois Louis Berthout qui, d'environ 1250 à 1346, ont possédé la seigneurie de Keerbergen, est ici en cause.

L'appelation *de Wijngaert velden,* donnée à un fief à Duffel, prouve l'existence de vignobles dans ce bourg, dès une époque reculée. Ce nom se retrouve dans les registres féodaux de la Cour de Malines, jusqu'à la fin de l'ancien régime (1).

Il en est de même du vignoble (*wijnhove*) qui était une dépendance du château d'Immerseel, à Wommelgem, berceau d'une des plus grandes lignées du Brabant; il est cité dès le XIII^e^ siècle jusqu'à la suppression de la féodalité (2).

Les appartenances du château de Horst, appelé, depuis le XV^e^ siècle, parfois, *Nieuw-Horst,* à Rhode-Saint-Pierre, comprenaient des vignobles (3).

(1) Voir mes notices sur les seigneuries du pays de Malines : *Keerbergen et ses seigneurs,* et *Duffel, Gheel en hunne heeren.*

(2) Pour plus de détails, voir ma notice sur *Iteghem et ses seigneurs* (manuscrit).

(3) Voir, entre autres, *Cour féodale de Brabant,* registre n° 357, fol. 386, Archives générales du royaume. Nos collègues MM. Armand de Behault et le

En 1288, *Walterus, dictus Hauwel de Stadis,* de l'aveu de sa femme, Sibylle, cède à l'abbaye de Sainte-Gertrude, à Louvain, moyennant des anniversaires à célébrer pour le salut des âmes de ses parents et de celles des époux donateurs, un *domistadium* dans *la bruyère,* voisin de l'héritage des enfants *de Quatham* (1), lequel bien il a reçu, antérieurement, de Godefroid de Brabant, seigneur d'Aerschot et de Vierzon, le même qui mourut à la bataille des Éperons-d'Or. L'abbaye aura à payer aux héritiers de Walter et de sa femme un cens annuel de six deniers de Louvain. De plus, dès l'année 1289, elle devra construire, à ses frais, d'après les règles de l'art, dans la propriété faisant l'objet de l'acte de libéralité, un pressoir à vin dont les bénéfices, *au moment des vendanges,* seront partagés par le monastère et les pieux époux. Aussitôt la mort du survivant de ceux-ci, les produits du pressoir seront intégralement acquis à la donataire.

Vu l'époque de cette charte inédite, qui constitue un document si intéressant pour l'histoire de la viticulture dans le Brabant, je crois bien faire de publier la pièce *in extenso*. La voici :

Notum sit universis presentes litteras visuris et audituris quod *Walterus dictus Hauwel de Stadis,* de consensu et voluntate uxoris sue *Sibille,* contulit, donatione hereditaria, preposito et conventui sancte Gertrudis de Lovanio domistadium quoddam, prope hereditatem puerorum de Quatham, sicut quod domistadium idem *Walterus* recepit in wastina a Domino *Godefrido de Brabantia,* Domino de *Aerschot* et de *Virzon,* sub censu unius denarii annui de licentia predicti Domini *Godefridi,* ad vitam suam, sub censu unius denarii annuatim, quoad vixerit ipse *Walterus*, eidem persolvendi ; ipso vero *Waltero* mortuo et uxore, tenebunt dictum domistadium ab heredibus et successoribus predicti prepositi et conventus, sub censu sex denariorum lovaniensium, dictis heredibus *Walteri* persolvendorum. Et in dicta donatione, facta a predicto *Waltero,* omnes et singule conditiones inferius

major Combaz nous ont annoncé, pour une des prochaines séances de la Société d'archéologie de Bruxelles, une étude sur cette résidence seigneuriale.

(1) Le document ne contient pas d'indication plus précise quant à la situation du bien. Les van Quaetham résidaient à Aerschot, au commencement du XIV^e^ siècle. Un *Reinerus, dictus de Quaetham,* échevin de cette localité, se sert, en 1329, d'un sceau dont le champ est chargé de trois besants ou tourteaux.

notate fuerunt apposite, videlicet quod predicti prepositus et conventus edificabunt, proximo anno, in domistadio predicto, sumptibus propriis, torcular, laudabile et sufficiens, quo edificato predicti *Walterus* et eius uxor habebunt complete medietate totius lucri quod predictum torcular tempore vindemiarum acquisitum seu lucratum fuerit. Quamdiu ambo aut alter eorum vixerint, residua vero medietate predictis preposito et conventui plenarie reservata, et per hac memorati prepositus et conventus omnes expensas et sumptus, tam in custodibus seu famulis regentibus seu laborantibus in dicto torculari, quam in reparatione torcularis seu instrumentorum ad torcular pertinentium pro media parte facient et predicti *Walterus* et eius uxor reliquam partem facient supra sumptuum et expensarum post mortem vero amborum, *Walteri* silicet et uxoris sue, dictum torcular, cum suis pertinentiis predictis, preposito et conventui integraliter remanebit ; et ut predicti prepositus et conventus dicto *Waltero* de dicta donatione dignam faciant recompensationem, promiserunt de anniversariis bone memorie Domini *A.* (?) *de Stadis*, patris dicti *Walteri*, et matris sue a nunc in antea in perpetuum providere, scilicet de anniversario suo et uxoris sue post mortem utrorumque et ad ista anniversaria facienda se firmiter obligando astrinxerunt. In quorum omnium testimonium scabini de Arschot, presentibus quibus hec acta fuerunt, videlicet *Johannes de Rumeleda*, *Johannes de Eykenvorda*, *Johannes de Scaffen* et *Henricus Stretinch*, una cum sigillo predicti *Walteri*, presentes litteras sigillarunt. Datum anno Domini M° CC° octogesimo quinto, feria tertia post Annuntiationem Beate Marie. Superscriptionem et uxore approbante. Datum ut supra.

(Original sur parchemin avec cinq sceaux ; *W. Hauwel* scelle d'un écu chargé d'une aigle ; légende : S. Walteri Hauwel de Harscot. *J. de Rumeleda* scelle d'une rose à six feuilles dans le champ du sceau ; *J. de Eykenvorda :* un griffon dans le champ du sceau ; *J. de Scaffen :* le sceau est fruste ; *H. Stretinch* porte dans le champ du sceau une fleur de lis au pied coupé, acc. en chef de deux étoiles. Chartes de l'abbaye de Sainte-Gertrude ; Archives générales du Royaume).

* * *

En 1290, *sabbato post festum Petri et Pauli apostolorum*, Henri Clutinck, fils de Gossuin, et sa sœur Élisabeth transportent à l'église Sainte-Gudule, à Bruxelles, un demi-bonnier de terre, sis, hors la porte de Sainte-Gudule, près du vignoble (*prope vineam*) de Henri Portere. Cette cession a pour cause la fondation d'un anniversaire pour (Saint-) Boniface, évêque de Lausanne (1).

Un document passé, le 4 août 1378, devant les échevins de Vilvorde

(1) Cartulaire n° 505 ; archives de l'église des Saints Michel et Gudule, armoire 5, case 5.

mentionne un cens grevant le vignoble de Costin de Rans (!) à Vilvorde (1).

Par acte daté de Malines, le 7 juillet 1432, le duc Philippe-le-Bon accorde une somme de 300 *pieters* au chapitre de l'église Sainte-Gudule, à Bruxelles, en compensation d'une dîme dont celui-ci jouissait *tant es fruys de nostre vigne estant dedens nostre parc,* près du palais, que sur toutes les terres labourables et jardins nouvellement acquis et englobés dans le parc ducal (2).

L'hospice des *Douze-Apôtres,* à Bruxelles, fondé par le chanoine Guillaume Bont († en 1432), comptait, parmi ses dépendances, un vignoble (3).

J'ai dit plus haut que les registres féodaux mentionnent les *Wijngaert-velden* de Duffel et la *wijnhove* de Wommelghem, jusqu'à la fin de l'ancien régime. En faut-il conclure que la culture de la vigne ait été continuée avec succès, dans ces deux villages, jusqu'il y a environ un siècle ? Ce serait peut-être hasardé. Il est fort possible que les dénominations rappelant d'anciens vignobles aient été conservées, alors même que les changements climatériques avaient amené la disparition de ces vignobles.

M. LE PRÉSIDENT, à propos de la question nº 20, signale qu'à Waha, près de Marche, une pierre parfaitement conservée, encastrée dans l'une des murailles de l'église, fait connaître que la fondation de cet édifice remonte au XIe siècle.

M. BONVARLET. — Sur l'église de Poperinghe, on lit le millésime de 1269. A Sutbaye, une cloche, qui a été perdue dans un incendie, reportait la construction de l'église à l'année 1362.

M. P. SAINTENOY rappelle que c'est à la suite des recherches inaugurées par la Société d'archéologie de Bruxelles que la question a été portée à l'ordre du jour du Congrès. Il fait ensuite connaître une curieuse constatation que M. Licot vient de faire à l'église de Villers,

(1) Cartulaire du monastère de Rouge-Cloître, fol. 192; Archives générales du royaume.

(2) Le cartulaire cité de l'église des Saints Michel et Gudule.

(3) *Voir* ma notice intitulée : *La maison des Douze-Apôtres, à Bruxelles.*

édifiée en partie au commencement et en partie à la fin du XIII^e siècle. Il a observé que le chiffre II se voit à certains endroits plusieurs fois répété sur les claveaux de la voûte; ce chiffre correspondait à la deuxième travée construite. La suivante portait le chiffre III et ainsi de suite, suivant l'ordre de l'avancement des travaux. A Orval, le même archéologue a observé que les pierres formant les montants d'une porte étaient marquées d'un côté A 1, A 2, A 3, etc., et de l'autre AA 1, AA 2, etc. Sans aucun doute, ce sont là des indications de construction et non des marques de tâcheron.

M. V. SCHMIDT apporte un croquis, fait de souvenir, du vase en argent entré récemment dans les vitrines du Musée de Copenhague. Il fait observer que tout dans cet objet dénote une origine étrangère au Danemarck, la faune tout spécialement. Notre savant confrère incline à y voir l'œuvre d'un artiste appartenant à la Gaule; cependant, dans sa technique, ce vase accuse un commencement d'influence classique : nous sommes à quelques siècles de l'époque de la conquête de la Gaule, Rome nous a communiqué déjà quelque chose de son souffle artistique, cependant nous n'avons point abdiqué encore notre sentiment propre.

M. Schmidt décrit comme suit les divers sujets qui décorent le vase de Copenhague :

A. A l'extérieur : 1. Homme barbu (buste) aux bras levés, tenant deux cerfs.

2. Homme barbu (buste), tenant dans les mains levées deux dragons ailés. Un troisième dragon à deux têtes se voit devant sa poitrine.

3. Homme barbu. Au-dessous de chacun de ses bras un homme plus petit portant un cochon.

4. Homme aux bras levés ne tenant rien dans les mains; un homme plus petit marche d'un côté; de l'autre côté, un homme court ou saute.

5. Femme. Les bras sont croisés sur la poitrine; la tête est ornée de tresses qui tombent sur les épaules; d'un côté le buste d'un homme, de l'autre celui d'une femme.

6. Femme. Les bras sont croisés sur la poitrine; à gauche, homme courant; à droite homme étranglant un lion, figure évidemment

inspirée par la représentation grecque bien connue : Hercule étranglant le lion de Némée.

7. Femme levant le bras droit et tenant un petit oiseau dans la main levée. On voit de plus, à droite, un homme plus petit, à gauche, un loup. A gauche de la tête, une femme saisissant la tresse des cheveux de la figure principale, et, à droite, au-dessus, un aigle aux ailes déployées; à droite un autre aigle; ensuite, un loup ou un lion, enfin une femme assise sur l'épaule de la figure principale.

La plaque centrale qui a orné le fond du vase offre les figures suivantes : un taureau; un homme armé, courant; un chien; un animal d'espèce féline, enfin un taureau mort.

B. A l'intérieur, le fond représente un homme (buste), figuré de face, aux bras levés, le bras droit faisant mouvoir une roue. Sur les parois, on voit :

1. Un groupe de deux hommes tenant une roue; l'un, la figure principale, est barbu, figuré de face, mais on n'en voit que la partie supérieure; l'autre, plus petit, porte un casque orné de deux cornes. De chaque côté du groupe, une hyène; au-dessous, trois griffons et un serpent.

2. Femme, les bras sur la poitrine, la tête ornée de tresses ou de rubans qui tombent sur les épaules. De chaque côté, un éléphant, une roue à six rayons, entourée de points.

3. Homme sans bras, assis à l'orientale (attitude bouddhique), la tête ornée d'un bois de cerf, le cou, d'un torques. Il tient du bras droit levé un torques, et de la main gauche, un serpent à tête plate; à gauche, un loup, surmonté d'un lion, d'un homme à cheval sur un loup, puis d'un dauphin et d'un taureau; au-dessous, deux lions.

4. Trois taureaux; au-dessus, trois panthères; au-dessous, trois hommes tenant des épées et trois chiens.

5. Homme debout, tenant un autre homme renversé au-dessus d'un vase; ensuite, séparées par un tigre, deux scènes superposées : au-dessus des cavaliers casqués s'avançant vers la gauche, les casques sont ornés de bois de cerf, d'une demi-roue, d'un cochon, d'oiseaux; au-desosus sept hommes portant des boucliers oblongs et des javelots et quatre autres portant une trompette; au-dessus un serpent.

M. le baron DE BAYE. — Sont-ce les figures d'homme ou bien celles de femme que l'artiste a ornées de torques.

M. SCHMIDT. — Les unes aussi bien que les autres.

Ainsi que je vous l'ai fait connaître déjà, Messieurs, c'est dans une tourbière que ce précieux vase a été trouvé. Les tourbières du Danemark sont, du reste, particulièrement fertiles en trouvailles archéologiques ; à différentes époques, ces endroits ont reçu de riches dépôts. Certaines tourbières ont, d'ailleurs, pris la place des lacs sacrés de l'époque de la pierre. Des dépôts votifs y ont donc été également faits. Ces dépôts sont formés d'objets toujours réunis par paire. L'un d'eux a ainsi fourni huit trompettes de l'âge du bronze.

M. LE PRÉSIDENT remercie M. le Dr V. Schmidt pour les renseignements pleins d'intérêt qu'il vient d'ajouter à la communication qu'il a faite à la section dans la séance précédente.

La parole est ensuite accordée à M. J. Wauters, qui donne lecture d'un important et très érudit mémoire sur la question : *Des moyens de transport au moyen âge.*

CONSIDÉRATIONS SUR LES MOYENS DE TRANSPORT USITÉS DU Xe AU XVIe SIÈCLE, ET SUR L'ORIGINE DES MESSAGERIES ET DES POSTES COMMUNALES.

A l'époque de la féodalité, les relations sociales étaient nulles. Chaque principauté, si petite qu'elle fût, se suffisait à elle-même; chaque agglomération avait son tisserand, son forgeron, son corroyeur (1). Pas d'instruction : la science s'était réfugiée à l'ombre des cloîtres ; pas de commerce : des obstacles sans nombre entravaient les voyages ; et partant, pas d'industrie. La première étape des peuples dans la voie de la civilisation est marquée par les efforts que tentèrent les souverains pour assurer les communications entre les diverses parties de leurs États. Sous ce rapport, Baudouin III, comte de Flandre, devança tous ses contemporains. Pendant les trop courtes années de son règne (958-961), il réprima le brigandage, et, pour

(1) HALLAM, *Histoire du moyen âge*, t. V, p. 53.

encourager le commerce naissant, il créa des foires à Bruges, à Courtrai, à Thourout et à Cassel.

Les foires attirèrent les marchands nomades de l'époque (1), et les populations s'y rendirent en foule. Elles se multiplièrent rapidement dans les provinces belges et surtout dans le Brabant. En plus grand nombre encore, des marchés furent peu à peu institués dans les principales localités du pays. Ils différaient des foires en ce que moins de franchises et de privilèges y étaient attachés ; les marchands étrangers ne les fréquentaient que peu ou point (3). Ils ne duraient d'habitude qu'un seul jour, tandis que les foires duraient parfois plusieurs semaines (2).

Sous l'influence des foires et des marchés, le trafic avait acquis, dès le XII^e^ siècle, une importance considérable. Les producteurs ne s'étaient pas contentés des débouchés que leur offrait le pays : dans le but d'agrandir le cercle de leurs opérations et de résister par la force au brigandage des seigneurs féodaux, ils avaient organisé des gildes ou hanses, dont les membres juraient de se prêter un mutuel concours dans toutes les circonstances de la vie. Les souverains de nos provinces furent les plus fermes protecteurs de ces gildes. Alors que les rois de France, et notamment Philippe I^er^, ne dédaignaient pas de détrousser les marchands au coin des bois (3), les successeurs de Baudouin III en Flandre, les princes-évêques de Liége, les comtes de Hainaut, les ducs de Brabant sévissaient avec une extrême rigueur contre les bandits de haut lignage qui infestaient les routes.

Les croisades, à leur tour, avaient mis nos marchands en contact avec ceux des contrées lointaines, de sorte que la Flandre, qui marchait d'ailleurs à la tête des autres pays dans la voie de la civilisation, devint, au XIII^e^ siècle, le centre du commerce de l'Europe. « Elle trafiquait par terre et par eau avec toutes les villes maritimes du Nord ; ses relations au sud s'étendaient jusqu'en Espagne et en Italie ; long-

(1) Coomans, *Les Communes belges*, p. 38.

(2) Barlet, *Histoire du commerce et de l'industrie de la Belgique*, p. 48.

(3) A. Wauters, *Les libertés communales*, t. III, p. 556.

(4) Frédéric Morin, *La France au moyen âge*, p. 25.

temps avant la création de la Hanse teutonique, les négociants allemands et anglais s'y rencontraient avec ceux de la France et de la Champagne; enfin, elle se livrait activement au commerce des laines avec l'Angleterre (1) ».

La Belgique entière partageait la prospérité de la Flandre. A côté des filatures de Gand, de Bruges, d'Ypres, de Courtrai, de Poperinghe, figuraient avec honneur celles de Bruxelles, de Louvain, de Malines, de Liége, de Huy, de Cambrai, et même celles de Diest, de Tirlemont et de Saint-Trond; les armes de Bruxelles, de Liége, de Louvain et de Lierre jouissaient d'une réputation méritée; Dinant exportait ses objets de cuivre et de fer ouvrés; Nivelles avait établi les premières fabriques de linon et de batiste.

Cette prospérité fut l'œuvre des gildes (2). Composées de l'élite des habitants des bourgs, les associations marchandes avaient pris la direction des populations urbaines et contribué puissamment à la création du régime communal, qui eut une si grande influence sur la marche des événements et de la civilisation en Europe. Cette influence, dit M. Coomans (*Les Communes belges*, p. 85), « ne fut égalée par aucune institution, aucune idée, aucune victoire, aucun homme. » Il faut cependant reconnaître que, si elles n'avaient été fortement soutenues par la puissance souveraine, les communes, livrées à leurs seules ressources, eussent difficilement pu maintenir, au XII^e^ et au XIII^e^ siècles, une entière sécurité dans les relations extérieures, leur principal élément de prospérité. C'est à nos princes que revient la plus grande part dans le développement des communications avec l'étranger. Dans maintes circonstances, ils portèrent les armes au-delà de nos frontières dans l'intérêt des marchands. Comme nous le verrons plus loin (au sujet des tonlieux), ils conclurent, soit pacifiquement, soit à la suite d'expéditions armées, de nombreux traités réglant les transports d'une manière très détaillée. Le principal titre de gloire de Jean I^er^, duc de Brabant, est d'avoir abattu les châteaux des pillards

(1) WARNKOENIG, *Histoire de Flandre*, traduite par Gheldorf, t. II, p. 191.

(2) A. VANDENPEEREBOOM, *Gildes, corps de métiers, serments. Patria Belgica*, t. II, pp. 251 et 262.

qui entravaient le commerce du Rhin (1) et rançonnaient cruellement marchands et voyageurs.

Avant 1240, nos gildes s'étaient fédérées en une vaste association, qui avait pris le nom de Hanse de Londres, parce que ses membres avaient seuls le droit de commercer en Angleterre. Cette association comprenait la plupart des villes manufacturières du pays et quelques-unes du nord de la France. Elle conclut des arrangements avec la Hanse allemande et avec d'autres institutions analogues, dont l'origine n'est pas bien déterminée. Un trafic continuel des produits du sol et de l'industrie s'opérait, par son intermédiaire, entre la Belgique et les contrées voisines (2). Nous allons examiner dans quelles conditions s'effectuait ce trafic.

Sauf-conduits. — Ce n'était qu'à la faveur de sauf-conduits délivrés par le souverain du pays où ils se rendaient, que les négociants pouvaient transporter leurs marchandises à l'étranger. Ces sauf-conduits étaient consignés dans les conventions ou les traités de paix ayant pour objet les relations commerciales ; ils étaient aussi, parfois, la conséquence d'une charte librement octroyée. Ils prévoyaient le paiement des droits d'entrée ou l'exemption de ces droits, et garantissaient souvent le remboursement des marchandises volées. Ils visaient la généralité des habitants d'une ville ou d'une contrée, ou un seul individu voyageant dans un but déterminé.

Nous donnons ci-après quelques exemples des plus anciens sauf-conduits mentionnés dans nos annales.

Année 1114. — Charte de Valenciennes. — Le marchant traversant le pays pour se rendre à Valenciennes ou pour en revenir doit être garanti. Si, sur la route qui mène au marché, soit dans la ville, soit au dehors, un chevalier ou un autre dérobe des marchandises ou des objets meubles, il payera une forte amende, et, à défaut de témoins, le volé pourra l'attraire en duel (3).

Année 1164. — L'empereur Frédéric Barberousse permet aux

(1) A. Wauters, *Le duc Jean Ier*, pp. 22 et 150.

(2) Ibid., p. 277.

(3) Moke, *Mœurs, usages et fêtes des Belges*, t. II, p. 51.

Flamands d'aller et venir par tout le territoire de l'Empire (1).

Année 1173.— Il leur accorde un sauf-conduit pour leurs personnes et leurs marchandises (1).

Année 1193. — Philippe-Auguste accorde un sauf-conduit aux marchands d'Ypres (1).

Tonlieux. — Les tonlieux étaient des droits régaliens perçus à l'entrée ou à la sortie d'une ville ou d'un pays. Leur origine remonte aux premières relations commerciales. Déjà en l'année 575, le roi Chilpéric cédait au clergé de Tournai les droits qui se prélevaient sur les navires remontant ou descendant l'Escaut. Les mêmes droits existaient à Gand en 840 (2).

On donnait aussi aux tonlieux les noms de *droit de conduite, droit de convoi, droit de passage, droit de route*. Le seigneur, au profit duquel ces droits étaient perçus, devait aide et protection aux marchands. Il leur fournissait au besoin, à leurs frais, des hommes d'armes pour leur voyage.

L'élévation des tonlieux entrait pour beaucoup dans les frais énormes qui pesaient sur les transports et entravaient le commerce. Les négociants finissaient par abandonner les routes où ils étaient rançonnés d'une façon trop criante : c'est ainsi que les Flamands quittèrent momentanément les foires de la Champagne, vers 1262 (3), et les Allemands, celles de Bruges, en 1280 et en 1309 (4).

En 1252, la Hanse allemande réussit, par la force des armes, à faire abolir les tonlieux dans la plupart des États situés sur les bords du Rhin; mais cette situation, qui ne dura que quelques années, ne fut jamais reconnue en Belgique. Elle finit par le fractionnement de la grande ligue allemande en deux branches : la ligue hanséatique, composée des cités saxonnes et westphaliennes, et la ligue rhénane, formée de celles du Rhin (5).

(1) Warnkoenig, *loc. cit.*, pp. 191 et suiv.

(2) E. Van Bruyssel, *Histoire de l'Escaut*, pp. 10 et 18.

(3) A. Wauters, *Table des chartes et diplômes concernant la Belgique*, t. VI, p. 79.

(4) Barlet, *loc. cit.*, p. 54.

(5) A. Wauters, *Le duc Jean Ier*, p. 221.

Les traités de paix ou les conventions réglant les relations internationales visaient surtout les tonlieux et le remboursement des marchandises volées. Nous citerons notamment :

1° Le traité imposé en 1167 par Philippe d'Alsace au comte Florent de Hollande, où il est dit : les habitants d'une localité où un marchand sera pillé répareront le dommage causé; au besoin, le comte Florent exigera lui-même le paiement des indemnités à fixer par six arbitres ; les taxes de convoi et tous les autres impôts perçus sur les transports seront supprimés; le comte Florent remboursera lui-même les pertes éprouvées par les marchands qui viendraient à être indûment arrêtés (1).

Ces clauses furent reproduites dans un traité conclu en 1256 entre la Flandre et la Hollande (2).

2° Le traité conclu en 1248 entre Marguerite, comtesse de Flandre et de Hainaut, et Waleran de Limbourg, Guillaume de Juliers et Thiéry de Fauquemont. Ce traité réduit de moitié les tonlieux perçus entre Cologne et Maestricht (3).

3° Le traité imposé en 1279 par Jean Ier, duc de Brabant, à l'archevêque de Cologne et aux comtes de Gueldre et de Clèves, et contenant les dispositions suivantes :

Les signataires poursuivront à outrance, jusqu'à ce que tout dommage soit réparé, quiconque, entre le Rhin et la Dendre, volerait, maltraiterait ou emprisonnerait tout commerçant, voyageur, clerc ou soldat ;

Le comte de Gueldre ne pourra augmenter ses tonlieux ;

L'archevêque de Cologne supprime les péages de Woeringen, d'Urdingen et de Bercke ;

Le comte de Clèves renonce au tonlieu d'Orsoy ;

Le duc de Limbourg à celui de Duisbourg ;

Henri de Lecke réduit à son ancien taux celui de Smithusen ;

(1) P. d'Oudegherst, *Annales de Flandre*, t. Ier, p. 420.

(2) Ibid., t. II, p. 140.

(3) Ibid., t. II, p. 140.

Tout prince, tout noble, toute cité peut, avec le consentement des signataires, entrer dans la coalition (1).

Aux paragraphes qui précèdent, nous ajouterons que de nombreux documents authentiques établissent l'intervention directe de nos princes auprès des souverains étrangers dans les moindres réclamations des marchands, et prouvent que les transports au moyen âge, abstraction faite des difficultés de l'époque, étaient entourés de toutes les garanties possibles (2).

M. A. Wauters, dans son histoire du duc Jean Ier (p. 351), reproduit un tarif du tonlieu qui se levait à Littoy en 1274, au profit du duc de Brabant, d'après la nature des marchandises transportées. Nous donnons ci-après un extrait du tarif d'Alost, fixant les taxes à payer à l'entrée de la Flandre, d'après le mode de transport adopté (1300).

Le marchand thiois ou brabançon qui passe par Alost doit payer trois deniers plus un denier capital; s'il mène un char, deux sous plus autant de deniers capitaux que d'expéditeurs ont part dans l'envoi, jusqu'à douze; s'il mène une charrette, douze deniers plus un denier capital par expéditeur, jusqu'à six; pour une bête de somme marchant devant lui, quatre deniers plus un denier capital; s'il porte au cou des marchandises valant un marc, deux deniers plus un denier capital; s'il mène une brouette, deux deniers plus un denier capital; s'il mène porc ou brebis, trois deniers plus un denier capital (3).

Modes de transport. — Transport par eau. — L'activité commerciale des Flamands s'exerçait principalement au moyen des communications par eau. Dix-sept cents navires français et un nombre au moins égal de navires anglais jetaient l'ancre chaque année dans le port de Damme au XIIIe siècle (4). Si l'on en juge par ce nombre, la quantité de marchandises qui arrivaient dans nos ports, de toutes les nations maritimes de l'Europe, devait être énorme : en une seule année, les

(1) A. Wauters, *Le duc Jean Ier*, p. 116.

(2) *Voir* entre autres documents le deuxième rapport à la Commission d'histoire et la *Liste analytique des documents concernant l'histoire de la Belgique qui sont conservés au Record Office*, par E. Van Bruyssel.

(3) Konstantin Höhlbaum, *Hansisches Urkundenbuch*, B. II, F. 1.

(4) Barlet, *loc. cit.*, p. 55.

bateaux de La Rochelle transportèrent à Bruges quarante mille muids de vin (1). De leur côté, les marins belges exploraient hardiment toutes les mers depuis la Baltique jusqu'au Bosphore. Leur principal trafic avec l'Allemagne s'opérait par l'Escaut et le Rhin. En 1178, les Colonais prétendirent avoir seuls le droit de commercer par cette voie; mais, par suite de l'intervention du comte Philippe d'Alsace, l'archevêque de Cologne permit aux marchands gantois de naviguer librement sur le Rhin (2).

Vers 1204, il fut permis aux négociants de Venise d'importer en Italie des marchandises belges, en échange d'une quantité équivalente de produits vénitiens. L'escadre pour la Flandre quittait tous les ans l'Adriatique du 8 au 25 avril. Chaque galère devait être montée par deux cents hommes libres, dont cent quatre-vingts archers. Le total du chargement ne pouvait excéder 280,000 livres, dont 12,000 en marchandises de même poids (3).

De 1243 à 1252, arrivèrent en Flandre, par la Hollande, les marchands de Dortmund, de Lübeck, de Hambourg, de Brême, de Stade, de Soest et de Brandebourg (4).

Outre le port de Damme, on rencontrait sur notre littoral le port de l'Écluse, celui du Sas, le havre de Nieuport et le havre formé par le Swyn et le Braekman (5). Gravelines était aussi un entrepôt pour le commerce avec les ports de la Gascogne et du Poitou, et principalement de la Rochelle, de Saint-Jean d'Angely et de Niort (6).

Pour les transports à l'intérieur du pays, nos ancêtres avaient, avant tout, utilisé les cours d'eau navigables : l'Escaut, la Meuse, la Lys, la Scarpe et la Haine étaient leurs principales artères commerciales. Ils avaient canalisé l'Yperlée, en 1166; au XIII^e^ siècle, ils creusèrent le canal d'Ypres à Nieuport, celui de Knocke à Furnes, celui

(1) De Smet, *Histoire de la Belgique*, t. I^er^, p. 252.

(2) P. d'Oudegherst, *loc. cit.*, t. I^er^, p. 444.

(3) E. Van Bruyssel, *Histoire du commerce. Patria belgica*, t. II, p. 766.

(4) Barlet, *loc. cit.*, p. 54.

(5) Vifquain, *Des voies navigables.*

(6) Wauters, *Le duc Jean I^er^*, p. 347.

de Bruges à l'Écluse, et canalisèrent en partie la Deule et la Dendre (1). En résumé ils firent, des transports par eau, l'objet de leurs constantes préoccupations, et parvinrent à relier entre elles, par un réseau de voies navigables, une foule de localités où venaient s'approvisionner les localités voisines.

Des péages se prélevaient sur les produits transportés au moyen des rivières et des canaux. Marguerite de Constantinople régla définitivement, le 6 mai 1271, ceux qui étaient perçus sur l'Escaut et la Scarpe, depuis Valenciennes et Douai, jusqu'à Rupelmonde (2).

Transports par terre à l'extérieur du pays. — Grâce au développement des relations commerciales, de nombreuses routes s'étaient ouvertes de toutes parts sur notre sol. Malheureusement, ces routes restaient dans un déplorable état d'abandon : personne ne se souciait de les entretenir. Sous ce rapport, il est à remarquer que le régime communal, en consolidant l'établissement d'une foule de cités rivales, indépendantes les unes des autres, avait rendu impossibles les progrès matériels qui seraient résultés d'un vaste système de route et de canaux conçu dans un but d'intérêt général (3).

D'un autre côté, l'état de guerre, en quelque sorte permanent, qui existait avant le XIVe siècle rendait les communications peu sûres. Les Hanses, avec leur puissante organisation, étaient seules capables de surmonter toutes les difficultés qu'offraient les transports par terre ; aussi, avaient-elles monopolisé ces transports. Les gildes industrielles belges conduisaient leurs produits à l'étranger et en rapportaient les marchandises destinées à leurs affiliés. De véritables bureaux d'expédition et de réception existaient ainsi dans les principales localités du pays. Les draps de Flandre ne pouvaient s'expédier en Allemagne, ni dans les États du nord de l'Europe, sans l'entremise des hanséates ; la gilde des drapiers de Bruxelles se chargeait spécialement du transport vers la France, la Lombardie et l'Alle-

(1) Vifquain, *loc. cit.*

(2) A. Wauters, *Table des chartes et diplômes*, t. VI, p. 78.

(3) *Voir* Coomans, *loc. cit.*, p. 91.

magne de tous les produits se rattachant à l'industrie drapière de la ville (1).

La route suivie par les marchands entre Gand et Cologne datait, en grande partie de l'époque romaine. Elle se dirigeait par Alost, Assche, Zellick, Elewyt, Louvain, Tirlemont et Saint-Trond sur Tongres, où elle rejoignait la grande voie de Bavai à Cologne passant par Maestricht, Fauquemont, Herzogenrath et Juliers (2). Entre la Meuse et le Rhin, elle était placée sous la garde des ducs de Limbourg.

Les Colonais essayèrent à différentes reprises de s'emparer à leur profit exclusif du trafic effectué par la route de terre. En mai 1249, ils exigèrent un droit d'étape sur toutes les marchandises passant par leur cité et statuèrent qu'ils arrêteraient tout marchand étranger, même flamand ou brabançon, qui refuserait de s'y soumettre. Ces mesures amenèrent de violentes représailles : les marchandises de Cologne furent saisies dans toute la Flandre et le Hainaut, et spécialement à Gand et à Bruges. A la suite d'un arrangement survenu, les relations régulières se rétablirent au mois de novembre suivant (3).

La ville de Chimay servait d'entrepôt pour les vins français qui s'expédiaient dans le Hainaut et les provinces voisines ; mais le grand commerce avec la France s'opérait par Bapaume, où devait passer tout ce qui venait en Flandre de la France proprement dite, de la Bourgogne, de la Champagne et de l'Espagne. Les nombreux transports qui suivaient cette direction y attirèrent les brigands, et un ravin du voisinage de Bapaume devint, par ce fait, célèbre sous le nom de *Coupe-Gueule*. De leur côté, les péagers rançonnèrent les marchands au point que, vers l'année 1262, les Flamands annoncèrent l'intention d'abandonner les foires de Troyes, pour se rendre à celles de l'Empire (4). Ils tinrent probablement parole, car Philippe-le-Bel accorda, en 1301, aux marchands d'Ypres la franchise du tonlieu de

(1) Barlet, *loc. cit.*, pp. 41 et 76.

(2) Warnkoenig, *loc. cit.*, t. III, p. 50. — F. Crousse, *Conférence sur les voies de communication de la Gaule*, p. 53.

(3) Warnkoenig, *loc. cit.*, t. II, p. 193.

(4) A. Wauters, *loc. cit.*, p. 79.

Bapaume (1). En 1309, Charles VII exempta aussi des droits d'entrée aux foires de Provins les draps de Bruxelles, de Malines et de Lierre (2).

On trouve dans l'*Histoire de la ligue hanséatique*, par Altmeyer, et dans l'ouvrage : *Mœurs, usages et fêtes des Belges*, de Moke, de nombreux détails sur l'administration interne de la ligue hanséatique ; toutefois, les renseignements au sujet de la composition et de l'importance des convois y font défaut. Étant données les difficultés inhérentes aux longs voyages par terre et les facilités relatives des transports par eau, il est permis de supposer que les expéditions par terre ne comportaient généralement qu'un nombre très restreint de véhicules à deux et à quatre roues.

Transports par terre à l'intérieur. — Origine des messageries et des postes communales. — De même que la coalition des grandes gildes avait donné naissance à l'établissement des transports réguliers à longue distance, la formation des diverses associations urbaines, à la fin du XIII^e^ siècle, eut pour conséquence l'institution des messagers qui furent chargés des courses et des transports pour les besoins des communautés. Le système commercial en usage tendait d'ailleurs à multiplier les relations. En effet, plusieurs villes possédaient un *droit d'étape* qui leur donnait le privilège de la vente de certaines marchandises (3) ; d'autres jouissaient d'un véritable monopole résultant de la perfection ou de la spécialité des objets manufacturés ; ailleurs se trouvaient les produits amenés par les voies navigables, ceux des mines, ceux de l'agriculture. Aux rapports commerciaux étaient venus se joindre ceux qui résultent d'une organisation politique et administrative très développée. Le goût des arts s'était manifesté par l'exécution de véritables chefs-d'œuvre dans toutes les branches de l'activité humaine. La culture des lettres avait chassé l'ignorance, qui, au siècle précédent était encore à son comble ; chaque ville voulait posséder sa chambre de rhétorique ; les trouvères du Brabant, de la

(1) WARNKOENIG, *loc. cit.*, t. II, p. 195.
(2) BARLET, *loc. cit.*, p. 99.
(3) Ibid., p. 36.

Flandre, du Hainaut, de l'Artois acquéraient une grande réputation (1), enfin la Flandre comptait beaucoup d'étudiants à l'université de Paris (2).

Avec l'instruction, la marche du progrès s'accentue ; la correspondance écrite se multiple au point que des agents spéciaux deviennent nécessaires pour l'expédition des messages aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur des villes. Mais, des rivalités intestines, des luttes meurtrières même avaient surgi entre les métiers, qui voulaient, chacun de son côté, constituer un corps indépendant dans la cité, à l'image de la cité dans le pays. De là, une absence complète d'entente en ce qui concernait les intérêts communs et spécialement les transports. A l'exemple de ce qui se passait en France (3), on rencontra dans nos provinces, à côté des messagers des souverains et de ceux des villes, ceux des drapiers, ceux des orfèvres, ceux des maçons, ceux des arbalétriers, etc. Chaque société avait à sa solde au moins un messager, bedeau, valet ou huissier chargé des courses à l'intérieur de la ville (4). Les envois ou communications pour l'extérieur étaient confiés à un ou plusieurs des membres affiliés, munis, pour la circonstance, des sauf-conduits et des pleins-pouvoirs nécessaires à l'accomplissement de leur mission (5).

La révolution sociale occasionnée, à la fin du XVe siècle, par la découverte de l'imprimerie fut accompagnée de la décadence des corps de métiers et de la réunion, entre les mains des ducs de Bourgogne, du gouvernement de nos diverses provinces. Le brusque changement qui se manifesta à cette époque dans toutes les relations, fut donc plus sensible encore en Belgique que dans les autres contrées de l'Europe. La diversité des intérêts disparut, et, en même temps, les messagers perdirent ce qui leur restait de leur caractère privé. Ils entreprirent

(1) A. Wauters, *Le duc Jean Ier*, p 392.

(2) Crevier, *Histoire de l'université de Paris*, t. II, p. 137.

(3) Monteil, *Histoire des Français : Messagers*.

(4) *Voir* les statuts de la gilde Saint-Éloi, de Malines : A. Wauters, *Le duc Jean*, p. 286 ; ceux de la confrérie des Merciers, à Namur : F. De Vigne, *Mœurs et usages des corporations de métier*, p. 79, etc.

(5) *Voir* Bormans, *Cartulaire de Dinant*, t. III, p. 92.

peu à peu, dans la plupart des localités du pays, avec l'autorisation et sous la protection des magistrats communaux, le transport des lettres et des marchandises, non plus pour une corporation quelconque, mais pour le public en général.

Nous suivrons ultérieurement les postes et les messageries dans leurs développements successifs jusqu'à la Révolution française.

M. LE PRÉSIDENT propose l'impression intégrale de ce rapport au procès-verbal de la séance. (*Adopté.*)

Il donne la parole à M. Van Bastelaer, qui a annoncé la suite de son étude sur l'ornementation des vases francs.

M. VAN BASTELAER résume à grands traits le mémoire suivant.

LES VASES DE FORMES PUREMENT FRANQUES ET LEURS ORNEMENTS A LA ROULETTE COMME MOYEN D'ÉTABLIR LE SYNCHRONISME ENTRE LES CIMETIÈRES ANTIQUES A INHUMATION. — 2e MÉMOIRE.

Préliminaires. — Sous le titre ci-dessus, j'ai communiqué au Congrès de la Fédération archéologique tenu à Liége, l'an dernier, un premier mémoire où je développais les principes sur lesquels est basée la méthode que je préconise pour dater et classer les cimetières francs par catégories synchroniques. J'y donnais tous les détails nécessaires pour faire comprendre cette méthode et en enseigner l'application. Je n'aurai plus à revenir sur l'exécution matérielle du procédé indiqué, sinon pour quelques détails nouveaux.

En commençant mon premier mémoire sur ce sujet, j'ai touché à quelques erreurs capitales qui ont été publiées en France, relativement aux tombes franques des diverses époques. Ces erreurs ont été répétées et imprimées de nouveau depuis lors, sans que l'on ait tenu compte de nos arguments ni de nos observations pratiques de fouilleur. Je ne reviendrai pas ici sur ce sujet. Des assertions simples et non étayées ne prouvent rien. Des dates mises au hasard, sans preuves à l'appui, sur de jolis dessins d'objets, ne peuvent faire foi. Un système imaginé de cette façon n'a aucune valeur pour les hommes pratiques et d'expérience. Malheureusement, de pareilles assertions, dues à l'ima-

gination, bien qu'émises de bonne foi, je le veux bien, font le plus grand tort à l'avancement de la science, et je devrai, sans doute, revenir un jour, avec plus d'insistance sur ces points. Mais j'attendrai, pour traiter la question dans un mémoire spécial, de voir si les erreurs signalées ne passent pas inaperçues ; dans ce cas, il vaudra mieux les laisser mourir dans l'ombre, de leur belle mort.

Je n'ai pas l'intention d'écrire ici de longues pages. J'ai expliqué, au Congrès de Liége, mon but et les moyens qui doivent m'y mener ; je n'ai pas à le répéter. Il me reste seulement à compléter quelques détails, à développer quelques considérations, à indiquer quelques nouveaux résultats obtenus, quelques perfectionnements apportés à mes procédés d'exécution. Mais mon but est surtout de fournir aux fouilleurs archéologues, pour points de comparaison avec leurs trouvailles, de nouveaux types de dessins francs à la roulette. J'en ai donné quatre planches dans le premier mémoire ; le second, que je présente aujourd'hui, en renferme quatre autres. La plus grande partie de ces derniers dessins sont de grandes dimensions, représentant une suite de jolis chevrons. Ces ornements sont plus soignés que ceux que nous avons présentés à Liége. Plusieurs sont même évidemment dus non à l'empreinte d'une grossière roulette en bois, mais d'une roulette métallique. La netteté des lignes ne peut laisser de doute sur ce point. Tels sont, à notre avis, les roulettes qui ont servi pour les dessins portant, dans nos planches, les numéros suivants : 65, 70, 79, 86, 87, 91 et 24 (du premier mémoire).

Nous en citerons d'autres dans un nouveau travail.

Ces détails semblent indiquer une époque relativement plus récente. En effet, beaucoup de ces nouveaux dessins ont été fournis par deux cimetières importants qui semblent dater des dernières époques franques. Je veux parler du vaste cimetière franc d'Harmignies, minutieusement fouillé par MM. de Loë et de Looz, et du cimetière d'Anderlecht, très vaste aussi, exploré avec soin par la Société archéologique de Bruxelles. Ce dernier venait à peine d'être entamé méthodiquement lors du Congrès de Liége ; aussi n'avais-je pu en examiner que quelques vases. Non que cet antique champ des morts ne fut découvert depuis longtemps, mais parce que, même en plein territoire

de la capitale, au centre des lumières, au milieu d'hommes compétents, ayant l'œil ouvert sur les découvertes et l'attention éveillée sur l'importance de la question franque et sur tout ce qui s'y rapporte, il a fallu le concours de circonstances fortuites et la coopération active de quelques-uns de nos collègues pour empêcher la trouvaille de passer inaperçue.

Il y a un peu plus d'un an que le bruit s'en est répandu; mais le fait était connu depuis longtemps, malgré la légende fantaisiste que la découverte était récente et aurait eu lieu récemment, par hasard en quelque sorte, légende publiée d'une façon ridicule par un archéologue (?) dans un journal politique.

La vérité, c'est que, depuis des années, on fouille *activement* le cimetière, en enlevant des terres pour fabriquer des briques. Seulement l'époque et le peuple auxquels il faut attribuer ce cimetière, étaient inconnus. M. Monnoyer, fabricant de briques, qui collectionnait ce que ses ouvriers trouvaient dans leurs travaux, depuis avant 1886, cherchait à se renseigner sur la valeur et la signification archéologique et historique de ces découvertes; mais le hasard contrariait ses efforts.

Au commencement de cette année, il s'adressa à l'un de nos historiens en renom, qui a beaucoup écrit, notamment sur l'époque franque, et qui s'occupait de la discussion sur ce sujet soulevée entre archéologues et historiens. Il lui remit un tas de perles, des scramasaxes et d'autres objets provenant des fouilles, demandant de quelle époque ils étaient. Le savant lui déclara qu'il s'agissait « d'une époque ancienne, antérieure à l'ère chrétienne, » et, le croirait-on, tout fut dit. Le fouilleur, induit en erreur et découragé, laissa au savant les objets qu'il avait apportés, et continua ses travaux de terrassement. On atteignit ainsi le 1er avril 1890 : un voisin lança dans un journal un articulet en guise de poisson d'avril, ce qui attira quelques curieux. Plusieurs objets tombèrent dans les mains de M. Van Hammée, artiste peintre, aujourd'hui l'un des conservateurs aux musées de l'État, qui me demanda mon avis et me montra divers objets. C'étaient une hache, deux scramasaxes, une boucle de ceinturon et deux vases francs. Dès lors l'affaire était en bonne voie, et M. Van Hammée transmit la

nouvelle à quelques membres de la Société d'archéologie de Bruxelles, et celle-ci se mit aussitôt en mesure de remplir son devoir.

Malheureusement tout n'est pas dit encore dans cette triste affaire. Beaucoup de débris, un peu pêle-mêle, ont été transportés à Ixelles, sur la réclamation du Conseil des hospices de cette commune, propriétaire du terrain. Il faut regretter que l'on n'ait pas eu le temps de reconstituer et d'étudier sérieusement ces objets. Puissent-ils ne pas être perdus !

L'année suivante, la Société de Bruxelles put continuer, à son profit, la fouille commencée, et un rapport sera sans doute publié sur les trouvailles. Il s'agit d'un cimetière franc, de la troisième époque proposée par nous au Congrès de Charleroi, cimetière établi sur l'emplacement et à côté d'une villa belgo-romaine. Il n'a fourni, comme d'ordinaire, à cette époque, ni boucles, ni grandes plaques de fer damasquinées d'argent, mais beaucoup de boucles de bronze, la plupart petites, mais de belle ornementation.

Un mot encore à propos du cimetière d'Anderlecht et de la villa romaine voisine.

En langue flamande, comme en français, en pays flamand, comme en Wallonnie, le mot *ville* ou *villa* (*stede* ou *stad*) indique une station, une habitation belgo-romaine.

Voici un détail qui a sa valeur à ce propos :

Un sentier qui aboutit au terrain de la fouille, est désigné sur les plans cadastraux anciens, jusqu'en 1841 (1), sous le nom de *Koeke-stedestraatje*. Or, le mot *stede*, c'est *ville* ou *villa ; koek*, *koeken* veut dire *saumon*, *lingot*, dans le sens de *métal précieux*. *Koeken hebben*, c'est *posséder des lingots*, *être riche*.

Le nom du sentier signifie donc *petit chemin*, ou *sentier de la riche villa*, ou de la *villa aux lingots*.

Tout se tient en archéologie comme dans les autres sciences.

On trouvera dans ce second mémoire quelques dessins qui ne proviennent pas de *cimetières* francs et semblent faire mentir notre titre.

(1) Depuis cette année le *Koekestedestraatje* a été incorporé à la *rue de la Gaieté*.

Il s'agit, en effet, de tessons trouvés dans des fouilles de villas belgo-romaines du Limbourg, à Neerhaeren et à Reckheim, arrondissement de Tongres. Je suis heureux de donner ici l'hospitalité à ces souvenirs francs bien-caractérisés, car ce sont des stations dont l'origine est bien prouvée et qui se trouvent dans des régions où nous désirons tous ardemment en trouver. Ces villas ont fourni bon nombre d'objets et surtout des tessons de poterie évidemment franque. Nous leur avons emprunté trois dessins : 68, 69 et 115.

J'aurais pu en prendre davantage, car, dans les planches qui accompagnent le rapport des fouilles de MM. J.-A. Bamps, père, et H. Van Neuss (1), j'en ai relevé au moins dix, et j'en reproduirai peut-être encore. J'appelle sur ces stations franques, qui ont passé inaperçues, l'attention sérieuse des archéologues qui, en vue de la question franque, se chargent de dresser des statistiques. Il est nécessaire qu'ils joignent dorénavant, à leurs listes de cimetières, les noms de villas où l'on a rencontré des objets prouvant qu'elles ont été occupées par les Francs.

Je puis citer déjà bon nombre de cimetières francs trouvés en pleine villa romaine : Gerpinnes, Thirimont, Anderlecht, etc.

Quant aux villas où l'on a, dans les bâtiments mêmes d'habitation, mêlés aux objets romains, trouvé des objets francs de toute nature, on en peut citer bon nombre; aussi, à Neerhaeren et à Reckheim, nous ajouterons ici la villa de Braive (2), au lieu dit : *Aux Sarrasins*, dont je donnerai à la première occasion un bon dessin-roulette.

Je donnerai aussi, dans ce second mémoire, un dessin-roulette de vase trouvé, au village de Grimberghe, sur le *Seneccaberg*, siège d'un antique oppidum, forteresse ou burg, comme l'indique le nom du hameau *Borght* (3). J'en reproduirai plusieurs de même origine dans un autre mémoire.

(1) *Bulletin d'art et d'archéologie*, 1888, t. XXVII, p. 324, pl. IV, fig. 7, 9, 10, 11, 17, 21 ; pl. V, fig. 3, 4, 5.

(2) Rapport de M. de Looz dans le *Bulletin d'art et d'archéologie*, 1888, t. XXVII, p. 397, pl. II, fig. 16.

(3) *Voir* pl. III, fig. 62.

Avant d'aller plus loin, je dois revenir sur un point fort important.

Les dessins reproduits dans le premier mémoire comportent. soixante-et-un types ou roulettes différentes. Ces types, dont je désire vulgariser en quelque sorte la connaissance parmi tous les amateurs de l'époque franque, belges ou étrangers, afin d'appeler des points de comparaison de partout, doivent nécessairement porter chacun une marque ou un numéro bien précis et bien distinct, éloignant toute confusion.

Ils ont été, dans le premier mémoire, répartis en quatre planches de dix-neuf, dix-huit, quatorze et dix figures, numérotées par planche. Je crains que cette répétition du numérotage dans chaque planche ne prête à confusion et je préfère appliquer à tous les dessins de la collection une seule série de numéros, de façon à ce que chaque roulette ait le sien, indépendant du numéro de la planche.

J'applique donc à ces soixante-et-un dessins ou types autant de numéros d'ordre ainsi attribués :

Pl. I. fig. 1, nº 1	Pl. II, fig. 1, nº 20	Pl. III, fig. 1, nº 38	Pl. IV, fig. 1, nº 52
— — 2, nº 2	— — 2, nº 21	— — 2, nº 39	— — 2. nº 53
— — 3, nº 3	— — 3, nº 22	— — 3, nº 40	— — 3, nº 54
— — 4, nº 4	— — 4, nº 23	— — 4, nº 41	— — 4. nº 55
— — 5, nº 5	— — 5, nº 24	— — 5, nº 42	— — 5, nº 56
— — 6, nº 6	— — 6, nº 25	— — 6, nº 43	— — 6, nº 57
— — 7, nº 7	— — 7, nº 26	— — 7, nº 44	— — 7, nº 58
— — 8, nº 8	— — 8, nº 27	— — 8, nº 45	— — 8, nº 59
— — 9, nº 9	— — 9, nº 28	— — 9, nº 46	— — 9, nº 60
— — 10, nº 10	— — 10, nº 29	— — 10, nº 47	— — 10. nº 61
— — 11, nº 11	— — 11, nº 30	— — 11, nº 48	
— — 12, nº 12	— — 12, nº 31	— — 12, nº 49	
— — 13, nº 13	— — 13, nº 32	— — 13, nº 50	
— — 14, nº 14	— — 14, nº 33	— — 14, nº 51	
— — 15, nº 15	— — 15, nº 34		
— — 16, nº 16	— — 16, nº 35		
— — 17, nº 17	— — 17, nº 36		
— — 18, nº 18	— — 18, nº 37		
— — 19, nº 19			

Détails sur la méthode pour prendre l'estampage des ornements. — Dans mon premier mémoire, je n'ai fait qu'indiquer, d'une façon rudimentaire, le procédé que j'emploie pour me procurer la reproduction du dessin imprimé sur les vases. « *Frottis* exécutés sur les vases mêmes, au moyen de papier mou et d'une *touche,* en cire dure très noire », disais-je. Je dois revenir sur ce point, beaucoup d'archéologues m'ayant demandé quelques détails pratiques. L'expérience d'ailleurs et les conversations de mes confrères m'ont démontré l'absolue nécessité de développer un peu le sujet.

Le procédé le plus simple, qui réussit le plus ordinairement, s'applique toutes les fois que l'ornementation, sans être trop fruste, n'est pas trop profondément imprimée dans la pâte du vase.

On prend du papier mou, mince et *très blanc*, que l'on découpe en bandes arquées dans la même courbe que l'ornement à copier. On choisit la partie la mieux imprimée et on la recouvre exactement de la bande de papier, que l'on fait entrer par la pression dans les interstices du dessin. Sur le papier maintenu dans cette position, on pratique une friction méthodique avec un morceau de cire bien noire, employée par les archéologues pour prendre le frottis des inscriptions tumulaires. C'est la même opération, mais celle-ci est beaucoup plus délicate. Il faut que le crayon de cire soit assez mince pour guider le frottement de façon à éviter les rugosités qui existent à la surface de la poterie grossière et qui sont étrangères aux reliefs de l'ornementation.

Moins la saillie de l'ornement est forte, plus délicatement il faut frotter ; il arrive même qu'il faut complèter, par le dessin au crayon, certains détails appréciables à l'œil, que le frottis ne peut faire ressortir sans noircir toutes les parties voisines.

Je recommande un crayon très noir et un papier très blanc, parce que les frottis pris dans ces conditions peuvent directement servir à faire des clichés zincographiques ; il suffit de retoucher au blanc et au noir les frottis obtenus.

Il arrive que la roulette a été profondément imprimée dans la pâte et que le dessin est formé de petits enfoncements où le crayon de cire ne peut pénétrer.

Dans ce cas, on obtient en blanc la marque des petits enfoncements

et l'on peut au crayon dessiner les traits, les lignes, les croix, etc., qui se trouvent au fond de chacun, ou, mieux, employer le stratagème suivant :

Couper, au lieu de papier mou, des bandes arquées de papier d'étain assez fort, les superposer soigneusement aux rangées d'ornementation, et, au moyen d'une pression méthodique du pouce, ou mieux d'un crayon de gomme élastique, prendre une empreinte ou estampage réel.

Ces sortes d'estampages peuvent se conserver en séries, placées entre des papiers garnis d'une minche couche d'ouate.

Quand il s'agit d'en prendre le dessin, on fait subir à cette empreinte une préparation préliminaire. On dépose à plat, sur un marbre ou sur une planche bien dressée, la bande d'étain dans la position où elle se trouvait sur le vase pendant l'opération de l'estampage. Puis, adroitement, soit avec le doigt, soit avec un instrument quelconque, on repousse doucement et on diminue les saillies trop prononcées, de façon à ramener les lignes du dessin à un niveau à peu près égal, que l'on pourra plus tard atteindre avec la cire à frotter.

La bande d'étain ainsi préparée est retournée avec précaution, étendue bien à plat sur le marbre et entourée d'un cadre de carton ou de réglettes, dans lequel on coule du plâtre fin, soigneusement gâché, fort mou.

On obtient par ce procédé le dessin du papier d'étain solidifié dans le plâtre auquel il reste adhérent, et l'on peut à l'aise préparer des frottis pour la fabrication des clichés zincographiques, comme il est indiqué plus haut.

Je dois maintenant faire connaître deux cimetières qui ont fourni des vases à la même roulette que ceux d'autres cimetières déjà cités. En d'autres termes, je dois faire connaître deux nouvelles identifications synchroniques, à joindre aux nombreuses identifications de cette nature constatées dans mon premier mémoire.

Dans le premier cas, il s'agit du type de dessin reproduit planche II, figure 14. (Roulette devenue le nº 33 de ma collection générale, conformément à la note imprimée en tête de ce mémoire.) Ce dessin, trouvé au cimetière de Franchimont, se retrouve, mais sens dessus-

dessous, c'est-à-dire à roulette renversée, sur un vase du cimetière de Védrin (*Tombois*), qui est conservé au musée de Namur. (Voir *Annales de la Société archéologique de Namur*, tome III, p. 202, pl. I.)

Une autre identification de deux roulettes ou de deux ornements typiques, amenant la preuve du synchronisme de deux cimetières, c'est celle du dessin planche III, fig. 12 (devenu nº 49 de ma collection générale), avec l'ornementation d'un vase qui est déposé au Musée de Namur et qui provient du cimetière d'Amay, auquel nous avons affecté la lettre A. C'est donc la synchronisation de ce cimetière d'Amay et de celui de Hantes-Wihéries.

Genres d'ornementation produits dans ce mémoire. — Nous offrons surtout, dans nos quatre nouvelles planches, des types de deux catégories que ne renferme pas notre premier mémoire, mais qui y sont décrites sous la marque 10º et 11º.

10º Suite d'ornements séparés, non faits à la roulette, mais imprimés au moyen d'un poinçon gravé ou timbre-cachet, à la suite l'un de l'autre, ou rangés entre eux en diverses manières. Ils sont plus grands, plus parfaits que les ornements ordinaires composant les roulettes et représentent parfois l'image d'un objet déterminé : palmes, feuilles, fers à cheval, galettes, rosaces, boutons, etc., etc.

Ces figures sont parfois allignées en cercle ou en spirale autour du vase. La seconde partie de notre quatrième planche est entièrement composée de cette espèce d'ornements.

11º Ornementation continue, en chevrons plus ou moins grands, alternativement tournés vers le haut et vers le bas, de toutes dimensions, rangés autour du pot en un cercle ou en spirale, parfois bordé d'une série de pointillés ou d'une simple ligne.

Les petits chevrons sont nombreux et emboités l'un dans l'autre, comme le nº 65 ; ceux de moyenne grandeur sont d'un dessin plus soigné. Les plus grands portent souvent, dans l'ouverture de chaque angle, une petite croix. Ce genre d'ornement remplit entièrement nos quatre planches.

Notre but et ce que nous attendons des archéologues. — Notre but, nous l'avons exprimé à plusieurs reprises, c'est de vulgariser un procédé simple et certain que nous avons imaginé, comme moyen

d'identifier au point de vue chronologique, ou de synchroniser certains cimetières francs, par l'étude de l'ornemention de la roulette des vases que l'on y rencontre.

Nous nous sommes procuré par les procédés décrits ci-dessus des empreintes et des frottis scrupuleusement exacts du plus grand nombre possible d'ornementations franques, sur des vases d'origine bien constatée. En étudiant et en comparant ces empreintes, nous avons établi l'identité d'un certain nombre d'entre elles et la certitude qu'elles proviennent d'ornements faits par la même roulette et non par imitation. Les défauts, cassures ou détails de formes nous ont servi de guide assuré à cet effet.

Du reste ces roulettes sont d'un dessin tellement élémentaire, tellement simples, que l'on n'a pu penser à en faire des imitations ou des fac-simile, ni surtout à se donner la peine d'imiter scrupuleusement les rudimentaires entailles au couteau qui constituent, le plus souvent, tout le procédé de gravure pour les pointillés ou les jambages simples.

Ce moyen d'identification est sûr et précis, plus sûr même et plus précis pour nous que pour les numismates, car une médaille pouvait subsister et subsistait, en effet, à ces époques archéologiques, pendant un ou plusieurs siècles, tandis qu'un outil en bois, fort fragile, appartenant à un ouvrier, n'a pu avoir qu'une existence éphémère : il date indubitablement tous les objets auxquels il laisse sa marque. D'où il suit que ces objets, faits par *le même ouvrier* et ornés au moyen de la *même* roulette, sont strictement contemporains et prouvent d'une façon absolue et péremptoire que les cimetières où ils se rencontrent l'étaient eux-mêmes et étaient utilisés à la même époque.

Nos planches représentent scrupuleusement les *frottis* exécutés sur les vases mêmes. Ce sont donc tous les points saillants qui sont marqués, les parties creuses du dessin restant en blanc. C'est ainsi une sorte de négatif de l'*empreinte*, représentant au contraire la *roulette cliché*, avec les *saillies* en *blanc* et les *creux* en *noir*.

Il faut se garder de perdre de vue ce point, quand on veut comparer un de nos dessins avec l'ornementation d'un vase pour en constater la similitude ou l'identité.

La meilleure méthode à suivre pour établir cette comparaison, c'est

d'obtenir d'abord un *frottis* par le procédé indiqué ci-devant. C'est ce frottis qui reproduit nos dessins et qu'il faut en rapprocher pour juger. Il est même excessivement difficile, sans une grande habitude, de faire directement la comparaison sur le vase lui-même, car il faut apprécier blanc pour noir et noir pour blanc.

Une autre observation qu'il ne faut pas perdre de vue pour ces recherches comparatives, c'est que, le dessin donné par nous étant strictement limité à la gravure du cliché-roulette, l'empreinte de ce cliché enfoncé dans la pâte molle du vase avant la cuisson, est entourée d'une saillie; c'est-à-dire que la roulette, menée en spirale autour du vase à orner, laisse, entre deux tours de spire, un cercle saillant qui encadre l'empreinte, en haut et en bas. Ce cercle change parfois totalement l'aspect du dessin et l'on aurait de la peine à le reconnaître si l'on n'était prévenu.

Exemples : deux traits perpendiculaires saillants, unis au milieu par une barre horizontale, saillante aussi, prennent sur le frottis l'aspect de trois traits perpendiculaires, unis par deux barres transversales; une croix saillante, à bras égaux, semble sur le frottis un carré divisé en quatre; une croix de Saint-André prend au frottis l'aspect d'un carré divisé diagonalement en quatre, etc.

Nos planches paraissent grossières, et même les dessins, peu précis; c'est précisément parce qu'elles sont la scrupuleuse reproduction du frottis. C'est dire que cette imperfection apparente et le peu de netteté des lignes sont précisément l'expression de la vérité et prouvent la perfection même de l'image reproduite. Dans l'intérêt des comparaisons à faire par les chercheurs et des constatations d'identité de roulettes à établir, cette exactitude complète nous était imposée d'une façon absolue. Il nous fallait, non la beauté, mais la reproduction la plus fidèle.

On nous a demandé comment il se fait que les dessins que nous avons publiés, forment des lignes courbes ou des arcs de cercle d'un diamètre différent.

La réponse est bien simple. L'épaulement du vase franc, qui porte l'ornement imprimé par la roulette dans le mouvement de rotation donné par l'ouvrier, est conique. L'image complète, formée d'une suite de cercles ou de spires est donc un plan conique, ainsi que

le papier que l'on fixe sur ce plan, sur lequel on calque le dessin. Ce papier, enlevé et puis étendu à plat sur une surface plane, offre, sous forme d'arcs de cercles, les lignes copiées.

Dans l'intérêt de l'archéologie franque, il importe de vulgariser les généralités précédentes. Nous avons plusieurs fois prié *nos collègues de nous faire part des observations que leur suggèrera le travail de comparaison avec les dessins des vases qu'ils ont à leur disposition; de vouloir nous faire connaître, sans retard, le numéro de la roulette dont ils auront rencontré la reproduction, avec indication précise du lieu d'origine de ces vases; enfin de nous transmettre les fac-simile des dessins de vases qu'ils ont à leur disposition ou qu'ils pourraient recueillir, afin que nous puissions les confronter avec la masse des dessins que nous avons recueillis, et en augmenter encore le nombre.*

Naturellement, nous nous empresserons d'indiquer d'où nous viennent ces renseignements.

Malheureusement, jusqu'ici, nous avons prêché dans le désert, et notre voix n'a pas été écoutée. MM. le baron de Baye et Guignies seuls nous ont communiqué quelques dessins. Nous adjurons tous nos amis qui possèdent des vases francs de nous envoyer le frottis des dessins que portent ces vases.

A l'occasion du prochain Congrès, nous espérons que les membres nous apporteront de nombreux renseignements et de nombreux frottis, dans l'intérêt de la question franque, qui reste toujours pendante et qui, en Belgique, offre le plus grand intérêt.

Nous insistons de toutes nos forces auprès des archéologues de tous pays, qui ont fouillé des tombes franques, ou qui possèdent des vases de cette époque, pour qu'ils suivent notre exemple et qu'ils publient les fac-simile des ornements à la roulette qu'ils possèdent. En agissant ainsi, ils rendront grand service à l'étude archéologique si intéressante de l'époque des invasions barbares en Europe.

Nous regardons comme nécessaire que le même travail soit fait, non seulement pour les vases funéraires des Francs, mais aussi pour ceux d'autres peuplades du Nord, les Saxons, les Goths, les Visigoths, les Normands, les Lombards, etc. Nous sommes de plus en plus

frappé par les analogies artistiques que l'on rencontre chez ces peuples.

Nous nous efforcerons d'aider de tout notre pouvoir ceux qui seraient disposés à nous imiter et à entrer dans la voie que nous indiquons.

Légende de la planche III.

N° des figures et des roulettes.	MARQUE du POT.	EMPLACEMENTS des CIMETIÈRES.	Renvoi aux pages du Mémoire.	MUSÉES ou COLLECTIONS.	*Observations.*
62	N° 1.	Grimberghe (Seneccaberg).		Soc. de Brux.	Le dessin n° 62 était formé de deux lignes de points carrés, mais une de ces lignes était complètement fruste et ne pouvait être relevée par le frottis. *Seneccaberg* n'est pas un cimetière, mais un *oppidum* antique. (*Borght*, nom du hameau.)
63	N° 3.	Anderlecht. Tombe 83.		Id.	
64	EA^{x} 2^{1}.	Marcinelle.		Charleroi.	Dessin incomplet.
65	N° 18.	Harmignies. Tombe 138.		M. de Loë.	Même roulette-cliché employée sur cinq vases différents venant du même cimetière. Sur le dernier, le dessin est renversé sens dessus-dessous.
	N° 19.	Harmignies. Tombe 164.		Id.	
	N° 20.	Harmignies. Tombe 180.		Id.	
	N° 21.	Harmignies. Tombe 201.		Id.	
	N° 22.	Harmignies. Tombe 211.		Id.	
66	N° 5.	Élouges.		M. Debove.	
67	N° 1.	Élouges.		Id.	
68	A.	Reckheim-Neerhaeren.		M. Van Neuss.	Il ne s'agit pas à Reckeim-Neerhaeren d'un cimetière, mais d'une villa romaine dont les tessons romains sont mêlés de tessons francs luxueux. (Voir *Bull. d'art et d'archéologie*, t. XXVII.) Ces deux dessins sont imprimés sur deux coupes romaniformes, en faux samien. Le second est représenté pl. V, fig. 4 du volume indiqué. Voir dans notre premier mémoire, pl. II, fig. 17 et 18, roulettes n^{os} 36 et 37, deux trouvailles semblables faites dans le cimetière franc d'Harmignies.
69	A.	Reckheim-Neerhaeren.		Id.	

Légende de la planche III (*suite*).

N° des figures et des roulettes.	MARQUE du POT.	EMPLACEMENTS des CIMETIÈRES.	Renvoi aux pages du Mémoire.	MUSÉES ou COLLECTIONS.	*Observations.*
70	N° 2.	Anderlecht. Tombe 72.		Soc. de Brux.	Une branche de la matrice (une ligne du dessin) est brisée et déplacée ou plutôt pliée, mais est encore adhérente. Il s'agit donc d'une roulette métallique.
71	A.	Renaix (Musiekberg).		M. Ed. Joly.	
72	N° 23.	Harmignies. Tombe 70.		M. de Loë.	Même roulette sur deux vases du même cimetière. Dessin mal venu. Ce sont tous points carrés en quinconce.
	N° 24.	Harmignies. Tombe 108.		Id.	
73	FA VI 5[10]	Hantes-Wiheries. Tombe 62.		Charleroi	
74	FA VI 8[2].	Hantes-Wiheries. Tombe 79.		Id.	
75	N° 25.	Harmignies. Tombe 41.		M. de Loë.	

Légende de la planche IV.

76	N° 1.	Anderlecht. B.		Soc. de Brux.	La roulette en bois portait une fente visible sur le dessin.
77	FA VI 5[3].	Hantes-Wiheries. Tombe 69		Charleroi.	
78	N° 4.	Anderlecht.		Soc. de Brux	Dessin tronqué au-dessus et en-dessous. Roulette de taille imparfaite et rudimentaire.
79	N° 26.	Harmignies. Tombe 112.		M. de Loë.	Dessin un peu tronqué au-dessus et en-dessous par les deux bordures.
80	N° 27.	Harmignies. Tombe 123.		Id.	
81		Inconnu.		Mons.	Doit venir d'Élouges? La roulette portait une fente visible sur le dessin.
82	FA V 5[1].	Hantes-Wiheries. Tombe 87.		Charleroi.	Dessin un peu tronqué au-dessus et en-dessous par les deux bordures.

Légende de la planche V.

N° des figures et des roulettes.	MARQUE du POT.	EMPLACEMENTS des CIMETIÈRES.	Renvoi aux pages du Mémoire.	MUSÉES ou COLLECTIONS.	*Observations.*
83	N° 5.	Anderlecht. Tombe 77.		Soc. de Brux.	Dessin un peu tronqué en-dessous.
84	N° 6	Anderlecht. Tombe 83.		Id.	
85	N° 7.	Anderlecht. Tombe 4.		Id.	
86	N° 28.	Harmignies. Tombe 111.		M. de Loë.	Dessin un peu tronqué au-dessus et en-dessous par les deux bordures.
87	N° 29.	Harmignies. Tombe 171.		Id.	
88	N° 30.	Harmignies. Tombe 151.		Id.	Dessin un peu tronqué en-dessous.
89	N° 31.	Harmignies. Tombe 71.		Id.	Dessin incomplet.
90	N° 32.	Harmignies. Tombe 147.		Id.	
91	N° 33.	Harmignies. Tombe 4.		Id.	

Légende de la planche VI.

92	N° 34.	Harmignies. Tombe 101.		M. de Loë.	Dessin incomplet.
93	N° 35.	Harmignies. Tombe 3.		Id.	
94	N° 8.	Anderlecht. Tombe 71.		Soc. de Brux.	
95	N° 9.	Anderlecht. Tombe 6.		Id.	Dessin incomplet. Il y a doute si la figure est faite à la roulette ou à la main au moyen de poinçoins-cachets analogues aux outils d'ornementation des numéros suivants.

Légende de la planche VI (*suite*).

N° des figures et des roulettes.	MARQUE du POT.	EMPLACEMENTS des CIMETIÈRES.	Renvoi aux pages du Mémoire.	MUSÉES ou COLLECTIONS.	*Observations.*
96	N° 1.	Seraing.		Liége.	Rosaces au poinçon ou au tampon-cachet en une seule ligne autour de l'épaulement.
97	A.	Fallais-Pitet (Mont-St-Sauveur).		Liége.	Id.
98	N° 36.	Harmignies. Tombe 53.		M. de Loë.	Id.
99	N° 37.	Harmignies. Tombe 83.		Id.	Id.
100	N° 38.	Harmignies. Tombe 115.		Id.	Id.
101	N° 10.	Anderlecht. Tombe 3.		Soc. de Brux.	Id.
102	N° 39.	Harmignies. Tombe 98.		M. de Loë.	Id.
103	FA 2[1].	Montignies-Saint-Christophe.		Charleroi.	Id.
104	B 1°	Testona (nécropole longobarde).		M. de Baye.	Idem. Deux ornements disposés sur le même vase en deux lignes distinctes, le premier au-dessus.
105	B 2°				
106	N° 40.	Harmignies. Tombe 47.		M. de Loë.	Même disposition que pour le n° 96.
107	N° 41.	Harmignies. Tombe 109.		Id.	Id.
108	N° 42.	Harmignies. Tombe 46.		Id.	Id.
109	N° 43.	Harmignies. Tombe 90.		Id.	Id.
110	N° 44.	Harmignies. Tombe 45.		Id.	Id.
111	N° 45.	Harmignies. Tombe 80.		Id.	Id.
112	N° 11.	Anderlecht. Tombe 70.		Soc. de Brux.	Id.

Légende de la planche VI *(suite)*.

N° des figures et des roulettes.	MARQUE du POT.	EMPLACEMENTS des CIMETIÈRES.	Renvoi aux pages du Mémoire.	MUSÉES ou COLLECTIONS.	*Observations.*
113	A 1°	Testona (nécropole longobarde).		M. de Baye.	Même disposition que pour les nos 104 et 105, mais en quatre lignes, deux du premier ornement entre deux du second.
114	A 2°				
115	B.	Neerhaeren.		M. Van Neuss.	Voir *Bull. d'art et d'archéologie*, t. XXVII, pl. IV, fig. 9. Même disposition qu'au n° 96. (*Voir* n° 68.)
116	N° 2A	Seraing.		Liége.	Deux ornements au poinçon ou au timbre-cachet, rangés autour du vase, le premier à l'épaulement et le second vers le bas de la panse.
117	N° 2B				
118	N° 12A	Anderlecht.		Soc. de Brux.	Deux ornements analogues rangés en deux lignes.
119	N° 12B				
120	A.	Grand Axhe.		Liége.	Même disposition qu'au n° 96.
121	B.	Fallais.		Id.	Id.
122	N° 46.	Harmignies. Tombe 150.		M. de Loë.	Id.
123	C 1°	Testona.		M. de Baye.	Deux ornements, le premier en trois lignes supportées par le second rangé en pendantif.
124	C 2°				
125	D 1°	Id.		Id.	Idem, rangés en une ligne du premier entre deux lignes du second.
126	D 2°				
127	E 1°	Id.		Id.	Idem, rangés en une ligne du premier et du second, entremêlés.
128	E 2°				
129	F 1°	Id.		Id.	Idem, rangés en une ligne du premier entre deux lignes du second.
130	F 2°				
131	N° 47.	Harmignies. Tombe 80.		M. de Loë	Même disposition que pour le n° 96.
132	N° 3.	Seraing.		Liége.	Id.
133	N° 48.	Harmignies. Tombe 0.		M. de Loë.	Id.

Légende de la planche VI (*suite*).

N° des figures et des roulettes.	MARQUE du POT.	EMPLACEMENTS des CIMETIÈRES.	Renvoi aux pages du Mémoire.	MUSÉES ou COLLECTIONS.	*Observations.*
134	C.	Wancennes.		Namur.	Même disposition que pour le n° 96.
135	C 1°	Pondrome.		Id.	Lignes : deux ornements disposés en une double ligne, comme il est indiqué sur la figure.
136	C 2°				
137	D.	Wancennes.		Id.	Même disposition que pour le n° 96.

M. VAN BASTELAER demande à M. Béquet s'il a porté également ses investigations sur l'ornementation des vases francs comme moyen de dater les cimetières à inhumation de l'époque.

M. BÉQUET. — Non. J'établis la chronologie d'après les caractères généraux de l'ornementation. Les types les plus compliqués appartiennent, dans mon opinion, aux époques les plus récentes. Plus nous nous rapprochons de l'époque moderne, plus le dessin se simplifie.

M. VAN BASTELAER. — Je ne partage point tout à fait l'opinion de mon savant confrère de Namur sur cette matière. Je remettrai une note résumant mes dernières constatations et où j'espère établir le bien fondé de mes conclusions.

M. LE PRÉSIDENT. — Nous serons heureux de profiter des laborieuses recherches de notre confrère de Charleroi ; le mémoire qu'il veut bien nous promettre est d'avance assuré d'un accueil particulièrement attentif de la part de tous ceux qui s'intéressent à nos études. Pour le moment, je crois que la question ne peut qu'être maintenue au programme de nos réunions ultérieures.

Messieurs, il nous reste à aborder un dernier objet de notre programme : la question toujours non vidée de *la droite et la gauche.*

M. Léon Germain, un des membres les plus assidus à nos réunions, nous a fait parvenir une note sur ce sujet.

M. NIFFLE-ANCIAUX donne lecture du mémoire de M. Germain :

« L'anarchie existe actuellement sur ce qu'il convient d'appeler la droite et la gauche, relativement aux objets d'art et à la description des monuments.

» Il nous semble nécessaire d'établir comme règle qu'il faut prendre les côtés par rapport, non à la personne qui regarde et qui marche vers les objets, mais aux sujets que ces objets représentent. On est ainsi d'accord avec l'usage immuable du blason et avec la liturgie, qui considère la droite et la gauche d'après le crucifix de l'autel ou d'après le célébrant bénissant le peuple.

» L'usage contraire, que nous croyons fautif, tend à prévaloir, surtout en numismatique, et notamment, ce semble, à cause de la décision prise par Cohen dans ses *Médailles impériales*. Mais il en résulte plusieurs inconvénients; ainsi, on voit « à gauche » le côté droit des personnages, puisqu'ils sont ordinairement posés de front ; s'il y a plus d'un personnage, celui qui occupe la droite de la scène est toujours plus honoré que celui qui lui fait pendant ; de sorte qu'avec la méthode de Cohen, on décrit comme existant « à gauche » (ce qui inspire l'idée d'infériorité) le personnage auquel convient au contraire la préséance.

» Pour éviter les confusions, en attendant qu'un accord général s'établisse, on pourrait peut-être, pour un objet placé *à dextre*, le dire non pas « à droite », mais « *à la droite* », l'article *la* évoquant l'idée du monument examiné.

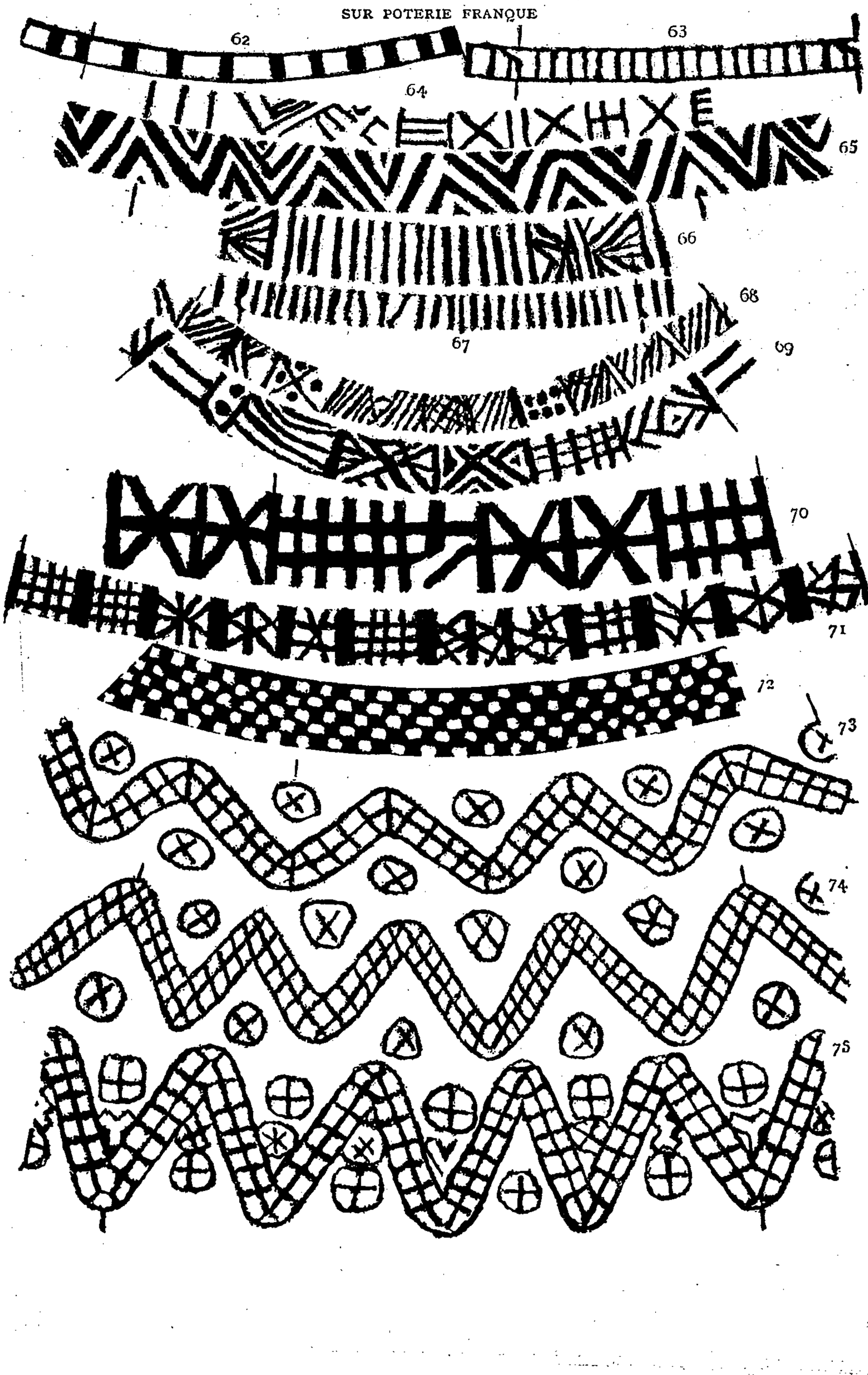
» Quoi qu'il en soit, nous croyons indispensable de poser un principe. Notre opinion a pour elle la tradition héraldique, la règle de la liturgie et, si nous ne faisons erreur, elle seule est logique. »

M. LE PRÉSIDENT. — Les observations de M. L. Germain sont pleines de sens pratique ; je propose à la section leur insertion intégrale au procès-verbal. (*Adopté.*)

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée.

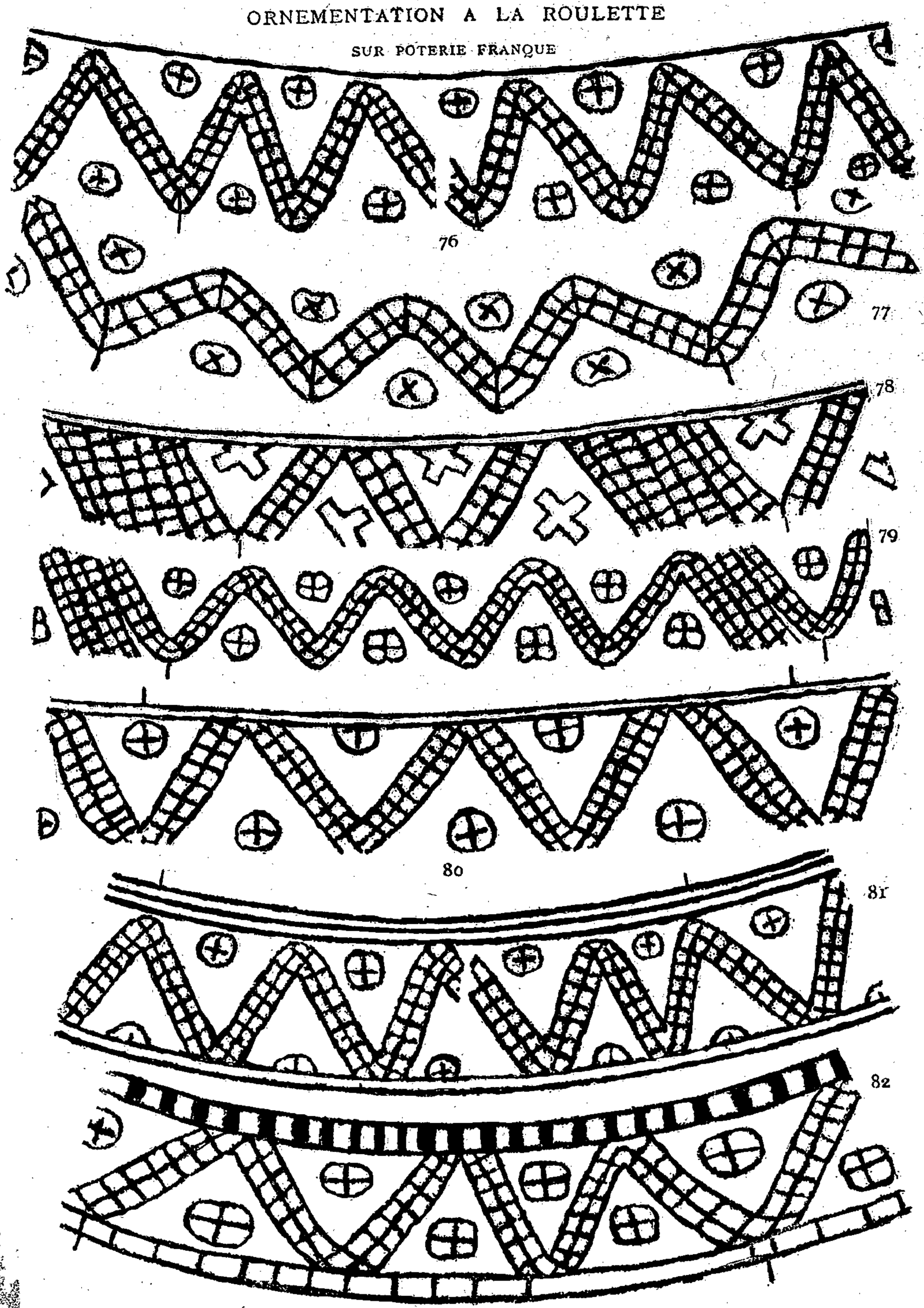
ORNEMENTATION A LA ROULETTE

SUR POTERIE FRANQUE



ORNEMENTATION A LA ROULETTE

SUR POTERIE FRANQUE



76

77

78

79

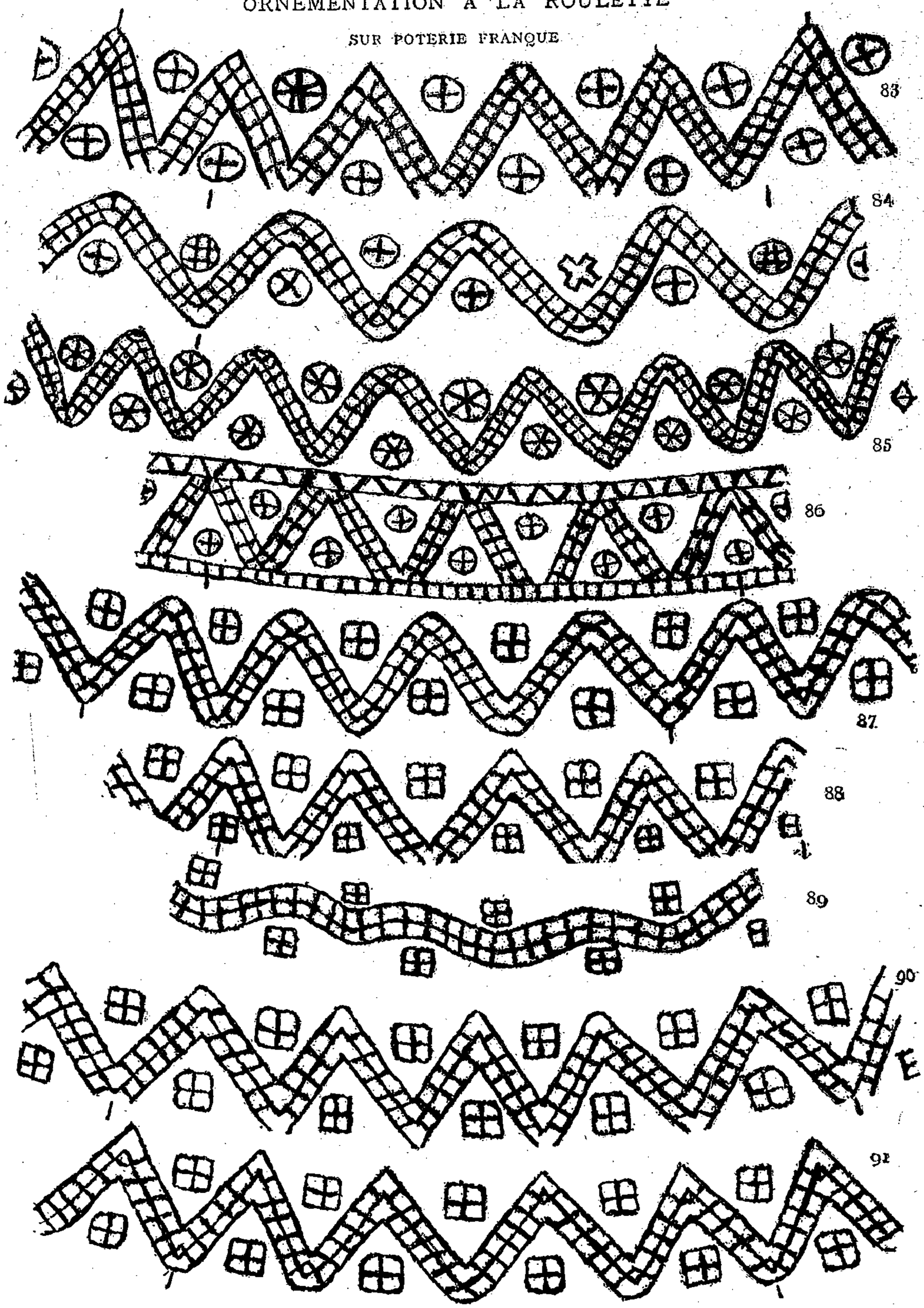
80

81

82

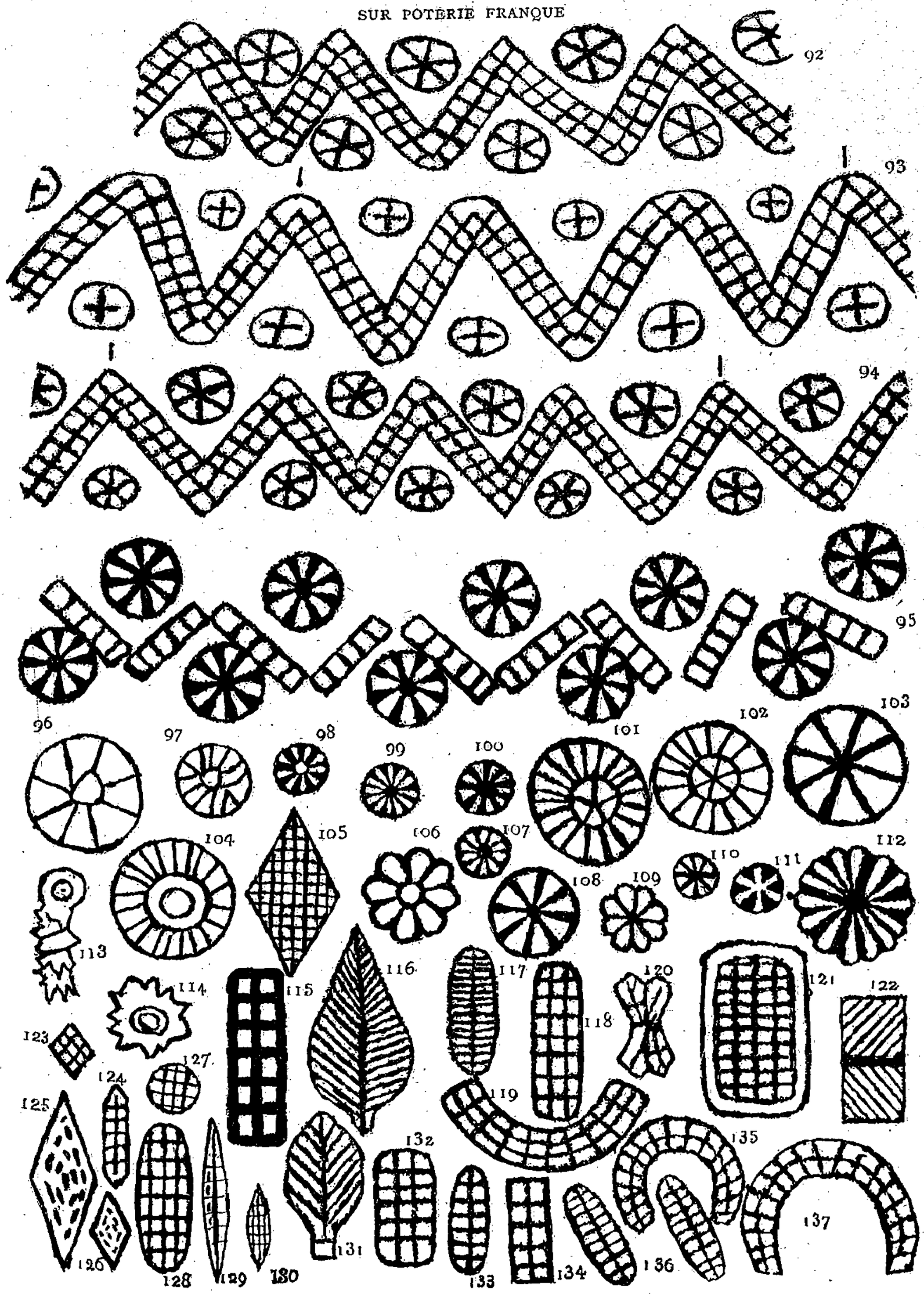
ORNEMENTATION A LA ROULETTE

SUR POTERIE FRANQUE



ORNEMENTATION A LA ROULETTE

SUR POTERIE FRANQUE



VISITE DES MUSÉES

ET DES

COLLECTIONS PUBLIQUES ET PARTICULIÈRES.

EXCURSIONS.

VISITE DES MUSÉES

ET DES

COLLECTIONS PUBLIQUES ET PARTICULIÈRES.

EXCURSIONS.

NOUS donnerons un compte rendu succinct des visites faites par les membres du Congrès au Musée royal d'histoire naturelle, à la Bibliothèque royale, au Musée royal des arts décoratifs et industriels, et au Musée royal de peinture. Nous consacrerons quelques lignes à la collection Van Branteghem et à la charmante soirée offerte par M. Somzée, membre de la Chambre des Représentants. Enfin, nous dirons quelques mots des excursions qui ont été organisées à l'occasion du Congrès. Nous eussions désiré pouvoir entrer dans plus de détails relativement à cette partie importante de notre session; malheureusement la place nous fait défaut.

MUSÉE ROYAL D'HISTOIRE NATURELLE.

Le lundi 3 août, à 2 heures de relevée, les membres de la première section se sont rendus au Musée royal d'histoire naturelle, où ils ont été reçus et complimentés par M. Ed. Dupont, directeur.

Ils se sont arrêtés d'abord dans la « Salle de Bernissart, » où sont exposés les résultats des splendides découvertes faites, en 1878, dans le charbonnage du même nom.

M. Dupont a rappelé l'historique de la découverte et a prié M. Dollo de donner quelques renseignements sur les divers animaux rencontrés.

Ce qui frappe tout d'abord, ce sont les cinq *Iguanodons*, montés dans l'attitude de la vie. Ces cinq squelettes, hauts de 7 mètres et longs de 10, produisent un effet saisissant. Un autre iguanodon a été monté, plus loin, dans sa position de gisement.

M. Dollo signale encore à l'attention des membres du Congrès les crocodiles, les tortues, le lézard, les nombreux poissons et les plantes, rencontrés dans le gisement des Iguanodons.

M. Dupont conduit ensuite ses hôtes dans la « Salle des cavernes », qui renferme les produits des nombreuses fouilles faites par le directeur du Musée dans les cavernes quaternaires de la Meuse, de la Lesse, etc.

M. Dupont montre dans cette salle, arrangés avec beaucoup de

méthode, tous les documents de l'histoire de l'homme préhistorique, depuis le quaternaire contemporain du mammouth et du rhinocéros, jusqu'à l'aurore de la période néolithique.

Là, dans des vitrines parfaitement disposées, les membres du Congrès peuvent admirer les précieux restes de l'industrie primitive de l'homme, d'où l'on peut déduire ses mœurs, ses coutumes, la manière dont il se nourrissait, etc.

Après cette visite, qui s'est prolongée, grâce au nombre et à l'intérêt qu'offrent les spécimens exposés, nous examinons, dans une vitrine spéciale, les objets recueillis par M. A. Rucquoy dans la fameuse caverne quaternaire de Spy ; puis M. Dollo nous conduit dans les salles du premier étage où se trouvent rassemblés les vertébrés fossiles trouvés dans les divers terrains de notre pays.

C'est dans la grande salle que l'on peut admirer le majestueux *Mammouth* de Lierre, entouré de nombreuses défenses du même animal, les *Rhinocéros* de Blaton et de Namur, l'*Ovibos* de Tirlemont, et quantité d'autres animaux de l'époque quaternaire.

L'époque tertiaire est représentée par des restes de mammifères terrestres, par de nombreux mammifères marins d'un haut intérêt, par des débris d'oiseaux, des crocodiles, des tortues, dont quelques-unes sont gigantesques, par des poissons, parmi lesquels il faut citer les grands squales de Boom.

Enfin, l'époque secondaire a pour représentants les énormes mosasauriens, dont les uns proviennent de Maestricht, les autres, de Ciply, près de Mons. La craie phosphatée exploitée aux environs de Mons s'est montrée très riche en grands reptiles marins du genre *Mosasaure*, dont le plus gigantesque est le *Hainosauré*, qui atteignait une vingtaine de mètres de long. Ensuite viennent de magnifiques spécimens de grandes tortues et de poissons trouvés dans les mêmes gisements.

La visite du Musée s'est terminée vers 5 heures, et M. le docteur Jacques, secrétaire général du Congrès, a félicité et a vivement remercié M. Dupont d'avoir rendu aussi intéressante et aussi fructueuse la visite des membres de la première section du Congrès au Musée royal d'histoire naturelle.

BIBLIOTHÈQUE ROYALE.

La deuxième section avait à visiter la Bibliothèque royale. Arrivés à une heure et demie au local de la place du Musée, sous la direction de M. le comte Goblet d'Alviella, les membres y sont reçus avec une extrême affabilité par M. Ed. Fétis, conservateur en chef. Les visiteurs se divisent alors par groupes.

Pour se rendre à la section des estampes, qui est installée à l'extrémité de l'aile gauche, les congressistes traversent la grande galerie, dans laquelle sont conservés les anciens fonds d'imprimés. Ils ont pu voir encore, dans son pittoresque effet d'ensemble, cette énorme salle, longue d'une soixantaine de mètres, avec ses parois tapissées de milliers de livres aux reliures anciennes, et, au milieu, sa suite de longues tables et ses beaux globes de Coronelli. Bientôt tout cela fera place à des installations plus pratiques et plus sûres, complètement construites en fer. Ce nouveau système est appliqué depuis longtemps dans les galeries contiguës à la grande salle de lecture.

Dans la section des estampes et dans celle des manuscrits, les pièces les plus remarquables ont été disposées dans les vitrines, de sorte que chaque groupe de congressistes peut voir les objets exposés, au cours des explications savantes que leur donnent, dans leurs départements respectifs, MM. les conservateurs H. Hymans et E. Ouverleaux.

Revenant sur leurs pas, les visiteurs, sous la conduite de M. E. Gossart, chef de la section des imprimés, visitent ensuite la nouvelle salle de lecture des revues et publications périodiques, installée au rez-de-chaussée du bâtiment central; c'est dans cette même salle qu'ont lieu les séances du soir.

Enfin, pendant que M. C. Picqué montre les richesses du cabinet de numismatique de l'État, M. J. Petit expose, sur les tables de la salle du conseil, les spécimens les plus remarquables des premières productions typographiques.

Il est près de quatre heures quand prend fin cette intéressante visite,

qui, pour la grande majorité des membres, est une véritable révélation.

Après avoir exprimé unanimement leur gratitude à M. Fétis et à MM. les conservateurs pour les mesures spéciales qu'ils ont prises dans le but de leur rendre plus facile et plus instructif leur passage à la Bibliothèque royale, les congressistes se retirent enchantés des quelques heures qu'ils viennent d'y consacrer.

MUSÉES ROYAUX DES ARTS DÉCORATIFS ET INDUSTRIELS.

BIEN que sollicités de divers côtés, un grand nombre de congressistes se rendent, le même jour, aux Musées royaux des arts décoratifs et industriels.

Ils y sont reçus, à 2 heures, par MM. les conservateurs. Après avoir souhaité la bienvenue aux visiteurs, le conservateur en chef, M. le baron de Haulleville, précise en quelques mots les vues du Gouvernement sur l'organisation nouvelle des collections confiées à ses soins. Il insiste sur l'importance du programme qui a été adopté et sur les ressources qu'il offre pour les études artistiques et archéologiques.

M. le conservateur Van Hammée fait ensuite les honneurs des sections d'art décoratif et d'art monumental. Il signale à l'attention des membres les pièces les plus remarquables, et, en particulier, cette restitution si ingénieuse du fronton du Parthénon, restitution sans exemple jusqu'à ce jour. A cette occasion, les visiteurs sont unanimes à exprimer le vœu de voir atténuer, par l'intervention d'une polychromie discrète, la crudité des plâtres. Cette polychromie viserait moins à transformer les copies en d'impeccables fac-simile, qu'à donner à chaque objet une note plus douce et plus harmonieuse.

M. le conservateur Destrée, à son tour, passe en revue les trésors accumulés de sa section. Cet examen, où les questions et les réponses s'échangent nombreuses, s'est prolongé jusqu'à 4 heures. Les visi-

teurs ont pu constater quels accroissements précieux nos collections ont reçus depuis quelques années. Mais ce n'est là qu'un début. Il faut d'autres locaux, plus vastes et mieux appropriés, où chaque section des antiquités ou des arts industriels trouve un milieu favorable pour s'y développer à l'aise, à savoir dans un ordre scientifique et dans un cadre agréable. Plusieurs des visiteurs, insistant sur un vœu déjà émis en section à ce propos, ont exprimé le désir de revoir dans les vitrines les anciens moulages, qui complétaient naguère les collections belgo-romaines et franques recueillies sur le sol belge.

Plusieurs des visiteurs se sont ensuite rendus chez M. Van Branteghem où les attendait la plus agréable des surprises : une collection faite avec un goût exquis et classée d'après toutes les exigences de l'érudition moderne. Le propriétaire de ce beau cabinet a montré, avec la compétence qui le distingue, de remarquables séries de vases grecs signés par les artistes les plus renommés d'Athènes, et nombre de terres-cuites du plus haut intérêt.

COLLECTIONS SOMZÉE.

M. Somzée, membre de la Chambre des Représentants, avait bien voulu inviter les membres du Congrès à visiter les admirables collections qu'il a réunies dans son hôtel de la rue des Palais.

Dès huit heures du soir, la foule des congressistes se presse dans les salons du rez-de-chaussée, décorés de splendides gobelins et de quelques intéressants morceaux de peinture. C'est là que M. Somzée reçoit ses hôtes. Il leur fait parcourir ensuite pendant près de deux heures, les nombreux salons où s'entassent, ici, les marbres antiques et les mosaïques romaines aux riches couleurs; là, les délicieux cabinets et les meubles délicatement ornés de la Renaissance italienne et des écoles françaises ; ailleurs, les vieux meubles de chêne, enlevés aux demeures fastueuses de nos bourgeois flamands; ailleurs encore

les innombrables spécimens de la céramique, appartenant à tous les peuples et à toutes les époques, ou bien les fers forgés et les dinanderies, chefs-d'œuvre des ouvriers de nos corporations; partout, enfin, les bijoux, les éventails, les mille bibelots qu'un amateur éclairé sait faire valoir en les plaçant dans le milieu qui leur convient. Une dernière salle nous reste à visiter : au moment où nous y pénétrons, comme si le maître avait dit : « *Lux fiat,* » nous sommes éblouis par les flots de lumière électrique qui courent sur les cadres des tableaux, scintillent sur les ors des objets précieux renfermés dans les vitrines, et renvoient leurs rayons sans nombre à travers les glaces qui reculent à l'infini les extrémités de cet immense salon.

Toutes les écoles de peinture sont représentées dans cette riche galerie. Il nous serait difficile de citer, nous serions certain d'oublier quelque œuvre magistrale.

Cependant le champagne circule, et chacun est heureux d'aller complimenter notre aimable hôte, auquel d'ailleurs l'un des vice-présidents du Congrès, M. le comte van der Straten-Ponthoz, exprime, dans les meilleurs termes, les remerciements de tous.

MUSÉE ROYAL DE PEINTURE ET DE SCULPTURE.

Les congressistes ne pouvaient manquer de compléter leurs visites aux musées de l'État par un coup d'œil sur les galeries de tableaux anciens. M. Fétis, membre de la Commission du Musée, et M. Hymans, dont la compétence en fait d'histoire de l'art est si appréciée de tous les amateurs, avaient bien voulu se mettre à la disposition des membres du Congrès pour les guider à travers les riches collections de la rue de la Régence. Est-il besoin d'ajouter qu'ils l'ont fait avec leur amabilité habituelle, et qu'ils se sont efforcés de rendre cette visite aussi intéressante que possible, au point de vue

spécial qui réunissait les membres des deuxième et troisième sections.

Cette visite a eu lieu le vendredi 7 août. Commencée à deux heures précises, c'est à peine si elle était terminée au moment où s'ouvrait l'assemblée générale de clôture au Palais des Académies.

EXCURSION A DIEST, LÉAU, LOUVAIN.

MARDI 4 AOÛT.

DIEST. — Réunis dès 7 heures du matin à la gare du Nord, nous partons à 7.20 heures pour Diest, où nous arrivons à 8 20 heures. Le collège échevinal nous attendait à la gare. Après les souhaits de bienvenue, nous nous dirigeons vers la ville. Nous traversons les fortifications, nous arrivons bientôt devant la porte du Béguinage (XVII^e^ siècle), et, après quelques mots d'explication, nous nous rendons à l'église Saint-Sulpice, but principal de l'excursion. Ce sanctuaire, qui date du XV^e^ siècle, présente un chœur particulièrement intéressant et une nef dont le triforium, à arcades trilobées et à moulures prismatiques, est à noter d'une manière spéciale. C'est une des plus belles églises de notre pays.

Un courte visite aux antiquités réunies à l'hôtel-de-ville clôture le séjour des congressistes à Diest.

LÉAU. — A 10.30 heures, nous partons en train spécial pour Léau, où nous arrivons à 11.19 heures.

Un déjeuner fort bien servi nous attend dans la salle du théâtre, transformée, pour la circonstance, en salle à manger, et, après cette collation bien méritée, nous gagnons la belle église Saint-Léonard. M. le doyen P. V. Bets, auteur d'une histoire de la ville, nous attend avec l'un de ses vicaires devant le grand portail.

Notre savant cicerone nous fait voir d'abord l'ensemble de l'église, et, ainsi qu'il le dit, il nous fait admirer ce temple qui plaît par ses

belles proportions et la juste mesure de son ornementation. *Ne quid nimis ;* rien de trop ni de trop peu, semble avoir été la devise de l'architecte inconnu. Quant au chœur, il est, suivant M. Schayes, le plus remarquable qu'on trouve en Belgique. Il porte à l'intérieur et à l'extérieur des ornements qu'on chercherait vainement ailleurs.

Dans le transept, on remarque aussi des restes précieux de peintures murales.

Après ces explications architectoniques commence la revue de ce qui donne à l'édifice une importance extraordinaire et lui attire des visiteurs de tous les pays, non seulement de l'Europe, mais du monde entier (le livre d'or de l'Église en donne la preuve), à savoir ses nombreux objets d'art, qui tous comptent des siècles d'existence, et parmi lesquels il y en a qui dépassent de loin en perfection et en valeur tout ce qui existe en ce genre dans d'autres sanctuaires.

Ces objets appartiennent à tous les genres d'ornementation en usage dans les églises anciennes.

Retables. — On n'y trouve, en effet, aucun autel moderne ; rien que des retables, parmi lesquels celui qui orne la chapelle de Notre-Dame est fort remarqué ; M. Piot dit qu'il est d'*une exécution supérieure.* Le retable de Saint-Léonard, consacré en 1442, n'est pas moins remarquable.

Dinanderies. — Le chandelier pascal, qui a été vu aux expositions de Malines, Liége et Bruxelles, a laissé partout d'excellents souvenirs. L'église possède, en outre, un lutrin, de nombreux chandeliers, des lanternes, la plupart du XVe et du XVIe siècle.

Monuments en pierre. — Qui ne connaît le fameux tabernacle, dont un fac-simile de plâtre forme l'ornement principal du Musée de Bruxelles et qu'on retrouve dans les grandes capitales de l'Europe? Aussi est-ce ce monument, don d'un habitant de Léau au milieu du XVIe siècle, qui fait la grande réputation de notre église. Sa hauteur est de 18 mètres.

En face, est encastrée dans le mur une magnifique pierre sépulcrale rappelant la mémoire du généreux donateur et de son épouse.

Tableaux. — Les saintes femmes se rendant au tombeau du Christ est une production des plus remarquables de la première école

de peinture flamande. Plusieurs tableaux de Frans Floris, frère du sculpteur de notre tabernacle, et d'autres, attribués à Quintyn Metsys, à Michel Coxie, à Pourbus, à Dierk Bouts, à Breugel, etc., font honneur aux peintres de la deuxième et de la troisième école flamande.

Orfèvrerie. — Nous citons spécialement des reliquaires, une pyxide du XIIIe siècle, un chapelet en corail, une lampe juive, un porte-paix du XVIIe siècle, un plat en argent de 1452, une petite boîte à encens de 1624, une autre, plus considérable, de 1697, pour conserver la Sainte-Hostie le Jeudi-Saint, deux petits ostensoirs du XVIIe siècle; par dessus tout, une magnifique remonstrance du XVe siècle, dont M. le professeur Reusens a dit qu'il n'en connaissait pas de plus belle. D'autres objets encore méritent une étude spéciale.

Ornements sacerdotaux. — Sous ce rapport encore, aucune église belge ne peut être comparée à celle de Léau. Dans certaines églises, on trouve des objets plus beaux et plus riches; mais, d'ordinaire, elles ne peuvent exhiber qu'une ou deux pièces. Léau l'emporte sur toutes par la masse et l'ensemble. Ainsi, quant aux ornements sacerdotaux, elle en posséde un nombre considérable en toutes couleurs et appropriés à toutes les cérémonies religieuses. La plupart appartiennent au XVIe siècle et sont chargés d'épaisses broderies. Le trésor renferme aussi un curieux devant d'autel orné de fleurs et d'oiseaux artistiquement travaillés, et d'autres objets du même genre.

Voilà donc, en abrégé, les richesses que Léau, aujourd'hui une commune sans importance, mais autrefois un entrepôt fort riche, doit à la piété et à la munificence quasi-royale de nos ancêtres.

Nous quittons M. le doyen Bets, enchantés de son aimable accueil, et nous promettant bien de revenir quelque jour pour étudier en détail les merveilles qu'il nous a montrées.

Nous avons vu ensuite l'hôtel-de-ville de Léau, œuvre de la première moitié du XVIe siècle, due au génie de l'architecte Rombaut Keldermans. Le temps pressant, nous avons dû nous contenter de jeter un simple coup d'œil sur la façade de ce monument. Au reste, pour ceux qui veulent en avoir une connaissance complète, nous leur conseillons de lire l'excellente monographie publiée récemment, dans le *Bulletin des Commissions royales d'art et d'archéologie*, par

M. Alphonse Goovaerts, chef de section aux Archives générales du royaume. Ils y trouveront maints renseignements fort curieux.

LOUVAIN. — L'heure du départ a sonné ; nous reprenons le train pour Louvain, et, après un arrêt de 20 minutes, à Tirlemont, nous arrivons dans l'ancienne capitale du Brabant, à 3.33 heures.

M. Camille Goffaerts a bien voulu rendre compte dans les termes suivants de cette partie de l'excusion.

« La visite commence par *l'hôtel-de-ville*. Ce merveilleux monument, œuvre de Mathieu de Layens, fut commencé le jeudi après Pâques (29 mars) 1448, et terminé vingt ans après. L'édifice, qui présente un quadrilatère isolé sur trois faces, est composé d'un rez-de-chaussée et de deux étages. Chaque étage compte dix fenêtres flamboyantes, à l'exception du rez-de-chaussée, où les fenêtres centrales sont occupées par deux portes d'entrée, bâties dans les mêmes formes et les mêmes proportions que les fenêtres. Entre les fenêtres surgit une saillie triangulaire, décorée de niches géminées, couvertes de dais surmontés de clochetons, dont les angles sont hérissés de crochets. Les socles des niches sont ornés de sculptures en haut-relief, représentant les scènes principales de l'Ancien et du Nouveau Testament. Une haute balustrade crénelée couronne la façade. Elle borde un toit très aigu, agrémenté de 46 lucarnes, distribuées en trois rangs. L'arête du toit est garnie d'un crêtage tréflé. Six gracieuses tourelles, surmontées de flèches découpées à jour et ceintes d'un double balcon, couronnent l'œuvre tout entière. Les tourelles supérieures ont une élévation d'environ cinquante mètres.

» A l'intérieur de l'hôtel-de-ville, M. le comte Goblet d'Alviella, président du Congrès, présente les excursionnistes à M. l'échevin Fonson, qui leur souhaite la bienvenue. Après le vin d'honneur, M. l'archiviste Van Even se met gracieusement à la disposition des membres du Congrès, et les guide à travers les salles de l'ancien palais communal.

» L'intérieur de l'hôtel-de-ville est d'une austère simplicité, qui contraste singulièrement avec la somptueuse décoration extérieure. Les différentes salles sont ornées de tableaux de Pierre Verhaegen, Coxie, Jean van Rillaer, Mierveldt, etc. Le musée communal, établi

dans la vaste salle du second étage, renferme une foule d'objets très intéressants pour l'histoire de la commune. On y remarque surtout le dessin sur parchemin de l'élévation de la tour de Saint-Pierre, ainsi que le modèle en pierre d'Avesnes de la partie supérieure de cette tour.

» En quittant l'hôtel-de-ville, les congressistes se dirigent vers l'ancienne *Collégiale de Saint-Pierre,* aujourd'hui église primaire de la ville. Ce monument, élevé pendant la première moitié du XVe siècle, d'après les plans de *Sulpice Van Vorst*, de Diest, est indubitablement l'un des plus remarquables du pays. Il mesure, dans l'œuvre, 92m,50, et est divisé en trois nefs au moyen de deux rangs de colonnes en faisceaux. Les collatéraux de la nef et du chœur sont entourés de chapelles rectangulaires ; celles qui rayonnent autour de l'abside sont pentagonales. Une galerie, *triforium* à meneaux trilobés et à quatre feuilles encadrées, règne autour de l'édifice. Le caractère archictectural de cette église, l'élégance de ses proportions, la pureté de ses lignes marquent l'époque la plus brillante de l'art ogival.

» Les excursionnistes ont unanimement regretté l'affreux badigeon dont on a couvert les murailles et les colonnes, et qui fait disparaître une foule de moulures et d'ornements de la plus haute importance. L'administration communale a fait enlever, il y a une bonne trentaine d'années, les plâtras de la chapelle ducale, et la fabrique d'église fait gratter, en ce moment même, l'ancienne chapelle des Saints-Anges. L'effet de ces intelligentes restaurations est si satisfaisant qu'il fait émettre le vœu de voir continuer cette entreprise.

» Le mobilier de l'église de Saint-Pierre a beaucoup perdu de son ancienne splendeur, mais peu d'églises sont cependant encore aussi riches en œuvres d'art. Le jubé, formé de trois arcades ogivales portées par des colonnes cylindriques de porphyre, est le monument le plus ancien (1490) de ce genre en Belgique. Sur la plate-forme du jubé se dresse une croix triomphale de la fin du XVe siècle. Le tabernacle (1450), en forme de tourelle, placé dans le sanctuaire, du côté de l'Évangile, est un chef-d'œuvre de tout premier ordre.

» Outre ces objets incomparables, l'église renferme une quantité d'autres meubles d'un haut mérite artistique. La chaire de vérité, provenant de l'ancienne abbaye de Ninove, l'orgue, placé en 1556, les

fonts baptismaux, du XVe siècle, en cuivre coulé, le grand portail renaissance, le portail méridional, du commencement du XVIe siècle, dont on critique vivement la restauration, les tombeaux romans d'Henri Ier et de Mathilde de Flandre, le banc de communion de van Papenhoven, attirent spécialement l'attention des archéologues et des artistes.

» La vieille collégiale renferme également quelques peintures de nos plus grands maîtres : le *Cuisinier devenu évêque* de *Jean van Rillaer*, la *Descente de la Croix* de *Rogier van der Weyden*, le *Martyre de Saint-Érasme* et la *Cène* de *Tierry Bouts*, la *Trinité* de *G. de Craeyer*, etc. La détestable coutume de couvrir ces tableaux d'un voile vert, qui les prive d'air et de lumière, est vivement critiquée.

» Dans la sacristie, étaient exposés six statues d'argent massif, du XVe siècle, un gracieux encensoir d'argent, de 1485, et un ostensoir de vermeil, de 1535.

» En se rendant à l'église de Sainte-Gertrude, les membres ont beaucoup remarqué les élégantes maisons du XVe siècle qui se trouvent rue de Malines, et qui sont de rares spécimens de notre architecture civile d'autrefois.

» L'*église paroissiale de Sainte-Gertrude* (ancienne abbaye noble de ce nom) est une construction médiocre du XVe et du XVIe siècle. Le clocher seul est intéressant et peut être envisagé comme l'un des plus beaux du pays. Cette tour, haute de 71 mètres, est couronnée d'une flèche en pierre de taille, entièrement découpée à jour, et entourée d'une galerie, également à jour, d'un dessin très remarquable. Ce qui frappe surtout les visiteurs, ce sont les magnifiques stalles de chêne sculpté, qui sont les premières du royaume. Elles furent exécutées sous l'abbatiat de Pierre Was, qui régna de 1526 à 1553, et sont l'œuvre de Mathieu de Wayer. L'artiste y a ingénieusement marié le gothique flamboyant avec les formes nouvelles de la Renaissance. Il serait impossible d'imaginer une œuvre plus harmonieuse, plus riche et plus fouillée. Dans la sacristie, on montre un beau reliquaire du XVe siècle. Ce reliquaire, qui a la forme d'un ostensoir, renferme les reliques de sainte Gertrude.

» Au *Jardin des arbalétriers*, les congressistes rencontrent plusieurs débris de l'ancienne enceinte de la ville. Ces fortifications, contempo-

raines de celles de Bruxelles, paraissent avoir été construites en 1156. Les pans de murailles et les tours du Jardin des arbalétriers en sont les restes les plus importants.

» La dernière partie de la journée doit être consacrée à la visite de l'ancienne *Collégiale de Saint-Jacques*; mais beaucoup de congressistes, rompus par les fatigues de toute une journée de voyage, n'ont pas le courage de pousser jusque là. L'église de Saint-Jacques offre un curieux mélange de tous les styles: la tour et le porche appartiennent à l'art roman; la nef et le transept, au XIVe et au XVe siècle, tandis que le chœur est une construction moderne, élevée en 1785.

» Ce temple renferme un tabernacle, de pierre d'Avesnes, d'un travail très remarquable, exécuté en 1538, sur le modèle de celui que la confrérie du Saint-Sacrement avait fait ériger, au siècle précédent, en la collégiale de Saint-Pierre. Ce tabernacle a malheureusement subi, à notre époque, une restauration inhabile; les bas-reliefs, les statues, etc. ont presqu'entièrement perdu leur caractère primitif. Autour du tabernacle se trouve, depuis 1568, une balustrade de cuivre, surmontée de statuettes et de candélabres. Cette clôture appartient à la plus belle époque de la Renaissance. L'église possède aussi quelques tableaux de valeur, parmi lesquels il faut citer la *Conversion de Saint-Hubert* par *G. de Craeyer*, et le *Martyre de Saint-Jacques* par *Verhaegen*. Le trésor possède deux reliquaires de vermeil qui méritent de fixer l'attention des amateurs de l'art chrétien. Ces deux reliquaires sont assez semblables à celui de Sainte-Gertrude, mais de plus petites dimensions. Les ornements sacerdotaux, décorés de broderies à images, en toutes couleurs, sont de vrais chefs-d'œuvre. Tout prouve que les cartons en furent fournis par l'un des peintres les plus remarquables du XVIe siècle. Ces ornements furent exécutés en 1558, et proviennent de l'ancienne abbaye noble de Sainte-Gertrude.

» La visite à l'église de Saint-Jacques terminée, les membres du Congrès se dirigent vers la Grand'Place par la rue de Bruxelles.

» Vers le milieu de cette rue, ils ont le loisir d'admirer ce qui reste encore de l'ancien porche roman de l'hôpital civil (1220). Ce porche et la tour de Saint-Jacques sont les seuls monuments de l'art roman que possède Louvain.

» Tous les congressistes se retrouvent enfin à la Société royale de l'Académie de musique, au local de *la Table Ronde*, où un excellent dîner leur est servi, dans la grande salle des fêtes.

» Vers 8 1/2 heures, les membres du Congrès reprennent le train pour Bruxelles, heureux de leur excursion et se félicitant d'avoir vu, en si peu de temps, une des plus intéressantes parties de la Belgique monumentale. »

Ajoutons que le bureau du Congrès a exprimé sa vive satisfaction à M. Parmentier, directeur du journal *l'Excursion*, qui avait assuré l'organisation matérielle du voyage et qui s'en est tiré avec l'approbation générale.

EXCURSION A COURT-SAINT-ÉTIENNE ET A VILLERS-LA-VILLE.

MERCREDI, 5 AOÛT.

DONNONS le programme de l'excursion. Les congressistes partent ensemble de Bruxelles pour Court-Saint-Étienne. Les membres de la 1re section iront assister à la fouille d'une tombelle au plateau de la Quenique, tandis que les membres des deux autres sections iront visiter les ruines du château de La Motte.

Ensuite, réunion générale au château de notre président, M. le comte Goblet d'Alviella, et départ pour les ruines de Villers.

FOUILLE D'UNE TOMBELLE AU PLATEAU DE LA QUENIQUE. Le plateau boisé de la Quenique, situé sur le territoire de Court-Saint-Étienne, était autrefois couvert de tombelles, qui mesuraient approximativement 1 mètre à 1 mètre 50 d'élévation, sur 8, 10, 15 et jusqu'à 20 mètres de diamètre. Par suite de circonstances naturelles ou accidentelles, il en était même dont la périphérie avait augmenté, aux dépens de la hauteur, dans des proportions telles, qu'elles se trouvaient presqu'entièrement effacées.

Il y a une quinzaine d'années, l'administration des hospices civils

de Court-Saint-Étienne, alors propriétaire du plateau de la Quenique (1), ayant fait couper le bois et défoncer le sol pour une nouvelle plantation, presque toutes les tombelles disparurent et les objets qu'on rencontra, glaives et poignards de bronze, épées de fer brisées ou tordues intentionnellement, pièces d'équipement, bijoux de bronze, et urnes de poterie grossière contenant des ossements calcinés, furent détruits ou cédés à divers amateurs.

Ces sépultures, dans lesquelles les armes de fer apparaissaient déjà associées aux armes de bronze, dataient du commencement du premier âge du fer.

La nécropole de Court-Saint-Étienne offrait la plus grande analogie avec les cimetières de Louette-Saint-Pierre et de Gedinne (province de Namur), dont les objets rappelaient beaucoup la civilisation halstadtienne.

La tombelle qui a été ouverte le 5 août, en présence des membres de la Fédération archéologique et historique de Belgique, était une des rares et peut-être une des seules survivantes du sac dont nous venons de parler; nous étions parvenus à la reconnaître après une journée entière de recherches au travers de ces vastes plantations de jeunes sapins, et les sondages que nous y avions faits alors, nous avaient révélé la présence, à une assez faible profondeur, d'un lit de charbon de bois.

Ce tertre, fort aplati et planté de sapins, qui mesurait 15 à 16 mètres de diamètre, sur une hauteur de 1 mètre, fut d'abord séparé en deux parties égales par une tranchée étroite que nous poussâmes jusqu'au sol vierge, afin de pouvoir en lever et en étudier convenablement la coupe.

Celle-ci se présentait comme suit :

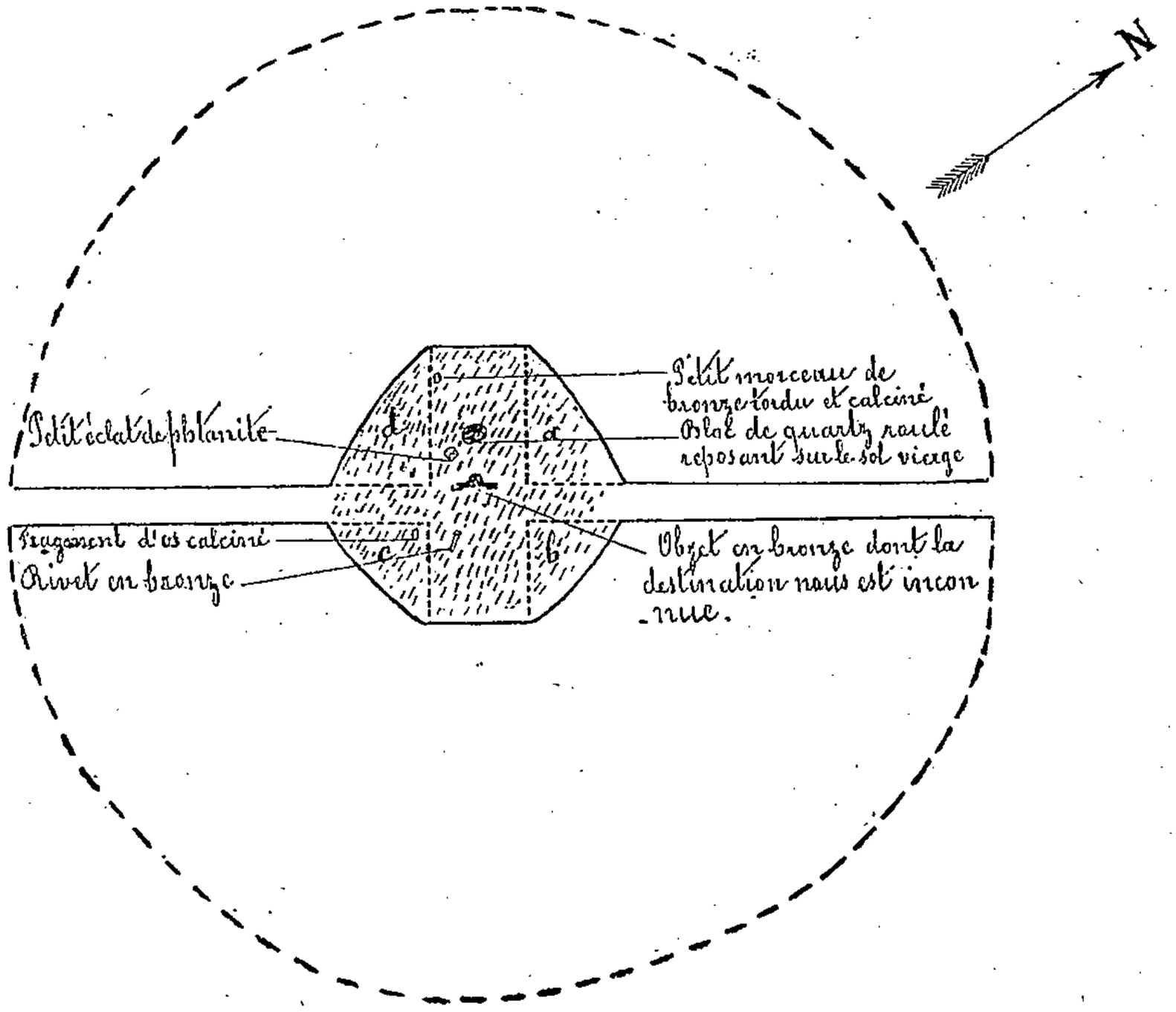
AA Terrain remanié (sable altéré excessivement meuble, formant la tombelle).

B Couche de terre noire, mêlée de charbon de bois, de 4 mètres environ de longueur et de 10 centimètres d'épaisseur en moyenne (restes du bûcher).

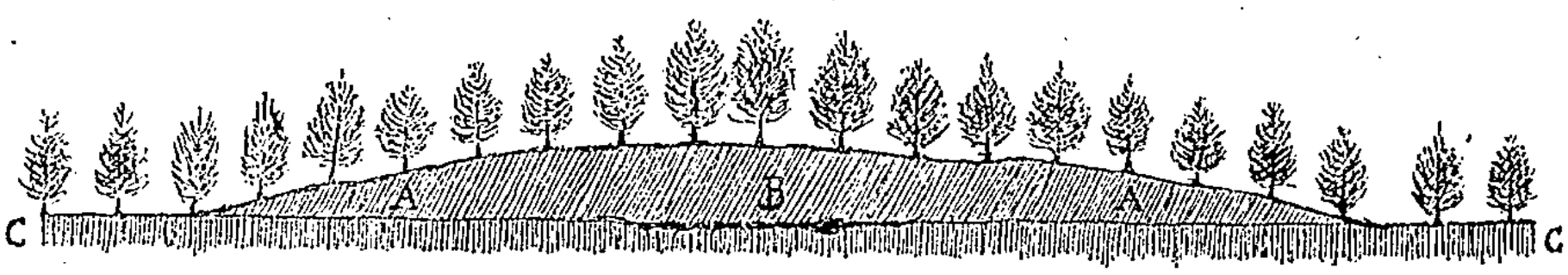
CC Terrain en place (sable bruxellien assez grossier, ayant une tendance à s'agglutiner).

(1) Le plateau de la Quenique appartient actuellement à M. le Comte Goblet d'Alviella, président du Congrès.

Fouille d'une tombelle au plateau de la Quenique
à Court St Etienne.



Plan de la tombelle



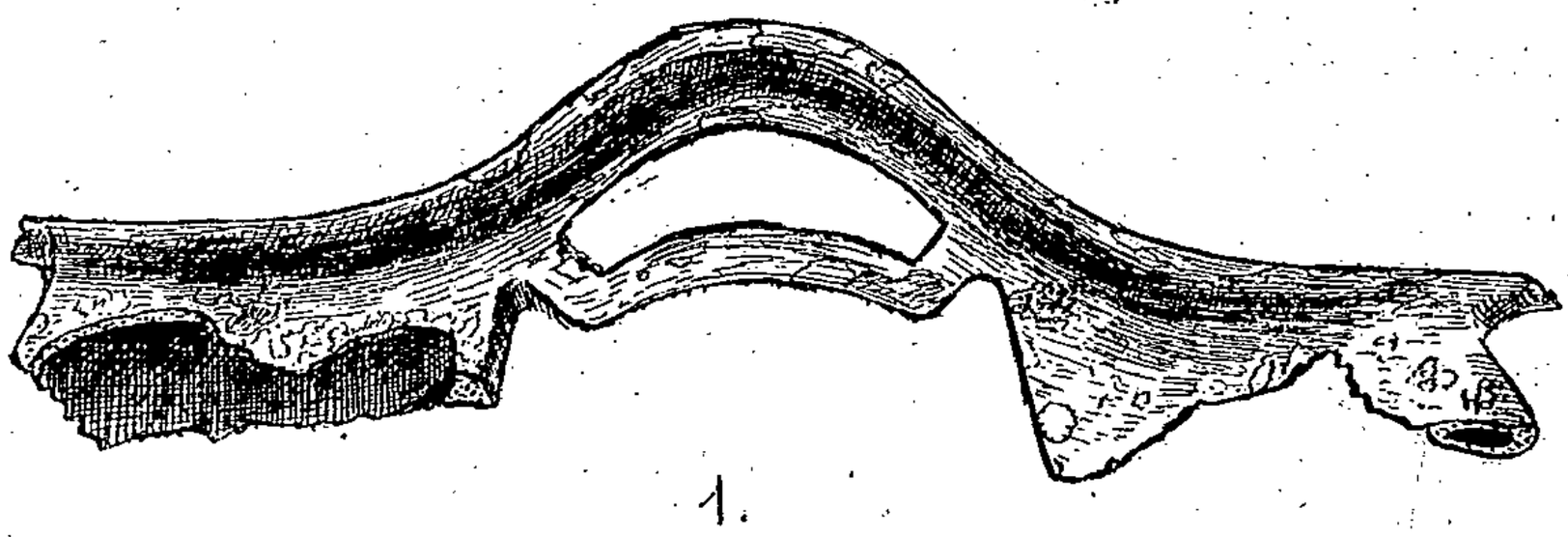
Coupe S.O_N.E de la tombelle

Echelle 1 2 3 4 mètres

EXCURSION DE COURT-SAINT-ÉTIENNE.

Une seconde tranchée, beaucoup plus large, coupant la première à angle droit et ouverte, au milieu du tertre, à l'emplacement du bûcher (voir le plan), nous donna le diamètre, dans le sens opposé, de la zone de terre noire avec charbon de bois.

Les coins a, b, c, d étant abattus, et le sable étant enlevé, la couche



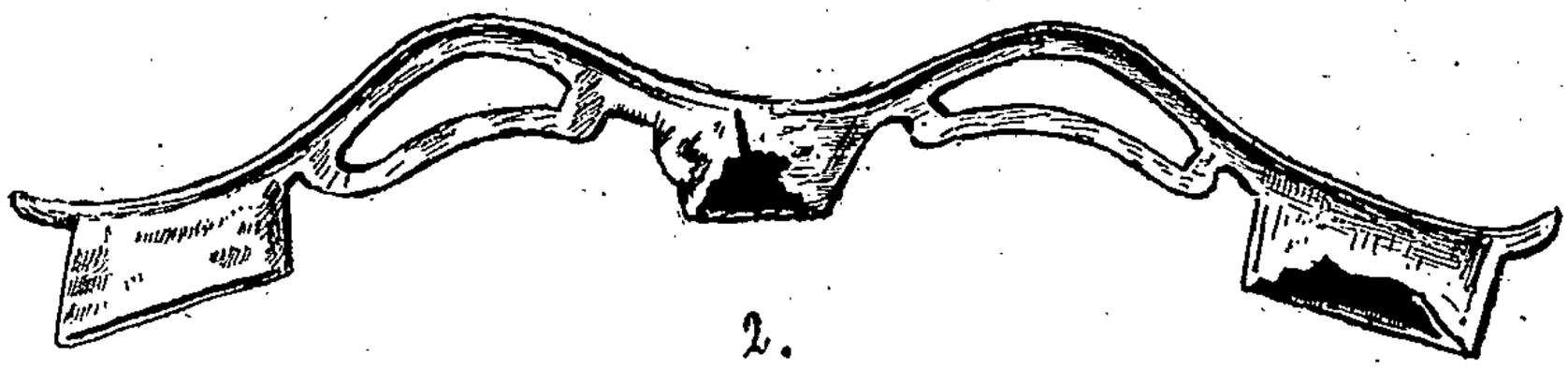
1.

noire se trouva entièrement à découvert et put être explorée minutieusement.

Elle était à peu près circulaire et avait environ 4 mètres de diamètre sur 10 centimètres d'épaisseur moyenne.

Nous y recueillîmes, disséminés, les objets et débris suivants :

Petit morceau de bronze indéterminable, tordu et, en quelque sorte, calciné par le feu.



2.

Éclat de phtanite.

Sorte de clou ou de rivet de bronze, de 23 millimètres de longueur, ayant subi également l'action du feu.

Bloc de quartz roulé.

Fragment d'os humain (?), partie de l'omoplate (?), calciné et teinté d'oxyde de cuivre.

Ustensile de bronze, complètement altéré par le feu, de 13 1/2 centimètres de longueur (fig. 1), dont la destination nous est inconnue.

Une pièce tout à fait semblable, mais double (fig. 2), a été ren-

contrée au même endroit, en 1861, dans une tombelle fouillée aux frais du Gouvernement. Elle se trouve actuellement au Musée d'antiquités de la plaine du Cinquantenaire, classée parmi les objets romains, et désignée sous ff. 32 du catalogue ou de l'inventaire général, comme *porte-épée en bronze* (sic). Elle a environ 26 centimètres de longueur.

Ces quelques débris, abimés par le feu et épars, ne constituent évidemment pas un dépôt funéraire. Ils ont été brûlés avec le corps et sont restés sur place, dédaignés ou perdus au milieu des cendres du bûcher, tandis que les ossements calcinés du défunt, enfermés dans une urne, et les pièces qui devaient former le mobilier de la tombe, ont vraisemblablement été déposés ailleurs.

On a ensuite élevé un petit tertre sur l'emplacement du bûcher, à seule fin sans doute d'en empêcher la profanation.

Il se peut également que le dépôt funéraire se soit trouvé plus haut dans le tumulus et ait été atteint par les travaux de défoncement dont nous avons parlé déjà, et saccagé.

Bon DE LOË.

CHATEAU DE LA MOTTE. — A l'arrivée à Court-Saint-Étienne, les membres des 2e et 3e sections, sous la conduite de M. Paul Saintenoy, se dirigèrent vers les ruines de l'ancien château de La Motte, bâti il y a plus d'un siècle, dit, dans le *Catalogue de l'Exposition nationale d'Architecture* de 1886, M. Massaux, par le lieutenant-colonel au service de l'Autriche, de Rameau. Ces débris, principalement les restes de la chapelle, sont curieux à étudier et présentent bien les caractères du style Louis XV.

RÉCEPTION AU CHATEAU DE COURT-SAINT-ÉTIENNE. — Point n'est besoin de dire que la réception de notre président et de madame la comtesse Goblet d'Alviella a été tout aimable et toute gracieuse. Malheureusement les membres de la première section s'étaient arrêtés trop longtemps devant les magnifiques collections préhistoriques réunies au château, tandis que leurs collègues des autres sections revenaient de leur excursion aux ruines de Lamotte : l'heure du départ

sonnait déjà qu'à peine nous avions pu remercier nos hôtes de leur cordiale hospitalité.

ABBAYE DE VILLERS. — Ces magnifiques ruines sont trop connues pour qu'il soit nécessaire de répéter ici leur histoire ou leur description archéologique. Bornons-nous donc à dire qu'après une longue et fructueuse visite sous la conduite de MM. Charles Licot et Paul Saintenoy, les membres du Congrès dînèrent rapidement dans la grande salle à manger de *l'Hôtel de l'Abbaye*, pressés de rentrer à Bruxelles, où ils devaient être reçus chez M. le Ministre de l'Intérieur et de l'Instruction publique.

RÉCEPTION AU MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR ET DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE. — M. de Burlet, Ministre de l'Intérieur et de l'Instruction publique, et Madame de Burlet faisaient les honneurs de leurs salons, dans lesquels se pressaient, outre les congressistes, les hauts fonctionnaires du département. MM. Beernaert, Ministre des Finances, et le prince de Chimay, Ministre des Affaires Étrangères, qui assistaient également à la soirée, se sont fait présenter la plupart des membres du Congrès. La musique du 2e régiment des Guides prêtait son concours à la fête.

EXCURSION A MONS, OBOURG, SAINT-SYMPHORIEN, SPIENNES, ET MESVIN.

JEUDI 6 AOÛT.

LES trains de 8 heures 9 et de 9 heures 14 du matin emportent vers Mons une centaine de membres du Congrès, désireux, les uns, d'aller vérifier sur place les faits qui avaient donné naissance aux discussions de la première section sur le *Mesvinien*,

et visiter les galeries néolithiques d'Obourg, désormais fameuses par la trouvaille du squelette du mineur préhistorique; les autres, de revoir la belle église de Sainte-Waudru et les restes de l'ancien château des comtes de Hainaut.

MM. Houzeau de Lehaie et de Munck, qui devaient guider les excursionnistes dans la course préhistorique, et MM. Hubert et Dosveld, qui avaient bien voulu s'offrir pour les diriger dans Mons, nous attendent à la gare. A 10 heures 35, nous prenons le train d'Obourg, où nous sommes reçus par M. Denuit, bourgmestre, vers les carrières duquel nous dirigeons d'abord nos pas.

Les carrières de M. Denuit sont ouvertes dans la craie blanche d'Obourg, exploitée pour la fabrication de la chaux. La craie d'Obourg renferme, en ce point, des bancs presque continus de rognons d'un silex noir : les parois verticales de la carrière permettent de voir deux de ces bancs. C'est ce silex qui a été exploité à l'époque néolithique pour la fabrication de couteaux et de lames d'un fil très fin et de quelques grattoirs. Nous ne connaissons pas de haches faites de silex d'Obourg.

Les antiques mineurs d'Obourg atteignaient la couche de silex à 3 ou 4 mètres de profondeur, en creusant des puits ou des tranchées à ciel ouvert, terminées par des galeries atteignant jusqu'à 10 mètres de longueur et faisant parfois communiquer deux puits. Les parois de la carrière montrent de la façon la plus manifeste quelques-unes de ces tranchées et de ces galeries comblées par des blocs de craie, du sable et du limon, au milieu desquels il n'est pas rare de retrouver des bois de cerf et des silex taillés. Et, en effet, des ouvriers extraient sous nos yeux, un grand fragment de bois de cerf encore engagé dans les blocs de remplissage de l'un de ces puits, et plusieurs d'entre nous trouvent des éclats de silex noir fortement patinés en blanc porcelaneux. Les bois de cerf que l'on rencontre dans les puits et les galeries, sont, le plus souvent, des pièces de rebut ; mais des outils, pics et houes, abandonnés par les antiques chercheurs de silex, sont encore recueillis chaque jour, et précisément des ouvriers en offrent en vente quelques intéressants spécimens, qui sont, de même que quelques nucléi et quelques belles lames, rapidement enlevées par les collectionneurs.

C'est certainement au moyen de ces bois de cerf que les néolithiques entamaient la couche relativement tendre de la craie et creusaient leurs puits et leurs galeries. Un grand nombre de blocs de craie qui ont été rejetés dans les tranchées, ainsi que les parois de celles-ci, portent des traces de coups qui sont de véritables moulages des extrémités de ces outils. Mais le creusement de ces galeries n'était pas sans présenter parfois quelque danger. Un éboulement a, en effet, enseveli l'ouvrier néolithique dont le squelette a été retrouvé, il y a quelques jours, par les ouvriers de M. Denuit, et recueilli avec tant de soins par M. de Munck. C'est le premier spécimen connu de la race des tailleurs de pierre de cette époque de la préhistoire.

Nous quittons Obourg, non sans remercier M. Denuit de l'accueil qu'il nous a fait, et surtout non sans l'avoir félicité de s'être montré aussi attentif à tout ce qui a été découvert d'intéressant pour la science dans ses carrières. A la gare nous attend un train de ces petits wagons qui amènent les phosphates des carrières d'Havré. La Société des phosphates du Bois d'Havré, qui a mis gracieusement ce moyen de locomotion à la dispositions des excursionnistes, a eu la délicate attention d'y faire atteler une confortable voiture-salon, dans laquelle prennent place les membres étrangers. Les autres excursionnistes s'installent, tant bien que mal, sur les planches qui servent de banquettes, et le signal du départ est donné au milieu des lazzis et des rires de toute la bande. Mais il ne faut pas trop s'agiter, les cahots, que l'absence de ressorts imprime aux wagons, eussent bientôt fait de jeter dehors les imprudents. De même il ne faut pas se pencher en dehors, les branches des arbres du délicieux bois que nous traversons, eussent cinglé cruellement le visage des trops curieux amants du pittoresque.

Dans une grande halle couverte, servant de hangar à marchandises, le déjeuner, commandé par la prévoyance des organisateurs de l'expédition, nous attend. Buffet froid, abondamment servi, auquel fait honneur l'appétit fort aiguisé par la course de la matinée et la demi-heure passée à nous faire secouer comme des sacs de noix, dans nos wagons à phosphates.

Après quelques instants consacrés à satisfaire la partie animale,

l'intelligence reprend le dessus et nous nous rendons de nouveau à l'appel de la science.

Dans toutes les carrières que nous visitons, les coupes ont été rafraîchies, grâce aux soins de MM. de Munck et Houzeau de Lehaie fils. Aussi les observations peuvent-elles se suivre de la façon la plus nette. Nous n'avons pas l'intention de reprendre ici en détail l'étude de ces coupes, montrant l'allure des différentes assises quaternaires dans la région. Nous engageons ceux qui seraient tentés de le faire, à consulter entre autres, les comptes rendus des séances du Congrès de Liége : ils y trouveront tous les renseignements désirables reportés sur une planche d'une lecture facile, due au crayon de notre collègue, M. de Munck (1). Disons seulement que les coupes que nous avons observées, montrent clairement, à partir de la surface (carrière Hélin, par exemple) :

a) La terre végétale ;

b) Le limon altéré, ou terre à briques ;

c) Le limon calcareux non altéré ;

d) Un gravier de base plus ou moins épais, ayant fourni des instruments amygdaloïdes, retouchés à petits éclats sur l'une de leurs faces ou sur les deux faces, et des ossements de Mammouth et de Rhinocéros tichorhinus ;

e) Une couche de sable stratifié, stérile ;

f) Une bande limoneuse, noirâtre, indiquant un ancien sol, dans lequel, à certaines places, on a recueilli de nombreuses dents d'Equus ;

g) Une couche de sables nettement stratifiés, verdâtres, glauconifères, avec des lentilles de sable gris fin, fournissant, surtout vers la base, des instruments dits mesviniens ;

h) Au-dessous des sables glauconifères remaniés, un cailloutis de base quelquefois très épais, quelquefois peu marqué, fournissant également des instruments mesviniens ;

i) Une couche, manquant ça et là, de sable glauconifère renfermant les fossiles caractéristiques du landenien marin ;

k) Une couche de cailloutis de base, pouvant se confondre, quand la couche précédente n'existe pas, avec le cailloutis de base des sables mesviniens ;

l) La craie brune phosphatée.

Ajoutons que les couches les plus récentes ont presque partout

(1) Cette planche, publiée dans le *Compte-rendu du Congrès de Liége*, a été reproduite pour le *Catalogue* de notre Exposition, à la fin du présent volume.

raviné les couches sous-jacentes, au point, quelquefois, de les faire disparaître complètement. Il s'en suit que plusieurs de ces termes peuvent manquer.

Il n'a pas été difficile à quelques-uns d'entre nous de trouver, vers la base des sables mesviniens, des fragments de silex offrant tous les caractères d'une taille intentionnelle.

Ces constatations faites, les excursionnistes se divisent en deux groupes, l'un, rentrant directement à Mons pour visiter les curiosités archéologiques de cette ville, l'autre, désireux de traverser l'emplacement des célèbres ateliers néolithiques de Spiennes, de visiter la tranchée du chemin de fer à Mesvin, et d'aller étudier la magnifique coupe de l'exploitation de phosphates de la Société Solvay, à Bélian.

Suivons ces derniers.

A peine avons-nous traversé la chaussée de Mons à Beaumont, que l'abondance des éclats de silex, à la surface du sol, indique que nous foulons le fameux *Camp à cayaux*.

Comme à Obourg, les antiques mineurs creusaient des puits qui leur permettaient d'atteindre les bancs de silex exploitables. Mais, tandis qu'à Obourg le silex de la craie blanche se laisse plutôt débiter en lames, à Spiennes, la roche est propre à tous les usages. Chemin faisant, tout en ramassant ici une lame, là un pic, là encore une hachette ébauchée, plus loin un grattoir, les anciens du préhistorique expliquent, à ceux de leurs collègues qui parcourent ces champs pour la première fois, ce que pouvait être le travail du silex à Spiennes.

Les puits étaient excessivement nombreux à Spiennes. La quantité de silex que l'on en extrayait devait être énorme, car il n'y a pour ainsi dire pas de station préhistorique en Belgique où l'on ne retrouve quelque instrument en silex de Spiennes, quand ils ne sont pas tous faits de cette matière. La précieuse roche était transportée dans les localités les plus éloignées et faisait l'objet d'un trafic des plus importants. Les champs, littéralement couverts d'éclats de silex, témoignent, d'ailleurs, encore aujourd'hui, de l'activité de la production dans toute la région que nous traversons.

Les puits étaient creusés, non seulement comme à Obourg, au

moyen de pics de bois de cerf, mais aussi au moyen de pics de silex. Les mineurs eurent bientôt reconnu que la qualité de la roche était fort variable au point de vue de la facilité de la taille, car les puits traversent d'abord une couche de rognons de silex peu ou point utilisés, avant d'atteindre, un mètre plus bas environ, le banc tabulaire de silex grisâtre qui était surtout exploité. Ce sont ces bancs tabulaires que suivaient les galeries partant du fond des puits. Ces galeries sont assez longues, dix, quinze mètres parfois : l'on ignore encore aujourd'hui comment les ouvriers s'y éclairaient, car on n'a jamais retrouvé ni un fragment de lampe, ni aucune trace de la fuliginosité que des torches eussent laissée sur les parois.

Les blocs de silex étaient amenés à la surface et apportés d'abord à l'atelier de dégrossisage. Il est certain, en effet, que les tailleurs de silex connaissaient les avantages de la division du travail : quand on pratique des fouilles, telle place du *Camp à cayaux* ne donne que des éclats sans forme, telle autre ne fournit que des lames et des nucléi, à telle autre place, enfin, on ne recueille que des haches à divers degrés d'ébauchage. Les ateliers étaient établis dans un creux, et il est probable que des clayonnages abritaient les ouvriers contre le soleil et la pluie. A côté des ateliers, l'emplacement de la hutte qui servait d'habitation, est marqué par des traces de foyer et des débris de repas.

Le premier travail consistait à enlever, au moyen d'un caillou, d'un percuteur, un certain nombre d'éclats, de façon à donner au bloc de silex une forme allongée à peu près cylindrique ou cylindro-conique, avec une base perpendiculaire à la longueur ; cette base devenait ensuite le plan de frappe. Le nucleus ainsi obtenu était débité en lames : on possède de ces lames qui ont jusqu'à 30 et 35 centimètres de longueur, et quelques heureux collectionneurs, MM. Cels, de Loë et de Munck, par exemple, ont eu la chance de recueillir des nuclei avec les lames qui s'y rappliquent. Nous ne pensons pas que l'on sache aujourd'hui, malgré l'outillage dont nous pouvons disposer, produire encore de ces lames, que l'ouvrier préhistorique enlevait d'un coup, au moyen d'un simple caillou, ou, comme le supposent, avec plus de raison, MM. Cels et De Pauw, au moyen d'un ciseau de bois de cerf frappé avec une masse quelconque.

Quand le nucleus était aminci par le débit des lames, dans un autre atelier, on le transformait en hache ou en pic. M. De Pauw avait, en 1889, à Paris, exposé d'intéressantes séries de haches montrant toutes les phases du travail, depuis la pièce à peine ébauchée, jusqu'à l'instrument taillé à petits éclats prêt à être porté à l'atelier de polissage. Il a démontré ainsi que la première partie du travail n'avait pas toujours pour but de fabriquer un nucleus et d'enlever des lames, mais que beaucoup de blocs étaient transformés directement en haches. De plus, il a déterminé au moins une vingtaine de formes de haches complètement différentes : il est probable que telle forme était plus demandée dans telle région, telle autre forme dans telle autre, et que les tailleurs de haches s'efforçaient de contenter, à ce point de vue, leurs clients du nord, du sud, de l'est et de l'ouest.

Tout en devisant de la sorte, nous arrivons aux maisonnettes du Chemin du moulin, où habitent les marchands qui ont continué le commerce de leurs ancêtres, en débitant aux collectionneurs les échantillons de silex taillés et polis qu'ils recueillent en labourant leurs champs. La visite des excursionnistes fait faire d'excellentes affaires à ces braves gens, car nous ne tardons pas à constater que les sacs deviennent plus lourds et les retardataires plus nombreux. Heureusement ceux-ci vont trouver dans la tranchée de Mesvin un train de wagonnets chargés de phosphates, qui les conduira auprès de la belle coupe de Bélian, où se terminera l'excursion.

Dans la tranchée de Mesvin, à l'époque de la construction du chemin de fer, les travaux ont rencontré plusieurs puits préhistoriques. Comme ceux de la colline de Spiennes et comme ceux d'Obourg, ils étaient remblayés au moyen des terres qui en avaient été extraites, mélangées à des éclats de silex et à des instruments de rebut, à des outils de bois de cerf, à des débris de poterie, à des cendres de bois et à des os carbonisés. La coupe de la tranchée a été étudiée en détail, dès 1868, par MM. Cornet, Briart et Houzeau de Lehaie, puis visitée, en 1872, par le Congrès d'archéologie préhistorique, en 1873, par la Société malacologique, en 1874, par la Société géologique de France et, en 1885, par la Société d'anthropologie de Bruxelles. Elle a donc été suffisamment décrite pour que nous ne rappelions pas ici l'allure qu'y

prennent les couches quaternaires. Nous dirons seulement que c'est là que Neirynck a ramassé, dans les sables glauconifères landeniens remaniés, sous la couche du cailloutis, base du limon, les premiers instruments de silex que notre collègue, M. le capitaine Delvaux, a nommés plus tard *silex mesviniens*. Actuellement les éboulis et la végétation permettent à peine de voir l'emplacement de deux puits ; quant aux couches, il n'y a plus moyen de rien distinguer. Mais la coupe des exploitations Solvay, dans le chemin de Bélian à Nouvelles, est devenue classique et reproduit, sur une longueur de plus de cent mètres, la section complète de la rivière quaternaire de Mesvin et des terrains qu'elle a ravinés et remaniés.

Du chemin, nous pouvons voir, en effet, le développement complet de la coupe, qui offre les couches suivantes :

a) terre végétale ;

b) limon altéré ou terre à briques ;

c) limon non altéré, calcareux (lœss), avec base de cailloux polis, reposant directement sur les sables glauconifères remaniés, en dehors du lit de la rivière.

Ces trois couches s'étendent uniformément au-dessus de toutes les autres.

d) C'est au-dessous que se dessine le lit de la rivière quaternaire, qui, après avoir entamé tous les terrains sous-jacents, jusqu'à la craie, s'est peu à peu comblé par des couches de limon fin stratifié, alternant avec des linéoles plus sableuses, et renfermant des hélix et des succinées.

e) Le fond de la rivière est nettement marqué par des cailloux et du gravier, dans lequel on a retrouvé des ossements d'Elephas, de Rhinocéros, avec des silex en amande, taillés à petits éclats sur une face ou sur les deux faces.

f) Ce gravier et ces limons sableux statifiés des couches *d* et *e* remplissent donc le lit de la rivière qui s'est creusé dans le landenien marin, présentant, à la base, une épaisse couche de cailloux verdis, au-dessus, des sables glauconifères, limoneux, passant plus haut à des sables glauconifères non argileux, dont la partie la plus élevée a été remaniée, transportée, détrempée par les eaux quaternaires et renferme les silex mesviniens.

g) Enfin, sous le landenien marin, apparaît la craie brune phosphatée avec des bancs tabulaires de silex.

Toutes ces couches tranchent nettement les unes sur les autres par leurs colorations. On ne peut chercher ailleurs de démonstration plus complète des phénomènes qui se sont passés à l'époque quaternaire dans la région. Nous nous approchons du pied du talus, mais c'est en vain, malheureusement, que les pioches de géologue fouillent les parties accessibles du lit de cailloux roulés de la rivière mesvinienne. La récolte n'est pas heureuse cette fois, et quelques éclats sans importance sont seuls venus augmenter le poids des sacs, quand sonne l'heure du départ.

A 5 heures, nous reprenons, à la station d'Hyon-Ciply, à deux kilomètres de là, le train, qui nous ramène à Mons, où nous rejoignons ceux de nos amis qui nous avaient quittés à Saint-Symphorien.

Ceux-ci, arrivés à Mons à 2 heures et demie, s'étaient dirigés, sous la conduite de MM. J. Hubert et Dosveld, vers la belle église de Sainte-Waudru, naturellement le but principal de l'excursion.

Ils avaient visité ensuite l'église Sainte-Élisabeth, l'Hôtel-de-ville, le Beffroi et le château des anciens comtes du Hainaut.

A 8 heures, après le dîner, tout le monde reprenait le train pour Bruxelles, où l'on arrivait à 10 heures, enchanté de la journée.



CATALOGUE

DE

L'EXPOSITION PRÉHISTORIQUE

par le baron ALFRED DE LOË.

C'EST à M. le sénateur E. van Overloop que l'on est redevable de l'idée d'une exposition spéciale préhistorique, à organiser dans la capitale, à l'occasion d'un congrès d'archéologie. Notre collègue émit et développa ce projet, dès 1885, à Anvers, lors de la fondation de la Fédération archéologique et historique de Belgique.

La tenue, à Bruxelles, de la VII^e^ session de la Fédération nous ayant fourni l'occasion de réaliser ce projet, un Comité fut institué, ayant à sa tête M. van Overloop. La vice-présidence fut attribuée à M. L. De Pauw ; M. le D^r^ V. Jacques remplit les fonctions de secrétaire, et enfin, comme membres, furent nommés MM. C. Cavens,

le baron de Loë, de Munck, Destrée, P. Saintenoy, le Dr Tiberghien et E. van den Broeck.

Les membres des sociétés fédérées ayant assisté, l'année précédente, à Liége, à une exhibition fort réussie de pièces se rapportant en majeure partie au *quaternaire des grottes*, le comité résolut, d'un commun accord, de donner à son Exposition un tout autre caractère et de s'attacher surtout à représenter le *quaternaire des plaines* et le *néolithique*, si peu connu encore, *de la province de Brabant*.

La plupart des collectionneurs répondirent, avec le plus bienveillant empressement, à l'appel du Comité, et celui-ci put exhiber, dans la grande salle de marbre du Palais des Académies, pendant toute la durée du Congrès, les remarquables séries d'objets dont voici l'énumération.

ÉPOQUE PALÉOLITHIQUE.

COLLECTION DE M. EMILE DE MUNCK,

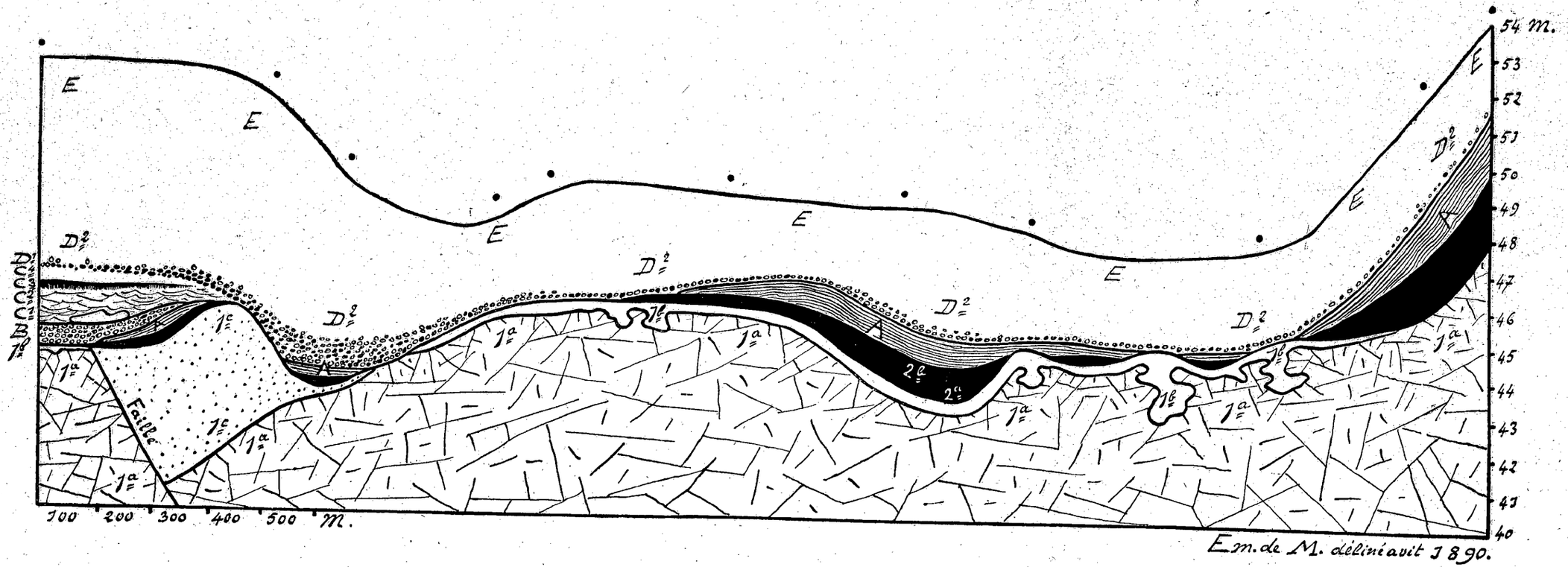
Membre des Sociétés d'Archéologie et d'Anthropologie, rue de l'Association, 52, à Bruxelles.

Matériaux recueillis dans les carrières ouvertes pour l'exploitation des phosphates de chaux dans la région d'Havré-Saint-Symphorien-Spiennes (Hainaut).

Étude des couches quaternaires de cette région. — Superposition du limon stratifié à Elephas primigenius, Rhinoceros tichorhinus *et à silex taillés* acheuléens, *aux couches fluviales à silex grossièrement taillés, dites* mesviniennes.

I. — Blocs naturels de silex, provenant : 1° de la craie brune phosphatée de la région d'Havré-Saint-Symphorien-Spiennes ; 2° du tufeau de Saint-Symphorien ; 3° du conglomérat de galets verdis, formant la base du landenien marin.

L'homme paléolithique des environs de Mons a utilisé le silex de



CATALOGUE DE L'EXPOSITION.

COUPE SCHÉMATIQUE DU QUATERNAIRE DE LA RÉGION DE SAINT-SYMPHORIEN.

ces différentes couches. Celui des assises crétacées dites *de Spiennes*, *d'Obourg* et *des rabots*, a également été mis en œuvre par lui.

II. — Série de brochures de M. de Munck, ayant trait aux recherches et aux discussions qui eurent lieu sur les différentes assises du terrain quaternaire des environs de Mons.

III. — Silex sans concoïdes de percussion, ébréchés, pour la plupart, sur les bords, par l'action des courants rapides qui ont formé le dépôt *B*. (*Voir* la coupe ci annexée, levée par M. de Munck, et montrant l'allure générale des différentes assises du terrain quaternaire dans la région dont il est question.)

Quelques-unes de ces ébréchures pourraient, sans trop de témérité, être attribuées à l'action humaine. Cependant, de l'avis même de M. de Munck, il est impossible de toujours les distinguer sûrement. Les éclats à concoïdes, déterminés par un choc dû à une action naturelle ou à une action humaine, doivent offrir le plus souvent des caractères presque identiques. En effet, que le choc produit sur une roche, qui, par le fait, éclate, provienne d'une impulsion donnée à une masse de pierre par la main de l'homme ou par la chute d'un bloc sur un autre bloc (dans un torrent, par exemple), le choc reste toujours le choc, et doit nécessairement produire les mêmes effets.

Il faut donc n'attacher qu'une valeur très secondaire aux silex ébréchés sur les bords.

L'homme des premiers temps paléolithiques, se trouvant dans un état de civilisation des plus primitifs, a dû, tout naturellement, utiliser d'abord les éclats de roche dure que lui offrait la nature. Ce n'est qu'après cet essai d'utilisation qu'il a imaginé de tailler régulièrement ces roches. Il les a réduites, dans le principe, en simples éclats, par la percussion, puis, peu à peu, il a trouvé des formes d'armes et d'outils qui lui convenaient mieux les unes que les autres ; il a répété ces formes ; enfin, l'arme et l'outil se sont perfectionnés, et ont été confectionnés suivant des types réguliers et artistiques.

Cette progression dans l'industrie primitive peut parfaitement se suivre sur les matériaux provenant de la région d'Havré-Saint-Symphorien-Spiennes, exposés par M. de Munck, et soigneusement classés et étiquetés par lui suivant l'ancienneté des couches explorées.

IV. — Nucleus ou blocs-matrices d'où l'homme paléolithique a enlevé des éclats par percussion. — Blocs de silex ayant servi à percuter. — Éclats à concoïdes de percussion, en creux et en relief, et à esquillement de percussion.

V. — Éclats et lames ayant servi à trancher et peut-être aussi à racler (coupe litt. B).

VI. — Racloirs de formes diverses (coupe litt. B).

VII. — Outils de formes diverses. — Arme ou outil de forme allongée, rappelant la hache de l'époque néolithique (couche B).

« Cette forme exceptionnelle, dit M. de Munck, peut s'expliquer par le fait que souvent l'homme préhistorique, surtout celui des époques quaternaires les plus anciennes, a approprié, pour la confection de ses outils, des fragments naturels offrant les formes les plus variées. Dans le cas présent, comme dans bien d'autres, la forme première du fragment de roche a dû déterminer la forme de l'outil. Ce ne peut donc être que le hasard qui ait donné à cet outil l'aspect d'une ébauche de hache néolithique. »

— Blocs de silex de forme discoïde, taillés à grands éclats. Cette sorte d'arme ou d'instrument grossier, qui n'annonce que très vaguement l'apparition de la hache amygdaloïde acheuléenne, se trouve assez souvent dans la couche B et pourrait être, comme le fait observer M. de Munck, considérée comme *caractéristique* du *mesvinien* (1).

VIII. — Nucleus ou blocs-matrices d'où l'homme paléolithique a enlevé des éclats par percussion (coupe litt. C et C^2).

— Éclats à concoïdes de percussion, en creux et en relief, et esquillement de percussion (coupe litt. C^1 et C^2).

IX. — Éclats à concoïdes, lames ou couteaux et outils ayant servi à trancher et, peut-être, à racler. Traces d'usage sous forme de petits éclatements (coupe litt. C^1 et C^2).

X. — Blocs de silex de forme discoïde, taillés à grands éclats. Ces spécimens sont semblables à ceux qui ont été rencontrés dans la couche B (*voir* la coupe); cependant, l'un d'eux, assez régulier de

(1) Le *Mesvinien* est une phase un peu plus ancienne du quaternaire moyen.

forme, semble indiquer un perfectionnement dans l'industrie primitive (coupe litt. C et C²). — Dents de cheval (coupe litt. C³).

XI. — Nucleus ou blocs-matrices d'où l'homme a enlevé des éclats. — Percuteurs. — Éclats à concoïdes en creux et en relief. — Lames ou couteaux (coupe litt. D¹).

XII. — Armes et outils de formes diverses (coupe litt. D¹).

XIII. — Ébauches de haches amygdaloïdes. — Haches amygdaloïdes. — Outils divers (coupe litt. D¹).

XIV. — Silex taillés provenant des affleurements des dépôts caillouteux quaternaires à Saint-Denis lez-Mons, Obourg, Naast et Mignault.

XV. — Silex taillés provenant des affleurements des dépôts caillouteux quaternaires à Havré, Spiennes, Gottignies et Nouvelles.

XVI. — Silex taillés provenant des affleurements des dépôts caillouteux quaternaires à Élouges.

COLLECTION DE M. LOUIS DE PAUW,

Conservateur du Musée de l'Université libre de Bruxelles et des collections de la Société d'Anthropologie, rue des Rentiers, 88, à Etterbeek.

Même région et mêmes couches.

I. — Nucleus avec concoïde et plan de frappe. — Éclats retouchés ou non. — Pointes moustiériennes. — Grands racloirs fortement retouchés sur un des côtés.

II. — Nucleus. — Percuteurs. — Belle série de racloirs et de grattoirs. — Racloirs à échancrure.

III. — Perçoirs. — Pointes moustiériennes. — Série de beaux disques-nucleus. — Série d'ébauches de haches en amande.

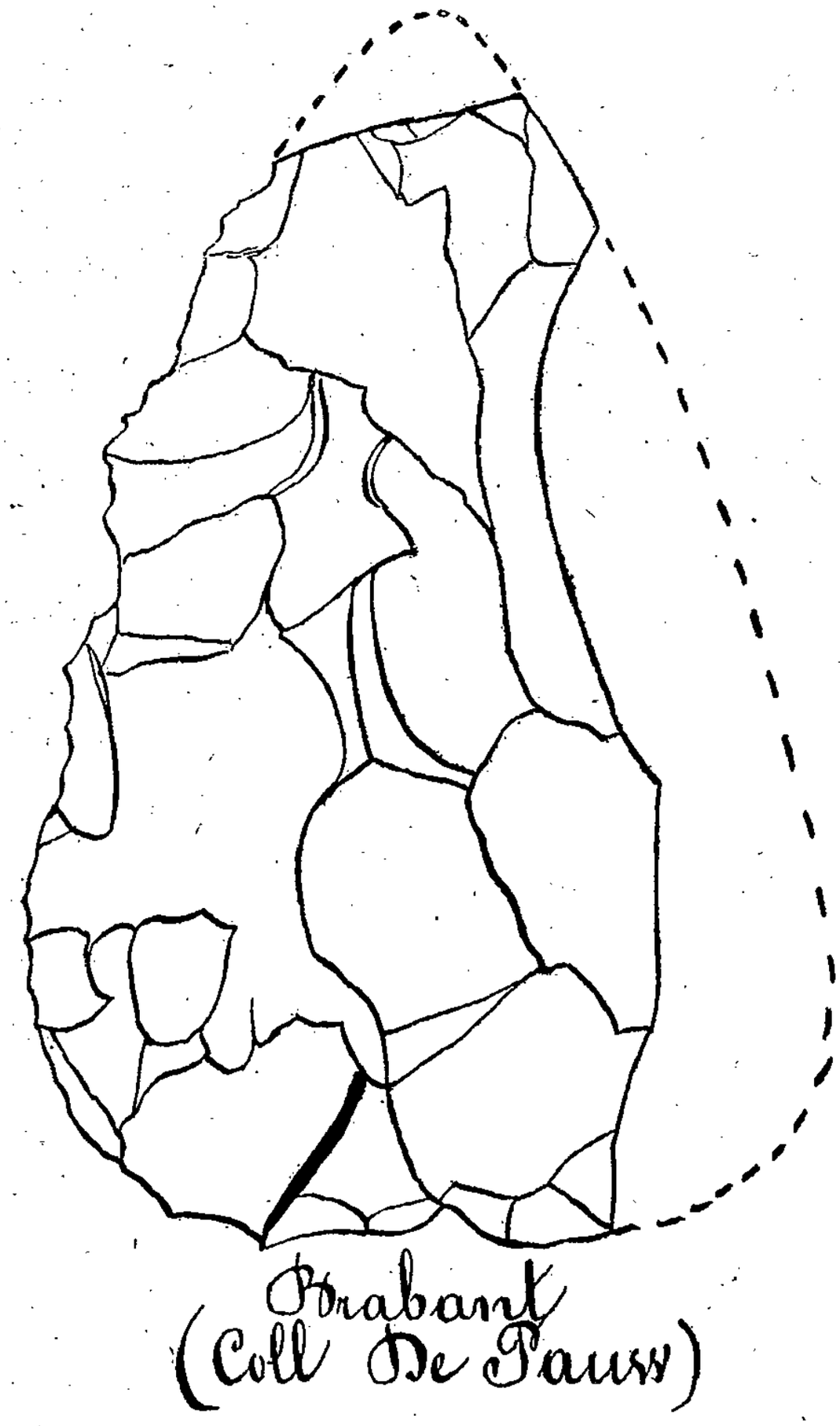
IV. — Grands disques-nucleus.

V. — Haches acheuléennes et pointes moustiériennes très finement taillées.

Vallée de la Méhaigne. — Trou Sandron à Huccorgne (province de Liége). — Age du Mammouth.

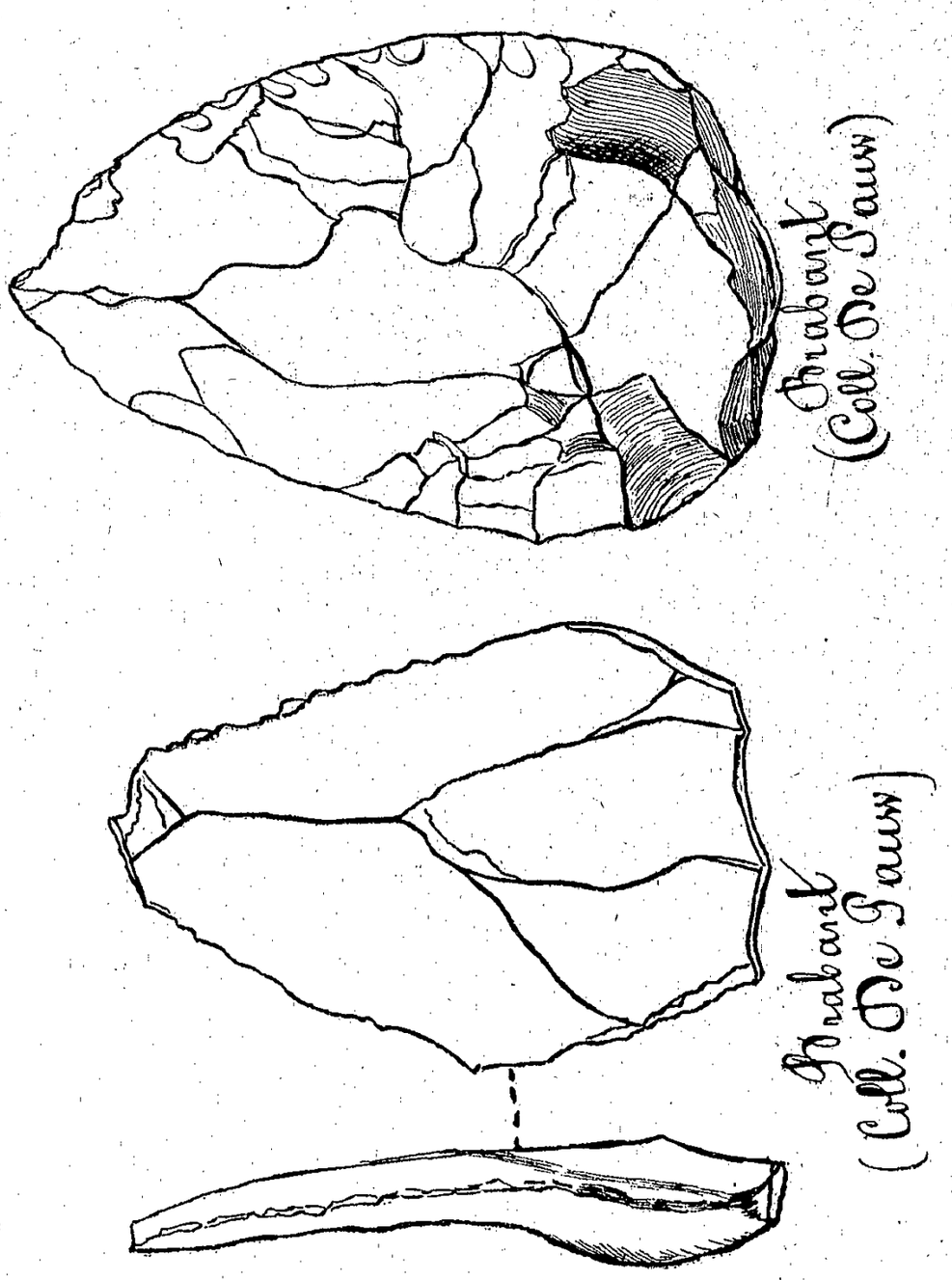
VI. — Cailloux roulés d'assez grande dimension, ayant servi de

percuteurs. — Couteaux, grattoirs et éclats divers, en silex. — Pièces curieuses, très bien taillées, en grès siliceux.



Wansin (*province de Liége*).

VII. — Quelques pièces que M. De Pauw considère, avec raison, comme quaternaires. Elles n'ont point été recueillies en place, mais elles ont été ramassées à la surface des champs, dans l'atelier de Wansin.



CATALOGUE DE L'EXPOSITION.
ÉPOQUE PALÉOLITHIQUE.

Province de Brabant. (Localité dont M. De Pauw ne désire point, pour le moment, faire connaître le nom.)

VIII. — Haches en amande entières, et fragments importants. — Grattoirs et éclats divers, le tout en silex d'Orp-le-Grand (?) — Éclats retouchés en grès lustré du système bruxellien. Toutes ces pièces ont été recueillies en place. (*Voir* fig. page 538 et pl. IX.)

COLLECTION DE M. LE Dr TIBERGHIEN,

Membre de la Société d'Anthropologie, rue du Nord, 52, à Bruxelles.

Environs de Mons.

— Pièces provenant des affleurements des dépôts caillouteux. — Pièces *mesviniennes* fort remarquables.

COLLECTION DE M. ALFRED LEMONNIER,

Ingénieur, Directeur des Usines Solvay, à Mesvin, près Mons.

Mesvin près de Mons. — Niveau à Elephas primigenius.

— Série de belles haches en amande. — Molaires d'*Elephas primigenius* et de *Rhinoceros tichorhinus*. — Corne de *Bos primigenius*. — Silex et ossements de la *rivière de Mesvin* (coupe du chemin de Nouvelles).

Les ossements se rapportent aux espèces suivantes : *Cervus elaphus, Elephas primigenius, Cervus tarandus, Rhinoceros tichorhinus* et *Equus caballus.*

COLLECTION DE M. GEORGES CUMONT,

Avocat, Membre des Sociétés d'Archéologie et d'Anthropologie de Bruxelles, rue Veydt, 31, à Saint-Gilles.

Rhode-Saint-Genèse.

— Outils et éclats divers présentant une forme et une patine des plus caractéristiques, mais ramassés à la surface des champs. (Pl. X.)

M. Cumont est le premier qui ait recueilli des objets paléolithiques dans le Brabant. Très peu de temps après lui, M. De Pauw a signalé, dans la même province, l'existence d'un second gisement quaternaire, dont nous venons de voir de fort belles pièces.

Ces découvertes ont une grande importance en ce sens qu'elles établissent que certains *plateaux du Brabant étaient habités dès l'époque quaternaire.*

COLLECTION DE M. LE BARON ALFRED DE LOË,

Secrétaire de la Société d'Archéologie de Bruxelles, rue de Londres, 11, à Ixelles.

Les objets exposés ici sont le résultat des premières recherches qui furent faites dans les abris sous roches et les grottes de la vallée de la Méhaigne, actuellement si connue et si justement célèbre.

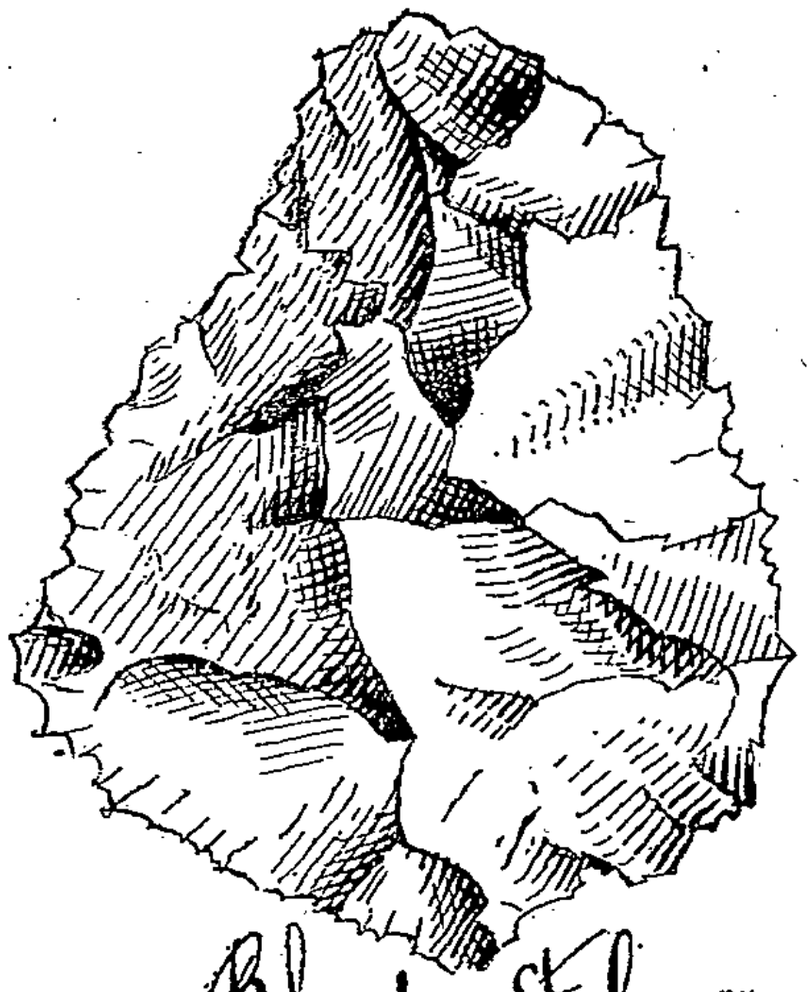
A un demi kilomètre à peine de la gare de Huccorgne, la Méhaigne reçoit un petit affluent, le ruisseau du Fond-de-Roua; le vallon dans lequel il coule est ravissant. C'est à l'entrée de celui-ci, sur la gauche de l'escarpement, et aux trois quarts de sa hauteur, que se trouve l'abri sous roche appelé, par les habitants de la localité, *Trou Sandron.*

Fouilles d'octobre 1881, *par MM. le comte G. de Looz-Corswarem, le Dr F. Tihon et le baron A. de Loë. — Age du Mammouth.*

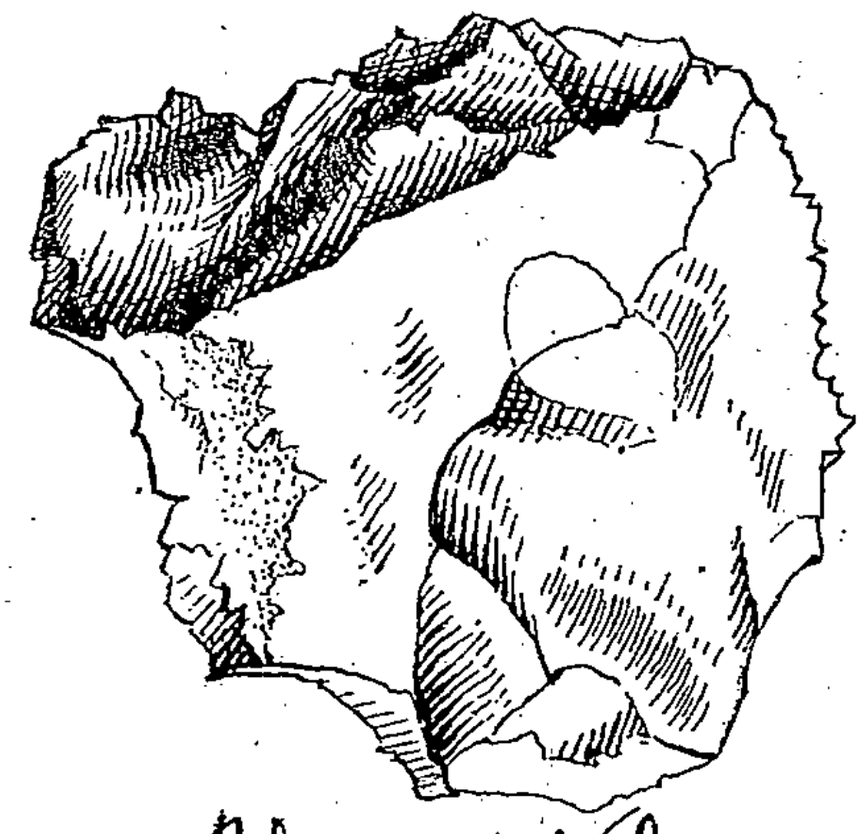
Faune : Meles taxus, Schreh. — Lupus, Lin. — Hyæna spelæa, Goldf. — Ursus spelæus, Blum. — Cervus canadensis, Puel. — Equus caballus, Lin. — Bos primigenius, Boj. — Rhinoceros tichorhinus, Cuv. — Elephas primigenius, Blum.

Débris humains : fragments de la boîte cranienne, rotule, vertèbre lombaire, axis, dent molaire.

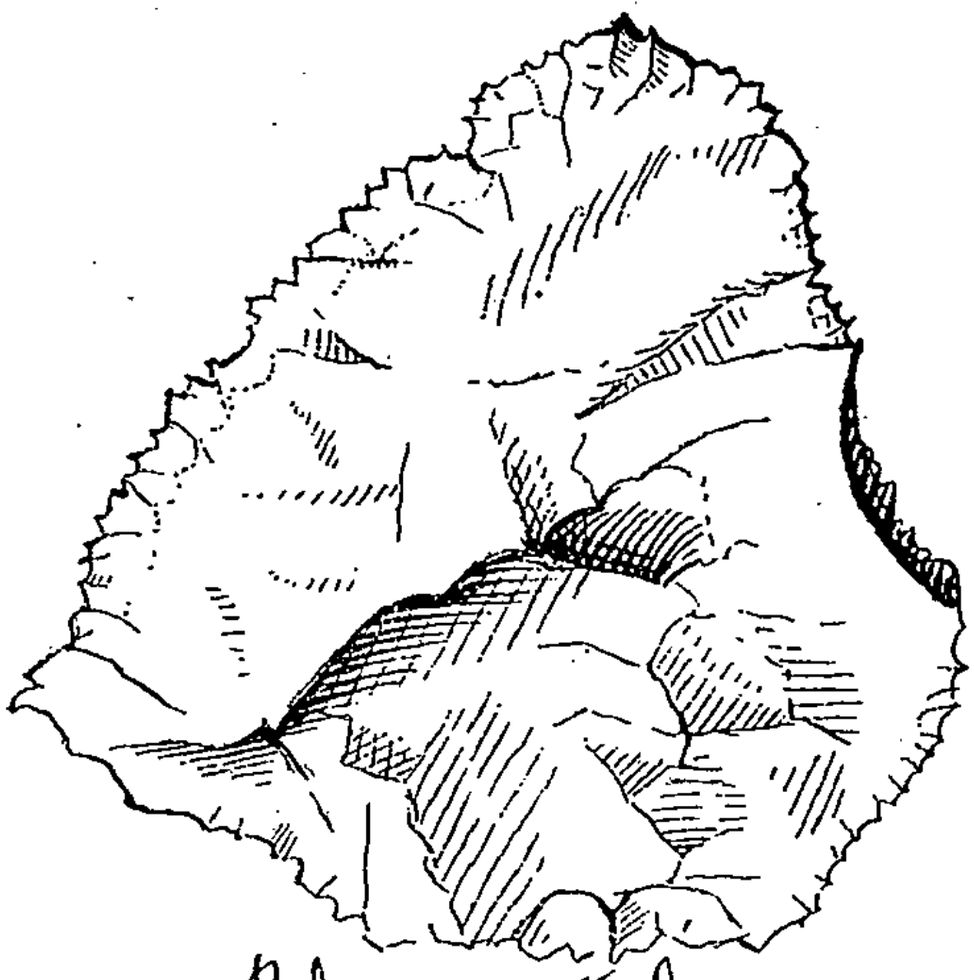
Industrie : couteaux. — Perçoirs. — Éclats retouchés et déchets divers. — Hache en amande (toutes ces pièces sont en silex du pays). — Cailloux roulés avec traces de percussion, employés comme marteaux. — Poinçons en os. — Débris de repas (os longs de rhinocéros, de bœuf, de cheval, etc., fendus dans le but d'en extraire la moëlle). — Os rongés par les fauves.



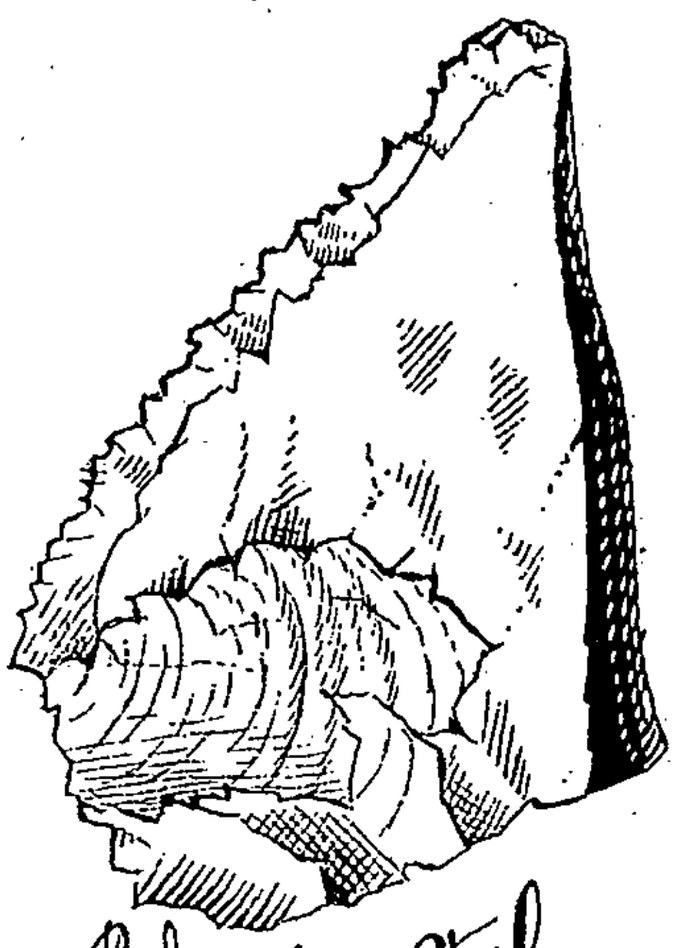
Rhode St Genèse
Coll. Cumont)
2/3



Rhode St Genèse
(Coll. Cumont)
2/3



Rhode St Genèse
(Coll Cumont)
3/4



Rhode St Genèse
(Coll. Cumont)
3/4

CATALOGUE DE L'EXPOSITION.

ÉPOQUE PALÉOLITHIQUE.

Fouilles dans le trou du Chena, à Moha (prov. de Liége). — Age du Mammouth.

Grotte-habitation creusée dans le calcaire carbonifère et située sur la rive gauche de la Méhaigne, à 40 mètres de la rivière, à 9m,50 au dessus du niveau moyen de celle-ci, et à 8 mètres au-dessus de la vallée.

Fouilles de novembre 1883 *par MM. le comte G. de Looz-Corswarem et le baron A. de Loë.*

Deux couches ossifères renfermant l'une et l'autre des restes de l'industrie humaine.

Faune : Meles taxus, Schreh. — Felis lynx. — Canis lagopus. — Canis vulpes. — Canis lupus, Lin. — Felis cattus. — Ovis aries gallica (?) — Capra hircus. — Sus scrofa, Herm. de Meyer. — Hyæna spelæa, Goldf. — Ursus spelæus, Blum. — Equus caballus, Lin. — Rangifer tarandus. — Cervus elaphus. — Bos primigenius, Boj. — Bison europæus (?) — Rhinoceros tichorhinus, Cuv. — Elephas primigenius, Blum.

Débris humains : fragments de la boîte cranienne, péroné, vertèbre dorsale, phalange, molaire.

Industrie : lames, grattoirs, éclats retouchés et déchets de taille, en silex du crétacé des environs. — Poinçons en os. — Autre poinçon de grande dimension fait d'un canon de cheval ou de bœuf. — Fragment de poterie. — Polypiers fossiles dévoniens. — Morceau de coquille bivalve (Productus?) du calcaire carbonifère. — Débris de repas (os fendus)

ÉPOQUE NÉOLITHIQUE.

COLLECTION DE M. E. DE MUNCK.

I. — Haches taillées et polies, couteaux, percuteurs, grattoirs, enclumes, etc., (coupe litt. E).

Les matières premières, employées par l'homme néolithique de la région d'Havré-Saint-Symphorien-Spiennes, ont été surtout le silex de l'assise crétacée de Spiennes et le silex noir d'Obourg.

II. — Pioches en bois de cerf, offrant aux extrémités les traces d'un long usage. Elles proviennent des galeries souterraines ou à ciel ouvert, pratiquées par l'homme préhistorique dans la craie d'Obourg, pour l'extraction du silex qu'il a utilisé, sur place, dans la fabrication de ses armes et de ses outils.

III. — Outils de bois de cert. — Extrémité pointue d'une pioche de bois de cerf, encore engagée dans un bloc de craie (même provenance).

Bois de cerf, dans lequel l'homme néolithique a commencé de forer un trou. Il provient des remblais d'une ancienne galerie pratiquée pour l'extraction du silex, à Obourg.

Bois de cerf perforés au centre pour recevoir un manche (même provenance).

Dans toutes les galeries pratiquées dans la craie, on retrouve de nombreuses traces de coups portés par l'homme néolithique au moyen d'outils en bois de cerf.

IV. — Blocs de craie taillés de façon à former cuvette. Ils ont été recueillis dans une galerie souterraine de l'époque néolithique, à Obourg.

Quelle pouvait être, se demande M. de Munck, la destination de ces objets? Il est peu probable que ces cuvettes, fort petites et aux bords grossiers, aient servi de vases à boire, à cause de la porosité même de la craie. Une simple corne pouvait du reste mieux convenir pour cet usage. Auraient-elles contenu une sorte d'huile épaisse ou de la graisse alimentant une mèche? En un mot, sont-ce des lampes primitives destinées à éclairer l'homme préhistorique dans la mine? L'absence de toute trace de fumée ou de calcination de la craie dans les galeries est de nature à nous faire rejeter également cette deuxième hypothèse.

— Échantillon de terre et de craie calcinées, avec coquilles terrestres, provenant de l'emplacement d'un foyer de l'époque néolithique découvert en 1891, à Obourg, dans les remblais des anciennes galeries d'exploitation à ciel ouvert.

— Pics et houes de bois de cerf, provenant des galeries souterraines ou à ciel ouvert (Obourg).

V, VI et VII. — Quelques-uns des nombreux objets recueillis sur l'emplacement de seize stations néolithiques dont M. de Munck a fait la découverte de 1878 à 1891. Ces stations sont situées sur les territoires des communes d'Asquillies, Mons, Baudour, Havré, Obourg, Bray, Saint-Denis, Casteau, Thieusies, Rœulx, Naast dans le Hainaut, Ittre et Braine-le-Château, dans le Brabant.

— M. de Munck a joint à ces objets quelques spécimens qu'il a recueillis à Harmignies, Nouvelles, Ciply, Spiennes, Villers-Saint-Ghislain, Waudrez, Binche, Epinois, Buvrinnes, Hyon, Boussoit, Nimy, Bracquegnies, Ville-sur-Haine, Thieu, Maisières, Gottignies, Masnuy-Saint-Jean, Mignault, Ecaussines, Henripont et Braine-le-Comte, dans le Hainaut, ainsi qu'à Ronquières, Virginal, Haut-Ittre, Castres-la-Chaussée, Boitsfort, Uccle, Mortebeek-lez-Dilbeek et Etterbeek, dans le Brabant.

L'étude du silex employé dans ces stations, a amené M. de Munck à conclure que l'homme néolithique de cette région a dû avoir des rapports commerciaux avec les centres industriels préhistoriques du Hainaut. En effet, ces diverses espèces de silex proviennent presque toutes des assises crétacées de Spiennes et d'Obourg, ainsi que des affleurements du même terrain aux environs d'Élouges, de Saint-Denis, de Ville-sur-Haine et de Bracquegnies.

Il n'y a donc pas de solution de continuité, au point de vue de la dispersion des objets taillés dont la matière première provient du bassin de Mons, entre les stations précitées et celles qui sont explorées aux environs de Bruxelles par MM. P. Combaz, le Dr V. Jacques, Tiberghien et van Overloop, et qui, elles aussi, ont fourni des silex originaires des environs de Mons.

VIII. — Nucleus ou blocs-matrices d'où l'on a enlevé des lames ou couteaux, par percussion. — Petits blocs de silex ayant servi à percuter. — Lames ou couteaux enlevés des nucleus par percussion. — Le tout provient de l'atelier néolithique d'Obourg (sol crayeux, forte patine). — Nucleus, percuteurs, lames provenant de l'une des stations néolithiques d'Obourg (sol sableux, peu de patine).

IX. — Nucleus, percuteurs, lames ou couteaux, racloirs, etc. en silex noir, plus ou moins patiné. — Ces outils proviennent de différentes stations néolithiques du Hainaut et du Brabant.

X. — Pics ayant servi à l'extraction du silex. — Nucleus ou blocs-matrices dont on a enlevé des lames ou couteaux par percussion. — Lames ou couteaux. — Le tout provenant également de diverses stations du Hainaut et du Brabant. — Blocs naturels de silex gris de Spiennes.

XI. — Percuteurs, ébauches de haches, tranchets, etc., en silex de Spiennes. — Provenance : diverses stations du Hainaut et du Brabant.

XII. — Haches polies, racloirs, pointes de lance et de flèche, scies, le tout en silex de Spiennes. — Mêmes provenances.

XIII. — Ustensiles en silex des *rabots*. — Mêmes provenances.

XIV. — Squelette humain découvert par MM. E. de Munck et Denuit, bourgmestre d'Obourg, dans les remblais d'une galerie d'exploitation du silex à Obourg.

L'état du terrain dans lequel cette trouvaille a été faite, démontre que le mineur néolithique, armé de son outil en bois de cerf (pic ou pioche), a été surpris par un éboulement. Son outil se trouve à côté de lui.

Le squelette d'Obourg, par tous ses caractères, se rapproche des néolithiques du type le plus fréquent des cavernes d'Hastière et de Huccorgne. Il est brachycéphale.

COLLECTION DE M. L. DE PAUW.

Province de Brabant (localité dont l'exposant se réserve de faire connaître ultérieurement le nom).

I. — Nombreux fragments de haches polies ayant servi de percuteurs. — Marteaux ovoïdes. — Broyeurs. — Haches polies entières. — Haches taillées. — Petite hachette polie en psammite. — Hachette polie en chloromélanite (exemplaire superbe),

II. — Ébauches de hachettes. — Fragments de hachettes polies.

III. — Petits nucleus dont on a enlevé une quantité considérable de lames. — Série de petits couteaux. — Lames de grande dimension.

IV. — Couteaux-grattoirs et autres lames retouchées. — Séries de petites pointes finement travaillées.

V. — Grattoirs présentant à peu près tous les types connus.

VI. — Série remarquable d'une soixantaine de pointes de flèche de diverses formes.

VII. — Série d'objets confectionnés avec des fragments plus ou moins considérables de haches polies (hachettes, grattoirs, racloirs, pointes de flèche).

Le silex d'Orp-le-Grand est la matière première que l'on rencontre le plus communément dans la station dont il s'agit ici. Nous avons remarqué aussi quelques pièces en silex de Spiennes, de même que deux ou trois objets en silex du hervien (?)

Bruxelles. — Parc. — Pointe de flèche grossièrement façonnée, grattoirs et deux éclats, en silex, recueillis dans le Parc de Bruxelles.

Bruxelles. — Rue du Marteau. — Pointe de flèche à ailerons et pédoncule, très finement taillée, trouvée par M. Lequine, dans le jardin de son habitation, rue du Marteau, 12.

Wansin (province de Liége). — Un atelier de taille en Hesbaye.

VIII. — Nucleus, lames. — Ébauches de haches. — Haches taillées et polies. — Grattoirs. — Petite hachette polie en silex d'eau douce.

Plateau d'Hastière (silex de Spiennes).

IX. — Grande hache polie, remarquable, de 25 1/2 centimètres de longueur sur 9 centimètres de largeur au tranchant, absolument intacte. — Hachettes polies, dont une en psammite. — Fragment important d'un superbe couteau-poignard très finement retouché. — Une vingtaine de pointes de flèche de différents types. — Grattoirs, racloirs. — Couteaux. — Éclats divers.

X. — Photographies des pierres du dolmen (?) découvert, en 1883, au hameau de Hertswegen, commune de Duysbourg, à une profondeur de 20 à 30 centimètres. Sous ces pierres, on a trouvé un polissoir brisé en morceaux éparpillés dans un lit de cendres, ainsi que des silex taillés et des débris de poterie. — Photographies des mêmes pierres après leur transport au Rond-Point du parc de Tervueren, en 1890,

par M. L. De Pauw. — Silex taillés, recueillis par MM. G. Vincent et L. De Pauw, dans le même champ où l'on a rencontré les pierres en question.

COLLECTION DE M. G. CUMONT.

Stations de Rhode-Saint-Genèse et de Verrewinkel-sous-Uccle.

— Belle série de haches taillées et polies. — Nucleus, lames, grattoirs. — Admirable série de pointes de flèche de tous les types connus, y compris le type à tranchant transversal. — Petit groupe d'objets (lames, grattoirs, éclats) en phtanite. — Percuteurs et fragments de haches polies ayant servi de percuteurs. — Nombreux fragments de polissoirs.

Objets à signaler particulièrement :

— Gros galet poli d'un côté, ayant sans doute servi à lisser les peaux. — Petites scies en silex. — Série d'éclats avec une ou plusieurs échancrures, sorte d'outils pour la fabrication des poinçons et aiguilles en os. — Couteau et pointe en une roche qui paraît être un silex d'eau douce. — Pointe de flèche en quartzite blanc. — Hachettes polies en roche autre que le silex et présentant le type des cités lacustres.

Matières premières : silex gris de Spiennes (le plus abondant), silex noir d'Obourg, silex du Limbourg, silex de Wansin, phtanite, silex du Pressigny (deux pièces seulement). (Pl. XI.)

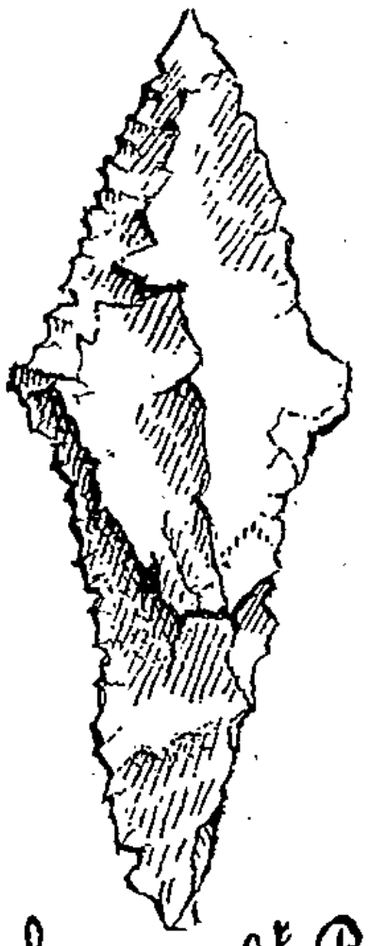
Diest. — Grande hache polie en silex. — Deux petites hachettes en roche dure de couleur noire.

Ces pièces, fort remarquables, ont été trouvées à Diest (travaux des fortifications).

COLLECTION DE M. LE Dr VICTOR JACQUES,

Secrétaire général de la Société d'Anthropologie, rue de Ruysbroeck, 36, à Bruxelles.

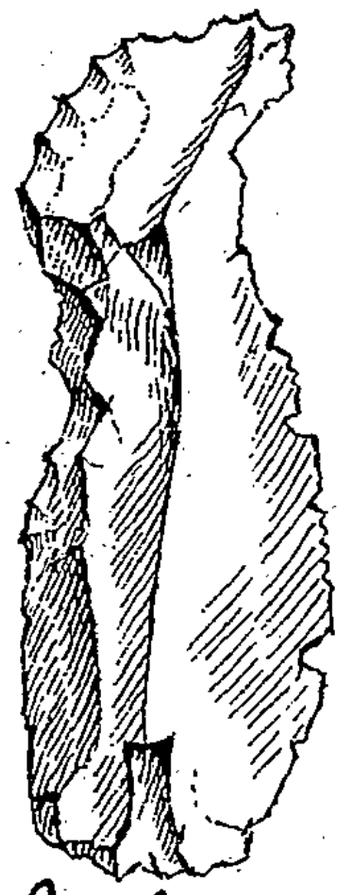
Stations de Boitsfort. — Lames. — Pointes de flèche. — Percuteurs. — Grattoirs. — Petits nucleus. — Fragments de hachettes polies. — Nombreux éclats retouchés. — Fragments de polissoirs en



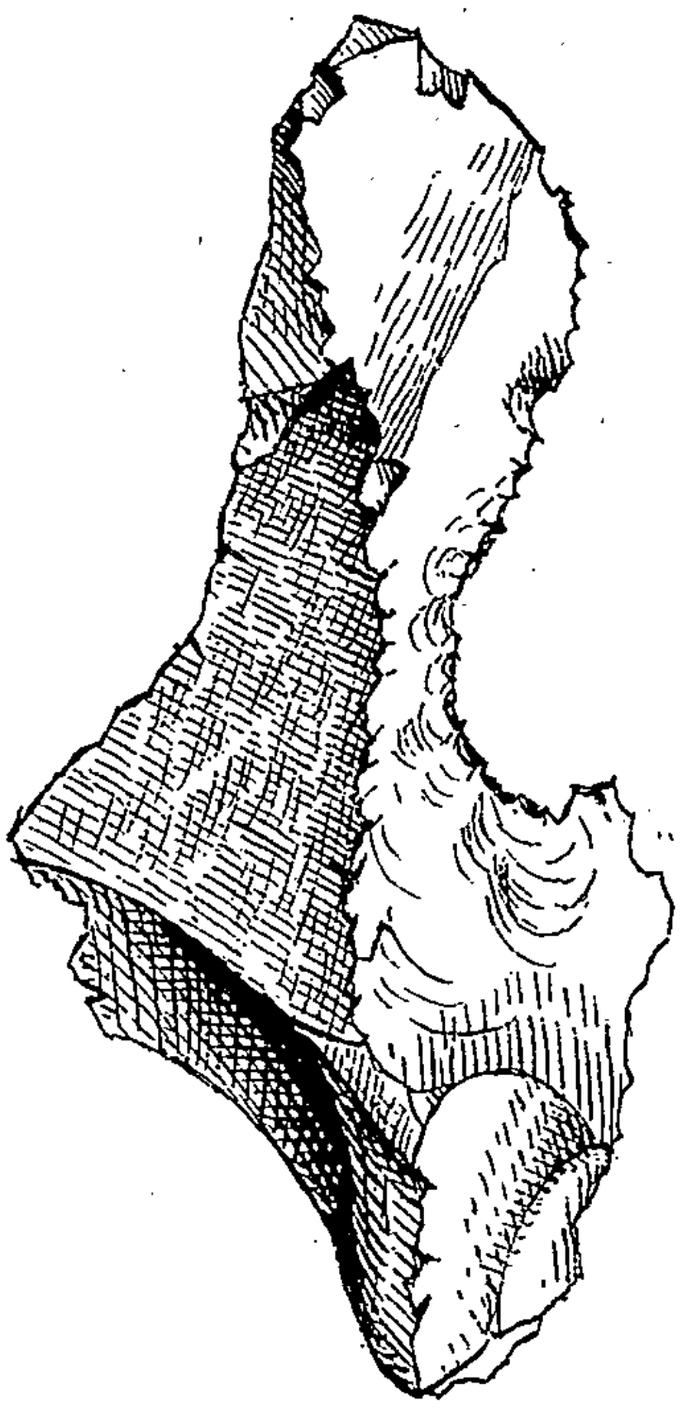
Wolwe St Pierre
(Coll. Tibergbien)



Audergbem.
(Coll. Tibergbien)
1/1



La Hulpe
(Coll. Tibergbien)
1/1



Braine l'Alleud
(Coll. Gouttier)
1/3



Rhode St Genèse
Silex du Pressigny
(Coll. Cumont)
2/3

grès. — Sorte d'amulette en schiste. — Racloirs en grès lustré du système bruxellien.

Le silex employé est celui de Spiennes et de la Hesbaye.

COLLECTION DE M. LE SÉNATEUR E. VAN OVERLOOP,

Membre de la Société d'Anthropologie, rue Royale, 58, à Bruxelles.

— Lames, grattoirs, pointes de flèche, haches et éclats divers provenant de plusieurs stations situées sur le territoire des communes de Hal, Hoeylaert, La Hulpe, Limal et Ottignies, aux lieux dits : Bauloy ou Baulay, Tumulus, Warlombrou, Queries, Montagne-pélée, Belle-Vue, Bruyères, Dessus-du-Jardin, Bruyère-Biquette, Queues (station De Pauw) et Pierre-de-sable.

COLLECTION DE M. TIBERGHIEN.

Malaise et La Hulpe. — Petits nucleus, lames, grattoirs, éclats retouchés, déchets divers, haches taillées et polies. (Pl. XI.)

Auderghem. — Série de petits éclats pointus et de jolies pointes de flèche. (Pl. XI.)

Groenendael et Woluwe-Saint-Pierre. — Série de pointes de flèche. (Pl. XI.)

Denderwindeke (Flandre orientale). — Hache polie en serpentine (?)

COLLECTION DE M. LE MAJOR P. COMBAZ,

Membre de la Société d'Archéologie, rue Juste-Lipse, 45, à Bruxelles.

La Hulpe. — Deux hachettes entières, en silex, dont le tranchant seul est poli. — Beaux grattoirs. — Lames. — Pointes de flèche en forme d'amande. — Hachette polie en grès. — Petits nucleus. — Molette à broyer, en grès. — Grande et belle pointe de flèche en forme d'amande. — Fragments de haches polies. — Morceaux de haches polies, ayant servi de percuteurs. — Nombreux éclats.

Toutes ces pièces ont été recueillies par MM. Combaz, père et fils, non loin de la ferme de Béthune et contre la drève de la Meute.

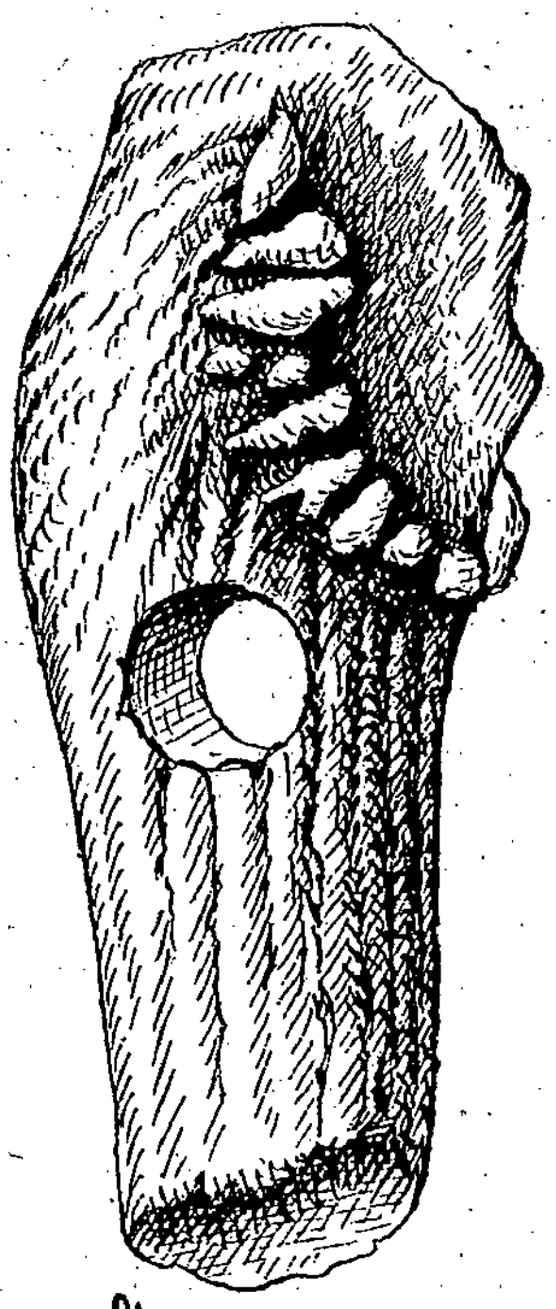
Cortenberg. — Beau grattoir et pointe de flèche triangulaire.

Notre-Dame-au-Bois. — Petit grattoir discoïde.

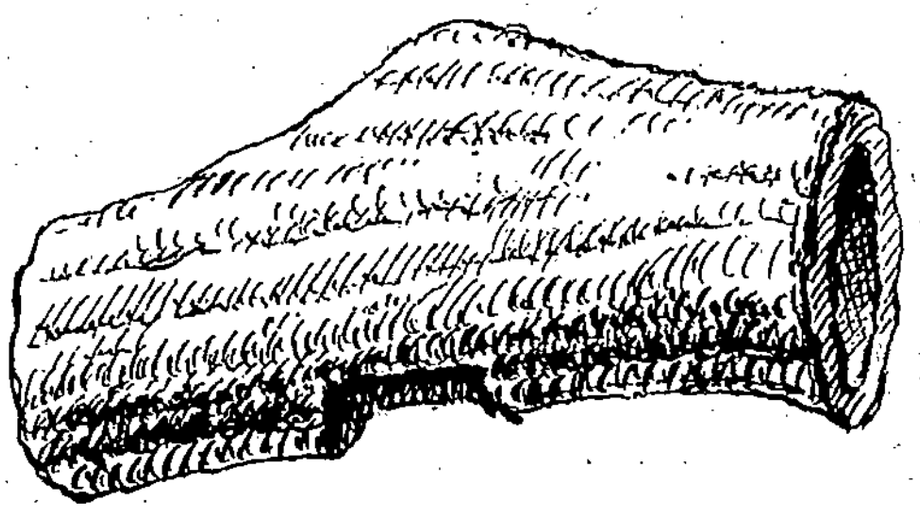
Dion-le-Val. — Couteau-grattoir, lame, petite pointe de flèche à ailerons et pédoncule.

COLLECTION DE M. A. LEMONNIER.

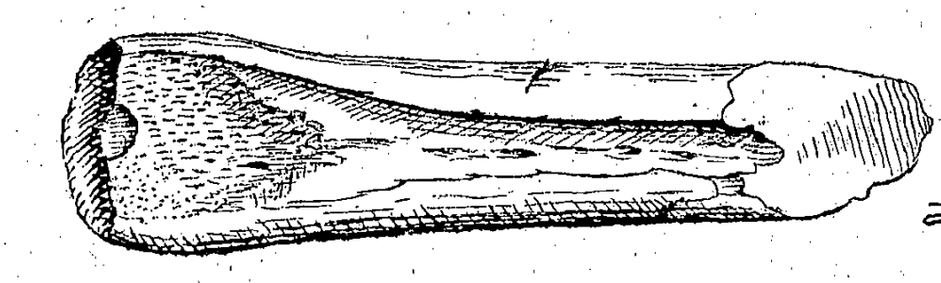
Mesvin. — Trois ciseaux ou gouges faites avec des métacarpiens ou métatarsiens de cheval ou de bœuf. (Pl. XII.) — Fragment de bois de cerf perforé d'un trou pour le manche. — Autre fragment de bois de cerf creusé en gaîne et perforé également d'un trou pour le manche.



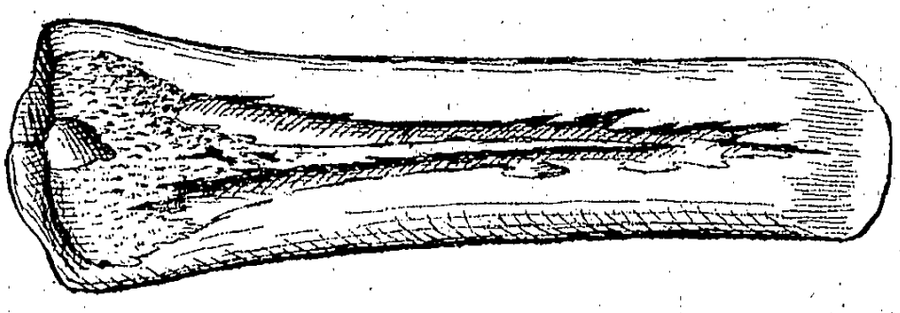
Mesvin
(Coll. Lemonnier)
2/3



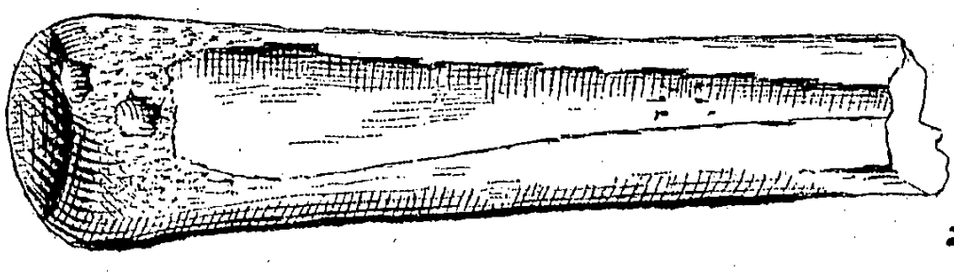
Mesvin
(Coll. Lemonnier)
2/3



Hesvin (Coll. Lemonnier) 2/3



Hesvin (Coll. Lemonnier) 2/3



Hesvin (Coll. Lemonnier) 2/3

CATALOGUE DE L'EXPOSITION.
ÉPOQUE NÉOLITHIQUE.

Ces pièces intéressantes ont été recueillies dans les galeries préhistoriques d'exploitation du silex, dites *Trous des Sarrasins*.

Spiennes. — Hachette polie en roche verte.

COLLECTION DE M. LE COMTE GOBLET D'ALVIELLA,

Président des Sociétés d'Archéologie et d'Anthropologie de Bruxelles, président du Congrès. — Château de Court-Saint-Étienne.

Collection absolument locale et se rapportant exclusivement au territoire de la commune de Court-Saint-Étienne.

— Outils de silex : Haches taillées, dont une de très belle taille. — Nucleus et couteaux. — Grattoirs, parmi lesquels il en est de fort remarquables, très petits et d'une grande délicatesse de taille. — Poinçons. — Percuteurs et éclats divers, retouchés ou non.

— Outils de phtanite.

Presque toutes ces pièces ont été recueillies sur le plateau de la *Quenique*.

— Grande et belle hache polie en silex, trouvée lors de la démolition des murs d'une maison; on l'y avait maçonnée afin d'en préserver les habitants de la foudre (*pierre de tonnerre*.)

COLLECTION DE M. LE DOCTEUR BAMPS,

Membre des Sociétés d'Archéologie et d'Anthropologie de Bruxelles, à Hasselt.

— Pointe de flèche lancéolée, droite, sans pédoncule ni ailerons, en silex, de 5 centimètres environ de longueur, trouvée au hameau de Gremelsloo sous Maeseyck, par M. le Dr Nyssens. — Hachette polie en silex, trouvée à Caulille. — Une idem, trouvée en 1888, à Asch, près du ruisseau du Bosch-Beek. — Une idem, teintée en brun, trouvée à Stevoort. — Une idem, trouvée à Cosen. — Deux poinçons en os, trouvés à Hasselt. — Hachette taillée, teintée en brun, trouvée à Lummen. — Hachette polie en silex, trouvée à Helchteren. — Une idem, trouvée à Caulille. — Une idem, teintée en brun, trouvée à Stockeroye. — Une idem, trouvée à Bocholt.

— Magnifique couteau en silex du Pressigny, taillé à trois pans, mesurant 30 centimètres de long sur 4 ou 5 de large, trouvé à Sutendael. Pièce absolument remarquable.

— Petite hachette en roche verte à tranchant rectiligne, en forme de trapèze isocèle. Longueur : 5.8 cm. ; bases : 4.4 et 2.0 cm., provenant de l'ancienne collection Sneyers. — Autre petite hachette en roche verte. — Hachette polie en silex, trouvée à Weyer. — Une idem, trouvée à Caulille, en 1888, (entre le Heerebaen et le Colisheyde). — Une idem, teintée en brun foncé, trouvée à Zolder. — Hachette polie en silex, trouvée à Stevoort. — Une idem, trouvée à Hamont. — Hachette polie en roche autre que le silex, trouvée à Neeroeteren. — Une idem, trouvée à Duras (dans le parc du château de M. le comte d'Oultremont). — Petite hachette en roche verte et pointe de flèche en silex, trouvée à Hasselt. — Hachette taillée en silex, teintée de brun, trouvée à Beverst. — Fragment de hache polie en silex, trouvé à Opglabbeek. — Hachette polie en silex, trouvée à Lille-Saint-Hubert. — Une idem, teintée en brun, trouvée à Maeseyck.

— Nucleus, lames, percuteurs, éclats, fragments de haches polies, recueillis à Kinroy, Cosen, Bassenge, Wonck, Hasselt, Caulille, Godscheyd, Ulbeek près Saint-Trond, Beverst, Kessenich et Achel.

— Deux percuteurs en grés et partie supérieure d'une grande hache taillée en silex, trouvés à Opgrimby.

COLLECTION DE FEU A. VAN DER CAPELLEN,

Pharmacien à Hasselt.

— Remarquable série de petites hachettes, de hachettes et de haches polies, la plupart en silex.

— Deux petites hachettes polies en jadéite (?).

— Hache polie en roche verdâtre.

Toutes ces belles pièces ont été trouvées dans la province de Limbourg.

COLLECTION DE M. E. DELHEID.

Melsbroeck. — Hache polie en silex, longue de 162 millimètres.

On l'a trouvée en ouvrant une carrière à pierres de sable.

Perck.— Lissoir (?) en silex poli, recueilli dans la vase d'un étang.

COLLECTION DE M. E. DE DEYN.

Bourgmestre de Ninove, membre de la Société d'Archéologie de Bruxelles.

Ninove. — Poinçon en os, teinté en brun. — Harpon en os. — Poids (ou percuteur) en grès. — Hache polie en silex. Ces objets ont été trouvés dans la Dendre.

Auderghem. — Hache ou pointe de lance en serpentine (?) non polie, trouvée à la surface du sol à Rouge-Cloître. Cet objet semble avoir été retaillé.

— Pierre ouvrée, dont la destination nous est inconnue, recueillie dans un champ, à Anderlecht, vers 1860.

— Hache polie en silex, trouvée en déblayant une éminence dans les prairies situées entre la Dendre et la ci-devant abbaye de Beaupré, à Grimmingen (Flandre orientale). — Hache polie en silex, ramassée dans les mêmes prairies. — Hache polie en silex, provenant de la même localité.

— Grande hache taillée en silex, trouvée dans la vallée de l'Escaut, à Grembergen léz-Termonde, au lieu dit : *den Brouck,* avec diverses ferrailles sur lesquelles on n'a pu obtenir de renseignements précis. L'endroit où gisaient ces objets présentait un renflement indiquant peut-être l'emplacement d'un ancien tumulus (?)

— Coin en granit (?), trouvé à Ninove, à une profondeur d'environ $1^{m},50$. — Couteau en silex, recueilli à Pollaere (Flandre orientale), à l'endroit dit : *Neckersput*, à 1 mètre de profondeur.

COLLECTION DE M. NORBERT THIBEAU.

Notaire à Mousty (Ottignies).

— Lames, grattoirs, percuteurs, pointes de flèche, hachettes polies, le tout en silex. — Objets en phtanite. — Percuteurs en grès. Ces

pièces proviennent des localités et lieux dits suivants : Bigaumont. Ottignies, Rauval, Bloquia, Renival, Baisy-Thy et Haut-Renival.

COLLECTION DE M. MARCEL DE PUYDT,

Membre de la Société d'Anthropologie de Bruxelles, boulevard de la Sauvenière, 108, à Liége.

— Photographies de poteries néolithiques des fonds de cabanes de Tourinne (province de Liége), reconstituées par le Musée de Saint-Germain-en-Laye.

COLLECTION DE M. VICTOR GOUTTIER,

Candidat-notaire à Braine-l'Alleud..

Braïne-l'Alleud. — Grattoirs, éclats divers retouchés ou non, déchets de taille. — Grand racloir, de forme peu connue et présentant une échancrure très accusée (objet fort remarquable). (Pl. XI.)

Ces pièces semblent être en silex du hervien (?); elles ont été recueillies sur le territoire des communes de Braine-l'Alleud et de Wauthier-Braine (Brabant), particulièrement dans le *Bois-du-Foriest*, à la faveur d'un défrichement, et aux lieux dits : *Haute-Noucelle* et *Paradis*.

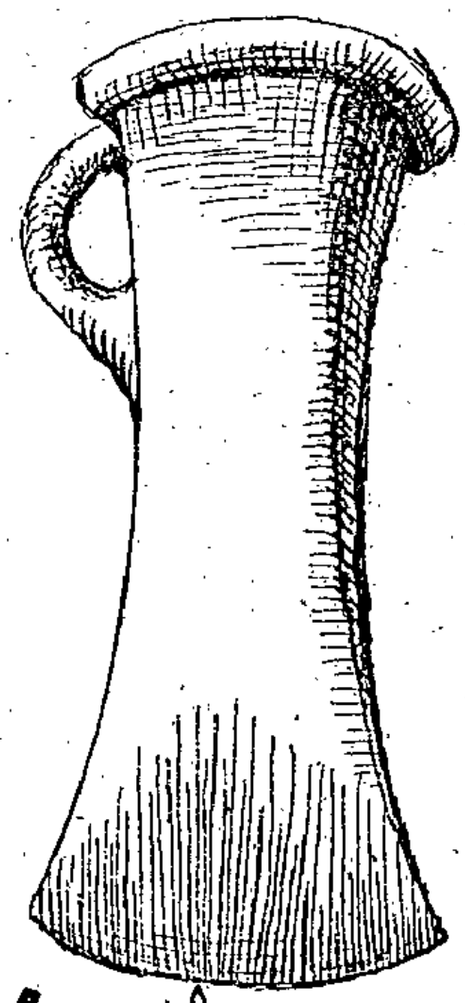
COLLECTION DE M. J. DE LE COURT,

Conseiller à la Cour d'appel, membre de la Société d'Archéologie, rue du Trône, 113, à Bruxelles.

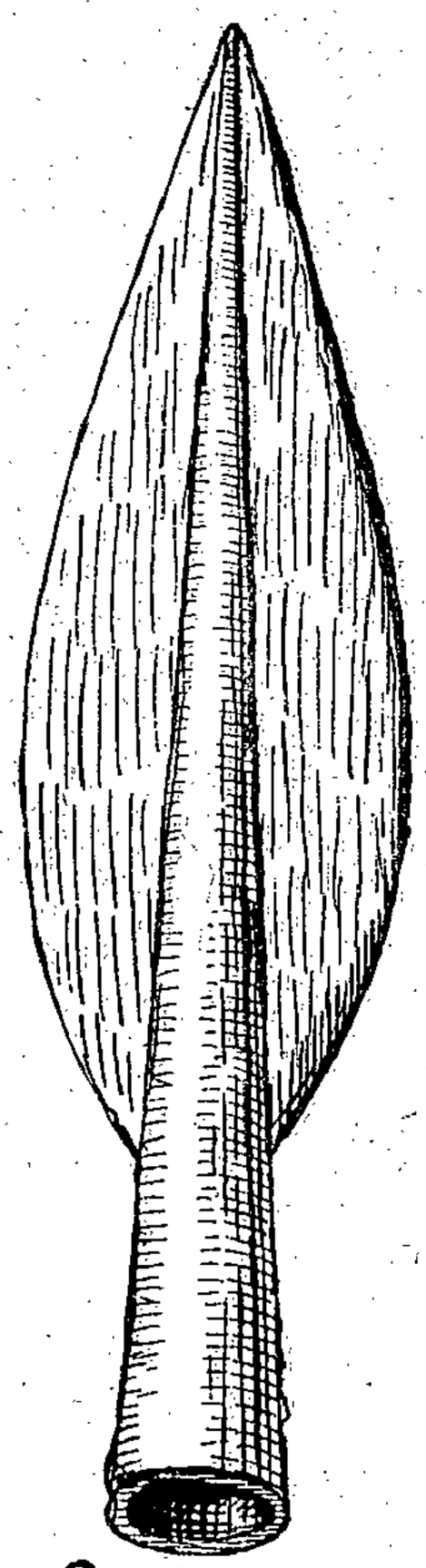
— Belle hache polie en silex, trouvée en 1866, dans le bois d'Héverlé, près de Louvain. — Fragment de hache polie en silex, trouvé à Velaine (Namur). — Belle hache polie en silex, trouvée en 1842, dans le bois de Ghlin, dans la tranchée du chemin de fer. — Hache-marteau en pierre polie et haches taillées en silex, de provenance inconnue.



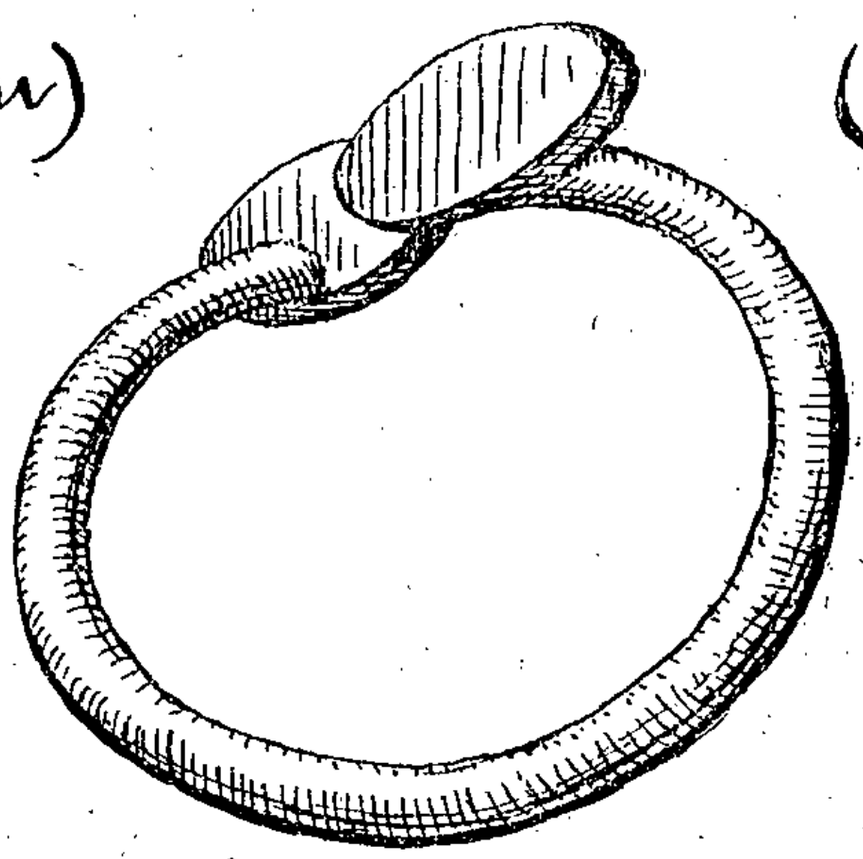
Minove
(Coll. De Deyn)
1/2



Sautbergen
(Coll. De Deyn)
1/2



Pollaere
(Coll. De Deyn)
1/2



Sautbergen
(Coll. De Deyn)
1/2

CATALOGUE DE L'EXPOSITION.

AGE DU BRONZE.

Ces objets ont appartenu à feu Renier Chalon, l'érudit académicien.

COLLECTION DE M. F. HAYEZ, FILS.

8, Avenue des Arts, à Bruxelles.

— Lames, grattoirs, éclats et déchets de silex, recueillis à Ottignies et aux environs de Hal (Brabant).

AGE DU BRONZE.

COLLECTION DE M. LE Dr BAMPS.

— Deux hachettes à douille trouvées à Tongres.

COLLECTION DE M. E. DE DEYN.

— Bracelet en bronze, trouvé à Santbergen (Flandre orientale), près du château. — Hache à douille de même provenance. — Belle pointe de lance en bronze, retirée de la Dendre entre Pollaere et Santbergen. (Pl. XIII.)

COLLECTION DE M. J. DE LE COURT,

— Pointes de lance et hache en bronze, de provenance inconnue.

PREMIER AGE DU FER.

COLLECTION DE M. LE MARQUIS de WAVRIN,

Membre de la Société d'Anthropologie de Bruxelles, Château de Ronsele, à Somerghem lez-Gand.

— Pierre polie sur toutes ses faces, en grès tendre, mesurant $0^m,40$ de longueur sur $0^m,15$ de largeur et $0^m,10$ d'épaisseur. Elle a été

trouvée brisée en plus de 800 petits morceaux placés symétriquement autour d'un foyer, au centre d'une tombelle fouillée, en 1882, par MM. de Wavrin et De Pauw, à la *Bruyère Saint-Job*, entre Wavre et Dion-le-Val (Brabant).

COLLECTION DE M. LE COMTE GOBLET d'ALVIELLA.

Objets provenant des tombelles du plateau de la Quenique (*Court-Saint-Etienne*).

— Epées ou poignards en bronze, à rivets, brisés ou tordus intentionnellement pour obéir à un rite funéraire. — Epée en fer, à lame large et courte, également brisée. — Bijoux et pièces d'équipement en bronze. — Urnes remplies d'ossements calcinés. — Boule en grès du système bruxellien. — Nautile fossile du même étage géologique.

Comme on a pu s'en rendre compte par l'énumération bien succincte qui précède, cette Exposition marquera un pas fait en avant dans la voie des découvertes préhistoriques en Belgique.

Elle a non seulement mis en évidence les progrès réalisés, depuis ces derniers temps, dans l'étude du quaternaire des plaines, mais elle a placé sous les yeux du visiteur les premières pièces paléolithiques recueillies dans le Brabant, et lui a encore révélé l'existence, dans notre province, de très importantes stations néolithiques.



LISTE

DES

LIVRES OFFERTS AU CONGRÈS.

LISTE

DES

LIVRES OFFERTS AU CONGRÈS.

M. LE BARON JOSEPH DE BAYE.

RÉUNION de plusieurs époques de la pierre sur un même plateau. (Extr. *Assoc. franç. pour l'av. des sc.*, 1886.) 1 plaq. in-8°.

Note sur l'usage du torques chez les Gaulois. (Extr. du *Bull. archéol. du Comité des travaux hist. et sc.*, n° 2 de 1885.) 1 plaq. in-8°.

L'industrie quaternaire statigraphique, comparée avec les produits de la même époque répandus sur le sol dans la Marne. 1 plaq. in-8°.

L'art des Barbares à la chute de l'empire romain. (Extr. de l'*Anthropologie*, 1890.) 1 plaq. in-8°, fig.

Une sépulture de femme à l'époque gauloise, dans la Marne. (Extr. de la *Revue arch.*, 1885.) 1 plaq. in-8°, fig.

Les bijoux francs et la fibule anglo-saxonne de Marilles. (Extr. du *Bull. monumental.*) 1 plaq. in-8°, pl.

Une nouvelle sculpture néolithique. (Extr. du même.) 1 plaq. in-8°, 1 pl.

Note sur des épées trouvées en Suède et en Norwège. (Extr. du même.) 1 plaq. in-8°, fig.

Le Congrès historique et archéologique de Liége, 1890. (*Compte rendu de la Société nationale des Antiq. de France.*) 1 plaq. in-8°.

Note sur des carreaux émaillés de la Champagne. (Extr. des *Mém. de la même Société*, 1886.) 1 plaq. in-8°, fig.

Sujets décoratifs empruntés au règne animal dans l'industrie gauloise. (Extr. des mêmes, 1884.) 1 plaq. in-8°, fig.

Note sur quelques antiquités découvertes en Suède. (Extr. des mêmes.) 1 plaq. in-8°, fig. et 1 pl.

Sujets décoratifs empruntés au règne animal dans l'industrie gauloise. (Extr. des mêmes, 1886.) 1 plaq. in-8°, fig.

Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques. *Compte rendu de la* VII^e *session tenue à Stockholm en* 1874. Paris. Nillson, 1875. 1 broch. in-8°.

Sur un vase ombrien. (Extr. des *Procès-verbaux de la Société des Antiq. de France.*) 1 plaq. in-8°, fig.

Cimetière gaulois de Mareuil-le-Port (Marne). (Extr. du *Bull. des travaux hist.*, 1884.) 1 plaq. in-8°, pl.

Congrès international des Américanistes. VI^e sess. Turin, 1886. (Compte rendu aux sociétés que l'auteur représentait.) Chalon-s/M., 1886. 1 broch. in-8°.

Les instruments en pierre à l'époque des métaux. Paris, 1881. 1 pl. in-8°.

Grottes de Baye. Pointes de flèches en silex à tranchant transversal. (Extr. de la *Rev. archéol.*) 1 plaq. in-8°, fig.

La Nécropole de Mouranka (Russie). (Extr. de la *Rev. archéol.*, 1890.) 1 plaq. in-8°, fig.

Cimetière de Bergères-les-Vertus (Marne). (Extr. de la *Rev. de Champagne et de Brie*, 1890.) 1 plaq. in-8°, 2 pl.

Les flèches à tranchant transversal et leur fabrication. (Extr. des *Bull. de la Soc. d'anthrop. de Paris.*) 1 plaq. in-8°, fig.

Le Château de Montmort (Marne). Arcis-s/Aube, 1884. 1 broch. in-8°, fig.

De l'influence de l'art des Goths en Occident. Paris, 1891. 1 broch. in-4°, fig.

Les bronzes émaillés de Mostchina (Russie). Paris, 1891. 1 broch. in-4°, pl.

M. A. JANVIER.

Les Clabault, famille municipale amiénoise. Amiens, 1889. 1 vol. in-4°, br., 5 pl.

M. CH. BOSTEAUX-PARIS.

Fouilles du cimetière gaulois des Champs-Cugniers. (*Assoc. franç. pour l'av. des sc.*, 1887.) 1 plaq. in-8°, fig.

Sujets en bronze d'un caractère oriental chaldéen, provenant d'une fouille gauloise faite à Vandesincourt (Marne). (*Ibidem*, 1889.) 1 plaq. in-8°, fig.

Un atelier néolithique au Mont-de-Berru. — Les degrés de perfectionnement du travail de la pierre. (*Ibidem*, 1888.) 1 plaq. in-8°, fig. et pl.

Fouilles gauloises en 1885-1886. — Découvertes de stations paléolithiques et néolithiques au Mont-de-Berru (Marne). (*Ibidem*, 1886.) 1 plaq. in-8°.

Découverte et fouilles du cimetière gaulois des Bouverets, territoire de Beine (Marne). — Communication sur un disque en pierre oolithique du Mont-de-Berru. (*Ibidem*, 1890.) 1 plaq. in-8°.

Derniers vestiges de monuments mégalithiques aux environs de Reims. (*Ibidem*, 1884.) 1 plaq. in-8°.

Les agglomérations gauloises dans les environs de Reims, et leur système de défense. (*Ibidem*, 1884.) 1 plaq. in-8°, fig.

Le cimetière gaulois de la Pompelle. (*Ibidem*, 1885.) 1 plaq. in-8°, fig.

M. ERNST BOETTICHER.

Hissarlik wie es ist. — 5te Sendschreiben über Schliemann's Troja Berlin, 1890, 1 vol. in-8°, fig.

M. LE Dr H. SCHAAFFHAUSEN.

Eine römische Aedicula von Carden an der Mosel. (Extr. du *Jahr. d. Vereins v. Alterthumsfr. in Rheinland.*) 1 plaq. gr. in-8°, 1 pl.

Eine römische Statuette von Eisen. (Extr. du même, 1882.) 1 plaq. gr. in-8°, fig.

Regenbogenschüsselchen am Rhein. (Extr. du même, 1886.) 1 pl. gr. in-8°, fig.

Die Anthropologen-Versammlung in Bonn, in Aug. 1888. (Extr. du même.) 1 plaq. gr. in-8°.

Winckelmannfeier am 9 December 1889. (Extr. du même). 1 plaq. gr. in-8°.

(Ed. Herstatt und). Zwei römische Thonlampen aus Köln. (Extr. du même.) 1 plaq. gr. in-8°.

Gallische Streitwagen in Rheinische Hügelgräbern. — Hissarlik-Ilion. (Extr. du même.) 1 plaq. gr. in-8°.

M. E. HARROY.

Les Éburons à Limbourg. Namur, 1889. (Extr. du même.) 1 plaq. gr. in-8°.

M. KOLLMANN.

Ueber Furchung an dem Selachier-Ei. — Geschichte des Primitivstreifens bei den Mesoblastiern. — Rassenanatomie der Europäischen Menschenschädel. — Ensemble 1 broch. in-8°. Basel, 1886.

Schädel aus alten Gräbern bei Genf. — Zwei Schädel aus Pfahlbanten und die Bedeutung des jenigen von Auvernier für die Rassenanatomie. — Ensemble, 1 broch. in-8°. Basel, 1886.

Das Grabfeld von Elisried und die Bezichungen der Ethnologie zu den Resultaten der Anthropologie. — Schädel aus jenem Hügel bei Genf, auf dem einst der Matronenstein, Pierre aux Dames, gestanden hat. — Schädel von Genthod und Lully bei Genf. — Ethnologische Litteratur Nord-Amerika's. — Ensemble 1 broch. in-8°, Basel, 1887.

Die Kraniometrie und ihre jüngsten Reformatoren. (Extr. du *Corresp. Bl. der deutschen Anth. Ges.*, 1891.) 1 plaq. in-4°.

M. BERTOLOTTI.

Architetti, ingegneri e matematici in relazione coi Gonzaga. Genova, 1889. 1 br. in-8°.

M. TH. BERNIER.

Dictionnaire géographique, historique, archéologique, biographique et bibliographique du Hainaut. Mons, Manceaux, 1891. 1 vol. gr. in-8°.

MM. A. DE LA GRANGE ET LOUIS CLOQUET.

Étude sur l'art à Tournai et sur les anciens artistes de cette ville. Tournai, Casterman, 1889, 2 vol. in-8°, fig.

Pierre de Hauteville et ses testaments. (Extr. *Acad. d'arch. de Belg.*) 1 plaq. in-8°.

Les Ladam, artistes tournaisiens. 1 plaq., in-8°, br.

Quelques artistes tournaisiens au XIVe siècle. 1 plaq., in-8°, br.

Relation d'une excursion à Saint-Ghislain et à Boussu. 1 plaq., in-8°, fr., 1 pl.

M. CH. LUCAS.

Bonn et ses environs. — Cologne. — Notes diverses. 1 broch., in-8°. Paris, Lévy, 1869.

M. S. A. SERRURE.

Essai de grammaire gauloise d'après les monuments épigraphiques. Gand et Louvain, s. d., 1 broch., in-8°.

M. LE COMTE VAN DER STRATEN-PONTHOZ.

Tombeau des Trazegnies. — Droite et gauche, 1 plaq., in-8°, 1 pl.

M. EDGAR BAES.

Recherches sur les origines de l'art flamand au moyen âge. (Extr. du *Bull. des comm. roy. d'art et d'arch.*, 1885.) 1 vol., in-8°

M. LE Dr C. BAMPS.

Le Limbourg primitif, ou aperçu sur les découvertes d'antiquités antérieures à la domination romaine, faites dans le Limbourg belge. 3me partie. Hasselt, 1891, 1 broch. in-8°, 1 pl.

M. DÉSIRÉ PECTOR.

Résumé de son mémoire intitulé : *Indication approximative de vestiges laissés par les populations précolombiennes du Nicaragua.* (Extr. du *C. R. du Cong. intern. des Am.*, 1888.) 1 plaq. in-8°.

M. LE Dr N. CLOQUET.

Découvertes préhistoriques dans l'arrondissement de Nivelles et ses limites. 1 plaq. in-8°, br.

Cimetière celtique de Court-Saint-Etienne (premier âge du fer). 1 plaq. in-8°, br.

Cimetière celtique de Court-Saint-Etienne (autre opuscule).

Nouvelle communication concernant le cimetière celtique de Court-Saint-Etienne. 1 plaq. in-8°, br.

Simple notice sur les poteries anté-romaines. (Extr. du *Congrès de Charleroi.*) 1 plaq. in-8°.

Coup d'œil rétrospectif sur les découvertes préhistoriques faites sur les plateaux du Hainaut et du Brabant wallon. (Extr. du *Bull. Soc. d'anthr. de Bruxelles.*) 1 pl. in-8°.

M. ALPHONSE WAUTERS.

L'architecture romane dans ses diverses transformations. 1 broch. in-8°.

MM. ALPHONSE GOSSET, CHARLES LUCAS ET PAUL SAINTENOY.

La conservation des monuments en France, en Angleterre et en Belgique. — Les coupoles d'Orient et d'Occident. 1 broch. in-8°.

M. EM. DE MUNCK.

Exposé des principales découvertes archéologiques faites à Obourg, dans le courant des années 1870-1886. (Extr. du *Bull. Soc. d'anthr. de Bruxelles.*) 1 plaq. in-8°, br.

Recherches et discussions sur les différentes assises du terrain quaternaire des environs de Mons. Bruxelles, 1891. 1 broch. in-8°, fig.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE.

Mémoires, 1889, 5e sér., t. X, vol. I, in-8°, br. — *Bulletin*, 1889. 1 vol. in-8°, br.

M. REYNEN.

La Fédération artistique du 19 décembre 1885.

RAPPORTS DES SOCIÉTÉS AFFILIÉES.

Abbeville.

SOCIÉTÉ D'ÉMULATION D'ABBEVILLE.

Adresse du Président : 3, rue des Grandes-Écoles, à Abbeville.

Rapport de M. Delignières, ***président***.

LE bureau se compose de MM. Ernest Fracoud, *président d'honneur ;* Delignières, *président ;* vicomte de Bonnault, *vice-président ;* H. Macqueron, *secrétaire ;* le comte de Galametz, *bibliothécaire-archiviste ;* Ledieu, *directeur des publications.*

Les membres *titulaires* sont au nombre de 25, le nombre des correspondants est illimité.

La Société s'est fait représenter au Congrès d'Anvers, il y a quelques années ; au Congrès d'Amiens, en 1886 ; au Congrès des Sociétés

savantes, chaque année, à Paris, et aux Congrès de la Société française d'archéologie.

La Société tient séance le premier jeudi de chaque mois. Les mémoires présentés se rapportent le plus généralement à l'histoire, à l'archéologie et aux beaux-arts. Trois lectures ont été faites depuis plusieurs années par M. Delignières sur des sujets artistiques.

La bibliothèque comprend plus de 3,000 volumes.

La Société avait fondé autrefois un Musée d'antiquités et de sciences ; elle l'a donné à la ville, sous certaines prérogatives.

La Société a publié, comme chaque année, un volume de Mémoires sur des sujets d'histoire locale et de beaux-arts (400 à 500 pages), et des Bulletins trimestriels.

Amiens.

SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES DE PICARDIE.

Rapport de M. Aug. Janvier, *président*.

La Société a été fondée en 1836, sous le titre de Société d'archéologie, reconnue comme établissement d'utilité publique par décret du Président de la République, du 18 juillet 1851. Elle siège à Amiens, au Musée de Picardie. — Bureau de 1891 : MM. Aug. Janvier, *président*; le chanoine de Cagny, *président honoraire* ; Robert de Guyencourt, *vice-président* ; Poujol de Fréchencourt, *secrétaire perpétuel* ; Guerlin, *secrétaire annuel*.

La Société compte 30 membres résidents; le nombre de ses membres correspondants, dont le chiffre est illimité, a été, en 1891, de 130.

La Société s'est fait représenter aux Congrès de la Fédération archéologique et historique de Belgique, en 1888, à Charleroi ; en 1890, à Liége, et, en 1891, à Bruxelles.

En 1891, elle a, indépendamment de nombreuses réunions de commissions, tenu treize séances, dont une publique, dans laquelle le prix d'histoire (500 fr.) a été partagé entre M. l'abbé Godard, professeur à Saint-Stanislas, à Abbeville, pour sa monographie de Prollot, et M. l'abbé Lefèvre, aumônier à Doullens, pour celle du canton de Ber-

naville ; une mention honorable avec médaille d'argent a été attribuée à M. l'abbé Charlier, curé du Quesnoy-sous-Airaines, pour son histoire de cette commune, et à M. Dumeige, instituteur communal à Vermendevillers, pour le plan du territoire de cette commune.

La bibliothèque de la Société s'est accrue comme les années précédentes. Elle se compose des dons du Ministère de l'Instruction publique, des échanges avec les sociétés françaises et étrangères, des dons d'auteurs et de quelques rares acquisitions. Le catalogue est en voie d'impression. Les membres ont droit au prêt des livres pour une durée qui ne peut excéder six semaines.

La Société n'a pas de Musée propre; les dons qu'elle reçoit, les acquisitions qu'elle fait, sont versés au Musée de Picardie.

Publications : Mémoires, in-8°, t. XXXI ; Bulletin triennal, nos 1 et 2; Album archéologique, 5e fascicule. Le tome XXXII et un volume in-4° sont sous presse.

Lectures et communications : Compte rendu de la notice de M. le baron de Baye, *l'Art chez les barbares à la chute de l'empire romain* (M. Guerlin). — Communication sur le plan de la cathédrale d'Amiens aux Archives de Mons; d'après le filigrane du papier, il est postérieur au XVe siècle (M. Durand). — Excursion à Harbonnières et à Caix, par MM. de Guyencourt et Pinsard; découverte d'objets en silex à la vallée Warand. — Excursion, par les mêmes, à Bichecourt; dalle funéraire du XVe siècle. — Pierre tombale découverte dans le cimetière de Vaux (M. Roux). — Rapport sur un médaillier de la Société (M. J. Rousseau). — Compte rendu d'un travail de M. le baron de Baye, sur *Des épées de fabrication franque, trouvées en Suède et en Norwège* (M. Guerlin). — Discours du Président aux obsèques de M. le chanoine Jourdain. — Étude sur la charte de Noyen (M. l'abbé Marle). — Responsabilité des bourgeois vis-à-vis des créanciers de l'administration municipale (M. A. Dubois). — Orientation des Tables Théodosiennes (M. l'abbé Caüet). — Rapport sur les fouilles de l'église Saint-Remi d'Amiens (MM. de Guyencourt et Pinsard). — Excursion à Pierragot, découverte d'objets gallo-romains (les mêmes). — Les derniers jours de la Ligue, à Amiens (M. le baron de Calonne (lu à la séance publique du 6 décembre). — Notes sur

l'abbé Lejeune (M. Lefebvre-Marchand). — Trouvaille à Cléry, Bouchavesnes, Moulains, etc. (M. l'abbé Caüet). — Modèle en relief du Panthéon et maquette de la Halle-au-blé du Musée de Picardie (M. Janvier). — Le Châtelet d'Amiens (M. Pinsard). — Don, par Mme veuve Garnier, de pièces intéressant l'histoire de Picardie (M. Poujoul de Fréchencourt). — Accession à la bourgeoisie d'Amiens (M. Dubois). — Somnium super materiam scismatis d'Honoré Bonet (M. Vallois). — Guy de Bar, gouverneur d'Amiens, 1653-1694 (M. de Guyencourt). — Fouilles au faubourg de Hem, usine Cosserat (M. Pinsard). — Découvertes de sculptures, rue Victor Hugo, à Amiens (le même). — Don de 25,000 francs, de M. Soyer, pour la publication d'un ouvrage : « La Picardie historique et monumentale. » — Description d'une maison du XVIe siècle à Prumigny (M. Roux). — Fouilles à Blangy, Trouville (M. Pinsard). — Deux baptêmes à Amiens au XVIIIe siècle (M. Janvier, lu à la séance publique). — Excursion à Hocquincourt (M. de Guyencourt). — Sépulture du Cardinal de Lagrange (Comte de Marsy). — Rapport sur les fouilles du mont Thomas, de l'usine Cosserat et sur les fortifications du Crotoy (M. Pinsard). — Sonnet de M. de Ville (M. Guerlin).

Anvers.

ACADÉMIE D'ARCHÉOLOGIE DE BELGIQUE.

PROTECTEUR : SA MAJESTÉ LE ROI.

Adresse : Secrétariat, avenue des Arts, 139, *à Anvers.*

Bureau : MM. le général Wauvermans, *président;* le général Henrard, *vice-président;* Theunissen, *trésorier;* le baron de Vinck, *secrétaire.*

Il y a 40 membres titulaires; 50 membres correspondants régnicoles, et un nombre indéterminé de membres honoraires régnicoles et étrangers.

L'Académie se fait représenter à tous les Congrès d'archéologie.

L'Académie siège réglementairement six fois par an.

L'Académie publie un *Bulletin* et des *Annales.*

Société des Bibliophiles.

Adresse : Secrétariat, 14, *Courte rue de l'Hôpital.*

Le bureau est composé de : MM. P. Cogels, *vice-président*; Edm. Lombaerts, *trésorier* et L. Theunissens, *secrétaire.*

Le Président, M. le chevalier van Havre, décédé récemment, n'a pas encore été remplacé. Le nombre des membres est de 44. La Société a pour but la publication d'ouvrages inédits ou rares; toutefois, par suite de certaines circonstances, aucune œuvre n'a été publiée pendant l'année 1891.

Arlon.

Institut archéologique du Luxembourg.

Protecteur : S. A. R. Mgr le Comte de Flandre.

Rapport de M. Tandel, *président.*

E. Orban de Xivry, gouverneur de la province, *président d'honneur*; E. Tandel, commissaire d'arrondissement, à Arlon, *président*; Albert Hollenfelt, avocat, à Arlon, *secrétaire-trésorier*; Sibenaler, *conservateur*; Dormal, docteur en sciences, *bibliothécaire.*

La Société compte 35 membres effectifs, 70 membres correspondants en Belgique et 17 à l'étranger. Elle a participé à tous les congrès de la Fédération, sauf à ceux de Charleroi, Middelbourg et Bruxelles. Elle tient une séance générale annuelle. Sa bibliothèque est peu importante; on en dresse le catalogue en ce moment. Le Musée est assez riche.

Publications : Tome I[a]. Fin de la partie générale des *Communes luxembourgeoises*, 261 pages, et l'Arrondissement de Bastogne, 744 pages, soit 1005 pages, publiées en 1891.

Bois-le-Duc (Hertogenbosch).

Provinciaal Genootschap van kunsten en wetenschappen in Noord-Brabant.

Rapport de M. Van Rijkevorsel, *secrétaire.*

Le nombre des sociétaires est de 201.

La Compagnie a entendu une conférence par M. Auguste Sassen, archiviste, à Helmont, sur le « Folklore » du Brabant septentrional.

Il y a eu une assemblée générale et six réunions du Comité.

Le Musée se compose principalement : *a*) d'antiquités romaines et germaniques, trouvées dans le Brabant septentrional ; *b*) de curiosités, à partir du XVII^e^ siècle jusqu'à nos jours ; *c*) de monnaies.

Deux expositions de dessins et aquarelles ont été organisées. La Société a publié une gravure représentant le transept méridional de la cathédrale de Saint-Jean, à Bois-le-Duc, faisant suite à une collection concernant la dite église.

La Société a pris des clichés de deux cartes géographiques de Jacques de Deventer, représentant les villes de Sevenberghen et de Workum, dans le Brabant septentrional. Ces cartes, que la Société a fait aussi copier en couleurs, avaient été prêtées par la Bibliothèque royale de Madrid. Elles ne sont point mises en vente.

Bruges.

Société d'Émulation pour l'étude de l'Histoire et des Antiquités de la Flandre.

Rapport de M. de Foere, *secrétaire*.

La Société compte 47 membres effectifs et 12 membres honoraires.

Le bureau est composé comme suit : M. le comte de Limbourg-Stirum, *président* ; M. Feys, *vice-président* ; M. Léon de Foere, *secrétaire* ; M. Wilfrid Robinson, *trésorier* ; M. l'abbé van Speybrouck, *bibliothécaire*.

Le Comité se réunit tous les deux mois et plus souvent quand le besoin s'en fait sentir.

La Société ne s'est fait représenter qu'aux Congrès de la Fédération.

La bibliothèque de la Société, accessible aux membres et au public avec une autorisation spéciale du Président, se compose des publications des deux Académies royales de Belgique et des Sociétés archéologiques et historiques du pays et de l'étranger, qui sont en relations d'échanges avec elle.

Publications. — 1° La livraison I, du tome III, de la 5e série de ses *Annales*, contenant une notice sur *La relique du précieux sang de Jésus-Christ à Weingarten* (Wurtemberg), par M. l'abbé Rommel;

2° La livraison II du même tome des *Annales*, contenant une notice sur *Le couvent des Franciscaines anglaises à Bruges*, par M. Wilfrid Robinson; *Un livre de raison*, par M. Alfred Ronse; *Le siège de Calais et les villes de la côte flamande*, par M. Ed. Vlietinck, archiviste à Nieuport; un *Rapport sur le Congrès historique et archéologique de Bruxelles*, par M. l'abbé Van Speybrouck.

3° *Les méreaux obituaires des familles brugeoises*, première partie, ouvrage important, format in-4°, par M. le baron Bethune de Villers, orné de nombreuses planches.

La seconde partie est sous presse.

Bruxelles.

SOCIÉTÉ D'ANTHROPOLOGIE.

Rapport de M. V. Jacques, *secrétaire-général*.

Le bureau est composé comme suit : MM. le comte Eug. Goblet d'Alviella, *président*; L. Vanderkindere et A. Rutot, *vice-présidents*; le Dr V. Jacques, *secrétaire-général*; les Drs L. Tiberghien et G. Gevaert, *secrétaires*; Eug. Van Overloop, *trésorier*; L. Delevoy, *bibliothécaire*; L. De Pauw, *conservateur des collections*.

Le nombre des sociétaires est de 300, savoir : 40 membres honoraires, 30 membres correspondants et 230 membres effectifs.

La Société tient ses séances ordinaires le dernier lundi de chaque mois, sauf au mois d'août. L'année sociale commence le 1er mars.

La Société d'Anthropologie échange ses publications avec les sociétés similaires de l'étranger ; elle est également en communication d'échanges avec quelques Sociétés d'archéologie du pays et de l'étranger. Sa bibliothèque se compose, actuellement, de plus de mille livres et brochures. La bibliothèque et les collections d'études, réunies dans un local spécial, 36, rue de Ruysbroeck, sont accessibles aux membres de la Société.

Parmi les sujets traités par les conférenciers et publiés dans le *Bulletin*, nous ne citerons ici que ceux qui se rapportent à l'archéologie préhistorique :

Exploration des grottes de la Vallée de la Mehaigne, par M. le Dr Tihon.

Compte rendu du Congrès de Liége, par M. V. Jacques.

Note sur quelques stations néolithiques de la province de Namur, par M. Zanardelli.

Rapport sur les ossements du cimetière gaulois de Charmont (Marne), envoyés par M. le baron J. de Baye, par M. Stocquart.

Des croyances religieuses aux âges de la pierre, par M. Goblet d'Alviella.

Le bassin quaternaire de la Méditerranée, conférence de M. de Mortillet.

Sur un facies nouveau du quaternaire et sur quelques nouvelles stations préhistoriques, par M. Dormal.

Viste aux musées de Bois-le-Duc et de Nimègue, par M. Cumont.

Fourneau préhistorique de l'âge du fer à Sommeville, Verviers, par M. Comhaire.

Sur l'origine des Blonds de l'Europe, par M. Vanderkindere.

SOCIÉTÉ D'ARCHÉOLOGIE.

PRÉSIDENT D'HONNEUR : S. A. R. MGR LE COMTE DE FLANDRE.

Adresse : Secrétariat général, rue des Palais, 63.

Rapport de M. Gaëtan Hecq, *secrétaire*.

La Commission administrative, pendant l'année 1891, était composée comme suit : MM. le comte Goblet d'Alviella, *président*; Georges Cumont, *vice-président*; MM. Paul Combaz et Joseph Destrée, *conseillers*; M. Paul Saintenoy, *secrétaire-général*; MM. le baron Alfred de Loë, Émile de Munck et J. Th. de Raadt, *secrétaires*; M. Louis Paris, *bibliothécaire-archiviste*; M. Simon De Schryver, *conservateur des collections*; M. Pierre Plisnier, *trésorier*.

Le nombre des sociétaires était de 401 au commencement de l'année, de 443 à la fin. La Société s'est fait représenter : 1° au Congrès archéo-

logique de France, tenu à Besançon, à Dôle et à Montbéliard ; 2° au Congrès archéologique et historique de Bruxelles ; 3° au Meeting archéologique, tenu à Edimbourg, par le Royal archeological Institute of Great Britain and Ireland ; 4° au Congrès international de numismatique, à Bruxelles.

Il y a eu onze assemblées mensuelles (celle qui aurait dû avoir lieu en août n'a pas été tenue, à cause de sa coïncidence avec le Congrès archéologique et historique). La Commission des publications s'est réunie six fois.

Cinquante-deux communications ont été faites, aux assemblées mensuelles, sur les sujets variés de l'archéologie, particulièrement sur la préhistoire, la linguistique, le folklore, l'architecture, le blason, la numismatique, l'histoire de l'art et la musique. Au nombre des auteurs, citons Mme Daimeries, sujet : *La dentelle de Bruxelles.*

Il a été donné deux conférences : 1° par M. le major Combaz : *L'enceinte de Bruxelles* ; 2° par M. Van Duyse : *Les avatars d'une girouette.*

La bibliothèque s'est considérablement accrue : elle compte, à présent, quinze cents volumes. Les membres peuvent consulter les ouvrages au local de la Société, ou bien les emprunter.

Les collections de la Compagnie ont reçu, elles aussi, de notables accroissements, particulièrement par suite des travaux de la Commission des fouilles. Celles-ci ont été faites : 1° au Séneccaberg de Borght lez-Vilvorde ; 2° au cimetière franc découvert à Anderlecht ; 3° sur l'emplacement d'un établissement belgo-romain, à Tirlemont ; 4° au Castelbergh de Léau.

Différents objets ont été exposés par les membres aux séances mensuelles, entre autres un grand nombre de gravures, des monnaies, vases de terre et de bronze, objets d'habillement, objets mobiliers, etc.

La Société a publié cinq cent soixante pages de ses *Annales.* Elles renferment les mémoires, rapports, documents présentés lors des séances. Il a été également publié un *Annuaire* contenant les rapports administratifs, procès-verbaux, liste de membres et documents divers (110 pages).

En ses différentes excursions, la Compagnie a visité : l'Abbaye de la

Cambre, les églises Sainte-Gudule et Saint-Nicolas, les localités d'Anderlecht, Forest et Alost, les Musées des moulages et des arts décoratifs.

Un nombre important de clichés photographiques ont été exécutés au cours de ces visites. Ces photographies sont mises en vente.

La Société d'archéologie de Bruxelles fait l'échange de ses publications avec quatre-vingt-huit sociétés du pays et de l'étranger.

Société centrale d'Architecture de Belgique.

Adresse : Secrétariat, rue du Cadran, 50, *à Bruxelles.*

Rapport de M. J. Canneel, *secrétaire.*

Le bureau de la Société centrale d'architecture de Belgique se compose de : M. Franz de Vestel, architecte, *président;* M. Ch. Licot, architecte provincial adjoint, directeur de l'École de dessin de Schaerbeek, *vice-président;* M. J. Canneel. architecte des bâtiments civils, *secrétaire;* M. G. Anciaux, architecte, *secrétaire-adjoint;* M. J. Peeters, architecte, *trésorier;* M. P. Van Beesen, architecte, *bibliothécaire;* MM. L. Delbove, architecte, et E. Deligne, architecte, *commissaires.*

Le nombre des membres est de 270.

La Société tient mensuellement quatre séances, dont une séance plénière et trois séances de sections. Les sections provinciales tiennent en outre une séance mensuelle dans leurs sièges respectifs.

La Société a pour organe le journal mensuel *l'Émulation.* Elle a organisé, pendant l'année écoulée, une exposition d'œuvres d'architecture au Palais de la Bourse.

Des excursions sont organisées chaque année; celles de l'année 1891 ont eu lieu : dans le sud de l'Angleterre; dans le Grand-Duché de Luxembourg, dans diverses localités du pays, notamment Tongres, Tirlemont, Léau, Nivelles, Villers, Ellewyt, Grimberghe, etc.

La Société a une collection de photographies de divers monuments et localités, qui sont à la disposition des membres désireux d'en faire l'acquisition.

SOCIÉTÉ ROYALE BELGE DE GÉOGRAPHIE.

Adresse : Secrétariat, rue Potagère, 171, Bruxelles.

Rapport de M. J. Du Fief, *secrétaire général.*

Pendant l'année 1891, le bureau de la Société a été composé comme suit : M. Couvreur, ancien vice-président de la Chambre des Représentants, à Bruxelles, *président*; MM. le comte Goblet d'Alviella, professeur à l'université de Bruxelles, et J. Leclercq, juge au tribunal de première instance, à Bruxelles, *vice-présidents*; M. J. Du Fief, professeur honoraire de l'athénée royal de Bruxelles, *secrétaire général.*

Le nombre des membres effectifs de la Société est de 1025.

La Société a été représentée : 1° à la session tenue à Bruxelles de la Fédération archéologique et historique de Belgique; 2° à la 5e session, tenue à Berne, du Congrès international des sciences géographiques.

Dix conférences, dont six avec projections, ont été données à la Société :

1° Par M. Verney Lovett Cameron : Ses idées sur l'Afrique;

2° Par M. Wada, météorologiste à l'observatoire central du Japon : Le Japon (géogr. phys., productions, commerce);

3° Par le capitaine Roget : Souvenirs d'Afrique, le district de l'Arouwimi et de l'Ouellé;

4° Par A. J. Wauters : Les chemins de fer du Congo;

5° Par C. De Deken, missionnaire : Voyage à travers le Thibet;

6° Par P. Droeshout, ingénieur : L'île de Java;

7° Par le colonel Hennequin : L'exécution de la carte de Ferraris (1770-1778), et l'évolution de la cartographie en Belgique depuis Mercator (1540);

8° Par Alex. Clerbaut, missionnaire : La Haute Asie (climat, mœurs, coutumes);

9° Par Émile Vandervelde, avocat : L'été de l'Occident, impressions de voyage en Tunisie et en Algérie;

10° Par Léon Gérard, ingénieur : Le Zuiderzee.

Le volume du *Bulletin* de 1891 est le quinzième de la collection. Il se compose de 683 pages in-8°, avec 8 cartes et planches.

Les matières qu'il renferme, outre leur répartition par parties du monde, sont rangées sous les titres de : géographie mathématique, géographie physique, géographie politique et économique, voyages et explorations, sociétés et réunions scientifiques, nécrologie. Les notions qui intéressent particulièrement la science historique et l'archéologie se trouvent disséminées dans un grand nombre d'articles.

Au *Bulletin* est annexé un *Compte rendu des Actes* de la Société, formant 115 pages in-8°.

Société royale de Numismatique de Belgique.

Rapport de M. G. Cumont, *secrétaire*.

Dans le tome troisième des *Annales de la Fédération archéologique et historique de Belgique*, page 323, nous avons indiqué l'histoire, le but et la situation de la *Société royale de numismatique*.

Cette Société compte aujourd'hui : 3 membres d'honneur, 25 membres honoraires, 35 membres effectifs, 20 membres correspondants et 112 membres associés.

Son bureau est composé comme suit : Mgr le chanoine baron Félix Bethune, *président d'honneur à vie*; M. le vicomte B. de Jonghe, *président*; M. le comte Th. de Limburg-Stirum, *vice-président*; M. Georges Cumont, *secrétaire*; M. Alph. de Witte, *bibliothécaire*; M. Ed. Vanden Broeck, *trésorier*.

La direction de la *Revue belge de numismatique* est confiée à MM. le vicomte B. de Jonghe, Charles Maus et Georges Cumont.

Au mois de mai dernier (1891), la Société a tenu une assemblée extraordinaire à Bois-le-Duc et a visité le Musée de la Société des arts et des sciences du Brabant septentrional, ainsi que les magnifiques collections de M. Vanden Bogaerde, au château d'Heeswyck.

Au mois de juillet, à l'occasion du 50e anniversaire de la Société royale de numismatique, un Congrès international de numismatique a été réuni à Bruxelles, et de nombreux étrangers ont pris part aux intéressants et savants travaux de cette session dont le succès a été complet.

Nous nous bornerons à exposer brièvement les travaux de la

Société pendant l'année 1891. Citons d'abord les recherches relatives à la numismatique belge :

1. Points divers de l'histoire métallique des Pays-Bas. — Description des jetons intéressant les Pays-Bas, dont les coins sont conservés à l'Hôtel des Monnaies à Paris, par M. J. Rouyer.

2. Notice sur P. J. Jacoby, graveur liégeois du XVIII^e siècle, par M. le baron de Chestret de Haneffe.

3. Cinq décorations inédites de la révolution liégeoise, 1789-1794, par M. Léon Naveau.

4. Monnaies récemment découvertes dans les cimetières francs d'Éprave (province de Namur), par M. Georges Cumont.

5. Un cachet inédit gravé par Théodore van Berckel, par M. Georges Cumont.

6. Un esterlin de convention de Jean I^er, duc de Brabant (1261-1294), et de Thierry VII, comte de Clèves (1277-1305), par M. le vicomte B. de Jonghe.

7. G.-L. Hérard, sculpteur et graveur liégeois du XVII^e siècle, par M. le baron de Chestret de Haneffe.

8. Jetons au type de l'Ours ou de « la Malle-Beste », par M. le baron Jean Bethune.

9. Trouvaille de Beaufort, Grand-Duché de Luxembourg (monnaies de Wenceslas), par M. N. van Werveke.

10. Deux esterlins ou tiers de gros au lion, frappés en commun par Jean III, duc de Brabant (1312-1355), et par Louis de Crécy, comte de Flandre (1322-1346), par M. le vicomte B. de Jonghe.

11. M. de Witte a décrit des médailles modernes par MM. Ed. Geerts et Fernand Dubois. La première : une médaille décernée à Louis Trasenster par ses élèves; la seconde : une médaille offerte à M. le comte Maurin de Nahuys par ses confrères et amis.

La numismatique étrangère n'a pas été négligée :

1. Bacchius Judaeus, par M. Ernest Babelon.

2. Deux lacunes de la numismatique papale d'Avignon, par M. Roger Vallentin.

3. Étude sur les jetons au point de vue de la reproduction du type du revers, par M. J. Chautard.

4. Tessères romaines de plomb, par M. Dancoisne.

5. Doubles gros botdragers d'Adolphe III de la Marck, comte de Clèves, par M. Alphonse de Witte.

6. Curiosités orientales de mon cabinet numismatique, par S. A. R. Mgr le prince Philippe de Saxe-Cobourg et Gotha.

7. Le titre de *Princeps juventutis*, sur les monnaies romaines, par M. J.-Adrien Blanchet.

8. Essai de classification des monnaies du comté, puis duché de Gueldre, par M. Th.-M. Roest.

9. Monnaies trouvées sur la plage de Dombourg, par M^lle^ Marie de Man.

10. Pièces de fantaisie en plomb analogues aux méréaux du chapitre de Saint-Apollinaire de Valence, par M. Roger Vallentin.

11. Note relative à l'attribution d'un jeton au type de l'oranger, par M. J. Chautard.

12. État actuel de la numismatique verdunoise à l'époque gauloise et sous la période gallo-romaine, par M. L. Maxe-Werly.

13. Lettre de Mgr le baron Félix Bethune à M. A. de Witte, à propos de la vente, à Rome, de la collection du docteur Tommaso Capo.

14. Lettre de M. J.-Adrien Blanchet à M. Cumont, à propos de neuf pièces franques trouvées dans le cimetière de Noroy (Oise).

Outre ces articles, la *Revue de numismatique* a publié des *Mélanges* anssi variés qu'intéressants.

Du 15 mai 1890 au 15 mai 1891, il n'a pas été offert à la bibliothèque de la *Société de numismatique* moins de 240 volumes, parmi lesquels on pourrait citer bon nombre d'ouvrages de tout premier ordre, tels que : *les Graveurs florentins*, d'Aloïs Heiss; *les Monnaies royales de France*, d'Hoffmann; les œuvres complètes, à ce jour, — 12 volumes — de notre confrère Vallier; *les Monnaies du Grand-duché de Kew*, du comte J. Tolstoï, etc., etc.

Quant aux séries numismatiques, elles se sont augmentées d'un grand médaillon en bronze, de 9 médailles, de 31 monnaies et de 2 jetons.

Enfin, les albums photographiques renferment actuellement les portraits de 212 de nos membres.

Pour ce qui est du service des échanges, il n'a subi, cette année, aucune modification.

Caen (Calvados).

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ARCHÉOLOGIE POUR LA CONSERVATION DES MONUMENTS HISTORIQUES.

Adresse : M. le Directeur de la Société française d'archéologie, à Compiègne (Oise).

Rapport de M. le comte de Marsy, *directeur*.

M. le comte de Marsy, *directeur*; MM. Eugène de Robillard de Beaurepaire et Jules de Laurière, *secrétaires généraux*; M. Louis Gaugain, *trésorier*.

La Société compte 900 membres français, 180 membres étrangers.

Elle s'est fait représenter aux réunions suivantes : Congrès des sociétés savantes des départements, à Paris (Congrès officiel). — Congrès de la Société archéologique de Tarn-et-Garonne, à Montauban (25e anniversaire). — Congrès international de numismatique, à Bruxelles. — Congrès de la Fédération archéologique et historique de Belgique, à Bruxelles.

N. B. Le Congrès archéologique de France (tenu à Dôle et à Besançon) étant organisé par la Société, dont il est un des buts principaux, il est inutile de le mentionner ici.

Des séances mensuelles du Comité administratil sont tenues à Caen, sauf pendant les mois d'août, septembre et octobre. Des communications y sont faites par divers membres.

La bibliothèque s'accroît annuellement de nombreuses publications reçues par échange des sociétés savantes de France et de l'Étranger, données par le Gouvernement et offertes par leurs auteurs. Elles sont sommairement analysées dans le *Bulletin monumental*, et les plus importantes de celles qui sont publiées par les membres, sont analysées par le Directeur, dans le discours d'ouverture du Congrès annuel.

La Société possède un Musée plastique à Caen, dans les bâtiments de l'ancienne Préfecture. Ce Musée n'a pas reçu cette année d'accroissements dignes d'être mentionnés.

Des fouilles ont été subventionnées par la Société dans diverses localités de la France, à Sarbazan (Landes), à Papillin (Jura), etc.

La Société n'a pas ouvert cette année de concours spéciaux, mais elle a décerné, à la suite du Congrès annuel, un certain nombre de médailles de vermeil, d'argent et de bronze. Parmi les lauréats figurent MM. Auguste Castan, Jules Gauthier, Léonce de Glanville, Duvernoy, Ducat, Vaissier, l'abbé Guichard, l'abbé Launois, l'abbé Brune, etc.

La Société a, en outre, encouragé par ses souscriptions, la publication de divers ouvrages, notamment celles des *Vitraux de Bourges*, par M. Albert des Meloizes, de la *Statistique monumentale du Cher*, par M. Buhot de Kersers, des *Monuments de l'Aunis et de la Saintonge*, par M. l'abbé Laferrière, etc.

La Société a fait les publications suivantes : *Compte rendu du Congrès archéologique d'Évreux* (56e session), un volume in-8°, avec de nombreuses planches.

Bulletin monumental, LVIe volume. Cette publication, dirigée par M. le comte de Marsy, est publiée sous les auspices de la Société française d'archéologie, mais sous la responsabilité et aux frais du directeur.

En dehors du Congrès et à la suite, la Société a fait une excursion en Suisse, dans le cours de laquelle elle a visité Bâle, où elle a été reçue par le Conseil d'État du canton, Soleure, Berne, Neufchâtel, Avenches, etc.

Des photographies ont été exécutées, pendant le Congrès de Dôle-Besançon, par plusieurs membres. Elles ne sont pas mises en vente et seront utilisées pour l'illustration du compte rendu du Congrès.

La Société a fait des démarches pour obtenir soit le classement officiel, soit la restauration d'un certain nombre de monuments. De plus, plusieurs de ses membres ont, à leurs frais, acquis ou restauré d'importants monuments historiques, parmi lesquels, on peut citer le Donjon de la Rochepozay, en Poitou, dont la conservation est due à M. le comte Alexis de Chasteigner, et la Maison de la reine Mathilde, au Mans, acquise et restaurée par M. Singer.

N. B. Le Congrès archéologique de 1892 (59e session), aura lieu à Orléans (Loire) dans la seconde quinzaine du mois de juin.

Charleroy.

Société Archéologique et Paléontologique.

Rapport de M. Victor Tahon, *secrétaire-général*.

La Société archéologique de Charleroy se compose de 275 membres effectifs, 13 membres d'honneur et 19 membres correspondants. Les communications doivent être adressées au secrétaire-général, V. Victor Tahon, château de Parentville, à Couillet.

Le bureau est formé de : M. T'Serstevens-Troye, *président* ; M. J. Kaisin, *vice-président* ; M. V. Tahon, *secrétaire-général* ; MM. A. Arnould, N. Cloquet, F. Dewandre, A. Libioulle, L. Wauthy, *conseillers* ; M. J. Niffle, *conseiller-bibliothécaire* ; M. D. Kremer, *trésorier* ; M. H. de Nimal, *conservateur*.

Le Gouvernement et la province de Hainaut ont continué à seconder nos efforts, en nous accordant des subsides.

Conférences, fouilles et excursions. — M. le Dr Wauthy nous a donné une communication *Sur les fouilles pratiquées par notre Société au prieuré de Heigne (Jumet).*

M. H. Leborgne, architecte, a fait une conférence sur *Les châteaux-forts et les monastères au moyen âge*, précédée de quelques considérations très intéressantes sur ce qu'était devenu l'art de bâtir à cette époque.

M. D. A. Van Bastelaer nous a lu quelques extraits de son remarquable rapport sur *Les fouilles que notre Société a effectuées*, il y a quelques années, *aux ruines du château de Grignard.*

M. V. Tahon a donné communication de son *Rapport annuel sur la situation et les travaux de la Société*, pendant l'exercice écoulé.

Une *Exposition de frottis de pierres tombales* de l'arrondissement de Charleroy a été organisée par les soins du Comité.

Quatre *excursions* ont été organisées cette année : la première, à Mariemont et Morlanwelz, le 7 mai ; la seconde, à Chimay, Lompret et Nivelles, le 24 juin. Nous en avons parlé dans notre précédent rapport (au Comité du Congrès de Liége). La troisième a eu lieu à *Maredsous et Montaigle*, le 7 septembre ; enfin la quatrième excursion a eu lieu à Monceau-sur-Sambre, le 26 octobre.

Au commencement du mois d'octobre, une trouvaille de monnaies a été faite à Sivry, près Beaumont. Notre Société, appelée à en constater la présence et la valeur, remit à M. G. Cumont, notre estimable membre correspondant, le soin de déterminer l'âge et le mérite de ce trésor. Il s'agit de 21 pièces d'or, de différents types connus, de Philippe-le-Beau, Charles-Quint, Louis XII et Charles d'Egmont, duc de Gueldre, soit du milieu du XVIe siècle.

Notre Société était représentée au Congrès de Bruxelles.

Le Musée archéologique de Charleroy est formé des collections successivement amassées par notre Société depuis 1863, année de sa fondation.

Ces collections, que nous avons pu montrer, non sans fierté, à nos nombreux collègues étrangers, à l'occasion du Congrès de Charleroy (1888), se composent de séries nombreuses relatives à la géologie, à la paléontologie, et, en particulier, aux fossiles du terrain houiller, aux époques préhistorique et gauloise, à l'époque belgo-romaine, à l'époque franque (ces deux époques ont enrichi un grand nombre de nos vitrines), au moyen âge, aux temps modernes et, enfin, à la numismatique.

La plus grande partie des objets exposés ont été trouvés dans l'arrondissement de Charleroy. Tous sont étiquetés et se rapportent à un répertoire général.

Notre Musée a continué à s'enrichir des dons des membres de la Société et de quelques amateurs généreux de la contrée.

Notre Bibliothèque est riche d'environ 2,000 volumes, qui sont répartis dans les sections suivantes :

L'archéologie, les archives, les beaux-arts, la bibliologie, la biographie, les cartes, dessins et plans, l'économie politique, la géographie, l'héraldique et la généalogie, l'histoire générale, l'histoire nationale, l'histoire de la province d'Anvers, celle du Brabant, celle des Flandres, celle du Hainaut, celle de la province de Liége, celle des Namurois, celle du Luxembourg, celle de la ville de Charleroy et de son arrondissement, le droit, les langues, littératures et poésies, l'industrie, la numismatique et les sciences naturelles.

L'accroissement de notre Bibliothèque s'est continué d'une manière

satisfaisante grâce aux dons de l'État et des particuliers, aux hommages d'auteurs et aux nombreux envois des sociétés savantes qui font l'échange de leurs publications.

La Bibliothèque et le Musée de la Société sont ouverts au public les dimanches, lundis, mardis et jeudis, de midi à 5 heures. Un des conservateurs-adjoints se tient à la disposition des visiteurs, pour les accompagner et leur fournir tous les renseignements désirables.

Publications. — La deuxième livraison du tome XVIII des *Documents et Rapports* contenait les articles suivants :

J. Kaisin. — La charte des minières de Morialmé (1384).

D. Van Bastelaer. — La pierre tombale d'un gouverneur de Charleroy, dans un village du Brabant.

V. Tahon. — Une découverte archéologique récente à Charleroy.

E. Niffle-Anciaux. — Les sceaux et les armes de la ville de Thuin.

V. Tahon. — La forgerie du fer chez les Francs et pendant le haut moyen âge.

G. Cumont. — Lettre à propos de la découverte récente de quelques monnaies d'or, à Sivry.

Divers. — Suite du nécrologe des membres de la Société.

La troisième livraison est actuellement sous presse.

Compiègne (Oise).

SOCIÉTÉ HISTORIQUE.

Adresse : M. le Président de la Société historique, à Compiègne.

Rapport de M. le comte de Marsy, *secrétaire*.

Bureau. — M. le baron de Bonnault-d'Houët, *président* ; M. Raymond Chevallier, *vice-président* ; M. le comte de Marsy, *secrétaire* ; M. Roger de Magnienville, *secrétaire-adjoint* ; M. Dehesdin, *trésorier*.

La Société compte : 120 membres titulaires, 2 membres honoraires de droit, 3 membres honoraires élus et 55 membres correspondants.

Elle s'est fait représenter aux réunions suivantes : Congrès des

sociétés savantes, à Paris (réunion officielle). — Congrès archéologique de France, à Dôle et Besançon. — Congrès de la Fédération archéologique et historique de Belgique, à Bruxelles.

Elle tient neuf séances : une chaque mois, sauf pendant les mois d'août, septembre et octobre.

Les publications reçues en échange des autres sociétés savantes, et celles envoyées, soit par l'État, soit par les auteurs, sont déposées à la bibliothèque de la ville de Compiègne.

La Société en abandonne la propriété, sous certaines conditions de facilités de prêt à ses membres.

De même, aux termes de ses statuts, la Société n'a pas de musée particulier, et les objets qui lui sont offerts, qu'elle a l'occasion d'acquérir ou qui proviennent de fouilles exécutées par ses soins, sont déposés au musée Vivenel, de Compiègne.

Le seul concours ouvert est relatif à une description archéologique et à un projet de restauration du manoir de Saussoy, à Ribécourt (Oise). Le prix, offert par M. le duc de Narbonne, est de 500 francs. Le concours a déjà été ajourné, le seul mémoire présenté ne remplissant pas les conditions du programme.

Publications. — a) *Reproduction d'une vue de Compiègne,* gravée par Jollain, vers 1657, exécutée en photolithographie, sur format grand in-folio.

b) *Almanach historique de Compiègne, pour* 1789, avec notice de M. le comte de Marsy, in-8°; forme le second fascicule des pièces rares relatives à l'histoire de Compiègne.

c) *En préparation :* Cartulaire de Saint-Corneille de Compiègne. — Correspondance des Rois. — Excursions archéologiques. — Bulletin, VIII.

En dehors de ces publications officielles, plusieurs des mémoires présentés aux séances ont été publiés par leurs auteurs en brochure. — Les procès-verbaux des séances paraissent régulièrement dans les journaux de Compiègne : l'*Echo de l'Oise* et le *Progrès de l'Oise.* A partir de 1892, ils formeront, chaque année, une publication spéciale.

Trois excursions ont été faites : *A.* Roye-sur-Somme, Carrépuits

et Nesles. — *B*. Beauvais, Saint-Germer, Gournay-en-Bray, Gisors, Trie-le-Château et Chaumont. — *C*. Agnets, La Neuville-en-Hez, Bresles et plusieurs localités des environs de Clermont en Beauvoisis. — Les comptes rendus des deux dernières ont paru en brochure.

Des photographies ont été prises par des membres de la Société pendant les excursions, mais elles n'ont pas été mises en vente.

La Société a obtenu la conservation et la restauration des deux monuments mégalithiques de Trie-le-Château et de Villers-Saint-Sépulcre (Oise), à la suite de démarches faites auprès du Ministère des Travaux publics et de la Commission des monuments mégalithiques.

Douai.

SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE, DES SCIENCES ET DES ARTS DU DÉPARTEMENT DU NORD.

Adresse : 8bis, rue d'Arras (Jardin des Plantes), à Douai.

Rapport de M. le docteur Faucheux, *secrétaire général*.

Le bureau pour 1891 se compose de : M. Maillard, avocat, *président;* M. Quinion-Hubert, avocat, ancien magistrat, 1er *vice-président;* M. Offret, professeur au lycée, 2e *vice-président;* M. Faucheux, docteur en médecine, *secrétaire-général;* M. Rivière, bibliothécaire de la ville, 1er *secrétaire-adjoint;* M. L. Glay, avocat, 2e *secrétaire-adjoint;* M. Louis Dupont, fils, banquier, *trésorier;* M. Gosselin, ingénieur civil, *bibliothécaire-archiviste*.

La Société compte un certain nombre de membres honoraires de droit (ce titre est attaché à certaines fonctions : archevêque, préfet, recteur, etc.), quelques membres honoraires élus, et 60 membres résidents, élus. Le nombre des membres correspondants n'est pas limité.

Elle s'est fait représenter aux Congrès archéologiques de Belgique.

Les séances générales ont lieu les 2e et 4e vendredis de chaque mois, à 8 heures du soir. Chacune des sections : agriculture, sciences exactes et naturelles, sciences morales et historiques, art, archéologie

et histoire locale, jardins, tient une séance par mois, à l'exception des mois d'août et de septembre.

La bibliothèque, très considérable, s'accroît, chaque année, des échanges envoyés par les sociétés correspondantes et des publications périodiques auxquelles la Société est abonnée. Les achats de la Société sont très peu nombreux.

Un Musée communal, installé dans un local de la Société, est administré par la Chambre de Commerce.

La Société a publié en 1891, un *Bulletin agricole* (annuel), et un volume de *Mémoires* (série 3, t. III) et la table de la série 2 des *Mémoires*. Un volume de *Mémoires* paraît tous les deux ans.

La ville de Douai ayant été déclassée comme place forte, et ses fortifications devant être démolies, la Société a décidé d'en conserver le souvenir en publiant, par souscription, un ouvrage ayant pour titre : *Douai, souvenir de ses fortifications*.

Au moment où s'élaboraient les plans du démantèlement de la place de Douai, la Société a chargé une Commission de s'entendre avec la municipalité et le Comité départemental des monuments historiques pour la conservation d'un certain nombre de portes de la ville et de portions de rempart. Une promenade faite autour de nos fortifications a amené le résultat désiré, et l'accord s'est fait sur les points à conserver.

Dunkerque.

COMITÉ FLAMAND DE FRANCE.

Adresse : Au Secrétaire, rue d'Ypres, à Bailleul (Nord).

Rapport de M. Eug. Cortyl, *secrétaire*.

Le Comité flamand de France a été fondé à Dunkerque, en 1853. Sous les présidences successives de M. Edm. de Coussemaker, son fondateur, et de M. Bonvarlet, il a poursuivi, depuis trente-huit ans, avec autant de persévérance que de dévouement, un double but : d'abord, étudier la langue et la littérature des Flamands de France et recueillir les documents et les ouvrages écrits en langue flamande ; en second lieu, rechercher et publier l'ensemble des renseignements

concernant l'histoire, les arts et les sciences, le droit féodal et les coutumes, les dévotions, les traditions et les légendes, les mœurs et les usages de la Flandre maritime.

Le Comité flamand de France compte actuellement 17 membres d'honneur et 220 membres titulaires. Il se réunit quatre à cinq fois l'an et publie un *Bulletin* trimestriel et un volume annuel d'*Annales*.

Le tome XIXe des *Annales* a paru en novembre 1891. Il renferme les mémoires suivants :

Observations sur l'acte de fondation de la collégiale de Saint-Pierre de Cassel, suivies de notes biographiques sur les prévôts qui l'ont gouvernée, travail posthume d'Ignace de Coussemaker;

Notice sur une rente de l'hôpital de Seclin à Mardyck, par M. l'abbé Leuridan;

Les subventions accordées aux littérateurs, aux savants et aux artistes, par les gouverneurs des Pays-Bas, au XVIIe siècle, par M. Finot, archiviste du Nord.

Note sur le budget de la ville d'Hazebrouck, en 1686, par M. G. Degroote.

Notice sur l'hôpital Saint-Jacques à Bergues, par M. l'abbé Flahault.

Le Dialecte flamand de France, étude phonétique et morphologique de ce dialecte tel qu'il est parlé à Bailleul et dans les environs, par M. l'abbé D. Carnel.

La Botte couronnée, comédie de Michel de Swaen, texte publié d'après le manuscrit du Comité flamand, avec une introduction et des notes, par M. l'abbé Looten.

Dusseldorf.

GESCHICHTS-VEREIN.

Rapport de M. le Dr Bone, *président*.

Le bureau est composé de : M. le Dr Bone, *président*; M. Kirsch, *vice-président*; M. Bloos, *trésorier*; M. le Dr Hucklenbreich, *secrétaire*; M. le Dr Wachter, *membre*, et M. le Dr Redlich, *bibliothécaire*.

La Société compte 326 membres, dont 4 membres honoraires.

La Société s'est fait représenter aux Congrès de Bruxelles et de Sigmaringen.

Les séances ordinaires ont lieu, en hiver, tous les quinze jours. — La bibliothèque compte environ 600 ouvrages.

La Société publie un annuaire (*Jahrbuch*), dont le sixième volume est sous presse. Elle a publié également : *Tagebuch des Lieutenants Anton Vossen vornehmlich über den Krieg in Russland* 1812, par le Dr Otto Redlich.

Dans le courant de l'été, la Société a fait une excursion à Angermund ; d'autres excursions sont projetées et auront lieu prochainement.

Gand.

CHAMBRE SYNDICALE DES ARTS INDUSTRIELS,

sous la présidence d'honneur du Gouverneur de la province.

Adresse : Au Gouvernement provincial.

Le bureau est composé de : M. le comte de Limbourg-Stirum, *président;* MM. le chevalier de Hemptinne et A. Wagener, *vice-présidents* et M. Émile Varenberg, *secrétaire et trésorier*.

La Société se compose de 400 membres. La Chambre syndicale organise des concours annuels ou bisannuels d'art industriel, et des expositions.

MESSAGER DES SCIENCES HISTORIQUES OU ARCHIVES DES ARTS ET DE LA BIBLIOGRAPHIE DE BELGIQUE.

Le Comité est composé de : M. le comte de Limbourg-Stirum, Ferd. van der Haeghe, le baron Bethune et Émile Varenberg, *secrétaire*.

Hasselt.

SOCIÉTÉ CHORALE, LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE : « LES MÉLOPHILES ».

Adresse : Au Président ou au Secrétaire, à Hasselt.

Rapport de M. E. Bamps, *délégué.*

Le bureau se compose de : M. E. Geraets, *président;* M. A. Boer-

mans, *secrétaire;* M. Leenaerts, *trésorier*, et MM. H. Van Neuss, archiviste provincial, Dubois, colonel pensionné, America, instituteur, Hermans, comptable, Polus, greffier-adjoint, Ceulemans, président de la section chorale, *commissaires.*

La Société compte : 60 membres actifs pour les deux sections chorale et littéraire et environ 200 membres honoraires.

La Société s'est fait représenter aux Congrès de Charleroi et de Bruxelles.

La Société donne en moyenne de dix à douze conférences, par année, sur différents sujets, et publie annuellement un *Bulletin.*

Les conférences sont exclusivement données aux membres de la Société. La plupart des conférenciers sont membres actifs de la Société. Une ou deux fois par an, la Commission fait venir un conférencier étranger. Les noms des conférenciers et les sujets traités se trouvent dans les rapports publiés annuellement dans les *Bulletins.*

La bibliothèque s'accroît par dons et par échanges avec les autres sociétés. Les livres sont prêtés aux membres. La bibliothèque renferme 2,000 volumes divers.

La Société n'entreprend pas de fouilles. Des fouilles dans la province, à Sesseren, à Houthaelen, etc., ont été faites individuellement par les membres.

La Société s'occupe en ce moment de la publication du vingt-huitième volume de ses bulletins annuels. Les volumes XX et XXV contiennent les tables analytiques des mémoires publiés.

Huy.

Cercle hutois des Sciences et Beaux-Arts.

Rapport de M. Emile Wigny, *délégué.*

M. Ch. Delloye-Matthieu, industriel, *président-d'honneur;* M. Lucien Springuel, juge de paix, *président;* M. Eugène Viersct, député permanent, *vice-président;* MM. Ernest Loumaye, avocat, et Hector Raquet, ingénieur agricole, *conseillers;* M. Jean Siquet, ancien insti-

tuteur, *bibliothécaire;* M. Charles Laurent, professeur, *secrétaire,* et M. Émile Wigny, chef-comptable, *trésorier*.

La Société compte 277 membres.

Six séances sont données chaque hiver aux membres. Elles se composent d'une conférence et d'une partie musicale. Les *Annales* donnent les noms des conférenciers et les sujets traités. Huit volumes d'environ 300 pages chacun sont publiés.

Le catalogue de la bibliothèque a été inséré aux *Annales* (trois articles); un nouveau supplément paraîtra sous peu.

Le musée s'enrichit lentement. Depuis plusieurs années, aucune acquisition n'a plus été faite.

Trois ou quatre concours littéraires, historiques et scientifiques ont été organisés : les *Annales* en ont rendu compte.

Il y a eu deux expositions considérables d'antiquités, d'objets d'art, de produits industriels, etc. La troisième a été fixée au 15 août 1893.

Leide.

Maatschappij van nederlandsche Letterkunde, Geschiedenis en Oudheidkunde.

Rapport de M. Jan ten Brinck, *délégué*.

Cette Société est formée de près de 600 sociétaires. Je l'ai représentée à Charleroi, à Anvers, à Middelbourg, à Liége et à Bruxelles.

Nous avons une section archéologique et historique, qui tient des séances mensuelles.

Cette année nous avons eu les conférences suivantes : M. le professeur Acquoy, La musique des psaumes de Clément Munt et de Dafhenus; M. le professeur R. Frecin, La mort du comte de Hoochstraten (XVIe siècle); M. le Dr du Rieu, L'histoire de l'imprimerie; M. le professeur Muller, Le duc d'Anjou et les États-Généraux des Pays-Bas (1576); M. le professeur Fockoma Andreæ, Le droit frison au moyen âge; M. le Dr Pleyte, Les antiquités du Limbourg; M. le Dr Dozy, Le Burcht, à Leide.

Notre bibliothèque est très riche. Le catalogue seul forme quatre volumes in-4°.

J'ai pu, l'année dernière, y ajouter une collection d'œuvres sur la littérature et son histoire — 300 volumes environ — par suite d'une donation de près de 2,000 francs, provenant d'une Société de gens de lettres néerlandais, qui s'était dissoute.

Les fondations de notre Burcht (château), à Leide, ont été fouillées, cette année, pendant les restaurations.

Liége.

Société des Bibliophiles liégeois.

Rapport de M. Naveau, *délégué*.

Pendant l'année qui vient de finir, notre Compagnie n'a mis au jour que les fascicules 5 et 6 du tome IV de ses bulletins.

Ce volume toutefois n'est pas sans contenir de précieux matériaux pour l'étude de l'histoire et de la bibliographie de notre principauté.

M. Le Paige a eu la bonne fortune d'acquérir un exemplaire du *Gédéon*, tragi-comédie de Libert de Houthem (imprimé à Liége, chez Morberius, en 1575), et s'est empressé de nous communiquer d'intéressantes observations au sujet de ce livre rare.

Notre président, M. le baron de Chestret de Haneffe, dans un excellent mémoire sur *Henri Helbig, sa vie et ses ouvrages*, a fait revivre devant nous le savant bibliophile, fondateur et président d'honneur de notre Société, que nous avons eu la douleur de perdre le 21 mai 1890.

Une nouvelle série des papiers concernant les Rapports de Jean de Hornes avec Louis Pynnock, 1485-1504, a été publiée et commentée par notre confrère, M. Edg. de Marneffe.

Enfin, M. le chevalier de Borman a eu l'occasion de faire connaître une petite chronique inédite des principaux faits qui se sont passés au pays de Liége pendant les années 1674 et 1675. Ces annotations historiques intitulées *Mémorial*, émanent de Godefroid, baron de Seraing, de Hollogne-sur-Geer, ancien colonel de cavalerie au service

de S. M. C. et gentilhomme de l'état noble du Pays de Liége, mort le 20 décembre 1676.

Si, comme on vient de le voir, les publications de la Société des bibliophiles n'ont pas été bien nombreuses en 1891, celles de 1892 par contre, promettent d'être très importantes.

Société géologique de Belgique.

Rapport de M. J. Fraipont, *secrétaire-adjoint*.

Composition du bureau en 1891 : M. G. Cesaro, professeur à l'université de Liége, *président* ; MM. E. Delvaux, capitaine de cavalerie, W. Spring, membre de l'Académie royale de Belgique, professeur à l'université de Liége, Ad. Verket, ingénieur en chef, directeur des mines, *vice-présidents*; M. G. Dewalque, membre de l'Académie de Belgique, *secrétaire-général* ; M. Julien Fraipont, professeur à l'université de Liége, *secrétaire-adjoint* ; M. J. Libert, ingénieur des mines, *trésorier*.

La Société compte 210 membres effectifs; 27 membres honoraires et 52 membres correspondants.

Elle s'est fait représenter aux Congrès de Liége et de Bruxelles.

La Société se réunit le troisième dimanche de chaque mois, à l'exception des mois d'août et de septembre, à l'université de Liége.

La Société a échangé ses publications en 1891 avec 210 corps savants du pays et de l'étranger. Le produit de ces échanges constitue sa bibliothèque.

La Société publie un bulletin mensuel (procès-verbal) des séances et un volume de Mémoires de 500 pages avec figures et planches hors texte, paraissant par fascicules trimestriels. Elle a fait paraître, en 1891, le tome XVIII de ses *Annales*.

Les sujets traités en 1891 comportent des travaux de minéralogie, de géologie et de paléontologie. Plusieurs d'entre eux, ayant trait à l'époque quaternaire, intéressent l'archéologie, notamment un mémoire de M. E. Delvaux, *Sur un terme nouveau du quaternaire inférieur, observé en Belgique*, et une note du même, *Découverte d'une molaire d'Elephas antiquus et des restes d'espèces quaternaires éteintes dans les alluvions de Mesvin, par M. A. Lemonnier*.

L'excursion annuelle de la Société a eu lieu en 1891, les 17, 18 et 19 août, dans les environs de Charleroi et dans la vallée de la Molignée.

SOCIÉTÉ DU FOLKLORE WALLON.

Adresse : 20, *avenue d'Ayroy, Liége.*

Rapport de M. Eugène Monseur, *président.*

Bureau : M. Eugène Monseur, *président*; M. Joseph Defrecheux, *secrétaire;* M. Georges Doutrepont, *secrétaire-adjoint.*

La Société compte 127 membres effectifs, honoraires et correspondants.

Elle s'est fait représenter, en 1891, au Congrès archéologique de Bruxelles et au Congrès de Folklore de Londres.

L'assemblée générale du lundi 28 décembre 1891, à la Société d'Émulation de Liége, a eu pour programme :

1° Exécution de rondes par des fillettes, avec Causeries sur l'origine de ces jeux, par MM. E. Monseur et A. Gittée; 2° Causerie par M. M. Wilmotte, sur la *Chanson de Jean Renaud.*

La Société publie le *Bulletin de Folklore*, revue semestrielle.

INSTITUT ARCHÉOLOGIQUE.

Adresse : M. Édouard Poncelet, secrétaire, 7, quai de l'Industrie, Liége.

Rapport de M. Poncelet, *secrétaire.*

Bureau : M. Jules Fréson, conseiller à la Cour d'appel de Liége, *président*; M. Eugène Poswick, à Ingihoul par Engis, *vice-président*; M. Edouard Poncelet, attaché aux Archives de l'État, *secrétaire;* M. J. Alexandre, archiviste provincial, *conservateur du Musée;* M. Ad. Dejardin, *trésorier et bibliothécaire;* MM. Léon Naveau et Marcel de Puydt, *conservateurs-adjoints.*

Le nombre des membres de l'Institut est actuellement de 160; les assemblées de la Société se tiennent régulièrement le dernier vendredi de chaque mois.

L'Institut archéologique, a participé au VII^e^ Congrès, tenu à

Bruxelles, au mois d'août; MM. le capitaine Dejardin et Edouard Poncelet y représentaient l'Institut.

Fouilles. — Quatre localités de la province de Liége ont été explorées pendant l'année 1891. Les fouilles pratiquées sous la direction de M. Philippe de Limbourg, au hameau de Pouillou-Fourneau, commune de Theux, ont amené la découverte d'un grand nombre d'objets, tels que patères, poteries, fibules, monnaies, etc.

L'Institut a fait fouiller au mois de mai dernier un cimetière franc découvert à Laer, au lieu dit *Sakstraet,* près de la station de Neerwinden; les recherches en cet endroit furent également couronnées de succès et enrichirent notre musée de plusieurs vases, poteries, trois haches franques, fragments d'épée, perles, etc.

L'Institut a entrepris, sous la direction de M. le comte Georges de Looz-Corswarem et de M. Marcel de Puydt, des fouilles dans la tombe romaine dite de Hodeige, située entre les villages de Fize-le-Marsal et de Hodeige. Les fouilles ont amené, mais en dehors de l'axe principal du tumulus, la découverte d'un intéressant caveau de $3^{m},25$ de côté, dont la profondeur atteignait environ 2 mètres au-dessous du sol. Cette sépulture, indépendamment des ossements calcinés, renfermait un grand nombre de vases, urnes, cruches en terre et en verre, disques en verre colorié, objets en bronze, ferrailles, etc.

Enfin, des fouilles ont été entreprises à Lizen, près d'Ouffet, où l'existence de deux cimetières francs a été reconnue et où l'on a trouvé notamment deux curieuses plaques de ceinturon avec filigranes d'argent et des fragments d'épée.

Les collections préhistoriques de notre Musée se sont enrichies de nombreux et remarquables spécimens recueillis par MM. de Puydt et Davin-Rigo, dans les fonds de cabanes néolithiques de la Hesbaye, dans les stations et les ateliers de Sainte-Gertrude (Limbourg hollandais), à Huccorgne, Vissoul, Aerschot, etc.

Publications. — Le rapport annuel du secrétaire pour l'année 1890, ainsi que le tome XXII du *Bulletin* ont été publiés cette année. Le tome XXII comprend les articles suivants : 1° Quatrième lettre à M. S., sur l'ancienne verrerie liégoise, par D. Van de Casteele; 2° Le château de la Rochette et ses seigneurs, avoués héréditaires de Fléron,

par le chevalier J. B. de Harenne; 3° La seigneurie de Saive, par Edouard Poncelet; 4° Le Perron liégeois, par Léon Naveau. Ce volume est illustré de 12 planches et de nombreuses vignettes.

Bibliothèque. — La Bibliothèque s'est enrichie de nombreux ouvrages; plusieurs sociétés savantes ont encore demandé l'échange. Nous avons reçus des ouvrages de MM. Ch. de Blanckart, Jos. Dejardin, Th. Gobert, J. de Chestret et M. de Puydt. Le Gouvernement a continué à nous envoyer les *Bulletins de l'Académie royale* et plusieurs autres publications historiques et scientifiques.

Maestricht (Pays-Bas).

SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE DU DUCHÉ DE LIMBOURG.

La Société a son siège à Maestricht. Le nombre des sociétaires est de 200 membres honoraires, correspondants et ordinaires. Les publications qui paraissent chaque année, forment un volume de 500 pages au moins.

Le bureau de la Société est composé de : M. J.-J. Habets, archiviste de l'État, *président*; M. Émile Roberti, *vice-président*; M. Charles Bergers, président du tribunal, *secrétaire*; M. Dumoulin, notaire, *conservateur du Musée*; M. le docteur Schols, *bibliothécaire*; MM. le baron Jules de Chestret de Haneffe, à Liége; Willemsen, curé à Odiliënberg et D. Franquinet, inspecteur en chef des écoles, *membres*.

La Bibliothèque n'a reçu d'accroissements que par les échanges. Le Musée s'est augmenté, entre autres, de nombreux objets romains trouvés dans les sépultures des environs de Maestricht, surtout entre Limmel et Wyck.

Les publications de la Société contiennent les Notices et Mémoires qui suivent : 1° *Les tours de l'ouest de l'église de Saint-Servais, à Maestricht*, par M. Flament, d'après les papiers de feu M. l'ingénieur Van den Bergh ; 2° *Les institutions de bienfaisance sous l'ancien régime*, par M. Ad. Steffens ; 3° *Les émigrants français à Maestricht à la fin du siècle passé*, par Jos. Habets ; 4° *Gastronomia Trajec-*

tensis, ou menu d'une fête qui eut lieu à Maestricht en 1660, par M. Flament; 5° *Deux notices sur l'ordre canonial du Saint-Sépulcre*, par M. Willemsen ; 6° *Notice sur Jean Grégoire Van den Bergh*, ingénieur en chef des chemins de fer de l'État néerlandais, par M. Schmeitz. Variétés, Bibliographie et Nécrologie.

La Société a fait des démarches pour conserver à Wyck la tête de l'ancien pont que les Romains avaient jeté sur la Meuse à Maestricht.

Cette tête de pont formait les restes d'une porte en pierre qui débouchait sur le pont même. Les instances de la Société ont été infructueuses ; pendant l'été 1891, la régence de la ville a fait détruire ce rare monument. La Société a fait également des démarches pour conserver des pierres tombales dans l'ancienne église collégiale de Notre-Dame, à Maestricht. Nous osons espérer, que, dans ce cas-ci, elle sera plus heureuse.

Malines.

CERCLE ARCHÉOLOGIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE.

Adresse : Secrétariat, 21, rue du Ruisseau.

Rapport de M. H. Coninckx, *secrétaire*.

Le Cercle, fondé au mois de mars de l'année 1886, compte actuellement 20 membres effectifs, 20 membres honoraires et 25 membres correspondants.

Les séances mensuelles sont remplies par les communications que les membres sont obligés de donner d'après le règlement.

Des conférences publiques sont organisées sous les auspices du Cercle. Jusqu'ici nous avons entendu : MM. Wauters, archiviste à Bruxelles, Bernard van Orley et les Coxie; Mahy, membre correspondant du Cercle, La sculpture et les sculpteurs malinois, du XIVe au XVIIIe siècle ; Charlemagne, raconté par Eginhard et le moine de Saint-Gall ; Gilkin, la Jeune Belgique ; Derrijn, avocat, membre du Cercle, Les formes nouvelles de la poésie française; Serrure, numismate, Marguerite d'Autriche, et Adolphe Frère, littérateur à Paris, L'art de quelques-uns.

Le Cercle s'est fait représenter aux Congrès de Charleroi, Liége, Anvers et Bruxelles.

Les fouilles entreprises jusqu'ici se sont bornées à des recherches au village d'Elewijt, près de Malines. Nous y avons découvert des débris de poteries romaines que nous conservons dans notre Musée, jusqu'ici peu important, il est vrai, mais qui se forme petit à petit.

Quant aux excursions, nous avons visité le village de Waelhem, près de Malines, son église du XIII^e^ siècle et les restes de l'abbaye de Roozendael; le village de Broechem, son église et le château dit « Allemans hof ». Notre savant collègue, M. Th. de Raadt, publie, dans notre *Bulletin* de cette année, une curieuse étude sur ce château et les familles qui en ont été propriétaires.

Le tome III de notre *Bulletin*, qui vient de paraître, renferme les travaux suivants : H. Coninckx, Malines sous la république française, 2^e^ partie; Une émeute à Malines en 1467. — Th. De Raadt, Philippe Nigri, chancelier de la Toison d'Or, premier évêque d'Anvers; Le château de Bosschensteyn. — Notelteirs, Pierke Van Boekweyt-Strooy, célèbre empirique. — G. Van Doorslaer, Une réponse à l'article ci-dessus. — V. Hermans, Een woord over 't stadsarchief van Mechelen. — Alph. Goovaerts, Les sculptures de Leliendael, à Malines.—G. Van Caster, Bemerkingen over eenige straatbenamingen, et, enfin, des *Mélanges* très intéressants, parmi lesquels une note de M. Cordemans sur une trouvaille de monnaies faite à Malines.

Mons.

Cercle archéologique.

Rapport de M. Léopold Devillers, *président*.

Le Cercle comptait, en 1891, 107 membres effectifs, 9 membres honoraires, 4 membres d'honneur, et 70 correspondants.

Le Cercle a été fondé le 28 septembre 1856. Ses publications se composent de vingt-deux volumes d'*Annales*, de la Table générale des vingt premiers volumes, du Catalogue de la bibliothèque, de quatre séries de *Bulletins des séances* et de dix publications extraordinaires. Le tome XXIII des *Annales* et la 5^e^ série des *Bulletins* sont sous presse.

Les collections de la Société composent la section archéologique du Musée communal. Elles sont déposées dans deux salles du rez-de-chaussée de la Bibliothèque publique, rue des Gades.

Des excursions archéologiques ont eu lieu, en 1891, à Havré, à Frasnes-lez-Buissenal, à Audenarde et à Renaix.

Le Cercle s'est toujours fait représenter aux Congrès archéologiques, en Belgique et en France. Il tient, une ou deux fois par an, des séances publiques.

Ses démarches auprès des autorités compétentes pour obtenir la conservation de la tour du Val-des-Écoliers, à Mons, n'ont pu aboutir. Cependant le monument n'a pas été démoli, jusqu'à présent.

Nancy.

SOCIÉTÉ LORRAINE D'ARCHÉOLOGIE.

Adresse : M. Ch. Guyot, président, rue Girardet.

Rapport de M. Léon Germain, *délégué*.

Le bureau était ainsi composé au 1er janvier 1892 : M. Ch. Guyot, *président;* M. L. Quintard, *vice-président;* M. R. de Souhesmes, *secrétaire;* M. Wiener, *trésorier;* M. L. Germain, *bibliothécaire-archiviste;* MM. P. de Lallemand de Mont et E. Duvernoy, *secrétaires-adjoints ;* M. L. Wiener, *conservateur du Musée ;* M. Ch. Cournault, *conservateur honoraire.*

Une Commission, dite *Comité du Musée* se compose de 25 membres, y compris le Bureau.

Le nombre des sociétaires est d'environ 520. La Société tient régulièrement dix séances par an (une par mois, excepté pendant les vacances).

La Société s'est fait représenter fréquemment aux Congrès des sociétés savantes de la Société française d'archéologie et de la Fédération de Belgique.

Les mémoires présentés, qui touchent à toutes les questions d'archéologie et d'histoire intéressant les quatre anciens départements lorrains, s'impriment dans les *Mémoires* ou dans le *Journal*.

La bibliothèque de la Société s'est accrue de plusieurs ouvrages lorrains, offerts par des particuliers, et de nombreuses publications envoyées, soit par le Ministère de l'Instruction publique et des beaux-arts, soit par les Sociétés avec lesquelles elle est en relation.

La bibliothèque est ouverte, pendant quelques heures, un jour de chaque semaine, pour le prêt des volumes, auquel ont droit les membres de la Société; il est toutefois fait exception pour les livres rares et les manuscrits précieux ; le catalogue des manuscrits a été publié.

Le Musée a reçu des dons assez nombreux : monnaies, armes, objets préromains ou gallo-romains, etc., des statuettes intéressantes de différents saints et de curieux moulages de statuettes ou bas-reliefs, notamment du XVI^e^ siècle. Le Musée a reçu, en souvenir d'un membre décédé, trois morceaux importants : un laraire composé de quatre objets, provenant de l'ancien *Nasium*, une croix processionnelle du moyen âge, et un calice du XVII^e^ siècle avec armoiries et inscription. Quelques acquisitions ont été faites : statues antiques, étoffes, devant d'autel en bois sculpté, etc. Le catalogue du Musée a été réédité il y a trois ans.

La Société n'a pas fait de fouilles officiellement, mais elle s'est associée à des fouilles entreprises par l'un de ses membres.

Le dernier volume des *Mémoires* de la Société comprend sept mémoires sur des questions diverses d'histoire et d'archéologie ; l'art y est représenté par une étude sur Jean Appier et Appier-Hauzelet, graveurs du XVII^e^ siècle ; on remarque aussi la fin du travail de M. F. Barthélemy, *Matériaux pour servir à l'étude des temps préhistoriques en Lorraine*, qui a été couronné par l'Académie de Stanislas, au concours de 1888.

Le *Journal* mensuel de la Société, pour 1890, a formé un volume de 300 pages, avec 7 planches ou figures ; outre les procès-verbaux des séances, il renferme une quantité de petits mémoires et de communications sur les sujets les plus divers.

De plus, la Société a repris, cette année, la publication du *Recueil de documents sur l'histoire de Lorraine*, dont quinze volumes (in-8°) avaient paru annuellement, lorsque les événements de 1870-1871 vinrent suspendre cette publication. Le nouveau volume a été consacré

à des *Inventaires des ducs de Lorraine,* empruntés à des manuscrits de la Bibliothèque nationale ; ils sont presque tous du XVIe siècle, époque de la plus grande splendeur de la Cour ducale.

La Société n'a pas fait d'excursions officielles ; toutefois, elle s'est intéressée à des excursions de différents groupes de ses membres, dans le but de visiter des camps antiques ou des monuments du moyen âge et de la Renaissance ; aucun rapport n'a été imprimé.

Namur.

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE.

Rapport de M. A. Bequet, *délégué.*

Le nombre des sociétaires, en 1891, a été de 124.

Le bureau est composé de : M. Eugène del Marmol, *président ;* M. Alfred Bequet, *vice-président ;* M. Henri de Radiguès, *secrétaire ;* M. Crépin, *trésorier ;* MM. Sosson, Niffle-Anciaux et Lahaye, *membres.*

La Société a la direction de la bibliothèque de la ville, qui lui a été confiée en 1856 ; avec la bibliothèque de la Société, ce dépôt renferme environ 20,000 volumes. Le public y est admis le dimanche ; il peut emprunter des livres.

Musée. — Le Musée n'est ouvert que le dimanche ; mais il est toujours visible en s'adressant au concierge. Des conférences archéologiques et historiques y ont été données par le conservateur, à différentes sociétés du pays.

Les accroissements du Musée, pour la partie antique, comprennent divers objets provenant des fouilles d'une villa romaine située entre Jemelle et Rochefort. Le plan de cette intéressante construction, relevé avec le plus grand soin, a été exposé au Congrès de Bruxelles, en même temps que le plan d'une autre villa située à Maillen, non loin de Namur. Plusieurs centaines de vases et de bijoux ont été recueillis l'an dernier dans un cimetière belgo-romain, à Berzée ; on compte parmi ces derniers une cinquantaine de fibules émaillées, remarquables par l'élégance et le fini du travail. Rappelons, en passant, que le Musée de

Namur renferme la collection de fibules émaillées la plus riche de l'Europe. Cette industrie est d'autant plus intéressante pour nous qu'elle paraît avoir été exercée particulièrement dans le pays d'Entre-Sambre-et-Meuse. Les fouilles de Berzée nous donneront probablement encore beaucoup d'objets ; la Commission de la Société se demande avec anxiété où elle les placera, le local actuel étant encombré et nos sollicitations auprès des pouvoirs publics pour obtenir son agrandissement étant jusqu'à ce jour restées sans succès.

La section du moyen âge s'est enrichie de deux grandes statues de bois, dont une de la fin du XIVe et l'autre du XVIe siècle. Ces œuvres attribuées, non sans raison, à des artistes namurois offrent un mérite artistique réel. Un membre de la Société, récemment décédé, nous a légué un intéressant tableau sur bois de Blès, paysagiste, né à Bouvignes, à la fin du XVe siècle. Une fabrique d'église de la province a placé en dépôt au Musée une fort belle remontrance qui ne servait plus au culte. Nous avons reçu en don ou acheté des matrices de sceaux, des monnaies, des plaques de cuivre gravées servant à imprimer les images des patrons d'anciennes confréries et corps de métier de la ville.

Les fouilles. — L'exploration de la grande villa romaine, située entre Jemelle et Rochefort, a été achevée; bien qu'il soit éloigné de huit kilomètres du village de Nassogne, on croit cependant que cet édifice était le *Nasonacum* du Code Théodosien et la villa où résidait l'empereur Valentinien Ier, lorsqu'il venait de Trèves pour chasser dans les forêts voisines. Il nous restera à explorer, cette année, les dépendances établies à une centaine de mètres de la villa ; elles renfermaient, croyons-nous, la demeure des gardiens de la chasse, les écuries, chenils, magasins, etc.

En août dernier, nous avons commencé des fouilles dans un vaste cimetière belgo-romain, des IIe et IIIe siècles de notre ère, situé à Berzée près de Walcourt, le long de la voie romaine allant de Bavai à la Meuse. Les trois cent quarante-six tombes ouvertes en 1891 nous ont donné une quantité de vases, plus de cent monnaies romaines, des fibules, des épingles à cheveux, des bracelets, des bagues, etc. Nous avons tout lieu de croire que ce cimetière à incinération renfermait

les cendres d'esclaves qui cultivaient une partie du domaine dépendant de la riche villa de Perwez, située à environ deux kilomètres de là. D'après la loi romaine, les personnes de condition servile ne pouvaient porter que des anneaux en fer. Or, les bagues recueillies à Berzée sont faites de ce métal, bien que les fausses intailles qui ornent leurs chatons, annoncent une certaine recherche. Nous espérons continuer ces fouilles en 1892.

Publications. — La Société a publié, en 1891, les deux premières livraisons du tome XIX de ses *Annales* ; elles contiennent les articles suivants : Les *Basilicæ* des cimetières francs, par Paul Rops; Une conspiration manquée, par L. Lahaye; Les droits de l'abbaye de Florennes, à Dourbes, par D. Ursmer-Berlière; Histoire généalogique de la maison de Rumigny-Florennes, par C.-G. Roland; Encore un mot sur Guy II, comte de Namur, par Ed. Niffle-Anciaux; Cimetière de l'époque romaine, à Andenne, par Eug. del Marmol; Sépulture franque du Ve siècle, par Alf. Bequet; Les fibules du musée de Namur, par le même, et des *Mélanges*, par le même.

Deux excursions ont été organisées : l'une avait pour but la visite des ruines de la villa romaine de Jemelle, du camp romain d'Éprave et du cimetière franc de la *Croix rouge* ; l'autre, celle de l'église romane de Celles, le château de Vêve près de Dinant, et l'emplacement du camp romain de Furfooz.

Presque tous les monuments et objets d'art de la province ont été photographiés : on peut se procurer les planches chez M. Dandoy, photographe à Namur.

Nivelles.

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE.

Adresse : M. le docteur Lebon, président, place Saint-Paul, à Nivelles.

M. le Dr Lebon, *président*; M. H. Hivin, *vice-président* ; M. G. Willame, *secrétaire*; M. Hanon de Louvet, *trésorier* ; M. E. de Prelle de la Nieppe, *conservateur* ; M. J. Buisseret, *bibliothécaire*, et M. E. Jamart, *membre*.

La Société compte 4 membres d'honneur, 50 membres effectifs et 25 correspondants. Elle a tenu une assemblée générale le 26 octobre.

Mémoires présentés : 1° Communication relative aux archives de la ville de Nivelles; 2° Notes sur des découvertes préhistoriques récentes; 3° Quelques vieilles enseignes nivelloises.

Bibliothèque. — Le bibliothécaire rédige un catalogue analytique de la bibliothèque. La Société reçoit les *Annales* ou *Bulletins* des principales sociétés archéologiques du pays, ainsi que plusieurs publications périodiques.

Saint-Omer (Pas-de-Calais).

SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES DE LA MORINIE.

Rapport de M. Pagart d'Hermansart, *secrétaire-général.*

La *Société des Antiquaires de la Morinie,* fondée à Saint-Omer en 1831, compte actuellement 28 membres titulaires. Elle possède en outre des membres honoraires, et un grand nombre de membres correspondants.

Le bureau est actuellement composé de : M. Butor, *président;* M. l'abbé Bled, *vice-président;* M. de Bailliencourt, *trésorier ;* M. Pagart d'Hermansart, *secrétaire-général ;* M. Charles Legrand, *secrétaire-archiviste.*

La Compagnie s'est fait représenter au Congrès archéologique et historique de Liége et à celui de Bruxelles.

Elle tient chaque mois une séance, sauf pendant les mois d'août et de septembre, et reçoit des communications de toute nature sur l'histoire, l'archéologie, et les sciences qui en dérivent.

Elle publie tous les trois mois un *Bulletin historique* qui contient, outre les procès-verbaux de ses séances, un ou deux articles d'une étendue moindre que les travaux réservés aux Mémoires. Huit volumes ont paru depuis 1852. Il paraît tous les deux ans un volume de Mémoires.

La Société publie encore d'autres travaux spéciaux; elle vient de terminer le tome II des Chartes de Saint-Bertin, par l'abbé Haigneré.

En 1891, les *Bulletins* contiennent les articles suivants : Sur un

autographe de Saint-Omer, par M. l'abbé Bled. — Le siège et la prise de Calais et d'Ardres, en 1586, par l'archiduc Albert d'Autriche (extrait du *Diarium* des Jésuites wallons de S^t^-Omer), par M. L. Deschamps de Pas. — La publication de la paix de Vervins, le 7 juin 1598, à Saint-Omer, par M. l'abbé Bled. — Les comptes des baillis d'Artois, de 1281, 1307 et 1308, par M. le vicomte de Gelemetz. — Le sceau de Lambert de S^t^-Omer, par M. l'abbé Bled. — Le paratonnerre de S^t^-Omer en 1780, par M. Pagart-d'Hermansart.

Tournai.

SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE.

Adresse : Secrétariat, 45, rue Royale, à Tournai.

Rapport de M. Eug. Soil, *secrétaire*.

La Société tient des séances mensuelles, pendant lesquelles il a été donné lecture de nombreuses publications. Nous citons les suivantes :

Fragments d'épigraphie nobiliaire du Tournaisis; Notes sur la famille d'Ennetières, avant son annoblissement, par le comte P. du Chastel de la Howarderie. — Note sur le sphérographe Arnould-Florent van Langeren ; Le manteau de Notre-Dame du Bruille; Le collège Notre-Dame de Tournai, à Padoue; Une statue de Saint-Christophe, par Guillaume du Gardin (1343) ; Notes sur des historiens et sur des littérateurs tournaisiens du XVII^e^ siècle ; La chapelle du château du Quesnoy, à Pottes, par M. A. de la Grange. — Documents relatifs au Tournaisis et à l'évêché de Tournai, reposant aux archives du Nord, à Lille; Le voyage de Philippe-Auguste à Tournai, en 1187, par M. A. de Herbomez. — Quelques œuvres d'artistes tournaisiens, conservées dans les Pays-Bas, par M. E. Soil. — Note sur Albert de Linselle, poète athois du XVII^e^ siècle, par P. Bergmans. — La statue de la reine Blanche de Castille, à Saint-Denis, œuvre d'un sculpteur tournaisien, par M. A. Pic. — Souvenir du séjour du général Raoult, à Tournai, par M. P. Maquert. — Étude sur les confréries de bâtisseurs d'église; Un jeton tournaisien inédit, par le comte G. de Nédonchel.

La Société a publié en 1891, le tome XXII de ses *Mémoires*, qui renferme : Les tapisseries de Tournai, les tapissiers et les hautelisseurs de cette ville, par M. Eugène Soil.

Parmi les dons faits cette année au Musée de la Société, on remarque une très belle fenêtre en pierre sculptée de l'époque de la Renaissance, don de MM. Desclée, et divers objets en bronze et en fer, provenant de tombes franques ouvertes à Vendreuil près d'Amiens, don de M. A. de la Grange.

Utrecht.

PROVINCIAAL GENOOTSCHAP VAN KUNSTEN EN WETENSCHAPPEN.

Rapport de M. le baron Melvil de Lynden, *secrétaire perpétuel*.

Au 31 décembre 1891, la Société comptait 684 membres ordinaires, 38 membres étrangers et 4 membres honoraires.

La bibliothèque de la Société se trouve dans les salles de la bibliothèque de l'Université et les livres sont à la disposition du public aux mêmes conditions que ceux de l'Université. L'accroissement se trouve mentionné dans le Compte rendu (*Verslag*) de juin 1891.

Le Musée, fondé par l'achat de quelques collections particulières en 1842 et plus tard, a été augmenté du produit de fouilles, entreprises par une Commission provinciale, à Vechten, près d'Utrecht. Ces derniers objets forment la principale richesse du Musée; ce sont des poteries, des monnaies, des ustensiles en fer, quelques monuments funéraires et des statues de provenance romaine; en outre, le Musée possède quelques urnes et autres objets de provenance germanique et du haut moyen âge. Les objets sont exposés dans deux salles attenantes au Musée de la ville d'Utrecht.

Il n'y a pas eu de fouilles entreprises en 1891. La Société compte en recommencer au mois de mai prochain, dans le but d'explorer méthodiquement les restes du Castellum romain, qui a existé à Vechten (Fectio), près d'Utrecht.

Le catalogue du Musée, par le Dr P. J. Vermeulen, étant devenu

incomplet, le conservateur actuel, M. le Dr G. A. Hulsebos en a publié un supplément en 1891.

Plusieurs objets du Musée ont été photographiés en 1891. Ces photographies seront sous peu mises en vente.

Valenciennes.

SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE, SCIENCES ET ARTS.

Rapport de M. A. Losset, *délégué*.

Cette Société, fondée en 1831, a été reconnue établissement d'utilité publique en 1851.

Elle a son siège à l'hôtel-de-ville.

Son bureau est composé comme suit : M. Adolphe Martin, *président*; MM. Edmond Pisier et Théophile Hunet, *vice-présidents* ; M. Julien Lecat, *secrétaire-général* ; M. Charles Thellier de Poncheville, *vice-secrétaire* ; M. Jules Bernard, *conservateur des collections et du matériel*; M. Auguste Losset, *bibliothécaire*.

La Société compte environ 300 membres répartis en quatre sections et trois comices agricoles, savoir : 1° sections : section centrale, histoire et beaux-arts, sciences et manufactures, moralité; 2° comices agricoles : Valenciennes, Saint-Amand, Denain.

Des délégués ont été désignés pour représenter la Compagnie aux Congrès archéologiques et historiques de Charleroi (1888), Liége (1890), et Bruxelles (1891).

La bibliothèque de la Société se compose d'environ 5,000 volumes.

Il existe une galerie historique et un médaillier, dont les catalogues, imprimés en 1862 et 1869, sont à la veille d'être renouvelés. Ces collections viennent d'être réinstallées dans un local mieux approprié que celui où elles avaient été provisoirement déposées depuis plusieurs années.

La Société n'a pas entrepris de fouilles; toutefois, la section d'histoire n'a pas manqué de faire surveiller par une Commission spéciale les travaux de démantèlement de la ville de Valenciennes, dans le but

de sauvegarder les objets anciens qui pourraient être découverts au cours des déblais.

Elle a pu, d'autre part, se procurer une lampe à trois becs, en bronze, attribuée à l'époque romaine et trouvée dans l'intérieur de Valenciennes, ainsi que quelques fragments de poterie gallo-romaine, recueillis par un des membres de la section, tant sur le territoire de Famars que dans les environs de cette antique localité (Fanum Martis).

Il n'a pas été ouvert de concours spécial en 1891 ; les quelques mémoires qui ont été déposés ont fait l'objet de rapports, à la suite desquels les récompenses ci-dessous énumérées ont été accordées :

Médaille d'or à M. l'abbé Jules Desilve pour sa thèse de doctorat, soutenue devant l'université de Louvain, et intitulée : *De Scholâ Elnonensi Sancti Amandi, a sœculo* IX *ad* XII *usque* ;

Médaille de vermeil à M. l'abbé Dewez, pour son histoire de l'abbaye de Saint-Pierre d'Hasnon ;

Médaille de vermeil à M. Théodore Bernier, pour son spécimen des tables des anciens registres de l'état-civil, dressées par lui depuis environ dix ans, dans quatre localités du département du Nord, et pour ses nombreux travaux historiques sur l'ancienne province du Hainaut ;

Médaille de vermeil à M. Paul Marmottan, pour la seconde édition de son remarquable travail, intitulé : *Le général Fromentin et l'armée du Nord*, 1792-1794, avec notes et pièces justificatives ;

Médaille d'argent à M. Maurice Hénault, pour différents travaux historiques et littéraires concernant Valenciennes, notamment pour sa dernière brochure intitulée : *Représentation d'un mystère de la Passion, à Valenciennes, au* XVI^e^ *siècle*.

Les expositions n'ont généralement lieu qu'au moment des concours qui, d'annuels qu'ils étaient précédemment, sont devenus aujourd'hui bisannuels.

La Société publie *la Revue agricole, industrielle, littéraire et artistique de la Société d'agriculture, sciences et arts de l'arrondissement de Valenciennes*, dont le 41^e^ volume est en ce moment à l'impression. De 1865 à 1879, il a paru six tomes de *Mémoires historiques*

sur l'arrondissement de Valenciennes, qui ont été jugés dignes d'un premier prix au concours ouvert à la Sorbonne, en 1881, entre toutes les Sociétés savantes de France.

La section d'histoire et des beaux-arts, reconstituée depuis peu, publie en ce moment, sous les auspices de la Société, un travail très intéressant au point de vue de l'histoire locale : *Les fortifications de Valenciennes. — Souvenirs militaires.*

Le 41e volume de la *Revue* renferme des chroniques, des rapports, et un certain nombre d'articles se rattachant pour la plupart aux questions historiques locales, parmi lesquels on peut signaler :

Des notes sur les fortifications de Valenciennes au point de vue archéologique et artistique. — Trouvailles archéologiques à Famars. — Les anciennes maisons de Valenciennes. — Note sur la vieille enceinte de Valenciennes. — Kervyn de Lettenhove et les chroniques de Froissart. — Les nouvelles orgues de l'église Notre-Dame du Saint-Cordon, à Valenciennes. — Mémoire sur l'étude de l'épigraphie gallo-romaine et la toponymie locale. — Ancienne abbaye de Saint-Jean de Valenciennes. — Appréciations diverses des Français, des Valenciennois et des Espagnols sur la prise de Valenciennes en 1677. — Note de M. Serrure sur les monnaies des comtes de Hainaut.

Des démarches ont été faites en vue d'obtenir, avec le concours de la Commission historique du département du Nord, la conservation de certaines constructions enclavées jusqu'à ce jour dans l'enceinte de la ville, enceinte qui bientôt n'existera plus par suite des travaux de démantèlement qui sont déjà très avancés.

On ne peut guère espérer qu'il sera donné suite à tous les désirs exprimés à ce sujet; toutefois, il y a lieu de présumer que quelques-uns des vestiges les plus curieux des anciennes fortifications pourront être conservés, soit en totalité, soit en partie, tels que la « Vieille porte Cardon » (XIVe-XVIe siècles); « La tour de la Dodenne » (XIVe siècle), et la « Tour périlleuse » (en ce qui concerne les restes de l'architecture militaire du XIVe siècle).

Verviers.

LE CAVEAU VERVIÉTOIS, SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE.

Rapport de M. A. Weber, *secrétaire*.

M. Albert Bonjean, *président;* M. F. Chapelier, *vice-président;* M. J. Wilkin, *trésorier;* MM. A. Ronbaud, I. F. Petit et A. Weber, *secrétaires;* X. J. Ruxhon, *bibliothécaire.*

La Société compte environ 200 membres. Elle tient deux séances par mois. Elle donne de nombreuses conférences, des cours d'histoire de la littérature. Elle a organisé plusieurs concours littéraires français et wallons, ainsi que deux concours dramatiques.

Sa bibliothèque contient 1,000 volumes d'ouvrages littéraires et une collection de douze livres d'or, renfermant les deux mille quatre cents travaux littéraires présentés aux séances par les membres, et écrits de la main des auteurs.

Ses publications consistent en treize annuaires renfermant les meilleures des œuvres précitées; Essai d'une orthographe wallonne; Rapports des concours, etc.

En ce moment, un concours dramatique d'œuvres nouvelles est soumis à l'examen des jurys wallons et comprend quarante-neuf pièces de théâtre inédites.

TABLE DES NOMS D'AUTEURS.

Advielle (V.). 273, 281, 291, 336.
Baes (E.), 383.
Bequet (Alf.), 367, 368, 388, 390, 400, 447, 449, 451, 459.
Bonjean (A.), 455, 459.
Cloquet (L.), 371, 384.
Cloquet (N.), 263, 267.
Colfs (J.-F.), 388, 416.
Collignon (Dr R.), 236, 269, 271.
Combaz (P.), 187, 188, 195, 198, 199, 390.
de Baye (baron J.), 171, 211, 267, 462.
de Behault de Dornon (A.), 180, 273, 274, 276.
De Beys (L.), 197, 201, 203, 204, 206, 336, 337, 349, 366.
de Brabandère (G.), 191.
de Ghellinck d'Elseghem, 295, 326, 437.
De Laite (J.), 337, 346, 355.
de Loë (baron A.), 205, 228, 260, 267.
de Marsy (comte A.), 192, 193, 224, 336, 341, 346, 368, 436.
de Munck (E.), 233, 250.
de Raadt (Th.-J.), 210, 224, 416, 436, 437, 442, 456.
de Schodt (A.), 446.
de Selys-Lonchamps (baron), 134, 227.
de Selys-Lonchamps (W.), 186, 192, 193, 194, 198, 199, 201, 204, 270, 271.
Destrée (J.), 369, 374, 383, 447, 449, 453, 454, 455.
Dewalque (Dr G.), 180, 197, 199, 202.
de Witte (A.), 180.
Diericx de Ten Hamme (chevalier), 336, 347.
Dupont (Ed.), 270, 271.
Eeckman (Al.), 272.
Errera (P.), 326, 327.
Evenepoel (A.), 453.
Fraipont (J.), 180.
Freson (J.), 182, 183, 198, 199, 284, 289, 300, 341, 359.
Germain (L.), 444, 448.
Goblet D'Alviella (comte), 136, 176, 182, 184, 187, 192, 194, 195, 196, 197, 198, 200, 202, 204, 205, 206, 208, 209, 210, 211, 221, 222, 224, 279, 336, 340, 354.
Gosselet (A.), 234.
Guignard (L.), 450, 451.
Hamy (Dr E.), 177, 228, 246, 265, 271, 309, 353.
Harroy (E.), 246.
Hecq (G.), 335.

Henrard (P.), 447, 449.
Houzé (E.), 245, 250, 252, 269, 270, 271, 363.
Hubert (J.), 180.
Jacques (V.), 177, 182, 196, 201, 206, 270, 271.
Jottrand (G.), 282, 288.
Kaisin (J.), 366.
Le Bon (H.), 233, 234.
Lhoest (E.), 233, 234, 235.
Lucas (C.), 158, 366, 367, 368, 388.
Mathieu (J.), 180, 209, 275, 288, 323, 325, 333, 337, 341, 342.
Monseur (Eug.), 336, 337, 340, 341, 346, 352.
Nève (E.), 412.
Niffle-Anciaux, 433, 436.
Poswick, 180.
Rahlenbeeck, 303, 337.
Rutot (A.), 208, 228, 233, 234, 235.
Saintenoy (P.), 156, 181, 186, 193, 202, 206, 211, 367, 388, 389, 390, 393, 459.
Schmidt (V.), 260, 267, 268, 368, 460, 462.
Schweisthal (M.), 307, 308, 309, 340, 346.
Serrure, 203, 305, 340, 353, 446.
Soil (E.), 180, 183, 186, 187, 195, 199, 201, 202, 206, 209, 453, 454, 455.
Sorel (A.), 282, 287, 342.
Tahon (V.), 388.
T'Serstevens, 180, 186.
Ubaghs (C.), 253.
Van Bastelaer, 181, 187, 188, 196, 208, 261, 265, 266, 274, 279, 280, 339, 342, 343, 349, 402, 411, 438, 444, 474.
Vanden Broeck (E.), 233, 236, 246.
Vanderkindere (L.), 304, 324, 329, 336.
Vander Linden, 408.
Vander Straeten (E.), 374.
Van der Straeten-Ponthoz (comte F.), 177, 189, 195, 200, 222, 304, 325, 345.
Van Duyse (H.), 402.
Van Ryckevorstel, 390.
Van Speybrouck (A.), 180, 276.
Varenberg (E.), 336, 342, 351, 353, 355.
Verhaegen (P.), 282, 287.
Von Fisenne, 388.
Wauters (J.), 462.
Wauvermans, 154, 188, 195, 204, 366, 367, 368, 390, 393, 408, 450.
Zanardelli, 305, 342.



TABLE DES MATIÈRES.

Introduction. Horaire du Congrès 9

Liste des membres du Congrès :

I. Comité de patronage 31

II. Comités d'organisation et bureau du Congrès 53

III. Délégués des Académies et des Sociétés affiliées à la Fédération. 59

IV. Membres adhérents 71

V. Membres adhérents étrangers. 119

Compte rendu des travaux du Congrès 129

Réception intime au Palais de la Bourse 131

Réunion des délégués des Sociétés fédérées 133

Assemblée générale d'ouverture du Congrès 134

Bureau des sections 156

L'ENSEIGNEMENT DE L'ARCHÉOLOGIE ET DE L'HISTOIRE PAR L'ARCHITECTURE, par M. Ch. Lucas. 158

Visite de l'Hôtel-de-Ville de Bruxelles 172

Fête de chevalerie 175

Banquet 175

Assemblée générale du lundi 3 août 179

Assemblée générale du vendredi 7 août 207

L'art barbare en Hongrie, par M. le baron de Baye 211
Compte rendu des travaux des sections 225
Première section. — Séance du lundi 3 août 227
Projet d'entende internationale pour l'étude anthropologique des populations de l'Europe, par M. le Dr R. Collignon . . 236
Séance du mercredi 5 août 245
Les poteries anté-romaines et les objets de bronze découverts dans le Limbourg hollandais, par M. C. Ubaghs 253
Séance du vendredi 7 août 260
Deuxième section. — Séance du lundi 3 août. 273
Une fondation flamande en Rouergue, par M. Advielle . . . 291
Séance du mercredi 5 août 295
Un naufrage en 1332. — Documents pour servir a l'histoire des marques commerciales au XIVe siècle, par M. Hamy 309
Séance du jeudi 6 août 323
Séance du vendredi 7 août 335
Troisième section. — Séance du lundi 3 août 365
Séance du mercredi 5 août 369
Notes sur quelques instruments de musique en nature ou en figuration, trouvés dans la Gaule belgo-romaine, par M. Ed. Vanderstraeten 374
La tour Notger a Thuin, par M. G. Boulmont 391
Le chateau des Comtes a Gand, par M. Wauvermans 393
Le chateau des Templiers a Loverval, par M. Van Bastelaer. 402
Le Hunsberg a Merchtem, par M. Vanderlinden 408
Séance du jeudi 6 août 411
Séance du vendredi 7 août 446
Considérations sur les moyens de transport usités du Xe au XVIe siècle, et sur l'origine des messageries et des postes communales, par M. Wauters 462
Les vases de formes purement franques et leurs ornements a la roulette comme moyen d'établir le synchronisme entre les cimetières antiques a inhumation, par M. Van Bastelaer. 474
Visites des musées et des collections publiques et particulières. — Excursions. 503
Catalogue de l'Exposition préhistorique 533
Liste des livres offerts au Congrès. 567
Rapport des Sociétés affiliées au Congrès 575
Table des noms d'auteurs 621
Table des matières. 623

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
R F
IMPRIMÉS

3E SECTION

ACQUISITION
N° 017888

QUESTION N° 22

Quelle influence l'émission faite par Charles-Quint, dans les Pays-Bas, de monnaies de systèmes divers, s'accordant avec le numéraire d'autres pays, a-t-elle exercée sur les transactions commerciales de la Belgique avec l'étranger.

Rapporteur : M. LE COMTE MAURIN DE NAHUYS.

QUELLE INFLUENCE

L'ÉMISSION FAITE PAR CHARLES-QUINT DANS LES PAYS-BAS

DE

MONNAIES DE SYSTÈMES DIVERS

S'ACCORDANT

AVEC LE NUMÉRAIRE D'AUTRES PAYS

A-T-ELLE EXERCÉ SUR LES

transactions commerciales de la Belgique avec l'étranger?

Il est de toute évidence que le système monétaire, qui assure au numéraire une circulation facile, régulière et illimitée, offre les plus grands avantages aux transactions commerciales.

L'établissement d'une monnaie uniforme dans tous les pays civilisés ne pouvant se réaliser à cette époque (1), l'empereur Charles-Quint eut recours à un autre moyen pour faciliter les échanges et donner ainsi un plus grand essor au commerce et à l'industrie des Pays-Bas.

Ce moyen, l'inverse du premier, était l'assimilation du numéraire métallique par la diversité des espèces. En émettant dans les Pays-Bas, en sa qualité de duc de Brabant et de Gueldre, de

(1) On n'est pas encore parvenu, à la fin du XIXe siècle, à faire adopter dans tous les pays le système monétaire uniforme et international, malgré qu'il s'impose par le bon sens et l'intérêt des peuples. Toutefois, il faut reconnaître qu'il a été fait de grands progrès dans cette voie.

comte de Flandre et de Hollande, des monnaies de valeurs différentes, comme des réaux et demi réaux d'or, des florins et demi florins d'or, des couronnes d'or dites au *soleil*, des réaux et demi réaux d'argent, des florins d'argent, des pièces de quatre patards d'argent dites *Vliegers*, etc., l'empereur institua des convertibilités et des commensurabilités faciles entre les principales unités monétaires existant à cette époque.

Les espèces flamandes, qui suivaient le système français, fraternisaient avec celles de l'Empire, d'autres avec celles de l'Angleterre, et d'autres encore avec celles de l'Espagne.

Au fond, Charles-Quint ne fit que suivre, dans les Pays-Bas, la méthode employée dans l'antiquité par les Grecs pour établir une certaine harmonie entre les principaux systèmes monétaires de l'Europe.

Au moyen de la diversité de la monnaie, c'est-à-dire de pièces de valeurs différentes, les Grecs mirent, dans une certaine mesure, leur système monétaire en rapport avec les divers systèmes en vigueur chez les peuples avec lesquels ils entretenaient des relations commerciales.

L'application de cette assimilation du numéraire dans les Pays-Bas a naturellement servi à faciliter les échanges entre ces provinces et les pays avec lesquels elles faisaient le commerce, et, par conséquent, elle a aussi nécessairement dû contribuer, dans une certaine mesure, au développement de la richesse et de la prospérité nationale : à faire d'Anvers, qui était déjà l'un des plus grands entrepôts de la ligue hanséatique, l'une des places de commerce les plus riches du monde, dépassant même sous ce rapport la ville des lagunes, l'opulente et fière Venise; et à faire de Gand la plus grande et la plus populeuse cité industrielle de l'Europe, et cela, malgré les guerres incessantes que Charles-Quint soutenait tant en Europe qu'en Afrique.

C^te^ MAURIN DE NAHUYS.

3E SECTION

QUESTION N° 16

Quelles sont les données fournies par les recherches des archéologues sur les produits des fondeurs de cuivre des Pays-Bas, particulièrement à l'étranger? Donner des détails sur ces produits : cloches, mortiers, setiers, etc.

Rapporteur : M. LE GÉNÉRAL HENRARD.

QUELLES SONT LES DONNÉES,

FOURNIES PAR LES

RECHERCHES DES ARCHÉOLOGUES,

SUR LES

PRODUITS DES FONDEURS DE CUIVRE DES PAYS-BAS

PARTICULIÈREMENT A L'ÉTRANGER ;

DONNER DES DÉTAILS SUR CES PRODUITS : CLOCHES, MORTIERS, SETIERS, ETC.

Les alliages du cuivre avec l'étain ou le zinc, bronze ou laiton, sont connus dans nos provinces depuis la plus haute antiquité, et sans parler des haches en bronze, peut-être contemporaines de celles en pierre polie, nos cimetières gaulois, gallo-romains et francs, fouillés par nos archéologues, ont fourni un grand nombre de colliers, de bracelets, de fibules en alliage, ayant mieux que le fer résisté à l'oxydation.

Au moyen âge, l'industrie du cuivre et de ses alliages semble s'être localisée d'abord à Dinant. Elle y remonte à une époque très reculée, car les produits des batteurs de cuivre étaient déjà très renommés au XI^e^ siècle. La belle cuve baptismale de l'Église Saint-Barthélemi à Liége, le plus ancien objet que nous ayons conservé de l'industrie dinantaise, est datée de 1113.

Au XIII^e^ siècle, Bouvignes et Namur sont les rivales redoutables

de Dinant; Bruges, Tournai et Bruxelles ont aussi leurs fondeurs renommés.

Outre les ustensiles, très nombreux, servant aux usages domestiques et faisant l'objet d'un commerce des plus importants, les batteurs et les fondeurs de cuivre produisaient des œuvres artistiques très remarquables et que la Hanse, avec laquelle les Dinantais étaient affiliés, exportait au loin. Beaucoup d'œuvres monumentales restaient néanmoins dans le pays, et l'histoire nous a conservé la mémoire des mausolées en bronze des évêques Walter de Marvis, mort en 1252, et Walter de Croix, mort en 1262, décorant la Cathédrale de Tournai, sur lesquels les statues de ces deux prélats témoignaient de l'habileté de nos artistes.

Le mobilier des églises constitue particulièrement l'œuvre des fondeurs et des batteurs de cuivre : les lutrins, les chandeliers d'autel, les bassins baptismaux, les grillages des chapelles, les bénitiers, les lustres, les girandoles, les couronnes de lumière, etc., modelés et ciselés avec autant d'art que de soins, contribuent surtout à leur réputation.

La fonte des canons et des cloches, bourdons et clochettes de carillon, donne un nouvel élan à leur industrie, et à la fin du XVe siècle, surtout après les sacs de Dinant et de Liége par les ducs de Bourgogne, elle se répand dans presque toutes les villes du plat-pays. Louvain et Tournai sont surtout renommées pour leurs cloches; Malines pour ses canons. En 1440, Charles VII fait confectionner à Tournai, alors ville française, un grand nombre de bouches à feu; Louis XI commande à un fondeur flamand la statue en bronze qu'il destine à son tombeau, et Louis XII, par l'intermédiaire de sire de Ravestein, commande à Hans Poppenruyter, à Malines, 52 canons de cinq types des calibres adoptés en France. Le développement du commerce, pendant la première moitié du XVIe siècle, et la renommée de nos artistes développent encore l'industrie des fondeurs, au point qu'après la révolution de 1576 et l'anarchie qui en est la suite, nos communes ne sont nulle part embarrassées pour fondre et fabriquer dans leur enceinte, au moyen du bronze de leurs cloches, les canons dont elles veulent armer leurs remparts.

Dans les XVIIe et XVIIIe siècles, l'industrie des fondeurs ne survit

guère à la décadence du commerce dans nos provinces. Malines est toujours la fonderie du gouvernement pour l'artillerie; Bruxelles, Tournai et Valenciennes la suppléent quelquefois dans les moments de presse; Louvain fond toujours des cloches, et certaines dynasties de fondeurs se perpétuent à travers les âges. On cite bien encore quelques *copers* de Dinant, quelques artistes batteurs de cuivre, mais le nombre en a diminué : plus rien ne se fait, digne d'éloges ou qui mérite d'être recommandé.

Un grand nombre de produits artistiques de nos anciens fondeurs existent encore dans nos collections ou dans nos églises ; beaucoup d'autres, plus nombreux peut-être, sont en pays étranger. Il serait intéressant de rechercher les noms des artistes qui les ont produits ou les marques de fabrique qu'ils portent, pour les rattacher à une école ou à une industrie locale.

Général HENRARD.

Voir PINCHART, *Archives des arts, sciences et lettres.*

A. DE LA GRANGE et LOUIS CLOQUET, *Études sur l'art à Tournai et sur les anciens artistes de cette ville.*

P. HENRARD, *Les fondeurs d'artillerie aux Pays-Bas.*

2E SECTION

QUESTION N° 8

Y a-t-il des traces de faits historiques dans la croyance aux nains, lutins, sottés, massottés, etc.

Rapporteur : M. ÉMILE VARENBERGH.

Y A-T-IL

DES

TRACES DE FAITS HISTORIQUES

DANS LA CROYANCE AUX

NAINS, LUTINS, SOTTÉS, MASSOTTÉS, ETC.

Au congrès archéologique de Liége, en 1890, il a été parlé des Nutons, etc., mais simplement au point de vue des croyances qui s'y rattachent. La question de leur existence réelle n'a pas été traitée, voilà pourquoi je tiens à en dire quelques mots.

Les nornes, les fées, les nains de la Germanie et de la Scandinavie sont, d'après moi et d'après d'autres encore, de la même famille que les lutins, les nutons des contrées gauloises, les korigans de la Bretagne, les brownies de l'Écosse, les Kaboutermannekens, les Halvermannekens des Pays-Bas germaniques, les ondins, les ondines et, j'ajoute, ce qui étonnera peut-être, les satyres, les faunes, les démons ou esprits familiers.

Les Nutons ont-ils existé, ou sont-ce des êtres fantastiques nés du génie fécond de nos pères ?

D'après les données scientifiques, mises en concordance avec la tradition, nous sommes parfaitement fondés à dire qu'ils ont existé.

Pour nous borner aux contrées montagneuses de la Belgique, dans tout le bassin baigné par la Meuse et ses affluents, dans le Hainaut, à Ciply, à Yon, aux environs de Mons, on vous montrera des cavernes, habitées ci-devant par les Nutons, que

personne n'a jamais vus; et cette tradition remonte tellement haut, qu'on aboutit aux temps préhistoriques, à une époque tout-à-fait primitive.

Comment la tradition dépeint-elle les Nutons et autres ?

Ils étaient de petite taille, au teint basané, aux yeux noirs et vifs, à la longue chevelure noire flottante sur les épaules ; ils se servaient entre eux d'une langue étrange, composée de sons monosyllabiques, à peine articulés; ils étaient très adroits dans tous les ouvrages, spécialement pour les travaux métallurgiques; les Nutonnes étaient habiles couturières; les villageois qui avaient des objets ou des outils à réparer, les déposaient le soir aux environs des grottes, en y joignant comme salaire du pain, des fruits, du lait, de la galette, jamais de viande, et le lendemain matin l'ouvrage était terminé. Le Nuton allait parfois jusqu'à travailler chez le fermier, y battre le blé en grange, mais toujours la nuit; on aurait dit qu'il avait honte de lui-même. La nuit seulement, par des nuits belles et claires, les Nutons sortaient en bandes de leurs cavernes et organisaient, à la lueur de la lune, des rondes joyeuses, en chantant les jours de la semaine. Les Korigans de la Bretagne, qui ont laissé une réputation détestable, entraînaient dans leurs sarabandes les audacieux qui se risquaient dans leur voisinage, et les forçaient à danser et à chanter jusqu'à ce qu'ils tombassent morts de fatigue.

Il existe des croyances nombreuses relatives à ces êtres, en Scandinavie, en Écosse, en Bretagne, en Galles, dans toute l'Allemagne, dans les Pays-Bas, dans la Gaule, et je n'en doute pas dans tout le reste de notre continent européen.

« Le lutin diligent, dit Milton, travaille pour gagner sa jatte de crême; quand dans une nuit, avant l'aube du jour, son fléau a battu plus de blé que n'auraient pu en faire dix garçons de ferme (ce qui est exagéré), alors le démon laborieux se couche et, étendu le long de la cheminée, il réchauffe près du feu sa personne velue, puis il s'échappe avant que le chant du coq ait annoncé le matin. »

Walter Scot en parle aussi :

« Quand dans une famille écossaise, les domestiques prolongeaient la veillée autour du feu de la cuisine, le brownie ennuyé

d'être exclu de l'âtre, se montrait à la porte et les avertissait en disant : « allez-vous coucher et ne faites plus de bruit autour de mes cendres. »

Je crois que pour retrouver la trace de ces êtres singuliers, il faut emprunter des éléments à la géologie, à l'anthropologie, à la craniologie. C'est une opinion partagée du reste, et que j'ai émise au Congrès archéologique de Liége.

Dans les grottes, que la tradition attribue comme demeure aux Nutons et autres, on a découvert à différentes couches, outre des objets en pierre éclatée, en pierre polie, en métal, des ossements, des squelettes entiers. Ces squelettes proviennent d'hommes plus petits que la stature actuelle, bien que celle-ci ait décru, et doivent appartenir à la période quaternaire, appelée aussi anthropéenne.

Ce qui les distingue, c'est que les crânes y sont *dolichocéphales* ou crânes allongés, tandis que les races occidentales, en général, sont *brachycéphales* ou à crâne court. En outre, détail fort singulier, la mâchoire inférieure y est proéminente, ce qui leur donne une apparence quasi simiesque. En outre encore, leur appareil dentaire paraît dépourvu de canines et d'incisives et ressemble à celui des ruminants, qui broient leurs aliments au lieu de les déchirer. Ces êtres étaient donc surtout herbivores ou végétariens, si l'on veut, ce qui est conforme à la tradition d'après laquelle on ne donnait jamais de viande pour salaire aux Nutons.

La conformation *dolichocéphalique* de leur crâne ne se retrouve plus actuellement en Europe que parmi les Finnois et les Basques, qui sont un vestige des anciennes races ibériques.

Si donc le portrait que la légende trace des Nutons se rapporte à la description historique et scientifique de l'homme dolichocéphale des cavernes, si, en outre, les squelettes trouvés dans les cavernes des Nutons portent les caractères que l'on attribue aux dolichocéphales, on peut conclure que le Nuton n'est pas autre chose que l'homme quaternaire (1).

(1) On peut consulter sur ce sujet une étude fort intéressante de M. Van Elven, professeur à l'athénée d'Ixelles, insérée dans les *Annales du cercle archéologique de Namur*, t. XVIII (1890), qui pose des conclusions analogues.

Il est impossible, avec toutes les données que nous possédons, de rattacher cette race d'hommes à la grande famille à laquelle nous appartenons. Avant celle-ci, il y a eu les populations des cavernes, de la pierre éclatée, de la pierre polie, des cités lacustres, des mégalithes, des différents âges du métal, et c'est parmi celles-ci que doivent être rangés les Nutons et tous leurs congénères.

L'établissement des anciens peuples, les migrations se sont opérées par poussées successives. Or, comment sont les peuples d'Occident dont l'histoire a conservé le souvenir le plus ancien? Ils étaient grands, forts; leurs migrations les ont mené du Sud au Nord, et du Nord dans tout l'Occident, faisant fuir devant eux les peuples qui les avaient précédés dans l'occupation du sol. Ceux-ci ont lutté, il est vrai, mais, trop faibles, ils ont été décimés; ce qui en resta se réfugia dans les forêts et dans les cavernes, vivant misérablement, osant à peine se montrer, inoffensif à cause de son infériorité physique même, et disparaissant, s'effaçant petit à petit.

A mesure que l'on s'éloigne des époques où ces êtres existèrent, le souvenir en fut graduellement travesti, grâce à l'imagination qui se donna un libre cours.

Chez les uns, ces hommes primitifs s'élevèrent de plusieurs degrés dans l'échelle des êtres créés, arrivèrent à une dignité quasi supérieure, perdirent parfois leur réputation de laideur, et devinrent des *diiminores*, divinités des forêts, des lacs, doués d'une certaine puissance mystérieuse. Ce furent les satyres, les faunes, les nornes, les nutons, les démons familiers, etc.

Chez d'autres, ils personnifièrent une espèce d'esprit ou de génie malfaisant, ou bien un être inférieur, à face à peu près humaine.

Pour ce qui est des ondines et des fées, la galanterie humaine qui s'introduit partout, jointe à l'imagination, a pu revêtir les nutons femelles de charmes et d'attraits, que, bien assurément, ils étaient loin de posséder, et peu d'accord avec les conclusions scientifiques et historiques.

ÉMILE VARENBERGH.

Gand, mars 1891.

2E SECTION

QUESTION N° 9

Le culte de Mithra en Flandre.

Rapporteur : M. ÉMILE VARENBERGH.

LE CULTE

DE

MITHRA EN FLANDRE

MITHRA, dans la religion des Perses, était le symbole du soleil, du feu et de l'amour. La fable le fait naître d'une pierre, en tant que symbolisant le feu, comme l'étincelle jaillit du caillou que l'on frappe.

De la Perse, le culte de Mithra passa dans la Cappadoce, puis s'introduisit dans la mythologie grecque, et enfin dans celle des Romains, qui parfois adoptaient les divinités des peuples soumis à leur domination. C'est au septième siècle de Rome que Mithra commença à être connu en Italie. L'origine de son culte, dans nos pays du Nord, me paraît remonter aux premières peuplades qui vinrent les coloniser. En tout état de cause, ce culte, dont les vestiges existent encore, ne peut avoir été introduit chez nous par les Romains, car il me paraît antérieur à leur occupation.

Voici la légende qui se rattache à ce culte en Flandre. On l'y trouve au village de Sleydinge, à deux lieues au nord de Gand, où chaque année, le premier dimanche de novembre, se célèbre, au hameau de Daesdonck, la fête de Mithra.

Au temps reculé, où les tribus parties de l'Orient vinrent habiter nos contrées, elles n'y trouvèrent que quelques îlots

boisés, au milieu des marais où le flux et le reflux de la mer faisait monter et descendre les eaux, et outre cela, des brouillards et des fièvres.

A la vue de leur stérile conquête, elles se répandirent en plaintes amères.

Mithra leur apparut, leur promit de venir chaque année réchauffer de ses rayons la terre qu'il leur ordonna d'ensemencer, leur disant qu'il resterait avec elles jusqu'après la moisson.

Chaque année, lorsque le soleil apparaissait, que la bonne saison renaissait, on transportait la statue de Mithra dans la plaine, et, au retour de la saison mauvaise, quand Mithra quittait son peuple, on la rapportait sur les îlots où les colons avaient construit leurs huttes.

Plus tard, la peuplade construisit une digue qui mit ses terres à l'abri du flux des eaux, et, au bout de cette digue, elle éleva un temple au dieu.

Les flots ne revinrent plus couvrir la plaine, mais, pendant l'hiver surtout, ils battaient avec violence la barrière destinée à réprimer leurs irruptions.

Chaque fois, cependant, que les rayons du soleil pâlissaient, que les ombres devenaient plus grandes, on s'apercevait que Mithra allait retirer à la terre sa chaleur bienfaisante, et le peuple répétait la fête qu'on célébrait jadis : on transportait la statue de Mithra de hutte en hutte, et puis, on la réintégrait dans le temple.

L'usage de cette solennité s'est perpétué jusqu'à nos jours ; dans ces dernières années encore, on promenait Mithra de cabaret en cabaret ; c'est une informe statue de bois ; mais son costume s'est légèrement modernisé : il porte le sabre au côté, et dans la ceinture se trouve une lettre qui se lit tout haut à chaque étape que fait la bande, ou plutôt la garde d'honneur de Mithra. Ceci est tout-à-fait symbolique. Il y est dit que Mithra, dieu du soleil, quitte son peuple, part pour un long voyage et sera longtemps absent.

Il y a quelques années encore, avant de faire, avec la statue, la promenade processionnelle dont nous parlons, on la plaçait sur une table et on lui mettait sur la tête une énorme perruque

rousse. Chaque arrivant était tenu d'embrasser Mithra et de déposer son obole.

Le christianisme n'est pas parvenu à faire oublier la tradition de Mithra. Il est vrai que la plupart des campagnards ne savent plus quelle est la fête qu'ils célèbrent, mais celle-ci porte encore toujours le nom de *Mithram kermesse.*

Les plus anciens habitants diront encoré que ces cérémonies viennent des païens, de *heidenen*, que l'adoration de ce dieu avait lieu dans un bois.

Tout anciennement, on sacrifiait au dieu des victimes humaines, paraît-il. Les Romains, entre autres l'empereur Adrien, défendirent ces sacrifices, et Marguerite de Constantinople, qui était dame de Sleydinge, au XIIIe siècle, voulant détruire ce culte païen, fit abattre le bois. On a vu qu'elle ne réussit pas dans son dessein.

Jadis on ne venait à la fête de Mithra qu'en sabots, usage symbolique et tout-à-fait germanique. Les Germains primitifs, qui marchaient nu pieds, mettaient des souliers de bois pendant la mauvaise saison.

La digue que construisit la peuplade de Daesdonck existe encore; c'est aujourd'hui un chemin, qui porte le nom de *langen dam*, longue digue, et commence à un endroit légèrement plus élevé que les terres environnantes pour aboutir à la ligne des anciennes dunes de Flandre, qui vient du centre de la Flandre occidentale, traverse tout le nord de la Flandre orientale et le pays de Waes, pour s'arrêter à l'Escaut. Elle est, à coup sûr, la plus ancienne des nombreuses digues qui furent élevées sur notre sol, et a environ une demi-lieue de long. Le cabaret où est conservée la statue de Mithra, se trouve précisément à l'intersection de la digue et de la dune, et fort probablement à l'endroit où était anciennement le temple du dieu.

ÉMILE VARENBERGH.

3E SECTION

QUESTION N° 25

Étudier la bibliographie militaire des Pays-Bas antérieurement au premier quart du XVIIe siècle.

Rapporteur : M. le major P. COMBAZ.

ÉTUDIER

LA BIBLIOGRAPHIE MILITAIRE

DES PAYS-BAS

antérieurement au premier quart du XVII^e^ siècle

La bibliographie a été, de tout temps, considérée comme une des branches importantes de l'archéologie, science à laquelle elle fournit les sources des documents sur lesquels s'appuient le littérateur, l'historien et l'archéologue.

Elle a pris une importance capitale de nos jours, et le grand nombre de publications nouvelles ne fait qu'accroître sa valeur ; nous n'en voulons pour preuve que le succès des grands catalogues de Brunet, de Graesse, de la National Art Library et de tant d'autres.

Tous les grands libraires du pays et de l'étranger, en Europe aussi bien qu'en Amérique, publient d'ailleurs des catalogues mensuels ou trimestriels, très soignés, fournissant des renseignements de tout genre aux nombreux travailleurs.

L'étendue du domaine de la bibliographie est ainsi devenue telle, qu'une subdivision était nécessaire ; on l'a compris, et l'on a vu paraître, dans ces derniers temps, des monographies bibliographiques spéciales concernant le droit, la théologie, les arts, les sciences, la biographie, etc.

Seule, la bibliographie militaire semble avoir été assez négligée, et l'on doit se demander quelles sont les causes de cet

abandon. Sans les rechercher ici, nous croyons pouvoir admettre sans discussion qu'il est grand temps de recueillir les renseignements relatifs aux œuvres de nos vieux auteurs militaires, dont les exemplaires deviennent de plus en plus rares.

La science militaire se transforme sans cesse, plus rapidement encore au XIXe siècle que pendant les siècles antérieurs, et chaque transformation, souvent radicale, fait table rase de tout le passé, contrairement à ce qui se rencontre dans les autres sciences, telles que le droit, la jurisprudence, etc.; les livres militaires passent ainsi à l'état de bouquins.

Et cependant, lorsqu'on y songe, combien l'historien ne sera-t-il pas embarrassé dans la suite, s'il ne peut recourir aux sources, pour se rendre compte de l'état de la science militaire au moment où se passent les faits glorieux du passé qu'il décrit ? Ce sera donc lui rendre un véritable service que de tirer de l'oubli ces livres dispersés, et peut-être une bonne bibliographie, en attirant l'attention sur eux, les sauvera d'une destruction regrettable.

Les travaux bibliographiques relatifs à l'art militaire sont peu nombreux ; nous pouvons citer toutefois quelques bibliographies concernant la fortification : Guarneri (1801 et 1803), Marini (1805).

Les sources ne manquent pas ; on trouvera des renseignements précieux dans les ouvrages de Doisy, Bardin, de Chesnel, Rocquancourt, de la Barre-Duparcq et, en ce qui concerne notre pays, dans les nombreux articles de la *Revue belge de technologie et d'histoire militaire,* où notre très estimé confrère M. le général Wauwermans a soulevé le voile qui couvrait la fortification dans les Pays-Bas au XVIe siècle. Ce sont là des documents de grande valeur, mais ils demandent à être rassemblés et coordonnés, de manière à former, pour la littérature militaire de notre pays, une œuvre pareille à celle qui a été entreprise et si heureusement menée à bonne fin, par M. d'Ayla, pour la littérature italienne. Le travail de premier ordre de ce savant donne la liste détaillée de tous les traités de tactique, de stratégie, d'artillerie, de fortification et de sciences accessoires, écrits en langue italienne, depuis l'invention de l'imprimerie jusqu'à nos jours.

Un travail bibliographique aussi étendu est une entreprise de grande envergure, qui ne pourrait être terminée en quelques mois ; c'est pourquoi nous proposerions de n'en traiter qu'un chapitre, présentant d'ailleurs un intérêt majeur : la littérature militaire dans les Pays-Bas, sous la domination espagnole, jusqu'à la fin du premier quart du XVIIe siècle.

Le rapporteur,

P. COMBAZ.

28 mars 1891.

2E SECTION

QUESTION N° 14

Début des institutions de bienfaisance dans les Pays-Bas, depuis la prédication du christianisme jusqu'au XIIIe siècle.

Rapporteur : M. P. ALBERDINGK THIJM.

DÉBUT

DES

INSTITUTIONS DE BIENFAISANCE, ETC.

EN BELGIQUE

depuis la prédication du Christianisme jusqu'au XIIIe siècle

Aux premiers siècles du Christianisme, jusqu'au XIIIe siècle environ, on s'occupait moins officiellement des malades, des infirmes, des orphelins, qu'on ne le fit pendant les temps postérieurs et modernes.

On ne s'était pas encore rendu compte en Belgique (comme en Orient) de la nécessité de réunir les malades dans de grands établissements publics.

Les invalides se soignaient pour la plupart les uns les autres ; les gens d'église eux-mêmes comptaient parmi les indigents. (TERTULL., *Apologet.*, c. 37. *Const., Apost.*, II, 25.)

Jusqu'au XVIe siècle, les orphelins furent élevés dans les familles.

Pendant la période de la prédication de l'Évangile, lorsque des centres de commerce commencèrent à se former par suite des pèlerinages vers les tombeaux des apôtres, que l'on vénérait

comme des saints, des abris pour les voyageurs, des asiles de nuit devinrent nécessaires dans les régions les moins habitées.

C'est ainsi que les plus anciens établissements charitables sont des logements à titre gratuit, dans les monastères nouvellement fondés de l'ordre de Saint-Benoît. Les règles de cet ordre prescrivaient l'hospitalité envers les voyageurs (c. 53. — c. 63).

Ensuite, nous voyons les évêques emménager une partie de leurs demeures en vue de l'hébergement des voyageurs pauvres. (*Conc. Carthag.*, IV. c. 14.)

Le plus ancien témoignage prouvant l'existence d'un monastère hospitalier en Belgique, se trouve dans la vie de Saint Victrice, évêque des Morins au Ve siècle. (GHESQUIÈRE, *Acta SS. Belg.*, I, 387 et suiv.)

Nous voyons surgir en même temps des établissements séparés, fondés par des ecclésiastiques ou des laïques, et destinés également aux personnes qu'une pérégrination (en tudesque : *bîhte verte, bedevaart*) lointaine, entreprise dans un but spirituel ou matériel, obligeait de chercher un gîte en chemin.

Du temps de Saint Remi et « par déférence » pour le grand archevêque, un noble favorisé de la fortune, nommé Atolus, fit construire douze maisons pour héberger des étrangers. (IB., *Acta SS. B.*, I, 592 et suiv.)

L'archevêque de Reims que nous venons de nommer (Voir son testament : MIRAEUS, *Opp., dipl.*, I, 2 *a*, 3 *a*, 3 *b*. — FLODOARD, *Hist. Rom.*, liv. I, ch. 18. — BOUQUET, *Recueil*, VIII, 154, 175. — *Mon., germ., hist.* (PERTZ), Legg. III ; t. XV ; 363, c. 18) établit une distinction entre les couvents *(cœnobia)* et les maisons destinées à offrir un gîte aux voyageurs étrangers *(xenodochia)*. Il ne fait aucune mention des maisons de malades. (Au VIe siècle, on trouve également des *xenodochia* à Paris, Saint-Cloud, Tours. Lyon, etc. *Voir* 5e Conc. d'Orléans, c. 15. — MURATORI, *Antiq.* III, Dissert., XXXVIII, p. 584).

Au VIIe siècle, lorsque les paroisses eurent reçu une délimitation nettement tranchée et qu'une ordonnance du synode d'Orléans de 567 imposa à chaque commune *(civitas)* de veiller sur ses membres en détresse, l'érection de maisons spécialement destinées aux *malades* en parut moins nécessaire que jamais.

Vous voyez les apôtres de l'Évangile et notamment Saint Éloi

entourer les infirmes et les blessés de toutes les influences morales et civilisatrices ! (GHESQUIÈRE, *l. l.*, III, 198 et suiv. 208, 209, 211 et *passim*.) Mais vous chercheriez en vain la pensée de réunir les malades pour les enfermer dans des asiles, où l'on ne croyait pouvoir vouer à chaque individu des soins attentifs. (Dans le diocèse de Trèves, on trouve, au VIe siècle, une maison d'enfants trouvés, puis à Angers, et en 757 à Milan.) Saint Amand nous apparaît comme l'homme prestigieux qui s'entendait à recoudre les chairs *(carnem carni restituere)*.

Les établissements où l'on recevait les étrangers ne s'ouvraient pas cependant à toutes les catégories de voyageurs nécessiteux. Dans l'abbaye de Lobbes (VOS, *Lobbes*, p. 78), par exemple, on se montra fort sévère au début. Ce ne fut que plusieurs siècles après la fondation de ce monastère, par Saint Ursmar († 713), que l'on se départit de la réserve primitive ; on accueillit alors des marchands pauvres au nombre des hôtes.

A partir du VIIe siècle, on vit aussi dans l'Europe occidentale s'élever, le long des grandes routes, toute une série de maisons d'étrangers, connues sous le nom de *cœnobia* ou *hospitalia scotorum* (WALAFRID STRABO, *Vita S. Galli.*, II, 27. — MABILLON, *Acta SS. saec.*, 2, p. 786). Plus tard, Charlemagne prescrivit qu'on eût le plus grand soin de ces établissements: (Capitul. 801, nº 38, Cf., Conc. Meldense, c. 40.) Notons cependant qu'à la plupart des abbayes étaient annexés des bâtiments, où, en dehors des hôtes ordinaires, on recevait parfois des malades, et ce, surtout au commencement du IXe siècle.

Différents synodes avaient imposé aux évêques l'obligation de tenir sans cesse à la disposition des étrangers des quartiers adjacents à leur palais (HARDUIN, *Concilia* I, 475, c. 70, Conc. Aq. 816, c. 141. — *Ibid.* IV, 1144). Telle était la sollicitude avec laquelle se pratiquait l'hospitalité, qu'il était même interdit à l'évêque de tenir des chiens de chasse ou n'importe quels autres chiens, (*Monum. germ. hist.* — PERTZ, X, 332), de crainte que les aboiements ne troublassent le repos des hôtes (Capitul. eccl., c. 74). Parfois, comme c'était le cas à Saint-Trond, nous voyons ces quasi-hôtelleries, par la grande affluence de voyageurs, favoriser le luxe et se transformer en véritables haras.

Sainte Gertrude avait fondé, dès le VIIe siècle, l'abbaye de

Nivelles, non seulement pour les personnes qui voulaient se consacrer à la vie religieuse, mais encore et surtout pour les étrangers sans asile. (TARLIER et WAUTERS, *Hist. des comm. belges*, I, 155.) La même sainte engagea son parent Saint-Foillan, à fonder un hospitium à Fosses. (GHESQ., *Acta SS. Belg*, III, 2 et suiv. — EGINHARD, *Martyr. Marc.*, *Teulet*, t. II, 395).

Sainte Odile bâtit vers la même époque un hôpital près de son couvent à Orke, *ad recipiendos christianos* (GHESQ., *Acta SS. B.*, VI, 381, 398, 437). A Tournai surgit, en 619, l'hôpital des Frères et Sœurs de Saint-Victor (A. DELANNOY, *Notice historique des hôp. de Tournay*, 1880, p. 4. Archives du royaume, Chambre des comptes, nº 46654, D. 116). — A Mont-Saint-Winocq, on avait un tel empressement, des égards si chrétiennement affectueux envers les étrangers, que la légende prétend que le Christ se présenta devant l'héroïque fondateur Saint-Winocq comme un voyageur en détresse.

Les institutions de Saint Domitien († 560), de Saint Hubert, de Sainte Irmine (à Epternach), etc. ne jouissaient pas d'une réputation moins grande.

Citons enfin un hôpital à Arras. Au milieu de la cour centrale de l'abbaye de Saint Vaast se dressait, au VIe siècle, une maison pour les hôtes de passage (BOLLANDUS, *Acta SS.*, Mai II, die 7º, p. 147, col. 1, A, p. 149, col. I, C, nº 7). Un hospitallarius avait le soin de cette partie dans ses attributions. Il tenait même un livre de caisse spécial (PROYART, *Not. hist.*, *Mém. de l'acad. d'Arras*, 1846, pp. 247 et suiv.).

Sous Charles-Martel et son fils Pepin, un complet désarroi se produisit dans les couvents et dans les institutions charitables jusque là si florissantes. Ces deux princes, pour tenir compte de services rendus par des exploits guerriers, abandonnaient soit en présent, soit en gage des biens de l'église, dont les revenus étaient souvent outrageusement gaspillés, au mépris de la volonté formelle des fondateurs.

Cettre intrusion des laïques dans l'administration des établissements charitables était devenue si générale, qu'un retour au régime primitif semblait impossible. Faisant de nécessité vertu, et pour éviter une révolution, Charlemagne maintint l'ordre de choses existant, mais avec des correctifs qui sauvegardaient en

même temps la discipline monastique, les intérêts des pauvres et des infirmes, ainsi que la paix de l'Église et de l'État. (*Capitularia passim. Monum. hist. germ.* (PERTZ), Legg I, 16, 17, 18. Capit., a. 779, c. 13; Les art. du synode de Francfort (794), 25, 26, 51. Les capit., Legg I, 161, c. 4, H. I, 87, c. 7. — H, I, 91, etc.)

Vinrent les successeurs de Charlemagne. Une partie des institutions de ce monarque tomba par suite des mauvaises mœurs et de la prodigalité qui avaient envahi les hôpitaux et les couvents, malgré les efforts et la piété de Louis, surnommé le Débonnaire. Suivirent les invasions des Normands, qui détruisirent et pillèrent les hôpitaux par douzaines.

Au Xe siècle, le mal ne fit qu'empirer par suite de la corruption du clergé, corruption à laquelle n'échappèrent que quelques grands dignitaires de l'Église. Il paraît qu'à cette époque peu d'hôpitaux ont été fondés en Belgique.

Mais, peu à peu, une heureuse réaction se produisit, grâce à la réforme monastique, basée sur la règle sévère de l'abbaye de Cluny, près de Mâcon.

Aussi assista-t-on, au XIe siècle, à un épanouissement extraordinaire de piété, dont bénéficièrent les pauvres et les malheureux, et qui fut encore stimulé par l'indulgence octroyée par Urbain II à tous les fondateurs d'hôpitaux. A Bruxelles, à Louvain, à Tournai, même dans les plus petites localités, comme à Looz, nous voyons ces établissements sortir pour ainsi dire de terre.

Le XIe et le XIIe siècle nous présentent de toutes parts une admirable recrudescence de la bienfaisance publique. C'est également de cette époque que date un acte de partage important de l'abbaye de Nivelles (1059), par lequel nous voyons naître deux puissants hôpitaux des antiques institutions de Sainte Gertrude. (Arch. du Roy., Ch. des comptes, nº 46550, t. XII, p. 82. — Conf. t. 1645, p. 124. — Cf. WAUTERS, *Table ch. des Chartes*, I, 507. — Cf. TARLIER et WAUTERS, *Hist. des comm. belges*, t. I, pp. 155 et suiv.)

L'augmentation constante de la population produisit de nombreuses maladies, dont la conséquence naturelle fut la fondation de refuges spéciaux pour les malades.

On a prétendu que les Croisades ont été un agent propagateur des divers fléaux qui éprouvèrent le moyen âge, notamment de la lèpre. C'est une erreur manifeste. Elles furent, au contraire, un préservatif, en ce sens que les habitants des villes, abandonnant tout leur avoir, quittèrent l'Europe en phalanges compactes pour prendre part aux expéditions chrétiennes et civilisatrices. Ce ne fut qu'après les croisades que les épidémies se multiplièrent dans une redoutable proportion, dans les rues étroites, remplies d'immondices, de nos vieilles cités (on peut consulter sur ce chapitre les ouvrages de MM. D'AREMBERG, *Histoire de la médecine* ; VIRCHOW, *Archiv für pathologische Anatomie*, etc., vol. XVIII et XX ; du même auteur, *Les tumeurs* (trad. par Arenssohn), vol. II ; HIRSCH, *Handbuch der Pathologie*, vol. I, p. 307 de la première édition).

Partout s'ouvrent des asiles pour les vieillards des deux sexes, pour les veuves, pour les aliénés, même pour les enfants trouvés, et exceptionnellement pour les orphelins.

On n'avait aucune crainte que les exilés ou les pèlerins apportassent de l'Orient des maladies contagieuses. Nul ne pensait que la peste et la lèpre eussent été importées par des voyageurs, au retour de la Palestine, et l'on ne croyait pas que ce dernier et terrible mal fût contagieux.

Arrêtons-nous encore quelques instants aux léproseries ou maisons de malades par excellence. On sait que la *lepra* — ou plutôt *leprœ*, un mot qui ne signifie pas autre chose qu'*éruption*, — était désignée au moyen âge par le nom générique de « maladie, » l'indisposition par excellence. En allemand on disait « melate » et dans le néerlandais postérieur « melaatschheid. » On l'appelait encore *miselsucht*, c'est-à-dire la maladie malheureuse, *uszaz* (aussatz, *éjectio*, pour exprimer la solitude à laquelle les infortunés lépreux étaient parfois voués).

A côté des *ôspitaux*, des logements pour les personnes saines, se dressèrent les *maladreries*, ou maisons de *malades*, en néerlandais « Ter ziecken, » les léproseries. Lorsque Louis VII, roi de France, prit, en 1147, l'oriflamme à Saint-Denis, il voulut, avant de se jeter dans les hasards de la guerre, passer la nuit dans l'habitation d'un lépreux. Et Joinville nous raconte que Louis IX ne vouait pas uniquement sa charité et sa sollicitude

aux *ôpitaux*, c'est-à-dire aux « *xenodochia* », mais qu'il visitait encore les *maladreries*, c'est-à-dire les léproseries.

Les champs où les pauvres reclus se construisaient des cabanes, se retrouvent non seulement dans le Limbourg, mais encore dans le Hainaut et dans les Flandres. Sauf de rares exceptions, ces habitations n'ont laissé ni traces ni souvenirs. Rien de plus naturel. On en trouve la raison dans l'extinction même de la lèpre, et surtout dans l'architecture des premiers siècles du moyen âge. Avant le XII^e^ siècle, nous cherchons vainement de petites maisons en pierre (D^r^ P. ALBERDINGK THYM : *Messager des sciences historiques*, 1875). Les demeures en bois, jetées au milieu des champs, n'étaient-elles pas exposées à une rapide destruction ? Souvent même les propriétaires ou constructeurs les transportaient d'une contrée à une autre ou les faisaient servir de grange et d'étable.

Il n'est pas possible d'admettre l'allégation de certains auteurs qui soutiennent que, dès le XI^e^ siècle, on avait construit des léproseries proprement dites à Gand, à Bruges, à Tournai. L'histoire n'en fait aucune mention. Ce n'étaient point des asiles de *malades*, comme il en surgit dans les siècles suivants du Moyen-Age, mais des huttes semées en rase campagne. On trouve encore une preuve de l'ancienne existence de ces habitations de lépreux dans les vestiges de chapelles construites au milieu de leurs huttes disséminées, et qui présentaient plus de solidité que les cabanes en bois des alentours. La fondation de ces chapelles est mentionnée à diverses reprises dans les archives. On a cru que ces maisons de la prière faisaient partie d'un ensemble de quartiers sous un même toit, destiné à des ladres, c'est à dire d'un hôpital de lépreux, où quantité de malades étaient soignés par des « demoiselles » ou par des domestiques mâles ou féminins. Mais cette assertion ne s'applique qu'à des siècles postérieurs, lorsque les malades dispersés, les « ackersiecken », les « veltsiecken » — car c'est ainsi qu'il faut entendre le mot — n'existaient plus, depuis que des institutions régulièrement administrées se chargeaient du soin de recevoir les victimes du mal redouté.

De cette manière, il faut entendre l'acte de donation par lequel, en 1201, le duc Henri octroya à la léproserie de Bruxelles

une chapelle, qui, d'après les documents les plus anciens, avait appartenu à des lépreux (HENNE et WAUTERS, *Histoire de Bruxelles*, t. III, 298). D'après les expressions employées dans ce diplôme, on dirait que, pendant une certaine époque, avant le XIIIe siècle, le fléau avait cessé de sévir, ce qui n'est prouvé par aucun autre document. Les huttes isolées avaient fait place à un établissement bien organisé.

Il nous faut encore signaler ici le fait qu'au Xe siècle, dix habitations pour lépreux furent construites dans le pays de Liége, au pied du Mont-Cornillon. Dans les siècles suivants, un bâtiment du nom de léproserie dominait la hauteur, exerçant tout pouvoir et autorité sur les lazarets voisins.

On comprendra enfin pourquoi, dans beaucoup d'actes de donation ou de fondation de chapelles du haut moyen âge, il n'est pas toujours question de « *domus leprosorum* » (de léproserie, *maladrerie* ou *ladrerie*), mais simplement de *leprosi*. De ce qui précède, nous pouvons conclure à l'existence de lépreux vivant isolés et se réunissant pour remplir leurs devoirs religieux dans une chapelle commune. Les derniers doutes à cet égard se dissipent devant les prescriptions liturgiques en vigueur dans certains diocèses et qui règlent le traitement des lépreux ainsi que les libertés dont ils pouvaient jouir. Ces dispositions ne s'appliquent qu'aux seuls habitants de cabanes dispersées. Nous possédons, par exemple, un rituel (E. MARTENE, *De ant. ecc., Ritibus*. Anvers, 1764, t. II, 358 ; PASCAL, *Dict. liturg.*, i. Vo *Lépreux ;* MIGNE, *Encyc., lit.*, t. VIII, pp. 712 et suiv.) de l'archevêque Raynaud de Reims, de la fin du XIe siècle, dans lequel sont formulées les ordonnances les plus sévères. Il y est même interdit aux lépreux d'avoir le moindre contact avec leurs proches parents, et de toucher au câble d'un puits, sans avoir les mains soigneusement enveloppées. Ils ne pouvaient se montrer en ville ou ailleurs que dans un costume déterminé, et le lugubre son d'une crécelle devait de loin annoncer leur approche.

Ce rituel nous apprend en outre que l'on célébrait un service religieux pour le malheureux infecté de la lèpre. A l'issue du saint office, le patient était conduit par le clergé vers la cellule où devait désormais s'écouler son existence et l'on récitait sur lui les prières des Trépassés.

Mais ces cérémonies effrayantes ont-elles jamais eu lieu ? Sont elles demeurées à l'état de lettre morte sur le parchemin ?

Dans tous les cas, de pareilles dispositions ne peuvent s'appliquer qu'aux contrées où il n'y avait pas de léproseries organisées, et où les malades abritaient leur misère dans les réduits qu'ils avaient construits de leurs mains dans la solitude.

Il est fort étonnant qu'il ne soit venu à la pensée d'aucun écrivain que la séquestration des lépreux est incompatible avec l'idée d'un hôpital de lépreux (*ladrerie*, « domus leprosorum »), dont les habitants étaient en contact régulier avec toutes sortes de personnes.

L'extension de la lèpre pendant le XIIIe siècle n'avait pas, comme on pourrait le croire, jeté l'épouvante au cœur des populations.

Des centaines de personnes convoitaient avec ardeur l'emploi de « frère » ou de « sœur » dans une léproserie. Ce n'est pas tout. Ceux qui, par leur commerce ou leur industrie, avaient acquis une petite fortune, sans pouvoir mener cependant une existence tout à fait indépendante au milieu de l'agitation des villes, s'achetaient une place dans une léproserie, en qualité d' « *haitié* » ou de frère non infecté. Ils y avaient bon gîte, une excellente nourriture, une cordiale boisson. On les exemptait en outre des impositions locales.

Dès l'époque carlovingienne, l'influence des laïques devint — à tort ou à raison — plus forte dans les hôpitaux et même dans les couvents. C'est la conséquence presque naturelle du mode de fondation. Plus d'une fois au XIIe et au XIIIe siècles, le donataire prescrivait le genre de personnes qui devaient gérer tel ou tel asile, et souvent ces fonctions étaient dévolues au magistrat et à quelques membres de la famille.

Bientôt des intrus influents réussirent par des moyens subreptices à s'emparer totalement de la direction d'un hôpital et à se maintenir dans l'injuste possession des biens d'autrui. Les abus qui furent signalés au XIIIe siècle et l'exploitation des pauvres, n'ont pas d'autre cause. Il fallut de sévères ordonnances de Philippe-Auguste. Ce souverain entendait que les évêques conservassent leur légitime autorité dans les hôpitaux.

L'histoire nous prouve que, dès le XIIe siècle, et partout où

l'autorité civile administrait avec quelque droit les biens de certains hôpitaux, le souverain Pontife a toujours légitimé cette situation. Tel fut le cas de l'hôpital Saint-Jean-au-Marais, à Bruxelles, pour lequel Innocent II, au commencement du XII^e^ siècle, recommanda un laïque comme administrateur chargé de la dispensation du temporel (MIRAEUS, t. I, p. 94).

Peu satisfait de la décision pontificale, le chapitre de Sainte-Gudule s'adressa, après la mort d'Innocent et de quelques-uns de ses successeurs, au pape Alexandre III, pour réclamer le maintien de son autorité sur Saint-Jean et deux autres hôpitaux. L'origine d'un de ces asiles (probablement celui de Saint-Nicolas) étant d'un caractère plutôt religieux que civil, les chanoines bruxellois obtinrent gain de cause complet.

Non seulement à Bruxelles, mais à Tournai et dans beaucoup d'autres villes, où le chapitre avait la haute main sur les établissements charitables, on constatait, au même siècle, l'influence directe et bienfaisante du Saint-Siège, exercée pour l'extirpation de certains abus. L'autorité pontificale favorisait, selon les circonstances, les usages et les intentions des fondateurs, c'est à dire l'autorité moitié religieuse, moitié civile. (DELANNOY, *Notice sur div. hosp.*, p. 13; Disp. de Innoc. II, en faveur de l'hôp. N.-D., à Tournai.)

Dans maint hôpital administré par des laïques et qui parfois même devait son existence à l'élément religieux, la puissante noblesse du temps réussit, en France surtout, à assurer sa prédominance. Peut-être faut-il attribuer cette situation à la négligence des évêques, qui s'inquiétaient trop peu des établissements charitables de leur diocèse. Ils en abandonnaient la gestion à des personnes inférieures, qui se virent peu à peu dépossédées de leurs fonctions par des influences diverses. Quoi qu'il en soit, le fait est que l'ordonnance par laquelle Philippe-Auguste ramena tous les hôpitaux sous la juridiction de l'épiscopat, ne fut pas suffisante pour rétablir l'ordre troublé.

La plupart de ces maisons étaient d'origine purement civile, quoique leurs fondateurs n'eussent point dédaigné l'approbation des évêques. Il en résulta que leur administration demeura souvent confiée à l'élément laïque.

Des tentatives ayant été faites pour modifier cet état de

choses, le duc de Brabant, Jean II, fit, dès 1306, la défense d'y toucher.

Le pape Nicolas V donna, en 1448, de nouvelles prescriptions aux hôpitaux de Bruxelles, qu'il plaça tous sous l'autorité du magistrat. (Archives de Sainte-Gudule, *Registrum antiquum*, nº 305; *Registrum album*, nº 108; Archives de la ville de Bruxelles, *Grootboek met knoopen*, p. 100. — MIRAEUS (FOPPENS), *Opp. dipl.*, II, 1365, se trompe évidemment.)

Les annales et les pièces judiciaires de bien des hôpitaux nous prouvent clairement que de nombreux conflits entre le pouvoir civil et l'autorité religieuse furent évités, grâce à la condescendance et à la modération du chef de l'Église, qui, cependant, ne sacrifiait jamais les droits ecclésiastiques.

Beaucoup de ces statuts remontent au XIIIe siècle. C'était l'époque où brillait entre autres, dans le Tournaisis, l'évêque Walter de Marvis, qui se rendit célèbre par son zèle et par la noble charité avec laquelle il institua, fortifia ou réforma les établissements de bienfaisance. Ce fut un grand exemple, qui resplendit à travers tous les autres siècles du moyen âge.

Nous touchons à la fin de ce bref aperçu. Au commencement du XVe siècle, une transformation s'opère aussi bien dans les établissements restés sous la tutelle du clergé que dans ceux qui avaient une existence plus indépendante.

Les deux pouvoirs font sentir leur influence chacun de son côté, et les institutions charitables dotées de règlements nouveaux sont assises sur des bases plus solides.

C'est ici que nous entrons dans une nouvelle période de leur histoire.

Enfin, pour ce qui concerne les anciens hôpitaux ou « *xenodochia* », nous dirons que leur origine remonte aux siècles les plus reculés. Des auberges privées, nous dirions des « hôtels » ou « logements », remplacèrent les antiques institutions charitables. Dès le XIVe siècle, nous trouvons à Anvers, à Bruges et dans beaucoup d'autres localités, des maisons où les étrangers étaient reçus à des tarifs variant selon leur fantaisie ou leur prodigalité.

C'est ce qui amena, au XVIe siècle, une réforme radicale. L'influence du clergé d'une part, celle de l'élément laïque de

l'autre se firent sentir dans les hôpitaux et dans les asiles de pauvres. L'antique collaboration simultanée parut détruite. C'est une question nouvelle qu'il ne nous est pas permis de faire entrer dans le cadre restreint de ces pages.

P. ALBERDINGK THIJM.

3E SECTION

QUESTION N° 8

Quels étaient les instruments de musique en usage dans les provinces belges, avant l'avènement de la Maison de Bourgogne.

Rapporteur : M. EDMOND VANDER STRAETEN.

QUELS ÉTAIENT LES INSTRUMENTS DE MUSIQUE

EN USAGE

DANS LES PROVINCES BELGES

AVANT

L'AVÈNEMENT DE LA MAISON DE BOURGOGNE

CETTE question pourrait sembler prématurée. Elle s'impose, toutefois, en dépit de ce qui manque pour la résoudre.

On se demandera quels sont les instruments en nature échappés à la destruction, si tant est qu'il en existe de sérieux. Les monuments documentaires auront à suppléer à d'immenses lacunes.

On tâchera de distinguer les instruments de l'invasion ou de la confédération de ceux du terroir, et la part reçue et donnée.

Les types offriront naturellement de grandes analogies. Leurs congénères, par contre, affecteront des formes diverses, dues à l'initiative personnelle, ou créées d'aprés les matières dont on disposait, indépendamment des exigences de la gamme prédominante.

Instruments indigènes ou exotiques, considérés au point de vue de leur usage, auront formé deux espèces : ceux de guerre

ou de solennité — civile et religieuse — ceux de la vie calme et intime, qui, tous, auront pu s'allier ou se substituer.

Envisagés sous le rapport de la classification traditionnelle, peu scientifique en somme, mais suffisante ici, ils se rangent en trois catégories : cordes, vent, percussion, outre leurs subdivisions ou dérivés.

Un centre lumineux, provoqué par des affluents parallèles, s'interjette au siècle d'Hucbald.

L'adoption, par caprice ou par obligation, des engins sonores étrangers aura cessé rapidement lors de l'institution des communes. Avec elles, un vigoureux déploiement d'activité industrielle aura surgi, uni à un épanouissement considérable du génie inventif flamand. L'autonomie réelle de l'organotechnie belge date, selon toute apparence, de cette grandiose époque.

Les artistes qui présidèrent à ce magnifique élan, loin d'avoir subi passivement l'influence synchronique des Croisades, y auront puisé, au contraire, un regain d'individualité, tout en s'assimilant habilement les nouveautés introduites.

Les portiques de Boscherville, en Normandie (XI^e^ siècle), et de Saint-Jacques de Compostelle, ne Galice (XII^e^ siècle), présentent, pour les études, une précieuse figuration de types.

Bientôt la Venise du nord, Bruges, devient, parmi nous, le centre instrumental principal. De ses ateliers sortent les premiers engins sonores perfectionnés et à origine constatée, quelques-uns formant famille. Avec eux se produisent les virtuoses et leur méthode. Les gildes surgissent, les musiques communales s'organisent et préparent insensiblement, grâce à l'appoint venu des cours princières et des églises, les éléments générateurs de l'orchestre moderne.

Les autres contrées de Belgique, tant romanes que thioises, auront vivement participé à cette régénération efficace.

Étudier, *dans les limites du possible*, l'accord de chaque instrument fabriqué ou utilisé en Belgique, pendant la longue et nébuleuse période assignée par le Congrès; déterminer son rôle isolé ou concertant ; restituer les appellations, restées inappliquées, aux instruments qui en sont dépourvus ; indiquer la matière dont ils sont faits ; déchiffrer leurs marques ou inscriptions, etc., tel est le programme qui s'indique naturellement

A défaut de spécimens en nature, nous initiant jusqu'aux timbres même, il conviendra, ainsi que je l'ai insinué, d'interroger scrupuleusement et avec la précaution nécessaire, en dehors des livres spéciaux, les monuments documentaires de notre pays et des pays circonvoisins qui en fournissent la figure ou la description. On soumettra ainsi à un examen comparatif les sculptures, peintures, miniatures, dessins, pierres tombales, monnaies, médailles, sceaux, poëmes, chroniques, rouleaux de comptabilité, etc., en s'efforçant d'esquisser, *s'il se peut*, les vraies transformations et améliorations des organes sonores à travers les âges et les conquêtes,

Précieux linéaments d'une histoire spéciale vivement désirée et à peine entrevue jusqu'ici.

EDMOND VANDER STRAETEN.

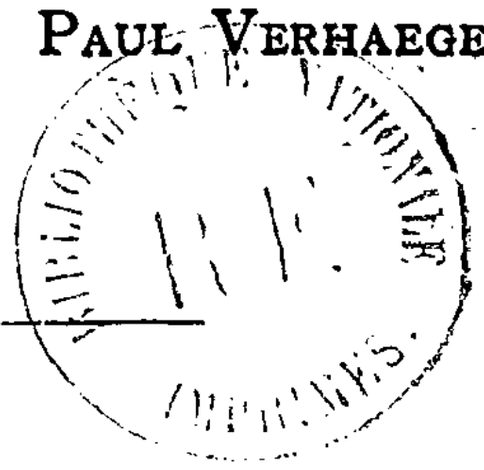
Audenarde, 12 mars 1891.

2E SECTION

QUESTION N° 3

Donner des détails sur la liberté de la presse en Belgique, depuis l'invasion française (1794) jusqu'en 1814.

Rapporteur : M. PAUL VERHAEGEN.



DONNER DES DÉTAILS

SUR LA

LIBERTÉ DE LA PRESSE EN BELGIQUE

DE 1794 A 1814

UNE première fois les armées françaises avaient occupé nos provinces durant cinq mois (de la bataille de Jemmapes, 6 novembre 1792, à celle de Neerwinden, 18 mars 1793), et les actes des vainqueurs avaient présagé ce que serait la conquête définitive du pays. On annonça la liberté des opinions, celle de la presse, mais on n'eut qu'un soin et qu'une préoccupation, celle d'arrêter quiconque émettait un avis ou une pensée déplaisant aux maîtres du jour, de déporter les mécontents dans les forteresses de la frontière française, d'intercepter les journaux et les lettres qui osaient énoncer une idée contre-révolutionnaire ou dénoncer les horreurs commises par les Sans-Culottes. En même temps, on subsidiait, sans mesure, les journaux les plus abominables de Paris, le *Père Duchesne* et autres, on payait des Sans-Culottes pour se répandre dans les campagnes en qualité de missionnaires et y propager les idées

nouvelles, terroriser les opposants, et même chanter des chansons démocratiques pour éclairer soit-disant l'opinion.

Cette tyrannie, renversée au bout de quelques mois, reparut avec les drapeaux français, vainqueurs à la bataille de Fleurus, le 26 juin 1794 : elle devait durer vingt ans et cesser au moment où l'Europe, coalisée contre Napoléon, chassa ses préfets et ses troupes de nos provinces, en janvier 1814. Pendant ces vingt années, le régime auquel l'opinion fut soumise dans la presse, les lettres, le théâtre, les conversations mêmes, est incroyable; ce fut, en un mot, la compression de la pensée par tous les moyens possibles.

I.

Sous la Convention, dont le régime ne cessa que le 27 octobre 1795, après avoir régné un an et quatre mois sur notre pays, on peut dire que la terreur resta à l'ordre du jour. Plusieurs condamnations à mort, dont les victimes furent fusillées, nombre de poursuites pour opinions contre-révolutionnaires, par exemple pour s'être simplement dit ami des Autrichiens, nombre d'arrestations, sans jugement, sous des prétextes analogues, apprirent aux penseurs et aux journalistes qu'ils n'avaient qu'un seul droit, celui de louer servilement les Jacobins, sans jamais les censurer. Aussi, plusieurs journaux cessèrent-ils de paraître, d'autres furent supprimés par les autorités civiles ou militaires, et les survivants se contentèrent de découper les journaux de Paris, sans oser dire un mot des intérêts des Belges ou des excès des conquérants.

II.

Le Directoire, succédant à la Convention, annonça comme elle la liberté, mais il n'eut garde de la respecter. Ses deux premières années, de 1795 au coup d'État du 4 septembre 1797 (18 fructidor an V), furent consacrées à lutter contre la presse et l'opinion, jusqu'au moment où les premières élections, faites un peu librement en France et en Belgique, en germinal an V (avril 1797), amenèrent une majorité un peu modérée dans le corps législatif. Jusqu'à cette date, les individus et les journaux résistèrent avec des armes inégales aux Jacobins qui dirigeaient

le Gouvernement. On vit se succéder les arrestations et les poursuites pour propos contre-révolutionnaires, les poursuites criminelles contre les journalistes et les imprimeurs, les mesures les plus arbitraires contre les théâtres, l'espionnage des lettres et des correspondances.

Malgré tout, l'opinion, plus forte que le pouvoir, parvint à vaincre celui-ci aux élections du mois d'avril 1797.

Ce fut assez pour que les Sans-Culottes, menacés de perdre le bénéfice de leurs crimes, entreprissent de s'assurer définitivement le pouvoir et de dompter pour toujours les consciences. Un coup d'État, monté par eux contre la majorité modérée entrée récemment au corps législatif, culbuta cette majorité, le 4 septembre 1797, et envoya périr dans les marais de la Guyane un grand nombre de députés et de journalistes coupables d'avoir eu quelque autorité ou quelque influence. Il eut pour résultat caractéristique de faire voter par le corps législatif épuré une loi de police et de sûreté, en date du 19 fructidor an V, qui mettait à la discrétion du Gouvernement, pieds et poings liés, tous les citoyens et surtout les journalistes, en ce qu'elle autorisait le Directoire à déporter tous ceux qu'il désignerait, et plaçait les journaux sous les ordres absolus de la police.

On devine ce que furent les deux années qui suivirent le vote de cette loi néfaste : suppressions continuelles des journaux, même les plus anodins, incarcération des journalistes sans nul jugement, car le Gouvernement ne voulait plus courir le risque d'un acquittement ; déportation au loin de bon nombre de ces malheureux. Vint alors le soulèvement des campagnes en 1798, connu sous le nom de guerre des paysans. L'état de siège et la loi sur les otages qui suivit permirent aux autorités civiles et militaires d'arrêter en masse, sous le nom d'otages, tous ceux qui leur déplaisaient. Ce fut le coup de mort de la liberté, désormais ; à partir du printemps de 1799, on ne pensa plus, on ne parla plus, on n'écrivit plus en Belgique. On attendit en silence un libérateur, qui ne tarda pas à se présenter sous les traits de Bonaparte.

III.

Devenu à son tour le maître absolu de la France, au 18 bru-

maire an VIII (9 novembre 1799), le premier consul promit la liberté et le redressement des griefs, mais il eut soin de ne pas se prononcer sur ceux qui pouvaient toucher à la liberté de la pensée. Rétablissant l'ordre avec une justice et parfois une brutalité incontestables, il eut l'habileté de ne plus dire un mot de la liberté de la presse dans la constitution de l'an VIII. C'était avouer qu'il reprenait pour son usage les armes de la Convention et du Directoire.

A peine arrivé au pouvoir, il crée son organisation administrative qui confie la police de chaque département aux préfets et aux commissaires généraux de police, chargés notamment de surveiller l'imprimerie. Il limite les journaux à un certain nombre par département, il organise la censure, il surveille par le ministre de la police et ses espions les livres, les journaux, les théâtres, les salons, les correspondances. Les journalistes sont forcés de communiquer à l'autorité les épreuves du journal avant l'impression. Défense leur est faite de parler des choses militaires, des actes de l'autorité, des nouvelles de l'étranger. Au moindre écart, le journal est supprimé, l'auteur ou l'imprimeur est arrêté et jeté dans une forteresse lointaine. Les propos de salon, les épanchements d'une lettre, si on y relève quelque malveillance, ou uniquement l'absence de bienveillance vis-à-vis du Gouvernement impérial, sont l'occasion de mesures analogues à l'égard de leurs auteurs.

Enfin, en 1810 et 1811, arrivé au comble de la puissance, l'empereur réalise par des décrets généraux, le plan qu'il avait préparé et exécuté en partie depuis dix ans. Il limite le nombre des journaux politiques, si enchaînés qu'ils soient, à un par département. Il limite le nombre des imprimeurs, règle minutieusement la possession et la transmission des presses et des caractères, à titre d'instruments dangereux, limite le nombre des libraires, réorganise en détails la censure. Imprimeurs, éditeurs, libraires, doivent prêter serment, payer chèrement une licence, se soumettre à la surveillance des fonctionnaires, et dépendent absolument dans leurs biens, leur honneur, leur liberté, du caprice de ceux-ci.

En un mot, le despotisme était à son comble, la liberté des opinions et de la presse n'existait plus.

Aussi comprend-on la joie non dissimulée avec laquelle nos ancêtres accueillirent,en 1814, comme des libérateurs, les représentants des puissances alliées, et la satisfaction avec laquelle ils saluèrent le régime encore sévère donné à la presse par le Gouvernement des Pays-Bas. Ce régime, dont l'application stricte ou exagérée devait enfanter un jour la révolution de 1830, parut en 1815, plein de douceur et de tolérance à tous ceux qu'avait si longtemps écrasés le joug français.

P. VERHAEGEN.

3E SECTION

QUESTION N° 4

Faire une étude des tumuli belgo-romains et présenter une nomenclature, aussi complète que possible, de ceux qui existent encore en Belgique.

Rapporteur : M. G. HAGEMANS.

FAIRE UNE ÉTUDE

DES

TUMULI BELGO-ROMAINS

ET

PRÉSENTER UNE NOMENCLATURE AUSSI COMPLÈTE QUE POSSIBLE

DE CEUX QUI

EXISTENT ENCORE EN BELGIQUE.

Les Romains, qui choisissaient de préférence les bords des routes pour y élever leurs tombes, n'eurent pas de peine à faire suivre cet usage par les peuplades germaniques qu'ils soumirent à leur domination : celles-ci avaient, en effet, parsemé depuis longtemps l'Europe de leurs tombelles sépulcrales, avant d'avoir pénétré dans nos contrées.

Aussi de nombreux tumuli ne tardèrent-ils pas à s'élever le long des voies nouvelles créées en Belgique.

Longtemps même on les a crus d'origine purement germanique.

Les fouilles pratiquées par M. Schuermans, par M. C. Van Dessel, par M. le comte de Looz et par d'autres archéologues

ont surabondamment prouvé que tous les tumuli qui s'échelonnent le long des anciennes voies romaines remontent à l'époque de la domination : les poteries, les bronzes, les monnaies impériales, tout l'atteste.

Il existe néanmoins d'autres tertres avec lesquels il ne faut pas confondre ces tombelles. Ce sont :

1° Certains tertres isolés qu'on retrouve surtout dans les Ardennes, où on les appelle *bosses de leu*. *Bosse de leu* est une corruption de *bolus luci*, *bolus* monceau, *lucus* bois sacré. Il paraît qu'à leur sommet on dressait la grossière image d'une divinité tutélaire locale, ou quelque ex-voto, tel que le phallus, fixé sur le cippus par des tenons. Ces tertres n'ayant pas servi de sépultures ne recèlent rien dans leurs flancs.

2° Certains tertres qui ont servi de postes d'observations militaires.

3° Des monticules, souvent de grande importance, qui ne remontent qu'au moyen-âge, emblèmes de la féodalité, ou indication d'une localité où s'était remportée une grande victoire. Le tertre de Waterloo prouve que cet usage s'est perpétué jusqu'à nous.

4° Des tertres de nature sablonneuse, accumulés par les vents à l'époque quaternaire et qui se reconnaissent facilement.

5° D'autres éminences de formation naturelle, telles qu'il s'en rencontre par exemple dans la forêt de Soignes et où la main de l'homme n'est pour rien.

Quant aux tumuli belgo-romains, qui occupent parfois un espace de six ares, ils s'élèvent, comme nous venons de le dire, le long des grandes routes romaines ou de leurs embranchements.

On peut même assurer que, si un groupe de tumuli ou un seul tumulus se trouve à l'écart, on découvrira inévitablement les traces d'un diverticulum dans le voisinage.

Mieux en effet que la carte de Peutinger, ces tertres coniques indiquent les voies principales ou secondaires créées par les Romains, avec cette réserve bien entendu que l'existence d'une route ou d'un diverticulum n'implique pas nécessairement celle d'un monticule funéraire.

Il peut arriver, en effet, que le long de telle voie sur le par-

cours de laquelle se succèdent substructions, villas, aqueducs, poteries gallo-romaines, monnaies impériales, etc., il ne surgisse que de très loin en très loin un tumulus, tandis que des tumuli fourmillent nombreux sur d'autres routes.

Rares par exemple dans le Hainaut, au point que du côté de l'arrondissement de Thuin il n'en existe aucun, ils sont au contraire extrêmement abondants dans le Brabant, et relativement nombreux dans le Limbourg, ainsi que dans certaines parties des provinces de Liége, de Namur et de Luxembourg.

Par contre, il ne s'en trouve qu'un seul dans la Flandre orientale, à Renaix ; aucun dans la Flandre occidentale, et un seul, tout au nord, dans la province d'Anvers, à Hoogstraeten, probablement germanique.

Voici du reste un relevé, pour chaque province, du nombre de communes ou de hameaux dans lesquels l'existence de tumuli a été constatée. Nous extrayons ce dénombrement de l'important travail de M. C. Van Dessel, qui a si heureusement complété l'ouvrage si connu de notre vieil ami Schayes, *La Belgique avant et durant la domination romaine*.

Brabant.	84	communes.
Liége.	28	—
Limbourg	16	—
Namur	15	—
Luxembourg	13	—
Hainaut.	9	—
Flandre orientale . . .	1	—
Flandre occidentale. . .	0	—
Anvers	1	—

Soit cent et soixante-sept communes ou hameaux où l'on a constaté l'existence de tumuli, tantôt isolés, tantôt groupés en triangles par trois, sept, huit, neuf et même dix.

Les groupes de trois et de sept étaient surtout usités (1).

(1) Il y avait notamment un groupe de sept tumuli près de Louvain, entre Pellenberg et Linden. Un compte de la vénerie ducale du 9 juillet 1410, publié par L. Galesloot indique que cette contrée était très giboyeuse. « *Chassié sur Loebosch emprès les VII tombes.* » D'après un autre compte du 3 juillet 1409, les

Donnait-on un sens à ces chiffres fatidiques trois et sept ? Qui sait ! Quant à la disposition triangulaire, était-elle un simple effet du hasard et de la situation du terrain ? C'est peu probable.

La troisième section du Congrès a bien voulu me charger de donner « *une nomenclature aussi complète que possible des tumuli belgo-romains encore existants en Belgique.* »

Qu'on m'excuse, si je décline ce dangereux honneur.

D'une part, les importants travaux du savant archiviste de la ville de Bruxelles, M. A. Wauters, qui a suivi pas à pas les routes romaines du Brabant, faisant le relevé de tous les tumuli qui s'y étaient trouvés ou s'y trouvaient encore ; les rapports si remarquables et si complets de M. Schuermans, parus dans les *Bulletins des commissions d'art et d'archéologie,* qui donnent des indications détaillées sur toutes les antiquités fournies par les fouilles pratiquées dans les tumuli de la contrée hesbignonne ; les nomenclatures si précieuses de M. C. Van Dessel que nous venons de citer ; les savantes notices publiées par les sociétés archéologiques de Mons, de Charleroy, de Namur, de Liége, d'Arlon, du Limbourg, et par l'Académie d'archéologie de Belgique, nous dispensent de ce travail.

D'autre part, avouons-le, non seulement la tâche est au-dessus de nos forces, mais, en outre, quelque peu scabreuse, car, plus d'une fois, il est arrivé que là où un auteur indiquait l'existence d'un tumulus, on ne trouvait rien du tout. Il faudrait donc tout

veneurs achetèrent du pain pour la meute chez un tavernier à Velthem, « *ayant pris le cerf aux sept tombes où Madame de Brabant avoit esté à la chasse* ». Ces mêmes comptes révèlent aussi l'existence de tumuli dans la forêt de Meerdael, située également près de Louvain. On lit dans l'un d'eux que le 17 octobre 1431 un sanglier poursuivi par le duc de Bourgogne trouva la mort « *aen die Thommen op Meerdael.* »

Thomme ou *tomme* était le nom qu'on donnait aux tumuli dans les provinces flamandes ; dans les autres, on les nommait *tombes,* et ce nom est souvent resté aux communes où se trouvaient des tombelles.

Sept tombes existaient jadis à Saventhem près d'un champ appelé *Tompvelt* et il résulte de certaines lettres d'éviction des échevins de Bruxelles, du 10 avril 1380, qu'il y avait à Saventhem un endroit appelé *de Zeventommen.* On a même prétendu que la commune de Saventhem, si généralement connue à cause de son célèbre tableau de Van Dyck, devait son nom à ces sept tumulus : *Seven tomen* (7 tombes) au lieu de *Saven t heim* (village au sable).

voir par ses yeux, ce qui nous eût été au moins difficile, car ce serait là un immense travail d'investigations, de recherches, exigeant de nombreux déplacements, etc.

Aussi, croyons-nous devoir nous borner à exprimer un vœu, qui a été d'ailleurs maintes fois formulé déjà.

Depuis qu'a été publiée la carte archéologique de Van der Maelen, on n'en a plus tenté de nouvelle, et, cependant, depuis lors, toute une pléiade de savants archéologues a fourni de précieux renseignements, inconnus à l'époque où cette carte fut publiée.

Il y a quelques mois, en novembre 1890, les Annales de la Société d'archéologie de Bruxelles donnaient une carte archéologique des environs de Mons. Ce travail, fait avec science et conscience par MM. le baron de Loë et Em. de Munck, prouve une fois de plus les importants services que pourrait rendre la réunion de recherches de l'espèce, si tous les archéologues voulaient faire pour chacun des territoires qu'ils habitent, ce que MM. de Loë et de Munck ont fait pour le leur, et si toutes nos sociétés archéologiques, aujourd'hui si nombreuses, si zélées et si savantes, voulaient s'entendre pour réunir une foule de renseignements éparpillés, qui, groupés, permettraient bientôt de dresser une bonne carte archéologique du pays.

Ce serait œuvre utile à entreprendre.

Ixelles, 8 avril 1891.

G. HAGEMANS.

2E SECTION

QUESTION N° 7

Contribution à l'étude des patois allemands parlés dans la province de Luxembourg.

Rapporteur : M. SCHWEISTHAL.

LE DIALECTE ALLEMAND

DU LUXEMBOURG.

Les diverses branches de l'arbre de la science humaine sont assez intimement reliées entre elles pour que tout accroissement de l'une d'elles constitue en même temps un progrès général. Et, si la question que nous proposons à la discussion du Congrès semble, de prime abord, mieux convenir à une assemblée de philologues qu'à une réunion de sociétés d'histoire et d'archéologie, il ne faut pas oublier que la philologie est l'auxiliaire indispensable des sciences historiques. Non seulement elle porte la lumière dans les textes anciens, non seulement elle révèle l'histoire des choses dans l'histoire des mots, mais, en étudiant la langue, elle étudie l'*âme* d'un peuple, ses goûts, ses traditions, sa civilisation, bref les facteurs les plus importants de l'histoire.

Ce principe une fois admis, nous pensons que le dialecte allemand du Luxembourg mérite tout particulièrement d'attirer l'attention du Congrès, d'abord, parce qu'il est la langue maternelle d'un certain nombre de Belges, et, ensuite, parce qu'il présente des affinités très grandes avec certains dialectes flamands, affinités qui ne sont pas sans importance pour la discussion de problèmes ethnologiques et autres.

Cependant, la question, encore très peu traitée en Belgique, est trop complexe pour que nous puissions l'exposer en détail. Nous nous bornerons donc, pour le moment, à appeler l'attention des membres du Congrès sur les principaux points du problème.

La première question qui se pose est la question d'origine.

Cette origine saxonne qu'on prêtait autrefois à la race luxembourgeoise ne trouve plus guère de défenseurs aujourd'hui. Elle reposait sur l'interprétation erronée du texte d'un ancien chroniqueur, ainsi que sur l'identité très curieuse, mais aujourd'hui pleinement expliquée, qui existe entre le parler du Luxembourg et le langage des Saxons de Transylvanie, aux environs de Bistritz.

A l'heure qu'il est, on revendique généralement une origine franque pour la race luxembourgeoise, et il faut dire que les nombreux cimetières antiques, découverts et décrits dans le Luxembourg depuis cinquante ans, semblent justifier pleinement cette thèse, tant les attributs découverts dans les tombes portent un cachet spécialement franc.

Les divers idiomes issus d'une seule et même langue mère, et restés voisins, se fondent d'ordinaire insensiblement l'un dans l'autre, comme on a pu le constater en France, quand, il y a quelques années, on a voulu établir une démarcation positive entre le français et le provençal.

Or, si les migrations et les événements politiques ont produit une lacune, une solution de continuité entre le flamand et le luxembourgeois, en revanche, ce dernier se modifie graduellement à travers les dialectes de la Sûre, de l'Eyfle et des environs de Cologne, pour disparaître ensuite dans l'idiome de l'Allemagne centrale. Le parler luxembourgeois doit être classé parmi les dialectes du moyen-allemand. Avec un fondement bas-allemand, il a pourtant subi sous beaucoup de points l'influence du haut-allemand et de la seconde *Lautverschiebung*. D'après les travaux déjà existants, il sera facile de relever les traits qui appartiennent soit à l'un soit à l'autre des deux grands groupes linguistiques de la race germanique.

Très curieuse et peu expliquée est aussi la pénétration réciproque de l'allemand et du wallon dans l'ancien pays de Luxembourg. Si ce pays a été autrefois divisé en quartier allemand et

en quartier wallon, si, au chef-lieu, les arrêts — comme du reste encore aujourd'hui — étaient inscrits dans les registres des diverses juridictions, tantôt en allemand, tantôt en français, la limite des deux idiomes a, néanmoins, considérablement varié dans le cours des siècles, et telle localité dont le surnom *le Tige* (*dutsch*, *deutsch*, thiois) indique une ancienne population germanique est aujourd'hui complètement wallonnisée. Réciproquement, un certain nombre de communes du quartier allemand ont, à côté de leurs noms allemands, des noms français très correctement formés sur un *etymon*, généralement germanique du reste, qui se trouve dans les chartes latines du haut moyen âge. Vu l'absence d'autres preuves, nous n'osons trop risquer l'hypothèse de colonies wallonnes, *Sprachinseln*, vivant au milieu d'une population germanique, mais il nous a été impossible de trouver une autre explication quelque peu vraisemblable.

La flexion si riche des anciens idiomes allemands a été rapidement émoussée en luxembourgeois ; néanmoins, le peu qui en reste donne encore parfois des indications fort utiles pour la grammaire comparée des langues germaniques. En revanche, le vocabulaire mérite une attention toute spéciale, et nous avons l'intention de diriger plus particulièrement nos propres études vers cette partie. Dans ce vocabulaire, on trouve un certain nombre de mots francs, parfois inconnus aux étymologistes, et dont l'équivalent se retrouve en français ; on y trouve, en plus, toute une série de mots curieux pour l'étude du lexique pangermanique ; d'autres, qui, vestiges de la puissance civilisatrice émanant de Rome, ont été pris du latin ; d'autres encore, très nombreux, mais d'introduction plus récente, qui sont des emprunts faits soit au français, soit à l'allemand littéraire.

Si le luxembourgeois n'a jamais été à proprement parler une langue littéraire, si les noms contenus dans les plus anciennes chartes du pays (notamment dans les fameux diplômes de l'abbaye d'Echternach), si ces noms semblent avoir été écrits par des scribes étrangers, on trouve néanmoins une foule de mots fort intéressants au point de vue linguistique, soit dans les chartes, soit dans les registres judiciaires, soit encore dans cette précieuse collection de records de justice publiée par feu M. Hardt. De plus, il existe au moins, du moyen âge, un document

littéraire très important, dans lequel on ne peut méconnaître l'influence très prononcée du dialecte luxembourgeois.

Dans les actes sortis de la chancellerie du Prince ou émanant d'autres autorités, la langue nationale n'a jamais été employée. Pendant le haut moyen âge, le latin seul était employé, et, plus tard, grâce à la petitesse du pays, la puissante chancellerie de Trèves, en imposant son *style* pour le calendrier, a également imposé ses formules légales et sa langue. De plus, d'après les résultats les plus récents de la science allemande, la formation de l'allemand littéraire moderne, désigné assez peu exactement comme *nouveau-haut-allemand*, cette langue littéraire qui domine tous les dialectes, n'est pas née dans la chancellerie de Saxe et dans les écrits de Luther. Elle remonte au moins pour ses origines à ces princes de la maison de Luxembourg, à Jean l'Aveugle et à Charles IV, lesquels, ayant des terres à l'est aussi bien qu'à l'ouest de l'Empire, adoptèrent pour leur chancellerie un idiome mitigé, tel qu'il pouvait être facilement compris et appris dans toutes les parties de l'Empire, le long du Danube ou de la Moldau, comme sur les bords du Rhin et de la Moselle.

Quant à la littérature luxembourgeoise moderne, pour être peu volumineuse, elle est cependant digne d'attention, et nous fait connaître notamment plusieurs poètes de mérite.

Si l'idiome luxembourgeois n'est pas près de disparaître, si, dans le Grand-Duché, il est vénéré comme le palladium de l'indépendance nationale, néanmoins il se modifie assez rapidement depuis un demi-siècle, sous l'influence de l'allemand et du français. Langue d'un peuple d'agriculteurs et d'artisans, riche en proverbes et en expressions pittoresques, il est pauvre quand il s'agit de discussions abstraites ou scientifiques, et il est forcé de suppléer à cette pauvreté par des emprunts faits à l'une ou l'autre des deux langues littéraires employées dans le pays. Et comme, dans un avenir plus ou moins rapproché, on ne pourra plus facilement séparer ces emprunts du fonds primitif, il importait d'attirer, dès maintenant, l'attention des savants sur un dialecte qui offre tant de points intéressants.

M. Schweisthal.

2E SECTION

QUESTION N° 2

La toponymie nous donne-t-elle des indications sur les établissements des Francs dans le Brabant.

Rapporteurs : MM. ARM. DE BEHAULT DE DORNON.
BARON ALF. DE LOË.

LA TOPONYMIE

NOUS DONNE-T-ELLE

DES INDICATIONS SUR LES ÉTABLISSEMENTS DES FRANCS

DANS LE BRABANT ?

Alors qu'aucune découverte archéologique n'aurait été faite dans le sous-sol de notre province, la toponymie seule nous permettrait d'affirmer l'existence d'établissements francs dans le Brabant (1).

Cette science nous fournit, en effet, de précieuses indications pour relever les traces matérielles du séjour des Francs dans nos localités brabançonnes.

Déjà, en 1856, Augustin Thiérry disait : « Les noms de lieux qui peuvent légitimement se rapporter à la période franque, sont ceux où se rencontrent, soit au commencement, soit à la fin,

(1) Nous avons insisté ailleurs sur les découvertes archéologiques faites sur le territoire des communes d'Anderlecht, Bomal, Cortil-Noirmont, Diest, Enines, Geest-Gérompont, Overlaere, Jauche, Kerkom, Linden, Nodrange, Gobertange, Melsbroeck, Schaffen, Sichem, Ways, etc. *Voir* notre article intitulé : *Les Francs Saliens dans la province de Brabant, leurs invasions, leurs établissements et leurs sépultures* (*Annales de la Société d'Archéologie de Bruxelles*, t. V.).

les mots : *ville, villiers, court, mont, val, bois, font, fontaine,* etc. (1). "

Chotin (2) indique comme localités habitées par les Francs, dans le Brabant, celles dont les noms se terminent par *heim, hem, bach, beek, sala, sele, zele, gnies.*

M. Vanderkindere (3) reconnaît les traces des Francs dans les terminaisons des noms des communes en *heim, hem, bach, sala, sele, zele.*

" Il est à remarquer, " dit ce savant, " que, si les noms de lieux d'origine franque sont moins abondants dans la région wallonne que dans le pays flamand, c'est que cette contrée était déjà plus anciennement habitée et que les agglomérations, villes ou villages possédaient préalablement des noms que l'invasion franque ne leur a pas enlevés. Ensuite, ce serait une erreur de croire que les noms francs fassent défaut dans cette région ; j'ai fait remarquer que les terminaisons en *in, ain, aing*, etc., correspondent souvent à des *heim ;* il en est de même de celles de *gnies*, qui peuvent n'être que des transformations de *inghem :*

Bellignies = *Bellinghem ;* Bettignies = *Bettinghem.* Seulement ici, il faut être prudent, car le *gnies* et le *inghem* ne sont parfois tous deux que des dérivés d'un *iacum* antérieur. "

" Rien de plus notable que la fréquence du *heim* franc. On le retrouve depuis le Rhin moyen jusque dans la vallée de l'Escaut, partout où les Francs ont fondé des établissements nouveaux.

" Dans les provinces wallonnes, le *heim* s'est transformé en *ain, in, chin ;* Houtain pour *Houtheim*, Ohain, Haulchin, etc., comme le *beek* est devenu *becq, baix : Everbecq, Molembaix, Rebais* ".

De plus, les noms de lieux dits, et surtout celui bien caractéristique de TOMBOIS, sont aussi des sources de renseignements utiles et précieux.

Sans avoir la prétention de fournir une liste complète des noms

(1) *Récits des temps mérovingiens*, p. 186, en note.

(2) *Études étymologiques sur les noms des villes, bourgs, villages, hameaux, rivières et ruisseaux de la province de Brabant.* Tournai, Malo et Levasseur (sans date).

(3) *Bulletin de la Société d'Anthropologie de Bruxelles*, t. III, p. 39. *Sur l'établissement des francs en Belgique, spécialement d'après la toponomastique.*

de communes, de hameaux ou de lieux dits se rapportant à l'époque franque, en Brabant, nous groupons simplement ci-après les indications que nous avons recueillies, en majeure partie dans Chotin et dans *la Belgique ancienne et moderne* de notre éminent confrère M. Alph. Wauters.

Assche. Hameau de *Hunneghemstraet, hameau des Huns.* — *Asahein*, séjour ou demeure des Ases. *Volckelghem, demeure des peuples.*

Bautersem. (Baltersh*em*, 1163; Boutersh*eim*, Gram.; Bouterch*eim*, 1301). Hameau de Hoogbutz*el*. Baltershem ou *Baldersheim*, séjour ou demeure de Balder ou Baldur (prononcez Baldoue) fils d'Odin ou Wodan et de Frigga, et frère de Thor.

Beauvechain. (Bavench*em*, 1283).

Beckerseele. (Bekens*ela*, Beckenz*ele*, 1366).

Beersel. Hameau de Neerbeers*el*. — *Neckersdelle, vallée des Nickers*, souvenir de la mythologie germanique. Les Neckers étaient des nains aquatiques (1).

Bergh. Hameau de *Fryssel* (*Vrysel, Vryzeele, demeure des Francks*).

Betecom (Cúrtis de Bettench*em*, 1130). Hameau de *Tummkennsberg, mont des tombes.*

Bierges-sur-Dyle. Lieu dit *Haies des morts.*

Binckom (Benc*hem*, 1159).

Borgt-Lombeek. Hameau de Catth*em* (Cattes). *Catthem* ou *Cattheim.* séjour ou demeure des Cattes, peuplade germaine.

Bousval. Lieu dit : *Champ du Tombois*, sur la limite de Baisy, du côté de Thy.

Bunsbeek. Chemin des Francs. — Les tombes de Lalloux, (1773). *Ruisseau de la Confédération.*

Ceroux-Mousty. Hameau de *Franquegnies, demeure des*

(1) Une rivière de ce nom, le Necker ou Neckar, existe en Allemagne. Elle passe à Stuttgard et à Heidelberg et se jette dans le Rhin à Mannheim.

« A cette religion oubliée (celle des Francs) appartient une multitude d'êtres « surnaturels qui jouent un si grand rôle dans les sagas allemandes. Les Nickers « ou Neckers (Nahœ ou Naïades des anciens), méchants esprits qui fréquentaient « de préférence les eaux et qui plus tard devinrent, dans l'opinion vulgaire, des « âmes d'enfants morts avant d'avoir reçu le baptême. » (Wauters, *Histoire des « environs de Bruxelles*, t. I, p. xxix de l'introduction.)

Francs. — Frankegnies, 1204; Frankengys, 1374; Franckingnies, 1412; Francquenies, 1566; Franquennie, 1607; Franqueny, an XIII. Lieu dit : *Champ d'Enfer.* — Cours d'eau dit : le Ry *Angon.*

Cortil-sur-Orne. Lieu dit : *Champ des tombes. — Chemin des tombes.*

Court-St-Étienne. Lieu dit : Prairie de *Franquenies, demeure des Francs.*

Dongelberg. Lieu dit : *Champ des fosses* (aux fosses, XIVe siècle).

Duysbourg. (Dusborg, 1190.) *Forteresse des Allemands, des Francs.* Nous partageons l'avis des auteurs qui pensent que c'est le *Dispargum* où Clodion séjourna avant sa grande expédition au travers de la Forêt charbonnière.

Elingen. (Eling*hem.*)

Eppeghem. Ferme de Neckerspoel, du marais des Neckers, souvenir de la mythologie germanique.

Gammerage. Hameau de *Welderhem, hameau des sauvages.*

Geet-Betz. Lieu dit : *het Duyvels block* (1759), *Mont des Diables.*

Grez. Lieu dit : *le Cimetière.* Cet endroit, situé à l'extrémité septentrionale de Gastuche, au point où le ruisseau du Pisselet traverse la route, doit son nom aux ossements qu'on y a trouvé et qui étaient mêlés à des ustensiles de ménage.

Haekendover. Hameau de Wulmerson (Vulmer*hem,* 1086).

Halle-Baycnhoven. Lieu dit : *Tungerveld, le champ du Tongrois.*

Hamme-Mille. (Millegh*em,* 1233.)

Herffelingen. (Hervellengh*em*), village du combat.

Hoeledem. Lieu dit : *Vranckx bosch weg, chemin du bois des Francs.*

Huldenberg. Près de Duysbourg (*Dispargum*). Endroit montagneux dit : De *Vranksberg,* la montagne *des Francs* (1).

Huyssingen (Hunsengh*em,* 1138). Hameau de *Nekersput, trou des Neckers* ou Nickers germaniques.

Itterbeek. Lieu dit : *Hunsloo, bois des Huns?*

(1) *Voir* WAUTERS, *Histoire des environs de Bruxelles,* t. III, p. 452.

Ittres. Lieu dit : *Chemin des morts.*

Ixelles. (El*sela,* 1210).

Jodoigne-le-Marché. Lieu dit : *Vieux cimetière,* vers l'ouest, près de la Gette. — Hameau dit : *Francour. Rue du Tombois* (*voye de Tomboy, à Molebisoul,* 1461). *Chemin des Morts.* — Ruisseau de *Francourt* (Rieu de *Francourt,* 1459-1460).

Laeken. Hameau de *Nerkersgat, trou des Neckers ; Nerkersdael, vallée des Neckers.*

Lathuy. Hameau de *Francour,* cour des Francs. Rieu de *Francourt* (*Francort,* 1248). *Francort,* site des Francs (*ort* est site). Cortil *Francotte,* à *Francourt* (1743). Le nom flamand du village est *Laetwyck* (*Lœtorum vicus*, village des Lètes). Francourt vient de *Francorum curtis,* manoir des Francs. Ces noms semblent indiquer, dit M. Wauters, que les Lètes francs y ont été cantonnés.

Lennick-St-Martin. Près du chemin qui conduit à *Tomberg,* on trouve le *Walsberg, montagne des Wallons,* et la *Vrancxdael,* vallée des Francs (1).

Liedekerke. Hameau de *Francheheyde, bruyère des Francs.*

Limal. Lieu dit : *Sous la ferme des morts.*

Limelette. Lieu dit : *Fond-des-Tombes.*

Longueville. Lieu dit : *As Tombes.*

Lubbeek. Lieu dit : *Tommen block, enclos des tombes* (1427).

Machelen. Lieu dit : *Tuytenberg. Tuytenbert,* montagnes des Teutons.

Maleve. Lieu dit : *Aux tombelles.*

Meensel-Kieseghem. Men*zele* (1132). La *Frankrykschestraet, route du royaume des Francs,* se trouve près du *Vrankenbergh* (1470), *montagne des Francs,* vaste plateau qui s'étend sous Meensel et aux alentours. Lieux dits : *Silverenberg* et *Neckerspoel* (2).

(1) *Voir* Wauters, *Histoire des environs de Bruxelles,* t. II, p. 238.

(2) « Les sites solitaires de Meensel se prêtent aux récits superstitieux, aux légendes. Plus d'une histoire fantastique s'y raconte encore de nos jours.

« Les noms de *Neckerspoel* (marais des lutins d'eau) ; de *Watermans strate* (chemin des hommes d'eaux) ; *Silverenberg* (montagne d'argent), etc., rappellent la croyance qui est restée enracinée dans nos populations. Celui de *Frankenberg,*

Meldert. Lieu dit : *Vranken boenrè* (1340), *le bonnier des Francs.*

Mont St-Guibert. Le Ri *Angon* y prend sa source à la fontaine *Angon.*

Nieuwrode. Lieu dit : *Neckersgat, trou des Neckers.*

Nivelles. Lieu dit : *Bois du Sépulcre.*

Noduwez. Commune limitrophe de Marilles. Lieu dit : *Le Tombois ; le tombois,* à Noduez, 1436 ; *au Tomboy,* 1658 ; *au Tombois,* 1716 ; *Tombay* de Nodwez, 1715 ; c'est un monticule surmonté d'un calvaire.

Oetingen. Hameau de *Vrankryk, royaume des Francs.*

Orbais. Lieu dit : *Vrancx.*

Ottignies. (Otti*ghem*), *Franquenies, demeure des Francs.* Lieux dits : *Ruelle des Morts ; La Frankise,* 1260. Le Ri *Angon.*

Perwez. Lieu dit : *Campagne des tombes.*

Ramillies. Lieu dit : *Chemin de Franquenée,* près du lieu dit : *Campagne de Rome.*

Rixensart. Lieux dits : *Les tombes ; Bruyère des Tombes.*

Roosbeek. Lieu dit : *Franckxboomgaert, pré des Francs. Franckxboomgaert* est *verger des Francs* (boomgaert est verger).

Saventhem. Lieu dit : *Tomptvelt, champ des tombes.*

Steenockerzeel. (Ochin*sala,* VIIIe siècle.) Hameaux : Wam*beek,* Humelg*hem.*

Sterrebeek. Aen Duysborchpedeken, au sentier du Fort des Allemands (des Francs).

Strombeek-Bever. Hameau du *Neckersmoirtere, terre des Nickers ; Nekerken, le petit Nicker.*

Tirlemont. Lieu dit : *Vrankrykscbe strate, route des Francs.*

Tourneppe. Hameau de *Kersterbeek, le ruisseau du camp.* Lieu dit : *Tombelveld, champ des tombes.*

Uccle. Lieux dits : *Neckersgat, trou des Nickers : Droeselenberg, Mont des Diables.*

Vieux-Genappe. Lieu dit : *Battis-des-morts.*

montagne des Francs, se rattache peut-être à l'établissement de Fancs saliens dans notre province.

« Le *Frankenberg* est situé près de la *Frankrysksche straet,* route du royaume des Francs. » (Wauters, *loc. cit.*, canton de Glabeek, p. 57.)

Villers-la-Ville. Lieu dit : *Franquenouille ; fontaine de Franquenouille.*

Virginal. Lieux dits : *Cimetière; Le Tombois* (à proximité de la Sennette). *Fontaine Francisse.*

Vorst. Lieu dit : *Te Neckersgate.*

Watermael-Boitsfort. Hameau : *de Tombloeck, enclos des tombes.* Lieu dit : *Duivelsdelle, vallée du Diable. Tombloec* (*bloe* ou *roe* de tombe, pierre de tumulus, *tom* (pluriel *tommen*) était le nom qu'on donnait au tumulus dans les pays flamands.

Wauthier-Braine. Lieu dit : *Au Tomboit* (1469).

Wesemael. Hameau de *Dutzel, Allemands saliens* (*Francs saliens*).

Winghe-St-Georges. Lieux dits : *Strytbempt, prairies du combat ; Sassenberg, mont des Saxons ; Sassenbosch, bois des Saxons.*

Woluwe-St-Lambert. De Tompvelt, champ des tombes.

Yssche. Tombeck ; ruisseau des tombes.

En vous soumettant cette énumération d'endroits portant de temps immémorial des dénominations qu'ils considèrent comme caractéristiques de l'époque franque, vos rapporteurs ont pour but de provoquer vos observations et vos critiques, comme aussi de faire appel à de nouveaux renseignements.

ARM. DE BÉHAULT DE DORNON.
BARON ALF. DE LOË.

Bruxelles, 12 mai 1891.

1RE SECTION

QUESTION N° 5

Quelles sont les découvertes relatives à l'âge du bronze et au premier âge du fer qui ont été faites jusqu'ici en Belgique, et quelles sont les conséquences à en tirer ?

Rapporteur : M. LE BARON A. DE LOË.

QUELLES SONT LES DÉCOUVERTES

RELATIVES A

L'AGE DU BRONZE ET AU PREMIER AGE DU FER

QUI ONT ÉTÉ FAITES JUSQU'ICI EN BELGIQUE

ET QUELLES SONT LES CONSÉQUENCES A EN TIRER ?

BIEN que les trouvailles relatives à l'âge du bronze et au premier âge du fer faites, jusqu'ici, en Belgique soient loin d'égaler en nombre et en importance les magnifiques découvertes qui ont été opérées, tant dans le domaine de l'âge de la pierre taillée que dans celui de la pierre polie, nous disposons cependant, comme on va le voir, de matériaux d'étude intéressants. .

AGE DU BRONZE.

Trouvailles d'objets isolés.

Outre une assez grande quantité de hachettes de bronze, présentant à peu près tous les types connus, recueillies en diverses localités, nos musées et collections particulières possèdent encore quelques autres objets, tels que pointes de lance, ciseaux, marteaux, faucilles, etc., trouvés isolément sur notre sol.

ANALYSE DES PRINCIPALES DÉCOUVERTES.

Cimetière de Neerpelt (Limbourg).

« Les sépultures de Neerpelt sont placées, comme celles de Caulille, dit M. Schuermans, dans son rapport, en 1876, le long d'une suite d'étangs aujourd'hui asséchés ; elles n'ont rien de militaire : l'ordre des inhumations successives, la présence d'ornements féminins, d'ossements de non adultes, l'absence d'armes semblent démontrer que chaque tumulus était la sépulture d'une famille établie dans les environs, et le grand nombre de renflements que présente la bruyère, en cet endroit, fait supposer qu'il y avait là, ou aux environs, un certain nombre de familles réunies, une tribu de gens vivant, sans doute, dans l'aride Campine, de chasse ou de pêche ».

Ces fouilles n'ont produit que des urnes grossières renfermant des ossements calcinés et quelques rares instruments de bronze : 1° deux épingles de tête de 0m,10 à 0m,12 de longueur ; 2° une bague brisée ; 3° un anneau très petit semblable à un grain de collier et, enfin, une pince à épiler d'une remarquable conservation.

Pas le moindre indice de fer n'a été rencontré.

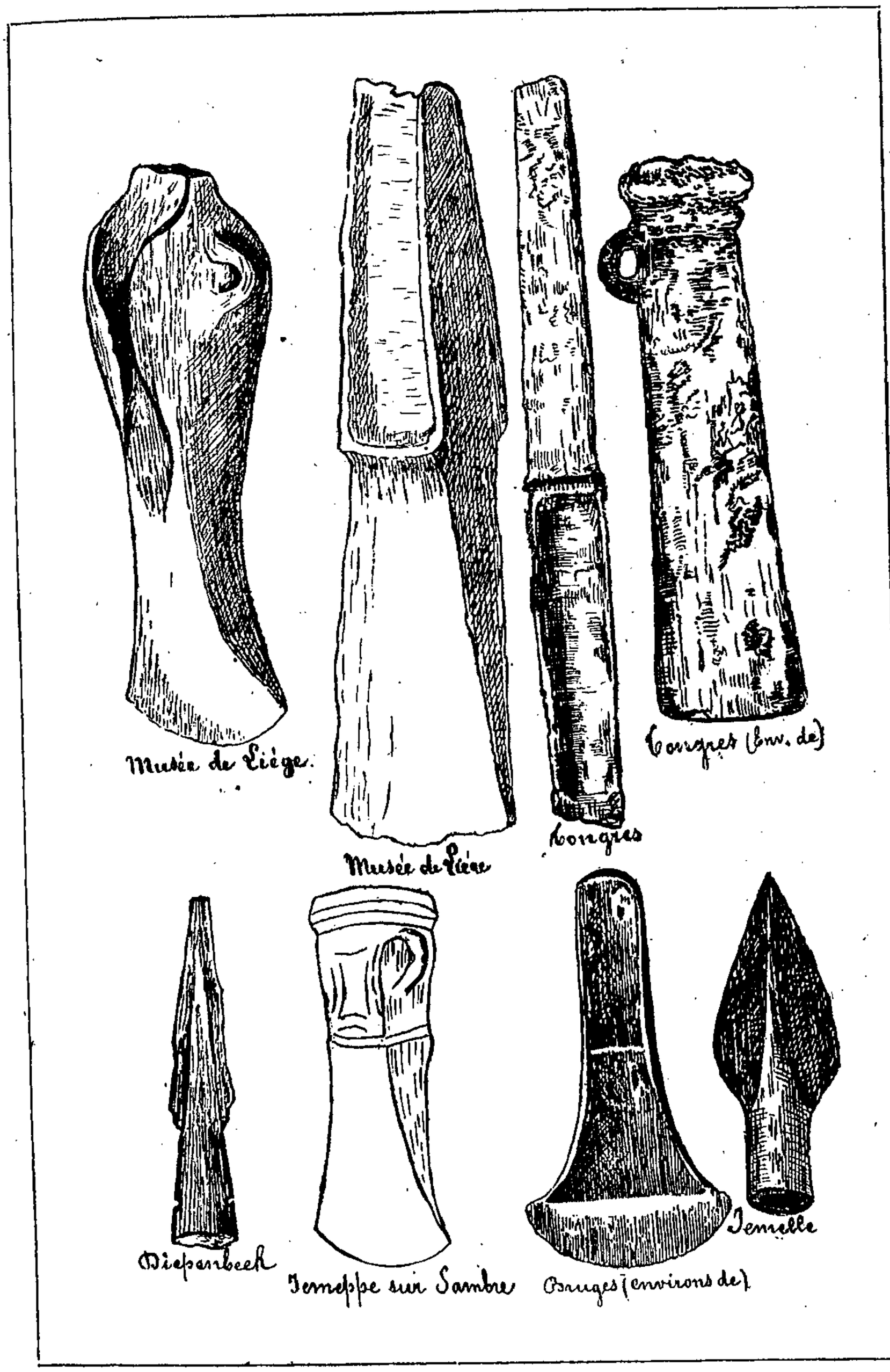
Sépulture découverte à Ny (Luxembourg).

Le musée de l'Institut archéologique de la province de Luxembourg, à Arlon, possède une faucille en bronze trouvée, paraît-il, dans une tombe creusée dans le roc vif et couverte de dalles, avec les ossements d'un homme, au lieu dit : *Aux petites fosses*, derrière Ny (commune de Soy), à côté d'un sentier dans la forêt, lors de l'approfondissement d'une carrière de pierres calcaires (1).

Dépôt ou cachette de fondeur à Jemeppe-sur-Sambre.

« Un cultivateur ayant rencontré dans son champ une grosse pierre isolée, qui gênait la culture, la fit sauter au moyen d'une

(1) *Annales du Cercle archéologique de la province de Luxembourg*, t. VII, p. 126.


Musée de Liège.
Musée de Liège
Congrès
Congrès (env. de)
Diepenbeek
Jemeppe sur Sambre
Bruges (environs de)
Jemelle

mine; sous les débris, il trouva les objets suivants : quatre hachettes, deux bracelets, un petit objet ayant la forme d'un cône aplati, sept perles, cinq anneaux, un petit tube et quatre fragments de spirale ou ressort, le tout en bronze.

Les deux bracelets étaient tels qu'ils étaient sortis du moule du fondeur; une grande bavure, reliant les deux bouts du bracelet, maintenait ceux-ci à une certaine distance l'un de l'autre, tout en tenant le bijou fermé. Le petit cône n'était que le jet ou *évent* d'un objet de bronze moulé, en d'autres termes : le trop plein du métal en fusion, qui était venu remplir la partie supérieure du moule, ou l'ouverture qui y était ménagée pour introduire la fonte (1). »

Les tumulus de la région de Flobecq.

« En rapprochant de nos propres observations, dit M. E. Delvaux (2), certains détails qui nous ont été communiqués par M. Joly, au sujet de ses fouilles, il paraît résulter que, parmi ces tumulus, quelques-uns renfermaient uniquement des objets en pierre, d'autres ne contenaient que du bronze; certains ont montré les deux derniers éléments à la fois; enfin, un autre avait fourni des médailles romaines.

« Tous les tertres explorés sont des sépultures à incinération.

« Chaque tumulus est de dimensions moyennes : deux mètres de hauteur sur huit mètres de diamètre à la surface du sol, et forme un cône surbaissé; presque tous renferment une chambre sépulcrale, construite au-dessous du niveau de la surface, au moyen de blocs informes, non cimentés, de grès ferrugineux ou d'autres roches appartenant aux formations géologiques voisines; cette chambre ou caveau se subdivise parfois en deux compartiments égaux. Les blocs informes qui constituent le caveau sont eux-mêmes recouverts de sable ou d'éléments graveleux empruntés à la surface. Tous les tumulus de la région sont construits d'après ce type. »

(1) *Annales de la Société archéologique de Namur*, t. XII, pp. 471 à 480.

(2) *Essai d'une carte anthropologique préhistorique de la Belgique*, dans le *Bull. de la Soc. d'anthrop. de Bruxelles*, t. VII, pp. 92 et 93.

Un ouvrier a trouvé un glaive en bronze, à rivets, brisé intentionnellement (1) en trois tronçons, avec une poignée qui avait dû être en bois, dans les déblais provenant de la fouille d'un tumulus situé sur le plateau du Pottelberg. (2)

STATISTIQUE ARCHÉOLOGIQUE ET BIBLIOGRAPHIE DES DÉCOUVERTES RELATIVES A L'AGE DU BRONZE FAITES JUSQU'ICI EN BELGIQUE

Aerschot (Brabant). — Cinq haches en bronze à douille carrée à dépressions latérales et lame très élargie, avec anneau sur le côté. — « Dictionnaire archéologique de la Gaule, Époque celtique, » t. I, p. 82.

Anvers (lit de l'Escaut). — Haches de bronze. — « Compte-rendu des travaux du Congrès de la Fédération archéologique et historique de Belgique, » Anvers, 1885, pp. 95 et 155.

Arquennes (Hainaut). — Fragments de bronze. — « Catalogue d'une exposition d'antiquités, organisée par le Cercle archéologique d'Enghien, à Enghien, en 1882, » p. 20; « Compte-rendu des travaux du Congrès de la Fédération archéologique et historique de Belgique », Bruges 1887, p. 188.

Betecom (Brabant). — Hache de bronze. — Renseignement de M. le docteur Raeymaekers, de Louvain.

Bruges.— Haches de bronze. — De Bast, « Recueil d'antiquités romaines et gauloises, trouvées dans la Flandre proprement dite », pp. 333 et 334.

Caulille (Limbourg). — Gouttelettes de bronze mélangées avec les cendres ou incrustées à la surface des os, dans les vases à incinération. — « Bulletin de la section littéraire de la Société des Mélophiles de Hasselt, » 23e volume, pp. 127 et 145. — Schayes, « Catalogue et description du Musée royal d'armures, d'antiquités et d'ethnographie, » p. 102.

Chevetogne (Namur). — « Champia » hache de bronze. — « Annales de la Société archéologique de Namur », t. VI, p. 251.

Ciney (Namur). — Couteau de bronze. — Id., t. VIII, p. 451.

(1) C'est-à-dire pour obéir à un rite mortuaire.

(2) E. DELVAUX, *Essai d'une carte anthropologique préhistorique de la Belgique*, pp. 99 et 100.

Diepenbeek (Limbourg). — Pointe de lance en bronze. — « Bull. de la sect. litt. de la Soc. des Mélophiles de Hasselt, » 23e vol., p. 126.

Ellezelles (Hainaut). — Hache de bronze. — « Dict. archéol. de la Gaule, Époque celt., » t. I, p. 368.

Ellicum (Limbourg). — Gouttelettes de bronze mélangées avec les cendres, ou incrustées à la surface des os, dans les vases à incinération. — « Bull. de la sect. litt. de la Soc. des Mélophiles de Hasselt, » 23e vol., p. 127.

Épraves (Namur). — Haches de bronze évidées. — « Ann. de la Soc. archéol. de Namur, » t. IV, p. 358, t. V, p. 31, et t. VI, p. 251. — « Dict. archéol. de la Gaule, Époque celt., » t. I, p. 374.

Exaerde (Flandre orientale). — Hache de bronze. — « Annales du Cercle archéologique du Pays de Waes, » t. III, p. 15.

Filée (Namur). — Hache de bronze. — « Ann. de la Soc. archéol. de Namur, » t. VIII, p. 451.

Flobecq (Hainaut). — Haches de bronze, tumulus. — Th. Bernier, « Dictionnaire du Hainaut, » 1re éd., p. 183; « Diction. archéol. de la Gaule, Ép. celt., » t. I, p. 403; E. Delvaux, « Essai d'une carte anthropologique préhistorique de la Belgique, » dans le Bull. de la Soc. d'anthrop. de Bruxelles, t. VII, pp. 92, 93, 99 et 100.

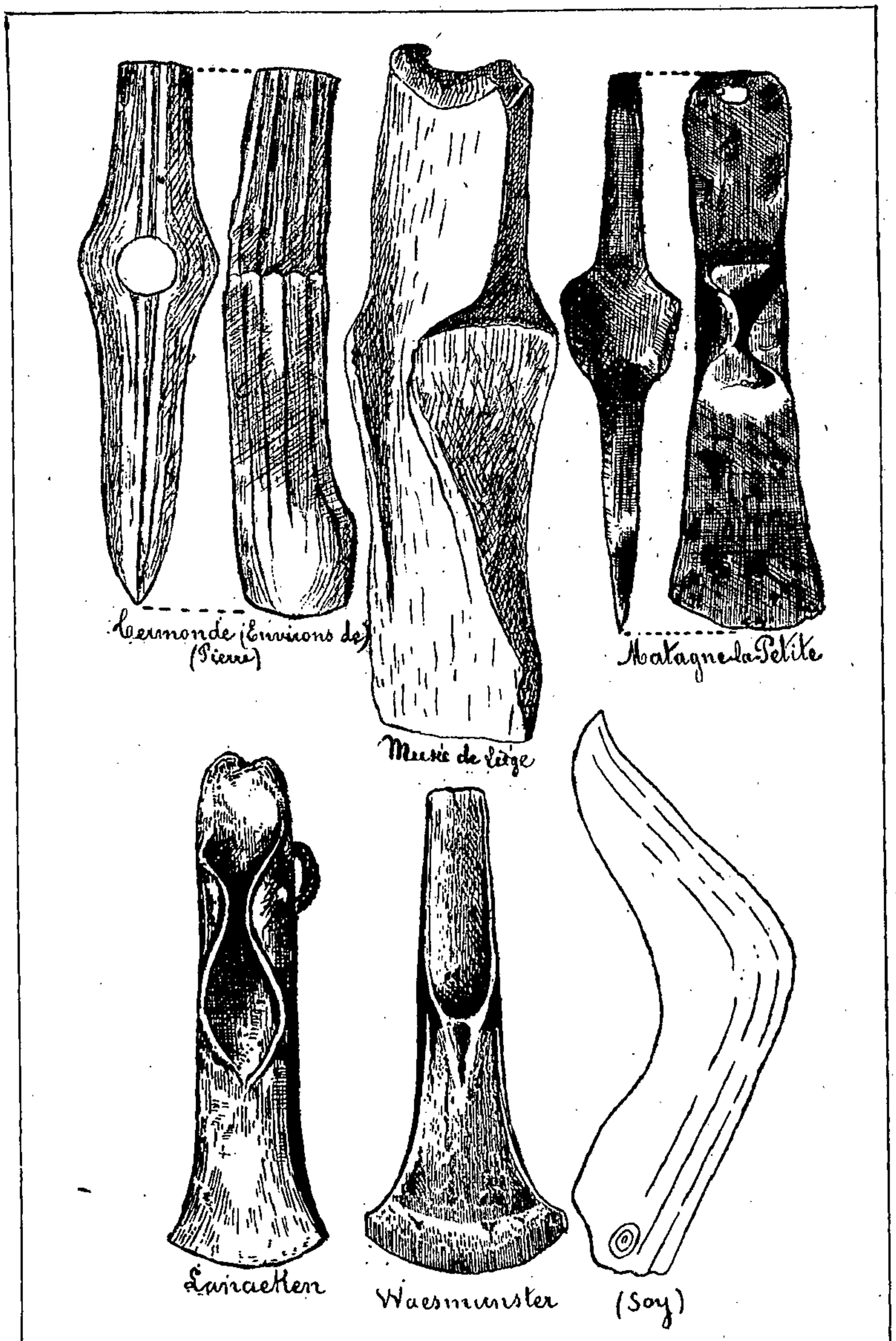
Flostoy (Namur). — « Wachenne », hache de bronze à grandes faces toutes plates, en forme de coin, martelée et tranchante aux deux bouts. — « Ann. de la Soc. archéol. de Namur, » t. IX, p. 460; « Dict. archéol. de la Gaule, Ép. celt., » t. I, p. 404.

Gand (Environs de). — Deux haches à douille, en bronze, avec anneaux. — « Catalogue d'une exposition d'antiquités organisée par le Cercle archéologique d'Enghien, à Enghien, en 1882, » p. 20; « Dict. archéol. de la Gaule, » t. I, p. 432.

Gendbrugge (Flandre orientale). — Pointe de lance en bronze. — Van Dessel, « Topographie des voies romaines de la Belgique, » p. 96.

Gerouville (Luxembourg). — Épée de bronze. — Id., ibid.

Ghlin (Hainaut). — Javelot et hachette de bronze. — Id., p. 97; Chotin, « Études étymologiques et archéologiques, Hainaut, » p. 223; Ch. Duvivier, « Recherches sur le Hainaut ancien, » p. 125.


Vermonde (Environs de)
(Pierre)
Meuse de Liège
Montagne la Petite
Lanaeken
Waesmunster
(Soy)

Pl. I.

Goesnes (Namur). — Hache de bronze. — Van Dessel, « Top. des voies rom. de la Belgique, » p. 99.

Haulchin (Hainaut). — Armes de bronze (?). — Id., p. 109; Th. Bernier, « Dict. du Hainaut, » 1re éd., p. 242.

Hechtel (Limbourg). — Armes de bronze (?). — Id., p. 109.

Heusden (Limbourg) — Instruments de bronze. — Id., p. 113.

Heusden (Flandre orientale), Objets de bronze. — Id., ibid.

Hoogstraeten (Anvers). — Neuf hachettes de bronze. — A.-G.-B. Schayes. « Catalogue et description du Musée royal d'armures, d'antiquités et d'ethnographie, » p, 1. Van Dessel, « Top. des voies rom. de la Belgique, » p. 16; « Dict. archéol. de la Gaule, Ép. celt., » t. II, p. 26.

Jallet (Namur). — Hache et pointe de flèche en bronze. — « Dict. archéol. de la Gaule, Ép. cel., » t. II, p. 48.

Jemellé (Namur).— Fragment d'une hachette de bronze, pointe de lance en bronze avec nervure. — « Ann. de la Soc. archéol. de Namur, » t. VII, p. 392.

Jemeppe-sur-Sambre (Namur). — « Dépôt ou cachette de fondeur, id., t. XII, p. 471; « Compte-rendu des travaux du congrès de la Fédération archéologique et historique de Belgique, » Namur, 1866, pp. 35 et 54.

Lanaeken (Limbourg).— Kelts en bronze à ailerons.— « Bullet. de la sect. litt. de la Soc. des Mélophiles de Hasselt, » 23e vol., p. 125, et 25e vol., p. 226.

Lede (Flandre orientale). — Cherscamp. Hache de bronze à talon. — « Bullet. de la Soc. d'Anthr. de Bruxelles, » t. IV, p. 26.

Matagne-la-Petite (Namur). — Celt à double aileron. — « Ann. de la Soc. d'Archéol. de Bruxelles, » t. I, p. 94.

Meerendré (Flandre orientale). — Pointe de lance en bronze. — Van Dessel, « Top. des voies rom. de la Belgique, » p. 146.

Meldert (Limbourg). — Urnes contenant des ossements calcinés et un petit débris de métal. — « Bullet. de la sect. litt. de la Soc. des Mélophiles de Hasselt, » 23e vol., p. 147.

Mendonck (Flandre orientale). — Pointe de lance en bronze. — « Bullet. de la Soc. d'Anthr. de Bruxelles, » t. IV, p. 24.

Menil Favay (Luxembourg). — Hache en bronze à double emmanchure, et anneau avec inscription. — « Ann. de l'Institut archéol. de la province de Luxembourg, » t. VII, p. 126; « Ann.

de l'Acad. d'archéol. de Belgique, « 2me série, t. VI, p. 866.

Mohiville (Namur). — Hache, faucille et couteau de bronze. — « Ann. de la Soc. archéol. de Namur, « t. V, p. 204 et t. VI, p. 251; « Compte-rendu des travaux du Congrès de la Fédération archéologique et historique de Belgique, « Bruges, 1887, p. 188.

Molen-Beersel (Limbourg). Hache de bronze. — « Bullet de la sect. litt. de la Soc. des Mélophiles de Hasselt », 23e vol., p. 125; Van Dessel. « Top. des voies rom. de la Belgique, p. 151.

Montignies-sur-Roc (Hainaut). — Une douzaine de hachettes de bronze. — Van Dessel, « Top. des voies rom. de la Belgique, « p. 153; Th. Bernier, « Dict. du Hainaut, « 1re éd., p. 394.

Namur (Grands Malades). — Faucille de bronze. — « Compte-rendu des travaux du Congrès de la Fédération archéol. et hist. de Belgique, « Bruges, 1887, p. 188.

Neerpelt (Limbourg). — Cimetière. — Schayes, « Catalogue et description du Musée royal d'armures, d'antiquités et d'ethnographie, « p. 102. « Bullet. de la sect. litt. de la Soc. des Mélophiles de Hasselt, « 23e vol., pp. 127, 153 et 145. « Compte-rendu des travaux du Congrès de la Fédération archéol. et hist. de Belgique, « Bruges, 1887, p. 186.

Nieuwrode (Brabant). — Cinq haches de bronze. — Van Dessel, « Top. des voies rom. de la Belgique, « p. 160.

Oostham (Limbourg). — Gouttelettes de bronze mélangées avec les cendres ou incrustées à la surface des os, dans les vases à incinération. — « Bullet. de la sect. litt. de la Soc. des Mélophiles de Hasselt, « 23e année, p. 127.

Samrée (Luxembourg). — Pointe de lance en bronze. — « Ann. de l'Inst. archéol. de la province de Luxembourg. « t. V, pp. 239, 270 et suiv.

Samson (Namur). — Hache de bronze. — Ann. de la Société archéol. de Namur, « t. VIII, p. 451.

Sluse (Limbourg). — Hache de bronze. — « Bullet. de la sect. litt. de la Soc. des Mélophiles de Hasselt, « 23e vol., p. 125.

Soy lez-Durbuy (Luxembourg). — Ny. Tombes. — Van Dessel, « Top. des voies rom. de la Belgique, « p. 196; « Ann. de l'Inst. archéol. de la province de Luxembourg, « t. VII, p. 126.

Ter Alphene (Brabant). — Pointe de lance en bronze. — J. De Bast, « Recueil d'antiquités romaines et gauloises trouvées dans la Flandre, « p. 430.

Termonde (Environs de). — Hache-marteau en pierre. — « Bullet. de la Soc. d'Anthr. de Bruxelles, « t. III, p. 303.

Thon (Namur). — Hache de bronze. – Van Dessel, « Top. des voies rom. de la Belgique, « p. 203.

Tongres. — Un ciseau et trois haches de bronze. — « Bullet. de la sect. litt. de la Soc. des Mélophiles de Hasselt, « 25e vol., p. 226.

Waesmunster (Flandre orientale). — Hache de bronze. — De Bast, « Recueil d'antiq. rom. et gaul. trouvées dans la Flandre, « p. 369 ; Van Dessel, « Top. des voies rom. de la Belgique, « p. 219.

Waulsort (Namur). — Objets de bronze. — Van Dessel, « Top. des voies rom. de la Belgique, « p. 222. – Waulsort, mot franc. Waul = Gaul ou Gaulois, ort, site, — site des Gauls ou Gaulois.

Wyshagen (Limbourg). — Gouttelettes de bronze mélangées avec les cendres ou incrustées à la surface des os, dans les vases à incinération. — « Bullet. de la sect. litt. de la Soc. des Mélophiles de Hasselt, « 23e vol., pp. 127 et 147.

QUESTIONNAIRE.

I. Y a-t-il, à proprement parler, un « Age du bronze » en Belgique?

II. Y a-t-il en Belgique, entre l'âge de la pierre et l'âge appelé premier âge du fer, une période intermédiaire où le bronze seul aurait été connu?

III. Les peuplades qui ont fait usage d'armes et d'outils de bronze appartenaient-elles à une race différente de celle à laquelle appartenaient les peuplades néolithiques?

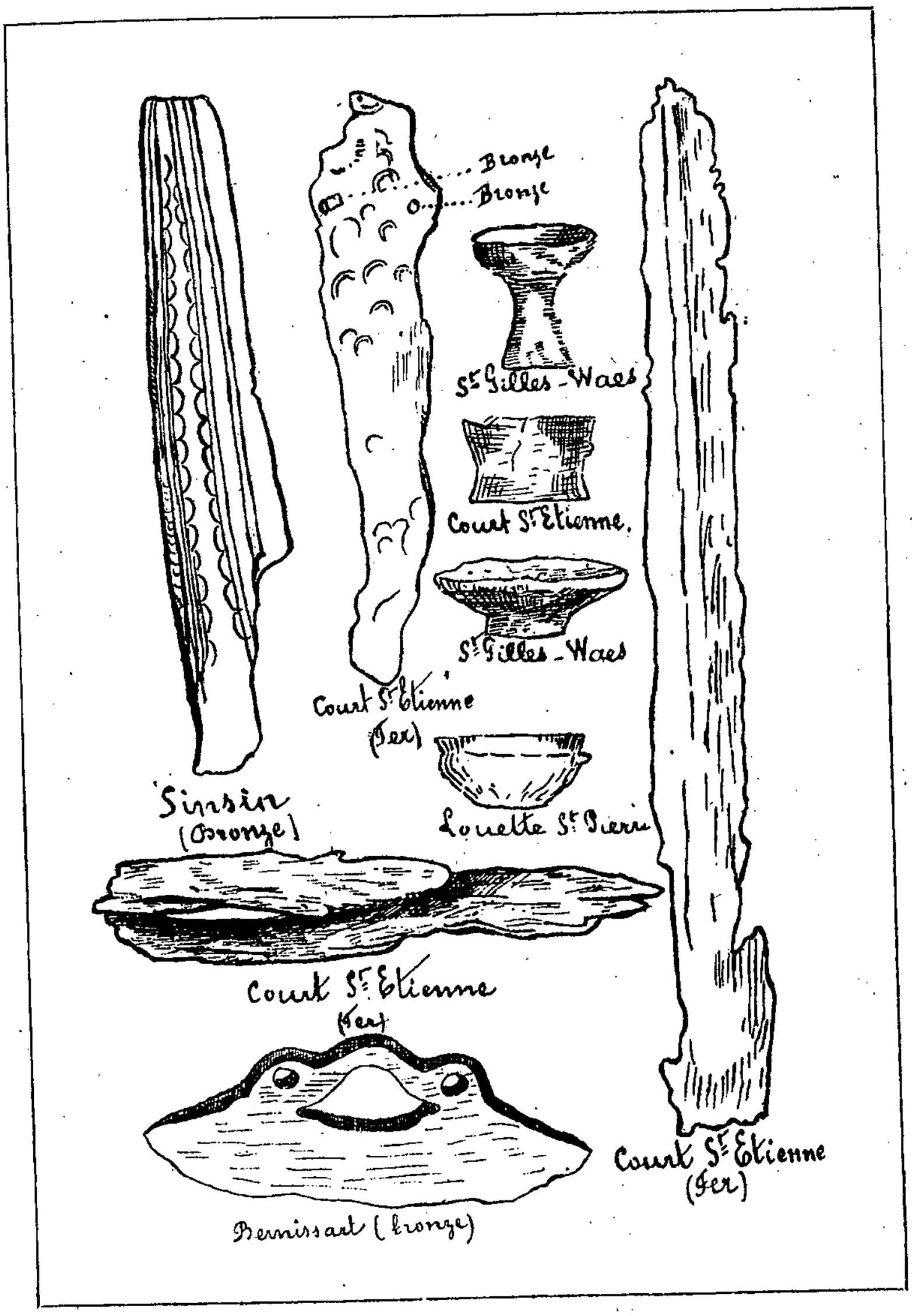
Ou

Est-ce le même peuple qui aurait habité notre sol pendant les âges de la pierre et du bronze jusqu'à l'invasion des Celtes?

Ou encore :

La substitution du bronze à la pierre s'est-elle opérée par changements de race et par voie de conquête, ou bien à l'aide d'infiltrations, de lentes importations, ou bien est-elle due à l'évolution progressive paisible?

IV. Y a-t-il quelque possibilité de fixer l'époque où le bronze a remplacé la pierre en Belgique?


Bronze
Bronze
St Gilles - Waes
Court St Etienne.
St Gilles - Waes
Court St Etienne
(Fer)
Louette St Pierre
Sinsin
(Bronze)
Court St Etienne
(Fer)
Court St Etienne
(Fer)
Bernissart (bronze)

Pl. II.

V. Existe-t-il en Belgique d'autres localités que celles mentionnées ci-dessus, qui ont fourni des objets de bronze. Prière de les signaler.

PREMIER AGE DU FER.

ANALYSE DES DÉCOUVERTES.

Les petits tumulus de la Campine.

Des urnes grossières, façonnées à la main, renfermant des ossements calcinés et parfois des débris de métal, se rencontrent fréquemment dans le Limbourg et la province d'Anvers, sous de petites mottes de terre de quelques mètres de circonférence (1).

La tombe de Bernissart.

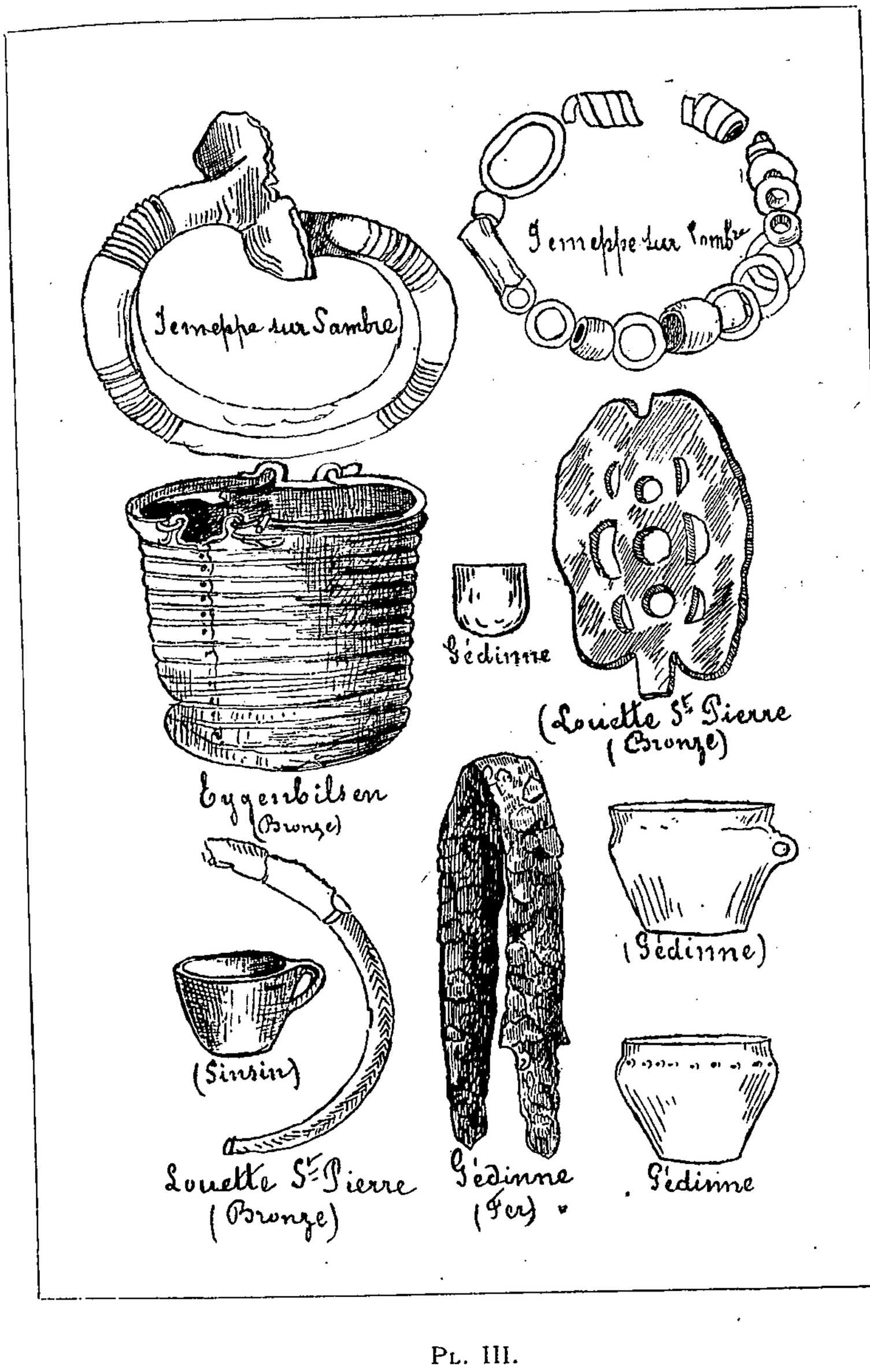
« En établissant, en 1851, une route pour les fosses du charbonnage de Bernissart, on trouva un groupe de petits vases formant une sépulture, et, au milieu d'eux, un petit objet plat en bronze (rasoir). » (2)

Sépulture d'Eygenbilsen (objets d'origine étrusque).

Le 20 juillet 1871, des ouvriers découvrirent, à 0m,50 de profondeur, en faisant un déblai à l'endroit dit *Cannesberg*, une sépulture à incinération, qui paraissait isolée et qui a fourni les objets suivants : 1° un bandeau en or parfaitement conservé, mais non complet, et affectant une forme arrondie ; 2° une buire en bronze, à peu près intacte, et recouverte d'une belle patine ; 3° une urne à deux anses, en forme de seau, contenant des cendres et des ossements ; 4° une sorte d'entonnoir, orné de dessins géométriques, un fragment de bronze également orné de dessins, un fragment d'anneau en bronze revêtu d'une fine lamelle d'or, et

(1) *Bulletin de la section littéraire de la Société des Mélophiles de Hasselt*, 23e vol. pp. 71 à 77.

(2) *Annales du Cercle archéologique de Mons*, t. Ier, p 83 et t. XVI, pp. 551 à 575.


Tennappe sur Sambre
Tennappe sur Sambre
Tygenbilsen
(Bronze)
(Louette St Pierre
(Bronze)
Sédinne
(Sinsin)
Louette St Pierre
(Bronze)
Sédinne
(Fer)
(Sédinne)
Sédinne

Pl. III.

quelques fragments de fer. L'attribution à la fois étrusque et anté-romaine de ces objets est consacrée par l'assentiment des savants de toute l'Europe (1).

Caverne sépulcrale de Sinsin.

« ..... Deux enceintes en pierres brutes occupent le sommet de la colline. Du côté le plus escarpé de la montagne, près de la plus petite des deux enceintes, s'ouvre, sous un rocher, une caverne appelée dans le pays le *Trou del Heuve;* on y descend par une ouverture en forme d'entonnoir. En avant de cette entrée se trouve une espèce de plate-forme, faite de main d'homme, d'où l'on domine une partie de la vallée. Les terres accumulées à l'entrée de la caverne en rendaient depuis longtemps l'accès très difficile. Le sol, à l'intérieur, était autrefois à $2^m,50$ en contre-bas de l'ouverture, il fallait y descendre par une échelle ou un escalier.

Nos travaux mirent, en effet, à découvert plusieurs marches en pierre dont deux portaient les traces du ciseau. A une quinzaine de mètres, dans l'intérieur, on remarquait, du côté gauche, un mur fait de grosses pierres, dont les joints étaient couverts de nombreuses concrétions calcaires. Il paraissait avoir été élevé pour former une cavité, ou, peut-être, pour soutenir la voûte de la galerie qui, dans cet endroit, ne paraît pas très solide.

Séparé par la longueur de la caverne, $3^m,50$ environ, et presque en face de ce mur, se trouve un petit enfoncement où viennent s'éteindre les derniers rayons de lumière qui pénètrent par l'ouverture de la grotte. En se dirigeant plus avant, on est dans une longue galerie étroite, encombrée de débris de roches et de stalagmites. Le sol humide est formé d'une couche peu épaisse d'une argile jaune.

Au printemps de 1884, la Société archéologique de Namur ayant obtenu l'autorisation de faire des fouilles dans cette caverne, on commença à arracher le mur qui se voyait à gauche, non loin de l'entrée. Il paraissait contemporain de l'escalier, et, comme

(1) *Voir* SCHUERMANS, *Objets étrusques découverts en Belgique,* dans le *Bulletin des commissions royales d'art et d'archéologie,* 11e année, 1872, pp. 239 à 328.

lui, renfermait une ou deux pierres taillées. Derrière ce mur se trouvait une cavité naturelle en partie comblée; la terre et les pierres semblaient y avoir été déposées par zones comme dans certains tumulus anté-romains. A la partie inférieure du réduit, deux bancs de rochers formaient, en se rejoignant, une espèce de bac ou sarcophage, dont le sommet de l'angle était le fond. La couche de stalagmites qui, primitivement, en tapissait les parois, avait été brisée dans le but assez probable de gagner de la place. Ce bac, de 1m,50 de largeur à son ouverture, se prolongeait sur une longueur de 6 mètres environ, mais l'extrémité, menacée par des éboulements, était restée vide. Les débris qui remplissaient le réduit avaient une hauteur de 1m,50 et formaient trois couches. La première paraissait faite de grosses pierres ; on y recueillit une pomme en os, travaillée au tour et percée d'un trou pour l'adapter à un manche. La deuxième couche, composée de petites pierres, renfermait un second pommeau, en bronze coulé et en partie tourné. Enfin la troisième, formée d'une terre noire, occupait le bac dont nous avons parlé; celle-ci se prolongeait, sous le mur, à 0m,50 dans l'intérieur de la caverne. Les terres noires renfermaient quelques ossements humains, des ustensiles et des objets de parure, offrant les caractères d'une époque extrêmement reculée. Malheureusement, les terres avaient été bouleversées par les renards et les blaireaux et aussi, peut-être, par la main de l'homme ; rien n'était resté à son emplacement primitif.

Voici la liste des objets trouvés dans cette sorte de chambre sépulcrale, en commençant par la couche inférieure ou les terres noires : rasoir, deux couteaux, grande épingle à large tête plate avec bouton conique au centre, autres épingles à cheveux, plus petites, un burin, un bouton, un grand disque, cinq bracelets, six petits anneaux, une virole, le tout en bronze; une paire de boucles d'oreilles en or, un collier composé d'amulettes, trois boutons de terre cuite, un manche en os, taillé à huit pans, deux silex taillés, des ossements humains ayant appartenu à des adultes et à deux enfants, et des fragments de bois de cerf incisés. Dans les petites pierres qui formaient la deuxième couche : un pommeau en bronze coulé et tourné, avec traces d'une goupille en fer.

Enfin, dans la couche supérieure : un pommeau en os.

Nous avons dit que, sur l'autre paroi de la caverne, en face du mur du réduit, et séparé de lui par quelques pas, se trouvait un enfoncement où venait s'éteindre la lumière du jour. Là, sous l'argile jaune, on rencontra une couche de terre noire qui renfermait, au milieu de charbons de bois et de restes de foyer, quelques ossements longs humains, qui semblaient avoir été brisés intentionnellement ; deux épingles en bronze décrites précédemment ; deux petits anneaux et des fragments de bronze indéterminés ; enfin, de nombreux débris de poteries. » (1)

Cimetières de Louette-Saint-Pierre et de Gédinne.

Ces cimetières présentaient une foule de petits tertres plus ou moins apparents, d'un mètre au plus d'élévation, et d'un diamètre de 7 à 18 mètres.

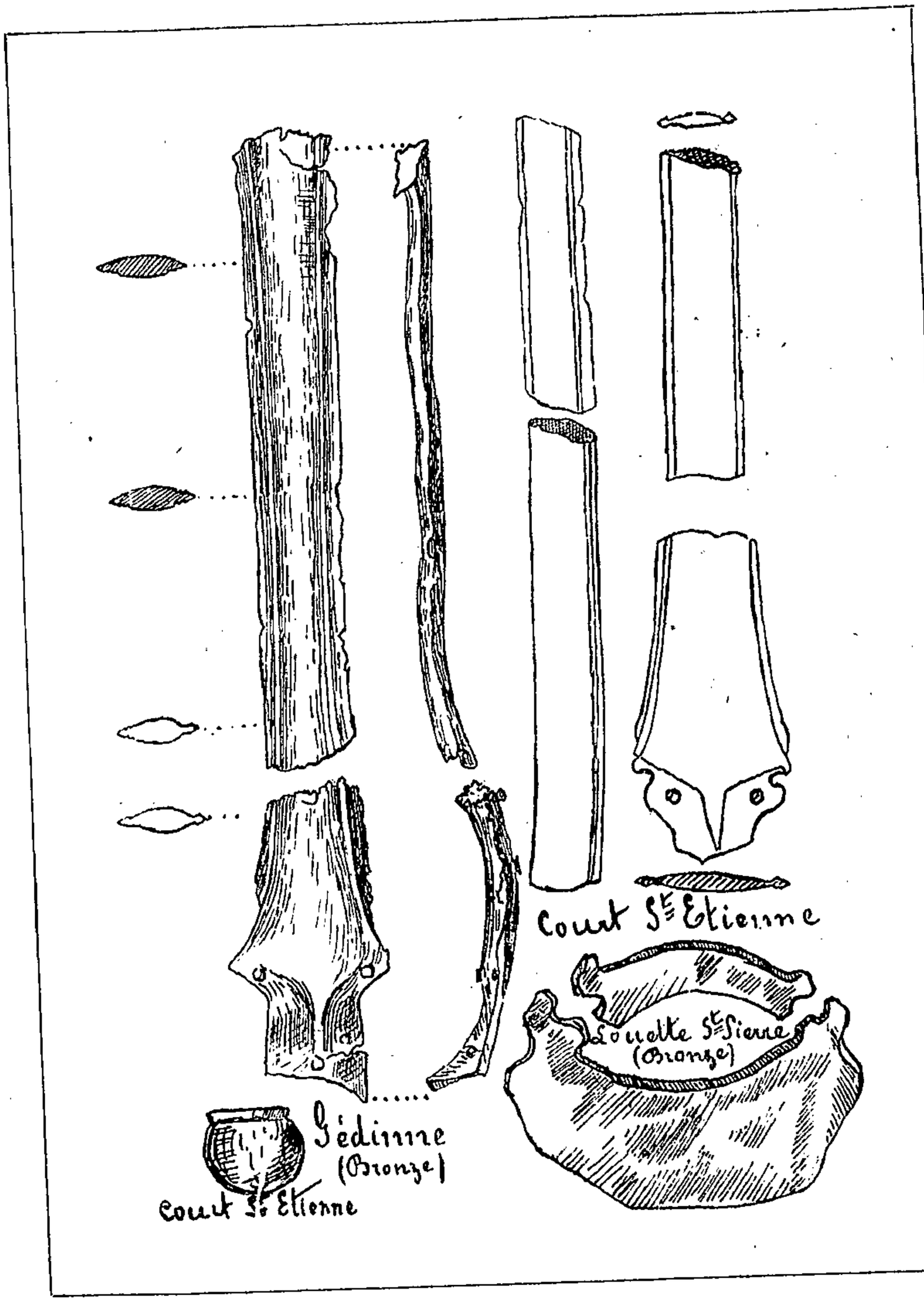
L'un d'eux avait été entouré d'une bordure circulaire de gros cailloux. Ils avaient été élevés sur une couche de cendre et de terre brûlée, et renfermaient des urnes grossières, non faites au tour, avec ossements calcinés à l'intérieur, associés à des rasoirs, à un fragment de bracelet, à une épée ou poignard, le tout en bronze, et à des épées de fer, ployées ou non. (2)

Les tombelles des environs de Wavre et de Court-St-Etienne.

L'aire de dispersion de ces tombelles est très-étendue ; on en rencontre des quantités autour de Wavre, aussi bien dans le bois de Bierges qu'à la Bruyère Saint-Job, à Dion-le-Val et à Dion-le-Mont. Il en a existé également beaucoup sur le territoire de la commune de Court-Saint-Étienne ; d'autres, enfin, ont été signalées à Ottignies, à Limelette, à Corroy-le-Grand, à Limal, à Chaumont, à Ceroux, à Bonlez, à Bossut-sur-Dyle, à Bousval, à Genval et à Rixensart.

(1) *Voir* A. Becquet, *Une caverne sépulcrale du Bel âge du Bronze, à Sinsin,* dans les *Annales de la Société archéologique de Namur*, t. XVI.

(2) Voir *Annales de la Société archéologique de Namur,* t. IX, pp. 39 à 59.


Court St Etienne
Gédinne
(Bronze)
Court St Etienne
Court St Etienne
Louette St Pierre
(Bronze)

PL. IV.

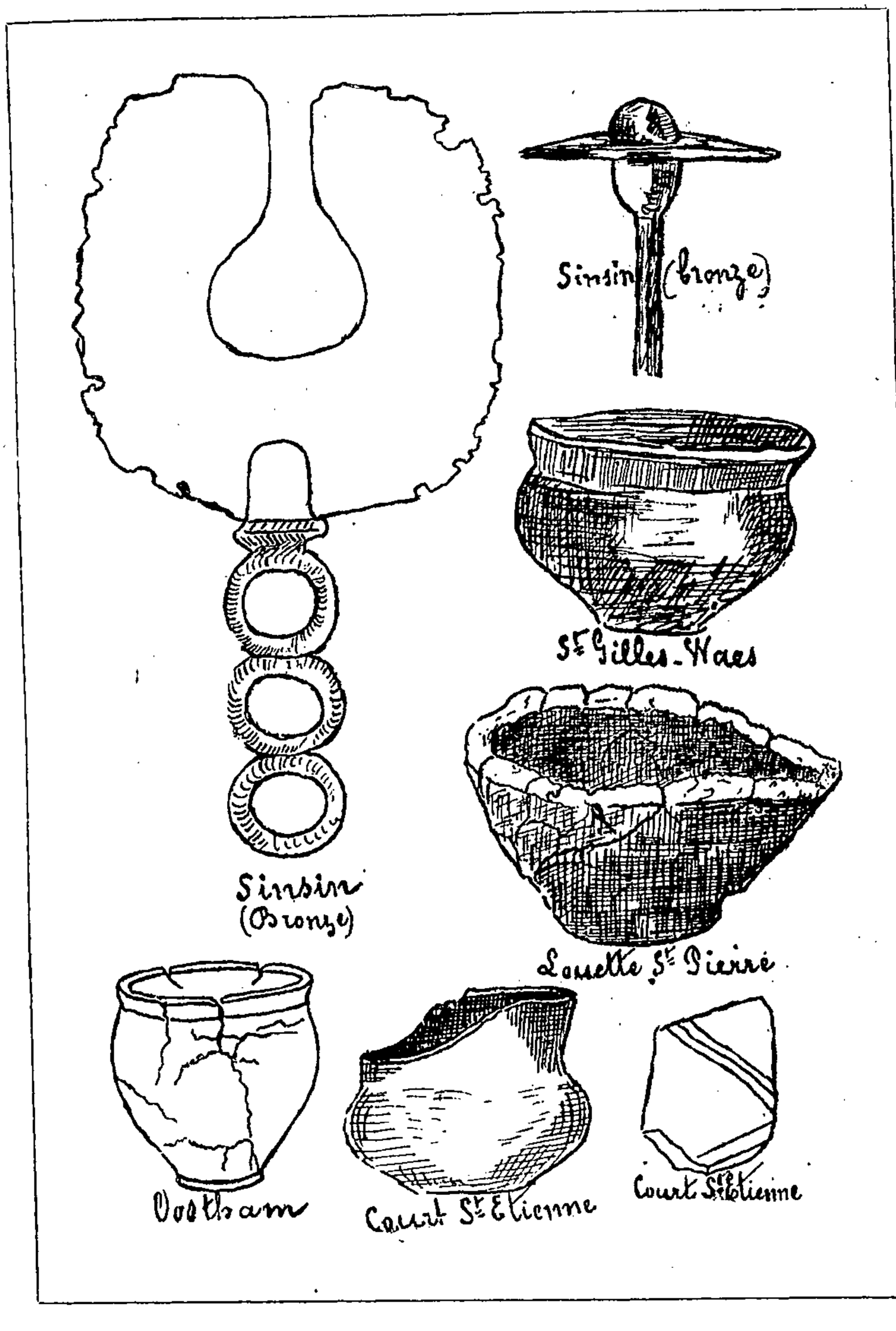
Elles mesurent approximativement 1 mètre, 1m,50, 2 mètres et 2m,50 d'élévation, sur 8, 15, 20 et jusque 30 mètres de diamètre. Par suite de circonstances naturelles ou accidentelles, il en est même dont la périphérie a augmenté, aux dépens de la hauteur, dans des proportions telles, qu'elles se trouvent actuellement presqu'entièrement effacées et qu'il est on ne peut plus difficile de les distinguer des renflements naturels du sol.

Voici maintenant quelques renseignements généraux au sujet du dépôt funéraire de ces tombelles : il semble que l'on ait parfois jonché le sol de sable blanc avant d'y élever le bûcher. L'urne contenant les ossements calcinés et les autres objets se rencontrent au niveau du terrain primitif, et non au-dessous, comme c'est le cas pour les grands tumulus de l'époque belgo-romaine. Le dépôt a donc été fait sur le sol, couvert encore des cendres du bûcher, puis on a élevé le tertre. Ces cendres ne forment plus aujourd'hui qu'une mince couche de 0m,02 ou 0m,03 d'épaisseur. A côté de l'urne grossière et non faite au tour, on a trouvé plusieurs épées ou poignards en bronze, brisés ou tordus intentionnellement et pour obéir à un rite funéraire, des épées en fer, à nervure longitudinale, également brisées, des bijoux et des pièces d'équipement en bronze et une pierre polie sur toutes ses faces, en grès tendre, assez friable, et au grain très fin, mesurant 0m,40 de longueur, sur 0m,15 de largeur et 0m,10 d'épaisseur. Elle a été trouvée cassée en une foule de petits morceaux disposés symétriquement autour d'un foyer que recouvrait une de ces tombelles.

On a trouvé également, à Court-Saint-Étienne, des urnes rangées en ligne et protégées par une plaque de schiste, sans apparence de tumulus.

Voici la description que M. le docteur Cloquet donne de la poterie de ces sépultures : « Elle est de couleur brune chocolat, la pâte est assez grossière intérieurement, noirâtre, peu cuite, mais bien lissée à l'extérieur et recouverte d'un engobe de pâte plus fine à laquelle on a donné un poli. » (1)

(1) Voir *Annales de la Société archéologique de Nivelles*, t. II, pp. 32 et suiv.


Sinsin (bronze)
St Gilles - Waes
Sinsin
(Bronze)
Louette St Pierre
Oosthamm
Court St Etienne
Court St Etienne

Pl. V.

Creusets du bois de Floreffe (communes de Marche-les-Dames et de Boninne).

M. l'Ingénieur A. Benoit-Faber, de Namur, a découvert et fait dégager d'anciens creusets, il y a une dizaine d'années, dans le bois dit de Floreffe, entre Marche-les-Dames et Boninne. Ils représentaient un rectangle irrégulier d'environ 1m,50 sur 1 mètre de largeur, et 0m,50 de profondeur, tapissé d'argile vitrifiée, et muni d'une et même de deux tuyères de la même matière. Un spécimen de ces tuyères est déposé au Musée de la Société archéologique de Namur. Aucune apparence de cuve qui aurait été superposée au creuset n'a été découverte (1).

Bas-fourneaux découverts à Vodecée (Namur).

M. Quoilin, ingénieur des mines, à Philippeville, a observé un bas-fourneau entier, il y a une vingtaine d'années, dans la commune de Vodecée.

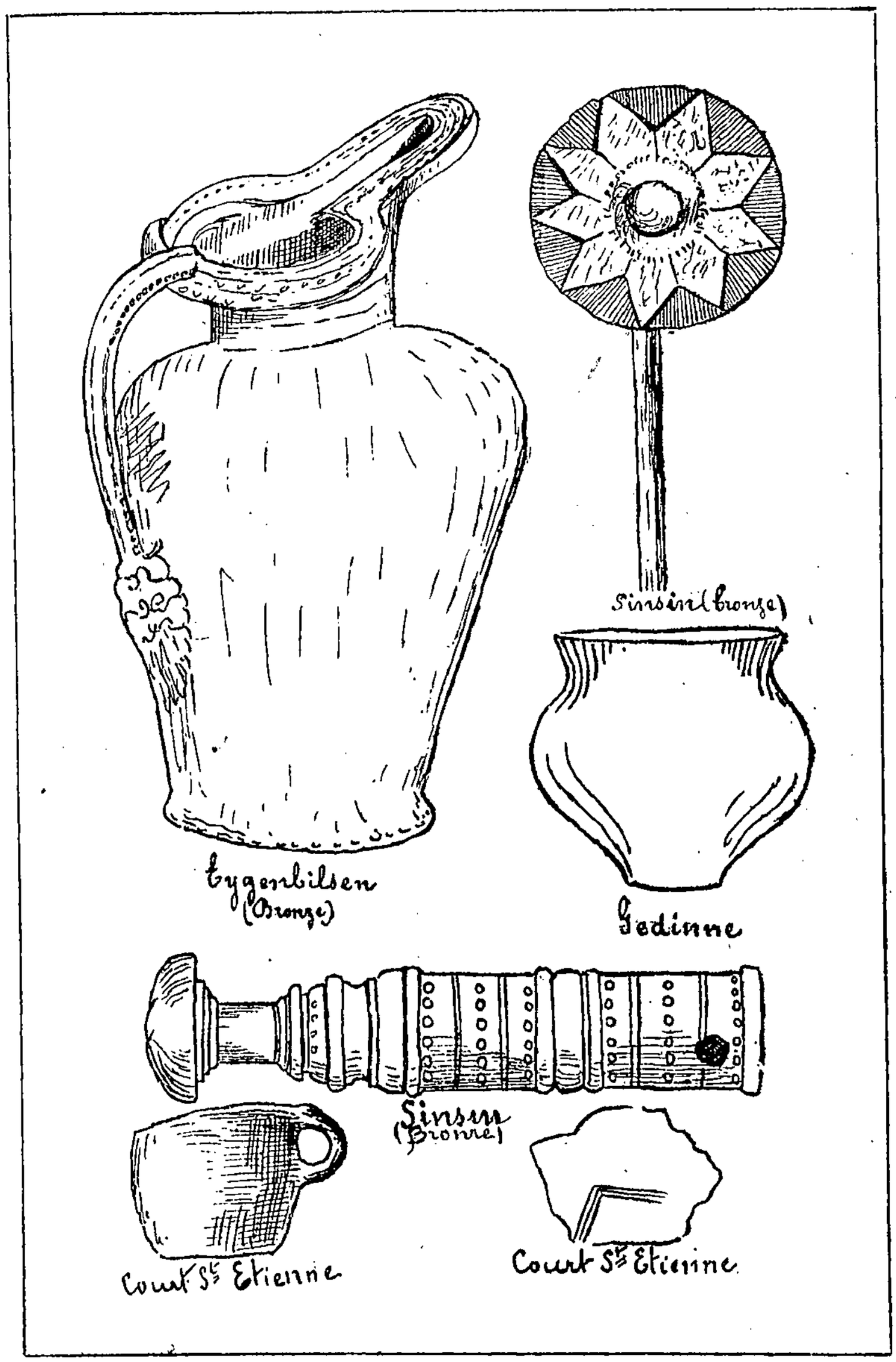
Il consistait en une cuve de forme hémisphérique, d'environ 0m,70 de diamètre et de 0m,35 de profondeur.

Cette cuve était très bien dessinée et revêtue d'une couche d'argile, dont l'état faisait supposer que le fourneau n'avait été que commencé. On ne remarquait aucune trace de tuyère.

Traces d'essais de réduction du fer à Oostham et à Quaed-Mechelen (Limbourg).

" M. E. Delvaux, a découvert dans ces deux localités, les traces d'essais de réduction du fer, témoignant des efforts tentés par les forgerons primitifs, pour tirer parti du minerai si pauvre, la limonite des prairies, qu'ils avaient à leur disposition. A Quaed-Mechelen, cet habile chercheur a trouvé tout un atelier de fondeur, c'est-à-dire plusieurs culots de fer impur avec charbon de bois. Les creusets n'avaient guère plus de 0m,20 de diamètre.

(1) A. Benoit-Faber, *La chronologie du fer*, causerie, p. 8, Namur, Wesmael-Charlier, 1884.


Tygenbilsen
(Bronze)
Sinsinel bronze)
Gedinne
Sinsin
(Bronze)
Court St Etienne
Court St Etienne

Pl. VI.

Quant aux instruments achevés qu'il a rencontrés, de rare en rare, ils étaient de fer très impur. » (1)

Forge primitive découverte entre Hasselt, Diepenbeek et Genck.

» M. Bamps a rencontré entre ces localités, une station d'un âge du fer assez importante. Il y a déterré plusieurs culots de fer impur mêlé de charbon de bois et de nombreuses scories vitrifiées aux teintes azurées. De plus, il y a découvert un grossier marteau très primitif en fer, consistant en un gros cube allongé, percé d'un trou au centre. » (2)

Les bas-fourneaux de Lustin (Namur).

» En extrayant l'argile nécessaire à la confection de briques, on mit à découvert, à 0m,70 environ sous le sol actuel, deux cavités qui avaient évidemment servi à une opération métallurgique. Ces cavités, en forme de cônes tronqués, renversés et à la base elliptique, étaient de dimensions à peu près égales ; elles étaient situées à 10 mètres l'une de l'autre, et à 2 mètres seulement du bord de la Meuse.

» Elles présentaient les dimensions suivantes : grand axe à l'orifice du cône, 4m,30 ; petit axe, 3m,20 ; profondeur 1 mètre environ.

» Ces cuves étaient simplement creusées dans l'argile, sans aucun revêtement ; leurs parois, calcinées par le feu, avaient conservé une couleur rouge-brique. La partie calcinée, plus épaisse à l'orifice des cuves, allait en diminuant d'épaisseur vers le fond, lequel, formé d'argile à l'état naturel, n'offrait aucun indice de ce qu'on pourrait appeler un creuset.

» Certaines parties des parois étaient couvertes d'une légère couche de matières vitrifiées d'une couleur bleu-verdâtre.

» Chaque cuve était pourvue d'un canal à section quadrangulaire de 0m,15 à 0m,20 de côté, creusé également dans l'argile, suivant la pente du cône et dans la direction du grand axe, de

(1) Voir *Bulletin de la section littéraire de la Société des Mélophiles de Hasselt*, 23e vol., p. 61.

(2) *Id.*, 25e vol., p. 242.

façon à occuper la même position dans les deux cuves, et à avoir son orifice supérieur tourné du même côté, c'est-à-dire, vers le sud-ouest, direction des vents dominants dans la contrée. Ce canal était revêtu de pierres plates, les unes posées de champ, les autres servant de couvertures.

« Dans l'intérieur et sur les bords des cuves, on ramassa des scories de fer, des matières vitrifiées et des parties terreuses ou pierreuses plus ou moins frittées et quelques fragments de charbon.

« Un culot a été recueilli dans l'un des deux fourneaux et soumis à un examen minutieux d'où il est résulté qu'on se trouvait en présence du fer et non de la fonte, mais d'un fer qui n'a plus son analogue dans aucun de nos produits sidérurgiques actuels. C'était donc un produit tout à fait élémentaire, l'affinage immédiat des minerais. » (1)

STATISTIQUE ARCHÉOLOGIQUE ET BIBLIOGRAPHIE DES DÉCOUVERTES RELATIVES AU PREMIER AGE DU FER FAITES JUSQU'ICI EN BELGIQUE.

Beeringen (Limbourg). — « Klein Geyteling. « Urnes cinéraires. — « Bullet. de la sect. litt. de la Soc. des Mélophiles de Hasselt, « 23e vol., p. 146.

Bellefontaine (Luxembourg). — Cimetière. — « Ann. du cercle archéologique de la province de Luxembourg, « t. V, pp. 46 et suiv., et t. VI, p. 83.

Bernissart (Hainaut). — Tombelle. — « Ann. du cercle archéologique de Mons, « t. I, p. 83 et t. XVI, p. 551. « Compte-rendu des travaux du Congrès de la Fédération archéologique et historique de la Belgique, « Bruges, 1887, p. 181.

Bocholt (Limbourg). — Urnes cinéraires. — « Bullet. de la sect. litt. de la Soc. des Mélophiles de Hasselt, « 23e vol., p. 146.

Court Saint-Étienne (Brabant). — Sépultures. — Tarlier et

(1) *Voir* Compte-rendu des travaux du Congrès international d'Anthropologie et d'Archéologie préhistoriques, 6e session, Bruxelles, 1872, *Mémoire* de M. Berchem, pp. 519 à 531.

Wauters, « Géographie et histoire des communes belges, canton de Wavre, » p. 128. « Ann. de la Soc. archéol. de l'arrondissement de Nivelles; » t. II, p. 32.

Ellicum (Limbourg). — « Aan de bunders. » Vases à incinération. — « Bullet. de la sect. litt. de la Soc. des Mélophiles de Hasselt, » 23e vol., p. 147.

Eygenbilsen (Limbourg). — « Cannesberg. » Sépulture. — « Bullet. des comm. roy. d'art et d'archéol., » 11e année, 1872, p. 239; « Bullet. de la sect. litt. de la Soc. des Mélophiles de Hasselt, » t. XIII, p. 155, et 23e vol., p. 128.

Gedinne (Namur). — Tombelles. — « Ann. de la Soc. archéol. de Namur, » t. IX, p. 39, et t. XV, p. 249; « Compte-rendu des travaux du Congrès de la Fédération archéologique et historique de Belgique, » Namur, 1886, pp. 36 et 54.

Genck (Limbourg). — « Pompen. » Vases à incinération. — « Bullet. de la sect. litt. de la Soc. des Mélophiles de Hasselt. » 23e vol., p. 147.

Gheel (Anvers). — Urnes cinéraires. — Id., ibid., p. 145.

Grez (Brabant). — Tombelle. — Tarlier et Wauters, « Géographie et histoire des communes belges, canton de Wavre, » p. 227.

Haelen (Limbourg). — Urnes cinéraires, — « Bull. de la sect. litt. de la Soc. des Mélophiles de Hasselt, » 23e vol., p. 146.

Hasselt (entre cette ville, Diepenbeek et Genck). — Station. — Id., 25e vol., p. 242.

Hoogstraeten (Anvers). — Tombelles. — Van Dessel, « Top. des voies rom. de la Belgique, » p. 116.

Huy. — « Mont Falhise. » — Oppidum. — « Dictionnaire archéol. de la Gaule, Ép. celt., » t. II, p. 32; Van Dessel, « Top. des voies rom. de la Belgique, » p. 119.

Jemelle (Namur). — Oppidum. — « Compte-rendu des travaux du Congrès international d'Anthropologie et d'Archéologie préhistoriques, » 6e session, Bruxelles, 1872, p. 325.

Kessel-loo (Brabant). — « Vlierbeek. » Tombelle. — « Dict. archéol. de la Gaule, Ép. celt., » t. II, p. 58.

Kessenich (Limbourg). — Urnes cinéraires. — « Bull. de la sect. litt. de la Soc. des Mélophiles de Hasselt, » 23e vol., p. 146.

Lillo (Limbourg). — Urnes cinéraires. — Id., ibid., p. 146.

Limelette (Brabant). — « Bois des Quewées et de Jauche. » —

Tombelles. — Tarlier et Wauters, « Géographie et histoire des communes belges, » canton de Wavre, p. 149.

Louette-Saint-Pierre (Namur). — Cimetière. — « Ann. de la Soc. archéol. de Namur, » t. IX, p. 39, et t. XV, p. 249.

Lummen (Limbourg). — Urnes cinéraires. — « Bullet. de la sect. litt. de la Soc. des Mélophiles de Hasselt, » 25e vol., p. 230.

Lustin (Namur). — Bas-fourneaux. — « Compte-rendu des travaux du Congrès international d'Anthropologie et d'Archéologie préhistoriques, » 6e session, Bruxelles, 1872, pp. 519 à 531; » Ann. de la Soc. archéol. de Namur, » t. XII, p. 180.

Marche-les-Dames (Namur). — Creusets. — A. Benoit-Vaber, » La Chronologie du fer, » p. 8.

Meerhout (Anvers). — Urnes cinéraires. — « Bull. de la sect. litt. de la Soc. des Mélophiles de Hasselt, » 23e vol., p. 145.

Modave (Liége). — « Pont-de-Bonne. » Oppidum. — « Compte-rendu des travaux du Congrès international d'Anthropologie et d'Archéologie préhistoriques, » 6e session, Bruxelles, 1872, p. 323.

Olloy (Namur.) — Oppidum. — « Compte-rendu des travaux du Congrès international d'Anthropologie et d'Archéologie préhistoriques, » 6e session, Bruxelles, 1872, p. 325.

Oolen (Anvers). — Urnes cinéraires. — « Bullet. de la sect. litt. de la Soc. des Mélophiles de Hasselt, » 23e vol., p. 145.

Oostham (Limbourg). — Traces d'essais de réduction du fer; urnes cinéraires. — Id., ibid., pp. 133 et 144.

Overpelt (Limbourg). — Urnes cinéraires. — Id., 25e vol., p. 230.

Petit-Brogel (Limbourg). — « Au Kamperden. » — Vases à incinération. — Id., 23e vol., p. 147.

Quaed-Mechelen (Limbourg). — Atelier de fondeur. — Id., ibid., p. 133.

Raevels (Anvers). — Urnes cinéraires. — Id., ibid., p. 145.

St-Gilles-Waes (Flandre or.). — Vases contenant des ossements calcinés avec une épingle en fer et une pierre triangulaire à quatre trous *(sic)*. — « Ann. du Cercle archéol. du Pays de Wàes, » t. I, p. 253; t. IV, p. 253, et t. V, p. 31.

St-Servais (Namur.) — « Hastedon. » Oppidum. — « Compte-rendu des travaux du Congrès international d'Anthropologie et d'Archéologie préhistoriques, » 6e session, Bruxelles, 1872, p. 318; » Ann. de la Soc. archéol. de Namur, » t. XII, p. 229.

Santhoven (Anvers). — Quarante-sept urnes. — Schayes, « Catalogue et description du Musée royal d'armures, d'antiquités et d'ethnographie, » p. 102.

Schuelen (Limbourg). — Urnes contenant des ossements calcinés. — « Búll. de la sect. litt. de la Soc. des Mélophiles de selt, » 23e vol., p. 147.

Sinsin (Namur). — Oppidum, caverne sépulcrale. — « Ann. de la Soc. archéol. de Namur, » t. V, p. 16, et t. XVI, p. 227; « Compte-rendu des travaux du Congrès de la Fédération archéol. et hist. de Belgique, » Namur, 1886, pp. 36 et 54; « Bull. de la Soc. d'Anthr. de Bruxelles, » t. III, p. 294.

Vodecée (Namur). — Bas-fourneaux. — V. Tahon, « Les origines de la Métallurgie au pays d'Entre-Sambre-et-Meuse, » p. 20.

Wavre (Brabant). — Tombelles. — « Compte-rendu des travaux du Congrès de la Fédération historique et archéologique de Belgique, » Bruges, 1887, pp. 186 et 187.

Zeelhem (Limbourg). — Vases à incinération. — « Bullet. de la sect. litt. de la Soc. des Mélophiles de Hasselt, » 23e année, p. 147.

Zelzaete (Creusement du canal de) (Flandre orientale). — Fragment d'urne. — Schayes, « Catalogue et description du Musée royal d'armures, d'antiquités et d'ethnographie », p. 102.

QUESTIONNAIRE.

I. Comment se caractérise l'apparition du fer en Belgique?
II. A quelle époque avant l'ère chrétienne peut-on faire remonter la sidérurgie belge?
III. A quelle race peut-on attribuer, chez nous, ce nouveau progrès dans l'évolution industrielle?
IV. Peut-on admettre la classification suivante de M. de Mortillet, adaptée à la Belgique par M. le Dr Cloquet? (1)

(1) *Voir* N. Cloquet, *De la nécessité d'avoir une bonne classification, surtout en archéologie préhistorique et protohistorique,* dans les *Annales de la Société archéologique de Charleroi,* t. XII, p. 108.

Age du Fer.

FRANCE.	BELGIQUE.
Époque hallstatienne ou premier âge du fer. (Époque celtique.)	Époque hallstatienne ou premier âge du fer. (Époque celto-belge.)
Époque marnienne (1) ou deuxième âge du fer. (Époque gauloise.)	Époque . . . . . ou deuxième âge du fer. (Époque germano-belge (2).)

V. La tombe de Bernissart est-elle d'origine celtique ou germanique ?

VI. Signaler les nouvelles découvertes relatives à l'âge du fer en Belgique.

Baron ALFRED DE LOË.

Bruxelles, 30 mai 1891.

(1) Appelée ainsi par M. de Mortillet, parce que c'est dans le département de la Marne que MM. Fourdrignie, Flouest et Mazard ont découvert un grand nombre de tombes de guerriers gaulois, dont plusieurs étaient enterrés sur leurs chars. (CLOQUET, *loc. cit.*)

(2) La différence pour notre pays est que les Celtes devenus Gaulois en France, ont été chassés chez nous par les Nerviens avant l'invasion romaine. (CLOQUET, *loc. cit.*)

1^RE SECTION

QUESTION N° 6

De la persistance des types ethniques préhistoriques au milieu des populations actuelles.

Rapporteur : M. LE Dr HOUZÉ.

DE LA PERSISTANCE

DES

TYPES ETHNIQUES PRÉHISTORIQUES

AU MILIEU

DES POPULATIONS ACTUELLES

EST-IL possible avec les matériaux dont dispose la science actuelle, de retrouver, dans le fouillis de nos populations modernes, la part qui revient aux types préhistoriques? Nous croyons qu'on peut, dès maintenant et sans sortir du domaine des faits, répondre affirmativement à cette question.

Nous n'avons en vue que les races de l'Europe et plus spécialement les races occidentales dont nous allons, dans un rapport succinct, reconstituer la généalogie.

L'existence de l'homme tertiaire est encore trop controversée pour que nous nous hasardions à aborder son étude. L'homme quaternaire est admis par tous ; des fouilles méthodiques, guidées et éclairées par la géologie et la paléontologie, nous ont appris que l'homme fossile appartenait déjà à plusieurs types irréductibles : deux types dolichocéphales et un type brachycéphale. Les caractères anatomiques de ces types sont très tranchés et trop bien connus pour que nous les énumérions. Ces types ont

reçu les noms des localités où ils ont été observés pour la première fois. Telles sont les races de Canstadt, de Cro-Magnon et de Furfooz-Grenelle-Truchère.

Pour éviter des discussions stériles qui se répètent sans cesse à propos des noms donnés aux races qui relèvent de l'histoire, nous avons proposé, au Congrès de Liége, de continuer la nomenclature géographique inaugurée dans les *Crania ethnica* et d'appeler le type blond, grand et dolichocéphale, *type de Hallstadt*, station du premier âge du fer où les caractères anatomiques de cette race apparaissent nettement.

Notre proposition a rallié tous les membres de la section, et M. Hamy, pour suivre la même voie, a mis en avant la dénomination de *type d'Orrouy* (âge du bronze?) pour le type brachycéphale auquel Broca a donné le nom de type celtique opposé par lui au type Kymri. Ces noms ont soulevé une vive opposition de la part des linguistes et des historiens, et c'est pour éviter le retour de ces querelles de mots que nous insistons de nouveau pour faire admettre définitivement une nomenclature qui ne donne aucune prise à la critique de la part des historiens et des linguistes.

Revenons aux types préhistoriques ; l'antériorité des dolichocéphales dans l'Europe occidentale est nettement établie. La race de Canstadt avait pour aire géographique les bassins du Rhin, de la Seine et de la Meuse, mais elle a rayonné plus loin. La race de Cro-Magnon occupait le Sud-Ouest de l'Europe mais avait fait des incursions vers le Nord. Dans l'Europe centrale il y avait déjà à l'époque du Mammouth des brachycéphales (Nagy-Sap).

Les deux types dolichocéphales ont des caractères différentiels très tranchés, mais ils ont l'un et l'autre la région occipitale très saillante, et, dans les mélanges actuels, quand les autres caractères typiques font défaut, il est difficile de faire le diagnostic ethnogénique.

Les brachycéphales, étant postérieurs aux dolichocéphales dans nos régions occidentales, doivent, à cause de la fusion avec les premiers occupants, présenter des différences de station à station. C'est donc vers l'Est de l'Europe qu'il faut rechercher le type pur.

MM. de Quatrefages et Hamy ont décrit, sous le nom de *races de Furfooz*, le mésaticéphale et le sous-brachycéphale de Furfooz et les brachycéphales de Grenelle et de la Truchère. Quoique ces auteurs penchent pour la pluralité des types brachycéphales préhistoriques, ils disent cependant « qu'on ne trouve pas entre eux des caractères tranchés et que les affinités ethniques sont évidemment plus étroites. »

Furfooz, Grenelle et la Truchère sont des stations occidentales où les brachycéphales ne sont pas purs, et il n'est pas étonnant qu'il y ait déjà divergence à cause de la fusion.

Les crânes préhistoriques de même provenance sont si peu nombreux que les différences individuelles paraissent plus accusées, tandis que, dans les séries modernes plus considérables, on constate parfaitement les changements insensibles qui viennent combler d'une manière graduelle les écarts individuels. Ceux-ci semblent plus prononcés quand on ne compare que deux ou trois crânes.

La série néolithique d'Hastière, que nous avons étudiée et que nous prenons souvent comme exemple parce que c'est la plus nombreuse, comprend quelques représentants presque purs des races quaternaires, plusieurs brachycéphales à occiput aplati et mésorrhiniens. L'indice céphalique va de 71 à 88. La plupart des crânes sont mésaticéphales et présentent des caractères intermédiaires.

La dépression sus-mastoïdienne de certains crânes, la situation reculée en arrière des bosses pariétales de certains autres, l'aplatissement du sommet comme à Sclaigneaux sont des particularités insuffisantes pour créer plusieurs types. Ce ne sont que des variétés individuelles propagées héréditairement dans certaines localités à cause de leur isolement relatif.

Quant à la mésaticéphalie, c'est un caractère de fusion ; cette forme cranienne n'est primitive dans aucun type.

Dans la comparaison qu'on établit entre les ossements anciens et ceux de l'époque moderne, on perd de vue qu'il existe d'autres causes transformatrices que le métissage ; les espèces se modifient sans mélange en vertu de l'évolution progressive et des variations mésologiques. Si la région frontale des brachycéphales préhistoriques était peu développée comme chez les doli-

chocéphales, ce n'est pas le croisement, mais l'évolution intellectuelle qui en a amené l'agrandissement. Dans la lutte qu'ils avaient à soutenir contre la nature, dolichocéphales et brachycéphales ont cherché à perfectionner de plus en plus leurs moyens d'attaque et de défense. L'homme nomade et chasseur a dû se créer des armes, inventer des pièges, et c'est surtout par l'habileté qu'il a triomphé de la force de ses ennemis. Les dangers qu'il courait, les obstacles qu'il surmontait pour satisfaire au besoin impérieux de manger, étaient eux-mêmes des causes de progrès intellectuel.

Devenus pasteurs et agriculteurs, nos ancêtres purent, grâce à une nourriture plus abondante et plus facile, adapter leur système nerveux aux arts. Pour passer de la flèche en silex aux projectiles en mélinite, pour s'élever du dolmen à la tour Eiffel, il a fallu bien des acquisitions successives que l'hérédité a transmises, sans cesse accrues par la sélection. Grâce à la possession du langage articulé et à l'éducation des organes des sens toujours en éveil, l'homme a agrandi peu à peu son domaine cérébral soumis pendant une longue suite de générations à des apports incessants. Les cellules cérébrales se sont multipliées là où la nutrition était plus active : les lobes antérieurs en grandissant ont modifié la forme de la boîte cranienne, la platycéphalie a diminué, les sinus frontaux, repoussés, se sont amoindris, le front s'est redressé et élargi ; en s'accroissant en avant, le cerveau a diminué en arrière ; de pariéto-occipital il est devenu frontal; le crâne cérébral a de plus en plus surplombé la face et sa capacité a augmenté. Les circonvolutions se sont plissées pour augmenter leur surface, les sutures craniennes sont devenues plus compliquées, et leur soudure est plus tardive.

La nourriture de moins en moins grossière n'a plus réclamé des muscles masticateurs aussi puissants ; aussi les crêtes d'insertions musculaires sont-elles moins développées et les fosses temporales moins grandes. La surface triturante est moins étendue, et la troisième molaire est en voie de disparition chez l'Européen dont la mandibule se raccourcit dans sa branche horinzontale.

Tout en conservant la morphologie du module ethnique, le crâne a été modifié par l'évolution physiologique du cerveau dont il dépend.

La paléontologie nous a appris que, dans la suite des âges géologiques, ce ne sont pas les animaux aux proportions gigantesques, mais ceux dont l'appareil cérébral était plus développé, qui ont fait souche. Les ancêtres des animaux actuels avaient plus de moëlle que de cerveau.

Ce sont les centres corticaux qui donnent la supériorité à l'homme sur les animaux, aux modernes sur les primitifs, aux civilisés sur les sauvages ; c'est la culture intellectuelle qui, dans un même milieu ethnique, augmente la capacité cranienne des savants.

La digression qui précède a sa raison d'être, car elle explique, en s'appuyant sur des faits, les différences et les transformations dues à l'évolution cranio-cérébrale qui ne relève pas de l'influence des croisements.

Après avoir signalé les causes extraethniques qui influent sur la morphologie du crâne, nous devons insister sur l'action des milieux, qui est incontestable. La quantité et la qualité des aliments entrent en première ligne.

Dans tous les pays, dans toutes les villes où des recherches ont été instituées, on a constaté que, dans les régions ou les quartiers pauvres la stature est moins élevée que dans les contrées fertiles ou les quartiers riches. (Villermé, Roberts, Darwin, Ricardi, Pagliani, Bowdich, Bertillon, Manouvrier, Houzé.)

Dans certaines conditions favorables de climat, de sol et de nutrition, l'étalon ethnique est dépassé : dans les États de l'Ouest de l'Amérique du Nord, il a été constaté que le séjour pendant les années de croissance élève la taille des types humains au-dessus de celle qu'ils ont dans leurs pays d'origine. (Gould, Darwin.)

En sens inverse, nous rappelons que la famine frappe non-seulement les individus, mais leurs descendants. La famine des Flandres, en 1846, a altéré profondément la population : la taille s'est abaissée, les causes corporelles d'exemptions militaires ont été nombreuses, et ce n'est qu'aux générations suivantes que l'hérédité ethnique a pu reprendre le dessus (Houzé).

Il y a longtemps que la zootechnie tire parti des faits sur lesquels nous nous appuyons : pour agrandir la taille des chevaux demi-sauvages de la Camargue, il suffit de donner aux

juments une nourriture plus abondante et plus substantielle.

Les proportions et les différents segments de la taille se ressentent de l'état de nutrition, et nous répéterons ce que nous avons dit dans notre étude sur l'indice nasal en Belgique : le module ethnique n'est pas atteint par tous les individus du même groupe; ceux qui n'ont pas à souffrir de maladies qui enraient la croissance, ceux qui n'ont pas été troublés dans leur développement par une alimentation insuffisante, ceux-là seuls arrivent au type de leur race. Les variations individuelles, les écarts énormes peuvent être considérés, les uns comme les produits d'une alimentation intensive dont le rendement dépasse les besoins, les autres comme les produits dégénérés d'une évolution enrayée par une nourriture insuffisante.

L'accroissement de la taille chez l'homme n'est cependant pas un avantage, car la circonférence thoracique est en raison inverse de la taille; partout où des recherches ont été faites, on a pu constater que les individus de haute taille sont plus décimés par la tuberculose pulmonaire. (Snigerew, Baxter, R. Collignon, Allaire, Houzé.)

Les Polynésiens, dans les îles fertiles qu'ils ont peuplées, ont acquis une taille plus élevée que celle des races dont ils sont issus, à cause de l'exubérance des aliments. Depuis leur contact avec les Européens, ils sont détruits par la tuberculose, dont le bacille trouve en eux un terrain propice à son évolution.

Cette question de la taille est fort importante au point de vue du passé et de l'avenir de nos populations; dans la lutte pour la prédominance que se livrent les races depuis de longs siècles, les hommes de haute taille ont un désavantage sur les hommes de petite taille, en faveur desquels s'établit une sélection.

Certains types préhistoriques de stature élevée (Cro-Magnon) ont été subjugués par les petits brachycéphales. Si le type blond et grand s'est distingué dans l'histoire par ses glorieux exploits, par son audace intrépide, par sa force d'expansion, s'il a terrifié par sa turbulence guerrière et par ses bruyantes victoires qui ont amené sa domination, il est certain qu'il a plutôt exercé une hégémonie politique qu'une influence ethnique; il a été supplanté par les bruns à tête ronde dont le nombre a imperturbablement augmenté. Partout où l'histoire ancienne nous signale

les Gaulois et les Germains grands et blonds, la science moderne constate la présence des bruns. C'est en petit nombre que l'on trouve en Grèce les descendants d'Homère; là où flottaient les chevelures dorées de la race conquérante, le pigment des vaincus a pris sa revanche.

Dans les contrées méridionales qu'il a envahies, si le type blond a dégénéré, ou s'est promptement dilué dans le sang des premiers occupants, c'est qu'il n'a pu s'acclimater.

Les lois de l'acclimatement, formulées par les recherches modernes, expliquent un grand nombre de faits historiques. On sait que, pour que l'émigrant s'acclimate dans des conditions favorables, il faut qu'il suive une même ligne isotherme, ou qu'il aille un peu plus au Nord.

Le type blond n'a pu conserver sa vitalité et sa fécondité que dans son centre d'origine, qui est l'Europe septentrionale; à des époques diverses, il a soumis des populations méridionales, mais il a été vaincu par le climat. Tel fut le sort des Galates en Asie mineure, des Lombards en Italie, des Visigoths en Espagne, et des Vandales en Afrique; plus récemment, les Lorrains et les Alsaciens envoyés comme colons en Algérie, ont dépéri rapidement, alors que les Maltais, les Corses et les Sardes, qui appartiennent au type méditerrannéen, font souche nombreuse.

Les Français n'ont pu s'acclimater aux Antilles, tandis qu'ils ont prospéré dans des contrées plus froides que leur pays, comme la Nouvelle-Écosse et le Canada.

Les Anglais, qui se sont si bien multipliés aux États-Unis, ne peuvent se maintenir aux Indes que grâce à un apport continuel d'émigrés de la mère-patrie; au contraire, dans les colonies australiennes du Sud, ils sont très prospères à cause du climat tempéré.

Les Hollandais à Sumatra et à Java s'allient aux Malais; sans fusion, ils s'éteignent rapidement. Les Boers se sont maintenus au Sud de l'Afrique (30° lat. Sud), tandis qu'au Congo nos compatriotes ne s'acclimateront jamais.

L'influence du climat est suffisamment démontrée par les quelques exemples qui précèdent.

L'action des milieux a été plus considérable dans les temps préhistoriques, à cause des conditions d'existence qui étaient

plus différentes qu'à l'époque actuelle. Les diverses tribus avaient intérêt à vivre isolées ; le sol était couvert de forêts, aucune voie de communication n'était frayée. Les cours d'eau étaient les seuls guides sûrs. Telle tribu restait attachée aux rives d'un fleuve, vivant du produit de la pêche ; telle autre, plus nomade, vivait surtout de gibier et avait besoin d'un territoire plus étendu pour subvenir à ses besoins.

Modifiés par l'habitat spécial, isolés par leur genre de vie différent, les hommes divergeaient rapidement, et les variétés se transmettaient par l'hérédité exaltée par la consanguinité. On constate ces différences chez les Australiens du littoral, comparés à ceux de l'intérieur, et chez les Fuégiens de la côte orientale, opposés à ceux de la côte occidentale.

Les causes de variabilité se font sentir dès les premiers stades de l'évolution embryonnaire, et les déviations se traduisent par des arrêts de développement, ainsi que le démontrent expérimentalement les recherches de Panum, de Lereboullet et de Dareste sur la tératogénie.

Tous les produits d'une même lignée seraient semblables si les progéniteurs étaient absolument du même type et si, après la naissance, ils étaient soumis à des milieux identiques ; mais ces conditions ne se rencontrent jamais : dès la première génération, on note des différences, qui vont s'accusant de plus en plus dans les générations suivantes. Tout nouvel être est, selon l'heureuse expression de M. de Quatrefages, « un compromis entre les deux tendances des parents ».

Toutes les considérations précédentes étaient absolument nécessaires pour nous permettre de suivre à travers les âges les transformations des types préhistoriques, transformations qu'il est impossible d'attribuer exclusivement aux croisements.

Nous pouvons aborder maintenant l'étude des populations actuelles, dans le dédale desquelles les types préhistoriques vont nous servir de guides. C'est grâce à ces ossements anciens que peut être formulée la question de nos origines.

La morphologie des populations européennes a été étudiée sur le vivant et sur le squelette. Les principaux caractères sont la forme du crâne, la couleur des cheveux et des yeux, et la taille. Nous ne pouvons entrer dans le détail des autres caractères anthropométriques et descriptifs.

Les premières enquêtes ont porté sur la couleur, et c'est la Belgique qui a commencé dans cette voie féconde : M. Vanderkindere a, dès 1879, publié les résultats remarquables de ses recherches, résumées dans des cartes dressées par arrondissements et par cantons judiciaires.

L'Allemagne, l'Autriche, la Suisse, l'Italie et la France ont suivi l'exemple, et nous sommes en présence d'un nombre considérable d'observations qui nous révèlent la répartition des types brun et blond.

Les recherches céphalométriques et craniométriques sont venues compléter les renseignements chromatiques. En 1882, nous avons publié nos recherches sur les indices céphaliques des Flamands et des Wallons, avec la carte de ces indices par provinces. M. Livi a fait, en 1886, le même travail pour l'Italie, et M. R. Collignon, en 1889-90, a dressé la carte des indices céphaliques de la France, par départements.

Signalons encore les cartes de la taille, dressées en France par Boudin et Broca, en Italie par Livi, en Belgique par nous (1888), d'après les travaux de notre savant confrère M. Titeca.

De tous ces travaux, de toutes les données fournies par l'anthropologie, il résulte que trois types principaux se partagent l'Europe, en laissant de côté les Lapons, les Finnois, les Magyars et les Turcs.

Le *type de Hallstadt* (type blond) occupe le Nord de l'Europe. Le *type de Nagy-Sap* (races de Furfooz et type celtique à Broca) peuple l'Europe centrale et occidentale. Le *type de Cro-Magnon* (type méditerranéen) se trouve dans l'Europe méridionale. Ces dénominations conventionnelles, que nous proposons, ont l'avantage d'éviter la confusion qu'on a introduite en appliquant des noms de peuples aux types anthropologiques.

Nous estimons qu'il y a avantage, dans l'état actuel de la science, à simplifier le plus possible ; quand l'étude analytique aura accumulé des matériaux plus considérables, il deviendra nécessaire d'établir des subdivisions, et peut-être trouvera-t-on, par exemple, plusieurs types brachycéphales que nous réunissons provisoirement sous le nom de type de Nagy-Sap, en accordant plus d'importance aux caractères communs qu'aux caractères différentiels.

Quant au type de Hallstadt, il présente avec le type quaternaire de Canstadt les caractères communs suivants : dolichocéphalie, saillie de l'écaille occipitale qui déborde souvent les pariétaux, prognathisme. C'est dans les régions occupées actuellement par le type de Hallstadt que l'atavisme fait souvent réapparaître la forme néanderthalienne. Quant à l'aplatissement du front dans le type de Canstadt et à son redressement dans le type de Hallstadt, c'est une transformation que l'on peut rapporter à l'évolution intellectuelle. La région frontale était mal développée, aussi bien chez les brachycéphales que chez les dolichocéphales primitifs.

Les types dont nous venons de parler plus haut sont mélangés entre eux de la manière la plus intime; il est résulté de ces croisements à l'infini des gammes de caractères que l'on constate nettement dans les séries nombreuses. Les cheveux vont du blond le plus clair au noir le plus intense. Dans l'iris existent les mêmes transitions, allant de l'œil bleu apigmenté à l'œil marron foncé. Le crâne va de la dolichocéphalie la plus accentuée à la brachycéphalie la plus extrême.

Tous ces caractères sont souvent associés entre eux sur le même individu, mais ils sont excellents à relever par la méthode des moyennes et par la sériation, qui nous permet de reconstituer les types primordiaux. Ceux-ci peuvent se rencontrer partout, mais c'est la proportion différente qui donne à chaque région sa physionomie ethnique spéciale.

La répartition des races a changé d'époque en époque; tel centre dolichocéphale ancien est devenu brachycéphale, soit par infiltration lente, soit par la conquête; dans certaines régions, il y a retour des dolichocéphales. Tous ces flux et reflux ont amené de véritables dépôts ethniques, dont on peut suivre les couches superposées.

Terminons notre rapport en suivant la filiation des races en Belgique. A l'époque quaternaire, la Belgique était habitée par la race de Canstadt, dont on a retrouvé les restes le long de la Meuse et de ses affluents. Spy et la Naulette sont les deux stations les plus typiques de cette époque.

La race de Cro-Magnon se retrouve à Engis et à Engihoul, mais les uns rapportent ces découvertes à l'âge du mammouth,

les autres à l'âge néolithique. A la fin de l'époque quaternaire, nous trouvons à Furfooz des brachycéphales métissés.

Les stations de la pierre polie (Hastière, Sandron, Sclaigneaux, Chauvaux) nous montrent les trois types associés, fusionnés avec prédominance des brachycéphales.

Ceux-ci deviennent de plus en plus nombreux à l'époque du bronze, et c'est très probablement à cause de cet accroissement qu'ils passent dans les îles Britanniques (Rounds Barrows). Ils étaient déjà fort métissés, car leur taille était grande. A l'âge du fer, les dolichocéphales reprennent le dessus, et le type de Hallstadt (Gaulois) vient dolichocéphaliser la Belgique et le Nord de la France, où César vient les combattre sous le nom de Belgæ. Pendant que l'empire romain s'écroule, des représentants fort purs du type de Hallstadt passent le Rhin sous le nom de Francs. Les Francs ont eu en Belgique une influence ethnique très marquée; tous les cimetières fouillés ont mis au jour un type très caractérisé que l'on retrouve du reste chez tous les Francs de l'Allemagne, de la France et de la Suisse.

Au congrès de Charleroi, M. Kurth a fait dévier de son objectif la discussion relative à la question franque. Il a émis la thèse fantaisiste que les tombes fouillées par les archéologues étaient *d'époque franque,* mais contenaient les restes des gallo-romains. M. D. Van Bastelaer a protesté énergiquement et victorieusement au nom de l'archéologie.

Les ossements francs de la province de Namur, du Hainaut et du Brabant (Wancennes, Franchemont, Florennes, Spiennes, Harmignies, Montigny-Saint-Christophe, Elouges, Anderlecht) que nous avons étudiés, donnent un démenti formel à la théorie insoutenable de M. Kurth, qui ne peut même se réfugier sur le terrain historique, où M. Vanderkindere l'a magistralement exécuté.

La Belgique actuelle est partagée en deux zones anthropologiques : les flamands appartiennent au type de Hallstadt, les wallons au type de Nagy-Sap.

CONCLUSIONS.

Les populations actuelles descendent des types préhistoriques

croisés entre eux et transformés par l'évolution. La forme du crâne, tout en conservant le module ethnique, a été modifiée par les progrès du cerveau. Les milieux revendiquent aussi leur part d'influence dans les changements survenus depuis l'époque lointaine qui nous sépare de nos ancêtres fossiles.

Dr E. Houzé.

3E SECTION

QUESTION N° 5

Peut-on, par une étude simultanée de l'épigraphie gallo-romaine et de toponymie locale, puiser des renseignements précieux pour établir l'origine de certaines localités, spécialement dans le rayon de l'ancienne Nervie? Les fundi gallo-romains coïncident-ils avec les villas gallo–romaines signalées par les fouilles des archéologues?

Rapporteur : M. HÉNAULT.

PEUT-ON

PAR UNE ÉTUDE SIMULTANÉE DE L'ÉPIGRAPHIE GALLO-ROMAINE

ET DE

LA TOPONYMIE LOCALE

PUISER DES RENSEIGNEMENTS PRÉCIEUX POUR ÉTABLIR L'ORIGINE DE CERTAINES LOCALITÉS, SPÉCIALEMENT DANS LE RAYON DE L'ANCIENNE NERVIE ? LES FUNDI GALLO-ROMAINS COÏNCIDENT-ILS AVEC LES VILLAS GALLO-ROMAINES SIGNALÉES PAR LES FOUILLES DES ARCHÉOLOGUES ?

MESSIEURS,

AVANT la publication de l'ouvrage de M. Quicherat : *De la formation française des anciens noms de lieux*, les études entreprises sur le même sujet par des savants distingués, tels que Tailliar, Grandgagnage, Chotin, manquaient d'un *criterium* d'ensemble. Aujourd'hui, on en est arrivé à admettre comme principe qu'il faut dégager méthodiquement le radical du nom de lieux de terminaisons souvent les mêmes, avant de vouloir pénétrer le sens du radical-terminaison qui prend en philologie le nom de suffixe.

Les études sur l'histoire de la propriété en France aux époques gauloise et gallo-romaine, que M. d'Arbois de Jubainville a publiées, en 1887 et 1888, dans la *Revue celtique*, ont ouvert, sur cette question, de nouveaux et vastes horizons. Il en résulte que, de même qu'à l'époque franque, où l'on trouve des noms de propriétaires dont le *heim* (l'habitation, la propriété bâtie) a donné lieu à la fondation d'un village, de nombreuses localités, actuellement wallonnes, doivent leur désignation à un *fundus* gallo-romain, dont le nom s'est formé du suffixe *acus* ou *anus*, venant se joindre à celui du propriétaire.

Je citerai ici un seul exemple : *Harmonius*, formant *fundus Harmoniacus*, désignation donnant naissance, à son tour, à *Hermoniacum*, station indiquée sur la carte de Peutinger entre Cambrai et Bavay, *Harmignies*, village du Hainaut belge.

Parmi les savants belges, Chotin, qui certes rendit d'incontestables services, a une tendance très marquée à chercher l'origine des noms de lieux dans leur situation topographique, dans la végétation qui les environne, etc. C'est à tort, croyons-nous. Du reste, Bernaerts a réagi contre cette tendance, en faisant la part plus grande aux noms de lieux dérivés de désignations personnelles ; mais il s'est placé exclusivement à l'époque franque, faisant dériver toutes ces désignations de noms d'hommes d'origine germanique. Il aurait dû aussi, pour le Hainaut, si peuplé pendant la domination romaine, s'occuper de ceux des propriétaires gallo-romains vivant aux premiers siècles de notre ère, contemporains d'Auguste, des Antonins, et des Constantins.

Aujourd'hui que toutes les sciences auxiliaires de l'histoire ont fait, pour ainsi dire, une marche convergeante, dans le but d'explorer les ténèbres de l'antiquité, ne pourrait-on, à ce congrès qui compte tant de savants en toute matière, tenter, relativement à l'ancienne Nervie, une application spéciale des théories de Quicherat et de d'Arbois de Jubainville. Pour cela, il faudrait faire une étude des désignations locales uniquement au point de vue des noms de propriétaires de *fundi* qu'on pourrait y retrouver, sans confondre la question de dérivation des noms de ces localités avec l'immense étude d'ensemble des origines des noms de lieux.

On peut ramener aux quatre points suivants l'étude qu'il serait utile de faire à ce propos :

1° Comparer avec les désignations topographiques les noms que l'on retrouve en épigraphie gallo-romaine. (Consulter spécialement le volume XII des *Inscriptiones* d'Irchfeld, en attendant le tome XIII sur les Trois Gaules. Puis les listes de Creuly, *Revue celtique*, et de Schuermans, *Académie d'archéologie d'Anvers*.)

2° Rechercher, pour les noms actuels de lieux, toutes les variantes, tant dans les documents anciens que dans la prononciation populaire (ce que firent déjà Tailliar et Grandgagnage) ; — examiner laquelle de ces variantes se rapproche le plus du nom supposé emprunté à l'épigraphie gallo-romaine ; — voir attentivement si les noms topographiques du moyen-âge ne sont pas des latinisations de noms vulgaires, formés des anciens noms gallo-romains.

3° Examiner, dans les Dictionnaires topographiques des départements français, parus, et dans les sources similaires publiées en Belgique, les noms de lieux semblables à ceux dont on s'occupe, pour s'assurer s'il n'y en a pas dont la forme offre plus de ressemblance avec celle du nom du *fundus* originaire.

Exemple : *Ambillius — fundus ambiliacus* — Ambly (Ardennes, province de Namur, etc.), Amblies, Ambilly, Ambillon, etc.

Autre exemple, plus simple : *Montigny* ou *Montignie*, qui, dans le midi de la France, sont devenus *Montagnac*, conservant d'une façon plus intégrale le suffixe *acus*, *fundus montiniacus* (de *montanius*).

4° Etudier la situation des voies romaines et des vestiges de villas gallo-romaines, et chercher s'il n'y a pas régulièrement de ces vestiges, là où le nom de lieu, débarrassé de son suffixe actuel (reste d'un suffixe primitif en *acies* ou en *anus*), ne donnerait pas un nom de propriétaire, comme on en trouve en épigraphie gallo-romaine. Par exemple, dans Hirschfeld, Creuly, à commencer par *acilius (fundus Aciliacus)*, Asquillies, — *Aconius (fundus Aconiacus)*, Hacquegnies, etc., etc.

CONCLUSION :

1° Qu'un archéologue dresse la carte des vestiges de voies

romaines — avec désignation des endroits où l'on a retrouvé des constructions romaines importantes, des *villas*, accessoires nécessaires d'un *fundus*.

2° Qu'un épigraphiste dresse, d'après Hirschfeld, etc., la liste des noms de lieux qu'il croit être d'origine gallo-romaine, comme ancienne désignation d'un *fundus* — c'est-à-dire un nom d'homme auquel on a ajouté *acus* ou *anus*.

3° Qu'un archiviste donne les différentes formes de ces noms de lieux à travers les âges, dans le but de retrouver des leçons intermédiaires entre le nom actuel et le nom primitif supposé, ce qui permettra de faire des comparaisons.

Nous n'hésitons pas à préjuger qu'on pourra ainsi indiquer avec certitude, dans la Nervie, l'emplacement des deux à trois cents endroits qui doivent leur origine à un *fundus* gallo-romain.

M. Hénault.

3E SECTION

QUESTION N° 21

Beaucoup de communes des anciennes XVII provinces des Pays-Bas ont des armoiries incorrectes. Citer ces communes et établir leurs blasons conformément aux données historiques.

Rapporteur : M. J.-Th. DE RAADT.

BEAUCOUP DE COMMUNES

DES

ANCIENNES XVII PROVINCES DES PAYS-BAS

ONT DES

ARMOIRIES INCORRECTES;

CITER CES COMMUNES ET ÉTABLIR LEURS BLASONS
CONFORMÉMENT
AUX DONNÉES HISTORIQUES.

C'est dire une vérité incontestable que d'affirmer qu'un grand nombre de communes des anciennes XVII provinces des Pays-Bas ont des armoiries inexactes. Vouloir *citer ces communes et établir leurs blasons conformément aux donnés historiques* exigerait des recherches et des études auxquelles la vie d'un homme ne suffirait peut-être pas. Pour pouvoir se prononcer en connaissance de cause sur chacun de ces blasons, il faudrait de bonnes histoires locales, qui renfermeraient (chose généralement fort négligée) des données complètes, — étayées de bonnes reproductions — sur tous les sceaux dont le magistrat de l'endroit s'est servi au cours des siècles. Or, la plupart de ces monographies sont à faire.

Autre lacune notable : il n'existe pas d'*Armorial communal*

pour les contrées dont nous nous occupons. Le seul recueil à peu près complet, pour une certaine époque et pour ce qui fut le royaume des Pays-Bas, est celui publié, en 1862, sous le titre : *Nederlandsche gemeentewapens*, etc., (1). Pour la Belgique, nous y trouvons les armoiries confirmées ou conférées durant sa réunion aux Provinces septentrionales.

*
* *

Dans les anciennes XVII Provinces des Pays-Bas, de même que dans tous les autres pays, un grand nombre de blasons communaux ne sont pas conformes aux traditions historiques. A part ceux d'origine seigneuriale, et la plupart appartiennent à cette catégorie, ils se sont formés à des époques relativement modernes, où les connaissances, le goût et la critique héraldiques, reconquis depuis moins d'un demi-siècle, avaient disparu entièrement.

Nées dans la seconde moitié du XII[e] siècle, et, dans le principe, exclusivement personnelles, les armoiries devinrent bientôt l'emblème de la famille et, plus tard, parfois, celui de la localité où régnait cette famille.

En règle générale, les seigneuries n'avaient primitivement pas de blason. Elles en changeaient chaque fois qu'elles passaient dans une autre famille. Un petit nombre néanmoins, les unes dès une époque assez reculée, les autres plus tard, se sont vu attribuer les armoiries d'une famille dont la tradition était restée particulièrement vivace.

*
* *

Quant aux armoiries *communales* proprement dites (nous entendons par là celles qui, au lieu d'être empruntées à une famille seigneuriale, sont ornées d'un emblème de provenance purement *communale*), elles sont bien plus rares et moins anciennes que celles d'origine individuelle.

A ce propos, ne perdons pas de vue qu'en dehors des armoi-

(1) Par M. le baron W.-J. d'Ablaing van Giessenburg.

ries, les communes portaient, souvent, dans leurs sceaux, des figures emblématiques qu'il importe de ne pas confondre avec les premières. Et, ne l'oublions pas, il ne saurait être question *du blason* d'une commune que *lorsque l'emblème se trouve placé sur un écu.*

Loin de nous d'affirmer qu'un emblème, sans écu, ne pourrait être le meuble héraldique d'une localité. Il ne doit, toutefois, être considéré comme tel *que si l'on a pu constater que la commune en a réellement chargé son écu,* partie essentielle des *armoiries,* du *blason.*

Les armoiries communales, au sens restreint spécifié dans les lignes précédentes, ne remontent guère au-delà du milieu du XIVe siècle. Encore sont-elles bien rares à cette époque. Antérieurement, lorsque le sceau d'une commune présente — ce qui arrive fréquemment — outre l'emblème de cette dernière, le blason du souverain ou d'un seigneur : ou bien ce blason broche sur l'insigne local, ou bien il est placé, au hasard de l'espace libre, à côté, au-dessus ou bien au-dessous de cet emblème. Mais que voyons-nous aussi en pareille circonstance? Que, parfois, le meuble du souverain ou du seigneur est réuni, *sans son bouclier,* à l'emblème communal, c'est-à-dire que celui du maître (ou ancien maître) se trouve *dépouillé de sa qualité d'armoiries, de sa caractéristique de blason.*

Ce phénomène frappant, dont les pays voisins nous fournissent de nombreux exemples, peut être constaté également dans les régions qui nous servent, en ce moment, de champ d'exploration.

Ne semble-t-il pas y avoir là une preuve qu'à l'époque précitée, à savoir au milieu du XIVe siècle — alors que la bourgeoisie notable possédait des armoiries qui ne le cédaient en rien à celles de la noblesse —, l'usage n'admettait pas, pour une commune, d'autre *blason* que celui d'une provenance individuelle ?

***

Pour les pays qui nous occupent, on peut bien le dire hardiment, la plupart des localités ne possédaient pas d'armoiries fixes, à la fin de l'ancien régime. Celles qui en avaient, consacrées, soit par la seule tradition, soit par des lettres-patentes, constituaient la minorité.

Sous le règne de Napoléon, un certain nombre de communes furent dotées d'armoiries, munies — comme celles conférées aux particuliers à la même époque — *d'ornements (?) intérieurs et extérieurs,* qui prouvent que le conquérant poussait sa manie d'innover jusqu'au point de bouleverser complètement l'art héraldique, art qui aurait dû rester immuable, tel que le moyen âge nous l'a légué, mais qui, depuis la fin de la chevalerie, n'avait cessé de glisser sur la pente de la décadence.

Mais passons.

*
* *

L'indépendance des Pays-Bas reconquise, le roi Guillaume Ier prit, en 1814, un arrêté se résumant en ceci : les villes, villages, seigneuries, districts et corporations possédant un blason sont tenus d'en demander la confirmation ; ceux qui n'en ont pas, mais qui désirent en recevoir un, auront à soumettre au Conseil héraldique leurs avis motivés, au sujet de la composition de ce blason.

Un grand nombre des institutions visées répondirent à cet appel. Les desiderata présentés par la plupart d'entre elles, faut-il le dire, étaient des plus fantaisistes. Les communes choisissaient, au hasard, les armes d'un ancien seigneur, ou bien elles demandaient un emblème qu'elles avaient trouvé dans le champ d'un sceau d'autrefois, ou bien encore, on fabriquait un rébus, plus ou moins naïf et, presque toujours, fort peu héraldique, faisant allusion au nom de l'endroit.

Que de monstruosités ont été créées de la sorte! Telles toutes ces armoiries où nous voyons, sur le bouclier, devenus *meubles,* des soutiens, tenants et supports, avec leurs écus ; des paysages, villes, villages, et autres hérésies du genre. Que de cimiers reposant immédiatement sur l'écu ; que de couronnes, de formes diverses, placées, tantôt directement sur celui-ci, tantôt sur le casque, que de supports empruntés au règne végétal (1) ne doit-on pas à cette époque!

(1) A ce propos, il convient de le dire, on trouve, quelquefois, sur les sceaux du moyen âge, l'écu flanqué d'arbres, mais au lieu de constituer partie intégrante des armoiries — pas plus que les soutiens, tenants et supports de la même

Et qu'arrivait-il lorsque deux localités ayant dépendu autrefois de la même famille seigneuriale revendiquaient, toutes deux, l'écu de cette dernière? On appliquait à ces armoiries — *horribile dictu* — tantôt en guise de *timbre*, tantôt dans le champ même, la lettre initiale des noms des communes respectives, et, de cette façon, chacune de celles-ci avait son blason distinctif, à l'entière satisfaction des parties!

A défaut d'un désir exprimé par les communes à l'égard des émaux, le Conseil héraldique du roi Guillaume Ier donnait invariablement ceux des armoiries qu'il confirmait ou qu'il conférait. Voilà la cause à laquelle nous devons de pouvoir admirer, en azur et en or, les armoiries des Hornes, Leefdael, Tuyl, Varick et d'autres, attribuées, au hasard d'une délibération de magistrats villageois, à des localités obéissant, jadis, mais le plus souvent à des époques relativement modernes, à l'une ou l'autre de ces maisons.

Pour tout dire, ne conviendrait-il pas d'ajouter que les Conseils héraldiques — nous entendons parler de ceux du temps passé — étaient incapables d'apprécier ces crimes de lèse-héraldique et de lèse-goût dont ils se faisaient les complices, plus coupables, ou, si l'on veut, moins excusables que les véritables auteurs?

*
* *

Mais qu'est-ce qui a été fait, en matière de blasons communaux, pendant l'ère inaugurée en l'année 1830? Pour répondre à cette question d'une façon complète, il faudrait commencer par déterrer du chaos des documents officiels les arrêtés royaux y relatifs.

Ce serait là besogne très utile, voire même indispensable.

Seul, un concours actif et unanime de toutes les sociétés archéologiques des pays en cause pourrait mener à bonne fin l'immense travail de rectification dont nous venons d'indiquer les

époque — ceux-ci n'étaient que des additions *sphragistiques*, présentant, bien souvent, une idée allégorique fort ingénieuse. Citons, pour nous borner à un seul exemple, le sceau des échevins de Duffel (1436) : les arbres que nous y voyons aux côtés des armes des Berthout-Duffel ne sont pas autre chose qu'une allusion à la situation de ce bourg au milieu du vaste *Waverwald*, la forêt de Wavre.

grandes lignes. Nous émettons le vœu que tous les héraldistes apportent leur pierre à l'édifice.

J.-Th. de Raadt.

Voir : M. le baron W.-J. d'Ablaing van Giessenburg, *op. cit.*, ainsi que les ouvrages sigillographiques et, surtout, les sceaux appendus à leurs chartes et diplômes. Nous n'avons pu étudier, et nous ne pouvons, à notre grand regret, recommander aux spécialistes de consulter la collection sigillographique du Musée royal d'armures et d'antiquités. L'absence d'un inventaire convenable et le peu de facilité qui y est offerte aux travailleurs rendent cette riche collection, formée au prix d'immenses sacrifices pécuniaires, pour ainsi dire inaccessible au public.

Nous exprimons l'espoir — partagé, nous en sommes sûr, par tous ceux qui se livrent aux études sphragistiques — de voir cette collection devenir, dans un prochain avenir, une dépendance des Archives générales du royaume, dont elle est, d'ailleurs, l'œuvre et où, logiquement, sa place est tout indiquée.

3 SECTION

QUESTION N° 11

Quels sont les renseignements que fournissent nos anciens monuments, relativement à l'emploi des pierres de construction et des marbres belges? Signaler les principaux sièges d'exploitation. L'usage de la brique a-t-il été interrompu dans le Brabant, entre la période romaine et le XV^e^ siècle.

Rapporteur : M. A. RUTOT.

QUELS SONT LES RENSEIGNEMENTS

QUE FOURNISSENT

NOS ANCIENS MONUMENTS

RELATIVEMENT A

L'EMPLOI DES PIERRES DE CONSTRUCTION ET DES MARBRES BELGES?

SIGNALER LES PRINCIPAUX
SIÈGES D'EXPLOITATION. — L'USAGE DE LA BRIQUE A-T-IL ÉTÉ
INTERROMPU DANS LE BRABANT,
ENTRE LA PÉRIODE ROMAINE ET LE XVe SIÈCLE (1)?

La question de la recherche de la nature et de l'origine des matériaux pierreux utilisés dans la construction des anciens monuments est, croyons-nous, assez nouvelle.

Aucune grande publication ou monographie n'existe, à notre connaissance, sur ce sujet, au moins en ce qui concerne les monuments belges.

Pour le peu qu'on en sait, la question relative aux matériaux de construction de nos plus anciens monuments est des plus inté-

(1) Par suite d'une erreur de mise en pages, le nom du rapporteur de cette question a été omis dans le questionnaire général (p. 27, s. III, qu. 11). (P. S. et V. J.)

ressantes, car il résulte des premières observations effectuées que la nature des matériaux anciennement utilisés est très différente de celle des matériaux actuellement employés.

La question, envisagée dans son ensemble, ne pourra être résolue qu'à la suite d'une enquête patiente dont les éléments principaux seront : 1° l'observation sur place et la détermination lithologique et géologique de la ou des roches employées dans l'édification de chaque monument; 2° la détermination scientifique de la région de gisement des roches rencontrées dans le monument considéré ; 3° l'examen attentif de la partie du gisement des roches utilisées, située à la plus grande proximité possible du monument étudié ; 4° la recherche des documents écrits ou des traditions, légendes, etc., pouvant conduire à préciser la date de la construction et le lieu d'extraction des matériaux.

Le rapporteur de la question n'a pu, jusqu'ici, qu'effleurer rapidement le sujet.

D'observations éparses, faites entre Gand et Aerschot et dans quelques autres parties du pays, il semble résulter ce qui suit :

1° Que l'on utilisait très anciennement, comme matériaux de construction, quantité de pierres considérées absolument comme sans utilité et sans valeur de nos jours.

2° Que l'on n'employait guère que les matériaux pierreux existant à proximité du lieu où le monument était élevé.

3° Qu'il n'y a guère d'exception à cette règle que lorsqu'un moyen de transport facile, comme un cours d'eau navigable, existait, passant à la fois par le lieu de gisement, puis par le lieu où la construction s'effectuait.

4° Que les anciens — au moyen âge notamment — ne portaient aucune attention à l'homogénéité de la nature des matériaux, attendu que dans un bon nombre de monuments : châteaux, églises, etc., visités, le rapporteur a pu noter, sur un mètre carré de mur, l'emploi de cinq à dix espèces de pierres totalement différentes, mais existant toutes dans les environs du lieu considéré.

En dehors de ce qui peut être écrit accidentellement dans divers ouvrages spéciaux inconnus du rapporteur, celui-ci a pu constater que la plupart des monuments du moyen âge existant

entre Louvain et Gand ont pour élément architectural principal le grès calcaireux blanchâtre, connu des géologues sous le nom de « grès blanc à *Nummulites variolaria* de l'étage ledien ».

L'étage ledien appartient au groupe éocène des terrains tertiaires belges; il s'étend précisément à mi-hauteur dans les collines situées entre Louvain, Bruxelles, Assche, Alost et Gand.

Vers la base de l'étage existent un ou deux bancs de grès blanc assez tendre, mais durcissant à l'air, formé de sable quartzeux cimenté par du calcaire.

C'est cette pierre qui, tout le long de son gisement, a été pour ainsi dire seule exploitée pendant tout le moyen-âge, et les traces des travaux de déblais, parfois très considérables, effectués en vue de l'extraction, se retrouvent encore aisément de nos jours vers Over-Heembeek, Grimbergen, Dilbeek, Assche, les environs d'Alost et de Lede, à Baeleghem, etc.

Suivant l'importance du monument, le tout ou une partie seulement était construit en grès ledien.

Dans le Brabant et la Flandre, les enceintes fortifiées des villes, les tours, les hôtels de ville, les cathédrales étaient construits presque uniquement en grès ledien; les constructions hors ville, consistant en châteaux et en églises de villages, ayant, au contraire, leurs murs bâtis en pierres de nature très hétérogène, trouvées toutes à proximité du lieu, tandis que les parements, les arêtes, les encadrements de portes et de fenêtres étaient faits en grès ledien taillé.

Pour la construction des murs des châteaux et églises de village, point n'était besoin d'ouvrir des carrières ni des excavations; toute pierre brute rencontrée à la surface du sol, dans les chemins creux formant coupe naturelle de terrain, était utilisée, et c'est ainsi qu'on en arrive à voir, dans les murs du château de Gasbeek, par exemple, employés côte à côte et sans ordre, des grès et des schistes siluriens, des silex crétacés, des grès ypresiens à *Nummulites planulata,* des grès verts paniseliens, des grès bruxelliens, laekeniens, et des plaquettes ferrugineuses du Diestien, toutes pierres que l'on ne songerait plus à utiliser de nos jours, ou plutôt depuis le réemploi de la brique.

La consommation de grès ledien a été telle pendant le moyen âge, les gisements ont été tellement recherchés et utilisés, qu'il

n'en reste, pour ainsi dire, plus actuellement de disponible.

Il est à-supposer que si, de nos jours, l'exploitation du peu qui reste pouvait se faire à un prix rémunérateur, le grès ledien serait utilisé à la restauration des monuments primitivement bâtis en cette même pierre; mais des essais entrepris en ces derniers temps à Grimbergen et à Baeleghem n'ont pas abouti, soit à cause du prix d'extraction trop élevé, soit parce que l'on ne savait pas que ces pierres étaient identiques aux matériaux primitivement employés.

Chacun sait que la restauration de nos monuments édifiés au moyen-âge en grès ledien s'effectue actuellement en grès bruxellien de Gobertange, autre grès blanc dont l'âge géologique, la nature intime et le gisement sont différents, mais qui conserve à peu près aux monuments leur aspect primitif.

Gobertange, le lieu d'exploitation de ces grès, est situé entre Hougaerde et Jodoigne; les bancs à exploiter sont assez nombreux, mais peu épais; l'extraction se fait par puits et galeries souterraines.

Pour ce qui concerne la construction des murs des châteaux et des églises de campagne, constitués par un mélange de matériaux hétérogènes, il doit être bien entendu que toutes ces pierres diverses n'ont pas été simplement ramassées à la surface du sol et surtout qu'elles ne se sont pas trouvées toutes rassemblées dans une même région très restreinte.

La plupart de ces pierres ont un gisement bien défini, en rapport avec l'altitude; tel point de la surface ou à proximité de la surface fournit, dans les dépressions, les grès et schistes siluriens; tel autre point plus élevé fournit les grès à *Nummulites planulata* ypresiens; plus haut, sur le flanc des collines, se rencontrent les grès paniseliens; plus haut encore les grès lediens; puis, au sommet des collines les plus élevées, se trouvent les grès ferrugineux diestiens, soit en place, soit remaniés à la base du Quaternaire.

Retrouvant tous ces matériaux réunis dans un même mètre courant de mur, j'ai émis l'hypothèse qu'au moyen âge, lorsque l'édification d'un château ou d'une église était décidée, tous les vassaux dépendant de la seigneurie étaient mis à contribution, leur corvée étant d'apporter, à l'endroit désigné, les pierres

brutes rencontrées à la surface des champs ou à peu de distance sous le sol et emmagasinées sans doute depuis un certain temps, en prévision de l'évènement.

Au jour dit, il est probable que tous les vassaux de la seigneurie arrivaient avec leur charge de pierre; les habitants des dépressions, ceux établis à mi-côte et ceux cultivant les sommets apportaient chacun la ou les pierres caractérisant leur région, et le tout était mélangé en tas où puisaient les maçons.

L'exactitude de cette hypothèse a été révoquée en doute par l'un de nos plus savants historiens, mais sans qu'il soit fourni une autre explication plausible du fait constaté. Peut-être quelque vieux manuscrit viendra-t-il jeter la lumière sur ce point particulier.

J'ai également signalé ci-dessus l'emploi, dans certaines villes arrosées par un cours d'eau navigable, de matériaux de provenance assez éloignée et située à l'amont de la localité considérée.

L'exemple est fourni par Gand, où j'ai vu les plus anciennes constructions, et notamment l'ancien château des comtes de Flandre et une partie du cloître de Saint-Bavon, édifiés en calcaire carbonifère schistoïde provenant des bords de l'Escaut à Tournai.

Aux environs immédiats de Gand, les pierres font défaut, mais l'Escaut, navigable, permettait le transport facile des matériaux pondéreux.

Enfin, comme exemple de l'emploi presque exclusif, au moyen-âge, des matériaux se trouvant à proximité même des villes, je citerai encore l'église principale d'Aerschot et, sans doute, bon nombre d'églises situées entre Louvain, Diest et Aerschot, comme bâties en pierre taillée provenant de l'étage pliocène diestien.

Cet étage était primitivement constitué par un sable siliceux à grain assez gros, auquel était mélangé une très grande quantité de grains de glauconie. Or, cette glauconie, par sa décomposition lente par les eaux de pluie s'infiltrant dans le sable, a occasionné la formation d'une grande quantité d'hydrate ferrique qui a joué le rôle de ciment et qui a transformé la partie supérieure de la masse sableuse primitive en une épaisse couche irrégulière de grès rouge ferrugineux.

Cette pierre, en gros blocs résistants, a naturellement été utilisée partout où elle se rencontrait.

Voici les quelques renseignements que j'ai pu réunir à la suite des trop peu nombreuses observations qu'il m'a été possible de faire; quant à aborder la question de l'emploi des marbres, je n'ai aucune compétence pour cela, n'ayant pas eu l'occasion d'effectuer des observations précises à ce sujet.

Toutefois il est utile de rappeler que notre pays fournit le marbre noir, le marbre gris, le marbre rouge, plus quelques variétés noires à taches ou veines blanches.

Toutes ces variétés de marbre se rencontrent principalement dans l'Entre Sambre et Meuse et font partie de la série supérieure du terrain dévonien.

Si les anciens ont utilisé nos marbres, c'est dans l'Entre Sambre et Meuse que devaient se rencontrer leurs principales exploitations.

Il est hautement probable que, pendant le magnifique épanouissement belgo-romain, nos marbres ont été utilisés dans la construction des villas; c'est à nos archéologues à fournir les éléments nécessaires à cette étude spéciale.

Enfin, pour ce qui concerne l'emploi de la brique, si florissante à l'époque belgo-romaine, il semble bien prouvé, par de nombreux exemples, qu'il a été totalement ou à peu près totalement abandonné dans notre pays pendant le moyen âge.

Partout dans les régions basses où la brique est actuellement utilisée largement, nous la voyons, au contraire, remplacée au moyen âge, — bien que son usage fut tout indiqué, — soit par des pierres taillées de grès ledien, soit par un mélange hétérogène de pierres brutes de provenances diverses.

Là semble être la grande généralité des cas, l'intérêt résiderait dans la recherche de l'emploi accidentel de la brique entre la période romaine et le XV^e^ siècle.

Le Rapporteur,

A. RUTOT.

2E SECTION

QUESTION Nº 10

De l'origine et de la signification des géants communaux.

Rapporteur : M. le chev. DIERICX DE TEN HAMME.

DE L'ORIGINE ET DE LA SIGNIFICATION

DES

GÉANTS COMMUNAUX

Fait assez étrange! Les traditions de tous les peuples placent des *Géants*, ou tout au moins des hommes d'une grande taille aux environs de leur berceau.

Moïse en introduit dans la Genèse : Samson et Goliath sont encore populaires.

Les *Vêdas*, ces livres saints de l'Inde, contenant les plus anciennes traditions connues sur les origines de l'humanité, énumèrent des familles entières de géants. La mythologie grecque a ses Titans, celle des Scandinaves a ses *Grôttas*. Les légendes de la Grèce nous content que ces géants, fils de la Terre et de Saturne, voulurent escalader le ciel et firent la guerre aux Dieux.

Toujours là même légende chez tous les peuples du globe. Anges et Démons. La lutte entre le bien et le mal pour connaître quel sera le plus fort!

La Grèce nous a conservé le nom de ses hommes grands, c'étaient : Encelade, Alcyonée, Porphyrion, etc., et le célèbre Briarée aux cent bras!

Cette croyance à l'existence d'hommes d'une grandeur fabuleuse, à l'origine du monde, est presque universelle.

Quelques écrivains, dit l'abbé Moreri, auteur d'un énorme dictionnaire historique, prétendent qu'Adam était d'une taille gigantesque ; naturellement, à cette époque, le principal attribut donné à la divinité, consistait dans le pouvoir de créer de grandes choses. On n'imaginait pas encore que les infiniments petits sont d'une construction peut-être tout aussi merveilleuse, pour nous, que les infiniments grands.

D'autres ont affirmé, dit ce même abbé, que les géants étaient des démons. Philon le Juif a composé tout un traité sur cet intéressant sujet Sixte de Sienne et d'autres historiens affirment l'existence réelle de ces colosses.

Quantité d'auteurs anciens et même d'autres plus modernes ont soutenu, dans de nombreux ouvrages sur la *Gigantologie*, comme une vérité incontestable, l'existence d'une race de géants.

La croyance à la taille exagérée des Patagons existait encore au commencement de ce siècle.

Tous les romans du moyen âge sont remplis de faits et gestes de cette lignée formidable d'hommes grands par le corps, qui s'est perpétuée dans l'esprit des peuples, depuis le Polyphême de l'Odyssée, jusqu'au Saint Christophe de la légende chrétienne, depuis le Gargantua des Celtes jusqu'à l'*Antigonus* Anversois.

Aussi, voyons-nous les générations attribuer à leur origine tout ce que les siècles précédents ont produit de plus grand et de plus imposant.

La Grèce rapportait à la puissance de ses cyclopes les constructions pélasgiques; les chroniques bretonnes signalent les débris de l'architecture celtique, comme des restes d'ouvrages élevés par une race gigantesque d'hommes venus du fond de l'Afrique.

De nos jours enfin, dans presque toutes nos provinces belges, un voyageur aperçoit-il quelque énorme bloc de pierre erratique, quelque colossal *Menhir*, dressé au bord d'une route, on lui raconte que ce pan de rocher a été jeté là par les bras de quelque géant, venu du Nord, d'après la version des pays flamands.

Quoi d'étonnant à ce que ces vieilles légendes locales aient pris

corps dans le tempérament naïf de nos anciennes populations, et qu'elles aient voulu en perpétuer le souvenir par quelque gigantesque image que l'on promène chaque année *coram populo?*

D'autre part, nos anciennes communes si fières de leur splendeur et de leur puissance d'autrefois, n'ont-elles pas, — à l'imitation des plus grands peuples de l'antiquité, — cherché à se donner quelque filiation de cette nature, parmi des hommes d'une grandeur imaginaire, ou dont on exagérait les faits et gestes pour en doter des personnages auxquels on attribuait une taille légendaire, tel qu'*Antigonus* à Anvers ou *Gayant* à Douai?

« Il en est plusieurs aussi de ces géants, dit un auteur, que l'on peut considérer tout simplement comme les images dénaturées, amplifiées, des patrons de nos anciennes corporations militaires, religieuses et municipales, si nombreuses dans nos villes belges. De ce nombre sont : les Saint Georges, les Saint Michel, les Samson, les Goliath, et tant d'autres évoqués de l'Histoire Sainte, tandis que les premiers appartiennent presque toujours au monde fantastique des romans !

Hôtes bien-aimés de la Commune ou palladium des métiers, les *Géants* avaient leur place marquée dans toutes les cérémonies, dans toutes les réjouissances de nos cités.

Quelquefois même ces braves représentants de nos anciennes légendes s'en allaient, d'une ville à l'autre, visiter fraternellement leurs voisins, pour se réjouir, avec eux, de quelque heureux évènement politique. C'est ainsi que le géant *Goliath*, le patron et le fondateur de la ville *d'Ath*, disent les légendes, se rendit en grand appareil à Louvain, quelque temps après la conclusion de la paix de Munster.

***

Dans plusieurs communes belges, les bourgeois ne se contentaient pas, pour patron ou fondateur de la cité, d'un seul géant, — quelque colossal qu'il fut —, ils en revendiquaient une lignée tout entière.

Bruxelles, par exemple, en exhibait jadis toute une famille,

qui ne comprenait pas moins de trois générations : le grand père, le père et le petit-fils, et cela non compris les collatéraux.

L'esprit de rivalité qui se manifestait sans cesse entre nos vieilles communes flamandes devait tout naturellement se produire à l'égard de leurs *Géants communaux*.

Malines, entre autres, ne pouvait se résoudre à laisser à Bruxelles la gloire d'en posséder toute une famille. Elle voulait aussi avoir la sienne et lui donna des proportions outrageantes pour la capitale du Brabant. En effet, le chef de cette nouvelle lignée malinoise n'a pas moins de trente pieds de haut.

Quant à l'origine même des souvenirs de ces héros populaires, devenus si chers aux habitants de nos villes, une des principales raisons paraît être que, partout en Belgique, le peuple se complaisait à donner un corps à ces fabuleuses légendes, à ces traditions romanesques que lui avaient léguées les siècles du moyen âge.

On le voyait tantôt se presser autour de ces scènes grotesques, simulacres d'héroïques combats : tels que la scène du *Doudou*, à Mons, rappelant les exploits du chevalier Gilles de Chin, les souvenirs d'une lutte entre Saint Georges et le dragon ; tantôt se précipiter à la rencontre de ces géants, de ces licornes, de ces monstres de toute forme, de toute nature, dont les proportions colossales animaient si pittoresquement les fêtes de la cité.

« Sans doute, dit un auteur, l'esprit plus sérieux de notre époque peut prendre en dédaigneuse pitié toutes ces naïves croyances. Mais qu'on ne l'oublie pas : ces mêmes gens qui, l'arbalète, la pique ou l'arquebuse sur l'épaule, marchaient pleins de bonhommie dans ces processions, ou, si l'on veut, dans ces parades parfois burlesques, ces hommes détruisirent toute la noblesse d'outre Meuse et Rhin, dans les plaines de Woeringen, toute la fleur de la chevalerie française, dans la bataille de Courtray ! »

*
* *

Les Géants auraient-ils une origine Scandinave, comme le veut M. de Cousemaker ? Cela n'est pas prouvé, au moins d'une façon suffisamment authentique.

Ce qui paraît plus probable, c'est que, dans certaines contrées, le peuple voyait dans ces grandes figures le vague souvenir d'ennemis disparus depuis longtemps.

Une vieille chanson ou *Reuze-Lied*, rapportée par Willems, semble confirmer cette opinion :

Die zeit : Wy zyn van Reuzen gekomen
Zy liegen daer om,
Keert u eens om, Reusken ! Reusken ! etc.

(*Ceux qui disent que nous descendons des géants en ont menti !*)

« Mais, dans la suite des siècles, cette haine traditionnelle s'est peu à peu effacée, et, d'ennemis, les Géants sont devenus les favoris du peuple.

« On aime ces images qui évoquent le souvenir d'un passé inconnu ; on en parle avec un enthousiasme tout patriotique, et la foule les regarde avec un inépuisable sentiment de plaisir (1). »

Aussi presque toutes les villes de l'ancienne république des Pays-Bas-Unis ont-elles conservé l'habitude de montrer, chaque année, sous des noms, des formes ou des costumes divers, leur cortège de Géants.

Une caractéristique particulière de ces processions ou cortèges, c'est que chacune des sorties de ces héros légendaires est accompagnée de chansons sur un rythme spécial, très cher aux habitants de la cité, et qui souvent constitue l'air national du pays : tel est le cas du *Doudou*, à Mons, et du refrain dn *Gayant*, à Douai.

*
* *

S'il fallait en croire certains auteurs, — des français particulièrement, — ce goût de nos ancêtres pour les fêtes populaires, les cavalcades, les Ommegang, etc., aurait été rapporté des croisades, par les princes et les chevaliers que les provinces flamandes envoyèrent en grand nombre à la Terre-Sainte.

« A leur retour, dit l'auteur de l'*Histoire de la fête des Incas*

(1) Le baron de Reinsberg-Düringsfeld.

à Valenciennes, ils firent à leurs concitoyens des rapports si enchanteurs des solennités pompeuses et triomphales de l'Orient, que les peuples de la Flandre, toujours amis du merveilleux, s'empressèrent de fixer le souvenir des Croisés par des représentations aussi brillantes que le leur permettait l'état des Arts à cette époque.

« Il fallait, d'ailleurs, à l'imitation des peuples de l'antiquité, recevoir dignement et fêter royalement les guerriers vainqueurs, qui revenaient de la Terre-Sainte, chargés de gloire et de lauriers.

« Ce furent les premières marches triomphales qui parcoururent nos vieilles cités au moyen âge. »

***

Sans vouloir nier d'une façon absolue l'influence des croisades sur nos fêtes populaires, il est certain que ces réunions du peuple pour célébrer quelque anniversaire ou certains faits héroïques, pour perpétuer la tradition d'une ancienne légende, et dans lesquelles figuraient des cortèges de Géants, ont existé de temps immémorial dans nos contrées.

Je n'en veux donner qu'une preuve, ce sont les origines des fêtes du célèbre *Gayant de Douai*, l'une des plus populaire et des plus renommée de l'ancienne Flandre, et je pourrais en citer nombre d'autres ; presque toutes nos localités célèbrent quelque fête de ce genre, dont le souvenir remonte à une haute antiquité.

Douai est une ancienne ville de Flandre, qui a conservé, très vives encore, les traditions des habitants de la République des Provinces-Unies des Pays-Bas.

Son Géant, dont l'origine a excité la verve historique de très nombreux écrivains, passe pour avoir pris naissance dans des temps relativement très anciens.

Suivant les meilleurs auteurs, cette solennité du *Gayant de Douai* perpétuerait le souvenir d'un chevalier du IXe siècle, nommé *Jehan Gelon*, qui, en 881, aurait délivré la ville de Douai de l'invasion des Normands.

Il est vrai d'ajouter que, d'après un document conservé à la mairie de Douai, cette fête de *Gayant* aurait été instituée ou plutôt renouvelée, en 1580, « en l'honneur de Dieu et de toute la cour *Célestiale*, et de Monsieur Saint *Morand*, patron de la ville, pour rendre grâces que tel jour, 16 juin 1580, la ville de Douai fut gardée et conservée de l'emprinse que y feraient les *Franchois*, pour cuyder s'en prendre ».

Ce ne fut, dit-on, qu'en 1670, qu'il fut ordonné que la fête se célébrerait *à l'avenir*, le 6 juillet, époque de la conquête de Douai par Louis XIV.

Une particularité singulière, c'est qu'en général les géants du Nord de la France ont une taille énorme; tels ceux de Douai et de Dunkerque : Gayant a vingt cinq pieds de haut, et son épouse atteint la taille très respectable de vingt deux pieds !

*
* *

Un fait, à mon avis très remarquable, c'est que la procession des Géants à Dunkerque, où l'on promène le grand *Reuze*, le plus formidable spécimen en hauteur, de la famille des géants, offre de nombreuses analogies avec une cérémonie du même genre qui a lieu en Espagne : à Saragosse et dans quelques localités de l'Aragon.

Une procession de géants en Espagne, à peu près semblable à celles des Ommegang de nos provinces flamandes, mérite, certes, d'attirer l'attention des penseurs et des archéologues.

Remarquons tout d'abord que le costume des héros de la fête en Espagne ne ressemble pas à celui des géants de nos provinces. Tandis qu'à Dunkerque, Douai et en Belgique, nos géants — le plus souvent au nombre de trois, — sont revêtus de cotte de maille, de cuirasse et de casque empanaché, les géants de Saragosse, — également au nombre de trois, toujours la trinité, — sont coiffés du turban et portent les insignes musulmans.

Singulière coïncidence toutefois : en Belgique, dans les Flandres, les géants de plusieurs villes endossent le costume des Turcs, ou des Sarrasins, comme les nomment encore parfois le peuple. Pourquoi ? Serait-ce une reminiscence des Croisades ?

Toujours est-il que, d'après la légende espagnole, la ville de Saragosse, dit-on, aurait institué cette fête en souvenir de l'expulsion des Maures de l'Espagne, mais longtemps après cet évènement.

Ces énormes mannequins d'osier, aussi bien en Flandre qu'en Espagne, étaient primitivement promenés, le jour de la Fête-Dieu, à la suite de la procession du Saint Sacrement.

Un auteur français part de cette similitude de cortèges pour insinuer que l'origine de la tradition des Géants n'est nullement française et que les flamands pourraient fort bien avoir pris cette coutume des Espagnols, qui l'auraient importée avec eux dans nos pays.

C'est là, croyons-nous, une grave erreur, et le contraire nous paraît beaucoup plus vraisemblable.

Ne serait-ce pas plutôt, en effet, les soldats espagnols qui, après un long séjour dans les provinces des Pays-Bas, auraient rapporté, dans certaines contrées de l'Espagne, le goût des cortèges des Géants, des Ommegang, qu'ils avaient vu pratiquer si joyeusement dans les pays flamands?

Le même auteur français ajoute que, toutes ces fêtes flamandes sont dues à l'initiative de Charles Quint, qui par là « aurait cherché un moyen de neutraliser l'humeur inquiète des habitants de la Flandre, en les amusant ».

C'est d'après nous une erreur plus patente encore. Ces fêtes existaient sur le sol belge longtemps avant la naissance de Charles Quint, et ce grand empereur, né à Gand, élevé dans nos provinces, avait pris un grand goût à ces divertissements populaires.

Tous ses historiens sont d'accord pour nous dire qu'il aimait passionnément les cavalcades, les Ommegang, les cortèges de Géants, et qu'il favorisait de tout son pouvoir ces souvenirs de sa jeunesse, sans les arrières pensées qu'on veut bien lui prêter.

Du reste, ces processions de nos gildes et de nos corporations, à la suite des cortèges de Géants, loin de calmer « l'humeur inquiète » des Flamands, produisaient absolument l'effet contraire, et c'est dans ces réunions de nos bourgeois *armés* que se retrempait l'esprit communal résistant à toutes les atteintes que

les souverains tentaient de porter à nos précieuses libertés populaires et démocratiques.

En somme, la tradition des Géants, telle qu'elle se conserve en Belgique, n'est certainement ni française, ni espagnole, mais purement belge, comme le prouve bien, du reste, la date de ces premières cérémonies dans notre pays.

Le chevalier DIERICX DE TEN-HAMME.

1RE SECTION

QUESTION N° 5

Un cimetière belgo-germain de l'âge du bronze, à Thuillies, arrondissement de Charleroi.

RAPPORT SUPPLÉMENTAIRE.

M. D. VAN BASTELAER.

UN CIMETIÈRE BELGO-GERMAIN

DE

L'AGE DU BRONZE

A THUILLIES

(ARRONDISSEMENT DE CHARLEROI)

INTRODUCTION.

Grace à une grande activité archéologique, l'arrondissement de Charleroi souterrain devient de plus en plus connu. Les fouilles et les découvertes se multiplient, se serrent et se relient l'une à l'autre. Bien peu restent isolées, ou sans rapport probable avec d'autres découvertes du voisinage.

A ce point de vue le village de Thuillies, et surtout son hameau d'Ossoigne, se montrent tout à fait remarquables. On peut dès aujourd'hui écrire un volume sur les antiquités trouvées dans cette commune : restes du moyen-âge, cimetières francs, substructions romaines, mégalithes préhistoriques, voies antiques, etc., etc.

Je n'ai pas l'intention de parler en ce moment de ces richesses archéologiques. J'ai préparé sur les cimetières francs de Thuillies un rapport qui, j'espère, paraîtra sans trop tarder, et j'ai

fait imprimer deux notices sur des mégalithes du même village.

Aujourd'hui je viens signaler à mes amis et collègues une nouvelle découverte intéressante, complétant encore et reliant tout ce qui précède.

Dans mon mémoire sur les mégalithes, dont je viens de dire un mot (1), je faisais connaître tout un ensemble de ces monuments antiques situés sur les communes de Gozée, de Thuillies et de Clermont, en trois groupes éloignés l'un de l'autre, mais placés à distances égales et unis en droite ligne, sur un espace d'une forte lieue, par un chemin antique. Trois survivants, vénérables restes de ces groupes aujourd'hui détruits, ont laissé leur souvenir et leur légende. Ce sont : les *Zeupires*, le *Cheval de pierre* et la *Pierre du Diable* ou *Table du Diable* (2).

(1) *Trois menhirs : la pierre de Jupiter à Gozée, la pierre du Diable à Clermont et le cheval de pierre à Thuillies.*

(2) J'ai, dans le même mémoire, fait remarquer qu'il s'agissait probablement ici, comme dans beaucoup d'autres cas, de restants de *cromlechs* (*) ou d'*enceintes* et monuments de culte de l'époque mégalithique, composés de nombreux mégalithes.

Tels étaient alors les temples où le peuple adorait ses dieux.

Tacite constate que, pour les Celtes et les Gaulois, « ne pas tenir les dieux enfermés entre des murs et ne leur prêter aucun des traits de l'homme est plus conforme à la grandeur de ces êtres célestes. Ils leur dédient les clairières des bois et des forêts et affectent à ces solitudes consacrées les noms des divinités, ce qu'ils estiment plus respectueux » (**).

Ces lieux sacrés et ces solitudes des forêts étaient sans doute dans ce cas les *enceintes sacrées*, ou les *cromlechs*, les temples ou lieux sacrés des Celtes ou Gaulois (qui sont, dit Bertrand, les Gaulois des tumuli (***). Les Gaulois confiaient à la terre les corps entiers ou les réduisaient préalablement en cendres. « Il paraît même que les deux modes d'inhumation ont été employées en même temps, » dit de Caumont (****).

Dans les diverses enceintes et autres monuments se faisaient les cérémonies reli-

(*) Emplacements entourés de *peulvans*, de *menhirs*, etc., autour d'un *dolmen*, ou *lichavel*, ou *delubrum* (table de pierre).

(**) « Cetcrum nec cohibere parietibus deos, neque in ullam humani oris speciem assimulare ex magnitudine coelestium arbitrantur : lucos ac nemora consecrant, deorumque nominibus, appelant secretum illud, quod sola reverentia vident ». Tacit., *Germ.*, IX.

(***) *Matériaux pour l'histoire de l'homme*, t. IX, p. 111.

(****) *Cours d'antiquités monumentales*, t. Ier, p. 188.

Ces vieux monuments sont entourés de tout un pays archéologique et de tout un monde de souvenirs et de restes antiques. (*Voir* planche I).

LE CIMETIÈRE.

L'un de ces mégalithes, la *Pierre du Diable*, se dressait sur un plateau à moins de cent mètres de la chaussée romaine de Bavay à Tongres, qu'il dominait au point frontière, entre Thuillies et Clermont, et à cet endroit la chaussée, à cause de la pierre antique, sans doute, portait et porte encore pour le peuple le nom de *Chaussée du Diable* ou *des Diables*.

Cette chaussée est dirigée de l'Ouest à l'Est; et, à quelques mètres, vers cette dernière orientation, elle est traversée presqu'à angle droit par le *Sentier du Paradis*, qui longe le *Ris* ou *Ruisseau du Paradis*. Ce sentier continue la direction exacte Nord-Sud, du *Chemin des marnières*, lequel oblique aujourd'hui à l'Est, en prenant le nom de *Chemin de Thuin à Walcourt*, dit aussi *Chemin del' Tofette*.

Nous avons expliqué longuement ailleurs que ce *Chemin des marnières* relie nos trois monuments mégalithiques et qu'il a retenu son nom d'une marnière située contre le *Chemin du*

gieuses, les sacrifices de bétail ou même de victimes humaines. Là aussi étaient conservés des trésors appartenant au culte.

« Les habitants de la Celtique supérieure, dit Diodore de Sicile, offrent une autre singularité à ce sujet : dans les temples ou dans les *enceintes sacrées* de ce pays se trouve entassé beaucoup d'or offert aux dieux, et quoique les Celtes aiment l'argent, aucun d'eux n'ose y toucher, tant la crainte des dieux les retient. »

César dit la même chose (*Bell. gall.*, VI, 17), mais ajoute que les plus cruelles tortures sont réservées à un tel crime; « gravissimumque ei supplicium cum cruciatu constitutum est. »

Voici la traduction latine, que donne Dindorfius, du grec de Diodore : « Singulare hoc verso est et plane mirum, quod in fanis (τεμένη) deorum a Gallis superioribus observatur. In sacellis (ἱεροῖς) delubrisque (τεμενεσιν) hujus terrae consecratis multum auri in honorem deorum passim disseminatum jacet, quod nemo in illa regione versans (tam superstitiosa et illis religio est) contigit; quum avarissimi tamen interim sint Galli. »

Je joins les premières lignes du texte de Diodore, qui sont les plus importantes.

« Εν γαρ ἱεροῖς καὶ τεμενεσίν πὶ τῆς χώρας ἀνειμενος ἔρριπται πολυς χρυσὸς ἀνατεθειμενος τοῖς θεοῖς των ἐνχωρίων οὐδεις ἅπτεται τοὐτου δια την, etc., etc. » Diod. Sicul., V, 27.

Diable, au Sud, exploitée dès la plus haute antiquité dans la *Campagne de la Pierre du Diable* (1).

Or voilà que cette *Terre du Paradis*, bordée au Sud par la *Chaussée du Diable* et à l'Est par le *Chemin des marnières*, qui se croisent là en un carrefour avec le *Chemin des charrons*, autre voie antique, est tout à coup reconnue être un cimetière de la plus haute antiquité où, depuis des siècles, les morts reposent en paix, sous la protection d'un mégalithe sacré.

Le *Cimetière antique du Paradis*, le long de la *Chaussée des Diables* et à l'ombre tutélaire de la *Pierre du Diable!* Cela semble en dire gros! A quoi devons-nous cet héritage d'appellations qui jurent cependant un peu entre elles? Est-ce à la superstition ou au scepticisme ironique et frondeur des peuples antiques? Il y a un peu de tout cela dans la tradition.

Cette terre porte aujourd'hui au cadastre, section C, le nº 80, et appartient à Mme Duquesne-Dapsens de Douay. C'est une terre qui mesurait 7 hectares 38 ares 40 centiares avant la construction de la voie ferrée qui la traverse. Toutefois, et c'est tout naturel, puisque la délimitation arriva bien des siècles après le cimetière, celui-ci ne se limite nullement aux bords de la terre.

(1) Cette antique marnière, probablement antérieure même aux Romains, semble prouver que dès la plus haute antiquité, Thuillies était un pays agricole.

Les Gaulois exploitaient déjà la marne comme amendement agricole pour leurs terres. Plusieurs latins en parlent.

« Alia est ratio, quam Britannia et Gallia invenere alendi eam ipsa; quod genus vocant *margam*. » Pline, *Hist. nat.*, XVII, 4 (6).

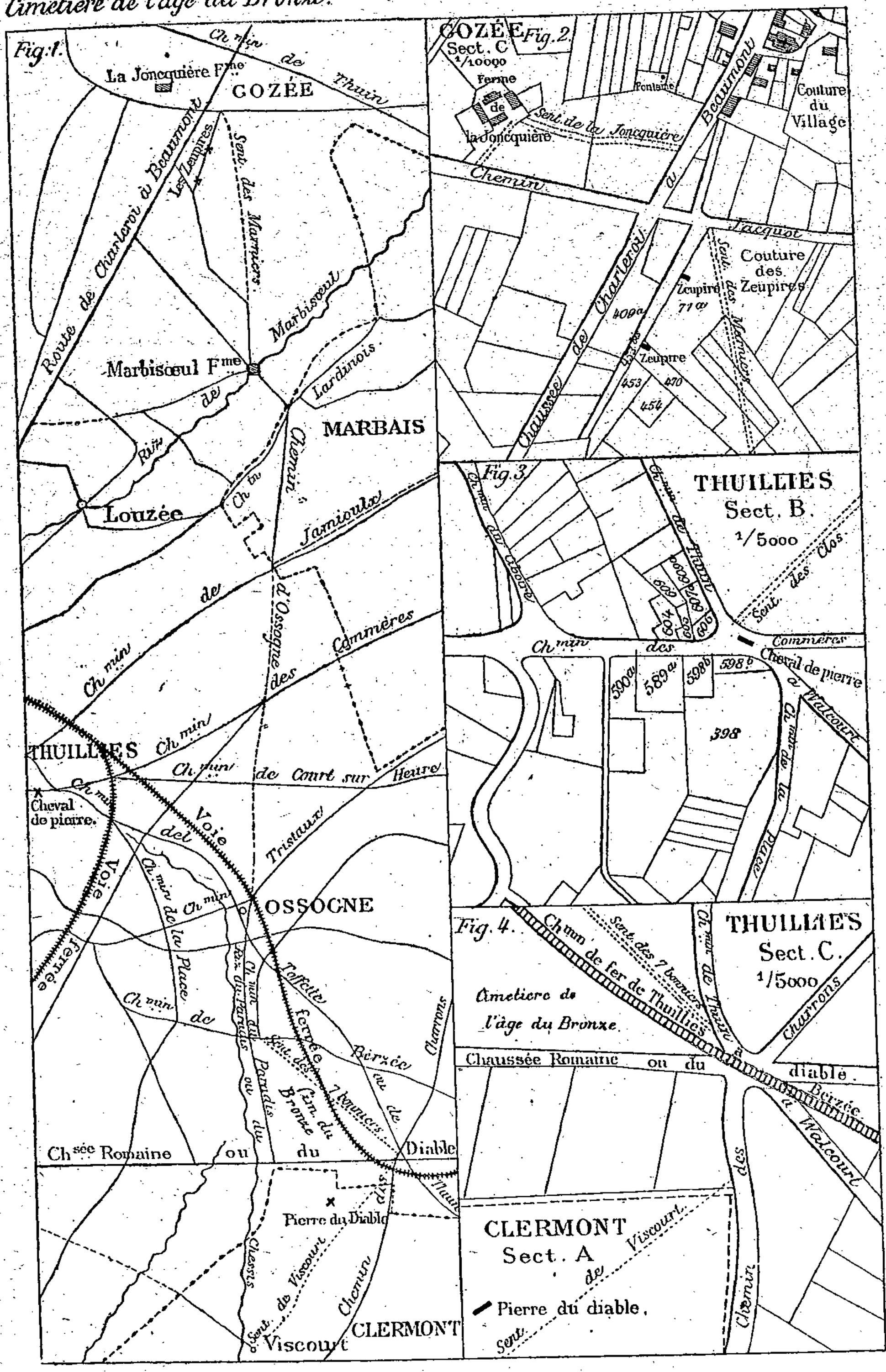
« Autre est la méthode que la Gaule et la Bretagne ont inventée, et qui consiste à engraisser la terre avec de la terre, celle-ci se nomme *marne*. »

Puis l'auteur donne de longs détails. Il constate que l'exploitation se fait parfois dans des fosses profondes de plus de cent pieds et d'autres fois dans des tranchées ou carrières, d'où l'on retire de grands blocs qu'on laisse effriter à l'air avant l'emploi. Il fait connaître que les Grecs, les habitants de la Grande-Bretagne, les Ubiens, les Eduens, les Pictons, etc., connaissaient l'usage de la marne et l'utilisaient.

Varron y ajoute les Ménapiens : « Quand je commandais, dans la Gaule transalpine, l'armée campée près du Rhin, je visitai certaines contrées où ne croissait ni vigne, ni olivier, ni pommier; on y engraissait les champs avec de la marne fossile blanche. »

« In Gallia transalpina intus ad Rhenum, cum exercitum ducerem, aliquot regiones accessi, ubi nec vitis, nec olea, nec poma nascerentur; ubi agros stercorent candida fossilicia creta. » (Varro, *De re rust.*, I, 7).

Cimetière de l'âge du Bronze.



C'est notre fidèle chercheur Ferd. Quertin qui nous a fait part de la découverte de ce nouveau cimetière et qui nous en a rapporté, pour en juger l'âge et l'importance archéologique, des tessons et des débris préhistoriques mêlés de nombreux silex taillés.

Nous nous faisons un plaisir de faire connaître aujourd'hui au Congrès cette heureuse découverte, l'une de nos plus intéressantes, à ce point de vue, parce que jusqu'ici dans notre arrondissement, cette trouvaille d'un cimetière du bronze est la première.

L'on était en train de drainer la terre qui porte les sépultures, et de nombreuses tombes ont échappé à tout examen d'hommes compétents. Une cinquantaine ont été étudiées attentivement à la fin de 1888; mais je n'ai pas eu, depuis lors, le temps d'utiliser mes notes. Ces tombes avaient été complètement bouleversées par une période de culture très longue, nous venons de le voir, qui a nivelé les élévations tumulaires, s'il y en avait dans l'origine, ce qui nous paraît certain (1) : le niveau du terrain est

(1) Voici ce que nous écrivions à cet égard dans notre mémoire sur *La Tombe de Bernissart*, pp. 19-20 (*Annales du Cercle archéologique de Mons*, 1880) :

Le tumulus est toujours fort peu élevé, le plus souvent même il est presque nul.

On sait que, de tous les tumuli trouvés et fouillés, les tumuli romains sont ceux qui s'élèvent à la plus grande hauteur et sont hors de comparaison avec les tombes en terre des Gaulois et surtout des Germains, lesquelles n'ont rien d'analogue avec les monticules énormes qui n'ont pu passer inaperçus à aucune époque et ont appelé l'attention de tous. Témoin notre *Tombe de Marcinelle*, qui a servi, de temps immémorial, de point de repère dans les anciennes cartes et de point de triangulation dans les nouvelles.

Ces observations sont d'accord avec le texte de Tacite. Les Germains brûlaient leurs morts ; la seule différence pour les riches et pour les hommes illustres, le seul luxe de sépulture, c'était d'être brûlé au moyen de certaines essences particulières d'arbres. Leur mausolée était un simple tertre de gazon, *caespes* (*). Il ne s'agit donc pas, même pour les chefs, d'un ambitieux tumulus de haute dimension comme en élevait l'orgueil des Romains ou d'autres peuples de l'antiquité, et même, comme en France, on en rencontre sur les tombes gauloises. Ce simple tertre, ces quelques gazons des Germains, diminués encore d'élévation quand il s'agit de personnages peu importants, s'abaissaient sans doute au rez du sol pour les personnages vulgaires. Dans ces conditions, ne peut-on pas affirmer que la sépulture germanique

(*) « Funerum nulla ambitio : id solum observatur, ut corpora clarorum virorum certis lignis crementur; ... Sepulchrum caespes erigit ». Tac., *Germ.*, XXVII.

abaissé de façon que les travaux de drainage ont pu révéler les sépultures.

Les fosses, irrégulièrement jetées sur le terrain, à des distances fort variées l'une de l'autre, se ressemblaient ; mesurant 0m,70 carrés, remplies de débris d'urnes cinéraires avec des ossements humains brûlés, réduits en miettes, mêlés parfois de bois carbonisé et constamment accompagnés de silex plus ou moins travaillés, mais de taille ordinairement peu soignée et rudimentaire, pourrait-on dire.

Aucune sépulture n'offrit le moindre débris de fer, ni de rouille ; une ou deux présentèrent quelques traces de bronze ; mais aucun objet important, ni arme, ni ustensile.

n'implique pas d'une manière générale l'existence *actuelle* du tumulus, ce qui est d'accord avec les découvertes faites ; et que, comme conséquence, le tertre de l'homme illustre lui-même a pu passer inaperçu pendant des siècles et s'aplanir, disparaître même ensuite par diverses circonstances.

En effet, les travaux de culture, le labour, le nettoyage des terres, l'enlèvement des pierres, racines, mauvaises herbes, l'écobuage et surtout l'action des pluies, les eaux du ciel, les orages, les inondations partielles ont pour effet continu le nivellement progressif des éminences du sol et des tumuli ; ceux qui ne sont pas entièrement applanis sont abaissés de beaucoup et très aplatis.

« Les petits tumuli, dit M. de Caumont, étaient autrefois très communs en Angleterre ; mais ils ont été nivelés en grande partie par la charrue et l'on n'en retrouve plus aujourd'hui que dans les terres incultes. »

On comprend, en effet, que si les tumuli élevés ont résisté aux conséquences des travaux de culture et des intempéries pendant des siècles, il n'en a pas été de même des petites tombelles ou simples renflements du sol, lesquelles ont fini par être à peine perceptibles. Beaucoup de ces tumuli ont été nivelés ou à peu près, longtemps avant l'ère actuelle et l'époque de nos souvenirs ; ils ont ensuite passé inaperçus dans les siècles suivants. D'autre part, on a même constaté parfois ces effets de mémoire d'homme, et l'on a établi de visu le nivellement de certains tumuli.

On peut ainsi s'expliquer pourquoi, dans nos riches contrées, cultivées si soigneusement pendant tant de siècles, et où les terres incultes ne se rencontrent plus depuis longtemps, les tumuli sont fort rares, et ce signe apparent des tombes germaniques étant supprimé, celles-ci restent inconnues sans attirer l'attention, ce qui explique jusqu'à un certain point le peu de découvertes de cette nature.

Le plus grand nombre de nos tombes de cette époque ont en effet été observées sans que l'on ait constaté la moindre apparence de tumulus ou d'élévation.

J'ai attribué ailleurs à une cause analogue, mais due aux travaux de l'industrie, la disparition du grand nombre de *mégalithes* qui couvraient le sol belge et qui n'ont été épargnés en parties que dans les contrées écartées.

Le fond de toutes ces fosses était constamment couvert d'un fin gravier soigneusement étendu, et les terres supérieures étaient noircies par le feu.

L'on rencontra à la limite Est du cimetière, près du *Ruisseau du Paradis*, un fossé, large de plus de deux mètres carrés et profond d'un mètre, rempli de terre noire et même cuite au rouge par morceaux, mêlée de quantité de débris de vases grossiers, le tout formant un espèce de pudding à moitié durci par le feu.

Cet emplacement est peut-être le point de crémation du cimetière, ce que plus tard les Romains nommèrent dans leurs cimetières le *bustum* ou *ustrinum* (1).

Je dois ajouter cependant que notre collègue M. Cloquet, dans la fouille de la villa belgo-romaine d'Arquennes (2), a rencontré à proximité de cette villa un four à potier établi à peu près dans les mêmes conditions que notre prétendu *ustrinum*. Nous reviendrons assez longuement sur ce point, en discutant l'âge du cimetière et la question de son origine, question qui a pour nous la plus grande importance.

A quelque distance du *Cimetière du Paradis*, l'existence de substructions a été constatée; mais l'on n'a jusqu'ici nullement examiné si ces substructions sont antiques ou datent du moyen âge, ce qui se rencontre fréquemment dans la commune.

Avant de discuter les questions si importantes de l'âge et de l'origine du cimetière, nous allons donner le catalogue détaillé des quelques principaux objets trouvés; nous ne nous occuperons que des plus caractéristiques. Le lecteur alors sera plus à même de juger les faits archéologiques qui s'y rapportent.

CATALOGUE DES OBJETS RECUEILLIS.

Le nombre des objets recueillis n'est pas grand. Tout ce qui se trouvait dans les tombes ne formait qu'un magma de débris en

(1) *Voir* notre *Cimetière belgo-romano-franc de Strée*, pp. 13 et 17. (*Documents et Rapports de la Société de Charleroi*, t. VIII, pp. 107-111.)

(2) *Documents et Rapports*, t. VII, p. LXVII.

miettes, à cause de la mauvaise qualité de la poterie et du remaniement du sol qui, composé de bonnes terres, fut cultivé depuis les temps les plus anciens. Aussi ne pouvons-nous donner beaucoup de descriptions. Quelques morceaux seulement ont paru assez caractéristiques pour être recueillis et pour être décrits utilement.

PRODUITS CÉRAMIQUES. B. A. (1)

Pâte assez bonne, de façon grossière, noire, sans vernis. B. A^x.

Poterie de terre assez bonne, happant fort à la langue ; mais de façon grossière, faite au pouce ; parfois assez polie, mais sans vernis, souvent noircie à la fumée, plus ou moins épaisse et cuite irrégulièrement, rougie seulement à la superficie et par place.

B. A^x 1^{1-4}. — Morceaux d'un vase ayant eu environ 0^m,24 de diamètre, à bord droit, vertical, haut de 0^m,035, surmontant une panse dont les restes indiquent un développement sphéroïdal allongé ou piriforme, de pâte assez bonne, modelée au pouce et assez polie, noire, un peu luisante à l'extérieur.

B. A^x 2^{1-2}. — Morceaux d'une petite urnule en forme de bol et presque de calotte, à anse très petite, verticale, fort serrée, ouverte de moins de 0^m,02 en hauteur, en terre fort tendre, peu corroyée. Façon au pouce, grossière. Noire à l'extérieur, de teinte chocolat à l'intérieur. (*Voir* planche II, fig. 5.)

B. A^x 3^{1-10}. — Tessons de vases, plus grossiers et plus épais, avec cul plat de 0^m,12 de diamètres. Terre tendre, noire.

B. A^x 4^{1}. — Tesson de même pâte que B. A^x 1^1 et paraissant avoir appartenu à un grand vase de forme plate.

Poterie très grossière, fort épaisse, peu cuite. B. A^{XI}.

Poterie très grossière, fort épaisse, peu cuite et noire en dedans ; mais le plus souvent rougie par le feu à la surface, sans trace de vernis ou de couverte. Terres non mondées, ni lavées, farcies de grumeaux de toutes grosseurs.

(1) La marque des objets est celle qu'ils portent au *Musée de Charleroi*. Cette marque appartient à un système de classification exposée dans mon *Cimetière de Strée*, p. 71.

Cimetière de l'âge du Bronze.

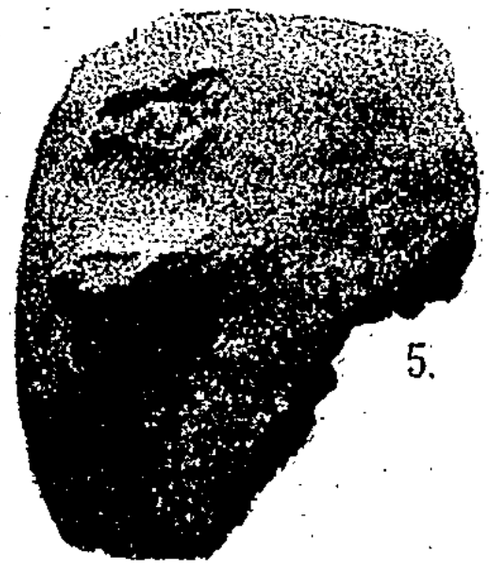


1.

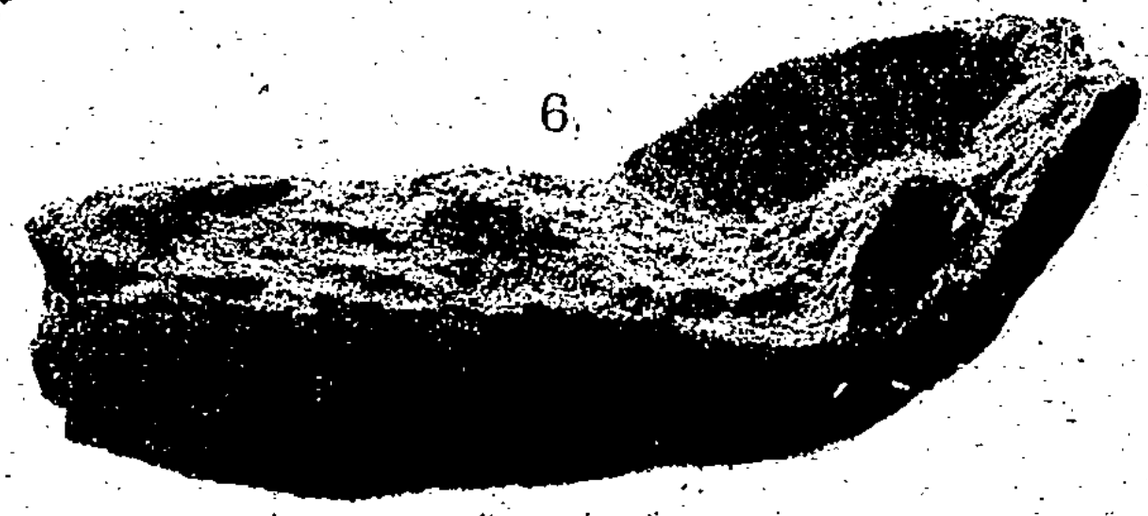


2.

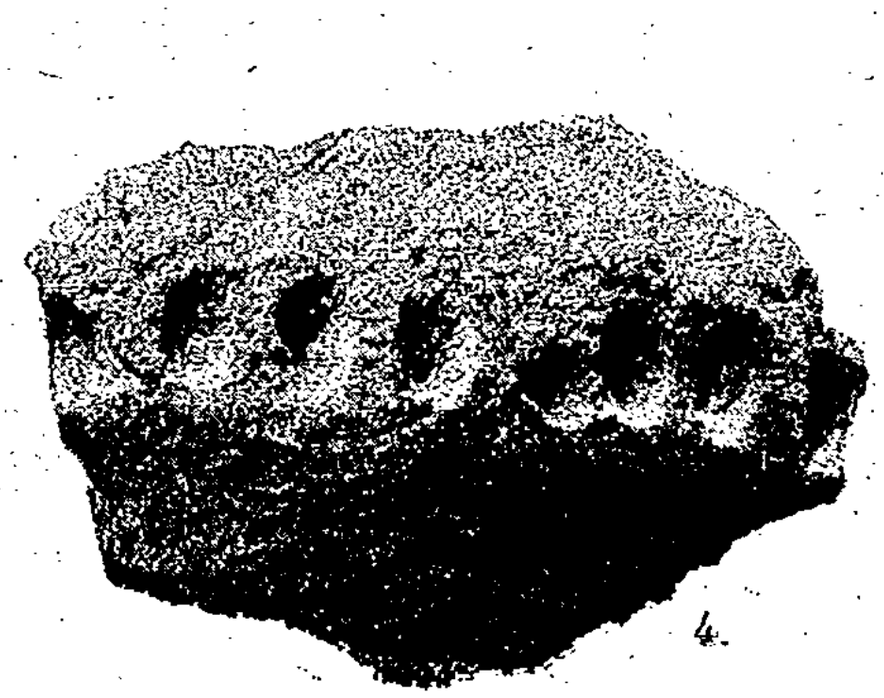
3.



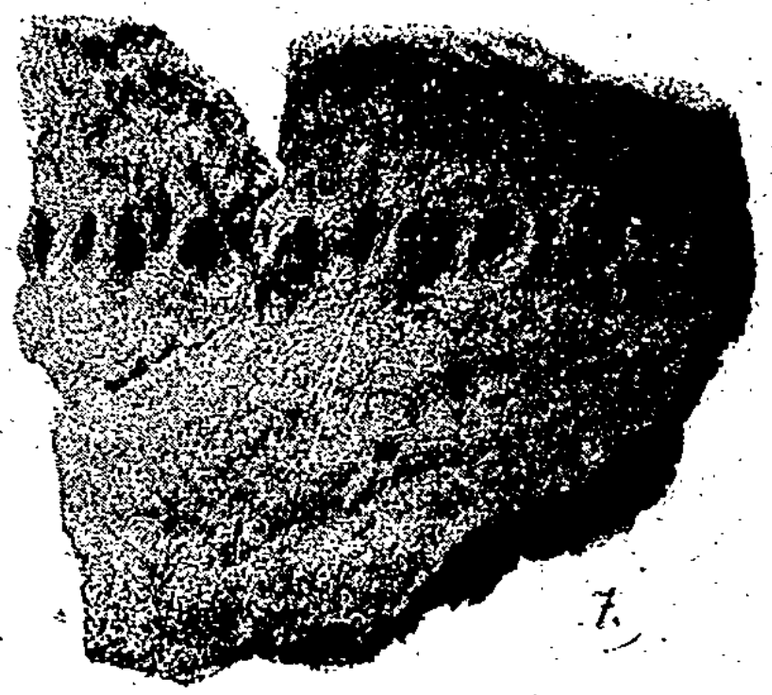
5.



6.



4.



7.

B. A^{xi} 1 $^{1-5}$. — Morceaux d'un vase de fort grande dimension, d'une grossièreté de travail remarquable, à peine ébauché par la pression et le frottement des doigts dont on voit la trace en dedans et en dehors. L'épaisseur est de plus de 0^{m},02. Le cul était plat, plus épais encore et mesurait 0^{m},20 de diamètre. L'arête de la base était grossièrement arrondie. (*Voir* planche II, fig. 6.)

B. A^{xi} 2 $^{1-15}$. — Divers tessons de vases semblables à B. A^{xi} 1^{1}. Un morceaux du rebord droit, très peu évasé, haut de 0^{m},06. Cul fort épais de 0^{m},12 de diamètre.

B. A^{xi} 4^{1}. — Grands morceaux de la partie supérieure d'une urne fort grande et à parois épaisses, en moyenne de 0^{m},02, faite au pouce, mais assez bien travaillée, en terre mêlée de grumeaux siliceux et peu cuite, à rebord droit, haut de 0^{m},08 supporté par la panse, qui devait être sphéroïdale un peu allongée, piriforme. Le col est séparé de la panse par un cordon en cercle saillant marqué de dépressions successives faites par l'action du doigt.

L'ouverture de ce vase avait 0^{m},50 de diamètre, ce qui fait supposer une panse plus large encore. (*Voir* planche II, fig. 1.)

B. A^{xi} 4^{2}. — Même pièce d'un autre vase semblable. (*Voir* planche II, fig. 2.)

B. A^{xi} 5^{1}. — Plusieurs morceaux du col d'un autre vase assez semblable, mais moins grand et moins épais.

Quelques-uns ont passé au feu et y sont devenus rouges, ce qui a été remarqué pour plusieurs pièces du même cimetière. Ce fait semble prouver, qu'au moins pour plusieurs des vases trouvés, le bûcher a agi sur eux et qu'ils s'y sont brisés, les tessons prenant une couleur rouge dans la partie ardente du feu ou noircissant dans la partie enfumée.

Le col de ce vase est moins élevé que les précédents, se recourbe un peu plus à sa partie inférieure vers la rotondité de la panse, et a le col orné de coups de doigts qui ont repoussé la terre en une suite de rides, gardant l'empreinte de la pulpe digitale et de l'ongle du doigt. (*Voir* planche II, fig. 7.)

B. A^{xi} 5^{2}. — Morceau de vase semblable, avec la même ornementation autour de la panse au lieu d'être autour du col. La pâte est mêlée de grumeaux blancs calcarrifères. (*Voir* planche II, fig. 4.)

B. A^{xi} 6^{1}. — Morceau d'un col, tout à fait remarquable, fort épais et fort massif, en terre semblable à B A$_{x}$ 4^{1}, mêlée de gros

grumeaux blancs calcarrifères. Nous ne savons à quelle sorte de vase ce morceau a appartenu.

B.A^{xi}7^{1}. — Tesson de vase fort semblable à B A^{x}5^{1}, il est bien moins cuit. Seulement le bord est plus épais, un peu plus renversé vers l'extérieur, et l'ornementation au pouce règne un peu plus bas à la partie saillante de l'épaulement. (*Voir* planche II, fig. 3.)

L'on a ramassé bon nombre de fragments de terre cuite qui ne rappelaient nullement la forme d'un vase et ressemblaient plutôt à des morceaux de boulettes de terre, cuites par cas fortuit dans le feu d'un bûcher ou d'un four. Ces pièces, mêlées avec un tas de débris de grands vases, remplissaient l'emplacement dont nous avons parlé ci-devant comme un *ustrinum* ou un four à potier.

A quelque distance du *Cimetière du Paradis,* non loin d'une villa romaine, sur la Campagne du Perwez, l'on a retrouvé beaucoup de tessons tout à fait analogues aux poteries que nous venons de décrire.

Il faut joindre aux quelques tessons précédents un tas de tessons grossiers, indescriptibles, tout à fait semblables, pour la terre et pour la façon, aux produits des tombes de la Campine, et ne portant aucune ornementation.

INSTRUMENTS DE PIERRE N. Q.

Silex taillés et éclatés, mais à peine ébauchés. N Q^{1}.

N.Q^{1}15^{1}. — Petite hachette funéraire ébauchée à grands éclats, de forme semblable à la moitié tranchante des hâches franques fort évidées. Le tranchant mesure 0^{m},07, comme la longueur de la hachette; la largeur du talon est 0^{m},05. En silex gris foncé.

N.Q^{1}15^{2}. — Autre hachette de forme tout à fait semblable, mais plus petite, mesurant seulement 0^{m},045 dans les deux dimensions et 0^{m},04 pour la largeur du talon. En silex de teinte grise blonde.

N.Q^{1}15^{3}. — Autre petite hachette funéraire de même forme, mais fort brute, figurant plutôt un simulacre qu'un objet. Dimen-

sion : tranchant 0m,045, longueur 0m,05 et largeur du talon 0m,03. Silex identique à N¹Q 15¹ plus haut.

N.Q¹16¹. — Racloir grossier ayant beaucoup servi, long de 0m,07; en silex blond.

N.Q¹16². — Grand racloir à grands éclats, long de 0m,10, large de 0m,055; en silex gris foncé tacheté de blanc.

N.Q¹17¹. — Morceau de lame régulièrement éclatée, en silex blond pâle.

N.Q 18¹-¹. — Éclats de fabrication.

Il faudrait joindre ici quantité de silex qui sont restés dans la terre, et quantité d'autres qui ont été ramassés et dont une partie reposant, avec les précédents au Musée de Charleroi, ont été notés et décrits dans notre mémoire sur les trois mégalithes cité ci-devant.

DISCUSSION DE L'AGE ET DE L'ORIGINE DU CIMETIÈRE.

L'étude à laquelle nous avons procédé sur les faits précédents nous a conduit à une première conclusion : le *Cimetière du Paradis* est antérieur à l'âge du fer. Les instruments employés par les hommes qui y reposent étaient surtout en silex taillé, et très peu en bronze; si peu même que les traces de bronze trouvées ne peuvent indiquer ni armes, ni outils, mais seulement quelques ornements.

Il s'agit donc de l'origine de l'âge du bronze et du cuivre. Or, on sait que l'âge du bronze n'a été, en Europe et chez nous notamment, qu'une courte transition vers le premier âge du fer. Si l'on en croit nos savants archéologues, le bronze ne nous a été apporté de l'étranger qu'assez peu de temps avant la fabrication du fer indigène.

Les peuplades pauvres et isolées du pays n'employèrent que fort peu le bronze et continuèrent à se servir des instruments en silex jusqu'au moment où ils purent les remplacer par des outils de fer.

Ce fut probablement le cas pour les gens du *Cimetière du Paradis*. Leur poterie n'est plus néolithique, elle se rapproche déjà de la poterie de la première époque du fer et ressemble fort

à celle du *Cimetière de Gedinne* par exemple (1). Nous toucherons plus loin à ce point.

Mais à quelle race appartenaient-ils ?

***

Je dois avant tout faire une remarque importante. Aux abords, ou dans les dépendances de quelques villas belgo-romaines du pays, l'on a rencontré quelques débris de poterie identiques à ceux de notre cimetière (2).

Notre Musée renferme bon nombre de tessons de cette nature venant de la foüille d'Arquennes : débris de poterie très grossière, faite à la main, dont la pâte noire, mate, très spongieuse et mal pétrie, présente tous les caractères des poteries *germaines ;* les ornements sont faits à l'ongle, dit le Dr Cloquet dans son rapport sur cette fouille. Plus loin le même archéologue fait connaître que, non loin de la villa, il découvrit un four de potier rempli de tessons de cette même poterie, et il donne de ce four une description que nous pouvons appliquer de tout point a celui que nous avons rencontré à la limite de notre cimetière, et dont nous avons parlé.

Il nous convient même d'emprunter à notre collègue la description de son four : « Emplacement un peu oblong, de deux mètres de diamètre. Au fond, reposant sur le sol vierge, une couche de terre gris tendre, mêlée de quantité de débris de charbon de bois. Au dessus d'un amas de pâte à noyaux rouges et jaunes à moitié cuite, formant pudding, englobant des fragments de poterie identique à celle de la cave, extrêmement grossière, rouge brique ou noire mate, fabriquée à la main et offrant des ornements très curieux faits à la pointe et à l'ongle. Rien de plus primitif que cette fabrication, où l'on voit l'empreinte des doigts dans la pâte, ajoute l'auteur. On pourrait très bien la comparer aux produits préhistoriques trouvés dans les grottes des environs de Dinant ».

(1) *Ann. de la Soc. arch. de Namur*, t. IX, p. 47 ; pl. I, fig. 5 et 6 et pl. II.

(2) Le fait vient encore de se produire pour le terrain du *Cimetière franc d'Anderlecht* établi sur l'emplacement d'une villa romaine.

Suit la description du procédé primitif de cuisson de la poterie en *meules* coniques, à la manière des *fauldes* des charbonnières à charbon de bois.

Puis, après d'assez longs commentaires, vient cette conclusion :

« Ce four aux formes primitives est donc pour nous un témoignage certain de l'habitation de ce lieu par les *Germains* longtemps avant l'arrivée de Romains. »

Je suis entré dans ces détails parce que j'ai été frappé de l'application que l'on peut en faire à la découverte et à l'étude du *Cimetière du Paradis*.

***

J'ai trouvé aussi, dans ce cimetière, une ressemblance complète avec certaine catégorie, la plus ancienne, des nombreux cimetières germains trouvés surtout dans la Campine à l'Est de l'Escaut et au Nord du Démer ; et même hors du pays, selon M. Bamps, de Hasselt (1), dans le Brabant septentrional, le sud de la Gueldre, le Duché de Limbourg, les provinces Rhénanes, ou dans toute la partie comprise entre le Rhin, la Vesdre et la Meuse, jusqu'au cercle de Bonn. C'est-à-dire dans les limites du Rhin, de l'Escaut, de la Dyle, de la Vesdre et du Démer, limites de l'Éburonie antique et plus tard de la Toxandrie : fait remarquer l'auteur, lequel finit par conclure qu'il y a là « une présomption des plus puissantes, en faveur de l'origine *éburonne*, c'est-à-dire germanique (2), de ces vases.

Donc : Germains de l'époque du bronze, mais pas Francs Mérovingiens. L'on verra plus loin pourquoi je formule ici cette conclusion.

Des sépultures semblables furent signalées encore dans une partie des Flandres vers la région de Flobecq, par M. le capitaine E. Delvaux, et même au-delà de notre Campine.

Je n'ai pas l'intention de reprendre ici l'étude détaillée de ces

(1) Le *Limbourg primitif. Aperçu sur les découvertes d'antiquités faites dans le Limbourg* (*Age de la pierre, époque celtique, Gallo-Belgo et Belgo-Germaine*).

(2) « Condrusi, Éburones, Caeresii, Paemani uno nomine Germani apellantur. » Caesar, *Bel. Gal.*, II, 3.

cimetières et d'y consacrer de longues pages ; mais il est nécessaire de m'y arrêter et de les discuter quelque peu, comme on va le voir.

Je dois d'abord rappeler en quelques mots un incident assez important qui vint se joindre à la fameuse discussion des cimetières francs au Congrès archéologique de Charleroi.

Depuis de longues années j'appelais l'attention de nos collègues sur la nécessité de rechercher dans le nord de la Belgique, c'est-à-dire dans le sol du pays flamand et limbourgeois, les cimetières francs, qu'il renferme certainement, nous dit l'histoire, et qui cependant n'ont guère été retrouvés jusqu'ici.

En 1888, dans la même page où il « constatait les étroits rapports qui existent entre certaines sépultures *à incinération* de la région de Flobecq et les *tumulus surbaissés* de la Campine, la ressemblance générale, les dimensions et l'identité des détails, M. Delvaux annonçait en note « la découverte de nombreux cimetières *francs* dans la Flandre ».

J'écrivis aussitôt à mon honoré collègue, affirmant l'*urgence absolue* de publier aussitôt les renseignements les plus détaillés sur ces découvertes importantes, annoncées au moment même de la grande discussion de l'époque franque au Congrès de Charleroi, d'indiquer le lieux précis de gisement, les circonstances et les époques des découvertes, les détails des fouilles, les listes et les descriptions des objets trouvés et surtout *les lieux où ceux-ci reposent*, pour que chacun de nous pût aller les voir et les étudier à loisir.

J'insistais sur la nécessité de publier tous ces renseignements avant le Congrès de la Fédération archéologique belge de 1889.

Rien de tout cela ne se fit. J'allai trouver M. Delvaux, qui me présenta les objets venant des sépultures *à incinération* à tumuli surbaissés de la région de Flobecq, dont nous venons de dire un mot, et d'autres qu'il avait lui-même trouvés dans la Campine limbourgeoise et que je connaissais depuis longtemps.

Tels étaient les *cimetières francs* dont l'auteur avait voulu parler. Cimetières de Germains anciens, mais non de Francs! Tel est aussi le résultat où nous avons été amenés en discutant la même question à l'assemblée du 27 avril 1891 de la Société d'anthropologie de Bruxelles, où se trouvait M. Delvaux.

De son côté, et quelques mois après, M. le Dr C. Bamps publiait la seconde partie de son *Limbourg primitif*. Il y répétait les paroles de M. Delvaux et semblait aussi regarder comme *franques*, au moins en grande partie, ses urnes à incinération. Cependant l'auteur ne le dit pas bien clairement. Il déclarait même dans sa première brochure que « l'origine germanique de ces armes lui paraît incontestable » ; dans sa seconde il affirme d'une façon positive que « la plupart de ces sépultures sont d'origine germaine » ; mais il dit aussitôt : « nous avons de bonnes raisons pour croire que *beaucoup* de ces cimetières sont *francs*, notamment ceux que l'on rencontre dans la vallée du Démer et *près desquels* on trouve des monnaies romaines », et cependant il ajoute : « un fait certain est à noter, c'est que, dans *aucun* de ces lieux de sépultures, l'on n'a rencontré des traces de fer ; les seuls objets métalliques qu'on y ait trouvés sont en bronze, et encore, à part les objets de toilette exhumés à Neerpelt (le seul véritable cimetière gaulois ou celtique trouvé dans le Limbourg), il n'est question dans les autres que de petits débris de bronze en fusion. » (1) Ailleurs, enfin, l'auteur écrit avec raison : « Plusieurs érudits croient pouvoir reporter à l'âge du bronze la majeure

(1) Voici la liste qu'il donne des cimetières sans trace de métal qui ont été trouvés dans le Limbourg :

Achel,	Haelen,	Oostham,
Beeringen,	Houthaelen,	Petit-Brogel,
Bocholt,	Kessemich,	Quaedmechelen,
Caulille,	Lanaeken,	Scheulen,
Diepenbeeck,	Linckhout,	Wyshagen,
Ellicum,	Meldert,	Zeelhem.
Genck,		

Il ajoute que quelques petits débris de bronze en fusion ont cependant été recueillis dans les suivantes :

Caulille,	Meldert,	Quaedmechelen,
Ellicum,	Oostham,	Wyshagen.
Lummen,		

Neerpelt est plus luxueux, renferme plus de bronze et est regardé généralement comme cimetière celtique ou gaulois.

partie des cimetières à incinération qui se rencontrent dans la Campine, que l'on trouve dans la province d'Anvers, dans le Brabant hollandais, etc., et que M. DELVAUX vient de découvrir dans la région de Flobecq. »

Telle est pour moi la vérité vraie, et j'ai à y joindre le nouveau cimetière de Thuillies. J'ai reçu, à propos de ces découvertes, une lettre de mon ami M. le chanoine HABETS, conservateur du musée archéologique de Maestricht. J'en donne ci-dessous un extrait (1). On verra que, pour lui aussi, il s'agit bien de l'âge du bronze dans ces cimetières campinois, dont il cite celui de Weert, et que les vases sont bien identiques à ceux de notre *Cimetière du Paradis*.

Cette même lettre prouve que le mobilier et les vases des cimetières de la Campine se ressemblent entièrement, même quand ils paraissent appartenir à une époque différente, et

(1) « Maestricht, le 23 juin 1891.

« MON CHER MONSIEUR VAN BASTELAER,

« Je suis heureux de pouvoir vous être utile en cette circonstance.

« J'ai décrit, l'année passée, un cimetière de l'âge du bronze trouvé à *Weert* (Campine), que j'ai publié dans *Verselagen en Mededeelingen* de notre Académie royale des sciences, *Afdeeling litterkund*, année 1890. Vous y trouverez les planches de quelques vases de ce cimetière. (*Voir* pl. I, fig. 8, et pl. II, fig. 6.)

« On y a trouvé quantité de vases avec des coups de doigts et surtout d'ongles intentionnellement tracés sur les parois pour en faire un ornement ; c'est surtout au col, ou vers le plus gros de la panse que se rencontrent les traces d'ongles, tandis que vers le pied on remarque plus souvent les traces de doigts.

. . . . . .

« Nous avons à notre Musée une longue série d'urnes germaines venant de *Schaffen*, près de Diest, mais qui appartiennent à l'époque du fer (on y a trouvé peu de bronze). Dans ce cimetière de *Schaffen* on rencontre les mêmes ornements qu'à *Weert*, la même forme d'impression des doigts et des ongles.

. . . . . .

« Ces urnes de *Weert* sont faites d'une pâte grossière, dont on n'a pas même éloigné les petits cailloux.

« La plupart des ornements faits au doigt ou à l'ongle sont en cercle.

« Voilà, mon cher Monsieur, mes petites observations pour répondre à vos deux questions. Je reste, vous le savez, avec le plaisir de vos ordres, et je me dis volontiers votre bien dévoué.

« (*Signé*) Jos. HABETS. »

qu'ils renferment déjà du fer. C'est du reste une opinion que les archéologues ont déjà émise et qui, dans notre pays, rapproche souvent les tombes de ces deux époques et semble expliquer la grande similitude de leur mobilier, surtout dans le Limbourg et dans notre cimetière, comme nous l'avons laissé entendre ci-devant.

Je dois signaler encore ici, comme exemples et points de comparaisons, plusieurs vases trouvés dans des cimetières germano-belges de la Campine qui offrent entièrement les caractères de ceux du *Cimetière du Paradis*. Ce sont entres autres des urnes trouvées à Alphen en 1791-1792, décrites et figurées par le chanoine HEYLEN (1); d'autres trouvées à Tilburg et à *Bergeyck* en 1850; d'autres encore à *Steensel* et dans le Brabant septentrional (2).

Des petits vases de *Tilburg* sont identiques avec le B. A^{x} 2^{1} décrit ci-devant. Un autre de *Bergeyck* est semblable à B. A^{xi} 5^{2}. (*Voir* la planche IV de l'ouvrage, fig. 5, 12 et 14 et la même planche, fig. 16).

Les cimetières de la Campine ont aussi fourni beaucoup de vases semblables à ceux de Thuillies avec ornementation analogue. Le Musée d'art ancien de Belgique en renferme plusieurs spécimen : vases trouvés à *Santhoven* (province d'Anvers), marqués V. 6 au catalogue de TH. JUSTE de 1864, dont deux urnes ornées, autour du col, d'empreintes faites avec l'ongle, et deux petits vases avec anses en anneau minuscule, analogues à la pièce notée ci-devant B. A^{x} 2^{1}. Urnes venant du cimetière de *Caulille* et marquées V. 4 du même catalogue, dont une ornée autour du col d'un cercle d'empreintes de cordelettes. Vases venant d'autres cimetières de la Campine, marqués V. 7 au même catalogue, et dont une urne, ornée aussi autour du col d'empreintes de cordelettes; une autre portant comme ornement du col une suite d'empreintes faites au pouce, et enfin, des petits pots à petites anses comme plus haut.

(1) *Historische verhandeling* over de Kempen door ADR. HEYLEN. Turnhout, 1837. *Voir* la planche.

(2) *Oud Noortbrabants oudheden,* door Dr C. D. HERMANS. *Voir* les planches III, IV et V. Hertogenbosch, 1815.

*
* *

Si j'ai pris la liberté de faire les quelques citations qui précèdent, c'est uniquement pour montrer que, même d'après les confrères que j'ai cités, il ne s'agit nullement ici de véritables cimetières de Francs Mérovingiens et qu'il n'y avait pas lieu, à leur propos, de savoir si oui ou non, dans mes publications sur ces cimetières j'avais tenu compte de ces sépultures limbourgeoises.

Et cependant M. Bamps badinait doucement M. Van Bastelaer, « qui paraît ignorer l'existence de ces nombreuses sépultures en Campine ». C'était une erreur. Je connaissais, depuis le moment de la découverte, ces tombes de la Campine et de Flobecq, et j'en avais étudié le produit, notamment dans les Musées de Bruxelles et d'autres villes et chez M. Delvaux, quand celui-ci habitait Mons, dès avant 1874, je pense. J'avais constaté qu'elles n'ont *aucun rapport, mais aucun*, avec les tombes *à inhumation des Francs Mérovingiens, ou de leurs ancêtres*, trouvées dans les pays de Namur, du Hainaut, de France et d'Allemagne, comme l'entendent tous les savants de ces pays et comme elles ont été discutées au Congrès de Charleroi.

Sur ce point il ne peut y avoir ni un doute, ni une objection, même de la part de MM. Delvaux et Bamps. Il est évident que telle n'est pas leur pensée quand ils parlent des Francs.

Pour moi, je n'avais pas jusque là de raison pour m'occuper de ces sépultures limbourgeoises dans mes écrits. Il n'en est plus de même aujourd'hui où j'ai lieu de me demander de quels peuplades germaniques il s'agit.

Il sera utile tout d'abord d'examiner si, entre les deux archéologues que j'ai cités et moi, il y a réellement un dissentiment ou s'il ne s'agit pas plutôt d'un malentendu.

*
* *

Avant toute discussion il faut, pour ne pas parler inutilement, s'entendre tout d'abord sur les mots.

Or, M. Delvaux, m'a expliqué, si je l'ai bien compris, que les

Francs dont il parle à propos de ses urnes ne sont pas mes Francs Mérovingiens; mais bien des peuplades germaniques plus anciennes. Le tout est de s'entendre, nous sommes d'accord pour le peuple, seulement M. DELVAUX le nomme autrement que moi.

Quant à M. BAMPS, il est plus difficile de dégager son opinion de ses deux brochures, où il déclare, du reste, plusieurs fois qu'il doit compléter ses recherches et que « la solution de la question des urnes dans le Limbourg est loin d'être résolue. »

Cependant nous trouvons dans ses publications la préoccupation de pouvoir distinguer « toutes ces populations des divers cimetières limbourgeois, sans doute de même origine, mais ayant vécu à des époques différentes. » Les sépultures répondent parfaitement à cette simplicité de mœurs qui, d'après TACITE, présidait aux funéraille des peuplades germaniques, formant un saississant contraste avec la pompe, le luxe et l'apparat dont les Gaulois entouraient leurs cérémonies funèbres. « Le seul cimetière de Neerpelt étant », selon l'auteur, « le seul du Limbourg qui ait offert ces caractères gaulois ou celtes. »

Puis il ajoute qu'il ne regarde « nullement tous ces cimetières comme appartenant à des Germains qui ont précédé ou combattu César, mais que beaucoup sont *Francs*, » et il se demande « si l'âge de la pierre n'a pas duré, dans le Limbourg, si réfractaire à toute civilisation, jusqu'à l'époque césarienne et même au-delà. »

Ici encore il faudrait s'entendre sur les mots; s'agit-il des Francs envahisseurs? des Francs Mérovingiens? Non sans doute! Alors de quels Francs? Les antiques Germains de TACITE, fixés dans la Gaule (l'Eburonie, devenue plus tard la Toxandrie ou la Campine), où ils prirent leur nom de Germains (1), à l'époque la plus reculée du bronze ou même de la pierre et qui s'y sont maintenus

(1) « Caeterum Germaniae vocabulum recens et nuper additum; quoniam qui primi Rhenum transgressi Gallos expulerint ac nunc Tungri, tunc Germani vocati sint. » TAC., *German.*, II.

« Plerosque Belgas esse ortos a Germanis, Rhenumque antiquitus traductos, propter loci fortilitatem ibi consedisse, Gallosque, qui ex loca incolerent expulisse. » CAES., *Bell. Gall.*, II, 4.

à demeure, modifiant et perfectionnant leurs mœurs, jusqu'à l'époque césarienne, ont-ils quelque rapport avec les Francs envahisseurs à une époque postérieure à César, les Sicambres et les Francs, prédécesseurs et contemporains de Mérovée? Personne, croyons-nous, ne pense à le soutenir.

Les Germains, fixés depuis de longs siècles dans la Campine, y étaient devenus Belges ou Belgo-Romains si l'on veut, mais en aucune manière nous ne pouvons les nommer *Francs*. Nous sommes d'accord avec M. Bamps pour la chose, mais non pour le mot, tout à fait comme avec M. Delvaux.

***

Voilà donc des peuplades germaniques établies à demeure dans la Campine et devenues Germano-Belges, vivant, des siècles, dans les mêmes parages et s'y perpétuant, en progressant quant à la civilisation, depuis l'âge néolithique jusqu'à l'âge du fer et au-delà.

Mais quels sont ces Germains primitifs et préhistoriques? Quelle est leur origine? Peut-on préciser cette origine ou au moins trouver une supposition raisonnable?

Ce n'étaient pas les *Francs*, dont on connaît l'époque des invasions, bien postérieure. Ce n'étaient pas les *Sicambres*, leurs ancêtres, qui à l'époque de César habitaient encore au-delà du Rhin; cet auteur le dit d'une façon positive (1).

Plusieurs historiens célèbres se sont occupés de cette question d'une façon générale : Amédée Thierry, Cochet, Schayes, etc., et plusieurs auteurs anciens sont de ce nombre. Je l'ai étudiée moi-même dans un mémoire (2) et je suis arrivé à admettre l'opinion émise que les premiers Germains qui passèrent le Rhin et chassèrent les Celtes pour s'établir au nord de la Belgique, le firent au moins quatre siècles avant l'ère chrétienne.

(1) « Trans Rhenum ad Germanos pervenit fama diripi Eburones, atque ultro omnes prædam evocari. Cogunt equitum duo millia Sigambri qui sunt proximi Rheno.... transeunt Rhenum navibus ratibusque. Caes., *Bell. Gall.*, VI, 35.

(2) *Les tombes gauloises de la France et les tombes germaniques de la Belgique antérieures à l'invasion romaine. Une tombe germanique découverte et méconnue en 1851, à Bernissart village du Hainaut.*

L'archéologie semble même rendre probable des invasions plus anciennes encore, que l'abbé COCHET reporte à six cents ans avant J.-C.

***

Nous ne dirons rien de l'opinion de M. BAMPS, qui regarde ces Germains comme restés stationnaires dans l'usage des armes en pierres jusqu'à l'époque du fer, même après César. Nous ne pouvons le croire, mais ce point ne nous importe en rien pour la question qui nous intéresse. Toujours est-il qu'en ce qui regarde Thuillies, cela n'est pas possible?

Mais ici une question se lève, grave et d'une importance capitale, question qui nous poursuit depuis de longues années, et qui, nous devons l'avouer, nous a mis en présence de difficultés jusqu'ici inextricables, où nous nous agitons sans trouver la solution, question naturelle et que cependant personne n'a soulevée, à notre grand étonnement.

Voici cette question que nous ne pouvons résoudre. Nous la posons loyalement à plus forts que nous?

Nous connaissons les Francs envahisseurs de la Belgique, les Francs Mérovingiens, leurs sépultures, leurs armes, leurs bijoux, leurs rites mortuaires. Ils se retrouvent les mêmes, non seulement dans la Belgique, où, comme type, la tombe de Childeric à Tournay en fait foi; mais hors de notre pays, tout le long du Rhin qu'ils ont suivi avant leur invasion, et en France, où ils se sont précipités venant de Belgique.

Or, ces peuplades nous venaient de Germanie, nous disent les historiens. Comment se fait-il donc que leurs mœurs, leurs rites mortuaires, leurs bijoux ne ressemblent absolument pas à ceux des Germains anciens de TACITE et autres historiens? Où et quand ces peuplades ont elles puisé l'habitude de l'inhumation des corps qu'elles ont apportée en Belgique, même avant d'être chrétiennes?

L'histoire nous dit encore que ces peuples, venus dans notre pays par le Nord, étaient repoussés de la Batavie par d'autres peupables Germaniques ennemies. Or ces tombes au cachet mérovingien ne se rencontrent guère, ou même pas du tout dans

les Pays-Bas, ni dans les contrées germaniques voisines du Nord de la Belgique, écartées des bords du Rhin. Pourquoi? Pour quelle cause encore trouvons nous tant de cimetières germano-belges dans la Campine, au nord de la Belgique, et, jusqu'ici, pas un seul cimetière franc-mérovingien?

C'est là cependant que nous nous attendions le plus à en retrouver, dans cette Toxandrie d'où paraît être sortie la race royale de Mérovée, après une occupation prolongée du pays par son peuple.

Où sont les restes de nos premiers Francs envahisseurs, ancêtres des rois mérovingiens?

J'ai dit et répété vingt fois qu'il faut les retrouver et qu'on les retrouvera dans le nord de la Belgique; or, jusqu'ici nous attendons toujours.

D.-A. Van Bastelaer.

EXPLICATION DES PLANCHES.

Planche I.

Fig. 1. — Extrait de la carte au 1/40.000, pour montrer le *Chemin ancien des marnières,* qui relie entre eux, en ligne droite, le cimetière de l'âge du bronze et les mégalithes, cités dans le mémoire, pp. 210 et 211. L'emplacement de chaque mégalithe y est marqué par une croix ×. Le *Cimetière de l'âge du bronze de la campagne du Paradis* y est inscrit en toutes lettres.

Fig. 2. — Extrait du plan cadastral de Gozée, section *C.* au 1/10.000, portant les environs des *Zeupires*. L'emplacement de celles-ci y est marqué.

Fig. 3. — Extrait du plan cadastral de Thuillies, section *D*, au 1/5 000, portant les environs du *Cheval de pierre*. L'emplacement de celui-ci y est marqué.

Fig. 4. — Extrait du même plan, portant les environs de la *Pierre du Diable*. L'emplacement de celle-ci y est marqué. Le *Cimetière de l'âge du bronze de la Campagne du Paradis* y est indiqué en toutes lettres. C'est la parcelle nº 80.

Planche II.

Tessons de vases germano-belges en terre noire grossière, dessinés au demi diamètre.

Fig. 1 et 2. — Morceaux de grandes urnes, B. A^{XI} 4^{1} et B. A^{XI} 4^{2}. (*Voir* p. 221.)

Fig. 3 et 4. — Morceaux de petites urnes de même nature, B. A^{XI} 7^{1} et B. A^{XI} 5^{2}. (*Voir* pp. 222 et 221.)

Fig. 5. — Morceau d'un petit vase à anse, B. Ax 2^{1}. (*Voir* p. 218.)

Fig. 6. — Morceau d'un grand vase fort épais et excessivement grossier, B. A^{XI} 1^{2}. (*Voir* p. 221.)

Fig. 7. — Morceau d'urne fort peu cuite, fort fragile et fort grossière, B. A^{XI} 5^{1}. (*Voir* p. 221.)

CONGRÈS

ARCHÉOLOGIQUE ET HISTORIQUE

DE BRUXELLES

1891

QUESTIONNAIRE

CONGRÈS
ARCHÉOLOGIQUE ET HISTORIQUE
DE BRUXELLES

1891

QUESTIONNAIRE

PREMIÈRE SECTION.

Préhistoire.

QUESTIONS A DISCUTER.

Le lundi 3 août :

1. LE quaternaire des plaines en Belgique. — Rapporteur M. Rutot.

2. Classification du quaternaire en Belgique. — Rapporteur : M. Dupont.

Le mercredi 5 août :

3. La géographie physique aux époques préhistoriques. La restitution du milieu et son influence sur les conditions d'habitabilité et sur les mœurs. — Rapporteur : M. Eug. van Overloop.

4. Détermination précise des conditions géologiques des gisements préhistoriques. — Rapporteurs : M. E. de Munck et Van den Broeck.

Le vendredi 7 août :

5. Quelles sont les découvertes relatives à l'âge du bronze et au premier âge du fer qui ont été faites jusqu'ici en Belgique, et quelles sont les conséquences à en tirer. — Rapporteur : M. le baron A. de Loë. (*Mém.*, p. 131.) — Rapport supplémentaire de M. D. Van Bastelaer (p. 207).

6. De la persistance des types ethniques préhistoriques au milieu des populations actuelles. — Rapporteur M. le docteur Houzé. (*Mém.*, p. 159.)

DEUXIÈME SECTION.

Sciences historiques.

QUESTIONS A DISCUTER.

Histoire.

Le lundi 3 août :

1. Quelles sont les véritables causes des guerres de Bourgogne, et pourquoi Charles le Téméraire a-t-il attaqué les Suisses? — Rapporteur : M. Amaury de Ghellinck d'Elseghem.

2. La toponymie nous donne-t-elle des indications sur les

établissements des Francs dans le Brabant ? — Rapporteurs : MM. Armand de Behault de Dornon et le baron Alfred de Loë. (*Mém.*, p. 119.)

3. Donner des détails sur la liberté de la presse en Belgique, depuis l'invasion française (1794) jusqu'en 1814. — Rapporteur : M. Paul Verhaegen. (*Mém.*, p. 97.)

4. Quelle est l'origine des voués en Belgique? Déterminer leurs attributions et quelle était leur importance. — Rapporteur : M. Ernest Matthieu.

Le mercredi 5 août :

Géographie historique.

5. Peut-on, par une étude simultanée de l'épigraphie gallo-romaine et de la toponymie locale, puiser des renseignements pour établir l'origine de certaines localités, spécialement dans le rayon de l'ancienne Nervie? Les *fundi* gallo-romains coïncident-ils avec les villas gallo-romaines signalées par les fouilles des archéologues? — Rapporteur : M. Henault. (*Mém.*, p. 173.)

Linguistique.

6. Au moyen de quelles sources peut-on reconstituer un glossaire gaulois sans devoir recourir aux hypothèses de la philologie comparée et spécialement à celles de l'école dite néoceltique? — Rapporteur : M. Serrure.

7. Contribution à l'étude des patois allemands parlés dans la province du Luxembourg. — Rapporteur : M. Schweisthal. (*Mém.*, p. 113.)

Le jeudi 6 août :

Institutions.

12. Quelle est l'origine de la formule : *Vry huis, vry erve?* — — Rapporteur : M. François Vander Haeghen.

13. Les travaux les plus récents sur les origines des institutions communales. — Rapporteur : M. Léon Vanderkindere.

14. Début des institutions de bienfaisance dans les Pays-Bas, depuis la prédication du christianisme jusqu'au XIIIe siècle. — Rapporteur : M. Paul Alberdingk-Thym. (*Mém.*, p. 77.)

Le vendredi 7 août :

Traditions et légendes locales.

8. Y a-t-il des traces de faits historiques dans la croyance aux nains, lutins, sottés, massottés, etc.? — Rapporteur : M. Emile Varenberg. (*Mém.*, p. 59.)

9. Le culte de Mithra en Flandre. — Rapporteur : M. Emile Varenberg. (*Mém.*, p. 65.)

10. De l'origine et de la signification des géants communaux. — Rapporteur : M. le chevalier Diericx de Ten Hamme. (*Mém.*, p. 195.)

11. Quelles sont la signification et l'origine de l'habitude que l'on a en Flandre de joncher de paille les églises lors des grands services funèbres?

TROISIÈME SECTION.

Études archéologiques et artistiques.

1° QUESTIONS A DISCUTER.

Le lundi 3 août :

Conservation des monuments historiques et des objets d'art. — Fouilles.

1. Est-il à désirer que le Gouvernement institue une Commis-

sion pour surveiller, au point de vue scientifique, les fouilles entreprises par l'État et les communes? (Vœu du Congrès de Charleroi.)

2. Y a-t-il lieu de provoquer de la part du Gouvernement des fouilles dans les localités portant les noms de Vieux, Vis, Oud, Old et Alt?

3. Signaler les erreurs commises dans les dernières restaurations de monuments ou d'œuvres d'art; formuler des conclusions.

Archéologie.

4. Faire une étude des tumuli belgo-romains et présenter une nomenclature, aussi complète que possible, de ceux qui existent encore en Belgique. — Rapporteur : M. Gust. Hagemans. (*Mém.*, p. 105.)

5. Quelles traces les résidences des rois francs et des maires du palais ont-elles laissé dans les Pays-Bas?

6. La conquête de la Bretagne insulaire est affirmée par César, qui parle aussi de colonies belges établies dans cette contrée rappelant le nom des peuples et des localités de la mère-patrie. Quels sont les enseignements que l'on peut tirer sous ce rapport de l'archéologie et de la numismatique?

(*Voir* sur cette question : Lelewel, Heunand, John Evans et surtout John-Arthur Evans, dans le numéro de janvier de la *Revue archéologique de Londres*.)

Le mercredi 5 août :

Histoire de l'Art.

7. Quels sont, en Brabant, les principaux caractères de la sculpture du XI^e^ au XVI^e^ siècle? — Rapporteur : M. Destrée.

8. Quels étaient les instruments de musique en usage dans les

provinces belges, avant l'avènement de la Maison de Bourgogne? — Rapporteur : M. Ed. Vanderstraeten. (*Mém.*, p. 91.)

9. Quel est le caractère des productions de la peinture (peinture murale, miniatures, panneaux, etc.) dans les Pays-Bas, avant l'époque des frères Van Eyck? — Rapporteur : M. Edgar Baes. (*Mém.*, p. 37.)

10. Y a-t-il lieu d'admettre définitivement les appellations d'art tournaisien et d'art mosan ?

Architecture.

11. Quels sont les renseignements que fournissent nos anciens monuments, relativement à l'emploi des pierres de construction et des marbres belges?

Signaler les principaux sièges d'exploitation.

L'usage de la brique a-t-il été interrompu dans le Brabant, entre la période romaine et le XVe siècle? — Rapporteur : M. A. Rutot. (*Mém.*, p. 187.)

12. Signaler les châteaux et burgs datant du moyen âge, situés dans l'ancien domaine des ducs de Brabant et de Limbourg; en présenter des dessins et plans anciens, des relevés et, autant que possible, des comptes de construction et des inventaires de mobilier. Signaler également les caractéristiques des moyens de défense de ces châteaux. —Rapporteur : M. le général Wauwermans. (*Mém.*, p. 31.)

13. Rechercher pour la période du Xe au XIIe siècle :

1° Quelles sont les origines de l'architecture dans nos provinces ?

2° Quelle influence ont exercé sur elle les écoles française et rhénane, et spécialement les monuments carlovingiens d'Aix-la-Chapelle et de Nimègue, ainsi que les établissements monastiques clusiniens et cistersiens?

3° Dire si les caractères spéciaux que l'on y observe sont

suffisants, pour que l'on puisse affirmer l'existence d'une ou de plusieurs écoles autochtones. — Rapporteur : M. Nève.

Le jeudi 6 août :

Blason.

21. Beaucoup de communes des anciennes dix-sept provinces des Pays-Bas portent des armoiries erronées. Citer ces communes et fournir leurs blasons en rapport avec les données historiques. — Rapporteur : M. de Raadt. (*Mém.*, p. 179.)

Numismatique.

22 Quelle influence l'émission faite par Charles-Quint, dans les Pays-Bas, de monnaies de systèmes divers, s'accordant avec le numéraire d'autres pays, a-t-elle exercée sur les transactions commerciales de la Belgique avec l'étranger? — Rapporteur : M. le comte de Nahuys. (*Mém.*, p. 51.)

23. La localisation à la Gaule narbonnaise et spécialement à la nation des Voconces de *tous* les quinaires gaulois du groupe DURNACOS-EBURO-AMBILLI (légendes autrefois rapprochées des noms de Tournay, des Éburons et d'Ambiorix) peut-elle être considérée comme définitive ? Quels sont les arguments que l'on peut faire valoir pour considérer toutes ces légendes comme des désignations de magistrats, de *duumvirs?*

Sphragistique et diplomatique.

24. Depuis quand l'usage de briser les matrices de sceaux à la mort de leur propriétaire est-elle tombée en désuétude? Citer des faits à l'appui.

Le vendredi 7 août :

Arts industriels.

14. Faire l'histoire de l'émaillerie et de ses procédés en Belgique, aux époques belgo-romaine et franque, et aux siècles postérieurs du moyen âge. — Rapporteur : M. Bequet.

15. Faire connaître les signes distinctifs de l'art franc dans les bijoux, la poterie et la verrerie. Étudier particulièrement les vases de forme purement franque, et leur ornementation à la roulette. — Rapporteur : M. Bequet.

16. Quelles sont les données fournies par les recherches des archéologues sur les produits des fondeurs de cuivre des Pays-Bas, particulièrement à l'étranger? Donner des détails sur ces produits : cloches, mortiers, settiers, etc. — Rapporteur : M. le général Henrard. (*Mém.*, p. 53.)

17. Retracer les phases des principales branches de l'industrie textile au moyen âge : industrie linière et drapière (broderies, tapisseries, dentelles, etc.).

18. Quels renseignements possède-ton sur la culture de la vigne dans le Brabant? Quelles sont les causes de la disparition de ces vignobles?

19. Faire l'histoire de la céramique bruxelloise; indiquer les pièces attribuées à la fabrique de Tervueren et justifier leur authenticité. — Rapporteur : M. A. Evenepoel. (*Mém.*, p. 43.)

Épigraphie.

20. Signaler les monuments d'architecture qui portent des inscriptions lapidaires relatives à leur érection, à leur auteur ou à ceux qui ont contribué à leur construction; donner une reproduction de ces inscriptions.

Bibliographie.

25. Étudier la bibliographie militaire des Pays-Bas antérieurement au premier quart du XVII^e^ siècle. — Rapporteur : M. Paul Combaz. (*Mém.*, p. 71.)

2° QUESTIONS AYANT FAIT L'OBJET DE MÉMOIRES AU CONGRÈS PRÉCÉDENT ET DONT LA DISCUSSION A ÉTÉ AJOURNÉE AUX CONGRÈS SUIVANTS :

1. Faire disparaître, par une décision du Congrès, la confusion ou au moins l'hésitation qui existe aujourd'hui sur la signification des expressions : *à droite, à gauche,* employées dans la discussion d'un objet d'art : tableau, gravure, sculpture, bas-relief ou d'un monument quelconque. — Mémoire de M. Van Bastelaer.

Congrès de Charleroi, vol. I, p. 313.

2. Classer chronologiquement les divers cimetières francs trouvés en Belgique. — Mémoire de M. le baron. A de Loë.

Congrès de Charleroi, vol. I, p. 212.

3. Étudier, au point de vue de la Belgique, les armes franques et leur fabrication. — Mémoire de M. V. Tahon.

Congrès de Charleroi, vol. I, p. 225.

4. Étudier la poterie ante-romaine. — Mémoire de M. Cloquet.

Congrès de Charleroi, vol. I, p. 151.

5. Dresser l'inventaire des monnaies gauloises trouvées sur le territoire de l'ancienne Nervie et discuter le lieu de leur fabrication. — Mémoire de M. A. de Witte.

Congrès de Charleroi, vol. I, p. 273.

6. Caractères de l'architecture romane dans les différentes contrées de la Belgique. — Mémoire de M. Cloquet.

Congrès de Charleroi, vol. I, p. 335.

7. L'architecture gothique en Belgique. — Mémoire de M. Cloquet.

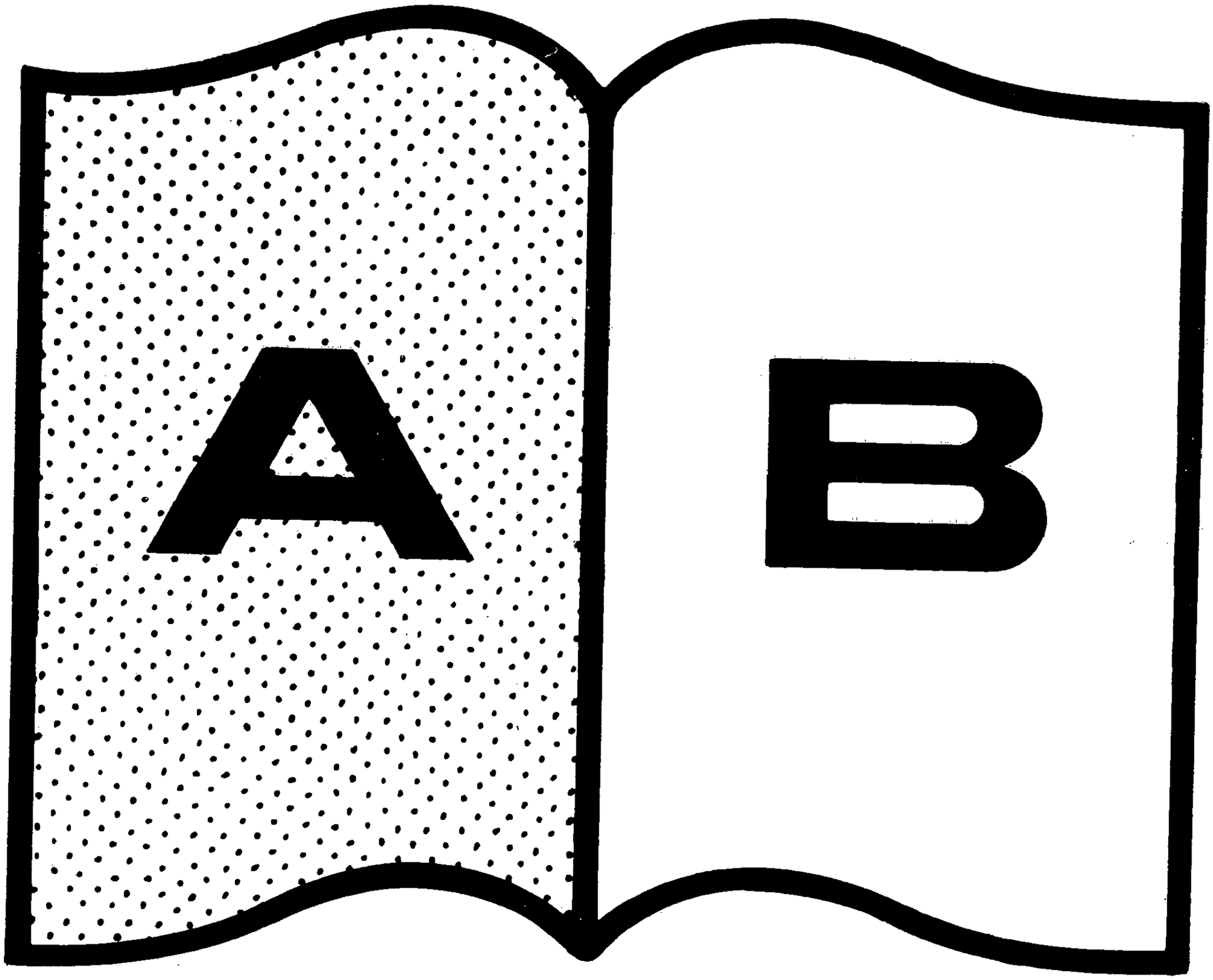
Congrès de Charleroi, vol. I, p. 351.

TABLE DES MATIÈRES

Introduction. — Dr Victor Jacques 3
Règlement du Congrès de Bruxelles 13
Liste des Sociétés fédérées 14
Questions proposées au Congrès 23
3e section. — Question nº 12. — Général Wauwermans . 31
3e — — — nº 9. — Edgar Baes 37
3e — — — nº 19. — Albert Evenepoel . . 43
3e — — — nº 22. — Cte Maurin de Nahuys. 49
3e — — — nº 16. — Général Henrard . . 53
2e — — — nº 8. — Émile Varenbergh . 59
2e — — — nº 9. — — — . 65
3e — — — nº 25. — Major P. Combaz . . . 71
2e — — — nº 14. — Prof. Alberdingk-Thym 77
3e — — — nº 8. — Edm. Van der Straeten 91
2e — — — nº 3. — Paul Verhaegen . . 97
3e — — — nº 4. — G. Hagemans 105

2e section. — Question nº 7. — M. Schweisthal . . . 113
2e — — — nº 2. — Arm. de Behault de Dornon et Bn Alf. de Loë . 119
1re — — — nº 5 — Bn Alf. de Loë . . . 128
1re — — — nº 6. — Dr Houzé. 159
2e — — — nº 5. — M. Hénault 173
3e — — — nº 21. — J.-Th. de Raadt . . . 179
3e — — — nº 11. — A. Rutot 187
2e — — — nº 10. — Chev. Diericx de Ten Hamme 195
1re — — — nº 5. — Dés. Van Bastelaer . 207
Appendice 235

FINIS



Contraste insuffisant

NF Z 43-120-14

TABLE DES NOMS D'AUTEURS.

Advielle (V.).
Bacs (E.),
Bequet (Alf.),
Bonjean (A.),
Cloquet (L.),
Cloquet (N.),
Colfs (J.-F.),
Collignon (Dr R.),
Combaz (P.),
de Baye (baron J.),
de Behault de Dornon (A.),
De Beys (L.),
de Brabandère (G.),
de Ghellinck d'Elseghem,
De Laite (J.),
de Loë (baron A.),
de Marsy (comte A.),
de Munck (E.),
de Raadt (Th.-J.),
de Schodt (A.),
de Selys-Longchamps (baron),
de Selys-Longchamps (W.),
Destrée (J.),
Dewalque (Dr G.),
de Witte (A.).
Diericx de Ten Hamme (chevalier),
Dupont (Ed.),
Eeckman (Al.),
Errera (P.),
Evenepoel (A.),
Fraipont (J.),
Freson (J.),
Germain (L.),
Goblet D'Alviella (comte),
Gosselet (A.),
Guignard (L.),
Hamy (Dr E.),
Harroy (E.),
Hecq (G.),
Henrard (P.),
Houzé (E.),
Hubert (J.),
Jacques (V.),
Jottrand (G.),
Kaisin (J.),
Le Bon (H.),
Lhoest (E.),
Lucas (C.),
Mathieu (J.),
Monseur (Eug.),
Nève (E.),
Niffle-Anciaux,
Poswick,
Rahlenbeeck,
Rutot (A.),
Saintenoy (P.),
Schmidt (V.),
Schweisthal (M.),
Sérrure,
Soil (E.),
Sorel (A.),
Tahon (V.),
T'Serstevens,
Ubaghs (C.),
Van Bastelaer,
Vanden Broeck (E.),
Vanderkindere (L.),
Vander Linden,
Vander Straeten (E.),
Van der Straeten-Ponthoz (comte F.),
Van Duyse (H.),
Van Ryckevorstel,
Van Speybrouck (A.),

Varenberg (E.),
Verhaegen (P.),
Von Fisenne,
Wauters (J.),
Wauvermans,
Zanardelli,

TABLE DES MATIERES.

Introduction. Horaire du Congrès
Liste des membres du Congrès:
I. Comité de patronage
II. Comités d'organisation et bureau du Congrès
III. Délégués des Académies et des Sociétés affiliées à la Fédération
IV. Membres adhérents
V. Membres adhérents étrangers
Compte rendu des travaux du Congrès
Réception intime au Palais de la Bourse
Réunion des délégués des Sociétés fédérées
Assemblée générale d'ouverture du Congrès
Bureau des sections
L'ENSEIGNEMENT DE L'ARCHEOLOGIE ET DE L'HISTOIRE PAR L'ARCHITECTURE, par M. Ch. Lucas
Visite de l'Hôtel-de-Ville de Bruxelles
Fête de chevalerie
Banquet
Assemblée générale du lundi 3 août
Assemblée générale du vendredi 7 août
L'ART BARBARE EN HONGRIE, par M. le baron de Baye
Compte rendu des travaux des sections
Première section. - Séance du lundi 3 août
PROJET D'ENTENDE INTERNATIONALE POUR L'ETUDE ANTHROPOLOGIQUE DES POPULATIONS DE L'EUROPE, par M. le D^{r} R. Collignon
Séance du mercredi 5 août
LES POTERIES ANTE-ROMAINES ET LES OBJETS DE BRONZE DECOUVERTS DANS LE LIMBOURG HOLLANDAIS, par M. C. Ubaghs
Séance du vendredi 7 août
Deuxième section. - Séance du lundi 3 août
UNE FONDATION FLAMANDE EN ROUERGUE, par M. Advielle
Séance du mercredi 5 août
UN NAUFRAGE EN 1332. - DOCUMENTS POUR SERVIR A L'HISTOIRE DES MARQUES COMMERCIALES AU XIV^{e} SIECLE, par M. Hamy
Séance du jeudi 6 août
Séance du vendredi 7 août
Troisième section. - Séance du lundi 3 août
Séance du mercredi 5 août
NOTES SUR QUELQUES INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN NATURE OU EN FIGURATION, TROUVES DANS LA GAULE BELGO-ROMAINE, par M. Ed. Vanderstraeten
LA TOUR NOTGER A THUIN, par M. G. Boulmont
LE CHATEAU DES COMTES A GAND, par M. Wauvermans
LE CHATEAU DES TEMPLIERS A LOVERVAL, par M. Van Bastelaer
LE HUNSBERG A MERCHTEM, par M. Vanderlinden
Séance du jeudi 6 août
Séance du vendredi 7 août
CONSIDERATIONS SUR LES MOYENS DE TRANSPORT USITES DU X^{e} AU XVI^{e} SIECLE, ET SUR L'ORIGINE DES MESSAGERIES ET DES POSTES COMMUNALES, par M. Wauters
LES VASES DE FORMES PUREMENT FRANQUES ET LEURS ORNEMENTS A LA ROULETTE COMME MOYEN D'ETABLIR LE SYNCHRONISME ENTRE LES CIMETIERES ANTIQUES A INHUMATION, par M. Van Bastelaer
Visites des musées et des collections publiques et particulières. - Excursions
Catalogue de l'Exposition préhistorique
Liste des livres offerts au Congrès
Rapport des Sociétés affiliées au Congrès
Table des noms d'auteurs
Table des matières

TABLE DES MATIERES

Introduction. - D^{r} VICTOR JACQUES
Règlement du Congrès de Bruxelles
Liste des Sociétés fédérées
Questions proposées au Congrès
3^{e} section. - Question n° 12. - Général WAUWERMANS
3^{e} section. - Question n° 9. - EDGAR BAES
3^{e} section. - Question n°19. - ALBERT EVENEPOEL
3^{e} section. - Question n° 22. - C^{te} MAURIN DE NAHUYS
3^{e} section. - Question n° 16. - Général HENRARD
2^{e} section. - Question n° 8. - EMILE VARENBERGH
2^{e} section. - Question n° 9. - EMILE VARENBERGH
3^{e} section. - Question n° 25. - Major P. COMBAZ
2^{e} section. - Question n° 14. - Prof. ALBERDINGK-THYM
3^{e} section. - Question n° 8. - EDM. VAN DER STRAETEN
2^{e} section. - Question n° 3. - PAUL VERHAEGEN

3e section. - Question n° 4. - G. HAGEMANS
2e section. - Question n° 7. - M. SCHWEISTHAL
2e section. - Question n° 2. - ARM. DE BEHAULT DE DORNON et Bn ALF. DE LOE
1re section. - Question n° 5. - Bn ALF. DE LOE
1re section. - Question n° 6. - Dr HOUZE
2e section. - Question n° 5. - M. HENAULT
3e section. - Question n° 21. - J.-TH. DE RAADT
3e section. - Question n° 11. - A. RUTOT
2e section. - Question n° 10. - Chev. DIERICX DE TENHAMME
1re section. - Question n° 5. - DES. VAN BASTELAER
APPENDICE
FINIS